# LETTRES

INÉDITES

# DE VOLTAIRE

RECUEILLIES PAR M. DE CAYROL

ET ANNOTÉES PAR M. ALPHONSE FRANÇOIS

PRÉCÉDÉES D'UNE PRÉFACE

**DE M. SAINT-MARC GIRARDIN**

de l'Académie française

---

DEUXIÈME ÉDITION

TOME I



PARIS

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

# LETTRES

INÉDITES

# DE VOLTAIRE

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cie, 30, rue Mazarine.

# LETTRES

INÉDITES

# DE VOLTAIRE

RECUEILLIES PAR M. DE CAYROL

ET ANNOTÉES PAR M. ALPHONSE FRANÇOIS

PRÉCÉDÉES D'UNE PRÉFACE

**DE M. SAINT-MARC GIRARDIN**

de l'Académie française



---

DEUXIÈME ÉDITION

TOME I






PARIS

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS



1857

# AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

La Correspondance de Voltaire n'attache pas seulement par le charme du style et une verve d'esprit inépuisable, mais aussi par de curieuses particularités sur les événements et les hommes du temps : c'est la lumière de l'histoire du dernier siècle. Les révolutions des idées et des mœurs y sont notées, pour ainsi dire, jour par jour et expliquées par le promoteur même de ces grands changements.

C'est à ce titre surtout que l'on a cru devoir imprimer ce nouveau recueil.

Cette publication n'est pas un instrument de polémique littéraire ou religieuse. L'éditeur a peu de goût pour ces discussions. Il n'est pas de ceux qui emploient les recherches et le génie de la critique à dénigrer le caractère ou la gloire de nos plus illustres écrivains, en révélant au public quelques défauts cachés, quelques erreurs inconnues, avec la même joie que les dignes savants du moyen âge découvraient un nouveau chef-d'œuvre de l'antiquité. Il nous semble que ces criminalistes de la littérature font un triste emploi de l'érudition, et ren-

dent un assez médiocre service à l'art et au pays. Cette curiosité hostile qui, avec une loupe grossissante, va chercher d'imperceptibles taches dans le marbre des statues de nos grands hommes et les indique du doigt à la postérité, n'a pas d'ordinaire un long succès. C'est la durée d'un scandale.

La renommée de Voltaire ne sera donc ici l'objet d'aucune discussion. On se borne à faire observer que bien peu d'auteurs, bien peu d'hommes pourraient résister, comme lui, au contrôle d'une correspondance si longue, si diverse et qui n'était point écrite pour le public.

Ces lettres inédites ne contiennent heureusement rien qui blesse le sentiment religieux, si nécessaire à l'homme comme aux nations; notre âge en a fait l'épreuve. Les critiques, les saillies qu'on y rencontre en quelques endroits ne s'adressent qu'aux excès d'un faux zèle et à des abus qu'aujourd'hui personne, sans doute, ne défend ni ne regrette.

On remarquera la même variété que dans la Correspondance déjà connue. Elle doit naître naturellement de l'activité prodigieuse d'un esprit qui mène de front un drame, une histoire et un conte léger, bâtit un château, fonde des manufactures et une ville, est à la fois homme de cour et homme du monde, homme de lettres et homme d'affaires, écrivant à tous et sur tout avec une égale facilité, une égale supériorité de raison.

Les lettres à d'Aguesseau, au duc de Choiseul, au chancelier Maupeou, à Malesherbes, à Turgot, paraîtront

surtout d'une haute importance. L'auteur réclame, presse toutes les réformes sages et utiles, la liberté de la conscience et de la pensée, la justice gratuite, l'égalité de tous devant la loi, ces éternels principes de gouvernement que notre grande révolution de 89 a établis, que toutes les constitutions, même les plus diverses, ont consacrés, et qui sont aujourd'hui comme le droit commun du monde civilisé.

On trouvera des détails curieux et ignorés jusqu'ici sur la tentative du prétendant Charles-Édouard, généreusement défendu par le gouvernement français après sa défaite, sur l'honorable paix d'Aix-la-Chapelle, sur la triste guerre de Sept-Ans et les négociations secrètement suivies. On verra si la part que l'illustre écrivain prit à ces affaires diplomatiques ne pourrait pas justement se résumer dans ce mot au cardinal de Tencin : « Mon cœur « s'attache uniquement à un devoir, celui d'aimer son « roi, sa patrie et le bien public, et de faire des vœux « pour la prospérité de la France. » (T. I, p. 517.)

Ces documents, qui ont tant d'intérêt pour l'histoire et la littérature, avaient échappé à l'habile éditeur Beuchot. Ils ont été recueillis pendant vingt ans par un savant distingué, son digne ami, M. de Cayrol. L'origine en garantit l'authenticité, si le style n'en était pas la meilleure preuve. La plupart des manuscrits viennent des successions de La Harpe, de l'ambassadeur Falkener, de Ruault, secrétaire de Condorcet, de Talma, du libraire Renouard, du portefeuille de feu Beuchot, que son gen-

dre, M. Barbier, bibliothécaire du Louvre, a bien voulu nous ouvrir. Ils se sont accrus des obligeantes communications de M. Chasles, de l'Académie des Sciences, de M. Parent-Réal, de M. le professeur Spiers et de M. Gaullieur de Genève. On a saisi cette occasion de réunir une vingtaine de lettres éparses dans des recueils périodiques. Un astérisque avertit qu'elles ont déjà été imprimées.

Quelques notes éclaircissent les événements peu connus, ou les allusions à des personnages et à des particularités déjà bien loin de nous. Mais on en a fait le moins possible : la main tremble quand on écrit au bas d'une page de Voltaire.

Les indications et les renvois rattachent ces deux nouveaux volumes à toutes les bonnes éditions in-8°, depuis celle de Kehl jusqu'à celle de Beuchot, de telle sorte que ce *Supplément* fait suite à toutes ces éditions, par les renvois comme par le format.

Dans ce travail délicat, on a heureusement rencontré des guides éclairés dont la bienveillance est inépuisable comme le savoir, et à qui l'on offre ici une profonde reconnaissance.

Les considérations à la fois historiques et littéraires que l'on vient d'indiquer, engageaient vivement à ajouter cet appendice aux œuvres de Voltaire. Toutefois, on a pris la liberté de soumettre ce projet à notre premier corps littéraire, à l'Académie française, qui, comme on le verra ci-après, a bien voulu entrer dans ces idées.

Soutenu par un encouragement si flatteur, on a essayé cette tâche difficile. On serait heureux de n'avoir pas été tout à fait indigne d'une telle protection et du grand écrivain qui seul a pu l'obtenir à l'éditeur.

A. F.

# A M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Paris, 18 décembre 1851.

MONSIEUR,

Rien de ce qui peut intéresser la littérature et l'histoire ne saurait être indifférent à l'Académie française.

Je prends donc la liberté de m'adresser à vous, monsieur, son digne représentant, pour l'informer qu'un savant amateur d'autographes, M. l'intendant de Cayrol, ancien député, a bien voulu me confier la publication d'un grand nombre de lettres de Voltaire (plus de douze cents), qui formeront deux volumes et qui sont entièrement inédites.

La plupart se rapportent à l'époque la plus brillante de sa vie, et sont adressées aux principaux personnages du dernier siècle. J'ose affirmer que ce nouveau recueil, précieux à la fois pour la littérature et pour l'histoire, ne ressemblera pas à d'autres *Suppléments* composés de billets d'affaires et de détails domestiques qui ont grossi plutôt qu'enrichi la *Correspondance* de ce grand écrivain.

Cette curieuse collection, acquise par M. de Cayrol

depuis l'édition de M. Beuchot, vient en partie de feu M. Ruault, secrétaire de Condorcet. L'origine, les particularités et surtout le style en garantissent l'authenticité.

Plusieurs membres de votre illustre compagnie, qui m'honorent de quelque amitié, m'ont persuadé que cette annonce serait bien reçue d'elle, comme un témoignage de respectueuse déférence. Ce sentiment sera du moins l'excuse de ma démarche.

J'ose y joindre l'hommage de quelques lettres qui pourront donner une idée de l'intérêt de ma nouvelle publication.

Si l'Académie daignait accorder quelque attention à mon travail, un tel appui le rendrait plus digne du grand écrivain dont quelques pages inconnues seront ainsi livrées aux amis de la belle littérature.

Cette faveur, monsieur, aurait encore un bien plus grand prix à mes yeux si je l'obtenais par votre entremise.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mon respectueux dévouement.

Alphonse Francois.

Paris, 23 décembre 1854.

Monsieur,

Je me suis empressé de mettre sous les yeux de l'Académie la communication si intéressante pour la littérature que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser.

L'Académie, dans sa séance de jeudi dernier, a entendu avec beaucoup de satisfaction la lecture de la lettre où, en marquant l'origine et l'objet de la publication projetée, vous faites en peu de mots si bien preuve du bon goût qui doit y présider.

L'Académie a pris également connaissance des échantillons transmis de ce *Supplément* à la *Correspondance* de Voltaire, peut-être un de ses plus curieux ouvrages, et il lui a paru, comme à vous, que les nouvelles lettres ont un caractère aussi agréable qu'authentique, et qu'elles enrichiront, sans la surcharger, une collection que d'autres appendices moins heureux semblaient rendre trop vaste.

L'Académie ne peut donc que souhaiter, monsieur,

la prochaine impression des manuscrits qui vous ont été confiés par l'honorable M. de Cayrol, et elle sait que le soin toujours délicat d'un tel travail ne saurait être remis à des yeux plus exercés et plus sûrs que ceux d'un habile traducteur des comédies de Plaute, connu lui-même par divers essais de fine et judicieuse critique sur la littérature et le théâtre de notre temps.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

VILLEMAIN.

---

la meilleure impression des manuscrits que vous ont été confiés par l'honorable M. de Cayrol, et elle est que le soin toujours délicat d'un tel travail ne saurait être remis à des yeux plus exercés et plus sûrs que ceux d'un fidèle traducteur des comédies de Plaute, connu lui-même par divers essais de fine et judicieuse critique sur la littérature et le théâtre [illegible]

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

VILLEMAIN.

# PRÉFACE

Monsieur et cher ancien collègue,

Lorsque vous m'avez communiqué les lettres inédites de Voltaire, et que vous m'avez demandé de les faire précéder d'une courte préface, vous savez que j'ai décliné un pareil honneur. La main tremble, comme vous le dites spirituellement dans votre avertissement, quand on écrit au bas ou à côté d'une page de Voltaire. Je vous ai promis seulement de vous dire ce que je pensais de ces lettres inédites et le plaisir qu'elles m'auraient fait. Il ne s'agissait pas d'une étude approfondie sur Voltaire. Faire une pareille étude sur Voltaire, c'est écrire une histoire du dix-huitième siècle; je n'avais ni la prétention ni le temps de faire pareille chose.

Permettez-moi aujourd'hui, monsieur et cher ancien collègue, en remplissant ma promesse, de vous remercier d'abord des soins scrupuleux que vous avez donnés à la publication de ces nouvelles lettres de Voltaire. Vous avez éclairci par des notes courtes et précises tout ce qui concernait les correspondants de Voltaire et les divers ouvrages qu'ils lui adressaient. Vous avez en cela travaillé d'une manière utile et

curieuse à l'histoire littéraire et philosophique du dix-huitième siècle. Vous avez en même temps jugé avec une rare justesse d'esprit le mérite de cette correspondance qui nous donne quelques preuves de plus de la grande et décisive influence de Voltaire sur son siècle.

Ces lettres inédites de Voltaire n'ajoutent rien en effet, je l'avoue, à l'idée que nous nous faisions de ce grand dominateur de l'esprit public au dix-huitième siècle. Elles ne nous révèlent rien de nouveau ; mais elles nous font entrer une fois de plus dans l'intérieur de ce génie vif et souple, de cette raison à la fois ardente et juste, de cette activité merveilleuse qui faisaient la force de Voltaire. Nous le voyons dans cette correspondance nouvelle tel que nous le connaissons et tel que nous l'aimons, s'occupant tout à la fois de littérature et de politique, de ses tragédies et de ses affaires, de sa manufacture de montres à Ferney et des Calas ou des Sirven à défendre, de ses maisons de campagne et de la guerre de Sept-Ans à finir, de ses contes en vers ou en prose et du ministère de M. Turgot. Son génie est applicable et appliqué à tout avec succès et avec grâce. Ce don de réussir et de faire servir l'agrément de l'esprit aux plus sérieux desseins de la raison humaine, Voltaire l'a jusqu'à la fin de sa vie et l'a aussi dès le commencement. Car c'est un des mérites des nouvelles lettres inédites, qu'il y en a plusieurs de la jeunesse de Voltaire et que nous pouvons le suivre dans ce recueil depuis 1718, date de la première lettre, jusqu'à la dernière, en 1778, écrite deux jours avant sa mort à son médecin, Tronchin : « Le

patient de la rue de Beaune a eu toute la nuit et a encore des convulsions d'une toux violente; il a vomi trois fois du sang. Il demande pardon de donner tant de peine pour un cadavre. »

En 1718, au commencement de cette correspondance, nous trouvons Voltaire fort occupé de deux soins importants, son poëme épique de *la Henriade* et sa fortune à faire. Il avait compris que pour être tout à fait indépendant comme homme de lettres, il fallait qu'il fût riche, et il s'y employait avec cette activité qu'il mettait à tout. La fortune n'était pas pour lui un but, c'était un moyen. C'était le temps de la Régence et des affaires. Il fit des affaires et il mit son esprit à en faire de bonnes. Du reste, les affaires de ce temps-là se faisaient comme se font, dit-on, celles de nos jours. Un homme qui avait du crédit ou de l'entregent obtenait le privilége d'une affaire, nous dirions maintenant la concession d'une entreprise; puis il cherchait des capitalistes; il en trouvait et tâchait de se faire une belle part dans les bénéfices de l'affaire. L'homme de crédit et d'entregent était Voltaire, par exemple, qui d'ailleurs savait fort bien défendre ses intérêts avec les traitants. Il avait avec les grands seigneurs de la finance la même aisance familière et leste qu'il avait avec les grands seigneurs de la cour. « Vous me mandez, écrit-il à la présidente de Bernières, que si je ne suis pas à Paris aujourd'hui jeudi la chose est manquée pour moi. Dites à vos messieurs qu'elle ne sera manquée que pour eux, que c'est à moi qu'on a promis le privilége, et que quand je l'aurai une fois je choisirai la Compagnie qui me plaira. » (Pages 3

et 4). Ne croyez pas que tout en faisant ses affaires il interrompe *la Henriade* ou ses tragédies ; il mène tout à la fois, et, même en habile homme, il fait servir ses vers à ses affaires. Il charge son ami Thieriot «de faire copier les six premiers chants de son poëme pour le régent. » C'est par là qu'il veut plaire au maître, parce que le maître accorde les priviléges. Plaisirs, affaires, poëmes, tragédies, il suffit à tout en même temps.

Ce souci des affaires et de la fortune au milieu des occupations littéraires n'est pas quelque chose de particulier à Voltaire. Je lisais dernièrement la correspondance de J.-B. Rousseau, c'est-à-dire du poëte qui semble le plus occupé de rime et de prosodie ou de tracasseries littéraires. Rousseau, réfugié à Bruxelles après l'arrêt du Parlement qui le bannissait de France, Rousseau fait des affaires. « J'ai mis 1,200 livres dans la Compagnie d'Ostende, écrit-il en 1729 à M. Boutet, et ce capital monte aujourd'hui, toutes dettes payées, à 52,000 livres. » Ne voilà-t-il pas une belle prime ? Malheureusement les choses changent. En 1731, la Compagnie d'Ostende est abolie, et Rousseau écrit à son ami : « Au lieu de 5 à 6,000 florins de revenu, sur lesquels je pouvais raisonnablement compter, je serai trop heureux si je puis sauver de mon débris 14 ou 1,500 florins de rente viagère, pourvu encore que mes créanciers ne me forcent point un de ces jours à vendre à perte mes actions pour le payement de 14,500 florins que je leur dois. L'espérance qu'on avait d'un meilleur sort les avait fait monter fort haut, et j'au-

rais pu, par la vente de dix, affranchir les vingt autres : je ne l'ai point fait et j'aurais eu tort de le faire, si les choses avaient été comme tout le monde le croyait et devait le croire. C'est mon étoile, et Dieu ne veut pas que je sois heureux ; à la bonne heure, pourvu qu'il me donne la force d'être sage. » Est-ce la lettre d'un poëte ou d'un agent de change que je viens de citer ? Il y a de quoi s'y tromper. Qu'on n'accuse donc pas Voltaire d'avoir fait des affaires tout en faisant un poëme et des tragédies, puisque *le grand lyrique*, comme le disaient de Rousseau les ennemis de Voltaire, depuis que Rousseau et Voltaire s'étaient brouillés, puisque le grand lyrique, à côté de ses odes sacrées, spéculait sur les actions de la Compagnie d'Ostende et transformait une somme de 1,200 francs en un capital de 52,000 livres.

Jusqu'à la fin de sa vie, Voltaire s'est occupé d'affaires et n'a pas cru déroger à sa condition d'homme d'esprit, de grand poëte et de grand écrivain, en appliquant une partie de son esprit au soin de sa fortune. « Vous savez combien je suis flatté de vous voir réussir dans tout ce que vous entreprenez, écrit-il à M. Tronchin, le banquier, en 1758; nous savions déjà l'emprunt des six millions; mais je ne dis à personne que vous êtes chargé de cette grande affaire; c'est un triomphe qui ne sera pas longtemps ignoré. M. Delabat, notre ami, prétend qu'il sera difficile aux Génois de fournir tout d'un coup cette somme ; et peut-être la Suisse, toute Suisse qu'elle est, serait-elle en état de donner ce que que les Génois n'auront pas de prêt. En ce cas, je pourrais, en qualité de Suisse, mettre

mon denier de la veuve dans cette grande offrande, s'il y a place dans le tronc. »

Si Voltaire a voulu être riche pour être indépendant, il ne se sert pas seulement de sa fortune pour donner libre carrière à la hardiesse de sa pensée, il s'en sert aussi pour faire le bien autour de lui. Il est bienfaisant et généreux; partout, dans ces lettres inédites, nous le voyons disposé, et même dès sa jeunesse, à servir ses amis, à soulager la misère des hommes de lettres, dût-il même faire des ingrats, et il en a fait beaucoup. A Ferney, il fonde une fabrique de montres, et le voilà vantant et vendant ses montres dans toute l'Europe. Il met dans son zèle à soutenir la manufacture qui fait vivre je ne sais combien d'ouvriers l'activité ingénieuse qui est le propre de son caractère. Non-seulement il fonde des manufactures, il est agriculteur, il aime la campagne, il aime ses bœufs *qui lui font leurs gros doux yeux*; il veut même avoir un haras, et il écrit au marquis de Voyer d'Argenson, intendant des écuries du roi, pour avoir un étalon: « Mon sérail est prêt, monsieur; il ne me manque que le sultan que vous m'avez promis... Je ne savais point du tout quels étaient les usages des haras du roi, quand j'eus l'honneur de vous écrire... Je suis seulement flatté de rendre service, d'ajouter un nouveau goût à mes goûts, et d'être à portée de recevoir quelques-uns de vos ordres... Au reste, monsieur, pour me faire respecter de tous les palefreniers et de toutes les blanchisseuses du pays de Gex, je voudrais, sous votre bon plaisir, prendre le titre pompeux de directeur ou de lieutenant des haras dans toute

l'étendue de trois ou quatre lieues. Un jésuite missionnaire portugais raconte qu'un mandarin lui ayant demandé à Macao quel était cet homme qui venait de lui parler assez fièrement, le jésuite lui répondit : C'est celui qui a l'honneur de ferrer les chevaux de l'empereur du Portugal, roi des rois : aussitôt le mandarin se prosterna. »

Quelques personnes penseront peut-être qu'il y a ici une trace de cette manie de grand seigneur et de courtisan qu'on a parfois voulu attribuer à Voltaire. Voltaire ne faisait pas au fond plus de cas de ce titre de directeur des haras qu'il demandait à M. Voyer d'Argenson que de son titre de gentilhomme de la chambre dont il se pare aussi quelquefois; mais il aimait de ces titres et de ces distinctions ce qu'ils avaient d'utile; c'était une défense et une sauvegarde. Personne dans l'ancienne société n'avait de droit que par privilége, et voilà pourquoi Voltaire cherchait le privilége, non par vanité, mais par habileté. Il mettait tout son amour-propre et toute sa fierté dans les lettres; mais ayant compris que pour être plus librement un grand écrivain il fallait qu'il fût riche, il comprit aussi qu'en certains cas il lui serait commode d'être gentilhomme de la chambre, et il se fit nommer gentilhomme de la chambre. Il avait l'égalité avec les grands seigneurs, en la prenant, et à titre d'homme de lettres; mais c'était avec les commis et pour se défendre des petites vexations qu'il voulait avoir un titre, et non pas, entendons-le bien, un titre de noblesse. On avait répandu le bruit en 1775 qu'il avait acheté un marquisat; il écrit à M. Marin : « Dites bien, je vous prie,

à M. Linguet que je pense comme lui sur mon marquisat. Le marquis Crébillon, le marquis Marmontel, le marquis Voltaire ne seraient bons qu'à être montrés à la foire avec les singes de Nicolet. C'est apparemment un ridicule que MM. les Parisiens ont voulu me donner et que je ne reçois pas. Le petit service que j'ai rendu à ma province n'a consisté qu'à servir de secrétaire à nos petits États du pays de Gex et à être quelquefois l'interprète de leurs demandes et des bontés du ministère. Je n'ai assurément prétendu à aucune récompense. Ma chétive terre de Ferney est assez heureuse d'être devenue libre et d'être le lieu d'un assez grand commerce, sans être marquisat ou baronnie. » (Lettre du 26 décembre 1775.) Voilà l'homme, visant à l'utilité et point à la vanité, à l'influence et non à la pompe, très-fier, très-hardi comme homme de lettres, et dédaignant les autres titres, excepté quand ils peuvent lui servir.

Ce que j'aime dans Voltaire, c'est qu'en lui si l'homme de lettres marche le premier, il ne marche pas seul. Derrière l'écrivain, il y a l'homme qui a ses goûts divers et qui même ne demande pas mieux, à soixante-quatre ans, que de s'en faire un nouveau, celui des chevaux et des bestiaux. Jamais personne n'a plus aimé les lettres et ne les a plus cultivées ; jamais personne n'a donné plus d'ascendant à l'esprit ; mais la littérature n'est pas tout pour Voltaire ; il a les goûts et les affections qui honorent les hommes et qui rendent heureux ; il aime la nature ; il aime ses amis. Dans ce siècle qui chantait la campagne plus qu'il ne la fréquentait, parmi ces hommes de salon et d'Aca-

démie, Voltaire partage avec Rousseau le privilége d'aimer sincèrement la nature, seulement il n'en prêche pas l'amour avec une sorte d'emportement, et il n'oppose pas sans cesse le village à la ville. Mais voyez si jamais poëte bucolique ou descriptif a mieux exprimé l'amour des champs que Voltaire dans cette lettre à M. de Chenevières, en 1763, après la paix de Paris : « Dieu merci, vous n'avez plus tant d'hôpitaux militaires à diriger (M. de Chenevières était un des principaux commis du ministère de la guerre); on coupera moins de bras et moins de cuisses, et nos campagnes auront plus de cultivateurs : c'est à quoi je m'intéresse plus particulièrement, parce que je suis un bon laboureur et que je serais un fort mauvais soldat. Je me fais à présent une espèce de parc d'environ une lieue de circuit, et je découvre de ma terrasse plus de vingt lieues. Vous avouerez que vous n'en voyez pas tant de votre appartement de Versailles. Voyez donc comme j'irai à Paris au printemps prochain! Je me croirais le plus malheurex de tous les hommes si je voyais le printemps ailleurs que chez moi. Je plains ceux qui ne jouissent pas de la nature et qui vivent sans la voir. Chacun vante la retraite: peu savent y rester. Moi, qui ne suis heureux et qui ne compte ma vie que du jour où je vis à la campagne, j'y demeurerai probablement jusqu'à ma mort. » Non-seulement il aime le *chez-soi* et la campagne; il aime les paysages et il admire ceux qu'en Suisse il a sous les yeux : « Je voudrais trouver quelque Claude Lorrain, écrit-il en 1761 à M. Watelet, qui peignît ce que je vois de mes fenêtres : c'est un vallon terminé

en face par la ville de Genève, qui s'élève en amphithéâtre. Le Rhône sort en cascade de la ville pour se joindre à la rivière d'Arve, qui descend à gauche entre les Alpes. Au delà de l'Arve est encore à gauche une autre rivière, et au delà de cette rivière quatre lieues de paysage. A droite est le lac de Genève; au delà du lac, les prairies de Savoie; tout l'horizon terminé par des collines qui vont se joindre à des montagnes couvertes de glaces éternelles, éloignées de vingt-cinq lieues, et tout le territoire de Genève semé de maisons de plaisance et de jardins. Je n'ai vu nulle part une telle situation. Je doute que celle de Constantinople soit aussi agréable. » (25 avril 1760.)

Voilà comment Voltaire goûte et sent la campagne, en homme simple, en propriétaire campagnard, et non en poëte citadin. « Je veux mourir laboureur et berger, » dit-il quelque part à Tronchin. Voyons maintenant comment il aime ses amis. On a beaucoup dit qu'il avait l'âme sèche, parce qu'il avait l'esprit moqueur : il n'en est rien; il n'a non plus rien de cet égoïsme qui est ordinaire aux grands hommes ou aux grands personnages qui finissent par se persuader que les autres sont nés pour eux. *Humanum paucis vivit genus*, dit insolemment César; tout homme est un peu César, et il le devient surtout s'il a du pouvoir ou de l'ascendant dans le monde. On s'habitue alors à être aimé plutôt qu'à aimer soi-même. Voltaire sait aimer les gens et en être aimé. Parmi les lettres de ce nouveau recueil, j'en trouve une vingtaine, adressées à M. Falkener, *le marchand* anglais auquel il avait dédié *Zaïre*. M. Falkener avait accueilli Vol-

taire avec cette cordialité affectueuse qui est la vertu des cœurs anglais, et Voltaire en resta reconnaissant toute sa vie. En 1735, M. Falkener fut nommé ministre d'Angleterre à Constantinople, et c'est à cette occasion que Voltaire lui écrit en anglais une lettre pleine d'attachement et d'un attachement spirituel et gracieux, ce qui ne gâte jamais rien : *Now the honest, the good and plain philosophe of Wandsworth represents his king and country, and is equal to grand seignior. Certainly England is the only country where commerce and virtue are to be rewarded with such an honour*[1].....

Cette correspondance avec M. Falkener dure plusieurs années, toujours affectueuse et toujours charmante, semée de traits piquants et vrais sur toutes choses et sur tout le monde. Que dites-vous, par exemple, de celui-ci sur Frédéric que Voltaire aimait, mais qu'il jugeait? « Il faut que vous sachiez que mon roi de Prusse, quand il n'était qu'un homme, aimait passionnément votre gouvernement anglais. Mais le roi a changé l'homme, et maintenent il goûte le pouvoir despotique autant qu'un Mustapha, un Sélim ou un Soliman. » (1743). Je lisais ces jours derniers dans le treizième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, sur l'attachement que l'Empereur professait pour les libertés de l'Église gallicane et pour les doctrines de Bossuet pendant sa querelle avec le Pape, « que Napoléon, qui n'aimait pas la liberté là

[1] 1736. — Voilà donc l'honnête, le bon et simple philosophe de Wandsworth qui représente son roi et son pays, et est l'égal du grand seigneur. Certainement l'Angleterre est le seul pays où le commerce et la vertu sont récompensés avec autant d'éclat...

où il pouvait dominer, l'aimait au contraire là où il ne dominait point, ce qui était le cas dans l'Église. » (Tom. XIII, p. 222.)

Nous connaissions déjà par la correspondance générale la vive et profonde douleur que causa à Voltaire la mort de M[me] du Châtelet qui, après une couche heureuse et que Voltaire avait racontée en riant à ses amis [1], fut tout à coup emportée par la maladie. Nous trouvons ici dans les lettres inédites le billet qu'il écrivit à M. d'Argental le 10 septembre, le jour même de la mort de M[me] du Châtelet : « Ah! mon cher ami, je n'ai plus que vous sur la terre. Quel coup épouvantable! Je vous avais mandé le plus heureux et le plus singulier accouchement; une mort affreuse l'a suivi! Et, pour comble de douleur, il faut encore rester un jour dans cet abominable Lunéville qui a causé sa mort. Je vais à Cirey avec M. du Châtelet; de là je reviens pleurer entre vos bras le reste de ma malheureuse vie. Conservez-nous M[me] d'Argental. Écrivez-moi par Vassy à Cirey. Ayez pitié de moi, mon cher et respectable ami. Écrivez-moi à Cirey; voilà la seule consolation dont je sois capable. » Toutes les lettres de Voltaire sur cette affreuse catastrophe ont ce même

*A M. d'Argenson, 4 septembre* 1749.

« Madame du Châtelet vous mande, monsieur, que cette nuit, étant à son secrétaire et griffonnant quelque pancarte newtonienne, elle a eu un petit besoin. Ce petit besoin était une fille qui a paru sur-le-champ. On l'a étendue sur un livre de géométrie in-4°. La mère est allée se coucher, parce qu'il faut bien se coucher; et si elle ne dormait pas, elle vous écrirait. Pour moi qui ai accouché d'une tragédie de *Catilina*, je suis cent fois plus fatigué qu'elle. »

accent de douleur vive et sincère; rien n'y sent le poëte ou l'écrivain; tout y est de l'homme, et de l'homme profondément affligé. Il avait couru après la mort de Mme du Châtelet quatre vers assez médiocres à sa louange. «Des gens qui n'ont ni goût ni âme me les ont attribués,» écrit Voltaire à Mme Dubocage, le 12 octobre 1740; «il faut être bien indigne de l'amitié et avoir un cœur bien frivole pour penser que dans l'état horrible où je suis mon esprit eût la malheureuse liberté de faire des vers pour elle.»

Cette chaleur de sentiment que Voltaire a dans ses affections privées, cette généreuse sincérité de cœur qu'il a avec ses amis, il l'a aussi dans ses opinions politiques et philosophiques, et dans le chef de parti en lui je retrouve l'homme. C'est là ce que j'aime. Il n'est pas toujours permis aux hommes de parti, et surtout aux chefs de parti, de se livrer à leurs bons sentiments; le soin des circonstances et des personnes les maîtrise; ils font tous plus ou moins comme Agamemnon qui, pour rester chef de la Grèce, sacrifie sa fille Iphigénie. Voltaire a bien fait aussi quelques sacrifices à son parti; il a souvent loué des sots qui prenaient la cocarde de la philosophie, et cela devait coûter à son goût et à sa malice naturelle. Mais il n'a jamais sacrifié les bonnes et grandes opinions, même à la faveur des salons et du public. Je ne parle pas ici de la défense de Calas et de Sirven. Il était alors avec l'opinion publique; il la dirigeait; il n'y résistait pas. Mais quand vint le chancelier Maupeou et la réforme de la vénalité des charges et de tant d'autres abus judiciaires, Voltaire prit cette réforme au sérieux et se déclara un des

partisans de Maupeou contre les Parlements. Il est vrai qu'il n'aimait pas les Parlements, et qu'il trouvait dans cette occasion le plaisir auquel il est si difficile de résister, de soutenir les maximes qu'on aime contre les hommes qu'on n'aime pas. Cependant il savait bien que Paris criait contre la suppression du Parlement. Paris avait raison de crier contre le chancelier Maupeou, qui n'avait réformé la justice que pour détruire le Parlement, et qui essayait de faire le bien pour mieux réussir dans le mal. *Dùm consulitur veritati, corrumpitur libertas*, a dit Tacite de ces réformes qui détruisent les abus pour détruire du même coup les garanties, et qui donnent à la vérité et à la justice pour un moment ce qu'elles ôtent à la liberté pour toujours. Mais Voltaire ne voulait voir que le bien qui était fait, et, quant aux Parlements, sans s'inquiéter de savoir s'ils avaient quelquefois défendu la liberté, il ne voulait voir aussi en eux que les juges de Calas et du chevalier de La Barre. D'ailleurs Voltaire ne se croit pas obligé de respecter toujours l'opinion publique ; il croit que la raison publique a fait quelques progrès ; mais quelle lenteur ! que d'obstacles ! que de préjugés ! qu'il y a de Welches parmi les Français ! Or les Welches ont beau se nommer le peuple, le public, la nation, tous ces grands mots collectifs ne font pas peur à Voltaire, et il se moque fort lestement du peuple, quand le peuple lui semble se tromper. « Le roi de Prusse, écrit-il à M. Constant de Rebecque en 1776, a bien consolé M. d'Étalonde [1] de la barbarie

[1] Un des compagnons du chevalier de La Barre.

des Welches. J'ai toujours peine à concevoir comment une nation si agréable peut être en même temps si féroce, comment elle peut passer si aisément de l'Opéra à la Saint-Barthélemy, être tantôt composée de singes qui dansent et tantôt d'ours qui hurlent, être à la fois si ingénieuse et si imbécile, tantôt si courageuse et tantôt si poltronne.» Ailleurs, à propos de je ne sais quelle bêtise ou quelle superstition populaire, il se fâche tout rouge contre le peuple. « A l'égard du peuple, écrit-il à M. Tabareau, en 1769, il sera toujours sot et barbare... Ce sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin. »

Est-ce que Voltaire n'aimait pas les hommes et le peuple? Il les aimait beaucoup et très-sincèrement, sans affectation, sans charlatanisme; mais il les jugeait. Il les voulait éclairés et heureux; il détestait leur ignorance et leur grossièreté; il venait en aide à leur misère et il soutenait de ses éloges les princes et les ministres qu'il voyait travailler au bonheur et à l'instruction du peuple : témoin son enthousiasme sincère et généreux pour les commencements du règne de Louis XVI et pour le ministère de Turgot et de Malesherbes. Je ne sais rien de plus honorable pour Voltaire que la vive et sincère admiration qu'il professe pour Turgot, pour Malesherbes, pour Louis XVI et pour leur dévouement à l'État et au peuple. Nous avions déjà dans la correspondance générale de nombreux témoignages de cette admiration généreuse de Voltaire; les lettres inédites en contiennent de nouveaux et de bien touchants. Je sais gré à Voltaire de l'amour sincère qu'il a eu pour ce roi si jeune

et si bon, pour Louis XVI, qui aimait son peuple et qui voulait qu'il fût heureux ; je lui sais gré des éclaircissements qu'il demande à tous ses amis sur le caractère du roi, sur son esprit, sur ses vertus, et des heureux augures qu'il en tire pour l'avenir du pays et du roi, augures, hélas ! bien cruellement trompés. Il y a souvent dans ces lettres sur Louis XVI des mots qui font tressaillir, comparés à la destinée de ce bon roi et de de ce grand martyr. « Je vous suis obligé, écrit-il à M. d'Argental, en 1774, des éclaircissements que vous avez bien voulu me donner sur un homme à qui je m'intéresse : *On m'a assuré qu'il avait un courage tranquille.* »

On sait comment Louis XVI, à peine monté sur le trône, rétablit le Parlement qu'avait supprimé le chancelier Maupeou, et comment le Parlement, à peine rétabli, se mit à critiquer la marche du gouvernement en faisant des remontrances. Voltaire ne peut pas supporter ce qu'il appelle cette ingratitude. « Il est bien étonnant que le Parlement de Paris commence par faire des remontrances au roi qui l'a ressuscité. C'est comme si Lazare avait fait des reproches à Jésus-Christ. » (Lettre à M. Vasselier.) Du reste, il n'a pas plus de doute que tous ses contemporains et ses amis sur l'âge d'or que le roi et ses ministres préparent à la France, et il en reporte la gloire à Louis XVI. « Quoi donc ! mon cher philosophe, écrit-il en 1776 à M. le marquis d'Argence de Dirac, vous voulez chanter un *De profundis* en partie avec moi ! Gardez-vous-en bien. C'est à moi qu'il appartient de passer devant. Je suis dans ma quatre-vingt-troisième année ; c'est un beau

titre... D'ailleurs c'est se moquer du monde que de le quitter pendant que Louis XVI règne et que M. Turgot gouverne nos affaires. Jouissez du siècle d'or dont vous voyez l'aurore. Vivez ! » — Vivre ! Hélas ! quinze ans plus tard cela devint fort difficile. En homme d'esprit et surtout en homme qui avait déjà quatre-vingt-trois ans en 1776, Voltaire s'arrangea pour mourir avant ces quinze ans écoulés : *felix etiam opportunitate mortis.*

Voltaire avait raison d'honorer l'amour que Louis XVI avait pour le peuple. Ce bon et malheureux roi n'avait appelé Turgot au ministère que parce qu'il espérait que le peuple profiterait des lumières du nouveau contrôleur général. Je trouve dans les *Miscellanées* du baron de Stassart une lettre inédite de Louis XVI qui témoigne de ses généreux sentiments à cet égard. Elle est adressée à M. de Maurepas, en date du 24 août 1774 :

« Informez sur-le-champ, monsieur, M. Turgot, que je le nomme définitivement contrôleur général de mes finances. Je fonde de grandes espérances sur ce choix pour le bonheur de mes peuples, que l'administration de l'abbé Terray a tant alarmés. M. Turgot viendra me trouver demain matin et m'apportera le second Mémoire qu'il a composé sur les grains... — Je vous recommande de faire placer dans toutes mes bibliothèques les œuvres d'Euler, à qui je viens d'envoyer une récompense. Je voudrais pouvoir récompenser tous les grands talents qui honorent leur siècle en contribuant à la civilisation et au bien-être des peuples. »

J'ai cité cette belle lettre de Louis XVI pour plusieurs raisons : la première, parce que j'ai toujours saisi toutes les occasions de ranimer dans l'âme des générations nouvelles la pitié mêlée d'indignation que doit causer la mort de Louis XVI. C'est par la pitié envers les victimes qu'il faut attaquer la détestable glorification des bourreaux. La seconde raison, c'est que la lettre de Louis XVI montre combien Voltaire avait raison d'aimer Louis XVI et de l'estimer, non pas seulement à cause de ce courage tranquille qui fit de lui un si admirable martyr, mais à cause surtout de cet amour sincère et ardent du peuple qui fait de lui un si éclatant exemple de l'injustice et de l'ingratitude populaire. J'ai cité enfin cette lettre pour montrer combien ces idées de justice et de bien-être qui composent la civilisation moderne étaient partout répandues et accréditées. Elles étaient dans les livres, dans les salons, dans les académies, et elles semblaient enfin être montées sur le trône avec Louis XVI. Dans ce triomphe des bonnes maximes, Voltaire avait sa grande part de gloire, et il avait droit d'en jouir; car personne n'avait plus fait que lui pour populariser les principes de la civilisation moderne. Il avait beaucoup combattu, et pendant longtemps en vain. Mais il ne s'était pas découragé, et peu à peu il avait vu ses idées se répandre. On lui écrivait de Toulouse, en 1769 : « Vous ne sauriez croire combien augmente dans cette ville le zèle des gens de bien et leur amour et leur respect pour vous. Quant au Parlement et à l'ordre des avocats, presque tous ceux qui sont au-dessous de trente-cinq ans sont pleins de zèle et de lumières, et il ne manque

pas de gens instruits parmi les personnes de condition... Il est vrai qu'il s'y trouve plus qu'ailleurs des hommes durs et opiniâtres, incapables de se prêter un seul moment à la raison; mais leur nombre diminue chaque jour, et non-seulement toute la jeunesse du Parlement, mais une grande partie du centre et plusieurs hommes de la tête vous sont entièrement dévoués. Vous ne sauriez croire combien tout a changé depuis la malheureuse aventure de l'innocent Calas. » Cette lettre révèle d'ailleurs et le mouvement des esprits, non-seulement à Toulouse, mais dans toute la France. Ces témoignages encourageaient Voltaire sans l'enorgueillir; car c'est une justice à lui rendre, que dans cette défense qu'il avait entreprise de la tolérance et de la justice, il songeait à la cause plus qu'à sa gloire. En lui le poëte et l'écrivain étaient irritables; le philosophe était patient et presque modeste, plus soucieux du succès de la cause que du succès de son nom ; il est bien entendu que lorsque le succès de la cause faisait en même temps le succès du nom, il s'y prêtait. La modestie de Voltaire n'allait pas jusqu'à l'humilité. C'était assez qu'il préférât l'affaire à l'avocat. Il espérait beaucoup pour l'avenir, quoique sachant bien que sa mémoire seule aurait droit à cet avenir. « Je ne mangerai pas des fruits de l'arbre de la tolérance que j'ai planté. Je suis trop vieux; je n'ai plus de dents; mais vous en mangerez un jour, soyez-en sûr. » (5 janvier 1769.)

Ce qui révèle encore mieux l'ascendant que prenaient chaque jour les idées philosophiques, ce sont les sacrifices de langage que faisaient les adversaires

mêmes de ces idées. Chacun voulait prendre la cocarde philosophique, ceux mêmes qui s'étaient faits les ennemis des philosophes. Ainsi je vois le cardinal de Tencin en 1757, pendant la guerre, engageant une correspondance avec Voltaire pour tâcher de déterminer le roi de Prusse à faire la paix et écrivant au banquier Tronchin, de Lyon, cette lettre qui devait être montrée à Voltaire : « Le plan est admirable; je l'adopte en entier, à l'exception de l'usage qu'il voudrait faire de moi en me mettant à la tête de la négociation. Je n'ai besoin ni d'honneurs ni de biens, et comme lui je ne songe qu'à vivre *en évêque philosophe.* » Évêque philosophe! que l'empire de la mode est impérieux! M. de Tencin, je le sais, voulait flatter Voltaire avec ce mot, afin de faire réussir la négociation; il l'amusait encore plus qu'il ne le flattait; mais ce que je veux remarquer surtout, c'est qu'en parlant ainsi M. de Tencin cédait à l'ascendant de l'opinion, à l'empire de la vogue. La philosophie était le mot d'ordre du jour. En d'autres temps il eût flatté Voltaire avec d'autres expressions.

Cette tentative de négociation faite par Voltaire en 1757 est fort curieuse, et nous trouvons dans les lettres inédites les détails les plus exacts et les plus piquants à ce sujet.

Voltaire prétend, dans le fragment des Mémoires sur sa vie, que c'est le cardinal de Tencin qui eut l'idée d'engager une négociation avec la margrave de Bareith, sœur du grand Frédéric, pour rétablir la paix entre la France et la Prusse. Nous voyons au contraire dans les lettres inédites que c'est Voltaire

qui s'adressa le premier au cardinal par l'entremise du banquier Tronchin, et tâcha de nouer la négociation. Était-ce d'après les suggestions de la margrave de Bareith, et peut-être même de Frédéric qui, se battant avec tout le monde, négociait cependant aussi volontiers avec tout le monde? Je n'en sais rien. Ce qui est certain, c'est qu'il écrit le 20 octobre 1757 à M. Tronchin de Lyon : « Il m'a paru que madame la margrave avait une estime particulière pour un homme respectable (le cardinal de Tencin) que vous voyez souvent. J'imagine que si elle écrivait directement au roi une lettre touchante et raisonnée, et qu'elle adressât cette lettre à la personne dont je vous parle, cette personne pourrait, sans se compromettre, l'appuyer de son crédit et de son conseil... Qui sait même si la personne principale qui aurait envoyé la lettre de madame la margrave au roi, qui l'aurait appuyée, qui l'aurait fait reviser, ne pourrait pas se mettre à la tête du congrès qui réglerait la destinée de l'Europe ? Ce ne serait sortir de sa retraite honorable que pour la plus noble fonction qu'un homme puisse faire dans le monde; ce serait couronner sa carrière de gloire. » Ou je me trompe fort, ou ce sont là des ouvertures et des avances, et il me semble que Voltaire flatte fort en ce moment le cardinal. Le cardinal n'a pas voulu rester en arrière de politesse, et voilà pourquoi il écrit à Voltaire qu'il ne songe plus qu'à vivre *en évêque philosophe*.

Dans ses Mémoires, Voltaire raconte les choses autrement, et il se fait même, Dieu me pardonne, plus méchant et plus moqueur qu'il ne l'est naturellement.

« Le cardinal de Tencin, dit-il, m'avait fait à Lyon une réception dont il pouvait croire que j'étais peu satisfait : cependant l'envie de se mêler d'intrigues, qui le suivait dans sa retraite, et qui, à ce qu'on prétend, n'abandonne jamais les hommes en place, le porta à se lier avec moi, pour engager madame la margrave de Bareith à s'en remettre à lui et à lui confier les intérêts du roi son frère.... Il n'était pas bien difficile de porter madame de Bareith et le roi son frère à cette négociation : je m'en chargeai avec d'autant plus de plaisir que je voyais très-bien qu'elle ne réussirait pas. »

Ici les lettres inédites contredisent les Mémoires d'une manière piquante. Car enfin Voltaire croyait-il que la négociation ne réussirait pas? Alors pourquoi l'entamer? C'est lui en effet qui l'avait entamée. Pour se moquer du cardinal, disent les Mémoires. « C'était par moi que passaient les lettres de la margrave et du cardinal; j'avais en secret la satisfaction d'être l'entremetteur de cette grande affaire, et peut-être encore un autre plaisir, celui de sentir que mon cardinal se préparait un grand dégoût. Il écrivit une belle lettre au roi en lui envoyant celle de la margrave; mais il fut tout étonné que le roi lui répondît assez sèchement que le secrétaire d'État des affaires étrangères l'instruirait de ses intentions... Il en mourut de chagrin au bout de quinze jours. Je n'ai jamais trop conçu comment on meurt de chagrin, et comment des ministres et de vieux cardinaux, qui ont l'âme si dure, ont pourtant assez de sensibilité pour être frappés à mort par un petit dégoût : mon dessein avait été de

me moquer de lui, de le mortifier, et non pas de le faire mourir. » Que la mémoire de Voltaire se rassure : les lettres inédites prouvent de la façon la plus claire que Voltaire en effet ne voulait pas faire mourir le cardinal, mais qu'il ne voulait même pas le mortifier, et qu'il se donne dans ses Mémoires des airs de méchanceté machiavélique qu'il n'a jamais eus. En ouvrant cette négociation, Voltaire avait deux motifs, le premier, qu'il avoue, et où la vanité a part, la satisfaction d'être l'intermédiaire d'une grande affaire; le second, le sincère amour qu'il avait pour la paix et le désir d'épargner à l'humanité les fléaux de la guerre. Ces deux motifs se mêlent dans sa correspondance avec le banquier Tronchin. « Vous sentez, écrit-il le 5 février 1758, combien je dois m'intéresser à une chose qui doit se faire tôt ou tard, qu'on fera peut-être un jour avec un grand désavantage, et qu'on pourrait faire aujourd'hui avec une utilité bien reconnue. Je souhaite que des intérêts particuliers ne s'opposent pas à un si grand bien ; » et ailleurs (2 décembre 1757) : « Je ne fais d'autre office que celui d'un grison qui rend les lettres; mais mon cœur s'acquitte d'un autre devoir auquel il s'attache uniquement, celui d'aimer son roi, sa patrie et le bien public, de ne me mêler absolument de rien que de faire des vœux pour la prospérité de la France. » Voilà assurément des sentiments qui valent mieux que ceux que Voltaire se donne dans ses Mémoires. N'y avait-il pas cependant toujours au fond de son âme un peu de rancune et de malice contre le cardinal, à cause de la mauvaise réception que celui-ci lui avait faite autrefois à Lyon ? Dans les lettres

inédites je vois beaucoup de flatteries pour le cardinal de Tencin. Ces flatteries dans Voltaire touchent quelquefois de près à la moquerie. Mais quand le cardinal est mort, il en parle encore dans ses lettres avec estime et avec regret. « C'est grand dommage, écrit-il le 7 mars 1758 à M. Tronchin, car on comptait beaucoup sur lui. On s'attend à des événements qui auraient donné un grand poids à son opinion et à ses bons offices. Tout est évanoui. » Pourquoi Voltaire parle-t-il ainsi du cardinal mort, s'il ne prenait pas la négociation au sérieux? Pourquoi ne pas dire alors comme dans ses Mémoires : « Je ne voulais que me moquer de lui, et non pas le faire mourir? » Les lettres inédites corrigent donc ici d'une manière heureuse l'opinion que Voltaire semble vouloir nous donner de lui-même dans ses Mémoires; elles montrent une fois de plus que l'homme est souvent meilleur que sa vanité ne lui conseille de le paraître.

Voltaire aimait à se mêler de politique, nous ne le cachons pas, et quelques personnes croiront peut-être que c'est à lui qu'il faut s'en prendre du goût que les écrivains de la fin du dix-huitième siècle et de la première moitié du dix-neuvième siècle ont eu pour la vie publique. Nous ne demanderions pas mieux que de laisser accuser Voltaire sur ce point; le reproche nous semblerait une gloire de plus. Mais de tout temps les écrivains se sont mêlés de politique, plus ou moins, et à leurs risques et périls. Érasme au seizième siècle n'était pas seulement un lettré, c'était un publiciste comme on l'était de son temps, dans le domaine des idées religieuses; Bodin faisait son livre

*de la République* et il était un des députés des États de Blois ; Ronsard faisait des épîtres politiques. Richelieu ne permettait pas qu'on écrivît contre lui ; mais il faisait écrire contre ses ennemis du dehors et du dedans. Sous la Fronde, tout le monde écrivait contre tout le monde. Louis XIV rétablit le silence ; mais il avait aussi ses pamphlétaires qui attaquaient la Hollande et Guillaume III [1]. Voltaire n'est donc pas le premier écrivain qui se soit mêlé de politique ; bien d'autres l'avaient fait avant lui. Seulement, au lieu d'écrire pour tel ou tel ministre, pour tel ou tel prince, il eut ses opinions et il écrivit pour les défendre. Il fit comme faisait Érasme au seizième siècle ; il eut sa politique, ses principes, son parti, et ne reçut sa consigne que de sa conscience ou de sa passion. J'aime cette indépendance, et si elle a fait école dans la littérature, si les écrivains se sont mis à défendre la politique qu'ils croyaient la meilleure, s'ils ont jugé les causes qu'ils embrassaient, je ne m'en plains pas. La part qu'ils ont prise aux affaires pendant la première moitié du dix-neuvième siècle a produit un gouvernement dont l'histoire littéraire et politique a droit de s'honorer.

Les lettres inédites ne nous apprennent rien de nouveau sur la politique de Voltaire ; nous savions déjà par la correspondance générale quelle était sa politique, en Orient, par exemple. On a beaucoup dit que Voltaire était favorable à la Russie, parce que Catherine avait flatté sa vanité et que les flatteries

[1] Voyez les *Œuvres* de Lenoble.

d'une impératrice ont un grand prix pour un philosophe. Voltaire en Orient aime mieux les Russes que les Turcs, parce que les Russes ont déjà leur place dans la civilisation moderne et que les Turcs n'en ont pas. C'est bien moins à la Russie qu'à la civilisation qu'il veut donner Constantinople. Sa politique n'exclut personne en Orient; et pourvu que l'envahisseur soit plus civilisé que l'envahi, il est content. Il est même, Dieu me pardonne, pour les Mamelucks d'Égypte contre les Turcs, quoique le vainqueur dans ce cas ne soit guère plus civilisé que le vaincu : « On confirme, écrit-il à M. Tabareau en 1770, que Moustapha a perdu l'Égypte : il est bon qu'un peuple ennemi des arts soit enfin chassé de l'Europe. » Ce qui montre encore mieux ses sentiments à ce sujet, c'est qu'il s'accommoderait aussi bien de voir les Polonais que les Russes chasser les Turcs de l'Europe. « Votre nation, écrit-il à madame la princesse de Talmont qui était Polonaise de naissance, votre nation a sauvé Vienne du joug des Ottomans, et peut-être un jour contribuera-t-elle à chasser de l'Europe ces usurpateurs barbares. Il y a longtemps qu'on en serait délivré si les princes chrétiens avaient pu préférer l'honneur et le salut public à ce qu'ils ont cru leur intérêt » (15 juin 1771). Qu'on ne dise donc point que Voltaire est partisan des Russes; il est partisan de la civilisation en Orient. Il ne peut pas supporter l'idée que les contrées les plus anciennement civilisées et les plus anciennement florissantes de l'Europe et de l'Asie restent barbares et misérables; il pressent que la régénération de l'Orient est la ques-

tion de l'avenir, et il s'y intéresse avec un zèle singulier, non comme courtisan de Catherine, mais comme ami de la civilisation et de l'humanité. Il aime sa *catau* qui le flatte, et il la flatte très-volontiers; mais en Orient il lui souhaite des coopérateurs, c'est-à-dire des rivaux et des copartageants. « Ma *catau* est bien triomphante, écrit-il en 1774 à M. Marin. Si Joseph avait voulu (Joseph II, empereur d'Allemagne) ou plutôt s'il avait eu de l'argent, il n'y aurait plus de Turcs en Europe; la patrie de Sophocle, d'Anacréon et d'Euripide serait libre. »

Sophocle, Euripide, Anacréon, beaux noms qui ne sont rien à la politique, diront les grands publicistes. Voltaire n'est pas de cet avis. Les noms expriment les choses. Mettez à côté des noms de Sophocle, d'Euripide, d'Aristote, de Démosthènes, ceux de Mahmoud, d'Achmet, de Sélim, de Bajazet, vous n'avez pas seulement une différence de sons; vous avez le contraste entre deux états sociaux opposés, entre la civilisation et la barbarie.

Ce qui me frappe dans la politique de Voltaire, telle que je la trouve dans les lettres inédites, qui ne font au surplus que confirmer la correspondance générale, c'est sa sagacité. Cette sagacité vient d'une sorte d'instinct juste et vrai qui lui révèle la marche générale des choses humaines dans son siècle. Il n'est pas dans la politique de l'école de Candide; il ne se moque pas de l'avenir; il espère le bien; il croit à la civilisation; il a des pressentiments généreux, et ces généreux pressentiments, ne nous y trompons pas, lui viennent tous de son amour de l'humanité et de son amour de

la France. On a souvent nié son patriotisme, parce qu'il a beaucoup vanté les Anglais. Voltaire, il est vrai, aime la civilisation anglaise, parce qu'elle est une des forces et des gloires de la civilisation européenne; mais il aime aussi beaucoup la France, ses armées, sa marine, sa gloire, et il souhaite passionnément que la France emploie sa force à ramener la civilisation en Orient. Il ne pardonne pas plus aux Barbaresques qu'aux Turcs, et il demande l'anéantissement de ces États de pirates. « J'ai toujours été émerveillé, écrit-il en 1770 à M. le duc de Praslin, ministre de la marine, que les princes chrétiens qui se font quelquefois la guerre de gaieté de cœur ne s'accordent pas à jeter Tunis et Alger dans leurs ports. Voilà de plaisants successeurs des Carthaginois que ces voleurs de Tunis. On dit que vous avez une très-florissante marine? Permettez à un de vos vieux courtisans de s'intéresser passionnément à votre gloire. » Ainsi Voltaire veut que l'Afrique septentrionale soit rendue à la civilisation. Son vœu a été une des œuvres du dix-neuvième siècle et de la France.

Je trouve la même sagacité patriotique dans la manière dont il juge et défend la conquête que la France fit de la Corse en 1769. Beaucoup de personnes dans le parti philosophique blâmaient cette conquête. Elle coûtait beaucoup et elle rapportait peu : c'était vrai; et nous avons pendant vingt ans entendu faire le même reproche à la conquête de l'Algérie. Voltaire défend la guerre et la conquête de la Corse : « Je crois comme vous, monsieur, écrit-il en

1769 à M. de Wargemont, qui blâmait l'expédition; je crois comme vous qu'on casse des cruches de terre avec des louis d'or, et qu'après s'être emparé d'un pays très-misérable, il en coûtera plus peut-être pour le conserver que pour l'avoir conquis. Je ne sais s'il n'eût pas mieux valu simplement s'en déclarer protecteur avec un tribut; mais ceux qui gouvernent ont des lumières que les particuliers ne peuvent avoir. Il se peut que la Corse devienne nécessaire dans les dissensions qui surviendront en Italie. Cette guerre exerce le soldat et l'accoutume à manœuvrer dans un pays de montagnes.—D'ailleurs cette entreprise étant une fois commencée, on ne pourrait guère y renoncer sans honte. »

En parcourant ces lettres inédites et en notant ce qui m'a frappé, je n'ai pas eu l'ambition de rien ajouter à l'idée que nous avons tous de Voltaire, quand nous lisons ses œuvres, et surtout sa correspondance générale; il reste pour nous ce qu'il était, avec la même physionomie, avec les mêmes traits. Les lettres inédites donnent seulement çà et là à ses traits une expression plus vive ou plus juste. Elles font l'effet de ces copies de portraits faites par le peintre lui-même, qui, tout en conservant fidèlement le caractère du modèle, y met çà et là une expression nouvelle. Ces copies qui sortent de la main du peintre original doivent être placées à côté du modèle. Les lettres inédites de Voltaire doivent aussi être mises à côté de la correspondance générale, qu'elles complètent et qu'elles achèvent.

M. de Cayrol et M. Alphonse François, en faisant

cette publication, où ils ont mis tant de zèle et de soin, sans prétendre à aucune autre récompense que celle que donne l'estime publique, ont rendu à la littérature un grand et généreux service.

---

# LETTRES

## INÉDITES

# DE VOLTAIRE

---

### 1. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES [1],

CHEZ MADAME LA MARQUISE DE LEZEAU, RUE DE LA SEILLE, A ROUEN.

Paris, mercredi au matin..... 1718.

J'attends votre retour avec la plus grande impatience du monde. Je prends du vinache [2] et ne vas point à Villars; voilà trois choses dont je vous ai vue douter un peu et qui sont très-vraies. Je ne puis vous pardonner votre absence que par l'idée flatteuse que j'ai que vous allez nous préparer une retraite, où je compte passer avec vous des jours délicieux. Préparez-nous votre château pour longtemps, et revenez au plus vite. Si vous

[1] Madeleine Dumoustier, épouse de Maignard, marquis de Bernières, président à mortier au parlement de Rouen. Devenue veuve en 1734, elle se remaria à un officier nommé Prudhomme. Elle est morte en 1757. Voltaire occupa, en 1723, un appartement dans son hôtel, quai des Théatins, aujourd'hui quai Voltaire. Cette liaison fut rompue, quand il passa en Angleterre, en 1726.

[2] *Vinache*, célèbre médecin du temps.

conservez pour moi encore quelque bonté, soyez sûre que mon dévouement pour vous est à l'épreuve de tout.

Vous m'avez laissé en partant votre mari au lieu de vous : voilà qu'il me vient prendre dans le moment que je vous écris, pour me mener chez des gens qui veulent se mettre à la tête d'une nouvelle compagnie. Pour moi, madame, qui ne sais point de compagnie plus aimable que la vôtre, et qui la préfère même à celle des Indes, quoique j'y aie une bonne partie de mon bien, je vous assure que je songe bien plutôt au plaisir d'aller vivre avec vous à votre campagne[1], que je ne suis occupé du succès de l'affaire que nous entreprenons. La grande affaire et la seule qu'on doive avoir, c'est de vivre heureux, et si nous pouvions réussir à le devenir sans établir une caisse de *juifrerie*, ce serait autant de peine épargnée. Ce qui est très-sûr, c'est que si notre affaire échoue, j'ai une consolation toute prête dans la douceur de votre commerce, et s'il fallait opter entre votre amitié et le succès de l'affaire, assurément je ne balancerais pas.

Quittez pour un moment vos maçons et vos serruriers, pour me faire l'honneur de m'écrire un petit mot. Mandez-moi si vous êtes bien fatiguée, si vous reviendrez samedi, comment vous vous portez, et si vous avez toujours un peu d'amitié pour moi. Voilà M. de Bernières qu'on m'annonce ; adieu, comptez que je vous suis attaché pour toute ma vie.

[1] La Rivière-Bourdet, château situé sur la rive droite de la Seine, près de Rouen, dans la commune de Quévillon.

## 2. — A LA MÊME.

Villars[1], 1718.

Si j'avais eu une chaise de poste, madame, je serais venu à Paris par l'envie que j'ai de vous faire ma cour, plus que par l'empressement de finir l'affaire; je ne l'ai pas négligée, quoique je sois resté à Villars. On m'a écrit que M. le Régent a donné sa parole, et comme j'ai celle de la personne[2] qui l'a obtenue du Régent, je ne crains point qu'on se serve d'un autre canal que le mien; je peux même vous assurer que, si je pensais qu'ils eussent dessein de s'adresser à d'autres, mon peu de crédit auprès de certaines personnes serait assez fort pour faire échouer leur entreprise. Ces messieurs se moquent du monde de s'imaginer que le succès de l'affaire dépende de me voir arriver à Paris le 15 plutôt que le 20; quelques jours de plus ou de moins ne gâteront rien à nos arrangements.

Je pars jeudi, demain au soir, avec monsieur et madame la maréchale de Villars. Quand je serai arrivé, il faudra que j'aille sur-le-champ à Versailles, dont je ne partirai qu'après avoir consommé l'affaire, ou l'avoir entièrement manquée. Vous me mandez que, si je ne suis pas à Paris aujourd'hui jeudi, la chose est manquée pour moi. Dites à vos messieurs qu'elle ne sera manquée que pour eux, que c'est à moi qu'on a pro-

[1] Près de Melun; c'est le fameux château de Vaux du surintendant Fouquet. Devenu la propriété du maréchal de Villars, il changea de nom. Il appartient aujourd'hui à MM. de Choiseul, qui l'ont fait magnifiquement restaurer.

[2] Le duc de Richelieu sans doute.

mis le privilége, et que, quand je l'aurai une fois, je choisirai la compagnie qui me plaira. J'aurai l'honneur de vous voir vendredi et de recevoir vos ordres. Soyez toujours persuadée de mon attachement pour vous et pour M. de Bernières.

### 3. — A LA MÊME.

Villars, ..... 1718.

Je resterai encore sept ou huit jours à Villars, où je bois du cidre et mange du riz tous les soirs, dont je me trouve fort bien. Messieurs des gabelles peuvent bien retarder leur affaire de huit jours. La personne que vous savez a parole réitérée de M. le Régent pour la plus grande affaire. Vous devriez bien remettre le souper à mon retour. Je suis fâché de la justice qu'on a rendue à la petite Livri[1]. Si on faisait dans tous les corps ce qu'on vient de faire à la Comédie, il me paraît qu'il resterait peu de monde en place. Je fais à peu près la même réforme dans mon poëme; je suis occupé à en chasser tous les mauvais vers. C'est une opération un peu longue; mais j'espère que je la terminerai à la Rivière-Bourdet. Je vous fais mes compliments de la vie dissipée que vous menez. Je voudrais bien en pouvoir faire autant; mais dans le malheur où je suis d'avoir une santé et une tête de linotte, je ne pouvais avoir de

[1] Actrice médiocre, devenue marquise de Gouvernet; ce qui dut la dédommager de n'avoir pas été reçue sociétaire à la Comédie-Française. C'est à elle qu'est adressée la charmante épître les *vous* et les *tu*. Son mariage romanesque, décidé par un billet de loterie, a fourni le sujet de plus d'un drame.

plus grande consolation que la bonté que vous avez eue d'égayer mon régime par la compagnie que vous m'avez tenue à Paris. Vous pouvez compter que je n'oublierai de ma vie les marques que j'ai reçues de votre amitié, et que je vous serai toujours très-tendrement attaché.

### 4. — A LA MÊME.

Villars, le jeudi ..... 1718.

J'ai assez bonne opinion de vous, madame, pour croire que vous vous souviendrez de m'écrire parmi les embarras de votre déménagement. J'attends avec impatience la nouvelle de la conclusion du traité avec M. de Banville. Je vous déclare d'avance que je veux avoir un pot-de-vin de cette belle affaire qui sera, s'il vous plaît, un bon souper avec milord Bolingbroke et M. de Maisons, dans votre nouveau palais. Je crois que la proposition ne vous déplaira pas.

Et vous, mon cher Thieriot [1], mandez-moi si vous êtes déjà en possession de votre taudis. Je vous demande instamment un Virgile et un Homère (non pas celui de La Motte). Envoyez cela, je vous prie, au suisse de l'hôtel de Villars, pour me le faire tenir à Villars. J'en ai un besoin pressant. — Envoyez-le-moi plus tôt aujourd'hui que demain. Ces deux auteurs sont mes dieux domestiques, sans lesquels je ne devrais point voyager. Ayez donc la bonté, mon cher ami, d'user, en cette occasion, de toute la diligence que peut avoir un aussi grand paresseux que vous.

[1] Ce fidèle ami de Voltaire avait pris aussi un petit logement dans l'hôtel de M. de Bernières, à Paris.

Adieu, madame; adieu notre ami : aimez-moi un peu. Faites mes compliments au maître de la maison, si vous le rencontrez.

5. — A LA MÊME.

..... 1718.

Vous avez grand tort de vous imaginer que je ne vous ai écrit que parce que j'avais besoin de livres; je vous assure que je penserais à vous, quand il n'y aurait jamais eu de Virgile ni d'Homère au monde. J'ai une impatience bien vive de venir habiter les murailles ébranlées de mon grenier, que je préfère de tout mon cœur au palais doré où je suis et surtout à la cohue qui y est au moment que je vous écris. Je ne mande rien à notre cher Thieriot aujourd'hui, parce que les gens de M. de Richelieu qui va partir me pressent. J'ai reçu ses livres avec votre lettre; je l'exhorte à persister dans son indignation contre les modernes et à écrire ce qu'il m'a promis. Si ma chambre était prête, je serais déjà chez vous. Mandez-moi si je peux y trouver un lit, et je vous réponds de partir sur-le-champ. Je vous aime de tout mon cœur.

6. — A M. THIERIOT.

1720.

Je vous confie, mon cher ami, ce que j'ai de plus cher au monde. Vous trouverez les six premiers chants copiés, et les trois derniers de ma main. Je vous supplie de faire copier le tout exactement pour M. le Régent, et les trois derniers chants pour moi. Vous reçe-

vrez incessamment vos instructions, de Richelieu; je vous donnerai des lettres pour M. de Fargès[1]. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse mille fois. Je n'oublierai de ma vie l'obligation que je vous ai de vouloir bien vous charger de tout cela. Adieu.

### 7. — A M. THIERIOT.

A Richelieu, ce samedi 25... 1720.

Voici une lettre pour M. le duc d'Orléans; elle est décachetée, afin que M. de Fargès la voie. En voici une autre pour M. de Fargès, que vous aurez la bonté de lui rendre la première. Quand il l'aura lue, vous lui donnerez celle pour le Régent, et le prierez de la cacheter lui-même. Vous lui donnerez ces lettres avec mon poëme, quand il sera écrit; et, comme on ne voit que difficilement M. de Fargès, je vous conseille de lui écrire un petit mot la veille du jour que vous le voudrez voir. Vous lui manderez qu'ayant bien voulu vous charger, en mon absence, de remettre mon poëme entre ses mains, vous lui demandez audience pour le lendemain matin, et qu'il fasse dire à sa porte qu'on laisse entrer M. Thieriot. Vous lui recommanderez, quand vous lui parlerez, sur toute chose, de ne faire voir mon poëme[2] à qui que ce soit, et vous lui ferez entendre combien il m'est de conséquence qu'on n'en tire point de copie. Cela fait, vous aurez la bonté de mettre l'autre copie de mon poëme dans une cassette,

[1] Conseiller d'État.

[2] La *Ligue*, plus tard la *Henriade*.

et d'en charger La Brie, avec ordre de partir sur-le champ pour Sully [1], où je serai dans quatre jours. Écrivez-moi donc à Sully, mon cher enfant, dès que vous aurez reçu ma lettre.

Comptez que je brûle de revenir à Paris, pour m'y acquitter de toutes les obligations que je vous ai dans cette affaire.

Je suis actuellement dans le plus beau château de France. Il n'y a point de prince en Europe qui ait de si belles statues antiques et en si grand nombre. Tout se ressent ici de la grandeur du cardinal de Richelieu. La ville est bâtie comme la Place Royale. Le château est immense; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est M. le duc de Richelieu, que j'aime avec une tendresse infinie, pas plus que vous cependant. Écrivez-moi vite à Sully des nouvelles de votre santé. Si vous aviez besoin d'argent, j'écris à mon frère de vous en faire donner.

### 8. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A la Source [2], .... 1720.

Nous voilà arrivés dans notre ermitage. On n'a peut-être jamais été à la campagne plus mal à propos; c'est s'enfuir la veille d'une bataille; mais je vous promets de revenir, dès le moment que vous jugerez ma

[1] Chez le duc de Béthune-Sully, à 5 lieues de Gien.

[2] Château ainsi nommé parce que le Loiret prend sa *source* dans le parc. La charmante habitation de Bolingbroke appartient aujourd'hui à M. le baron de Morogues, un des plus riches et des plus savants agronomes de France.

présence nécessaire. Écrivez-moi, je vous prie, un peu souvent de vos nouvelles et des miennes; mandez-moi comment mon fils[1] réussit dans le monde, s'il a beaucoup d'ennemis, et si on me croit toujours son véritable père. Que Thieriot, son père nourricier, songe aussi à m'écrire tous les jours, si sa paresse peut le lui permettre; il n'y a qu'à envoyer les lettres chez madame de Villette[2], qui envoie tous les jours un courrier ici. Rien ne sera plus aisé que d'entretenir un commerce très-régulier. Je crois déjà être ici à cent lieues de Paris; milord Bolingbrocke me fait oublier et Henri IV, et *Mariamne*, et comédiens, et libraires. Je vous demande en grâce de me faire souvenir de tout cela et de croire que je ne vous oublierai jamais, et que votre amitié m'est plus chère que ma réputation et mon intérêt.

## 9. — A LA MÊME.

A Ussé, ce 5 janvier 1722.

Il vient de me prendre un assez grand mal de gorge; ainsi vous n'aurez de moi, cette fois, qu'un petit mot. Si l'amitié se mesurait par la longueur des lettres, je vous écrirais des volumes; mais quand on a mal à la gorge, il n'y a pas moyen de s'épuiser en grands sentiments. Je vous dirai seulement que, selon les apparences, mes maudites affaires me vont rappeler à Paris. Le bonheur de vous y voir adoucira toutes les amer-

[1] Son poëme de la *Henriade*.

[2] Nièce de madame de Maintenon, qui épousa en secondes noces lord Bolingbroke.

tumes que j'y attends. Je vous souhaite plus de bonheur qu'à moi, plus de santé, et autant d'aversion pour la cour et pour la ville. La plus grande marque de bonté que vous puissiez me donner est de m'écrire souvent.

## 10. — A LA MÊME.

A Ussé, 15 janvier 1722.

J'ai reçu, au château d'Ussé [1], votre dernière lettre qui s'était arrêtée quelque temps à la Source, chez milord Bolingbrocke, d'où on me l'a envoyée. Le sincère intérêt que vous daignez prendre à ma situation me touche au point que je ne peux vous l'exprimer. Je commence à voir bien clairement que je n'ai que vous de véritable amie. Vos lettres me font infiniment regretter de n'être point avec vous; mais vous voyez vous-même combien cela m'était impossible. Il fallait absolument que j'allasse à Sully qui m'éloignait de soixante lieues de votre terre; la saison était avancée, et vous me mandiez que vous ne deviez rester que jusqu'à Noël. Vous n'êtes pas encore assez détachée de Paris, pour avoir le courage de passer l'hiver à la campagne. Si vous aviez été capable d'y rester par goût, je serais assurément venu vous tenir compagnie; mais vous croyez bien que je n'aurais pas pu accepter que vous y restassiez pour moi et vous demander de me sacrifier votre hiver.

A l'égard de l'homme en question [2], je l'ai cher-

[1] Chez le marquis d'Ussé, gendre du maréchal de Vauban.

[2] Beauregard, officier qui avait frappé Voltaire, de guet-apens sur le pont de Sèvres.

ché et fait chercher inutilement. J'ai pris le parti de faire continuer, à Paris, son malheureux procès; la chute prochaine de son protecteur m'y a entièrement déterminé. Voici bientôt le temps où vous reviendrez à Paris; je ne sais si vous m'y reverrez sitôt. Le goût de l'étude et de la retraite ne me laisse plus aucune envie d'y revenir. Je n'ai jamais vécu si heureux que depuis que je suis loin de tous les mauvais discours, des tracasseries et des noirceurs que j'ai essuyées. Il n'y a qu'une amie aussi solide et aussi estimable que vous, qui pût m'y rappeler.

### 11. — A LA MÊME.

Je me porte un peu mieux depuis quelques jours, et je n'en attends votre retour qu'avec plus d'impatience. Ce qui me fait croire que j'aurai de la santé, c'est que je passe les journées entières à travailler, sans m'en sentir incommodé. J'ai bien peur que mademoiselle Lecouvreur ne puisse jouer Mariamne : elle a une perte de sang qui affaiblit furieusement sa misérable machine. Je vous remercie bien de toutes les attentions que vous avez pour le petit bâtard [1]. Les deux mille habits qu'on veut lui faire encore sont très-inutiles [2]; je n'en veux point du tout; mais j'ai un très-grand désir de le voir arriver vêtu de toile cirée. Je vous demande plusieurs grâces :

1° Que vous vous souveniez de donner..... [3], à

[1] Le poëme de la *Henriade*, introduit furtivement dans Paris par les soins de madame de Bernières.

[2] C'est-à-dire brocher ou relier les deux mille exemplaires.

[3] Des exemplaires.

un homme, sur la lettre que je vous ai envoyée pour Bologne[1], et que vous en accusiez réception par votre première lettre;

2° Que vous m'informiez sûrement du jour du départ, et de l'arrivée à Bologne;

3° Que vous demandiez ou fassiez demander à Viret[2] un mémoire de ce qu'il a reçu de moi, article par article, et que vous ayez la bonté de me l'envoyer;

4° Que vous disiez à Martel que je ne veux que deux mille habits, lesquels à un sol et demi pièce, prix fait, font cent cinquante livres. Si on en a fait davantage, on payera le surplus; mais qu'on s'arrête et qu'on emballe.

Voilà à peu près toutes vos instructions; la plus importante est que vous reveniez incessamment : tous nos amis vous souhaitent et vous aiment aussi tendrement que je vous aime. Adieu, écrivez-moi et revenez; au nom de Dieu, revenez, je vous en conjure.

### 12. — A LA MÊME.

A Paris, ce lundi ... septembre.

Je vis hier dimanche M. d'Argenson[3], dont vous recevrez incessamment une réponse; mais, en attendant, je vous rendrai compte de ce qu'il m'a dit. M. de la Vieuville est prêt de conclure le mariage de sa fille

[1] Bologne est tout simplement le village de Boulogne, près de Saint-Cloud.

[2] Il avait imprimé clandestinement la *Henriade* à Rouen, sous la rubrique d'*Amsterdam*.

[3] Lieutenant-général de police. C'est lui qui fit mettre Voltaire à la Bastille et l'en fit sortir.

avec un homme de robe de Paris, qui est pour sa fille un parti avantageux. M. d'Argenson n'a pas pu, dans ces circonstances, lui proposer une autre affaire. Tout ce que vous pouvez attendre de lui, c'est qu'il parle de M. de Lezeau, en cas que le mariage qui est si avancé vienne à se rompre : mais je vous donne avis que M. de la Vieuville pense sur le mariage de sa fille, d'une façon à désespérer tous ceux qui y prétendront. Comme il ne veut point pour gendre un homme de cour qui pourrait mépriser sa femme et son beau-père, il ne veut pas non plus d'un fils de famille, à qui on assurerait beaucoup et à qui on donnerait peu en le mariant. Il ne veut donner à sa fille que cent mille écus, valant dix mille livres de rente, et il ne voudra jamais d'un gendre qui, n'apportant d'abord que cinq mille livres de revenu, et ne jouissant en tout avec sa femme que de quinze mille livres, aurait besoin de la mort du beau-père pour vivre à son aise. C'est un homme mal aisé à guérir de ses fantaisies; cependant s'il se trouve jour à proposer M. de Lezeau, je crois qu'il faudra le faire et qu'on pourrait peut-être engager M. de Lezeau le père à donner à son fils un revenu plus considérable. Au reste, j'ai très-bien fait mon devoir, et, en vantant M. de Lezeau et sa famille, j'ai eu le plaisir de suivre mon inclination et de dire la vérité.

Je suis toujours logé dans votre appartement, où j'ai fait tendre un lit. Je n'ai pu encore m'accoutumer au bruit infernal du quai et de la rue; il m'est impossible d'y dormir, encore moins d'y travailler. Mais j'espère que le plaisir de demeurer avec vous surmontera tout. Je ne sais aucune nouvelle, sinon que l'on

juge à l'heure que je vous parle deux assassins d'un de ces quatre hommes dont il est parlé dans la commission du Conseil adressée au Parlement, pour juger les criminels de la Bastille. Mais je ne crois pas que ces deux assassins aient aucun rapport avec l'affaire de la Jonchère [1]. Ils sont accusés d'avoir tué un charretier, et il n'y a pas d'apparence que ce meurtre ait aucune relation avec celui de Cendrier.

J'ai eu jusqu'à présent beaucoup d'affaires qui m'ont empêché d'aller par le monde vous chercher des nouvelles; dès qu'il arrivera quelque chose de curieux dans ce pays-ci, vous aurez en moi un gazetier plus exact que l'abbé Desfontaines.

### 13. — A M. DE MONCRIF.

A Ussé ..... 1722.

Il me semble, mon cher Monsieur, que j'ai tardé bien longtemps à vous remercier de la bonté que vous avez eue d'accepter une place de distributeur des souscriptions de Henri IV. On m'a mandé qu'on avait fort frondé à Paris le projet d'impression de mon poëme : c'est mon libraire de Hollande qui s'en est uniquement mêlé, et qui en cela a suivi exactement les usages de son pays; mais les Français ne trouvent pas bon qu'en Hollande on fasse quelque chose à la hollandaise. Il y a longtemps qu'ils sont en possession de l'incorrigible manie de condamner tout ce qui n'est pas dans leurs usages. Pour moi, quelque usage que je suive, je se-

[1] Trésorier de l'extraordinaire des guerres, enveloppé dans la disgrâce du ministre Leblanc, qu'on accusait de malversations.

rai toujours dans celui de vous aimer très-tendrement. Je vous supplie d'assurer vos amis que mon poëme se débitera en France avec privilége.

Mille respects à M. d'Argenson. Mon adresse est à Ussé, par Tours. Je vous embrasse mille fois.

### 14. — A M. THIERIOT.

A La Haye, 8 octobre.

Vous avez dû recevoir deux lettres de moi, et voici la troisième depuis huit jours. Je viens de recevoir le poëme de Racine[1] et votre lettre du 4 octobre. Je ne crois pas que je fasse ici rien imprimer que mon poëme. Je reviendrai incessamment à Paris avec les souscriptions. Je vous ai parlé d'un cheval de vingt pistoles. Si vous avez besoin d'argent, prenez dix pistoles pour vous, et gardez-m'en dix pour moi, à mon retour. Mandez-moi si vous entendez encore parler de la lettre au cardinal Dubois, et ce que l'on dit de moi. Assurez, je vous prie, mademoiselle Lecouvreur de mon estime et de mon amitié. Ne dites de mes vers à personne. Envoyez à la Présidente cette lettre que vous cacheterez et dont vous mettrez le dessus.

Je vous écris très-peu de chose, parce que j'ai beaucoup à vous dire. J'ai une extrême impatience de vous entretenir ; ce qui m'importe actuellement davantage, c'est de savoir précisément où est l'homme en question. Remerciez toujours Godin bien tendrement de ma part ; il doit compter sur ma reconnaissance pour jamais. Nous parlerons à mon retour de Rousseau et

[1] *La Grâce*, de Louis Racine.

des ministres réformés. Je commence à détester nos protecteurs, autant que je les aimais, par l'espérance où j'étais qu'ils nous feraient du bien.

Écrivez-moi à Bruxelles, chez madame de Rupelmonde [1].

## 15. — AU MÊME.

A Ussé, ce 12 décembre.

Voici, mon ami, cinq fleurons que vous trouverez, je crois, assez bien dessinés; je vous enverrai les autres incessamment. Cherchez, je vous en prie, quelque graveur qui les exécute. Le même homme qui les a dessinés me fera toutes mes vignettes : c'est Durand que vous avez vu à la Comédie; il était mauvais acteur, et il est assez bon peintre. Mandez-moi, je vous en prie, comment vous faites pour les estampes. Génonville [2] ne m'écrit point. Est-ce qu'il n'aurait point reçu mes lettres, ou qu'il serait malade, ou qu'il ne se soucierait plus de son vieil ami? le dernier est assez vraisemblable.

Qu'est-ce donc qu'il est arrivé à ce pauvre Godin [3] ? Il m'écrit qu'il est près d'être écrasé, et me demande quatre louis. Je suis bien faché s'il lui est venu quelque mauvaise affaire. J'écris à mon beau-frère pour qu'il lui donne cet argent et davantage, s'il en a besoin. Je vous prie, mon cher Thieriot, d'aller un peu dîner chez

[1] Fille du maréchal d'Alègre, veuve du comte de Rupelmonde, tué à Villa-Viciosa en 1710. Elle mourut en 1752. C'est à elle que Voltaire adressa l'*Épître à Uranie*, ou le *Pour* et le *Contre*.

[2] Conseiller au parlement.

[3] Savant astronome.

ma sœur[1]. Écrivez-moi souvent. Je reçois dans l'instant votre lettre du 7 qui m'a charmé. Adieu ; on m'apporte encore un cinquième cul-de-lampe que je joins aux autres.

Je ne suis point étonné que le Cardinal ait fait un beau discours; il est dévoué depuis longtemps au dieu de l'éloquence. Adieu.

Songez à Henri et aimez François. — V.

## 16. — AU MÊME.

A Ussé, ce 19 décembre.

La poste a retardé ce dernier ordinaire à Ussé; c'est ce qui fait que je n'ai reçu que le 19 décembre votre lettre datée du 11. Je suis très-impatient d'apprendre des nouvelles de la santé de M. votre père. Voici les moments où la machine est émue et où la tendresse se réveille. Il m'est permis de me citer moi-même :

> Et les cœurs nés sensibles
> Sont aisément émus dans ces moments horribles.

Cependant il faut que le bonhomme s'en aille, que vous héritiez, et que vous vous consoliez dans la ferme espérance qu'il nous arrivera à tous pareille aubaine.

A l'égard de M. de Génonville, qui veut vous mener à la toilette de madame la maréchale, premièrement, je ne crois pas qu'il le fasse; mais s'il le fait, cela ne gâtera rien. Je lui écrirai à elle très-fortement. Je voudrais bien que cela pût se différer jusqu'au jour de l'an; car, en vérité, je ne lui écris plus qu'en cérémonie.

[1] Marie Arouet, femme de Mignot, correcteur de la chambre des comptes, mère de madame Denis et de madame de Fontaine.

Je vous envoie toujours trois nouveaux fleurons de la façon de Durand de la Comédie, dont je crois vous avoir déjà parlé dans mes dernières lettres. Je vous envoie aussi les noms des graveurs qui sont le plus en réputation. Vous userez de tout cela, quand vos affaires pourront vous le permettre. Écrivez-moi au plus tôt, je vous en prie; mandez-moi des nouvelles de votre père et des vôtres. Adieu, mon cher Thieriot; je travaille ici tout le jour.

## 17. — A M. DE MONCRIF.

A la Rivière, ce 24 septembre 1723.

Il n'y avait qu'une lettre aussi aimable que la vôtre et les assurances touchantes que vous me donnez de votre amitié qui pussent adoucir la douleur où je suis de la mort de notre pauvre ami. Je le regretterai toute ma vie; et toute ma vie, je serai charmé de retrouver dans la sensibilité de votre cœur et dans les agréments de votre esprit la consolation dont j'ai besoin.

Je vous demande en grâce, mon cher Moncrif, de nous donner quelquefois de vos nouvelles et de nous en mander un peu de la république des lettres. Madame de Bernières et Thieriot vous font mille compliments. Je crois que vous n'avez pas besoin que je vous fasse de nouvelles protestations d'estime et d'amitié. Regardez-moi toujours comme l'homme du monde qui vous est le plus tendrement attaché. Dites, je vous en prie, à M. d'Argenson, que je suis bien ennuyé de le voir lieutenant de police. J'ai pourtant besoin de lui; car il faudra qu'il mette bientôt son nom au bas de

*Mariamne*. J'ai encore plus besoin de son approbation que de sa signature.

Je travaille ici jour et nuit à mériter la vôtre. Si vous savez ce qui se passe dans la république comique, vous me ferez grand plaisir de me le mander; car j'ai extrêmement envie de prendre de justes mesures pour que *Mariamne* soit jouée cet hiver. On dit qu'*Inès*[1] est furieusement enlaidie sur le papier. La joue-t-on encore? la rejouera-t-on cet hiver? Crébillon n'a-t-il point quelque échafaud à faire représenter pour la Saint-Martin? Instruisez-moi de tout cela, et aimez-moi, comme je vous aime. — Adieu.

18. — A M. THIERIOT.

A la Rivière, ..... 1723.

J'ai donné aujourd'hui un petit paquet à M. votre frère, qui m'a au même instant payé avec usure par une de vos lettres. Je vois que nous pensons à peu près aux mêmes choses, sans nous être donné le mot. En vérité, cela prouve que nous sommes faits pour vivre ensemble. Vous devriez venir passer l'hiver prochain à Paris. Je ne m'accoutume pas à une si longue absence. Je vais dire à Formont que vous songez à lui, et que vous l'aimez, quoique vous soyez dans le pays de l'indifférence.

Je crois que vous verrez dans peu le duc de Richelieu, qui va porter ses grâces et ses séductions à Londres. Vous me paraissez trop anglais pour lui faire votre cour, et de trop bon goût pour être de son avis sur les

[1] *Inès de Castro*, de Lamotte-Houdart, représentée le 6 d'avril 1723.

beaux-arts qu'il entend très-mal; mais il entend à merveille celui de plaire. C'est de tous les arts celui qu'en général les Anglais cultivent le moins, et que M. de Richelieu connaît le plus. Pour vous, vous me plairez infiniment, si vous revenez après m'avoir imprimé. Écrivez-moi souvent et longuement, si vous m'aimez.

### 19. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

Paris, . ... mai 1723.

Comme je ne veux pas perdre de temps dans le dessein que j'ai de réparer ma mauvaise fortune par les agréments d'une vie douce et tranquille, je reviendrai à la Rivière incessamment; j'y retrouverai dans votre amitié et dans celle de Thieriot des plaisirs qu'un peu plus de fortune ne m'aurait jamais donnés. Je ne sais encore aucune nouvelle qui soit bien intéressante : si vous voulez, je vous dirai qu'un nommé Charier a été pendu hier, après sa mort. M. de Saint-Aubin, maître des requêtes, à qui il avait prêté de l'argent pour des billets, l'avait fait remettre depuis peu au For-l'Évêque. Cet homme, enragé de se voir en prison si mal à propos, prit un gros manche à balai et en donna cent coups à tous ses guichetiers. Ces messieurs se défendirent avec des armes à feu et le tuèrent à coups de fusil. On l'a condamné après sa mort à être pendu par les pieds, pour avoir *fait rébellion à justice.*

J'apprends dans le moment que le maréchal de Berwick est impliqué dans l'affaire de la Jonchère : tout le monde regarde déjà Le Blanc comme un homme perdu; pour moi, je doute encore des suites de son aventure : il est

trop malhonnête homme pour n'avoir pas de fortes ressources.

J'ai vu aujourd'hui *Inès de Castro,* que bien des gens condamnent, et voient pourtant avec plaisir. Baron n'a jamais si bien joué. Son destin est de faire réussir de mauvais ouvrages. On joue *Inès* deux fois la semaine, et tout y est plein jusqu'au cintre.

Adieu. Présentez mes respects à monsieur et à madame de Lezeau, s'ils sont à la Rivière, et ayez toujours bien de la bonté pour moi. — Ce samedi soir.

### 20. — A M. THIERIOT.

Ce lundi, ..... 1723.

Je pars de Villars dans le moment. J'avais fait mon accommodement avec M. de Richelieu, à condition que j'irais le trouver à Sully; mais je donne la préférence à la Rivière. Je vais coucher ce soir à Maisons. Je compte trouver une lettre de vous à l'hôtel Richelieu. J'en ai déjà reçu une à Villars, où vous me mandez de bonnes nouvelles de Henri; mais vous ne me parlez point des trois cartons: songez, je vous prie, qu'ils sont tous trois d'une très-grande conséquence. Mandez-moi à Maisons, par Saint-Germain, comment on s'y est pris. Il pleut des critiques d'*Inès*, où il est parlé de moi, tantôt en bien, tantôt en mal, et toujours assez mal à propos. Je crois que tous les poëtes du monde se sont donné le mot de faire chacun une *Mariamne*. Vous trouverez la mienne bien changée à mon retour. Je me suis déterminé à ôter absolument à mon héroïne une passion qui, tout excusable qu'elle était, ne servait qu'à justifier sa condamnation, et par conséquent

à diminuer la compassion qu'on doit avoir pour elle. La vertu de Mariamne sera désormais sans tache; mandez-moi si vous l'aimez mieux dans ce goût-là. Adieu.

### 21. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Forges[1], le 2 juillet.

Je vous fais, madame, mon très-sincère compliment sur le gain de votre procès, sur votre éloquence qui a persuadé les juges, et sur la manière dont ils vous ont reçue. A présent que voilà vos affaires contre la chicaneuse douairière en si bon train, trouverez-vous mauvais que je vous amène M. de Richelieu, pour vous consoler un peu de l'ennui que la sollicitation d'un procès a dû vous donner? Nous comptons, sous votre bon plaisir et sous celui de M. de Bernières, arriver à la Rivière vendredi prochain, au soir. M. le duc de Richelieu compte coucher chez vous, et le lendemain aller chez M. le duc de Brancas[2], et de là à Paris.

Mais j'ai des propositions à vous faire de sa part, avant d'arranger ce voyage. Voyez si vous pouvez envoyer quatre chevaux de carrosse à Rouen, vendredi, vers six heures du soir, et si, le lendemain, vous pouvez en prêter deux pour nous mener à la Bouille. Quelque chose qui arrive, attendez-nous vendredi, et n'allez pas vous piquer de faire trop grande chère à des gens accoutumés au régime et à qui il ne faut qu'un repas très-frugal. Nous serons quatre de notre bande : M. le

[1] Où il prenait les eaux avec le duc de Richelieu.

[2] C'est lui qui obtint du régent la révocation de l'exil de Voltaire à Sully-sur-Loire.

duc de Richelieu, l'abbé de Saint-Remi, un médecin et moi. Ayez la bonté de mander sur cela vos intentions. Je vais écrire à M. de Bernières un petit mot. Adieu. J'attends votre réponse, mais j'attends avec bien plus d'impatience le jour où j'aurai l'honneur de vous voir.

### 22. — A M. DE MONCRIF.

A la Rivière, ce 23 .... 1723.

Je viens d'écrire à M. d'Argenson sur ses sceaux. Je vous suis infiniment obligé de l'attention que vous avez eue de me mander une nouvelle aussi intéressante pour moi. Vous me donnez tous les jours des preuves de votre amitié qui augmentent ma reconnaissance, mais qui ne peuvent pas augmenter mon goût pour vous. J'ai envoyé *Mariamne* à mademoiselle Lecouvreur. Elle m'a dit que vous souhaitiez être à la lecture au foyer de la Comédie. Je vous remercie de tout mon cœur de ce que vous voulez bien l'entendre. Ce n'est qu'une ébauche imparfaite; les vers ne sont point faits, et cela ne vous fera pas grand plaisir; mais vous m'en ferez beaucoup de me dire votre avis et de me mander l'effet que vous croyez qu'elle fera, lorsqu'elle sera travaillée. Je vous supplie de m'envoyer la critique d'*Inès*, dont vous me parlez. Adieu, mon cher ami; je vous aime de tout mon cœur.

### 23. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Maisons, ce 20 octobre 1723.

Je partais pour vous aller retrouver, mais Beaure-

gard, qui est dans la prison du grand Châtelet, m'empêche de m'éloigner de Paris. Je fais recommencer son procès criminel, et j'espère qu'il ne sortira pas sitôt de prison. Il a des lettres de rappel qui pourront bien lui devenir inutiles, attendu que je ferai tous mes efforts pour le faire condamner à une peine plus conforme à son crime et aux lois, qu'un simple bannissement.

Viret doit avoir obtenu ce qu'il désirait; madame la maréchale de Villars l'a bien servi. Il avait besoin d'une protection aussi forte; car on était depuis longtemps indisposé contre lui. M. Thieriot devrait bien continuer à faire travailler chez Martel[1] à ce qu'il avait dit; et si la maison Martel n'était pas sûre, ne pourrait-on pas en trouver une autre, en payant?

Je n'ai pas le temps d'écrire à M. Thieriot; car Beauregard m'emporte tout mon temps.

J'ai vu à Maisons M. de Bernières, qui va faire une grande fortune; son projet est le seul projet d'affaire sensé dont il m'ait parlé depuis longtemps. Je souhaite autant que vous qu'il réussisse. Il croit que vous ne saviez rien des papiers qui sont chez Martel, et je ne l'ai pas détrompé.

Il n'y a pas à Paris grandes nouvelles. Quand j'aurai mis en règle l'affaire de Beauregard, je reviendrai bien vite chez vous avec *Mariamne*, qui souffre de tous ces contre-temps autant que je souffre de ne vous point voir.

[1] Il s'agissait de brocher ou de relier les exemplaires de la *Henriade*, qu'on y avait déposés.

## 24. — A LA MÊME.

A Maisons, 30 octobre 1723.

C'est une chose misérable que le peu d'exactitude de la poste de Saint-Germain; on est huit jours à recevoir une lettre de Normandie. Écrivez-moi, je vous en prie, à Paris, sous l'enveloppe de M. de Maisons. Je n'ai point de nouvelles de M. de Bernières; c'est à vous que j'en demande : mandez-moi s'il retourne à la Rivière, et comment va son affaire du tabac, dont vous ne me dites mot. Je voudrais bien que l'espérance des richesses que vous allez posséder ne vous empêchât pas de rester à votre campagne jusqu'à la fin de décembre. Si vous êtes capable de prendre cette sage résolution, je partirai dès que j'aurai reçu votre réponse, et ramènerai *Mariamne* et la charrette de M. Domachonville, qu'il appelle sa chaise de poste. Mandez-moi donc bien sérieusement votre résolution, afin que vous décidiez de ma destinée. Il n'y a château dans le monde à qui je donnasse la préférence sur le vôtre, et il est juste d'ailleurs que *Mariamne* aille respirer son air natal. Je vous ai mandé la mort de madame Daumont; M. son fils a la petite vérole d'hier : madame de Seignelai l'a aussi. Paris est ravagé par cette maladie; c'est encore une raison pour nous tenir à la campagne un peu avant dans l'hiver.

J'apporterai à M. Thieriot le petit livre qu'il m'a demandé. Je lui serai infiniment obligé s'il veut bien continuer ses soins pour notre bon roi *Henri*. Écrivez-moi aussi comment va l'affaire de V... Beauregard est

toujours au Châtelet; j'ai envie de le laisser là un peu de temps.

Écrivez-moi vite, car je pars dès que j'aurai lu votre lettre. Adieu; je vous aime tendrement, et fort indépendamment de toutes les obligations que je vous ai.

### 25. — A LA MÊME.

1724.

J'ai été à l'extrémité; je n'attends que ma convalescence pour abandonner à jamais ce pays-ci. Souvenez-vous de l'amitié tendre que vous avez eue pour moi; au nom de cette amitié, informez-moi par un mot de votre main de ce qui se passe, ou parlez à l'homme que je vous envoie, en qui vous pouvez prendre une entière confiance. Présentez mes respects à madame du Deffant. Dites à Thieriot que je veux absolument qu'il m'aime, ou quand je serai mort, ou quand je serai heureux; jusque-là, je lui pardonne son indifférence. Dites à M. le chevalier Des Alleurs [1] que je n'oublierai jamais la générosité de ses procédés pour moi. Comptez que tout détrompé que je suis de la vanité des amitiés humaines, la vôtre me sera à jamais précieuse. Je ne souhaite de revenir à Paris que pour vous voir, vous embrasser encore une fois, et vous faire voir ma constance dans mon amitié et dans mes malheurs.

### 26. — A LA MÊME.

Je sors de la mort; j'ai eu huit accès de fièvre dans

[1] Capitaine aux *gardes françaises*, puis ambassadeur à Constantinople.

un malheureux hôtel garni où je me suis logé. M. le duc de Sully sort de chez moi pour m'emmener à Sully; mais je vous donnerai la préférence, si vous la voulez. J'ai grande envie d'aller raccommoder ma santé et *Henri IV* chez vous, et d'y passer des jours tranquilles. Mandez-moi si vous n'avez pas grand monde; car vous savez que je hais la cohue, autant que je vous aime. Je ne sais d'autres nouvelles que la petite vérole de mademoiselle de Sens et la maladie du roi d'Espagne; j'attends des vôtres pour vous aller trouver. Je voulais écrire à l'ami Thieriot, mais je n'en ai pas la force.

### 27. — A M. DE MAIRAN [1].

J'avais, Monsieur, une extrême envie de vous connaître, et elle a bien augmenté depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir : je n'ai jamais vu personne dont l'esprit et la raison soient si aimables. Les maux continuels que je souffre me sont d'autant plus sensibles qu'ils m'empêchent d'aller chez vous, et de cultiver par mes assiduités un commerce si utile et si agréable. Je n'ose assurément pas exiger que vous veniez perdre votre temps chez moi; mais je suis bien à plaindre de ne pouvoir mettre à profit le mien chez vous.

Je viens de rendre compte à M. le duc de Richelieu du soin que vous avez bien voulu prendre de lui chercher un gouverneur pour ses pages. J'ai vu le jeune homme que vous m'avez envoyé; il m'a paru avoir de l'esprit; je lui ai trouvé une figure assez belle,

[1] Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

et en tout sens, il me paraît qu'il convient fort à des pages. M. de Richelieu vous a bien de l'obligation; mais il m'en aurait davantage, si je pouvais lui procurer la connaissance d'un homme comme vous. Si M. Benet est toujours dans le même sentiment, ayez la bonté, Monsieur, de lui faire dire qu'il vienne incessamment chez moi, afin que je lui fasse prendre possession. J'ai stipulé qu'il aurait la table des gentilshommes, qu'on l'habilleroit magnifiquement, et qu'il aurait deux cents écus d'appointements. Si cela ne suffit pas, je les ferai augmenter. On ne peut trop payer un homme présenté de votre main. Je suis, Monsieur, avec l'estime que je vous dois, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 28. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Forges, ce vendredi au soir.

Il ne faut pas trop compter sur nos projets; notre marche est encore changée; nous partons mardi prochain, quinzième du mois, et nous arriverons le même jour à Paris. Je comptais bien assurément vous revoir à la Rivière et vous y amener M. le duc de Richelieu; mais j'éprouve depuis longtemps une destinée maligne qui dérange tous mes projets. Vous voyez bien que mon goût ne décide point du tout de ma conduite, puisque je ne reviens point auprès de vous. J'étais si charmé de la vie que je menais à votre campagne que partout ailleurs je me croirai dans un monde étranger. Faites en sorte du moins que le démon, qui m'empêche de coucher mardi à la Rivière, ne me fasse point passer la nuit dans la rue à Paris. Écrivez, je vous en prie, à

votre tapissier qu'il me tienne un lit prêt chez vous mardi, sans faute, soit dans votre appartement, soit dans celui de M. de Bernières.

Si vous avez quelques ordres à me donner pour Paris, je vous demande en grâce de ne me pas épargner. Je tâcherai d'adoucir le chagrin d'être loin de vous, par le plaisir d'exécuter avec exactitude ce que vous m'aurez ordonné. Le courrier va partir; je n'ai pas le temps d'écrire à notre cher Thieriot; dites-lui, je vous en prie, combien je suis fâché de ne le pas voir avant de partir. Je vous écrirai souvent à tous deux. Il n'a qu'à me charger de toutes ses commissions; il aura en moi un très-fidèle correspondant. Je ne vous parle pas de ma santé; je ne sais pas encore si elle est bonne ou mauvaise. Je salue M. de Bernières et ceux qui ont le bonheur d'être à la Rivière, à qui je vous assure que je porte envie.

## 29. — A M. DE MAIRAN.

...... ce mercredi.

Vous aviez très-bien deviné, Monsieur; M. le duc de Richelieu voulait un dessinateur plutôt qu'un géomètre; la place est au-dessous du mérite de M. de Montcarville. Il n'y a que moi qui ai gagné à tout cela, puisque cela m'a valu l'honneur de vous connaître. Le premier usage que je ferai de ma santé sera assurément d'aller vous assurer chez vous de toute l'estime et de toute l'amitié que vous méritez. Vous vous apercevrez par l'assiduité que je porterai à cultiver votre commerce, combien j'aime la vérité, la raison et l'esprit.

Comptez, je vous en supplie, sur les sentiments avec lesquels je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 30. — A M. THIERIOT.

A Paris, ..... ce jeudi, à minuit.

Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis, et sponte mea componere curas [1],

je serais avec vous à la Rivière, mon cher Thieriot, et je me ferais un grand plaisir de parler avec vous de *Bélus* et de *Sémiramis;* et avec madame de Bernières, de *Clodion le Chevelu*. Me voici replongé avec douleur dans ce maudit gouffre de Paris, accablé d'affaires et de fatigues. Je ferai imprimer ici notre *Mariamne;* ce qui m'y retiendra quelque temps. J'ai appris qu'on avait réimprimé mon poëme avec quelques autres pièces fugitives de moi. Je vais travailler à les faire saisir. Le soin de faire achever mon appartement et de le faire meubler m'emporte tout mon temps. Je suis entouré d'ouvriers, comme madame de Bernières. Tout cela altère un peu ma chétive santé. Je vis hier votre frère, qui m'a du moins épargné l'embarras de choisir des étoffes pour m'habiller, et qui m'a, en cela, beaucoup soulagé; car je ne vaux rien pour le détail.

Du reste, je ne sais aucune nouvelle. Je n'ai encore vu personne, et je pourrais bien sortir de Paris, sans avoir rien vu que des imprimeurs et des livres. Je vous enverrai un poëme de la nouvelle édition, dès que j'en

[1] Ænéide, IVe liv., v. 340, réponse d'Énée à Didon.

aurai attrapé un exemplaire; et à votre retour, je vous montrerai bien des choses nouvelles qui auront, je crois, le mérite de vous amuser un peu.

*P.-S.* Je ne sais, mon cher Thieriot, si je vous ai mandé que cette nouvelle édition du poëme est accompagnée de beaucoup de pièces fugitives, dont quelques-unes ne sont pas de moi, et dont les autres ne sont pas ce que j'ai fait de mieux. — Adressez votre lettre rue de Beaune, comme à l'ordinaire.

## 31. — AU MÊME.

Enfin je crois que vous m'aimez autant qu'autrefois, puisque vous vous remettez à être malade, quand je le suis. Ne me donnez plus cette marque d'amitié, mon cher ami. Vous êtes la moitié de moi-même, la plus saine et la plus vivante; conservez cette moitié si chère dans le temps que l'autre dépérit tous les jours. J'ai eu assez de courage jusqu'ici pour supporter mes maux; il me semble que je ne pourrais pas tenir contre les vôtres et les miens mêlés ensemble. Vous avez un fond de tempérament assez bon; vous n'êtes sûrement malade que pour avoir trop mangé : soyez persuadé que la sobriété vous donnera de la santé, et qu'il n'est pas permis à tout le monde d'être intempérant. Achevez vite votre édition[1], et revenez. Comment voulez-vous que je vous envoie du Chaulieu ou du La Fare? Je n'ai presque bougé de mon lit depuis quinze jours. Me voilà condamné à ne sortir de l'hiver. Je ne vois

[1] Celle de Chaulieu.

plus de fin à mes maux, je n'en espère plus. J'ai renoncé à avoir de la santé, comme La Motte à faire de bons vers. Que je commence à vous savoir bon gré d'avoir résisté aux efforts que j'ai faits pour vous séparer de moi [1]! Je vois plus que jamais que je n'aurais pu me consoler de votre perte. Vous avez préféré mon bonheur à votre fortune, et vous n'avez songé qu'à moi, lorsque je ne songeais qu'à vous. Couronnez tout cela par un prompt retour. Adieu, je n'ai pas la force d'écrire davantage.

### 32. — AU MÊME.

A Paris, 25 juillet 1725.

Je vous enverrai la *Recherche* de l'amitié au lieu de celle de la vérité; car je me soucie bien plus de l'une que l'autre, et fais plus de cas de Thieriot, mon ami, que de Thieriot philosophe. Voilà encore une autre édition de *Mariamne* qui paraît d'hier, et une troisième dont on me menace. Vous voyez que l'honneur qu'on a fait à La Motte d'écrire son *Inès* dans les représentations, n'est pas un honneur si singulier qu'il le prétend. Je n'y sais à cela que de donner ma pièce et d'y corriger le plus de choses que je pourrai, afin que l'air de la nouveauté soit joint à la correction dont elle avait besoin. On vient de me dire qu'il va aussi paraître une nouvelle édition du poëme de la *Ligue* : mais que mon poëme sera différent de celui que vous avez vu! je commence à en être content; c'est beaucoup

[1] En le plaçant auprès du duc de Richelieu comme secrétaire d'ambassade.

dire, car vous savez que je suis plus difficile sur mes ouvrages que sur ceux des autres. Je vous remercie de tout mon cœur des perquisitions faites à Rouen. Ce n'est plus la peine d'en faire, puisque je suis assassiné d'éditions de tous les côtés.

Mandez-moi, je vous en prie, sur-le-champ la demeure de M. de Gourdon de Mirabelle. Adieu ; je fais mille compliments à madame de Bernières, et au Chevalier et à mes anciens amis de Rouen. Je vous enverrai *Mariamne*, dès qu'elle sera imprimée. Je sors dans le moment pour la faire jouer et pour la faire imprimer.

J'ai un procès, un poëme épique, une tragédie et une comédie sur les bras. Si j'ai de la santé, je soutiendrai tous ces fardeaux gaiement ; si je n'en ai point, que tout aille au diable. Bon soir.

### 33. — AU MÊME.

A Paris, ce vendredi 25 août.

C'est au coche, qui partit mercredi dernier, que je fis mettre un paquet de *Mariamnes* à l'adresse de madame la présidente de Bernières. Vous en ferez des présents à ceux de nos amis qui ont le plus d'indulgence pour mes vers. Je pars dans deux jours pour Fontainebleau. Mon adresse est chez madame de Prie. Écrivez-moi, mon cher Thieriot, et aimez-moi. On joue toujours *Mariamne* et l'*Indiscret*. Je vais faire imprimer cette petite comédie. J'ai été obligé de faire imprimer *Mariamne* à mes dépens. Il a fallu rompre le marché que j'avais fait avec les libraires, parce que les éditions

contrefaites leur coupaient la gorge; ainsi je me la suis coupée moi-même par bonté, et j'ai fait tous les frais: il n'en sera pas de même de l'*Indiscret*. Je suis las du métier d'imprimeur. Mandez-moi comment vous vous en trouvez, et si *Mahomet*[1] est en bon train d'aller. Adieu, je vous souhaite son paradis dans ce monde et un grand débit de son histoire.

### 34. — A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Versailles, à l'hôtel de Villeroi, ce mercredi, ..... septembre 1725.

Vous imagineriez-vous que j'étais dans le grand monde quand j'habitais dans votre maison, et que je suis en retraite à Versailles? Je n'ai vu personne depuis que j'y suis. J'avais affaire à quelques commis soi-disant ministres; mais j'ai pris le parti de leur écrire, pour éviter la peine de leur parler.

Ayez la bonté de me mander si vous êtes aussi philosophe que moi. J'ai bien peur que vous ne soyez devenue très-mondaine dans mon absence; et je crois qu'à mon retour, je vous trouverai bien changée, et que j'aurai bien à vous gronder. Mais je vous attends à la Rivière pour vous y donner mes grandes leçons de philosophie. J'aime encore mieux être ermite chez vous qu'à Versailles. Adieu; je vous pardonne de ne point songer à moi au milieu des plaisirs de Paris.

### 35. — A M. POTET.

Que vous êtes heureux, mon cher Potet! vous comparaîtrez lundi, à dix heures, devant les juges-consuls

[1] Thieriot s'occupait d'un ouvrage sur le prophète.

de la bonne ville de Paris, à la requête de dame Pissat, qui a déclaré devant les juges que vous êtes mon ami. Je ne crois pas que votre témoignage la désavoue en cela. Elle prétend de plus que vous êtes témoin qu'elle ne me doit rien; vous rendrez donc gloire à la vérité devant Dieu, Chauvin et Thieriot, votre frère, votre juge et le mien. Souvenez-vous de faire un beau discours éloquent, où ces messieurs entendront peu de chose. En attendant, ne pourrait-on vous voir?

## 36. — A M. THIERIOT.

A ..... mars 1727

Je vous envoie, mon cher Thieriot, les livres que je vous ai promis; vous les recevrez par la voie de M. Dunoquet[1], trésorier des troupes, à Calais, à qui je les adresse, et qui les mettra au coche de Calais pour Paris, adressés à vous, chez madame de Bernières.

It was indeed a very hard task formed to find that damned book, which, under the title of *Improvement of human reason*[2], is an example of nonsense from one end to the other, and which besides is a tedious nonsense, and consequently very distasteful to the french nation, that detests madness itself, when madness is languishing and flat. The book is scarce, because it is

[1] C'est chez lui, à Calais, que Voltaire alla loger lorsqu'il sortit de la Bastille en 1726.

[2] Cet ouvrage est une traduction. L'original arabe avait été traduit en latin par Pocock, sous le titre de *Philosophus autodidactus*, en 1672. Il le fut en anglais, avec le titre de Voltaire, par S. Ockley, Londres, 1708 et 1711. On voit qu'il a eu plus d'une édition.

bad, it being the fate of all wretched books never to be printed again. So, I spent almost a fortnight in the search of it, till at last I had the misfortune to find it.

I hope you will not read throughout, that spiritless nonsense romance, though indeed you deserve to read it, to do penance for the trouble you gave me to inquire after it, for the tiresome perusal I made of some parts of this whimsical, stupid performance, and for your credulity in believing those who gave you so great an idea of so mean a thing.

You will find in the same parcel the second volume of M. Gulliver, which (by the by, I don't advise you to translate) strikes at the first; the other is overstrained. The reader's imagination is pleased and charmingly entertained by the new prospect of the lands which Gulliver discovers to him; but that continued series of new fangles, follies of fairy-tales, of wild inventions pall at last upon our taste. Nothing unnatural may please long; it is for this reason that commonly the second parts of romances are so insipid.

Farewell; my services to those who remember me; but I hope I am quite forgot here [1].

[1] J'ai eu vraiment une peine incroyable à trouver ce maudit livre, qui, sous le titre de *Perfectionnement de la raison humaine*, est un modèle d'absurdités d'un bout à l'autre. Ajoutez que ces absurdités sont très-ennuyeuses, et dès lors insupportables aux Français qui détestent la folie elle-même, lorsqu'elle est fade et glacée. Ce livre est rare, parce qu'il est mauvais, le sort de tous les mauvais livres étant de n'être jamais réimprimés. Ainsi, j'ai passé près de quinze jours à le chercher, jusqu'à ce qu'enfin j'aie eu le malheur de le trouver.

J'espère que vous ne lirez pas jusqu'au bout ce sot et absurde roman; quoiqu'en vérité vous méritiez de le lire, pour vous punir de

## 37. — AU MÊME.

A ...., 15 mai 1729.

Mon cher Thieriot, en vous remerciant de vos cartes, non cartes de piquet, mais bien de Tartarie. Si vous pouvez joindre à cela une très-ample, très-détaillée et très-correcte Mappemonde, vous m'obligerez beaucoup. Vous m'avez parlé aussi d'une histoire de Pierre le Grand; si vous me dénichez cela, vous serez plus que jamais *animæ dimidium meæ*. Adieu, Caillette, suivant opéra et bégueule, je vous aime de tout mon cœur.

## 38. — AU MÊME.

Voltaire est homme d'honneur et de parole, s'il n'est pas homme de plaisir. Il ne pourra pas se mettre à table, mais il arrivera sur la fin de votre orgie, lui

la peine que vous m'avez donnée de le chercher, de l'ennui que j'ai eu de lire quelques morceaux de cet ouvrage ridicule et insensé, enfin de votre admirable facilité à croire les gens qui vous ont donné une si grande opinion d'une pareille pauvreté.

Vous trouverez dans le même paquet le second volume de *Monsieur Gulliver*, qu'en passant, je ne vous conseille pas de traduire. Le premier volume saisit vivement; le second est outré. L'esprit du lecteur est charmé d'abord et agréablement captivé par le spectacle nouveau des pays que Gulliver lui découvre; mais cette suite non interrompue d'imaginations folles, de rêves, de contes de fées, d'inventions extravagantes, finit par rassasier. Rien de surnaturel ne plaît longtemps; c'est pour cela qu'ordinairement la seconde partie des romans paraît insipide.

Adieu; mes compliments à ceux qui se souviennent de moi; mais je compte que je suis tout à fait oublié ici.

deuxième avec ce fou de Charles XII. *Vale, amice, omnium leporum judex exquisite.*

*Sunday morning.*

39. — AU MÊME.

Je viendrai dîner mort ou vif, mon cher Thieriot. Ma mauvaise santé ne m'ôte rien de ma sensibilité pour les bontés de madame de Fontaine-Martel et pour votre amitié. Ceci est une adoption, et le comble de mon bonheur est de me voir adopté avec vous. Présentez donc mes très-humbles respects et ma tendre reconnaissance à la déesse hospitalière, *quæ nobis hæc otia fecit.* On appelait madame de Fiesque *la bonne Comtesse;* ce titre irait bien mieux à madame de Fontaine-Martel : pour vous, celui d'ami est tout consacré.

40. — AU MÊME.

A Cirey, ce 6 août 1730.

Eh bien! vous souffrez qu'on imprime la *Henriade*, et vous n'envoyez pas vos remarques! Ah! pourceau d'Épicure, « Ducis *sollicitæ jucunda oblivia vitæ.* » Tenez, voici des réponses aux trois Épîtres du doyen des fripons, des cyniques et des ignorants, qui s'avise de donner des règles de théâtre et de vertu, après avoir été sifflé pour ses comédies et banni pour ses mœurs[1]: *Tertius e cœlo cecidit Cato.* Mettez cela dans vos archives. Vous me devez un volume de réflexions, d'anecdotes, de confidences, d'amitiés, etc. Adieu. Servez-

[1] J.-B. Rousseau.

vous de tout votre cœur et de tout votre esprit pour dire à Pollion combien je l'aime et je l'estime. Ne m'oubliez pas auprès de la muse Deshayes, d'Orphée-Rameau, et de l'imagination du petit B...[1]. Allons, paresseux, écrivez donc! Adieu; je retourne à Newton, et je vous embrasse tendrement.

### 41. — A M. DE FORMONT.

28 septembre 1731.

Si je vous faisais des compliments, mon cher ami, de la part de toutes les personnes qui vous regrettent, et si je vous répétais tout ce qu'on dit de vous, ma lettre serait le plus long de mes ouvrages; mais à peine ai-je le temps de vous écrire un petit billet.

Je viens d'écrire à Jore de passer chez vous pour y faire des ballots portatifs de tous les exemplaires de *Charles XII*, avec un petit paquet séparé, qui contiendra une douzaine d'exemplaires de l'édition commencée et trente exemplaires des tragédies.

A l'égard d'*Ériphyle*, je vous dirai, quand je vous écrirai tout de bon que je crois enfin en avoir fait une pièce, où la terreur et la pitié seront portées à leur comble. Le premier acte, le quatrième et le cinquième sont tout neufs. Je compte envoyer incessamment le manuscrit à vous et à notre cher Cideville[2]; je l'em-

[1] Le chevalier de Brassac, colonel et compositeur de musique.

[2] Ancien camarade de Voltaire au collége Louis-le-Grand. M. de Cideville, membre du parlement et de l'Académie de Rouen, remplissait parfaitement cette double fonction. Les lettres occupaient tous ses loisirs. Il a composé quelques poésies agréables.

brasse bien tendrement. Ma première épître vous dira le reste.

## 42. — AU MÊME.

Ce mercredi ..... octobre.

Le courrier va partir; je n'ai que le temps de vous mander que le *Sethos* de l'abbé Terrasson prouve que des géomètres peuvent écrire de très-méchants livres.

On joue les *Fêtes Vénitiennes*[1] détestablement; il n'y a point de comédie; tout Paris meurt de langueur : pour moi, je meurs d'impatience de voir *Charles XII* à Paris; je vous supplie donc, mon cher plénipotentiaire, de m'envoyer votre prisonnier. Ce sera à Versailles, chez M. le duc de Richelieu, que je logerai. Je vous prie instamment de me faire tenir une lettre d'avis, par laquelle je serai autorisé, sous le nom du Chevalier[2], à retirer les ballots appartenant à M. le duc de Richelieu. Je me rendrai suivant la lettre d'avis, soit à Saint-Cloud, soit à Sèvres, au jour que vous me marquerez, et j'aurai soin de faire voiturer par terre ce roi malheureux, plus persécuté ici que chez les Turcs.

J'ai envoyé à M. Jore l'*Essai sur la poésie épique*, que l'on doit imprimer à la fin de la *Henriade*. Je vous prie de le lire, et de m'en dire votre avis, avant qu'on l'imprime.

Je n'ai pas le temps d'écrire à M. de Cideville : la poste part, et j'écris ceci dans un café, auprès du bureau des lettres. Adieu; mille tendres remerciements.

[1] De Danchet et de Campra.

[2] Le chevalier Des Alleurs.

### 43. — A M. DE MONCRIF.

Vous savez peut-être, Monsieur, qu'il m'arriva, il y a plus de deux ans, le même malheur, au sujet de la *Henriade*, que je viens d'éprouver par rapport au roi de Suède[1]. On m'a saisi à Calais les exemplaires que je destinais à ceux qui avaient souscrit en France. J'ai été un peu plus heureux ce mois-ci; il vient de m'arriver un ballot d'exemplaires de la *Henriade;* c'est une nouvelle édition in-octavo avec beaucoup de changements, une préface assez considérable et des notes. Je fais travailler aussi à une autre édition in-quarto, ornée de planches. Mon dessein est de faire délivrer l'une et l'autre aux souscripteurs, sans qu'il leur en coûte rien, afin de les dédommager d'avoir attendu si longtemps un ouvrage, qui méritait si peu de se faire attendre. Comme vous avez eu la bonté, Monsieur, de me procurer quelques souscripteurs, je prends la liberté de vous supplier de me faire savoir leurs noms, afin que je m'acquitte de mon devoir envers vous et envers eux. Je leur enverrai ce que j'ai, et je me hâterai, de peur qu'on ne me saisisse encore.

Je suis, avec toute l'estime et tout l'attachement possibles, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 44. — AU MÊME.

..... mars 1732.

Je devrais venir vous remercier ce matin, mon cher Monsieur, je devrais être aux pieds de votre adorable prince[2]. Dieu soit enfin loué! nous avons un prince qui

[1] *L'Histoire de Charles XII.*

[2] Le comte de Clermont, dont Moncrif était le secrétaire.

a du goût. Mon cher Moncrif, il faut qu'il me protége; ce sera le bon goût qui me protégera contre le mauvais.

Ah! que les comédiens sont de pauvres gens! Savez-vous bien qu'hier j'assemblai trois bons critiques, qui lurent les deux pièces jusqu'à onze heures? Ils furent unanimement de votre avis. Je suis charmé que madame de Bouillon ait si bien senti, et si promptement, la différence qui est entre ces deux ouvrages. Il y a bien plus d'esprit et de goût, dans ce siècle, qu'on ne croit, mon cher Moncrif. Faites bien ma cour à Monseigneur, et à madame de Bouillon; aimez Voltaire et *Eriphyle*. Adieu, *et vale*. Je suis chez moi, parce que je travaille.

45. — AU MÊME.

Mon cher Abdérite[1], vous me jouez un cruel tour; je suis à l'agonie; il m'est impossible de lire, de manger, de me remuer, de penser. Cependant je vais interrompre l'agonie, pour venir dire à monseigneur le Comte[2] que je suis très-fâché de mourir sans lui obéir.

46. — AU MÊME.

.... 1732.

Muse aimable, muse badine,
Esprit juste et non moins galant,
Vous ressemblez bien mieux à La Fare, à Ferand,
Que je ne ressemble à Racine.

Grand merci de vos bontés! J'y suis plus sensible

[1] Moncrif travaillait à une comédie, intitulée les *Abdérites*, qui fut représentée au mois de novembre 1732.

[2] Le comte de Clermont. Voltaire voulait lui dédier une de ses tragédies.

qu'à des battements de mains. Je demande à M. le Comte sa protection. Je lui demande surtout qu'il me pardonne de n'être pas à son lever. La raison de cela, c'est que je ne peux pas me lever, moi qui vous parle, ayant ma détestable colique. J'irai chez M. de Lassay dès que je pourrai sortir : mais je commencerai par venir vous remercier.

Mandez-nous si Monseigneur vient dîner; madame de Fontaine-Martel voudrait bien le savoir. Souvenez-vous de ce que vous savez auprès de Son Altesse; c'est le seul prince à qui je ferai jamais ma cour.

### 47. — AU MÊME.

13 d'avril 1732

M. de Moncrif est supplié de mander s'il veut jouer un rôle dans *Ériphyle*, et s'il n'est pas toujours dans le dessein de jouer le Commandeur dans l'*Indiscret*. La répétition de ces deux pièces se fait jeudi prochain, chez madame la comtesse de Fontaine-Martel. M. de Moncrif est aussi prié de mander quand on pourra faire sa cour à monseigneur le comte de Clermont; et, ce dont il est encore plus prié, c'est de croire que le rimailleur qui fit *Ériphyle* et l'*Indiscret*, aime tendrement monsieur le Commandeur et lui est dévoué pour toute la vie. — Ce saint jour de Pâques.

### 48. — AU MÊME.

Monsieur Rouillé[1] a dû vous envoyer, mon cher ami,

[1] Conseiller au parlement, puis directeur de la librairie. Il devint ministre de la marine en 1749.

une certaine *Zaïre*. Je vous supplie d'en dire au plus vite votre sentiment. Ayez la bonté de bien assurer Son Altesse Sérénissime que, si je ne souffrais pas comme un damné, presque tous les matins je serais à son lever. Adieu, venez donc souper chez nous[1], aimable Moncrif.

### 49. — A M. DE FORMONT.

26 août 1732.

Vous m'avez servi de bon ange; vous êtes venu secourir *Zaïre*, sans vous rendre visible pour moi, monsieur le rosecroix, monsieur le sage, qui venez faire vos escapades invisibles à Paris. Je viendrai à Rouen aussi quelque jour, mais ce sera pour vous voir; car je ne suis pas si sage que vous, et je vous aime tendrement. Je passerais, en attendant, ma vie à vous écrire, si je ne la passais pas à travailler pour vous plaire. Aimez un peu Voltaire, je vous en conjure.

### 50. — AU MÊME.

1er avril 1733.

Je n'ai que le temps, mon cher ami, de vous dire qu'il est bien triste d'arriver à Paris, quand vous en partez. M. Thieriot m'assure qu'il a obtenu de vous la faveur d'entendre des vers charmants de votre façon. Votre épître sur la décadence des arts m'a mis en goût. Il faut que j'aie le reste. Les arts ne tombent point en France, si le reste de vos ouvrages répond à ce morceau.

[1] A l'hôtel de madame de Fontaine-Martel, où il demeurait en 1731.

J'ai envoyé à M. de Cideville bien des guenilles, et c'est solidairement pour vous; il m'a déjà payé, payez-moi aussi.

J'ai lu *Julien;* c'était un grand homme, mais le Père de la Bletterie ne l'est pas; il mérite pourtant bien des éloges, pour n'avoir pas toujours été prêtre à préjugés dans son histoire.

Linant est chez moi avec deux actes; mais je veux avoir sa maison tout entière; deux chambres ne suffisent pas pour en juger.

Je vous embrasse tendrement.

### 51. — A M. DE MONCRIF.

A .... 1733.

On a montré *le Temple du Goût*, tel qu'il est, à M. le garde des sceaux[1], et on a jugé qu'on pouvait en avoir non-seulement une permission tacite, mais un privilége, n'y ayant rien qui blesse l'État, la religion, ni les mœurs. M. l'abbé de Rothelin[2], qui a bien voulu me donner tous les jours ses conseils sur cet ouvrage, et qui le protége, a cru que M. de Crébillon, qui n'est pas maltraité dans le *Temple*, en serait un juge favorable. Je lui ai fait tenir le manuscrit par monsieur son fils.

Je vous prie, mon cher ami, de vouloir bien lire à monseigneur le comte de Clermont l'endroit qui le regarde. J'userai de la même précaution avec M. le prince de Conti. Je vous prie aussi de vouloir bien parler à M. de

[1] L. de Chauvelin, garde des sceaux, de 1727 à 1737.
[2] De l'Académie française, éditeur de l'*Anti-Lucrèce.*

Crébillon, afin qu'il ait la bonté de rapporter promptement mon affaire. Si la *petite drôlerie* réussit, comme je n'en doute nullement, permettez-moi d'en dire un petit mot.

### 52. — AU MÊME.

..... 1733.

Je suppose, mon cher ami, que M. de Crébillon a montré à Son Altesse Sérénissime l'endroit qui le regarde dans ce maudit *Temple du Goût*. Vous m'avez écrit que votre adorable maître permettait que le Dieu du Goût le remerciât, en un petit quatrain, de la protection qu'il donne aux beaux-arts. Ce sont précisément les mêmes vers qui étaient dans le premier *Temple*. Ayez la bonté, je vous prie, de présenter ma très-humble requête à votre charmant prince. Je n'ose lui demander en face la permission de le louer. Je le respecte trop pour cela. *Vale.* L'opéra[1] va à merveille. Vous aurez, je crois, un très-grand succès. Je m'y intéresse, comme si j'en étais l'auteur.

Je vous en prie, mandez à votre ami les intentions de Son Altesse Sérénissime.

### 53. — AU MÊME.

Paris, 15 avril 1733.

Il n'y a que vous au monde qui soyez capable de penser aux affaires des autres, au milieu de tant d'occupations; comptez que j'en suis pénétré de reconnais-

1 *L'Empire de l'Amour*, de Moncrif, représenté le 14 avril 1733.

sance. Hier l'opéra alla fort bien. J'allai sur la fin savoir comment les choses s'étaient passées; et j'appris de fort bonnes nouvelles. Le public s'attend aux changements du troisième acte. Mais il faudra une musique bien vive et bien saillante. Je ne dois avoir de crédit sur l'esprit de M. le chevalier de B***[1] que par mon tendre dévouement pour lui. Je ne suis point connaisseur en musique; mais j'ai des oreilles, et je vois quel est le goût du public. J'oserai prier notre aimable chevalier, au nom de ce même public, de joindre un peu de vivacité et de fracas à la douceur, aux grâces, à la galanterie de sa musique. Si le troisième acte fait l'effet brillant qu'il doit faire, j'espère cinquante représentations. Ah! quel plaisir, quand nous aurons confondu les sots et les malins! Je suis, dans cette espérance, le plus zélé et le plus tendre de vos serviteurs.

## 54. — AU MÊME.

D'un prince aimable aimable secrétaire,
Vous qui savez parler, écrire et plaire,

tâchez de venir demain à notre grand dimanche[2], et que le protecteur des arts et des muses et des plaisirs honore cette orgie de sa présence. De plus, nous avons élu M. le comte de Lassay à la place de M. de Morville[3].

Il faudrait qu'il vînt prendre séance demain, et que Son Altesse Royale l'amenât. Voilà la négociation

[1] Brassac.

[2] Jour de madame de Fontaine-Martel.

[3] Ministre de la marine et des affaires étrangères, et académicien, mort en 1732.

qu'on vous propose. Il s'agit que Son Altesse le mande à M. de Lassay. Mais surtout, venez; car vous êtes désiré comme votre prince.

### 55. — A M. DE MAIRAN.

Ce mardi ..... mai 1733.

Le goût extrême que vous avez pour la vérité, Monsieur, est bien sensible à un homme qui l'aime autant que moi. Je vous remercie de tout mon cœur des peines que vous voulez bien prendre pour me la faire trouver. Je me flatte que vous voudrez bien quelque jour m'aider à la chercher, lorsque je me serai rendu à ma chère physique, que j'abandonne lâchement pour la poésie.

Je suis assez embarrassé entre Perrault et Levau[1]. J'ai consulté Mariette, qui est aussi indécis que moi, malgré l'inscription de son estampe. Je prendrai le parti de ne point décider. MM. Perrault et Levau ne sont pas les seuls qui se disputent de belles inventions: les Leibnitz et les Newton, les Leuwenhoek et les Hartsoeker, les Roberval et les Torricelli, et tant d'autres ont eu des procès qu'on a été bien longtemps à juger. Il me semble qu'il n'y a guère de gloire qu'on ne se dispute; et moi, je dispute à tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître, le plaisir et la justice de vous aimer et de vous estimer davantage.

C'est avec ces sentiments que je compte être toute ma vie, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

[1] Premier architecte de Louis XIV. Les ennemis de Perrault lui attribuèrent les dessins du Louvre.

## 56. — A M. DE MONCRIF.

1733

Si je n'étais pas lutiné de mes tristes réveille-matin, qui sont coliques du diable, je viendrais, mon cher ami, vous présenter M. l'abbé de Linant, ami de M. de Formont et digne d'être le vôtre. C'est un jeune homme à qui la nature a donné tant de mérite, qu'elle a cru qu'avec tout cela il pourrait se passer absolument de fortune. A quelque chose qu'il se destine, il faut qu'il commence par connaître un homme comme vous : ce sera un excellent connaisseur de plus, qui sera informé de tout ce que vous valez par le cœur et par l'esprit. Je crois lui rendre un vrai service en vous l'adressant, et je suis sûr que vous ne m'en saurez pas mauvais gré. Je vous embrasse tendrement; aimez toujours un peu votre ami.

## 57. — AU MÊME.

..... 1733.

Je suis si malade ce matin que je ne peux sortir; et pour comble de disgrâce, je dois lire ce soir *Ériphyle*, à sept heures, chez moi. Je vous demande en grâce, mon cher monsieur, de m'excuser auprès de Son Altesse Sérénissime, si je ne suis pas à son lever. C'est une entreprise digne du grand Condé par la difficulté, que de vouloir faire entendre raison à des comédiens; mais je suis sûr que tout ira bien, puisqu'il daigne s'en mêler Mon embarras à présent est de savoir si *Ériphyle* méritera tant de bontés. Vous devriez venir l'entendre à

sept heures; on juge encore mieux à une seconde lecture. Vous savez que je ne demande que des critiques, et le cas que je fais des vôtres. J'attends réponse.

58. — AU MÊME.

On a imprimé malgré moi *le Temple du Goût;* on vient de m'en apporter quelques exemplaires. Je vous en envoie un, mon aimable *Diogène*[1]. Comme cela paraît sans mon consentement, il serait ridicule que j'en fisse les honneurs, et que je prisse la liberté d'en présenter à Monseigneur le comte de Clermont. Je vous prie seulement d'avoir la bonté de lui lire, dans l'occasion, le petit trait qui le regarde. Je ne vais jamais lui faire ma cour, parce que je soupçonne qu'il se couche quand je me lève. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

59. — AU MÊME.

1er novembre.

Aimable Moncrif, *ami tendre et attentif,* j'ai été si malade, que je n'ai pu venir vous remercier des soins que vous voulez bien prendre de faire réussir mes petites propositions auprès de M. de Carignan. Je ne connais point de meilleur négociateur que vous. Vous avez, avec bien des talents, celui qui vaut mieux que tous les autres ensemble, c'est celui de plaire. Je ne vous ai jamais vu que vous ne m'en ayez convaincu; aussi je vous aime autant que j'estime les Titons, les

[1] Moncrif venait de composer un dialogue intitulé *le Diogène moderne.*

Aurores et ces moineaux[1] auxquels je ressemble si peu.—*Vale.*— *You must love me a little.*

### 60. — AU MÊME.

..... 1733

L'auteur de *l'Empire de l'Amour* viendra-t-il demain dîner vers les deux heures dans l'empire des hypocondres, chez son ami malade, qui gît vis-à-vis Saint-Gervais, rue du Long-Pont? A-t-il eu la bonté d'en dire deux mots à sa grosse gaguie de femme, le chevalier de Brassac[2]? S'il trouve aussi ce vaurien de La Clède[3], veut-il bien l'amener, ou mander s'il n'y a rien à espérer, et si le malade dînera sans eux?

A-t-il eu la bonté de pressentir Son Altesse Sérénissime sur *Adélaïde?* Je veux faire un effort de poitrine pour votre prince. Adieu, je vous aime de tout mon cœur, et cela sans effort.

### 61. — A M. DE FORMONT.

Ce vendredi ..... février 1734.

J'ai vu après mon agonie votre beau-frère, M. Deschamps, qui me paraît avoir pris de vous de la sagesse et de l'agrément. Il ne se hâte jamais de juger, et il juge bien; Dieu le bénira.

Cependant il faut, mon aimable philosophe, que je ne parte point de ce monde, sans avoir un peu raisonné avec vous. Il me semble que mon vaisseau ne serait

[1] Allusions aux opéras érotiques de Moncrif.

[2] Qui faisait la musique de ses opéras.

[3] Auteur d'une *Histoire du Portugal.*

pas lesté si vous n'y aviez mis quelques grains de votre douce et aimable philosophie.

Je vous fais transcrire *Adélaïde*, pour vous et pour M. de Cideville ; vous la relirez, si vous pouvez, et vous m'en direz votre avis.

Les petites pièces, les opéras, *la Mort de César* viendront, je vous le proteste. *Patientiam habe in me, et ego omnia reddam tibi.* Mais comment donc ! les *Charles XII* ne vous sont pas encore parvenus ? On meurt dans ce monde-ci sans avoir rien fait de ce qu'on voulait y faire.

Annoncez encore à M. de Cideville que vous aurez la vie d'un Molière, et un abrégé historique et critique de ses pièces ; le tout de ma façon, par ordre de M. le garde des sceaux, pour mettre à la tête de l'édition in-quarto de Molière.

Il pleut ici des mauvais livres ; mais on dit beaucoup de bien de la comédie de la *Surprise de la Haine*[1].

Pour notre Linant, il a déjà fait une scène depuis deux ans, et cette scène ne vaut pas le diable. J'ai bien peur qu'il ne prenne du goût pour du talent. Je suis d'ailleurs plus mécontent de lui que de sa scène. Je ne sais ce qu'il a imaginé en venant loger chez moi ; il y est assurément comme mon fils, et il me coûte beaucoup. Cependant il s'est plaint à trois ou quatre personnes qu'il n'avait pas assez pour ses menus plaisirs. Messieurs, vous l'avez gâté ; il se croit au-dessus de son état, avant de s'en être tiré ; il croit que c'est pour honorer son mérite que je l'ai recueilli chez moi, où il m'est absolument inutile. Il ne se doute pas que ce

[1] Pièce que Boissy venait de faire jouer aux Italiens.

n'est qu'à la considération de vous et de M. de Cideville. Il dort, mange, et va poudré blanc à l'orchestre de la Comédie : voilà sa vie. Sa paresse et sa hauteur très-déplacée le rendront bien malheureux; mieux aurait valu pour lui sans doute être clerc de procureur; mais il est incapable d'affaires. S'il joint à tout cela l'ingratitude dont il me paye, il faut au moins que vous lui laviez la tête. M. de Cideville lui écrit, comme s'il écrivait à son ami intime, établi dans le monde et considéré. Il le perd avec ces séductions-là. Pour moi, je ne lui parle de rien : mes conseils pourraient avoir l'air de reproches; c'est à vous et à M. de Cideville à lui parler.

Adieu, je vous demande pardon.

### 62. — A M. RAMEAU.

.... 1734.

Le mariage de M. le duc de Richelieu a fait du tort à *Samson;* mais comptez, mon très-cher Orphée, que dès que j'aurai fini cette comédie, je serai tout entier à l'opéra. Mon mariage avec vous m'est bien aussi cher que celui que je viens de faire; nos enfants ne sont pas ducs et pairs, mais grâce à vos soins et à votre talent, ils seront immortels. Les applaudissements du public valent mieux qu'un rang à la cour.

Je me flatte que madame Rameau est à présent debout et qu'elle chante à votre clavecin. Adieu, vous avez deux femmes, elle et moi; mais il ne faut plus faire d'enfants avec madame Rameau; j'en ferai avec vous, jusqu'à ce que je devienne stérile; pour vous, vous ne le serez jamais.

## 63. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

CONSEILLER D'HONNEUR AU PARLEMENT [1].

Ce .... 1735.

Vous protégez une cause [2] et vous rapportez un procès dont l'issue me fait trembler. Que ne puis-je mériter tout ce que vous daignez faire pour moi! Mais il ne m'est pas si aisé de faire de bons vers qu'à vous de rendre de bons offices. Je ne vois plus qu'un *Ahan!* Je tâche au hasard de vous satisfaire; jugez de tout ce que je vous envoie.

Je pencherais pour remettre le troisième acte suivant les scènes ci-jointes; il me semble que la scène du père ne fait pas un mauvais effet. Ce n'est point un bas et lâche politique; c'est un homme devenu européen et chrétien, qui fait tout pour sa fille, qui ne veut que son bonheur. L'amour paternel intéresse toujours. Cette nouvelle leçon, que reçoit Alzire de son père sur ses nouveaux devoirs, produit encore dans son cœur un combat qui rend son entrevue avec son amant plus intéressante. L'absence du père, qui est au Conseil, rend cette entrevue vraisemblable. Tout ce qui me fâche, c'est que Montèze, qui doit garder sa fille à vue, ne paraît point à la fin de l'acte avec Gusman et Alvarez; mais c'est précisément parce qu'Alvarez et Gusman sont là, que le père y est inutile. D'ailleurs, si c'est un

[1] Plus tard ministre de France à Parme, homme aussi distingué par son caractère que par son mérite. C'était, comme on sait, l'ami et le critique le plus dévoué de Voltaire.

[2] *Alzire*.

défaut, ce défaut subsistait de même dans la première manière.

Madame du Châtelet approuve que ce troisième acte commence de la façon dont je vous l'envoie; c'est un peu de peine de plus pour le seul Le Grand; mais il la prendra volontiers, s'il croit que cette augmentation embellira son rôle. Il y a même dans ce morceau des choses qu'il peut rendre pathétiques; enfin, ce biais nous sauve de la triste et inutile Céphane.

Si j'étais auprès de vous, mon cher et respectable bienfaiteur, que j'aimerai toute ma vie, j'exécuterais vos ordres plus promptement, et vos lumières m'éclaireraient de plus près; mais il n'y a que la persécution qui puisse jamais me tirer de Cirey.

Mille tendres respects à madame de Ferriol et à M. de Pont de Veyle. Messieurs de Richelieu et Hénault ont-ils lu cette pièce?

### 64. — A M. DE RONCIÈRES.

(Hôtel de Strasbourg, à Paris.)

A Cirey, le 4 août.

J'apprends une nouvelle charmante; vous revenez bientôt, Monsieur, vous reprendrez les rênes d'un gouvernement tombé en anarchie; vous achèverez votre ouvrage: on vous aura l'obligation d'être logé, et de demeurer avec vous. Je vous supplie d'ordonner qu'on fasse à la chaise qui doit nous amener les réparations nécessaires. Dumoulin exécutera vos ordres, c'est un homme qui loge chez moi : il doit vous remettre un paquet contenant deux serrures d'Angleterre et des

livres. Je suis, Monsieur, avec bien de l'impatience de vous revoir, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

*P. S.* J'ai prié le sieur Dumoulin de vous remettre, Monsieur, la somme de 920 liv. qu'il a à moi en dépôt, et que je vous supplie de m'apporter dans ma chaise.

On a trouvé le bronze à bronzer; mais l'épicier avait envoyé une bouteille d'huile de noix, au lieu d'huile de térébenthine de Paris.

Pourriez-vous acheter le livre *De la Mécanique du feu des Cheminées?* je crois qu'il se vend rue de la Harpe, ou chez le libraire Houry, rue Saint-Jacques.

Il serait aussi bien nécessaire que vous nous apportassiez le *Secret des fumistes du roi;* c'est ce qu'ils appellent du beau nom de *Tambours de mathématiques.*

## 65. — A M. DE FORMONT.

A Cirey, par Vassi, en Champagne,
ce 22 septembre 1735.

Martin Le Franc, qui barbouilla Didon,
Vain dans ses mœurs et faible dans son style,
Sur la Dufrêne [1] allant à l'Hélicon,
S'était vanté d'avoir passé Virgile;
Mais vous, poëte au modeste maintien,
A l'esprit juste, aux sons pleins d'harmonie,
Du grand Virgile admirant le génie,
Vous l'imitez, sans vous vanter de rien.

C'est ce qui m'est échappé, mon cher ami, après avoir

[1] Actrice qui jouait Didon.

lu votre élégante traduction; je l'attendais, depuis un mois, avec une extrême impatience. Enfin le ballot est arrivé. Nous avons lu et relu, Émilie, Linant et moi, votre aimable ouvrage. C'est sans contredit la meilleure traduction qu'on ait faite, en aucune langue que je sache, de ce chef-d'œuvre de la poésie latine. Vous pourriez la rendre parfaite avec un peu de travail. Il faudrait rompre la marche un peu trop uniforme des vers, et en corriger environ soixante. J'ose dire que l'ouvrage demande absolument cette réforme; je vous conjure de vous en donner la peine.

Je sais que vous aimez la poésie pour elle-même. C'est une maîtresse dont les faveurs vous sont chères, sans que vous cherchiez à instruire le public de vos bonnes fortunes; mais enfin on aime quelquefois à faire parade de son bonheur.

L'épître sur la *Décadence du Goût* vous a déjà fait un honneur infini. Votre quatrième livre de l'*Énéide* vous en ferait encore davantage à proportion de la difficulté surmontée; et quand même vous ne voudriez pas jouir de votre gloire, jouissez au moins avec vous-même du plaisir de la perfection; encore quelques pas, et vous y êtes.

Linant ne profite guère de vos exemples ni de vos conseils; il dort beaucoup, ne fait rien, ne produit rien et ne fera jamais rien. Cideville s'est bien trompé, quand il a voulu faire de Linant un auteur dramatique.

J'ai lu, mon cher Formont, depuis peu un tas de sottises nouvelles. J'ai été bien surpris de rencontrer dans cet amas de brochures impertinentes, qu'on m'a envoyées de Paris, la tragédie de *la Mort de César*,

imprimée, Dieu sait comment! César n'a jamais été plus massacré par Brutus et par Cassius que par l'abominable éditeur qui m'a joué ce tour. Les entrailles paternelles s'émeuvent à la vue de mes enfants ainsi mutilés; cela est déplorable.

Je me console avec le *Siècle de Louis XIV* des sottises de celui-ci. Je ne laisse pas d'avancer chemin. Si Linant était un autre homme, il m'aiderait dans ma besogne. Il me ferait des extraits, il lirait avec moi; mais le pauvre homme sue, quand il faut écrire deux mots Il écrit comme une femme qui écrit mal, et ne sait pas même l'orthographe. Je l'ai fait précepteur, de peur qu'il ne mourût de faim; car il n'est d'aucune ressource ni pour les autres ni pour lui.

Savez-vous que l'abbé Duresnel a traduit les *Essais* de Pope sur la nature humaine? Cela est bien pis que mes réponses à Pascal. Le péché originel ne trouve pas son compte dans cet ouvrage. Je ne sais comment le Duresnel, qui cherche à faire sa fortune, se tirera de cette traduction... Hélas! très-bien. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde; il aura un bénéfice, et je serai brûlé. Adieu.

66. — A M. X***.

Vous savez, Monsieur, quel bruit ont fait des gens peu philosophes au sujet d'une tragédie un peu philosophique. Je vous supplie d'ordonner que l'abbé Desfontaines ne verse point ses poisons sur cette blessure. Je ne serai pas le seul qui vous aurai obligation. Je me flatte encore que M. de Moncrif, chargé de l'édi-

tion de Rousseau, voudra bien se souvenir que je suis son ami, et que je vous suis tendrement attaché depuis longtemps? Oserai-je encore vous supplier de l'aider à s'en souvenir? Vous connaissez le tendre et respectueux dévouement de V. [1].

### 67. — A M. L'ABBÉ ANSELIN [2].

A Cirey, par Vassi, 4 octobre 1735.

Vous voyez, Monsieur, ce qui arrive de cette impression malheureuse. Voyez si vous êtes intéressé à repousser la calomnie. Voilà l'abbé Desfontaines, un homme qui me doit tout, à qui j'ai sauvé l'honneur et la vie, que j'ai tiré de Bicêtre, dont j'ai fait suspendre le procès criminel, et qui, depuis ce temps-là, n'a jamais eu à se plaïndre de moi; voilà, dis-je, ce même homme qui dans ses feuilles ose dire que la tragédie que vous avez fait jouer [3] est une pièce contre les bonnes mœurs!

Je m'étais adressé à lui, pour le prier de faire connaître au public que je n'ai nulle part à cette misérable édition, où mon ouvrage est si défiguré; et n'avais-je pas quelque droit de compter qu'il parlerait au moins de moi avec honnêteté? Cependant, pour toute réponse, il fait imprimer ma lettre sans m'en avertir, et joint à cette grossièreté, à cette faute contre la société les plus mauvaises critiques et les plus lâches calomnies.

[1] Cette lettre doit être adressée à quelqu'un qui avait une influence directe sur l'abbé Desfontaines, le lieutenant de police ou M. Asselin.

[2] Proviseur du collége d'Harcourt, ami de Lamotte-Houdart. Il a composé quelques poésies.

[3] Les élèves avaient représenté *la Mort de César*.

Ce qu'il y a de plus cruel, Monsieur, c'est que je sais qu'on a dit à M. Rouillé, qui est seul chargé de la librairie, que *la Mort de César* est l'ouvrage d'un mauvais citoyen, et que c'est moi qui l'ai fait imprimer furtivement, pour braver les règles que M. le garde des sceaux a établies.

J'ose dire, Monsieur, que votre probité doit vous engager à réfuter de telles calomnies. Vous êtes à portée de les faire réfuter dans les journaux et dans toutes les Nouvelles publiques. Je vous le demande en grâce. Vous devriez bien aussi vous donner la peine de voir M. Rouillé, ou de lui écrire, pour le prier de faire des recherches contre l'éditeur. M. Hérault [1] ne se mêle plus de la librairie.

Je vous supplie instamment, Monsieur, de vouloir bien vous donner un peu de mouvement dans une affaire qui est devenue la vôtre; je vous en aurai une obligation infinie. Donnez, Monsieur, je vous en conjure, cette marque d'amitié à l'homme du monde qui est le plus rempli d'estime et d'attachement pour vous.

### 68. — A M. PRAULT.

Cirey, ce 9 février 1736.

Les prières de M. d'Argental, Monsieur, seront toujours des ordres pour moi, et la réputation de probité et d'intelligence que vous avez n'est pas une moindre recommandation. Je serai charmé que ceux qui feront imprimer *Alzire* vous donnent la préférence.

[1] Lieutenant de police.

A l'égard du recueil de mes tragédies, il faut que je passe beaucoup de temps à les corriger, avant d'oser les donner au public. L'intérêt d'un libraire doit être qu'un auteur travaille soigneusement ses ouvrages. Je ne peux vous être utile qu'en tâchant de mériter par un travail long et assidu l'indulgence du public.

Je suis, Monsieur, de tout mon cœur votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 69. — A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 22 février.

Je suis bien languissant, mon cher ami; il faut que j'ordonne à mon cœur de n'être point bavard avec vous, cette poste-ci.

Ma santé ne m'a pas permis de retoucher la dédicace et le discours que je vous adresse; mais je persiste, pour de très-bonnes raisons, à faire paraître ces deux pièces, attendu que j'aime la vérité et que je ne crains point mes ennemis.

Toute peine mérite salaire. Launay[1] a acquis mon mépris et mon indignation pour l'infâme conduite qu'il a tenue avec moi; mais il lui faut un présent pour avoir lu *Alzire* aux comédiens; ce n'est pas à lui, mais à moi que je le donne.

J'ai songé à faire une autre galanterie à Berger[2].

Qu'est-ce qu'*Alzirette* à la Foire? on dit qu'elle est de Lefranc; je le voudrais.

[1] Auteur d'une comédie, *le Paresseux*, jouée et tombée en 1733.

[2] Marchand instruit et passionné pour les beaux-arts. C'était l'ami particulier de Thieriot. Il quitta le commerce et devint secrétaire du prince de Carignan.

Voici un paquet pour M. Des Alleurs, s'il n'est pas encore parti pour Constantinople ; s'il l'est, vous aurez la bonté de l'envoyer par la poste, par la voie de Marseille.

Je suis bien surpris de ne pas recevoir de nouvelles de M. votre frère ; c'est la première fois qu'un débiteur s'est plaint de n'entendre pas parler de son créancier.

Ménagez-moi toujours des juges et des amis comme Pollion et le petit B...[1].

Vous avez sans doute montré les deux discours aux deux respectables frères[2], à qui j'ai tant d'obligation.

Vous avez dû recevoir de la main d'Émilie une lettre, qui vous dédommagera de tous les petits articles laconiques de ce billet-ci.

Adieu ; dans l'état de langueur où je suis, je crains bien d'aimer trop la vie. Je vous embrasse tendrement.

### 70. — AU MÊME.

Ce vendredi. ... 1736.

Ma confiance et la bonté de mon cœur font souvent que je me fie à des fripons. Un homme de lettres, aussi occupé que je le suis, n'a pas le temps de prendre des précautions contre la perfidie et la mauvaise foi. Mais quand on me force enfin de m'appliquer à soutenir mes droits, on trouve alors un homme avec lequel il faut compter.

La Banche avait refusé tous les accommodements avantageux que lui avait proposés votre frère. Je l'ai

[1] Brassac.

[2] MM. d'Argental et de Pont de Veyle.

fait condamner aux Conseils, tout d'une voix; elle m'a demandé pardon publiquement, et m'a payé, en présence des juges, un argent que je lui aurais abandonné, si elle avoit voulu entendre raison.

J'aurai la même justice de Jore; et comme il est plus fripon, j'aurai une justice plus sévère. Vous y êtes intéressé d'autant plus que vous vous trouvez compromis dans le seul titre qu'il prétende avoir contre moi, et qu'il abuse de votre nom. M. d'Argental m'a conseillé de pousser l'affaire. M. Rouillé approuve et protége ma fermeté. J'en ai écrit à M. le garde des sceaux; je vous rends compte de toutes mes démarches. Mon amitié souffrirait, si je faisais un pas qui vous fût caché.

Mes respects à Pollion [1].

### 71. — AU MÊME.

A Cirey... 1736.

Je remercie aussi tendrement Pollion, que je suis désespéré contre ceux qui devraient être des Pollions, et qui ne le sont pas. Mon cher ami, je suis dans l'amertume : il est affreux pour moi de vivre en France; mais l'amitié me retient et me rend tout supportable.

Divertissez-vous bien. Celui qui ne cherche que son plaisir, doit vivre à Paris; celui qui veut écrire librement et vivre pour la postérité, doit aller à Londres ou à La Haye : mais le voyage que j'ai le plus envie de faire est celui de la barrière Blanche [2].

[1] M. de la Popelinière. Popelin était le vrai nom du financier homme de lettres, qui l'avait changé pour le rendre plus harmonieux ou plus noble.

[2] Où Thieriot demeurait alors.

## 72. — A M. DE FORMONT.

A Cirey, ce 16 avril.

Je fais partir par la même poste, mon cher et aimable philosophe, deux choses bien différentes, des rêveries métaphysiques, ci-jointes, et des rêveries poétiques intitulées *les Américains*, tragédie.

Ces Américains vont, sous l'enveloppe de M. Rouillé, à M. d'Argental, qui les fera tenir à notre charmant Cideville. Je vous embrasse tous deux. Il faudra bien croire à l'immortalité de l'âme, car, vous voyant si peu dans cette vie, j'espère que nous raisonnerons métaphysique dans l'autre, et que nous y ferons de petits vers : *levia carmina et faciles versus*.

## 73. — AU MÊME.

Paris, 11 mai.

Mon cher ami, je vous ai envoyé une *Alzire*, avec l'épître dédicatoire à madame la marquise Du Châtelet. Cette épître avait essuyé quelques contradictions auprès des bégueules titrées et non titrées; mais il me semble qu'elle doit réussir auprès des honnêtes gens. Le suffrage d'un homme qui pense est, par rapport aux cervelles non-pensantes, comme l'infini est à zéro.

Mon cher ami, vous n'êtes point zéro à cet autre infini, madame Du Châtelet, et mandez-lui si vous êtes content de l'épître.

Je vous ai aussi envoyé, par M. Cideville, certaine ode sur la superstition. Si j'avais du temps j'en ferais

une contre les procureurs et les avocats. J'ai trois procès, mon cher ami, j'enrage, et je vous aime. Écrivez-moi toujours, vous et M. de Cideville, à Paris, chez l'abbé Moussinot [1], cloître Saint-Merry. Je n'ai pas un moment à moi. *Vale.*

## 74. — A M. THIERIOT.

Cirey... août 1736.

Je suis très-inquiet de votre santé, et, si vous vous portez bien, je suis très-fâché, et avec raison, contre vous. Les remarques sur *la Henriade*, que vous avez promises, se sont fait attendre en vain : l'ouvrage avance, et il faudra qu'il paraisse, sans que j'aie le plaisir d'avoir profité de vos critiques. A quoi sert-il donc d'avoir un ami? Vous oubliez Voltaire et Henri IV; vous ne faites point de réponse. Je vous écris, moi, qui suis dans le sein du bonheur et de la philosophie; et vous, qui passez votre temps à boire et à *far niente*, vous ne m'écrivez point. Je vous avoue que rien ne peut troubler ma félicité que votre oubli; puissé-je ne l'imputer qu'à votre paresse! Mille tendres compliments à Pollion [2] et à vos amis.

## 75. — A M. PITOT [3].

A Cirey, par Vassi, en Champagne, ce 31 août.

Je n'avais pu lire à Paris, Monsieur, le mémoire de

[1] Chanoine de Saint-Merry. Il était à la fois caissier du chapitre, des jansénistes et de Voltaire. L'abbé Moussinot remplissait avec la même exactitude, la même discrétion la triple fonction de trésorier d'un couvent, d'une secte dévote, et d'un philosophe.

[2] M. de la Popelinière, fermier général et auteur.

[3] De l'Académie des sciences.

M. de Mairan, touchant les forces motrices, et plusieurs occupations étrangères aux mathématiques ont retardé encore dans ma retraite le plaisir de lire son ouvrage. Je l'ai enfin lu, et il me paraît comme à vous un chef-d'œuvre de raison, avec cette différence que vous l'avez lu en juge, et moi en écolier qui m'instruis.

M. de Mairan, qui est des esprits les plus justes, des plus fins et des plus exacts, a très-bien démontré, en plus d'une façon, que la quantité de mouvement n'est jamais, au fond, que le produit de la vitesse par la masse.

Il semble que la découverte de la progression de la chute des corps par Galilée ait été le fondement de l'erreur où étaient MM. Leibnitz et Bernouilli. Tout se réduit donc à faire voir que, dans cette progression même, la force est en effet toujours la même, puisque d'instants en instants cette force agit uniformément. L'espace parcouru est, à la vérité, comme le carré du temps ou de la vitesse; mais chaque partie infiniment petite de cet espace n'est que comme la vitesse et comme le temps. Par là, ce qu'il y avait de plus fort contre l'ancienne mécanique, qui n'admet dans la quantité du mouvement que le produit de la vitesse par la masse, se trouve suffisamment réfuté.

M. de Mairan a pris la chose de tous les côtés, *sapiens et victor ubique*. Il avait eu la bonté de me prêter, à Paris, son mémoire, que je ne pus alors étudier. Je chargeai un jeune homme, nommé M. Delamare, de le lui rendre. Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien vous en informer à M. de Mairan, et de l'assurer de ma respectueuse estime.

Permettez-moi de vous parler ici de l'analogie que vous avez trouvée entre les surfaces des corps ; vous dites que leurs quantités sont en raison réciproque des surfaces de leurs côtés homologues. Vous en tirez surtout une observation très-utile que, s'il fallait douze chevaux pour tirer un bateau de vingt-cinq pieds de large, il faudrait cinq fois douze chevaux pour tirer cinq bateaux de cinq pieds de large. Il paraît qu'en tout vous tâchez de ramener les mathématiques à l'utilité des hommes.

Puisque me voilà en train, il faut encore, Monsieur, que je vous importune sur une petite difficulté : madame la marquise Du Châtelet me faisait, il y a quelques jours, l'honneur de lire avec moi la Dioptrique de Descartes : nous admirions tous deux la proportion qu'il dit avoir trouvée entre le sinus de l'angle d'incidence, et le sinus de l'angle de réflexion ; mais en même temps nous étions étonnés qu'il dît que les angles ne sont pas proportionnels, quoique les sinus le soient. Je n'y entends rien : je ne conçois pas que la mesure d'un angle soit proportionnelle, et que l'angle ne le soit pas. Oserai-je vous supplier d'éclairer sur cela mon ignorance?

J'ai une santé bien faible pour m'appliquer aux mathématiques ; je ne peux pas travailler une heure par jour, sans souffrir beaucoup.

Informez-vous, je vous en prie, s'il est vrai que Snellius ait trouvé la proportion des sinus de réflexion avant Descartes, et si le père Grimaldi a trouvé, avant Newton, les proportions des sons avec les diffractions des sept rayons primitifs : je doute fort de cette dernière allégation. Il y a dans Paris des anecdotiers qui

vous mettront au fait. Je vous aurai bien de l'obligation. Je suis, Monsieur, avec une estime infinie, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 76. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS

Cirey, 4 septembre 1736.

Je ne puis assez vous remercier, Monsieur, de la manière obligeante dont vous avez bien voulu prendre mon parti dans vos *Lettres*[1] contre le cruel et l'infâme ennemi[2] qui m'honore de sa haine depuis si longtemps. Vous êtes, Monsieur, au rang des honnêtes gens contre lesquels il se déchaîne tous les jours. Je n'avais pas besoin de cette conformité avec vous, pour désirer d'être avec vous en liaison : je vous étais déjà attaché par cette heureuse liberté avec laquelle vous écrivez des choses pleines d'esprit. Mais enfin me voilà lié avec vous, Monsieur, par les motifs de l'estime et de la reconnaissance.

Si vous avez quelques ordres à me donner, adressez-les à Vassy, en Champagne. Je passe ma vie auprès de Vassy, dans une retraite délicieuse, où je ne regrette que d'être inutile aux personnes qui pensent comme vous. Je suis, avec bien de l'estime, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 77. — A M. PRAULT.

Ce 27 octobre.

Le projet que vous avez de donner un recueil de mes faibles ouvrages redouble en moi l'ardeur de les cor-

[1] Les *Lettres Juives*, que d'Argens publiait alors.
[2] J.-B. Rousseau.

riger : non-seulement je retouche *la Henriade* avec un soin très-scrupuleux, mais je retravaille toutes mes tragédies.

Envoyez-moi, mon cher Prault, trois *Brutus*, trois *OEdipes*, avec l'exemplaire de l'*OEdipe* corrigé, que vous devez avoir. Je prétends les envoyer aux comédiens, avec les nouveaux changements qui sont très-considérables, et vous les imprimerez, tels que les comédiens les auront représentés.

Mandez-moi si on a joué *l'Enfant prodigue*, tel que vous l'avez imprimé. Je voudrais que votre édition fût brûlée, aussi bien que tout ce que j'ai fait. Je ne suis content de rien, et je raccommode tout.

Je vous dois de l'argent; mais au lieu de vous en donner, je vous proposerais d'en débourser. Envoyez chercher M. Linant; vous en aurez des nouvelles chez un nommé Demoulin, vis-à-vis le cul-de-sac d'Argenson, vieille rue du Temple. Il a fait une tragédie qui doit avoir du succès; donnez-lui 50 francs de ma part : je vous les rendrai, s'il ne vous les rend sur l'impression de sa pièce.

Autre argent à placer : Lamare[1] pourrait aussi vous donner quelque chose; faites le même marché avec lui; j'en répondrai de même; cela est dans l'ordre, quand les marchands encouragent les ouvriers, et que les libraires assistent les auteurs. Mais vous ne risquez rien; je me charge de tout.

Répondez, par Dieu, ou je vous renie : avant de vous renier, je vous embrasse.

[1] Il fit une édition de *la Mort de César*. Cet abbé était aussi poète pour son compte.

78. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Cirey, 6 novembre.

Je ne sais, Monsieur, si vous avez reçu une longue lettre, que j'eus l'honneur de vous écrire par Nancy. Je vous y offrais mes services auprès de votre colonel et de M. de Vaujour; je vous réitère mes offres. Je vous donnais avis d'une très-plate épigramme, que ce vieux serpent de Rousseau avait vomie contre vous. Je vous demandais s'il n'y avait point quelque homme de lettres en Hollande avec qui on pût être en correspondance. Je vous envoyais le duplicata de *la Crépinade* [1], que vous pourrez insérer dans les *Lettres Juives*.

On me mande que Rousseau est enfin disgracié chez le duc d'Aremberg. La destinée de ce scélérat imprudent est d'être chassé partout. Il avait compromis M. le duc d'Aremberg par un écrit scandaleux qu'il inséra contre moi dans *la Bibliothèque française*. Il s'était servi du nom de son protecteur pour appuyer un mensonge. Sa calomnie et sa témérité ont indigné son maître, qui l'a menacé de cent coups de canne. On dit que Rousseau a répondu : « Hélas! monseigneur, vous n'en aurez pas les gants. »

Permettez-moi de vous demander si vous êtes l'auteur du *Mentor cavalier* [2], qui paraît à Paris sous votre nom. Je vous ai prié dans ma dernière de supprimer toute cérémonie; mon attachement pour vous me permet d'user de ce droit.

*P.-S.* Comme j'ai peur qu'une de vos lettres n'ait

[1] Satire de Voltaire contre J.-B. Rousseau.

[2] Brochure scandaleuse contre le régent et sa famille. « Le *Mentor cavalier*, dit ailleurs Voltaire, devrait être brûlé, s'il pouvait être lu. »

été rendue à une autre madame Du Châtelet, ayez la bonté de mettre vos dessus : *A madame la comtesse de Beauvau, pour madame Du Châtelet de Cirey.*

---

## CORRESPONDANCE AVEC FALKENER.

Les lettres anglaises de Voltaire à Falkener, publiées ici pour la première fois, viennent de la succession de La Harpe. C'est un présent que cet écrivain avait reçu d'un ami de la famille Falkener, M. Edward Mason, habile diplomate, non moins distingué par la culture de son esprit et la variété de ses connaissances. M. Mason avait accompagné cet envoi d'une lettre écrite en français, qui même aujourd'hui ne manque pas d'intérêt. C'est un témoignage historique que l'on n'a pas cru devoir supprimer. Les appréciations du caractère et du talent de nos hommes illustres, exprimées par un étranger contemporain, sont toujours curieuses. Le style a un tour anglais que l'on a dû conserver. C'est une couleur originale qui n'altère en rien la pensée, et qui même n'est pas sans quelque agrément.

---

### M. EDWARD MASON A M. DE LA HARPE.

MONSIEUR,

Je vous respecte et vous honore pour votre mérite personnel, pour vos talents distingués, et non moins pour votre attachement sincère et soutenu pour le grand homme que nous ne cessons de regretter, que votre modestie, autant que votre reconnaissance, vous a fait appeler votre *maître*. M. de Voltaire a été aussi heureux que flatté d'avoir un ami tel que vous; et vous l'avez, Monsieur, dédommagé d'une manière bien ample et satisfaisante des procédés injustes de tous les ingrats qui lui avaient des obligations essentielles et qui lui ont manqué. Il a eu des détracteurs

de tous les états; eh! que ne pourrais-je pas, Monsieur, dire des vôtres?

Je vois dans votre article de Shakespear du premier tome de vos œuvres que l'on a récusé M. de Voltaire comme juge incompétent de la langue anglaise : une assertion si mal fondée, je l'avoue, m'échauffa la bile, parce que j'ai des preuves en main pour démontrer le contraire. J'ai une vingtaine de lettres écrites de la propre main de M. de Voltaire. Les diverses dates en sont depuis 1735 jusqu'à 1753, par conséquent maintes années après qu'il eut quitté l'Angleterre. Le tour des phrases est tel, qu'on sent bien clairement que l'écrivain est maître de la langue en laquelle il écrit.

Ces lettres sont toutes adressées à M. Falkener, le même à qui *Zaïre* est dédiée si judicieusement et honorablement avec le simple titre de *Marchand anglais*, dont M. de Voltaire connaissait si bien le mérite, les vertus, le bon goût et les lumières dans la littérature, mais surtout le généreux caractère, ayant été cordialement accueilli en Angleterre pendant un an ou deux, sous son toit hospitalier, en qualité d'ami. Aussi en a-t-il conservé le souvenir reconnaissant toute sa vie, et bien au delà du terme de celle de M. Falkener, qui mourut en 1758.

Monsieur son fils, actuellement secrétaire intime du conseil privé de S. M. B., et qui, comme monsieur son père, m'honora de sa bienveillance particulière, a bien voulu me confier ces lettres, après lui avoir dit franchement, Monsieur, l'usage que je me proposais d'en faire à votre égard. L'accueil amical que lui fit M. de Voltaire à Ferney en 1774 prouva au fils combien la mémoire du père lui était chère et précieuse.

Longtemps après la dédicace de *Zaïre*, le feu roi Georges, qui connaissait le mérite du chevalier Falkener, le choisit

comme un homme de confiance, et le plaça, en qualité de *premier secrétaire intime*, auprès de son fils, monseigneur le duc de Cumberland, lorsqu'en 1745 Son Altesse Royale accepta le commandement en chef de l'armée alliée, dans les Pays-Bas. Vers la fin de la campagne, le chevalier Falkener y reçut, le 1er octobre, au quartier général, à Villevorde, une lettre de M. de Voltaire, qui n'avait pas appris, entre temps, l'emploi que le roi avait donné à son digne ami auprès de Son Altesse Royale. Mais le seul nom de Falkener, qui lui était parvenu indirectement, sans soupçonner la personne, était si intéressant pour le sensible et reconnaissant Voltaire, qu'il ne put se refuser de rendre une espèce d'hommage à une personne qui portait un nom aussi respectable et aussi cher à son cœur. Ce trait seul fait l'éloge de sa bonté.

J'avais le bonheur alors d'être second secrétaire dans la chancellerie de feu monseigneur le duc de Cumberland, et M. le chevalier Falkener m'honorait de sa bienveillance et de sa confiance. Il daigna me communiquer cette lettre de son illustre ami, et j'avoue que nous rîmes beaucoup ensemble à l'idée de l'agréable surprise que la réponse de M. Falkener, qui éclaircirait bientôt l'énigme, occasionnerait à M. de Voltaire. Il ne tarda pas en effet à témoigner cette intéressante surprise par la lettre du 21 d'octobre, qui fit tout le plaisir que vous concevez, monsieur, à cet excellent ami, et qu'il voulut bien me faire partager avec lui, par la lecture qu'il daigna m'en laisser prendre.

Les autres lettres m'ont été confiées par M. Falkener, son fils, digne héritier de tout le mérite de son respectable père, *sequiturque patrem* et *passibus æquis*. Ces lettres prouvent toute la parfaite intelligence qu'avait M. de Voltaire de notre littérature, et non moins son cœur tendre et reconnaissant envers son bienfaiteur et son ancien ami.

Mais, pardonnez-moi, Monsieur; j'oublie quelle doit être votre impatience de lire ces lettres.

M. Falkener, persuadé de votre prudence, en me permettant cette correspondance ou cette communication, compte sur l'usage judicieux que peut-être vous pourrez en faire dans quelqu'un des ouvrages futurs dont vous enrichirez sans doute le public ami de la belle littérature.

Ce même public souhaite bien sincèrement, et se flatte que, marchant en émule aussi glorieusement que vous faites sur les traces de votre illustre prédécesseur, vous atteindrez son âge *nestorien,* afin que les richesses de la république des lettres soient augmentées par votre excellente plume.

Je me joins, Monsieur, du meilleur de mon cœur à ce souhait public; mais je ne puis le former que pour nos neveux! A la veille de mes soixante-dix-sept ans, je dois borner mon goût et mon admiration pour vos œuvres présentes. Et, en particulier, comment vous dire tout ce que votre éloquent, votre cordial, votre attendrissant *Éloge de Voltaire* m'a fait éprouver et sentir chaque fois que je le relis? Heureux, je puis bien dire, d'avoir eu le bonheur, dans ma jeunesse (qu'un séjour de six mois à Paris favorisa), d'avoir su joindre l'intelligence de votre langue à la mienne, comme vous avez fait l'honneur à la nôtre de l'étudier et de la posséder.

Je suis, avec des sentiments très-sincères d'estime, de respect et de considération,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

EDWARD MASON,

N° 22, Ayre street, near Piccadilly, London

*P. S.* Me permettez-vous, Monsieur, d'ajouter que le soin que j'ai pris de vous communiquer ces lettres est, dans un

sens, moins pour convaincre d'injustes détracteurs que M. Voltaire connaissait parfaitement notre littérature, que pour prouver à ces détracteurs qu'il était susceptible d'une véritable et tendre amitié et d'une vive reconnaissance? L'une et l'autre éclatent dans toutes ses lettres, et l'on voit que M. le chevalier Falkener est l'*ami du cœur*, par les épanchements de la confiance avec laquelle il s'ouvre sans réserve à cet ancien et digne ami.

Je ne dois pas omettre un trait intéressant que je viens d'apprendre. M. Falkener et son frère, passant par Genève pour se rendre en Italie, ne manquèrent pas d'aller saluer à Ferney l'illustre ami de feu leur père, dont ils furent accueillis, comme vous concevez bien, Monsieur, avec une extrême cordialité. Étant assis à table entre les deux frères, M. de Voltaire les prenant par la main s'écria avec épanchement : « Mon Dieu ! que je me trouve heureux de me « voir placé entre deux Falkeners ! »

Octobre 1780.

## 79. — A M. LE CHEVALIER FALKENER.

AMBASSADEUR D'ANGLETERRE A CONSTANTINOPLE.

De Circy, près Vassy en Champagne, le 18 septembre 1735.

My dear friend ! your new title will change neither my sentiments, nor my expressions. My dear Falkener ! friendship is full of talk, but it must be discreet. In the hurry of business you are in, remember only I talk'd to you, about seven years ago, of that very same ambassy. Remember I am the first man who did foretell the honour you enjoy. Believe then no man is more pleased with it than I am. I have my share in your happiness.

If you pass through France in your way to Constan-

tinople, I advise you I am but twenty leagues from Calais, almost in the road to Paris. The castle is called Cirey, four miles from Vassy en Champagne on Saint-Dizier's road, and eight miles from Saint-Dizier. The post goes thither. There lives a young lady called the marquise Du Châtelet, whom I have taught english to, and who longs to see you. You will lie here, if you remember your friend [1].

### 80. — A M. THIERIOT.

Ce 24 décembre.

Je ne vous écris point de ma main, mon cher ami, parce que je me trouve un peu mal. J'ai reçu une nouvelle lettre du Prince royal [2], beaucoup plus pleine encore de bonté que la première ; et, ce qui vous surprendra, c'est qu'elle est écrite avec la correction et l'élégance d'un Français homme d'esprit, dont le mé-

[1] Mon cher ami, votre nouveau titre ne changera rien à mes sentiments ni à mes expressions. Mon cher Falkener, l'amitié est bavarde, mais il faut qu'elle soit discrète. Dans le tourbillon d'affaires où vous êtes, rappelez-vous seulement que je vous ai parlé, il y a environ sept ans, de cette même ambassade. Rappelez-vous que je suis le premier qui vous ait prédit l'honneur dont vous jouissez. Croyez donc que nul n'en est plus satisfait que moi. J'ai ma part dans votre bonheur. Si vous passez par la France pour vous rendre à Constantinople, je vous avertis que je ne suis qu'à vingt lieues de Calais, presque sur la route de Paris. Le château s'appelle Cirey, à quatre milles de Vassy en Champagne, sur la route de Saint-Dizier, et à huit milles de cette ville. La poste y passe. Là demeure une jeune dame, appelée la marquise Du Châtelet, à qui j'ai enseigné l'anglais, et qui a le plus grand désir de vous voir. Vous vous arrêterez ici, si vous vous souvenez de votre ami.

[2] Frédéric.

tier serait d'écrire. Jamais de si grands sentiments n'ont été si bien exprimés. Je vous en enverrai une copie. Je sais combien votre cœur y sera sensible. Votre correspondance avec ce prince est, en vérité, ce qui pouvait vous arriver de plus flatteur dans votre vie. J'ai pris la liberté de lui écrire qu'il ne pouvait faire un meilleur choix. Vous verrez par sa lettre qu'il m'honore de quelque confiance. Je suis très-persuadé qu'un jour votre emploi auprès de lui ne sera pas borné aux seules belles-lettres.

Ma mauvaise santé m'empêchera de lui faire ma cour, cet hiver. Je pourrais bien aller aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Écrivez-moi des nouvelles de votre parnasse. La poste va partir, je n'ai pas le temps d'écrire à M. Berger. Je vous prie de l'assurer de ma tendre amitié, et de lui dire que je lui demande en grâce de m'écrire des nouvelles une fois la semaine.

Mon adresse est : *A Monsieur de Révol*[1], *chez Monsieur Hellin, banquier, à Anvers.*

Je vous demande à vous et à M. Berger un profond secret sur notre commerce et sur cette adresse. Je vous embrasse. Comptez que vous n'aurez jamais d'ami plus tendre que moi.

## * 81. — A M. D'ARGENTAL.

 .... 1724 [2].

Je répondrai à nos seigneurs les comédiens le beau mot que le duc d'Orléans dit aux députés du parle-

[1] Nom qu'il prit pendant son séjour en Hollande.

[2] Cette lettre devait être placée à l'année 1724.

ment : « Allez vous..... [1] » J'aime mieux *Mariamne* qu'eux. Je veux qu'elle soit bonne avant que d'être jouée. Je me suis corrigé de mes précipitations, et *Inès* me fait voir qu'on ne fait rien de bien en peu de temps. Je travaille donc nuit et jour; je fais peu de vers et j'en efface beaucoup; sans cela, mon cher monsieur, vous me verriez souvent chez vous et chez madame de Ferriol [2], à qui je vous prie de le dire.

Je ne puis donc répondre précisément à votre lettre; tout ce que je puis vous dire, c'est que je commence à retravailler le second acte. Soyez, je vous en prie, plus sévère que moi; n'ayez d'indulgence que pour mes défauts; n'en ayez point pour mes vers. En fait d'amitié, votre indulgence me sera inutile.

Je pars demain pour votre Ablon [3] avec milord. Je pourrai bien, dimanche, envoyer à ces faquins une mauvaise pièce qui sera encore assez bonne pour eux.

### 82. — A M. DE BRANCAS,

COMTE DE FORCALQUIER.

Cirey, ce 23.....

Un solitaire, monsieur, qui ne prend guère d'intérêt à ce monde qu'autant qu'on vous y rend justice et que vous y pouvez être heureux, prend une part bien sensible à la petite marque d'attention qu'on vient de

[1] Allusion à une remontrance que ce prince avait interrompue par une parole un peu brusque.

[2] Sœur aînée du cardinal de Tencin et femme de Ferriol, président au parlement de Metz. Elle joua un rôle assez peu honnête dans l'intrigue du régent avec mademoiselle Aïssé, dont l'éducation lui avait été confiée.

[3] Campagne de M. d'Argental.

vous donner[1]; je l'appelle petite et très-petite en comparaison de ce que je vous souhaite. Il y a ici une vraie philosophe qui partage bien mes sentiments pour vous. Je vous plains, monsieur, de ce que ce n'est pas elle qui vous les exprime ; vous distingueriez alors les compliments de Cirey de tous ceux que vous recevez : ils ne vous paraîtront, de ma part, que tendres et sincères; elle les aurait ornés de l'esprit et des grâces sans lesquelles il n'est pas permis de paraître devant vous; elle vous aurait parlé votre langage. Vous me permettrez, monsieur, à propos de tout cela, de présenter mes profonds respects à madame la duchesse de Saint-Pierre[2]; si je croyais que vous daignassiez vous souvenir l'un et l'autre de cet ermite, j'aurais trop de regrets.

Je vous serai attaché toute ma vie, monsieur, avec les sentiments les plus respectueux et les plus tendres.

### 83. — A M. DUCLOS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

A Cirey, en Champagne, 3 avril 1737.

Si la personne, monsieur, que vous avez eu la bonté de nous proposer est encore dans le dessein de passer quelques années dans une campagne agréable, je crois que la chose n'est pas difficile, et j'imagine que madame Du Châtelet pourra bien lui pardonner le grand défaut de n'être pas prêtre[3]. Je l'ai souhaité ardemment, dès que j'ai su qu'il était présenté par vous, et je le

[1] Il venait d'être compris dans une promotion de l'ordre.

[2] Fille du grand Colbert.

[3] Il s'agissait d'un précepteur pour le fils de madame Du Châtelet.

regrette tous les jours. Voudriez-vous bien voir, avec M. Thieriot, ce que l'on pourrait faire pour avoir ce profane-là, au lieu d'un sacristain? Il ne s'agit que de le présenter à M. le marquis Du Châtelet, qui demeure rue Beaurepaire, au *Chef Saint-Denis*, dans la maison de mademoiselle Baudisson. Je crois que vous rendrez service à ce jeune homme et à ceux auprès de qui vous le placerez.

Tout le monde me parle d'*Épître sur le Bonheur*, qu'on m'attribue et que je n'ai point lue. Si vous savez ce que c'est, vous me ferez plaisir de m'en instruire. Je suis très-fâché que l'on fasse courir quoi que ce puisse être sous mon nom; je me trouve si bien de ma tranquillité et de ma solitude, que je voudrais avoir toujours été inconnu, excepté du petit nombre de personnes qui vous ressemblent. J'ai raison d'appeler ce nombre très-petit.

On ne peut être avec plus d'estime que je le suis, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 84. — A M. PITOT,

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

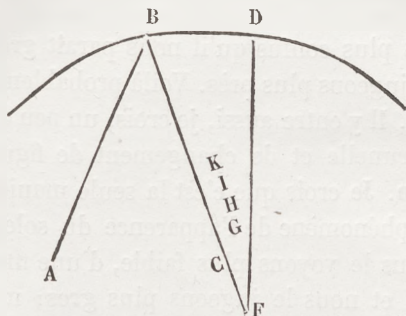
Ce 29 mai.

SUR LES ÉLÉMENTS DE LA PHILOSOPHIE DE NEWTON.

Cet ouvrage n'est guère fait que pour ceux qui n'ont ni science ni préjugés. J'y parle de choses bien connues, comme des premiers principes de la vision; mais il faut être populaire. Je ne suis pas venu pour les sages, mais pour le peuple ignorant dont j'ai l'honneur d'être.

Vous verrez, au chapitre VI, que je soutiens que nous apprenons à voir, comme à parler et à lire. Si l'ou-

vrage n'était pas déjà trop long, j'ajouterais le problème de catoptrique jusqu'ici indéchiffrable, dont je vous ai parlé.




Soit l'objet A placé à environ un pied d'un miroir concave, soit son angle d'incidence A B C, soit le cathète D F, par toutes les règles on devrait voir l'objet au point de réunion du cathète et du rayon réfléchi B C; mais le cathète et la ligne de réflexion B C ne se réunissent qu'à une distance très-grande, et l'œil placé en K voit l'objet de très-près. Par une autre règle fondamentale, plus les rayons arrivent convergents à l'œil, plus l'objet doit paraître éloigné. Or, ils arrivent plus convergents en I qu'en K et en H qu'en I. Cependant, reculant l'œil en I, vous voyez l'objet plus près qu'en K, et l'œil placé en G voit l'objet encore plus près, et, qui pis est, le voit plus gros. Voilà la difficulté qui fait dire à Tacquet qu'il est prêt d'abandonner les principes d'optique. Voilà ce que Barrow lui-même a jugé insoluble. Mais voilà ce qui se conçoit très-bien dans les principes du docteur Barclay. Ces principes se réduisent à joindre l'expérience aux

règles : nous ne jugeons de la grosseur et de la distance que par une longue expérience. Nous sommes accoutumés à voir confus et gros les objets trop approchés de nos yeux. L'objet, en ce cas-ci, nous paraît d'autant plus confus qu'il nous paraît gros, et alors nous le jugeons plus près. Voilà probablement tout le mystère. Il y entre aussi, je crois, un peu d'ouverture de la prunelle et de changement de figure dans le cristallin. Je crois que c'est la seule manière d'expliquer le phénomène de l'apparence du soleil à l'horizon : nous le voyons plus faible, d'une manière plus confuse, et nous le jugeons plus gros; mais je n'ai point voulu entrer dans ces détails; je n'en dis déjà que trop, et j'en suis honteux.

Venons, je vous prie, à l'obliquité de l'écliptique. Je ne doute pas qu'elle ne diminue, mais je dis qu'en ce cas les méridiens doivent changer. Je dis que si l'équateur s'est approché de l'écliptique, il doit être midi à Sainte-Pétrone au solstice d'été, plus tôt de cinquante-cinq secondes, que quand la méridienne fut tracée; et je ne sais si cette aberration du soleil n'a pas besoin d'être corrigée par une nouvelle méridienne. J'oserais vous supplier de m'en instruire, si je ne craignais d'abuser de votre temps.

Je suis, avec toute l'estime que vous méritez, monsieur, etc.

### 85. — A M. THIERIOT.

Cirey, 22 février 1738.

J'ai reçu, mon cher ami, votre lettre et les paquets de Berlin. Notre prince, en vérité, est plus adorable que jamais. J'aurais bien des choses à vous dire de

lui, et je voudrais bien lui avoir l'obligation de vous attirer à Cirey. Ma foi, j'ai envie de lui demander qu'il envoie à madame Du Châtelet un second ambassadeur, et que cet ambassadeur soit vous [1].

Je ne reçois point de nouvelles de mes nièces : les noces les occupent. Je pourrais me plaindre que la Mignot [2] ait préféré l'abominable séjour de Landaw à notre vallée de Tempé ; mais vous savez que je veux qu'elle soit heureuse à sa façon et non à la mienne.

Je n'ai point vu *la Gressade* [3] ni *l'Amour-propre de De Lille* [4] ; je les ferai venir si vous les jugez dignes des regards d'Émilie.

J'écris pour avoir ce recueil de Ferrand dont vous me parlez ; mais je vous avoue que je suis toujours dans des transes que ces maudits livres ne troublent mon repos. Je pardonne aux *Almanachs du Diable* [5] ; mais je crains la calomnie ; je crains qu'on ne m'impute des vers de l'abbé de Chaulieu, qu'on a déjà mis sur mon compte.

Je vous demande en grâce, mon cher ami, de me mander sur-le-champ ce que vous savez de ce livre, s'il fait du bruit, s'il y a quelque chose à craindre des calomnies du monde que vous habitez. Je vous prie de ne pas perdre un instant, et de me tirer de l'inquié-

[1] Le premier ambassadeur de Frédéric auprès des habitants de Cirey avait été le major de Kaiserling.

[2] Depuis madame Denis.

[3] L'ode de Gresset sur l'*Amour de la patrie.*

[4] Poëme de Delille de la Drevetière, auteur de plusieurs pièces jouées au Théâtre-Italien, mort en 1756.

[5] Le rédacteur était un nommé Quesnel, qui fut mis à la Bastille, où il mourut en 1739.

tude où cette nouvelle m'a mis. Écrivez-moi souvent, je vous en prie : vos lettres ajoutent toujours à mon bonheur. Adieu. Ne vous verra-t-on jamais?

### 86. — A M. LE CHEVALIER FALKENER.

A Cirey, en Champagne, ce 22 février 1736.

Now the honest, the good and plain philosopher of Wandsworth[1], represents his king and country, and is equal to the Grand-Seignior. Certainly England is the only country where commerce and virtue are to be rewarded with such an honour. If any grief [concern] rests still upon my mind, my dear friend, (for friend you are, tho' a minister), it is that I am unable to be a witness of your new sort of glory and felicity. Had I not regulated my life after a way which makes me a kind of *solitaire*, I would fly to that nation of savage slaves, whom I hate, to see the man I love. What would my entertainment be! and how full the overflowings of my heart, in contemplating my dear Falkener, amidst so many Infidels of all hues, smiling with his humane philosophy at the superstitious follies that reign on the one side at Stamboul, and on the other at Galata! I would not admire, as mylady Mary Worthley Montagu says,

The vizir proud, distinguished from the rest;
Six slaves in gay attire, his bridle hold,
His bridle rich with gems, his stirrups gold!

For, how the devil! should I admire a slave upon a horse? My friend Falkener I should admire!

[1] Endroit près de Londres, sur les bords de la Tamise, où M. le chevalier Falkener avait une maison de campagne, et où il accueillit

But I must bid adieu! to the great town of Constantin, and stay in my little corner of the world, in that very same castle where you were invited to come in your way to Paris, in case you should have taken the road of Calais to Marseille. Your taking an other way, was certainly a sad disappointment for me, and especially to that lady who makes use of your Locke and of more of your other books. Upon my word! a French lady who reads Newton, Locke, Addison and Pope, and who retires from the bubbles and the stunning noise of Paris, to cultivate in the country the great and amiable genius she is born with, is more valuable than your Constantinople and all the Turkish empire!

You may confidently write to me, by the way of Marseille, *chez madame la marquise Du Châtelet*, *à Cirey*, *en Champagne*. Be sure I shall not stir from that spot of ground, before the favour of your letter comes to me.

You well see, perhaps, a renegado, the bastard offspring of an Irishman, who went at Paris, by the name of Makarty; a busy, bold, stirring and not a scrupulous man. He had the honour, by chance, of being known to the marquise Du Châtelet; but was expelled from her house for his rogueries and impudence, before he left Paris, with two young men in debt, whom he seduced to turn musulmen. His story and his character must be known at Constantinople. I would fain know what sort of life he leads now with the followers of Mohammed. But, what concerns me

cordialement M. de Voltaire à son arrivée en Angleterre pendant un an ou deux. (Note de M. Ed. Mason).

much more, what I long more to be informed of is, whether you are as happy as you seem to be. Have you got a little private *seraglio?* or, are you to be married? Are you over-stoked with business? Does your indolence or laziness comply with your affairs? Do you drink much of that good Cyprus wine? For my part, I am here too happy, though my health is ever very weak :

Excepto quod non simul esses, cætera lætus.

Addio! mio carissimo ambasciadore! Addio! le baccio umilmente le mani! L'amo, e la reverisco[1]!

[1] Voilà donc l'honnête, le bon et simple philosophe de Wandworth, qui représente son roi et son pays, et est l'égal du Grand-Seigneur! Certainement l'Angleterre est le seul pays où le commerce et la vertu sont récompensés avec autant d'éclat. Je n'ai qu'un seul chagrin, mon cher ami, car vous êtes bien mon ami, quoique ministre, c'est de ne pouvoir être témoin de votre nouvelle gloire et de votre bonheur. Si je ne m'étais pas fait un plan de vie qui fait de moi une espèce de solitaire, j'aurais volé vers ce pays d'esclaves sauvages que je déteste, pour aller voir l'homme que j'aime. Que je serais heureux! avec quelles délices mon cœur s'épancherait en voyant mon cher Falkener, au milieu de tant d'infidèles de toutes couleurs, sourire avec sa philosophie si humaine de toutes les folies superstitieuses qui règnent d'un côté à Stamboul, et de l'autre à Galata! Je n'admirerais pas, comme mylady Mary Worthley Montagu : « Le superbe visir se « distinguant de la foule, six esclaves élégamment parés tenant la « bride de son cheval, ses rênes ornées de pierreries et ses étriers « d'or; » car, comment diable! pourrais-je admirer un esclave monté sur un cheval? Ce que j'admirerais, c'est mon ami Falkener.

Mais il faut que je dise adieu à la grande ville de Constantin, et que je reste dans mon petit coin du monde, dans ce même château où vous fûtes invité à venir, lorsque vous allâtes à Paris, si par bonheur vous eussiez pris la route de Calais à Marseille. Mais vous prites un autre chemin; ce fut assurément un cruel mécompte pour moi et surtout

## 87. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 mai 1738.

Je vous importunerai jusqu'au dernier moment. M. Rouillé [1] voudra-t-il permettre qu'on adresse, sous son couvert, les *Éléments de Newton* avec une seconde enveloppe pour vous? Ensuite vous auriez la bonté pour cette jeune dame qui use familièrement de votre Locke et même de vos autres écrivains. Par ma foi, une Française qui lit Newton, Locke, Addison et Pope, et qui laisse les bagatelles et le fracas étourdissant de Paris pour cultiver à la campagne le grand et aimable génie qu'elle a reçu de la nature, vaut mieux que votre Constantinople et l'empire turc tout entier.

Vous pouvez m'écrire en toute assurance par Marseille, chez madame la marquise Du Châtelet, à Cirey, en Champagne. Soyez certain que je ne bougerai pas de ce coin de terre avant d'être favorisé d'une lettre de vous.

Vous verrez peut-être un renégat, bâtard d'un Irlandais qui vint à Paris sous le nom de Makarty, homme intrigant, hardi, remuant et très-peu scrupuleux. Il eut par hasard l'honneur d'être connu de la marquise Du Châtelet; mais il fut chassé de sa maison pour ses friponneries et son insolence, avant d'avoir quitté Paris avec deux jeunes gens endettés qu'il voulait par ses manœuvres convertir à Mahomet. Son histoire et sa réputation doivent être connues à Constantinople. Je serais curieux de savoir quelle espèce de vie il mène à présent parmi les disciples du prophète. Mais ce qui m'intéresse beaucoup plus, ce qui me préoccupe bien plus vivement, c'est de savoir si vous êtes aussi heureux que vous semblez l'être. Avez-vous un petit sérail particulier, ou bien songez-vous à vous marier? Êtes-vous accablé d'affaires? Comment votre indolence, votre paresse s'accommodent-elles de vos travaux? Buvez-vous beaucoup de ce bon vin de Chypre? Quant à moi, je suis ici trop heureux, quoique ma santé soit toujours très-faible:

Excepto quod non simul esses, cætera lætus.

Adieu, adieu, mon cher ambassadeur; adieu, je baise bien humblement les mains à votre seigneurie. Je l'aime et la révère.

[1] Alors ministre des affaires étrangères.

de me faire tenir le livre par M. le marquis Du Châtelet, qui viendra le prendre chez vous.

On dit que les libraires de Hollande, alarmés apparemment par l'indiscrétion de Prault, se sont hâtés de distribuer le livre, quoique je ne leur aie point envoyé les derniers chapitres.

Sur les remarques et sur le refus de M. le chancelier, j'ai cessé de leur faire tenir la suite du manuscrit. M. le chancelier sera peut-être content de cette conduite; il ne pourra douter de ma soumission à ses idées et d'un respect qui a prévenu ses ordres. Me conseillez-vous d'en écrire à M. d'Argenson ?

J'ai lu *Maximin*[1]. Avez-vous lu *Alméide*[2] de Linant? Peut-on faire quelque chose de l'homme et de l'ouvrage ? Me conseillez-vous de continuer à l'assister ?

Voulez-vous, avant votre départ[3], une seconde dose de *Mérope?* Je suis comme les chercheurs de pierre philosophale : ils n'accusent jamais que leurs opérations, et ils croient que l'art est infaillible. Je crois *Mérope* un très-beau sujet, et je n'accuse que moi. J'en ai fait trois nouveaux actes : cela vous amuse-t-il ? Mes compliments à l'honnête homme, auteur du *Fat puni*[4]. Nous ne cessons ici de regretter le jeune Alvarès et l'héroïne qui vont régner sur des nègres. — V.

[1] Tragédie de de Caux, qui descendait par sa mère du grand Corneille. Malheureusement ses tragédies ne sont pas de la famille. Si on lit *Maximien*, c'est une pièce de Lachaussée, où l'on rencontre quelques bons vers.

[2] Représentée sans succès en 1745, sous le titre d'*Alzaïde*.

[3] M. d'Argental venait d'être nommé intendant de Saint-Domingue. Il refusa ces fonctions.

[4] Nouvelle comédie de Pont de Veyle.

*P. S.* J'ai envie de présenter un mémoire à M. le chancelier, par lequel, lui ayant fait voir quelle a été mon extrême soumission à ses idées, je demanderais de présenter à l'examen l'ouvrage corrigé entièrement selon ses vues, et purgé des fautes dont les éditeurs de Hollande l'ont farci. M. d'Argenson voudra-t-il se charger du mémoire? Voulez-vous bien me guider? Je vous demanderai encore des conseils, quand vous serez en Amérique : vous m'éclairerez d'un hémisphère à l'autre.

### 88. — A M. THIERIOT.

Cirey, ce 9 mai.

Voici, mon cher ami, un petit paquet pour le fils du roi Og [1]. Je suis outré de la sottise des libraires de Hollande. Je joins à mon paquet un mémoire pour le *Journal des Savants*, et un autre, que je vous prie de faire tenir en Angleterre. Je crois que la simplicité et la vérité qui y règnent, vous engageront à les faire valoir. Ne pourrez-vous point donner à l'abbé Trublet celui que je destine au *Journal des Savants?* J'envoie des doubles en Hollande. On ne saurait trop, ce me semble, avoir soin de son honneur, et ce serait manquer de respect au public que de me taire, quand on lui donne un ouvrage si informe. Vous feriez une bonne action si vous faisiez comprendre à l'abbé Trublet combien il sied mal à un honnête homme comme lui, de se rendre complice des traits qu'on trouve dans les *Observations* [2] dont il est l'approbateur [3].

[1] Frédéric, alors prince royal.

[2] *Sur les Écrits modernes*, de l'abbé Desfontaines.

[3] Comme censeur royal.

Adieu. Je suis aussi affairé qu'un oisif de Paris qui se hâte pour aller souper. Madame Du Châtelet vous fait bien des compliments.

### 89. — AU MÊME.

11 mai.

Je reçois votre lettre du 7 mai, père Mersenne[1]; je vous dis qu'en sautant par-dessus ce qui est trop géométrique, vous entendrez très-bien mon petit *newtonisme*. Il n'est pas pour les DAMES[2]. Mais je suis sûr que le commentateur charmant ou charmante de Rameau l'entendra et le jugera.

M. Pitot avait été beaucoup plus content du système planétaire que de l'explication de la lumière; mais si M. Nicolle[3] et M. Brémont[4] ne pensent pas de même, il faut les en croire, et préférer toujours celui qui critique à celui qui loue. Je persiste dans le dessein de faire imprimer l'ouvrage à Paris; j'espère en obtenir la permission; et si M. Nicolle veut bien avoir la bonté de mettre par écrit ce qu'il trouve à redire, il me rendra grand service : j'en instruirai le public, et je publierai ma reconnaissance.

Voici une petite addition pour le *Journal des Savants*. Jamais je n'ai rien dit de si vrai, ni de si bon gré; je

[1] Savant religieux Minime, ami et zélé défenseur de Descartes, comme Thieriot l'était de Voltaire.

[2] Allusion au *Neutonianismo per le Dame*, d'Algarotti, qui venait de paraître.

[3] Auteur de la *Géographie moderne*, mort en 1760.

[4] De l'Académie des sciences, traducteur de plusieurs ouvrages anglais sur la physique et la mécanique.

vous prie de le faire présenter au journal et d'en faire beaucoup d'usage.

Je n'ai point encore vu mon livre[1]. Tout le monde l'a, hors l'auteur et celle à qui il est dédié[2]. Les libraires de Hollande sont, comme ceux de Paris, des ingrats; je leur ai fait présent du manuscrit, et ils ne m'ont pas envoyé un exemplaire.

Souffrez, au moins, que je vous rembourse de ceux que vous achetez. Vous êtes charmant de diriger un peu ma nièce; si vous la trouvez aimable, je l'aimerai bien davantage. Je vais lui écrire.

Non-seulement je ne suis point l'auteur des *Épîtres*, mais je suis outré contre ceux qui me les attribuent; et je regarde votre fermeté à repousser cette injure comme une des plus fortes preuves de votre amitié.

Madame la marquise Du Châtelet vous fait bien des amitiés. Quand nous vous posséderons, nous vous parlerons à fond du prince et de nos vues sur vous : vivez seulement. Adieu. Je vous embrasse.

### 90. — A M. LE MARQUIS D'ARGENTAL.

9 mai.

Puis-je ajouter un mot à tout ce que l'amitié la plus respectable vient de vous dire[3]? Ne serait-il pas mieux de nier que j'aie la moindre part à un ouvrage innocent, empoisonné par la calomnie, que de m'en avouer l'auteur? Il est bien démontré, sans doute, qu'il est impos-

[1] Les *Éléments de la philosophie de Newton*, imprimés à Amsterdam.

[2] Madame Du Châtelet.

[3] Cette lettre était précédée d'une lettre de madame Du Châtelet.

sible que j'aie jamais eu dessein d'offenser la personne en question[1]. Mais enfin ce n'est point être innocent que d'avoir donné un prétexte à ces explications odieuses. Dès qu'on abuse de mon ouvrage, ce malheureux ouvrage est bien criminel. Que faire donc ? c'est à vous à le savoir ; moi, je ne peux que me désespérer. Faut-il donner une nouvelle édition de l'*Épître* corrigée ? faut-il l'anéantir ? faut-il m'anéantir moi-même ? Ordonnez. Ce qui est sûr, c'est que je ne vivrai que pour sentir vos bontés aussi vivement que je sens le contre-coup affreux de cette détestable application.

Ce ne sera point mentir que de dire que je n'en suis point l'auteur ; car je ne puis être l'auteur de rien qui puisse déplaire à la personne dont il est question.

### 91. — A M. PITOT.

18 mai.

Mon cher philosophe, en vous remerciant de tout mon cœur de M. Cousin[2] que vous me procurez ; il n'a qu'à travailler avec M. Nollet[3], sitôt la présente reçue ; et, puisqu'il veut bien recevoir un petit honoraire, il lui sera compté du jour qu'il voudra bien aller chez M. l'abbé Nollet. Il pourra d'ailleurs m'acheter beaucoup d'instruments qui serviront à ses occupations et à ses plaisirs, quand il sera à Cirey. Vous voulez bien que je mette cette lettre pour lui dans la vôtre.

Je viens enfin de voir un exemplaire des *Éléments*

[1] Il s'agit du discours sur l'*Envie*. On prétendait que ce vers :

Un petit monstre noir, peint de rouge et de blanc...

s'appliquait à madame de Ruffec, veuve du président de Maisons.

[2] Mécanicien et machiniste.

[3] Savant physicien, mort en 1770.

*de Newton.* J'ai eu à peine encore le temps de le parcourir; il est honteux combien cela fourmille de fautes, combien les cinq ou six derniers chapitres sont dérangés et barbouillés. J'avais bien raison de chercher à faire une édition correcte, à Paris, et franchement on aurait pu le permettre. Je suis très-affligé; il y aura, sans doute, bien des gens qui prendront plaisir à m'imputer des erreurs qui ne sont pas les miennes. Il est triste de voir son enfant aussi mal traité; mais encore faudrait-il ne pas reprocher au père les défauts de l'enfant que l'on a gâté en nourrice

Il faut que je vous confie une autre affliction que j'ai sur le cœur. Peut-être m'adressé-je à mon juge, mais je suis toujours sûr que je m'adresse à mon ami.

J'ai composé pour le prix dont le sujet était la *Nature et la propagation du feu;* mon numéro était 7°, ma devise :

> Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem :
> Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

M. de Réaumur, à ce que l'on me mande, a dit que cette pièce avait concouru, et il paraît même qu'il lui aurait volontiers donné le prix; mais, dit-il, cet ouvrage était fondé sur des principes un peu trop durs, et c'est ce qui a fait son malheur. Je suis bien loin assurément de me plaindre; je me crois très-bien jugé; je regarde même comme un très-grand bonheur d'avoir concouru; mais je suis pourtant bien fâché de n'avoir pas eu le prix : c'eût été pour moi un agrément infini dans les circonstances présentes. Vous avez été probablement mon juge; M. Dufay l'aura été aussi.

Franchement, dites-moi, croyez-vous que l'ouvrage soit passable? Pourrai-je obtenir de l'Académie qu'on l'imprime à la suite de la pièce couronnée? Pourrai-je voir la pièce qui a eu la préférence? Pourriez-vous me dire qui en est l'auteur? Ai-je eu effectivement l'honneur de balancer un moment les suffrages?

Parlez-moi de tout cela à cœur ouvert, comme à un honnête homme qui n'abusera jamais de votre confiance et de vos conseils.

Je crois vous avoir mandé que j'avais envoyé un mémoire à tous les journaux, pour me justifier sur l'édition des *Éléments de Newton*. Je vous supplie d'apprendre, en attendant, la vérité à ceux qui vous en parleront.

Madame la marquise Du Châtelet vous fait mille compliments; elle voudrait bien que vous pussiez venir à Cirey; elle ne serait pas la seule à qui vous feriez un plaisir extrême.

## 92. — A M. COUSIN.

3 juillet.

J'ai reçu, mon cher monsieur, votre lettre du 30. Je suis très-embarrassé du quiproquo des 300 livres au lieu de 1,200. J'ai écrit quatre lettres à M. l'abbé Moussinot, pour qu'on donnât 1,200 livres à M. Nollet, et s'il veut cent louis d'or, il les aura. Je lui écris en conformité.

Je serais très-fâché qu'aucun envoi partît avant vous. Je vous prie que rien ne parte que sous vos auspices.

J'attends avec impatience les numéros de M. l'abbé

Nollet. Quand je les aurai une fois, avec les prix à côté, et les temps auxquels on peut avoir les ouvrages, je me déterminerai avec sûreté.

Au reste, si vous trouviez quelque ouvrier intelligent qui voulût vous suivre, nous le ferions travailler à Cirey, et nous n'achèterions ensuite que ce que nous ne pourrions pas fabriquer.

L'Académie des sciences fait très-bien, je crois, d'imprimer le mémoire de madame la marquise Du Châtelet; mais le mien doit être supprimé. Nous avons tous deux concouru pour les prix, et ce sont des serviteurs des Tourbillons qui ont été couronnés.

*O tempora ! o mores !*

Je ne sais si je vous ai mandé que je faisais faire une chambre obscure; ainsi nous n'aurons que faire de la chambre obscure portative.

Dans vos moments perdus, si vous trouvez quelque bon verre ardent et quelque curiosité de physique, je vous supplie de m'en donner avis.

A l'égard de la liste des personnes à qui il faut faire des présents des *Éléments de Newton* et des personnes auxquelles j'écris en faisant ces présents, j'ai envoyé les lettres (qui sont en petit nombre) à M. Thieriot, demeurant chez M. de la Popelinière, fermier général, rue Saint-Marc. J'en donne avis à M. l'abbé Moussinot, et je le prie de vouloir bien, conjointement avec vous, s'adresser à M. Thieriot, non-seulement pour les livres qui lui sont destinés, mais pour ceux de ses amis dont il voudra se charger, surtout ceux qui sont pour M. d'Argental, et ceux que M. d'Argental doit se charger de rendre. Il faudra aussi donner à M. Thieriot

tous les exemplaires qu'il demandera pour ses amis.

Et, afin de ne pas perdre un temps précieux, envoyez un Savoyard avec un mot d'écrit chez M. Thieriot, pour savoir son heure. Voilà bien de la peine que je vous donne; mais aussi cela n'arrivera pas deux fois, et je vous en demande bien pardon.

### 93. — A M. THIERIOT.

Juillet.

Je vous adresse, mon cher ami, ce paquet pour notre prince qui ne sera jamais mon prince, s'il ne vous fait du bien; mais je suis très-persuadé qu'il vous récompensera d'une manière éclatante. S'il n'avait pas ce dessein, il vous payerait régulièrement des appointements chétifs qui le dispenseraient de toute reconnaissance. Vivez seulement, et comptez que vous êtes très-heureux qu'il ne vous donne rien.

M. Des Alleurs fait fort bien de douter de beaucoup de choses; mais qu'il ne doute ni de mon estime, ni de mon attachement pour lui, ni que deux et deux font quatre.

Je me flatte que M. d'Argental passera à Cirey. Je voudrais bien qu'il vous y trouvât. Il n'a jamais rien fait de si sage que de ne point aller à Saint-Domingue; et vous ne ferez jamais rien de si bien que de venir nous voir.

Mon amitié est bien honteuse d'une si courte lettre; mais, quand je vous tiendrai ici, mon amitié sera bien bavarde.

94. — A M. PITOT.

Cirey, 4 août.

Je ne veux pas croire, mon cher ami, ce qu'on me mande de plusieurs endroits, que M. l'abbé de Molières, votre confrère, se joint avec l'abbé Desfontaines, pour mettre des invectives contre moi dans la feuille des *Observations.*

Je ne puis penser qu'un homme de mérite se joigne à un scélérat, et un savant au plus ignorant écrivain, pour outrager un honnête homme qui ne lui a jamais voulu nuire, et qui est plein d'estime pour lui.

Pour toute vengeance, je vous prie de lui donner un de mes livres de ma part, et de l'assurer que, si c'est lui qui écrit contre moi au sujet de la trisection de l'angle, il peut s'épargner cette peine; je n'ai jamais traité de la trisection de l'angle, et n'en ai jamais même parlé à personne de ma vie.

S'il me hait parce que je ne crois pas aux tourbillons, qu'il me pardonne en faveur de l'estime que j'ai pour ses ouvrages et pour sa personne : on peut être de communion différente sans se haïr. Les philosophes ne doivent pas ressembler aux jésuites et aux jansénistes.

Je vous embrasse, mon cher philosophe.

95. — A M. THIERIOT.

A Cirey, le 11 août.

Nous savons très-bien actuellement où est située la terre de Ham et de Beringhiem; ainsi, mon cher ami, épargnez-vous sur cela vos enquêtes. Voici, pour vous

consoler de cette commission sèche et désagréable, la petite *odelette* que je vous avais promise [1]. Si vous la trouvez passable, régalez-en le *Pour et le contre* [2], sans dire d'où cette bonne ou mauvaise fortune lui vient. J'ai peur que l'air newtonien qui règne dans cet ouvrage ne me fasse reconnaître ; le cœur me dit d'en faire un où l'on me reconnaisse à mes sentiments pour vous.

M. d'Argenson me renvoie à vous pour me rendre compte de sa conversation ; elle n'y perdra pas. Je vous embrasse tendrement.

Savez-vous des nouvelles de M. Tronchin ?

### 96. — A MADEMOISELLE QUINAULT, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE [3].

Cirey, ce 16 août 1738.

Vous voulez, charmante Thalie,
Ressusciter et rendre au jour
Ma Melpomène ensevelie
Dans le sombre et profond séjour
De l'obscure philosophie.
C'est, je vous jure, un grand effort ;
Car je sens que je suis bien mort,
Et je regrette peu la vie.

Vous êtes toute propre à faire des miracles ; j'en ai

[1] C'est l'ode adressée aux membres de l'Académie des sciences qui sont allés sous l'équateur pour mesurer des degrés de latitude.

[2] Journal de l' bbé Prévost.

[3] Cette actrice, célèbre à la fois par ses talents dramatiques et l'agrément de son esprit, débuta en 1718. Elle mourut vers 1783. C'est dans son salon que les gens de lettres, les savants, les seigneurs les plus illustres de l'époque se réunissaient sous le nom de *Société du bout du banc*.

nd besoin. Je ne sais si je n'ai pas renoncé entièrement à l'envie dangereuse de me faire juger par le public. Il vient un temps, aimable Thalie, où le goût du repos et les charmes d'une vie retirée l'emportent sur tout le reste. Heureux qui sait se dérober de bonne heure aux séductions de la renommée, aux fureurs de l'envie, aux jugements inconsidérés des hommes! Je n'ai que trop à me repentir d'avoir travaillé à autre chose qu'à mon repos. Qu'ai-je gagné par vingt ans de travail? Rien que des ennemis. C'est là presque tout le prix qu'il faut attendre de la culture des belles-lettres; beaucoup de mépris, quand on ne réussit pas, et beaucoup de haine, quand on réussit. Le succès même a toujours quelque chose d'avilissant par le soin qu'on a d'encourager je ne sais quels bateleurs d'Italie à tourner le sérieux en ridicule et à gâter le goût dans le comique [1].

Personne n'était plus capable que vous de donner quelque considération à l'état charmant que vous ennoblissez tous les jours. Mais ce bel état en est-il moins décrié par les bigots, moins indifférent aux personnes de la cour? et répand-on moins d'opprobre sur un état qui demande des lumières, de l'éducation, des talents, sur une étude et sur un art qui n'enseigne que la morale, les bienséances et les vertus?

J'ai toujours été indigné, pour vous et pour moi, que des travaux si difficiles et si utiles fussent payés de tant d'ingratitude; mais à présent mon indignation est changée en découragement. Je ne réformerai point les

[1] Allusion aux parodies de ses pièces, qu'on jouait alors aux Italiens et au théâtre de la Foire.

abus du monde; il vaut mieux y renoncer. Le public est une bête féroce; il faut l'enchaîner ou la fuir. Je n'ai point de chaînes pour elle; mais j'ai le secret de la retraite. J'ai trouvé la douceur du repos, le vrai bonheur. Irai-je quitter tout cela pour être déchiré par l'abbé Desfontaines, et pour être immolé sur le théâtre des farceurs italiens à la malignité du public et aux rires de la canaille? Je devrais plutôt vous exhorter à quitter une profession ingrate, que vous ne devriez m'encourager à m'exposer encore sur la scène. J'ajouterai à tout ce que je viens de vous dire qu'il est impossible de bien travailler dans le découragement où je suis. Il faut une ivresse d'amour-propre et d'enthousiasme : c'est un vin que j'ai cuvé, et que je n'ai plus envie de boire. Vous seule seriez capable de m'enivrer encore; mais si vous avez toujours le saint zèle de faire des prosélytes, vous trouverez dans Paris des esprits plus propres que moi à cette vocation, plus jeunes, plus hardis et qui auront plus de talent. Séduisante Thalie, laissez-moi ma tranquillité! je vous serai toujours aussi attaché que si je devais à vos soins le succès de deux pièces par an. Ne me tentez point, ne rallumez point un feu que je veux éteindre; n'abusez point de votre pouvoir. Votre lettre m'a presque fait imaginer un plan de tragédie; une seconde lettre m'en ferait faire les vers. Laissez-moi ma raison, je vous en prie. Hélas! j'en ai si peu! Adieu; les petits chiens noirs [1] vous font mille tendres compliments; l'un s'appelle Zamore, l'autre Alzire. Quels noms! tout parle ici de tragédie.

[1] C'était un présent de mademoiselle Quinault.

On ne peut vous être plus tendrement dévoué que je le suis. — V.

Madame la marquise Du Châtelet vous fait mille compliments. Comptez encore une fois, mademoiselle, sur mon tendre dévouement et sur ma reconnaissance.

### 97. — A M. THIERIOT.

A Cirey, ce 20 août.

Mon cher ami, je reçois votre lettre du 15 avec celle du prince. Souvenez-vous qu'il y a longtemps que je vous dis que vous recevrez des marques plus solides que vous ne pensez de la bienveillance d'un homme qui est au-dessus des autres par son cœur comme par son rang.

J'ai des choses à vous dire de plus d'une espèce, et j'espère que vous ne vous repentirez pas de votre voyage. Je suis bien malade; Newton, Mérope, etc., m'ont tué. Si vous voyez le très-aimable philosophe Mairan, dites-lui qu'il m'a écrit sur mon livre une lettre qui vaut mieux que mon livre; mais, pour lui répondre, il faut se bien porter. M. Cousin ou Prault doivent vous fournir les livres. Recommandez-vous à M. Horner pour les observations récentes sur les marées. *Vale, veni : te amo, te desidero ;* madame Du Châtelet en dit autant.

### 98. — AU MÊME.

11 octobre.

Mon cher ami, si vous ne viviez pas avec M. et M^me^ de La Popelinière, il faudrait vivre à Cirey; on y est heureux, et cependant on vous regrette.

Mandez bien, je vous prie, à notre prince, à notre Marc-Aurèle du Nord, que ma chétive santé m'empêche d'avoir l'honneur de lui écrire.

M. de Mairan a-t-il reçu ma longue lettre que je vous avais adressée avant votre voyage?

Voulez-vous bien vous charger d'envoyer ce paquet au chevalier de Mouhy[1], rue des Moineaux, dans votre quartier. Un commerce avec le chevalier de Mouhy vous étonne; mais je n'en ai point avec ses ouvrages.

Madame du Châtelet vous a écrit. Je réitère toutes les petites prières que je vous ai faites en partant.

Quand vous voudrez le cinquième acte de *Mérope*, vous l'aurez. Grand merci de vos bons avis, j'en ai profité, et vous jugerez s'il fait bon de me dire la vérité.

Je vous embrasse tendrement, père Mersenne; soyez toujours le lien de la société, l'ami des arts et le mien. Cirey mériterait bien que M. de La Bruère nous envoyât son opéra[2]. Nous l'aimons, nous sommes des gens fidèles; son ouvrage sera en sûreté, et nous lui aurions obligation d'un plaisir que nous sentirions bien vivement.

Adieu, mon ami, écrivez-nous et aimez-nous.

### 99. — A M. PARIS DE MONTMARTEL.

A Cirey, ce 22 octobre.

Je suis obligé, monsieur, d'avoir d'honneur de vous instruire que vous avez chez vous un homme de lettres nommé de Bonneval qui, ayant imprimé, il y a quel-

[1] Éditeur du *Préservatif*.

[2] *Les Voyages de l'Amour*. La Bruère était secrétaire du duc de Nivernois, et rédacteur du *Mercure*.

que temps, un libelle contre moi, a dit pour excuse qu'il n'avait fait ce libelle qu'à la sollicitation de madame votre femme. Je suis bien loin de croire cette infâme calomnie; mais comme il est bon que tout homme qui est à la tête d'une famille et d'une maison considérable connaisse ses domestiques, je fais avec vous, en cette occasion, ce que je voudrais qu'on fît avec moi.

J'insère dans ce paquet une lettre ouverte au sieur Latour, fameux peintre en pastel; c'est un de ceux de qui je tiens ce que j'ai l'honneur de vous mander. Vous pouvez, monsieur, lui faire remettre ce billet et demander la réponse. Vous jugerez de la vérité de ce que je vous écris, et vous connaîtrez l'homme en question. Ma principale intention est de vous donner, en cette occasion, une marque de mon véritable attachement. Un aussi honnête homme que vous mérite de n'avoir auprès de lui que des personnes qui lui ressemblent.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus parfait dévouement, etc.

## 100. — A M. DE LATOUR,

PEINTRE A PARIS.

A Cirey, ce 22 octobre.

Je vous fais mon compliment, mon cher confrère dans les beaux-arts, des grands succès que vous avez à Paris. Je me flatte que vous voulez bien guider le graveur qui fait mon estampe d'après votre pastel. Quand vous voudrez venir à Cirey, vous y peindriez des personnes plus dignes que moi de vos crayons.

On vient de me confirmer ce que vous m'avez dit à Paris, que le sieur de Bonneval était l'auteur de je ne

sais quel mauvais libelle contre moi[1]. Mais je suis plus persuadé que jamais qu'il a fait un mensonge plus odieux encore que son libelle, quand il vous a dit que madame de Montmartel l'avait encouragé à cette indignité. Je ne connais madame de Montmartel que par la réputation de sa vertu; je ne connais M. de Montmartel que par des services qu'il m'a rendus, et je ne connais Bonneval que pour l'avoir vu une fois chez madame de Prie, où il m'emprunta dix louis qu'il ne m'a jamais rendus.

Mandez-moi, je vous prie, quand vous pourriez venir à Cirey. Je vous embrasse, et je suis de tout mon cœur, mon cher Latour, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Mes compliments à M. Berger.

### 101. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bar-le-Duc ou tout auprès, ce 27 novembre.

Dans votre vie cachée, un solitaire comme vous ne devrait pas oublier un autre solitaire qui l'a toujours aimé, et l'ermite Antoine devrait bien se souvenir de l'ermite Paul. J'apprends que vous donnez une espèce de journal littéraire que Desbordes imprime. Je serai peut-être en état, tout reclus que je suis, de vous fournir de bons mémoires, et ce sera de grand cœur. Vous savez que je m'intéresse à tous vos succès, et que je vous ai aimé dès que je vous ai connu.

Vous avez bien raison de m'écrire de me défier des Ledet ou plutôt des gens qui les conduisaient. Ces mes-

[1] Une *Critique de la Henriade et des Lettres philosophiques.*

sieurs ont abusé de tous mes bienfaits et m'ont payé de la plus grande ingratitude. Je voulais vous écrire depuis longtemps; mais M. Prévost me disait que vous étiez en Suisse et qu'il ne savait pas votre demeure. Il m'a lui-même sacrifié aux Ledet, et depuis longtemps il ne m'écrit plus, quoique j'aie toujours été prêt à lui rendre service. Son oubli ne m'empêche pas de compter sur votre amitié.

Je vous prie d'écrire un petit mot à votre ami d'Artigny, chez le sieur Excelmans, à Bar-le-Duc; il vous fournira des matériaux pour bâtir le bel édifice littéraire auquel vous travaillez. Il voudrait pouvoir contribuer à votre bonheur comme à vos travaux. *Vale.*

### 102. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 12 janvier 1739.

Cher ange gardien, les mortels de Cirey ne feront rien sans vos inspirations. Mon neveu doit venir vous prier de souffler votre esprit sur lui; vous lui direz s'il est convenable qu'il présente un placet à M. le chancelier.

Le jeune Helvétius, qui paraît avoir bien de l'esprit et un cœur excellent, vous enverra un petit mémoire qui me paraît absolument nécessaire pour ce pays-ci, pour les étrangers et pour la postérité, si j'ose porter mes vues jusqu'à elle.

Croyez-vous que mes gens d'affaires fissent mal de rechercher l'auteur et l'imprimeur du libelle [1], et de faire secrètement, chez un commissaire, un procès-

[1] La *Voltairomanie* de Desfontaines, qui venait de paraître.

verbal qui servira en temps et lieu? Tout cela est éloigné d'une tragédie; mais, grâce à vous, nous y reviendrons. N'espérez-vous pas de celle de Linant?

Adieu. Malgré tous ces orages, j'aime les beaux-arts plus que jamais. Les serpents que je rencontre aux bords de l'Hippocrène ne m'empêchent point de boire. Rien ne me décourage; car Émilie et vous, vous m'aimez. Mille tendres respects à l'autre ange, madame d'Argental.

Comment vont vos affaires cette année?

### 103. — A M. DE MAIRAN.

A Cirey, 14 janvier.

Notre très-aimable philosophe, tout Cirey vous fait les plus tendres compliments. Nous ne vous avons point écrit, parce que beaucoup d'occupations nouvelles nous ont extrêmement dérangés; mais nous vous étudions, sans vous le dire. M. de Maupertuis est ici. Il fait de vous le cas qu'un grand génie doit faire de son confrère. Les matières que nous traitons ici ne font que redoubler notre estime pour vous. Il y a surtout une certaine impulsion, un choc des corps qui pourrait bien être de première nécessité. Il y a longtemps qu'un mot que vous m'en avez dit dans votre dernière lettre m'a bien donné à penser. C'est un germe qui produit une moisson de physique et de métaphysique; mais je ne ferai jamais la moisson sans vous. Il me semble que l'éclaircissement d'une telle question est bien digne d'un esprit tel que le vôtre. Si jamais vous y travaillez, n'oubliez pas Cirey. Croyez qu'il n'y a aucun lieu sur la terre où l'on fasse plus de

cas de vous, où la vérité soit plus chère, et où l'on aime mieux à la recevoir de votre plume. Plût à Dieu qu'on pût l'entendre de votre bouche!

Adieu, monsieur; tout Cirey est à vous plus que jamais, et je suis particulièrement, avec l'estime la plus tendre, votre admirateur, votre ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur.— V.

Cirey écrit peu aujourd'hui, parce qu'on n'a pas un moment à soi. Cela est étrange, à la campagne; mais cela est vrai.

### 104. — A M. THIERIOT.

15 janvier.

Je fais un effort et je dérobe un instant aux douleurs d'une espèce de néphrétique dont je suis encore tourmenté, pour vous dire que ma plus grande douleur est de ne point recevoir de vos nouvelles. Plusieurs de mes amis parlent à M. le chancelier. Tout le monde me sert, hors vous; j'ignore même si vous avez ou non envoyé cet exécrable libelle, plus fait contre vous que contre moi, au Prince Royal. Je calme autant que je peux le ressentiment inexprimable de madame Du Châtelet; M. de Maupertuis se joint à moi, mais nous ne gagnons rien; je vous demande en grâce de réparer votre faute.

Je ne sais pourquoi M. le marquis Du Châtelet a voulu absolument vous écrire, et à M. de La Popelinière; il n'en était pas besoin; mais M. et madame Du Châtelet sont des amis si vifs et si respectables, qu'ils aiment mieux faire trop que trop peu. La lettre de

madame de Bernières est ce qu'on pouvait de plus fort. En un mot, tout le monde a fait son devoir. Mon amitié m'assure que personne ne le fera mieux que vous; cependant nous sommes au 15 janvier, et je n'entends point parler de vous.

Je reçois une lettre du Père Porée[1]; en voici les premières lignes :

A Paris, ce 4 janvier 1739.

« Monsieur, je ne me pardonnerais pas si j'avais été « assez lâche et assez perfide pour *trahir jamais*[2], *en* « *public ou en particulier, les sentiments de respect,* « *d'estime et d'amitié que j'ai pour vous*..... Je vous « envoie l'endroit de mon discours qu'on a pu si injus- « tement soupçonner. »

Et il me l'envoie; voilà comme des amis en usent. Votre cœur n'aura pas besoin d'exemple; mais j'attends de vos nouvelles.

### 105. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 16 janvier.

Mon cher ange, envoyez chercher Berger ou le chevalier de Mouhi. Dites-leur ce qu'il faut que je sache; je crains les fausses démarches; ne vous donnez pas la peine d'écrire, mais faites-moi écrire. Vous recevrez par Thieriot vers et prose pour votre amusement.

Cirey baise vos ailes. Envoyez, je vous prie, à M. Hérault la lettre du sieur Dulion, et faites-m'en

[1] Ancien professeur de Voltaire à Louis-le-Grand, à qui il dédia son premier et un de ses plus beaux ouvrages, *Œdipe*.

[2] Ces mots sont soulignés dans l'original.

tenir une copie. Mandez-nous comment vous aurez trouvé le cachet du paquet qui vous parviendra par Thieriot. Je vous demande en grâce de lui faire sentir combien sa conduite a été irrégulière, combien madame Du Châtelet a dû être outrée de sa lettre ostensible, dans laquelle il démentait ses anciennes lettres sur Desfontaines, et faisait le petit ministre, là où il ne devrait être qu'ami; combien il est mal d'avoir envoyé sa lettre au prince. Vous pouvez le gronder et lui plaire, car je vous connais. Je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

*P. S.* Faites rage auprès de M. Hérault. Sans doute vous avez donné ma lettre à M. Defresne.

Je rouvre ma lettre, mon cher ange gardien, pour vous dire qu'en pareille affaire rien n'est à négliger; qu'il faut absolument que ce Thieriot respecte au moins d'anciens bienfaits et une vieille amitié; qu'il aille chez M. Hérault, qu'il y soutienne sa lettre du 16 août 1726, où il accuse Desfontaines du libelle intitulé *Apologie;* qu'il voie d'Éon; en un mot, qu'il me serve. Il le doit, et vous pouvez lui faire entendre que c'est le seul moyen de plaire au prince, dont il attend sa fortune. Tournez cette âme de boue du bon côté.

Je me flatte que M. de Pont de Veyle a bien voulu parler fortement à M. de Maurepas. J'ai écrit à Barjac, mon ami; au curé de Saint-Nicolas, ami de M. Hérault; à M. Dufay, qui le voit souvent; à madame la princesse de Conty, accusée de protéger Desfontaines; à M. de Loc-Maria, soupçonné de pareille horreur; à Silva, à M. de Lezeau et à M. d'Argenson. Je mourrai, ou j'aurai justice. *Ora pro nobis.*

## 106. — A M. THIERIOT.

Ce 4 février.

Tout est-il enfin éclairci, et ce monstre de Desfontaine pourra-t-il se vanter d'avoir répandu des nuages sur une amitié si respectable et si tendre?

Avez-vous enfin compris combien votre silence avait dû alarmer Cirey, dans un temps où un seul mot de vous eût dû tout prévenir? Êtes-vous revenu du malheureux soupçon qui vous a passé par la tête, au sujet des souscriptions? Il ne s'agissait que de fermer la bouche à quiconque dirait que je n'ai pas tout remboursé; est-ce là une commission désagréable? Un mot, de grâce, d'amitié à M. Du Châtelet; dites-lui que vous avez fait tout ce qu'il a demandé, que vous l'aviez prévenu, et tout est fini.

Songez bien à la récrimination de l'abbé Desfontaines sur les *Lettres philosophiques.*

Je voudrais avoir un désaveu de Saint-Hyacinthe au sujet du libelle dont il est question dans *la Voltairomanie*[1]. C'est un point essentiel. Je voudrais le désaveu fort et authentique. J'en écris à M. le chevalier d'Aidie, à M. d'Argental, à madame de Chambonin. On pourrait se venger dans le sang de ce coquin de Saint-Hyacinthe; mais on retient le zèle indiscret des personnes qui voulaient lui aller couper les oreilles. Les larmes respectables de la meilleure amie qui ait jamais été me retiennent ici malgré moi. Je devrais être à Paris.

[1] Saint-Hyacinthe avait publié un autre pamphlet intitulé : *La Déification du docteur Aristarchus.*

Je veux avoir raison de tout cela, je l'aurai. Ne connaissez-vous personne qui ait vendu *la Voltairomanie?* Vous devriez bien m'en instruire; les procédures sont commencées, et tout peut servir.

Je vous prie de dire à M. d'Argenson que j'ai beaucoup corrigé mon mémoire. Qu'en pense-t-il ?

Je devais écrire à M. le chevalier de Brassac; j'ignore sa demeure.

A qui faut-il s'adresser pour avoir raison de Saint-Hyacinthe? A-t-il des amis ?

Au reste, je compte que vous réparerez le tort que vous m'avez fait en montrant cette malheureuse lettre ostensible, qui a fait croire que j'avais part au *Préservatif*. Je me flatte que votre santé est raffermie.

## 107. — A M. DENYAU,

AVOCAT[1].

A Cirey, ce 5 février.

Je reconnais, monsieur, l'ancien ami de mon père et de toute ma famille à la bonté avec laquelle vous vous intéressez en ma faveur, au sujet de cet infâme libelle de l'abbé Desfontaines. Je suis bien loin de demander ni acte par-devant notaire, ni mention sur les registres des avocats, ni rien d'approchant. Mais il serait infiniment flatteur pour moi que je pusse obtenir seulement une lettre de votre bâtonnier et de quelques anciens, par laquelle on marquerait qu'après s'être informé à tous les avocats de Paris, ils avaient tous répondu qu'il n'y en avait aucun capable de faire un si

[1] Ancien bâtonnier, et alors doyen de l'Ordre.

infâme libelle. Si on pouvait ajouter un mot en ma faveur, j'en serais plus honoré mille fois que je ne suis affligé des insultes d'un scélérat comme Desfontaines. Au reste, l'honneur qu'on daignerait me faire ne tomberait, monsieur, que sur un homme pénétré d'estime et de respect pour votre profession, et qui se repent tous les jours de ne l'avoir point embrassée. Mais, monsieur, dans cette profession, il n'y a personne que j'honore plus que vous, et dont j'ambitionne plus l'amitié et le suffrage. Je suis, monsieur, avec une estime infinie, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

*P. S.* Ne pourrais-je point, par le moyen de quelques conseillers au parlement de mes amis, demander qu'on fasse brûler le libelle? Le bâtonnier ne pourrait-il pas le requérir lui-même? Il me semble qu'il y en a des exemples, et qu'on pourrait, au nom du corps des avocats, en requérir le châtiment comme d'un libelle scandaleux, imputé aux avocats.

### 108. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 14 février.

Il faut me les pardonner toutes ces importunités; c'est un des fardeaux attachés à la charge d'ange gardien.

Vous avez dû, mon respectable ami, recevoir un paquet, par Thieriot, contenant des remercîments, des prières et une lettre de M. d'Argenson. M. de Caylus m'écrit que M. de Maurepas croit l'affaire portée au Châtelet, et qu'ainsi il a les mains liées; et moi je

mande aujourd'hui sur-le-champ qu'il n'en est rien, et j'ai obéi entièrement à vos sages conseils, et que, si M. Hérault est chargé de l'affaire, j'implore les bontés de M. de Maurepas et la sollicitation de M. de Caylus. J'écris en conformité à M. de Maurepas, et je compte bien que mon ange gardien ou son frère dira quelque chose à M. de Maurepas.

Mais aussi ne me trompé-je point? L'affaire est-elle renvoyée à M. Hérault? Je suis à cinquante lieues; les lettres se croisent; les nouvelles se détruisent l'une l'autre; je passe les jours et les nuits à prendre des partis hasardés, à faire, à défaire, et mon ennemi est victorieux dans Paris.

Mon cher ange gardien, ne puis-je espérer qu'il soit forcé à donner un désaveu de ses calomnies qui sont prouvées? Ne pourriez-vous pas faire condamner au moins le libelle comme scandaleux, sans nommer l'auteur? M. l'avocat général pourrait-il s'en charger? La lettre de M. Denyau, que j'attends, et qui servira de désaveu de la part des avocats, ne pourrait-elle pas servir à faire condamner le libelle? Je n'ai que des doutes à proposer; c'est à vous à décider. Tout ce que je sais, c'est que mon honneur m'engage à avoir raison de Desfontaines et de Saint-Hyacinthe.

*Zulime* se plaint bien plus que moi de tout ce malheureux procès; elle dit que si son auteur reste dans cette affliction, elle est découragée. Ranimez la fille et le père, mon cher ami; rendez le repos à Cirey. Madame Du Châtelet vous dit qu'elle vous aime de tout son cœur.

Mille respects à madame d'Argental.

Songez, je vous prie, que j'ai envoyé mon mémoire

à M. le chancelier, mais uniquement comme une espèce de requête; je ne le ferai imprimer que quand il le trouvera bon, et que vous le jugerez à propos. Le chevalier de Mouhy, qui est un homme d'un zèle un peu ardent, s'empressait de l'imprimer ; je lui ai écrit fortement de n'en rien faire. Je voudrais que mon mémoire pût paraître avec la satisfaction qui me serait procurée, et qui en paraîtrait la suite ; mais cela se peut-il ?

Voulez-vous permettre que je vous envoie Berger, les jours de poste ? Il vous soulagera du fardeau d'écrire trop souvent ; il m'instruira de vos ordres ; il fera ce que vous ordonnerez ; il est très-sage.

Madame de Champbonin [1] doit vous instruire de mes démarches ; elle doit, comme ma parente, se trouver à l'audience de M. le chancelier, avec Mignot et même Thieriot. Dites à ce Thieriot, je vous prie, qu'il fasse tout ce que madame de Champbonin lui dira, comme je fais tout ce que vous me dites.

Adieu. J'ai le cœur percé de tout cela ; mais aussi il est pénétré de tendresse et de reconnaissance pour vous. — V.

P. S. L'abbé d'Olivet doit vous avoir envoyé le commencement de l'*Essai sur Louis XIV*. Ne vous effrayez point de l'article de Rome : on le corrigera ; il sera très-décent, sans rien perdre de la vérité.

Donnez vos ordres à *Zulime*. A propos, l'abbé d'Olivet, qui a vu mon mémoire, me dit : « Il est écrit « avec une simplicité meilleure en pareil cas que de « l'oratoire. »

[1] Celle que Voltaire appelait en badinant *Gros chat*.

## 109. — AU MÊME.

Ce 7 mars.

Mon cher ange gardien, voilà donc votre oncle [1] devenu un trône... une domination, *unus ex altissimis. La santa Chiesa è una bella cosa, per Dio !* Et vous, serez-vous toujours conseiller au parlement? Non; je veux vous voir aussi une *domination* parmi les profanes. Oh! par Dieu! vous aurez des places majeures : mais ce ne sera point en Amérique. Si, parmi le fracas des compliments et des cérémonies, vous avez du temps pour *Zulime*, je vous l'envoie par Thieriot, cachetée de trois cachets, des armes de madame Du Châtelet.

Voilà quatre fois que je vous dis qu'il y a six semaines que Thieriot devait vous faire tenir le commencement de l'*Essai sur Louis XIV*.

Je baise vos ailes, mon cher ange, et celles de l'ange, madame d'Argental, si elle daigne le permettre.

Eh bien! saint Michel, vous écrasez donc le dragon Desfontaines ! Grand merci, protecteur des justes !

Si l'abbé de Breteuil [2] est, par votre moyen, conclaviste de votre oncle, vous serez l'ange de tout le monde. Je peux vous assurer que M. le cardinal de Tencin ne peut s'attacher à un homme plus aimable, qui sache mieux ce qu'il faut savoir, et qui soit plus capable de faire ce qu'il faut faire.

Adieu, cher ange. Je baise aussi le bout des ailes de votre angélique moitié avec bien du respect.

[1] M. de Tencin, qui venait d'être nommé cardinal.

[2] Frère de madame Du Châtelet.

## 110. — AU MÊME.

Le 21 avril.

Mon aimable ange gardien, vous me donnerez donc le temps de vous envoyer ma seconde tragédie [1], avant de me faire tenir vos remarques sur la première [2].

Vous me laissez dans une grande incertitude sur ma prose et sur mes vers. Vous savez que toute la négociation, dont M. Hérault voulait bien être l'arbitre, étant rompue, et n'ayant pu obtenir une satisfaction convenable, il faut au moins que j'aie une justification publique. Il me paraît que l'écrit que le chevalier de Mouhy vous a présenté de ma part est plus modéré que celui de l'abbé d'Olivet qui a été imprimé avec approbation; en un mot, je ne vois pas que le chevalier de Mouhy risque rien en demandant une permission tacite. Vous sentez bien qu'il serait cruel de me refuser la permission d'une défense si légitime contre des attaques si odieuses.

Si vous trouvez l'écrit encore trop fort, voudrez-vous bien passer un quart d'heure de votre temps à y mettre en marge des coups de crayon? J'entendrai bien vos réflexions à demi-mot. Voilà comme il en faudrait user avec *Zulime*. Vous n'auriez qu'à renvoyer les deux manuscrits à deux ordinaires l'un de l'autre, à l'adresse de madame Du Châtelet. Vous pouvez faire tenir le tout à madame de Champbonin, au bureau des fortifications, rue du Hasard, chez M. de Nemsau,

[1] *Mahomet.*

[2] *Zulime.*

directeur des fortifications du royaume, lequel contresigne pour M. le maréchal d'Asfeld.

J'attends vos ordres, mon cher ange. On me mande que ces deux chapitres sur le *Siècle de Louis XIV* pourraient me faire des affaires. Ah! mon cher ami, où faut-il donc aller? Quoi! un monument que j'ai cru élever à la gloire de la France ne servirait qu'à m'écraser! O Émilie, pourquoi êtes-vous Française?... O liberté!... Adieu.

### 111. — A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Bruxelles, ..... juin.

Si je n'espérais pas vous revoir encore à Cirey, je serais inconsolable. J'ignore à présent dans quelle gouttière vous portez votre bon cœur et vos pattes de velours. Êtes-vous toujours à Champbonin? à la Neufville? Nous nous sommes vus comme un éclair. Tout passe bien vite dans ce monde, mais rien n'a passé si rapidement que notre entrevue. Nous vivons à Bruxelles comme à Cirey. Nous voyons peu de monde, nous étudions le jour, nous soupons gaiement; nous prenons notre café au lait, le lendemain d'un bon souper. Je suis malade quelquefois, mais très-content de mon sort, et ne trouvant que vous qui me manque. Que cette lettre et ces mêmes sentiments soient aussi pour monsieur votre fils, à qui je fais mille tendres compliments. Adieu, gros chat; je baise vos pattes.

### 112. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Bruxelles, ce 27 juin.

Si mes sentiments décidaient de mes marches, je

serais allé à Maëstricht à la réception de votre lettre, mon cher ami; je vous aurais embrassés tous deux; j'aurais été témoin de votre nouvel établissement; j'aurais raisonné avec vous sur vos nouvelles vues. J'ai fait ce que j'ai pu pour partir; mes amis me retiennent; on ne veut plus me laisser aller. Nous avons perdu une belle occasion dans la ville de Beringhen : nous n'étions qu'à huit lieues. Réparons-donc ce contre-temps, et que j'aie la consolation de vous voir. Vous allez, dites-vous, dans les pays chauds; mais qui sont-ils ces pays? Est-ce la Provence, l'Italie, ou l'Asie, ou l'Afrique? Partout où vous serez, vous ferez honneur à l'esprit humain. Avant votre départ, ne pourrions-nous pas nous voir à Saint-Tron? c'est la moitié du chemin; pouvez-vous vous arranger pour y être dans huit ou dix jours?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

... Je ne puis concevoir ce qui leur [1] a donné la rage de se servir contre moi de mes bienfaits : leur imbécilité a été dirigée par quelqu'un de bien méchant. Vous me feriez un grand plaisir d'écrire sur cela fortement à vos correspondants.

Si vous avez besoin de quelques pièces fugitives pour vos journaux, je suis à votre service.

Ce malheureux Rousseau est ici, mais il est toujours chassé de chez M. le duc d'Aremberg, en punition de ses calomnies. Je donne demain un grand souper à M. le duc d'Aremberg : Rousseau n'y sera pas; mais

[1] Sans doute, Desfontaines, Bonneval et autres écrivains qu'il avait obligés. Il y a, dans l'original, deux lignes déchirées.

je voudrais bien que vous y fussiez. Adieu. Faites toujours honneur aux belles-lettres, et ayez autant d'envie de me voir que j'en ai de vous embrasser.

### 113. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Bruxelles, 28 juin

Quand je serais en Laponie, vous seriez toujours mon ange gardien. Envoyez-moi donc, à Bruxelles, vos derniers ordres pour *Zulime*. Que dites-vous de Rousseau, qui est allé en Hollande faire imprimer le libelle de Desfontaines? On en a fait une édition dont toute l'Allemagne est inondée. Ce dernier trait ne doit-il pas indigner ceux qui sont à portée de rendre justice, et peut-on différer d'obliger Desfontaines à publier le désaveu nécessaire de calomnies si horribles?

Je vous prie de me faire savoir à quoi on se détermine. Il y a six mois qu'on me lie les mains et qu'on m'empêche de publier la réponse la plus modérée et la plus décisive, dans l'espérance d'un équivalent qui n'est pas encore venu. Je vous avoue que, sans votre amitié, je n'aurais pas la force de résister à tant d'amertumes. Mettez-moi donc un peu au fait de cette affaire, mon respectable ami; mais n'oubliez pas la tendre *Zulime;* elle m'est chère depuis que vous vous y intéressez. Je la recoiffais un peu à la hâte dernièrement; mais j'étais pressé, il fallait partir. A présent que je me sens un peu plus de loisir, je la remettrai à sa toilette; mais c'est le miroir de la vérité qu'il me faut, et c'est vous qui l'avez.

Si vous voulez m'écrire sous le couvert de madame

la marquise Du Châtelet, à Bruxelles, *à l'Impératrice*, vous êtes le maître; sinon, vous pouvez vous servir de l'adresse du chevalier de M...; il vous la donnera.

Madame Du Châtelet vous fait les plus tendres compliments. Mille respects, je vous prie, à madame d'Argental, à monsieur votre frère et à MM. d'Ussé : c'est presque tout ce que je regrette à Paris, et je n'y reviendrai jamais que pour vous. Adieu, mon respectable ami.

### 114. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bruxelles, 4 juillet

Mon cher marquis philosophe, quelle étoile nous sépare avant de nous avoir réunis? Vous êtes encore à Maëstricht, comme je le vois par votre lettre du 30 août; et moi je pars sur la fin de cette semaine pour aller faire un tour à Paris, où je resterai près de trois semaines. Vous retrouverai-je à mon retour? Pourrai-je avoir le plaisir de relire vos ouvrages et de revoir l'auteur, que j'aime encore plus qu'eux?

Vous me demandez si je sais que Milton a fait autre chose que des vers. Vous n'avez donc pas lu ce que j'en dis dans l'article qui le regarde, à la fin de *la Henriade?* Pour vous en punir, les Lédet et Desbordes ont ordre de vous présenter leur nouvelle édition, en grand papier, qui m'a paru très-belle.

Permettez-moi, en vous remerciant tendrement de ce que vous avez fait, de vous envoyer encore les pièces ci-jointes que je vous prie de recommander à Paupie. J'ai extrêmement à cœur que des choses si

vraies et si authentiques soient publiées, et j'ai un plaisir bien sensible à me voir défendu par vous contre un scélérat.

Les Français deviennent plus Romains que jamais, j'entends Romains du Bas-Empire. Adieu ; j'ai pour vous l'estime que je dois à ceux qui pensent comme les Romains de la République. Je suis ici dans un pays où il n'y a ni Scipions ni Cicérons; mais j'y joue au brelan, j'y fais grande chère, et je me dépique avec les plaisirs de l'abandon où je vois ici les lettres. *Vale et me ama.*

### 115. — AU MÊME.

A Enghien, ce 10 juillet.

Je suis encore à Enghien, mon cher ami, et je ne serai libre que vers la fin du mois. Mandez-moi donc de vos nouvelles, et que je sache où je pourrai avoir l'honneur de vous embrasser. Vous êtes aussi paresseux avec vos amis, que vous êtes diligent avec le public. La réputation est votre première divinité, si ce n'est Léontine [1] ; mais que l'amitié soit au moins la troisième; elle est chez moi la première : je sacrifie à cette idole tout, jusqu'à l'étude. Depuis quinze jours, figurez-vous que ma philosophie passe ici ses journées à jouer la comédie, et la nuit à jouer au brelan.

Cependant il en faut revenir au travail, car le temps perdu dans le plaisir laisse l'esprit vide, et les heures employées à l'étude laissent l'âme toute pleine. Vous savez passer si bien du plaisir au travail, que vous

[1] Fort médiocre comédienne de province, que le marquis d'Argens épousa.

donneriez là-dessus des leçons. Mars, Apollon, Vénus sont des saints que vous savez très-bien fêter. Faites-moi donc un peu part de vos desseins, de vos études, de vos amusements, et regardez-moi comme le plus tendre de vos amis.

Mon adresse est rue de la Grosse-Tour, à Bruxelles.

### 116. — A M. PRAULT.

A Bruxelles, 21 juillet.

Depuis que j'ai vu la nouvelle édition de Lédet, je suis plus que jamais, mon cher Prault, dans la résolution de vous en procurer une qui vous soit utile et honorable. Je crois que vous pouvez compter sur la protection de M. d'Argenson, comme sur mon zèle. Je serais trop fâché que les étrangers profitassent seuls de mon travail, et que le libraire de Paris que j'estime le plus n'eût de moi que des offres inutiles de service. Je suis donc tout prêt; parlez, quand commencerez-vous? Je vous offre et mon travail et de l'argent.

Je ne crois pas que vous gagniez à débiter ce petit *Essai sur Molière*, qui n'a été fait que pour être joint à l'édition de ses œuvres. M. Pallu [1] m'avait prié d'y travailler; mais quand l'ouvrage fut fait, on donna la préférence, comme de raison, à M. de La Serre [2], qui avait commencé avant moi, et qui, d'ailleurs, retirait de son travail un profit que j'aurais été au désespoir de lui ôter.

S'il est vrai que mes *Épîtres* et le commencement

[1] Conseiller d'État.

[2] Censeur royal.

du *Siècle de Louis XIV* paraissent, je vous prie de les chercher et de me les envoyer. Au reste, vous ne ferez rien qu'avec prudence, et je m'en rapporte à vous. *My services to your lady.* Si vous voyez le père du *Sopha,* je suis son ami pour la vie.

### 117. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Bruxelles, 17 août.

Il y a plus de quinze jours, monsieur, que nous avons le pied à l'étrier. J'ai toujours différé à avoir l'honneur de vous écrire, parce que je comptais venir aussitôt qu'une lettre. Nous partons enfin demain à petites journées; nous arriverons le 27 ou le 28. C'est au roi de Portugal[1], qui ne vous verra point, à être fâché, et c'est à moi à me réjouir. Je vous réponds que je regarderai comme un des beaux jours de ma vie celui où je verrai l'auteur d'un ouvrage qui tient tout ce que les titres de l'abbé de Saint-Pierre promettent, et où je pourrai vous dire combien je suis sensible à vos bontés, combien je vous suis attaché pour jamais avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance.

Madame Du Châtelet fait peu de cas des fusées, des illuminations[2]; mais elle sent tout le prix de votre connaissance, et pense sur vous comme moi.

[1] Le marquis d'Argenson avait refusé l'ambassade de Portugal. Il venait de composer ses *Considérations sur le gouvernement,* où l'on trouve des vues utiles et généreuses. Cet ouvrage ne parut qu'en 1765.

[2] De la Saint-Louis prochaine.

### 118. — A M. L'ENVOYÉ DE....

A Paris, le 18 octobre.

J'avais peur, monsieur, qu'il n'entrât trop d'amour propre dans le plaisir que m'a fait la traduction italienne de *la Henriade* de M. Nenci; mais puisque vous en êtes content, je ne dois plus douter du jugement que j'en ai porté, et je n'ai qu'à remercier l'auteur qui m'a embelli. Je compte avoir l'honneur de vous faire ma cour, dès que j'aurai un peu de santé. Vous connaissez mon tendre et respectueux attachement pour vous.

### 119. — A M. FALKENER.

Bruxelles, ce 2 mars 1740[1].

Dear sir, I take the liberty to send you my old follies, having no new things to present you with. I am now at Bruxelles with the same lady, madame Du Châtelet, who hindered me some years ago from paying you a visit at Constantinople, and whom I shall live with in all probability the greatest part of my life, since for these ten years I have not departed from her. She is now at the trouble of a damn'd suit in law, that she persues at Bruxelles. We have abandoned the most agreeable retirement in the country, to bawl here in the grotto of the flemish *chicane*.

The high dutch baron who takes upon himself to present you with this packet of french reveries, is one of the noble *players* whom the emperor sends into

[1] Et de la main de Falkener : *received the first of august.*

Turky to represent the majesty of the Roman empire, before the Highness of the Musulman power.

I am persuaded you are become, now a days, a perfect Turk; you speak no doubt their language very well, and you keep, to be sure, a pretty *harem*. Yet I am afraid you want two provisions or ingredients which I think necessary *to make that nauseous draught of life go down*, I mean books and friends. Should you be happy enough to have met at Pera with men whose conversation agrees with your way of thinking? If so, you want for nothing; for you enjoy health, honours and fortune. Health and places I have not : I regret the former, I am satisfied without the other. As to fortune, I enjoy a very competent one, and I have a friend besides. Thus I reckon myself happy, though I am sickly as you saw me at Wandsworth.

I hope I shall return to Paris with madame Du Châtelet in two years time. If, about that season, you return to dear England by the way of Paris, I hope I shall have the pleasure to see your dear Excellency at her house, which is without doubt one of the finest at Paris[1], and situated in a position worthy of Constantinople; for it looks upon the river, and a long tract of land interspers'd with pretty houses, is to be seen from every window. Upon my word, I would, with all that, prefer the *vista* of the sea of Marmora before that of the Seine, and I would pass some months with you at Constantinople, if I could live without that lady, whom I look upon as a great man, and as a most solid and respectable friend. She understands Newton; she

[1] L'hôtel Lambert, restauré de nos jours par le prince Czartoriski.

despises superstition, and in short, she makes me happy.

I have received, this week, two summons from a french man who intends to travel to Constantinople. He would fain intice me to that pleasant journey. But since you could not, nobody can.

Farewell, my dear friend, whom I will love and honour all my life time, farewell. Tell me how you fare; tell me you are happy; I am so, if you continue to be so. Yours for ever[1]! VOLTAIRE,

A Bruxelles, rue de la Grosse-Tour.

[1] Mon cher monsieur, je prends la liberté de vous envoyer mes vieilles folies, n'en ayant pas de nouvelles à vous offrir. Je suis en ce moment à Bruxelles avec la même madame Du Châtelet qui m'a empêché, il y a quelques années, de vous rendre visite à Constantinople, et avec laquelle il est probable que je passerai la plus grande partie de ma vie, car depuis dix ans je ne l'ai pas quittée. Elle est maintenant dans les embarras d'un maudit procès qu'elle poursuit à Bruxelles. Nous avons quitté la plus agréable retraite à la campagne, pour venir criailler ici dans l'antre de la chicane flamande.

Le haut baron hollandais qui se charge de vous transmettre ce paquet de rêveries françaises, est un de ces nobles *acteurs* que l'empereur envoie en Turquie pour représenter la Majesté de l'empire romain devant Sa Hautesse la puissance musulmane.

Je suis persuadé que vous êtes devenu, à cette heure, un véritable Turc; vous parlez sans doute la langue à merveille; vous avez, j'en suis sûr, un joli harem. Cependant je crains qu'il ne vous manque deux provisions ou deux objets qui me semblent indispensables pour *faire passer l'amère boisson de la vie,* je veux dire des livres et des amis. Seriez-vous assez heureux pour avoir rencontré à Péra des hommes dont la conversation s'accorde avec votre manière de penser? S'il en est ainsi, il ne vous manque rien, car vous avez de la santé, des honneurs et de la fortune. Moi, je n'ai ni santé ni place; je regrette le premier de ces biens, je me passe volontiers de l'autre. Quant à la fortune, celle que j'ai me suffit, et j'ai de plus un ami. Je me trouve donc heu-

## 120. — A M. PRAULT.

26 .... 1740.

Faites-vous imprimer *la Henriade*, mon cher Prault quand et comment?

Je serai fort aise que vous donniez incessamment un petit recueil contenant mes épîtres, quelques odes, le commencement de l'*Histoire de Louis XIV*, une lettre sur Newton, etc. Je travaille encore les *Épîtres*, et tous ces petits morceaux ; ce sera pour votre Quasimodo.

Est-il vrai que vous avez acheté du sieur de Gouve mon *Essai sur la Vie de Molière* et un catalogue raisonné de ses ouvrages? Je suis fâché que vous ayez acheté cette bagatelle, je vous l'aurais donnée ; mais

reux, quoique tout aussi souffrant que vous m'avez vu à Wandsworth.

J'espère retourner à Paris avec madame Du Châtelet dans deux ans. Si vers cette époque vous revenez dans votre chère Angleterre par la route de Paris, j'espère avoir le plaisir de voir votre chère Excellence à l'hôtel de madame la marquise, qui est sans contredit un des plus beaux de Paris et situé dans une position digne de Constantinople, car il a vue sur la rivière, et de toutes les fenêtres on découvre une vaste étendue parsemée de jolies maisons. Sur ma parole, je préférerais malgré tout cela la vue de la mer de Marmara à celle de la Seine, et je passerais quelques mois avec vous à Constantinople, si je pouvais vivre sans cette dame que je regarde comme un grand homme, comme le plus solide et le plus respectable ami. Elle comprend Newton ; elle méprise la superstition; en un mot, elle me rend heureux.

J'ai reçu, cette semaine, deux *sommations* d'un Français qui veut aller à Constantinople : il m'aurait entraîné à faire ce charmant voyage ; mais puisque vous n'avez pu m'y décider, personne ne le pourra.

Adieu, mon cher ami, que j'aimerai et que je respecterai toute ma vie, adieu. Dites-moi comment vous vous portez ; dites-moi que vous êtes heureux ; je le serai, si vous continuez à l'être. A vous pour toujours.

je ne vous en aurais fait présent que pour l'imprimer à la tête des *OEuvres de Molière*, seule place qui lui convienne, et je vous avoue que je serais bien mortifié qu'elle parût séparément : comptez que cet ouvrage ne peut faire honneur ni à vous, ni à moi. Imprimez-vous *Mahomet? Quid novi?*

Je vous prie de rendre l'incluse à M. de Gouve.

### 121. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 6 juillet.

Il n'est pas juste, monsieur, que je laisse partir le digne envoyé de Marc-Aurèle, sans saisir cette occasion de dire encore combien je suis enchanté qu'il y ait un tel roi sur la terre, et, sans le dire à vous, monsieur, qui étiez né pour être son premier ministre. Je crois que M. de Camas[1] en aimera mieux la France, quand il vous aura vu. Vous savez si je lui porte envie. Vous êtes souvent l'objet de mes regrets, et vous le serez toujours de mon tendre et respectueux attachement.

### 122. — A M. THIERIOT.

22 août.

La bibliothèque hébraïque et chaldéenne, que vous m'avez envoyée sous le nom de M. Dumolard, est actuellement à Louvain ; c'est un homme qui me paraît fait pour les Français modernes, tout aussi bien que pour les Massorètes. Le roi de Prusse ne ferait pas là une mauvaise acquisition : il mérite de n'avoir que de tels hommes à son service.

[1] Ambassadeur du roi de Prusse, à Paris.

Maupertuis s'est un peu trop pressé; il aura le temps de lever le plan de Vesel avant d'observer le roi, qui n'y sera que le 26. Il n'observera jamais en sa vie d'astre si bienfaisant.

L'archiduchesse qui gouverne Bruxelles est, dit-on, un astre à son couchant : sa santé baisse beaucoup et donne des alarmes. Elle est aimée ici, parce qu'elle n'a jamais fait de mal. Je vous embrasse.

### 123. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A La Haye..... août.

Votre livre de philosophie a achevé de vous donner mon cœur. Je vous prie de me regarder comme votre partisan, votre admirateur et votre ami. La générosité avec laquelle vous aimez la vérité doit vous rendre cher à tous ceux qui aiment cette vérité si défigurée, si persécutée dans le monde. Adieu, monsieur; continuez d'être philosophe comme Épicure.

### 124. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Sur le chemin de Rotterdam, ce 15 septembre.

J'ai peur, mon cher ange gardien, qu'une lettre, que je vous écrivis de Clèves ne vous soit point parvenue. La guerre entre le roi de Prusse et l'évêque de Liége, toute petite qu'elle est, peut être très-funeste aux courriers. Je vous avais mandé ce que vous saviez déjà, que le roi était dans le dessein d'acheter vos bustes, et que, grâce à Thieriot, vous les vendriez la moitié moins que vous ne vouliez.

Adieu, mon cher ami; après avoir vu le roi de Prusse,

il ne me manque plus que vous. J'espérais bien que vous verriez aussi ce que c'est qu'un roi fait homme, mais la destinée en a décidé autrement.

125. — A M. THIERIOT.

A La Haye, ce 29 septembre.

Je n'ai que le temps, après avoir un peu couru, de vous dire, mon cher ami, qu'il ne m'a manqué que vous, quand j'ai eu le bonheur de voir le roi de Prusse. Je voudrais avoir été plus utile à M. Dumolard; mais M. Jordan, à qui j'ai écrit une longue lettre sur son compte, et à qui vous avez écrit aussi, m'est témoin, aussi bien que M. de Maupertuis, combien j'ai sollicité en sa faveur. Je ne suis point

Dissimulator opis propriæ, mihi commodus uni.

J'ai fait ce que j'ai pu, mais le roi a déjà beaucoup de bibliothécaires et beaucoup de gens savants dans les langues. Il me semble que M. Dumolard m'a dit qu'il pourrait être utile dans une imprimerie. Le roi a dessein d'en établir une très-belle; si donc M. Dumolard pouvait en être le directeur, ce serait un commencement de fortune pour lui. Il faudrait, en ce cas, que je susse s'il pourrait établir des fonderies de caractères à meilleur marché que des Anglais et des Hollandais qu'on propose au roi, et s'il voudrait se consacrer pour quelque temps à ce travail. Je voudrais de tout mon cœur lui rendre service, et le cœur me saigne du voyage inutile qu'il fait. Il me paraît avoir beaucoup de mérite.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

### 126. — A M. CIRILLE,

PASTEUR DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE FRANÇAISE.

A La Haye, ce 3 octobre.

Vous faites sans doute votre devoir de conciliateur et d'homme de bien en me promettant, comme vous faites, de ne donner jamais mon manuscrit à Jean Van Duren que de mon consentement.

Nous vous prions, M. de Beck, témoin de toute l'affaire, et moi qui y suis intéressé, nous vous prions, dis-je, de vous souvenir des faits suivants :

1° Que je fis présent à Van Duren du manuscrit en question ; ce que Van Duren n'a jamais nié, et ce dont ses lettres font foi.

2° Qu'ayant eu ensuite des raisons pour ne le pas imprimer sitôt, je vins à La Haye : j'offris à Van Duren de le rembourser de tous ses frais, et de lui payer le quadruple de ces frais pour retirer de lui ce que je lui avais donné en pur don; il eut l'ingratitude et la dureté de me refuser.

3° Je lui demandai au moins permission de corriger le manuscrit : il me le confia chez lui feuille à feuille, après m'avoir enfermé sous la clef. Je biffai, raturai et défigurai neuf chapitres du manuscrit : ayant ainsi mutilé un ouvrage dont j'étais le maître, j'offris encore à Van Duren de le racheter de ses mains.

4° Je lui fis parler par M. de Beck, secrétaire de la légation de Prusse, qui lui offrit à plusieurs reprises mille, quinze cents, deux mille florins; je lui en offris moi-même trois mille. Enfin j'allai jusqu'à mille ducats. Il me répondit qu'il verrait. Et ensuite

vous me dites vous-même, cinq ou six fois, qu'il ne voulait s'en dessaisir ni pour or ni pour argent; qu'il ne transigerait pas pour quinze cents ducats. Enfin vous et lui m'assurâtes qu'il voulait avoir le manuscrit véritable et correct, et qu'il rendrait alors celui que j'avais biffé; qu'il espérait gagner, en imprimant le véritable manuscrit, plus que je ne pourrais lui donner, en lui achetant le manuscrit informe dont il est saisi.

5° Je voulus bien enfin accepter ce parti : je vous remis le véritable ouvrage, et il donna sa parole d'honneur qu'il rendrait l'informe manuscrit, qui ne doit pas paraître. Vous reçûtes ces paroles, vous m'assurâtes que l'affaire était terminée, vous m'en félicitâtes, et je partis de La Haye, plein de la confiance que vous m'inspiriez.

6° Plus d'un mois s'est écoulé; Van Duren n'a point tenu sa parole : il vous dit qu'il a envoyé ce manuscrit informe à Bâle; il dit à M. de la Ville[1] qu'il l'a envoyé à Londres; il dit qu'il l'a *débité* à Francfort. Tantôt il prétend qu'il est imprimé, tantôt il dit qu'il ne l'est pas. Tant de mensonges entassés, une conduite si irrégulière et si perfide, doivent vous convaincre, monsieur, que je ne peux me fier à un pareil homme, qui, d'ailleurs, est universellement connu ici.

Je ne sens pas moins l'obligation que je vous ai; et plus vous aurez en horreur les mauvais procédés de Van Duren, plus j'aurai bonne opinion de votre cœur. Je prendrai les mesures que mes amis approuveront, et je compterai toujours sur la fidélité avec

[1] Ministre de France à La Haye.

laquelle vous garderez le dépôt. C'est avec ces sentiments, monsieur, que nous sommes vos très-humbles et très-obéissants serviteurs.

### 127. — A M. DE MAUPERTUIS.

A La Haye, ce 25 octobre 1740.

Celui qui vous rendra cette lettre, mon cher monsieur, est M. Pascal, sur l'arrivée duquel je vous ai déjà prévenu ; c'est une très-grande perte qu'on a faite dans les troupes de France. Il passe généralement pour un des meilleurs officiers du royaume. Comme il ne peut plus servir en France après le passe-droit qu'il a essuyé et après la manière dont les choses ont tourné depuis, je crois que c'est réellement rendre service à S. M. Prussienne que de lui présenter un si brave homme, plein d'expérience, et qui entend surtout la guerre de parti : il est sur terre ce que M. Duguay était sur mer. Vous avez contribué à la gloire de feu M. Duguay[1], contribuez à la fortune du brave homme que je vous présente. Je vous demande en grâce de le recommander fortement à tous ceux à qui vous serez à portée d'en parler. Vous pouvez en parler au roi, et vous savez qu'un mot dit à propos, et dit par vous, peut beaucoup. Jamais vous n'aurez mieux placé votre éloquence et vos services.

J'ai pris la liberté d'annoncer au roi M. Pascal ; mais je compte beaucoup plus sur vos discours que sur mes lettres.

Adieu, monsieur. J'oubliais de vous dire que ce que

[1] Maupertuis venait de publier une édition des Mémoires de Duguay-Trouin.

j'en fais est avec l'agrément de M. de Fénelon, l'ambassadeur de France à La Haye, qui connaît le mérite de M. Pascal, et qui, ne pouvant le rendre au service de France, croit qu'il n'y a point de prince plus digne d'être servi par de tels officiers que S. M. Prussienne.

Je suis pour toute ma vie, avec la plus sincère amitié, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 128. — A M. THIERIOT.

A Utrecht, 6 novembre.

M. Dumolard, que vous m'aviez recommandé, mon cher Thieriot, arriva à La Haye dans l'instant que je partais pour aller faire pendant quelques jours ma cour à Sa Majesté. Je crois que voici l'occasion de faire valoir vos services. Il serait bon que vous me mandassiez sur-le-champ à quoi peuvent aller en tout vos déboursés. Ne doutez pas que S. M. n'agisse généreusement ; mais vous savez très-bien que la multiplicité énorme des affaires dont elle est chargée depuis son avénement ne lui a pas permis de penser à tout, et que dans une cour chacun ne pense qu'à soi. Fiez-vous, je vous prie, à mon ancienne amitié ; j'espère vous en donner des marques. Vous pouvez m'écrire à Reinsberg où je vais; mais ne tardez pas un moment, car je fais le voyage comme bannière, et je ne reste que trois ou quatre jours auprès du roi. Je vous embrasse.

### 129. — AU MÊME.

4 décembre.

Mon cher ami, pour vous rafraîchir, pourriez-vous porter ce paquet à M. l'ambassadeur de Hollande? Il

s'agit d'une affaire ridicule avec les libraires Ledet, qui se plaignent mal à propos que je favorise Prault le fils à leur préjudice, et qui, sur cela, font cent impertinences. Madame de Champbonin en a parlé fortement à ce ministre, qui a déjà eu la bonté d'agir. Je vous prie de seconder madame de Champbonin : elle est ma parente; soyez aussi mon parent. Dites, pour Dieu, tout le bien de moi que vous ne pensez pas; mettez-moi très-bien dans l'esprit de l'ambassadeur d'une nation libre; et sans entrer dans le détail fastidieux de cette affaire, gagnez-moi le cœur de cet homme-là : vous avez le mien pour jamais.

## 130. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 28 janvier 1741.

Mon cher et respectable ami, si pourtant vous êtes curieux d'une nouvelle copie de *Mahom* avec tous les changements que je vous ai envoyés en détail, je ferai partir cela par la poste ou par la première occasion. Êtes-vous content à peu près? Voulez-vous qu'on expose ce *Mahom* au public? En ce cas j'enverrai un petit abrégé de mes réflexions sur la manière de jouer cette pièce, et les acteurs pourraient suppléer par là à ce que je ne peux leur dire de bouche.

Je crois vous avoir mandé que La Noue[1] est encore fort loin de rassembler une troupe pour le roi de Prusse, et que la pièce qu'on joue en Silésie, et qui probablement est le prélude de celle qu'on jouera dans l'Empire, retardera peut-être l'exécution des projets

[1] L'auteur de la *Coquette corrigée* était aussi comédien et direc-

qu'on faisait à Berlin pour les arts et pour les plaisirs.

Mais, mon Dieu, comment se peut-il faire que M. d'Aguesseau, l'avocat-général, à qui j'envoyai un *Anti-Machiavel* pour vous, ne vous l'ait pas donné? Je ne manquai pas d'en envoyer un pour vous et pour M. votre frère; celui de M. votre frère était dans le paquet de M. de Maurepas, le vôtre dans celui de M. de Plymouth.

Adieu, j'attends vos ordres. — Madame Du Châtelet vous aime plus que jamais. Adieu, mon cher ange gardien.

### 131. — AU MÊME.

1er février.

Mes anges, je suis près quelquefois de vous donner à tous les diables; vous ne m'écrivez pas un mot ni sur *Eugénie*, ni sur *Mahomet*, ni sur *Zulime*, ni sur *Madame Prudise* [1], ni sur *Pandore*.

Cependant il me semble qu'on peut faire quelque chose de toutes ces pièces, hors d'*Eugénie* que je ne connais point.

J'ai envoyé un cinquième acte de *Mahomet;* s'il peut passer tel qu'il est, les autres sont tout prêts, et je vous réponds qu'il y a deux derniers actes de *Zulime* dont vous ferez à la fin quelque chose. Mais puis-je envoyer tout cela sous le couvert de l'intendant des classes [2]? Pourquoi mes anges sont-ils muets? C'est bien la peine

teur. — La guerre l'empêcha d'établir un théâtre français à Berlin, où Frédéric l'avait appelé.

[1] Sa comédie de *la Prude*.

[2] Pont de Veyle, qui venait d'être nommé intendant des classes de la marine.

d'avoir des anges gardiens! Je vous baise les ailes; mais écrivez-moi donc un petit mot.

### 132. — A M. THIERIOT.

A Bruxelles, 18 juillet.

Si vous passez quelquefois chez Briasson, le libraire, vous me feriez bien plaisir d'examiner deux livres qui sont chez lui : l'un est une *Histoire universelle*, en sept volumes, du père dom Calmet, que je ne connaissais pas; l'autre est une dissertation latine faite par Bayer[1] ou par quelque autre Allemand sur les monnaies runiques. Dites-moi, je vous prie, si l'histoire de dom Calmet est pleine de recherches curieuses du moyen âge, et si la dissertation sur les monnaies runiques éclaircit un peu l'histoire triste et obscure des peuples du Nord. Si vous croyez ces deux livres bons, je les achèterai.

Faites, je vous prie, mille compliments à M. de Maupertuis. Y a-t-il quelque chose de nouveau sur vos affaires? Je crois, comme vous, qu'il faut attendre la fin de la campagne.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

### 133. — AU MÊME.

14 août.

En vous remerciant de vos bons documents. J'ai déjà l'histoire de la *Bactriane* dont vous me parlez. Il faut avoir la rage de l'antiquité pour lire cette érudition étrangère. J'espère que cette maladie me passera bientôt.

[1] Auteur de l'*Historia osrhoenea et edessena*, *ex numis illustrata*, publiée à Saint-Pétersbourg, en 1734, in-4°, et de l'*Historia regni Græcorum Bactriani*, *ibid.*, 1738, in-4°.

Mais ce dom Calmet, dans son histoire universelle, n aurait-il fait que répéter des choses communes, n'aurait-il point répandu quelque jour sur l'histoire orientale, sur Gengiskan, sur le grand Lama, sur Tamerlan, sur les Mogols, sur l'état du christianisme dans les Indes? Il me semble qu'il était fait pour dire mieux que les autres sur ces matières. Dites-moi s'il les a touchées; en ce cas, je ferai venir son ouvrage.

On ne parle dans votre Paris que de banqueroutes; je suis très-ridiculement et très-rudement compris dans celle d'un Michel, homme fait, je pense, pour être ignoré de vous, car il n'était que riche; mais vous, n'entendez-vous point parler des finances de Prusse? Les Jordans sont à portée de vous faire tenir des lettres de change. Il faut bien que vous ayez tôt ou tard votre pension. L'oisiveté du camp de Strehen a été une belle occasion; Sa Majesté m'a honoré de quelques lettres de ce camp. J'ai pris la liberté de lui parler de vous, sans vous commettre. Le roi est *bueno entendedor*, et m'aura très-bien compris. Mandez-moi donc les premières bonnes nouvelles que vous aurez. Bonsoir; je vais souper.

### 134. — A M. DE MAUPERTUIS.

Bruxelles..... septembre.

Je vous supplie de revoir encore mon gribouillage. Soyez très-persuadé, mon grand philosophe, que le père Malebranche n'insiste que sur la vue des objets intermédiaires; c'est ce qu'il a cru, c'est ce qu'on croit, et c'est ce qui me paraît très-faux.

L'expérience du petit disque de carton qui cache

également l'astre horizontal et l'astre culminant ne gêne point mon explication. Cette expérience prouve seulement que l'image apparente du soleil et de la lune à l'horizon n'est point proportionnelle à la base de l'angle qui se forme dans notre rétine, et c'est ce que je suis bien loin de nier.

Enfin, il me paraît clair que l'idée de la distance aperçue n'entre pour rien dans l'explication du phénomène. Mais cela ne me paraîtra plus clair, si vous me condamnez. Vous êtes mon juge en dernier ressort, et vous êtes encore bien bon de perdre votre temps à me juger.

### 135. — A M. HELVÉTIUS.

Septembre.

J'ai trop de remerciements, trop de compliments à vous faire, trop d'éloges à vous donner, mon charmant ami, pour vous écrire. Il faut que je vous voie; il faut que je vous embrasse. On dit que vous venez à Paris, et que peut-être ma lettre ne vous trouvera pas à Montbard. Si vous y êtes encore, tâchez de quitter M. de Buffon, si cela se peut. Je sens combien il vous en coûtera à tous deux.

Madame Du Châtelet vous désire avec la même vivacité que moi. J'ai vu M. de Montmirel; je n'ai rien vu ici de plus aimable que lui et ce qu'il m'a apporté. Faites souvenir de moi le très-philosophe M. de Buffon, à qui je suis bien véritablement attaché. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. Venez, l'espérance et le modèle des philosophes et des poëtes.

36. — A M. BERGER.

..... Janvier 1742.

L'ermite de Cirey n'oubliera jamais son cher Berger. Il a été forcé d'interrompre tout commerce avec ses amis pendant quelque temps; mais ils ne lui en sont que plus chers, et M. Berger sera toujours à la tête de ceux pour qui il conserve le plus d'estime et d'amitié. S'il voulait venir à Cirey, il serait bien convaincu des sentiments de son ami.

137. — A M. DE MAIRAN.

Février

Je comptais, mon cher Monsieur, avoir l'honneur de vous rendre moi-même l'inscription que vous avez bien voulu me confier; mais on ne dispose pas de son temps comme on voudrait. Mon premier devoir et mon premier plaisir, dès que j'aurai fini les bagatelles qui m'accablent, sera de profiter des moments d'audience que vous voudrez bien donner à l'homme du monde qui vous a le plus estimé et qui vous aime le plus véritablement.

138. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce dimanche à 3 heures, ..... mars.

Madame Du Châtelet n'a point été à Versailles. M. de Breteuil était à Paris d'hier à trois heures, et en apoplexie, sans qu'on en sût rien dans sa maison qu'à cinq heures du soir. Il était tombé malade à Issy, chez l'abbé Brizard, et ce bon abbé n'avait su autre chose que de

le renvoyer à Paris, au lieu de le faire secourir sur-le-champ; s'il meurt, ce sera à ce digne prêtre qu'on en aura l'obligation.

Le cardinal de Fleury, qui n'a rien su que tard de cette sottise effroyable de l'abbé Brizard, a envoyé ce matin faire bien des excuses au moribond. Il a été saigné trois fois. Il avait cette nuit un bras paralytique. La saignée, l'émétique et la fièvre le sauveront peut-être.

Je ne suis point en apoplexie, mais c'est de toutes les maladies en *ie*, la seule qui me manque.

Je baise les ailes de mes anges. Madame Du Châtelet, qui revient, vous fait mille compliments.

### 9. — A M. DE CHENEVIÈRES[1].

Paris, le 12 mai.

Adieu la cour, mon cher Chenevières. Je n'ai pas une santé de courtisan. Je n'aspire qu'à vivre doucement dans le sein de ma famille. Ma consolation sera parfaite, si je peux vous posséder quelquefois à Paris.

Aidez-moi à retirer mes meubles de Versailles. J'envoie un valet de chambre signifier à mon hôte que je suis philosophe; il apporte de l'argent pour payer. Je serai quitte avec lui; mais je ne serai jamais quitte avec vous, et je vous aimerai toute ma vie.

### 140. — AU MÊME.

Paris....

Je vous fais, Monsieur, les plus tristes remerciements du monde; vous m'avez trop bien servi. Je suis aussi

[1] Premier commis aux bureaux de la guerre. Il a publié *Détails militaires* de 1750 à 1768, et *les Loisirs de M. de C****.

fâché d'être obligé de renoncer à votre voisinage, que je suis sensible aux soins que vous avez pris. Pardonnez à un homme moitié philosophe et moitié malade, qui se sent beaucoup plus fait pour vivre avec vous que pour être à la cour. Souvenez-vous de nous quand vous serez à Paris. Madame Denis vous fait mille compliments, aussi bien qu'à toute votre famille, que j'assure de mes respects et de mes regrets.

### 141. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

..... Bruxelles.

Madame Du Châtelet fait aux anges les plus tendres compliments. Nous menons ici une vie philosophique bien agréable; mais je ne suis pas encore philosophe. Adieu, mes adorables anges. Je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

Adoucissez, je vous en prie, Bombarde[1]; je n'ai jamais mérité qu'il se déclarât contre moi. C'est lui qui a empêché Rameau de mettre *Prométhée*[2] en musique. Il dit à l'abbé de Voisenon que cet ouvrage ne vaudrait jamais rien, et Voisenon le dit à Rameau. Depuis ce temps-là, l'abbé de Voisenon l'a lu, l'a trouvé très-bon, mais il ne l'a donné qu'à Royer[3]. Je vous avoue que depuis que j'ai achevé ce *Prométhée*, je le regarde comme un poëme digne de votre protection. *Valete.*

[1] Peut-être Thieriot.

[2] L'opéra de *Pandore.*

[3] Organiste habile, mais compositeur médiocre, mort en 1755.

## 142. — AU MÊME.

A Bruxelles, ce 24 septembre.

Mon cher ange de lumière a donc vu des mal disants qui prétendent avoir vu mon *Mahom* imprimé à Meaux : il y a des gens qui voient d'une étrange manière. Non, ne le croyez pas; *Mahom* vous appartient, et je ne dispose pas ainsi de votre bien. Je compte venir dans le petit ciel les derniers jours d'octobre. Les poules au riz ne sont bonnes que là : toute la Flandre ne vaut pas le nid de mes deux anges.

Savez-vous que je suis tout au mieux avec

Le vieillard vénérable[1] à qui les destinées
Ont de l'heureux Nestor accordé les années ?

Il m'écrit de grandes lettres, dans lesquelles même il daigne avoir beaucoup d'esprit. On dit que nos affaires vont très-bien par delà le Danube ; mais le grand point est qu'il y ait à Paris beaucoup de bonnes tragédies et de bons opéras. Le roi de Prusse donne un bel exemple à mes chers compatriotes : il fait bâtir une salle, dont les quatre faces seront sur le modèle des portiques du Panthéon; et à Paris, vous savez qu'on entre dans une vilaine salle par un vilain égout[2]. Cela me fait saigner le cœur, car je suis très-bon Français.

Je vous ai écrit une grande lettre à Lyon, toute pleine de vieilles nouvelles. Elle était adressée à l'archevêché. Je soupçonne qu'elle ne vous est pas parvenue, et

[1] Le cardinal de Fleury.

[2] Le théâtre de la rue des Fossés-Saint-Germain (aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie), qui ne fut démoli qu'en 1770.

qu'une lettre de moi n'est pas faite pour arriver dans le lieu saint; du moins M. de Pont de Veyle n'en dit mot dans celle qu'il écrit à madame Du Châtelet. Cette madame Du Châtelet vous fait les plus tendres compliments. Madame d'Argental sait avec quel respectueux dévouement je lui suis attaché, comme à vous, pour toute ma vie.

### 143. — A M. FALKENER [1].

If I have forgot the scraps of english I once had gathered, I'll never forget my dear ambassador. I am now at Paris, and with the same *she-philosopher* I have lived with these twelwe years past. Was I not so constant in my bargains for life, I would certainly come to see you in your kiosk, in your quiet and your glory.

You will hear of the new victory of my good friend the king of Prussia, who wrote so well against Machiavel, and acted immediately like the heroes of Machiavel. He fiddles and fights as well as any man in christendom. He routs the austrian forces, and loves but very little your king, his dear neighbour of Hanover. I have seen him twice, since he is free from his father's tyranny. He would retain me at his court, and live with me in one of his country houses, just with the same freedom and the same goodness of manners you did at Wandsworth. But he could not prevail against the *marquise Du Châtelet*. My only reason for being in France, is that I am her friend.

You must know my Prussian king, when he was but a man, loved passionately your english govern-

[1] Received at Pera, 24 sept. (N. de Falkener).

ment. But the king has altered the man, and now he relishes despotic power, as much as a Mustapha, a Selim or a Solyman.

News came yesterday at our court that the king of Sardinia would not at all hearken to the borbonian propositions. This shrub will not suffer the french tree to extend its branches over all Italy. I should be afraid of an universal war; but I hope much from the white hoary pate of our good cardinal, who desires peace and quiet and will give it to christendom, if he can.

I have seen here our Ottoman minister, Sayd Bacha. I have drunk wine with his chaplain, and reasoned with Laria, his interpreter, a man of sense, who knows much and speaks well. He has told me he is very much attached to you. He loves you as all the world does. I have charged him to pay my respects to you; and I hope the bearer of this will tell you with what tenderness I will be for ever your humble and faithful servant[1]. VOLTAIRE.

[1] Si j'ai oublié les bribes d'anglais que j'avais autrefois recueillies, jamais je n'oublierai mon ambassadeur. Je suis maintenant à Paris, avec la même femme philosophe auprès de laquelle j'ai passé ma vie depuis douze ans. Si je n'étais pas aussi constant dans le commerce de la vie, j'irais certainement vous visiter dans votre kiosque, dans votre repos et votre gloire.

Vous apprendrez la nouvelle victoire de mon bon ami le roi de Prusse, qui écrivait si bien contre Machiavel, et qui a si promptement agi comme les héros de Machiavel. Il joue du violon, et se bat aussi bien qu'aucun homme de la chrétienté. Il met en déroute les armées autrichiennes, et aime assez peu votre roi, son cher voisin de Hanovre. Je l'ai vu deux fois, depuis qu'il est délivré de la tyrannie de son père. Il voulait me retenir à sa cour, et vivre avec moi dans une de

## 144. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

11 décembre.

Le pauvre malade, Monsieur, vous renvoie deux illustres coquins nommés Gengis et Tamerlan vulgairement. Ce sont des prédécesseurs de Rafiat. Permettez-moi de garder encore quelque temps les *Contes arabes et tartares*, sous le nom de la bibliothèque orientale de M. d'Herbelot. Ayez encore pitié de moi. J'aurais besoin d'un Chardin, d'un Bernier, d'un Tavernier, de l'histoire de Hongrie, et de l'histoire de Naples, et de celle de l'inquisition. Si vous avez toutes ces richesses,

ses maisons de campagne, précisément avec la même liberté et la même bonté de manières que vous à Wandsworth. Mais il n'a pu l'emporter sur la marquise Du Châtelet. Le seul motif qui me retienne en France est mon amitié pour elle.

Il faut que vous sachiez que mon roi de Prusse, quand il n'était qu'un homme, aimait passionnément votre gouvernement anglais. Mais le roi a changé l'homme, et maintenant il goûte le pouvoir despotique autant qu'un Mustapha, un Sélim ou un Soliman.

Nous avons reçu hier, à notre cour, la nouvelle que le roi de Sardaigne ne voulait rien entendre aux propositions bourbonniennes. Cet arbrisseau ne peut souffrir que l'arbre de France étende ses branches sur toute l'Italie. Je craindrais une guerre universelle; mais j'espère beaucoup de la tête blanche de notre bon cardinal, qui désire la paix et le repos, et qui les donnera à la chrétienté, s'il le peut.

J'ai vu ici notre ministre ottoman, Sayd Bacha. J'ai bu du vin avec son chapelain, et j'ai causé avec Laria, son interprète, homme de sens, qui sait beaucoup et parle fort bien. Il m'a dit qu'il vous était très-attaché. Il vous aime comme le fait tout le monde. Je l'ai chargé de vous présenter mes respects, et j'espère que le porteur de celle-ci vous dira avec quelle tendresse je suis pour toujours votre très humble et très-fidèle serviteur.

faites-moi l'aumône, et je tâcherai d'extraire un peu d'or de toutes ces mines-là.

Mille tendres respects au père et au fils.

### 145. — A M. DE MONCRIF.

J'ai été à Versailles; je suis revenu à Paris pour y embrasser mon ancien ami, et pour le remercier de ses bontés[1] : la plus grande qu'il puisse avoir à présent est de venir dîner avec moi, mercredi prochain. Sera-t-il assez aimable pour faire ce plaisir à son ami Voltaire?

Ce dimanche soir, rue du faubourg Saint-Honoré, près de l'hôtel Charost, n° 13, afin qu'il n'en ignore.

### 146. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Passy, ce 16.

Anges parisiens, vous saurez que nous sommes retirés à Passy, prenant des eaux qui ne me font pas grand bien, et de temps en temps travaillant à quelque chant de *Jeanne la Pucelle*, pour vous amuser et pour divertir M. de Choiseul, quand il aura mal digéré. Madame Du Châtelet fait de l'algèbre, et vous allez à l'Opéra. Mais quand est-ce que que je viendrai jouir de votre commerce délicieux, qui vaut assurément bien mieux que toute la géométrie transcendante de Newton?

Madame Du Châtelet vous fait les plus tendres compliments. J'attends avec impatience le moment de vous renouveler mon tendre et respectueux dévouement.

[1] Ses démarches pour faire entrer Voltaire à l'Académie, où la mort du cardinal de Fleury laissait un fauteuil vacant.

## 147. — AU ROI DE PRUSSE.

17 octobre.

(Le commencement et la fin de cette lettre de recommandation sont déchirés.)

....[1] Il était (ce jeune homme) connu de feu Sa Majesté; il veut absolument venir servir dans vos armées; il compte partir peut-être demain. Il m'a demandé une lettre pour Votre Majesté. J'ai eu beau lui dire que je ne prenais pas de telles libertés, il m'a répliqué qu'il fallait que j'écrivisse : cet homme est si résolu, que je ne le suis guère avec lui; je crois qu'il me battrait, si je ne lui donnais pas la lettre. Je préviens donc Votre Majesté que j'aurai cette effronterie, moitié par peur, moitié par envie de servir Votre Majesté.

Il vient tous les jours ici de jeunes officiers français; on leur demande ce qu'ils viennent faire : il disent qu'ils vont chercher de l'emploi en Prusse. Il y en a quatre actuellement de ma connaissance; l'un est le fils du gouverneur de Bergues-Saint-Vinox, nommé de Palme; l'autre le garçon-major du régiment de Luxembourg, nommé Champflour, l'autre le fils d'un président, l'autre le bâtard d'un évêque; celui-ci s'est enfui avec une fille, cet autre s'est enfui tout seul; celui-là a épousé la fille de son tailleur; un cinquième veut être comédien, en attendant qu'on lui donne un régiment. C'est une chose plaisante que la jeunesse française : ce sont les marionnettes de l'Europe.

J'apprends une nouvelle qui me charme. Votre Majesté fait revenir de pauvres anabaptistes qu'on avait chassés, je ne sais pas trop pourquoi.

[1] Le nom est illisible.

### 148. — A M. THIERIOT.

Versailles.... 1745.

Je suis à Versailles en retraite, mon cher Thieriot. Je n'y vois personne. Je travaille beaucoup, et rien ne m'y manque que vous. Je brave ici la fortune dans son temple, et je fais à Versailles le même personnage qu'un athée dans une église. Ne m'oubliez pas, quoique je sois retiré du monde.

Lefèvre, notre petit peintre, m'a promis qu'il irait travailler dimanche chez M. le lieutenant civil[1]. Si on venait le prendre, ayez donc la bonté, mon cher ami, de l'y mener de très-bonne heure. Si vous pouviez voir M. le lieutenant civil avant ce temps, et lui rendre cette lettre cachetée avec enveloppe, je vous serais très-obligé. Écrivez-moi, si votre paresse vous le permet.

A Versailles, ce mercredi matin, à l'hôtel de Villeroy.

Les deux airs de tête que M. Lefèvre doit prendre sont à la bataille d'Ivry et au premier chant[2], gravés l'un par Thomassin et l'autre par Desplaces. Ces deux estampes sont sûrement dans la maison de madame de Bernières; je les ai laissées ou dans son appartement, ou dans la chambre que j'ai occupée en dernier lieu.

[1] D'Argouges de Fleury, lieutenant civil depuis 1710.

[2] De *la Henriade*.

## 149. — AU MÊME.

Versailles, ce 27 février.

Mon cher ami, je n'ai ici ni mains, ni pieds, ni tête, tant je suis las. Je vous écris de la main d'un autre pour vous dire que je songe beaucoup plus à vos intérêts que je ne suis occupé du tapage de ce pays-ci. La solidité de l'amitié est toujours chez moi préférable à la fumée. Le roi est fort content des soins qu'on a pris pour lui plaire[1]; mais il y a dans le monde un roi[2] que je ne veux plus aimer que quand vous serez content de lui. Je vous embrasse tendrement.

## 150. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

20 mars, samedi au soir.

Vous n'êtes jaloux que de faire du bien, et il y a peut-être des personnes qui sont un peu jalouses des fonctions de leur département. J'ai donc recours encore à vos bontés, Monseigneur, pour vous supplier non-seulement d'encourager le roi, mais d'encourager aussi M. de Maurepas à terminer l'affaire qui me regarde et à ne pas la faire à moitié. Je vous devrai le bonheur de ma vie; mais je vous le dois encore bien davantage, pour la permission que vous m'avez toujours donnée de profiter des charmes de votre société et des agréments d'un esprit conduit par le meilleur

[1] Voltaire fit, cette année, l'opéra de *la Princesse de Navarre*, pour le mariage du Dauphin, et *le Temple de la Gloire*, pièce en l'honneur de la victoire de Fontenoi et de la paix qui suivit.

[2] Le roi de Prusse, qui payait assez mal les services littéraires de Thieriot.

cœur du monde; aussi vous savez si je vous suis attaché, et si mon tendre et respectueux dévouement dépend le moins du monde de la fortune.

151. — A M. NERICAULT DESTOUCHES.

Paris, ce 8 mai.

J'ai été à Châlons, monsieur, garder le fils de madame Du Châtelet qui avait la petite vérole; c'est là que j'ai lu et relu le beau recueil dont vous avez bien voulu me faire présent. J'en ai senti tout le prix, et j'avoue que je ne reviens point d'étonnement que les comédiens ne jouent pas tous les jours vos belles pièces. Les comédiens n'entendent guère leurs intérêts, ce me semble, de ne pas nous donner souvent *le Médisant*, *l'Homme singulier*, *l'Ingrat*, *le Curieux impertinent*, *l'Ambitieux*, en un mot ce que vous avez fait.

Je viens de relire encore *le Dissipateur*, qui me paraît un ouvrage bien digne de vous. J'avoue que je donne la préférence au *Glorieux*, dont vous savez que j'ai toujours été idolâtre. Mais il n'y a aucun de vos ouvrages que je ne voulusse voir paraître sur le théâtre; nous les verrons apparemment, quand il y aura des comédiens dignes de les jouer. En attendant, leur lecture me consolera. Ceux qui aiment la vraie morale doivent en faire leurs délices : je suis bien fâché d'être privé de celles de votre conversation ; l'homme et l'auteur me seront toujours également chers. Pardonnez à un pauvre malade, s'il ne vous écrit pas de sa main; il ne vous est pas moins tendrement attaché.

152. — A M. THIERIOT.

Mai.

Je vous renvoie la prose de M. le maréchal de Schmettau; mais je n'ose encore y ajouter mes vers. Je deviens plus difficile de jour en jour sur mes faibles ouvrages, et le divertissement du mariage de M. le Dauphin me prend toute ma pauvre âme, dont l'étui est plus malade que jamais au moment que je vous écris. Ah! mon ancien ami, une bonne digestion vaut mieux que de bons vers.

153. — A M. DE MONCRIF.

Le petit billet de mon cher Sylphe[1] a été par les airs à Fontainebleau, de là à Paris. Mon cher Sylphe n'a qu'à venir avec madame de la Popelinière, lundi, demain, ou mercredi, à Versailles, s'il veut embellir de sa céleste présence nos fêtes terrestres.

154. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

28 juin.

On prétend, Monseigneur, que vous donnerez bientôt une paix glorieuse : il n'y a que cela au-dessus d'une victoire. Votre nom sera aussi cher à la nation qu'à moi. J'ajouterai un acte pour vous à ma fête. Daignez protéger mon petit paquet pour Amsterdam. Je me souviens d'une certaine lettre pour Édimbourg; si vous l'aviez encore, vous pourriez aisément l'envoyer

[1] Allusion à l'opéra-ballet de *Zélindor, roi des sylphes*, que Moncrif venait de faire jouer à Versailles.

à l'abbé de La Ville, qui la mettrait tout simplement à la poste. J'abuse horriblement de vos bontés,

O et præsidium et dulce decus meum.

La tête me tourne de vers et de fêtes.

155. — AU MÊME.

A Champs, 4 juillet.

Vous allez donc, Monseigneur, faire le siége d'Oudenarde; mais on dit que tout va mal en Allemagne, et que vous allez repasser le Rhin. Si cela est, vous avez quitté le solide pour le brillant, et ce n'était pas la peine de donner l'exclusion au grand-duc pour le voir empereur dans trois mois. Mais ce ne sont pas là mes affaires; je n'ai qu'à vous chanter. J'ai travaillé à faire de mon *Fontenoy* un monument. Je vous supplie de protéger cette lettre qui contient douze vers au moins; ce sont pour moi douze traites. Est-ce que M. votre fils est revenu? je lui présente donc mes respects.

O maudite guerre! Ne finiras-tu point? Quand chanterai-je la paix et M. d'Argenson? *Major convictor et actor!*

156. — A M. FALKENER,

SECRÉTAIRE DU DUC DE CUMBERLAND.

Paris, ce 1er octobre 1745.

Sir,

You bear a name that I love and respect[1]. I have, these twenty years since, the honour to be friend to sir Everard

[1] Voltaire croyait que le Falkener à qui il écrivait était un autre que son ami. La lettre qui suit explique cette méprise.

Falkener. I hope it is a recommendation towards you. A better one is my love for truth. I am bound to speak it. My duty is to write the history of the late campaigns, and my king and my country will approve me the more, the greater justice I'll render to the english nation.

Though our nations are ennemies at present, yet they ought for ever to entertain a mutual esteem for one another : my intention is to relate what the duke of Cumberland has done worthy of himself and his name, and to enregister the most particular and noble actions of your chiefs and officers, which deserve to be recorded, and what passed most worthy of praise at Dettingen and Fontenoy, particularities, if there is any, about general sir James Campbel's death, in short, all that deserves to be transmitted to posterity.

I dare or presume to apply to you, sir, on that purpose; if you are so kind as to send me some memoirs, I'll make use of them. If not, I'll content myself with relating what has been acted noble and glorious on our side; and I will mourn to leave in silence many great actions done by your nation, which it would have been glorious to relate. If you think fit, sir, to do me the favour I ask, I beg you will direct the paquet, to *M. de Séchelles, intendant des armées de France.*

I am, sir, with respect, your most humble and obedient servant,

VOLTAIRE,

Historiographe de France[1].

[1] Monsieur, vous portez un nom que j'aime et que je respecte. Depuis vingt ans j'ai l'honneur d'être l'ami de M. Éverard Falkener. J'espère que c'est une recommandation auprès de vous; une meilleure en-

## 157. — AU MÊME.

Paris, 23 octobre.

My dear and honorable friend,

How could I guess your musulman person had shifted Galata for Flanders? and had passed from the seraglio to the closet of the duke of Cumberland? But now I conceive it is more pleasant to live with such a prince, than to speak in state to a grand-visir by the help of an interpreter.

core, c'est mon amour pour la vérité, que j'ai mission de publier. Mon devoir est d'écrire l'histoire des dernières campagnes. Mon roi et mon pays m'approuveront d'autant plus que je rendrai une justice plus entière à la nation anglaise.

Quoique nos nations soient ennemies à présent, elles n'en doivent pas moins entretenir une estime mutuelle l'une pour l'autre. Mon intention est de raconter ce que le duc de Cumberland a fait de digne de lui-même et de son nom, et de rapporter les belles actions de vos chefs et de vos officiers qui méritent d'être recueillies, ce qui s'est passé de plus digne d'éloge à Dettingen et à Fontenoy, et, s'il est possible, quelques particularités sur la mort du général Campbel, en un mot, tout ce qui mérite d'être transmis à la postérité.

J'ose m'adresser à vous, monsieur, dans ce dessein. Si vous êtes assez bon pour m'envoyer quelques mémoires, j'en ferai usage; sinon je me contenterai de rapporter ce qui a été fait de noble et de glorieux de notre côté; et je regretterai vivement de garder le silence sur un grand nombre de belles actions qui appartiennent à votre nation, et que je serais fier de raconter. Si vous jugez à propos de m'accorder la faveur que je sollicite, ayez la bonté d'adresser le paquet à M. de Séchelles, intendant de l'armée de France.

Je suis avec respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE,
Historiographe de France.

Had I thought it was my dear sir Everard who was secretary to the great prince, I had certainly taken a journey to Flanders. My duty is to visit the place where your nation gave such noble proofs of her steady courage. An historian ought to look on and view the theatre, in order to dispose the scenery of the work. This would have been a sufficient motive to ask leave of coming to you. But what greater reason, what better motive than my friendship for you? Who would be so cruel as to deprive me of the pleasure of embracing again my dear friend? You would have procured to me the honour to see your noble and royal master, and to approach that great prince, whom I admire from afar. I should have learned more in two or three conversations with you, than I could do by letters. Since you are so loath to write, pray my, dear sir, in the name of our old friendship, be not so neglectful. A secretary must be used to write : and the man by whom our letters are conveyed, knows very well we do not talk of politics.

Your kindness to me, your public spirited soul, your passion for your prince's glory shall induce you to impart to me the instructions I ask of you.

I send you the ninth edition of the poem you speak of : it is but a poem. I have followed there the laws of poetry, more than those of history. Yet you will see with what respect I have spoken of the duke of Cumberland, and what just praises I have bestowed on your noble nation.

Help me to do more justice to both. I beg of you to send me the *London Magazine* of these three last

years. You may easily come at them by writing to London. I desire you would do me the favour to send the *paquet*, or parcel, to M. de Séchelles, who certainly will send it to me.

By the god the friendship! if you was to stay one month longer in Flanders, I would post away from Paris to see you; for I will be all my life your faithful and tender friend the sick[1] VOLTAIRE.

[1] Mon cher et honorable ami, comment pouvais-je deviner que votre musulmane personne eût quitté Galata pour la Flandre, et fût passée du sérail au cabinet du duc de Cumberland? Mais à présent je conçois qu'il est plus agréable de vivre avec un pareil prince que de parler en cérémonie à un grand visir, à l'aide d'un interprète.

Si j'avais pensé que ce fût mon cher monsieur Éverard qui fût secrétaire de ce grand prince, j'eusse certainement fait un voyage en Flandre. Mon devoir est de visiter les lieux où votre nation a donné de si belles preuves de son grand courage. Un historien doit voir et bien connaître le théâtre, pour mieux disposer les diverses scènes du drame. Ce motif aurait suffi pour demander la permission de me rendre auprès de vous; mais est-il une raison plus forte, un motif plus puissant, que mon amitié pour vous? Qui serait assez cruel pour me priver du plaisir d'embrasser encore mon cher ami? Vous m'auriez procuré l'honneur de voir votre noble et royal maître, et d'approcher de ce grand prince que j'admire de loin. J'en aurais appris bien plus en deux ou trois conversations avec vous que par des lettres. Je sais combien vous êtes paresseux à écrire; mais je vous conjure, mon cher monsieur, au nom de notre vieille amitié, de n'être plus si négligent. Un secrétaire doit être habitué à écrire, et celui qui transmet nos lettres sait très-bien que nous ne parlons pas politique.

Votre bonté pour moi, votre amour du bien public, votre zèle pour la gloire de votre prince, vous engagent à me communiquer les instructions que je vous demande.

Je vous envoie la neuvième édition du poëme dont vous me parlez; mais ce n'est qu'un poëme. J'ai suivi les lois de la poésie, plutôt que

## 158. — A M. DE RICHELIEU.

Le malingre Voltaire ne put hier faire sa cour à son héros; il souffre et il l'adore.

Il supplie très-humblement monseigneur le duc de vouloir bien faire parvenir au premier président de Nîmes le mémoire ci-joint, avec un petit mot de réflexion de sa part. Il ne s'agit que de recommander audit président d'examiner le mémoire, et, s'il le trouve juste, d'empêcher un procès mal fondé et très-indécent que son secrétaire veut intenter, se flattant de la protection de son maître.

Voilà pour le commandant du Languedoc[1].

Voici pour le premier gentilhomme.

Je vous prie d'ordonner qu'on joue *Zulime* et *l'Indiscret* à Fontainebleau avec mes autres pièces. Je ne veux paraître que sous vos auspices.

celles de l'histoire. Cependant vous verrez avec quel respect j'ai parlé du duc de Cumberland, et quels justes éloges j'ai donnés à votre généreuse nation. Aidez-moi à leur rendre encore plus de justice à tous deux.

Je vous prie de m'envoyer le *London Magazine* de ces trois dernières années. Vous pourrez facilement vous le procurer, en écrivant à Londres. Faites-moi le plaisir, je vous prie, d'adresser le paquet chez M. de Séchelles, qui ne manquera pas de me l'envoyer.

Par le dieu de l'amitié! si vous deviez rester encore un mois en Flandre, je partirais en poste de Paris pour vous voir; car je serai toute ma vie

Votre fidèle et tendre ami,

Le malade VOLTAIRE.

[1] Le duc de Richelieu était alors gouverneur de cette province.

### 159. — A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Octobre.

Je n'ai pas osé troubler mon héros; il faut le chanter et ne le pas importuner. S'il part, on lui prépare des lauriers[1]; s'il ne part point, on lui prépare des plaisirs. Il est toujours sûr d'avoir des Anglaises ou des Françaises à son service, et quelque chose qui arrive, il aura l'honneur d'avoir entrepris l'expédition la plus glorieuse du monde, et assurément contre vent et marée.

Conservez, monseigneur le duc, une vie si illustre et si chère. Ou je vous attendrai dans peu, ou j'irai vous faire ma cour à Londres. Je vous verrai faisant un roi, et rendant le vôtre l'arbitre de l'Europe. Tout cela serait fait, si on avait pu partir le 25. Voilà à quoi tiennent les destinées des empires! Mais la vôtre sera toujours d'être l'homme de votre siècle le plus brillant; la mienne sera d'être, si je le peux, l'Homère de cet Achille qui a quitté Briséis pour aller renverser un trône. Triomphez, vivez et honorez-moi quelquefois d'un regard dans la foule de vos admirateurs.

### 160. — A M. DE LA REYNIÈRE[2].

17 novembre.

Le très-obligé et très-malade Voltaire, Monsieur, vous demande deux grâces. La première est de vouloir bien munir de votre paraphe les quatre paquets ci-joints; la seconde, que mon cuisinier puisse servir

[1] Il s'agissait d'une descente en Angleterre pour favoriser le rétablissement du prétendant Charles-Édouard.

[2] Fermier-général des postes, savant gastronome, et père de l'auteur de l'*Almanach des Gourmands*.

d'aide au vôtre pendant quelques jours. Ce n'est pas que je prétende faire aussi bonne chère que vous. Mais un cuisinier se rouille chez un malade qui n'a point d'écuelles lavées, et il faut protéger les beaux-arts.

Personne ne vous est attaché, Monsieur, avec plus de reconnaissance que le malingre Voltaire.

### 161. — AU MÊME.

A Paris, rue Traversière, 17 décembre.

Je suis dans un si triste état, Monsieur, et ma santé est si empirée que je n'ai pu venir vous remercier de toutes vos bontés. Mais plus mon état est à plaindre, plus je compte sur la bienveillance que vous avez toujours eue pour moi. Je vous supplie de vouloir bien honorer de vos attentions ce paquet pour M. le cardinal Querini, qui m'est fort important. Je vous ai toujours obligation, Monsieur. J'ai l'honneur d'être, avec la plus vive reconnaissance, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 162. — A M. DE MONCRIF.

Vendredi, février 1746.

Aimable sylphe, je sais toutes les faveurs célestes que vous m'avez faites dans votre moyenne région; j'y serai sensible toute ma vie dans mon séjour terrestre. Mais que dites-vous de ce monstre sorti des enfers, qui prétend qu'on lui a rendu la lyre, et qui fait imprimer le libelle diffamatoire le plus punissable contre l'Académie et contre moi [1] ? Je pense que cette satire vaut

[1] Pour empêcher son élection, Roy, auteur de mauvais opéras, avait fait réimprimer un pamphlet d'un certain Baillet de Saint-Julien,

une recommandation, et que vos confrères n'en seront que plus affermis dans leurs bontés pour moi. Ils ne souffriront pas que ce scélérat les fasse rougir de leur choix. Mais comment la plus vertueuse de toutes les reines peut-elle souffrir quelquefois le plus scélérat des hommes? Je vous le dirai hardiment, vous vous rendez coupable si vous ne représentez pas à Sa Majesté la vérité[1]. Cette dernière satire est trop atroce, et ce n'est pas à la reine à paraître protéger le crime. En vérité, voici l'occasion d'effacer la honte que ce misérable jette sur la cour. Adieu, je vous embrasse avec la plus tendre reconnaissance.

### 163. — A M. L'ABBÉ ALARY[2].

A Paris, le 7 avril.

Que dites-vous, mon cher Monsieur, de ce poëte Roy? Trouvez-vous qu'il ait assez comblé la mesure? Il y a plus de dix personnes dans Paris qui lui ont entendu lire le libelle affreux qu'on vend publiquement. J'ose souhaiter l'unanimité des suffrages[3] pour réponse à cette infamie; ce sera là sa première punition. J'attends de votre amitié, et de la haine que les scélérats doivent inspirer, qu'on aura pour moi plus de bonté

intitulé : *Discours prononcé à la porte de l'Académie par M. le directeur à M. ****. Cette porte s'ouvrit enfin, malgré le poëte Roy, à l'auteur d'*Œdipe* et de *Mérope*.

[1] Moncrif avait quitté le comte de Clermont et était devenu *lecteur de la reine*.

[2] De l'Académie française, bibliothécaire et ancien précepteur de Louis XV.

[3] Il fut élu par 28 voix sur 29, à la place du président Bouhier.

que je n'aurais droit d'en attendre, s'il ne s'agissait pas dans cette occasion de confondre l'ennemi public. Roy doit me servir en voulant me nuire : votre amitié et sa rage me sont égalcment honorables.

### 164. — A M. DE MONCRIF.

A Paris, le 7 avril.

J'ai reçu, mon très-sage et très-aimable ami, le paquet que vous m'avez envoyé. Je vous remercie bien davantage de votre conversation avec le père Perrusseau [1]; il est d'une compagnie à laquelle je dois mon éducation, et le peu que je sais. Il n'y a guère de jésuites qui ne sachent que je leur suis attaché dès mon enfance. Les jansénistes peuvent n'être pas mes amis; mais assurément les jésuites doivent m'aimer, et ils manqueraient à ce qu'ils doivent à la mémoire du père Porée, qui me regardait comme son fils, s'ils n'avaient pas pour moi un peu d'amitié. Le pape, en dernier lieu, a chargé M. le bailli de Tencin de me faire des compliments de la part de Sa Sainteté, et de m'assurer de sa protection et de sa bienveillance. Je me flatte que les bontés déclarées du père commun m'assurent de celles des principaux enfants, et d'ailleurs le père Perruseau pourra savoir un jour que, sans avoir l'honneur de le connaître, je me suis intéressé à lui plus qu'il ne pensait. Mon attachement pour un très-grand roi hérétique ne m'a pas gâté, comme vous voyez.

Adieu; soyez bien sûr que je suis plus reconnaissant et plus tendre pour mes amis que pour les monarques. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

[1] Confesseur du roi, auteur d'un *Panégyrique de Saint-Louis* et de sermons estimés.

## 165. — A M. LE PRINCE DE CRAON.

Sia lecito ad un antico servitore di tutta la sua famiglia, particolarmente honorato dell' amicizia del principe di Beauvau, suo pregiatissimo figlio, d'inviare alla Vostra Altezza questo piccolo saggio[1]. Rendo questo homaggio alla lingua italiana, e piglio la libertà di metterlo sotto il suo padrocinio. Se ella si degnasse di presentarlo all' Academia della Crusca, ed a quelle altre che sono nel suo governamento, sarei troppo fortunato. Ho già l'honore d' essere aggregato all' Instituto di Bologna; ma favorito da Vostra Altezza, potrei forse aspirare ad altri honori, che mi renderebbero, benche da lungi, uno de' suoi vassalli. Non voglio infastidirla con una longa tediosa lettera; ma le sarò eternamente obbligato. In tanto m'inchinandole con ogni maggiore ossequio, mi protesto di Sua Altezza umilissimo e devotissimo servitore.

## 166. — A MONSIEUR***

A L'OCCASION DE LA LETTRE DE M. D'ARGENSON A M. VAN HOEY, AMBASSADEUR DES PROVINCES-UNIES [2].

Juin.

Le roi mon maître, Monsieur, qui ne prend de parti dans les querelles de l'Europe que celui du bien public

[1] Sa *Dissertation sur les changements arrivés dans notre globe.*

[2] Cette lettre diplomatique a été écrite après la bataille de Culloden, qui ruina les espérances de Charles-Édouard. Une note placée au commencement de la page porte : « Lettre de M***, chambellan du roi de P....., à M***. » On sait que Voltaire servit plus d'une fois de sa plume et par des démarches secrètes la politique généreuse du ministère de cette époque.

et de la paix nécessaire qu'il désire, a lu avec beaucoup d'attention la lettre que le roi de France a fait écrire par son ministre à l'ambassadeur des états-généraux au sujet du prince Charles-Édouard, et de ses partisans qui ont succombé par le sort de la guerre, après des prodiges de valeur. Le roi mon maître en eût écrit autant, s'il en eût été requis, quoiqu'il ne soit pas lié par le sang à la maison de Stuart, et le mérite du prince Édouard peut suffire pour engager tout monarque, ami du courage et de la clémence, à faire une telle démarche.

Nous avons été étrangement surpris dans notre cour que plusieurs personnes à Paris aient trouvé dans cette lettre, écrite au nom du roi de France, trop peu de hauteur, et que le conseil de Londres l'ait jugée trop audacieuse.

Notre cour, qui ne se détermine ni par les cabales qui peuvent partager Paris, ni par l'esprit qui anime la cour de Saint-James, a pensé unanimement que cette déclaration des sentiments du roi de France est digne à la fois d'un roi très-chrétien qui fait la guerre en voulant la paix, et qui a la vertu de représenter à son ennemi même ce que les rois doivent à l'humanité. Non-seulement nous avons regardé cette démarche comme une action de générosité, mais comme une ouverture d'accommodement. Nous sommes persuadés ici de deux choses, que le ministère de France veut sincèrement la paix et qu'il fera toujours la guerre avec vigueur.

Il serait bien temps que cette guerre, dont nous ne laissons pas de ressentir les effets par l'interruption de notre commerce, pût finir; nous l'avons espéré

quand nous avons vu que la plus grande partie des Provinces-Unies la désirait de bonne foi, et que le roi de France avait poussé ce grand ouvrage jusqu'à signer avec le roi de Sardaigne un traité qui devait contenter plus d'une partie intéressée, et produire sûrement le bien général. Dieu n'a pas permis que des intentions si nobles et une politique si admirable aient eu leur effet; mais il est bien difficile qu'à la fin elles ne réussissent pas; car j'ose dire qu'un roi puissant et bien servi, qui désire réellement la paix, ne peut longtemps la désirer en vain. Il serait bien étrange que le roi très-chrétien la proposât dans Anvers, à la tête de plus de cent mille hommes, et ne l'obtînt pas. Mais alors qui devrions-nous bénir, qui devrions-nous condamner? A qui imputer le malheur de l'Europe, et sur qui en tomberont les calamités, etc.

Au reste, Monsieur, soyez persuadé que ce sont les ennemis de cette paix qui font courir tous les petits bruits dont vous me parlez, qui accréditent des rumeurs ridicules, et qui chargent un ministère si bien intentionné de leurs propres discours et de leurs expressions basses et indécentes. Nous recevons ici toutes ces petites calomnies avec le mépris qu'elles méritent.

### 167. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, samedi 10 juin 1746.

Je vous ai envoyé ce matin le petit billet, je voulais avoir l'honneur de vous voir. Vous ne me faites rien dire. Sachez que j'ai dit à madame de Pompadour que vous pourriez bien la venir voir aujourd'hui. Voulez-vous que j'aie l'honneur de vous y accompagner? Je vous

dirais en chemin bien des choses; mais vous en avez trop à faire. Comptez que personne ne vous est plus solidement attaché que madame Du C... et V...

La paix, Monseigneur, la paix, et vous êtes un grand homme, *même parmi les sots.*

### 168. — A M. LE CHEVALIER DE FALKENER.

Paris, 13 juin.

My dearest and most respected friend,

Although I am a popish dog, much addicted to his Holiness, and like to be saved by his power, yet I retain for my life something of the english in me; and I can not but pay you my compliment upon the brave conduct of your illustrious duke. You have made a rude, rough campaign in a climate pretty different from that of Turky.

You have got amongst your prisoners of war a French noble man called the marquis d'Eguilles, brother to that noble and ingenious madman who has wrote the *Lettres juives*. The marquis is possessed of as much wit as his brother, but is a little wiser. I think no body deserves more your obliging attention, I dare say kindness. I recommend him to you from my heart. My dear Falkener is renowned in France for many virtues and dear to me for many benefits; let him do me this new favour, I will be attached to him for all my life.

Farewell, my dear friend; let all men be friends, let peace reign over all Europe[1]!

[1] Mon très-cher et très-respectable ami,

Quoique je sois un chien de papiste, très-dévoué à Sa Sainteté et espérant bien d'être sauvé par sa puissance, cependant je conserve en moi pour la vie quelque chose d'anglais, et je ne peux que vous

## 169. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Paris, jeudi 23 juin.

Triomphez en tout, comme vous venez de l'emporter pour mon cher abbé de La Ville [1]. Comptez, Monseigneur, que vous viendrez à bout de tout, et qu'il est impossible qu'un cœur si noble, un esprit si droit, un travail si supérieur ne vous assurent tout ce que vous méritez; *car cettuy là est pour faire grand pourfit à l'État et à son maistre.* ·

## 170. — AU MÊME.

22 juillet.

Eh bien! Monseigneur, il faut marier notre dauphin à Éléonore-Marie-Thérèse, princesse de Savoie, née le 28 février 1728, et madame Henriette à Victor-Amédée, duc de Savoie; renouer ainsi, par ces beaux nœuds, votre traité de Turin, dont je serai l'éternel admirateur; rendre la France heureuse par une belle paix, et votre nom immortel malgré les sots.

faire mon compliment de la vaillante conduite de votre illustre duc. Vous venez de faire une campagne dure et pénible, dans un climat un peu différent de la Turquie.

Vous avez l'avantage d'avoir parmi vos prisonniers de guerre un gentilhomme français, appelé le marquis d'Éguilles, frère du généreux et spirituel fou qui a écrit les *Lettres juives*. Le marquis est plein d'esprit, comme son frère; mais il est un peu plus sage. Je crois que personne ne mérite davantage votre obligeant intérêt, j'ose même dire votre amitié. Je vous le recommande de tout mon cœur. Mon cher Falkener est renommé en France pour bien des vertus; il m'est cher, à moi, pour mille bontés; qu'il m'accorde cette nouvelle faveur, je lui serai attaché à jamais.

Adieu, mon cher ami; que tous les hommes soient amis! que la paix règne sur toute l'Europe!

[1] Qui venait d'être nommé premier commis aux affaires étrangères.

## 171. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Août.

Que dites-vous de moi, mes adorables anges, de revoir sans moi madame Du Châtelet? Vous ne direz pas que je suis un courtisan, mais que je suis un vrai commis au bureau de la guerre, dépouillant des registres, examinant des lettres des généraux, et travaillant à cette histoire dont vous avez approuvé le commencement. J'ai reçu les anecdotes de M. d'Azincourt[1], que vous m'avez bien voulu envoyer. Je n'ai pas manqué d'en faire usage et de les placer dans leur niche. Cet ouvrage fera la consolation de ma vie, s'il a votre approbation. Je voudrais travailler pour la gloire de ma nation et vivre avec vous.

## 172. — A M. WALTHER,

LIBRAIRE DU ROI, A DRESDE.

Fontainebleau, 1747.

Je reçois votre lettre, Monsieur, avec les preuves authentiques que les libraires hollandais m'en avaient imposé. Je concourrai de tout mon pouvoir au succès de votre entreprise, et je vous fournirai de quoi rendre votre édition supérieure à toutes les autres. Vous aurez incessamment les autres tomes, avec la préface historique qui doit être à la tête du premier. Je vous ferai tenir une planche gravée; en un mot, je vous rendrai tous les services qui dépendront de moi, non-seulement

[1] Jeune officier qui s'était particulièrement distingué dans les dernières campagnes. Il s'agissait du *Précis du règne de Louis XV*.

dans cette occasion, mais dans toutes celles qui se présenteront à l'avenir, étant entièrement à vous de tout mon cœur.

*P. S.* Il faut que votre correcteur redouble de zèle et d'attention : j'ai déjà aperçu des fautes dans ce que vous m'avez envoyé.

### 173. — A M. DE LA PLACE[1].

Vis-à-vis la barrière des Sergents,
à Paris, 26 novembre.

On me renvoie, Monsieur, de Versailles une lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'adresser à Fontainebleau. Je la reçois dans le moment, et je me hâte de vous dire combien je m'intéresse à vos succès.

Je fis mon devoir dès que je sus que vous étiez le premier en date, et je le ferai encore, dès qu'il s'agira de joindre mon suffrage à tous ceux que vous allez mériter.

Je suis idolâtre du progrès des arts. Les succès des autres m'ont toujours été chers, et je n'ai jamais plus éprouvé ce sentiment que dans l'occasion qui se présente.

J'ai l'honneur d'être, avec une estime infinie, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 174. — A MONSIEUR ***,

ACADÉMICIEN D'ANGERS.

A Sceaux, ce 26 novembre.

Je reçois, Monsieur, avec une respectueuse reconnaissance l'honneur que l'Académie d'Angers veut bien

[1] Auteur de plusieurs tragédies, entre autres *Venise sauvée* et *Adèle de Ponthieu*, qui eurent quelque succès.

me faire. Permettez que je vous supplie de lui présenter mes remerciements. Je voudrais bien être à portée de le faire moi-même; ce serait pour moi un devoir et un plaisir.

J'aurai au moins la consolation de voir mon nom dans votre liste, et je me flatterai que ceux qui m'ont fait l'honneur de me choisir me conserveront toujours quelque bienveillance. C'est avec ces sentiments que j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 175. — A M. DE MONCRIF.

..... 1748.

Mon aimable Sylphe, vous auriez été content; madame Du Châtelet a chanté *Zirphé*[1] avec justesse, l'a jouée avec noblesse et avec grâce. Mille diamants faisaient son moindre ornement. Allez, allez, laissons dire; les beaux-arts sont honorés. On dansait dans le règne de Louis XIV, on chante dans celui de Louis XV, et moi je chante vos louanges avec ma voix aussi enrouée que celle de M. de Richelieu; mais c'est de bon cœur.

### 176. — AU MÊME.

Mon très-aimable Almanzor, j'ai été chez vous aujourd'hui pour vous demander en grâce de vouloir bien engager le libraire qui débite la nouvelle édition de *la Henriade* à ne laisser échapper aucun exemplaire qui ne soit purgé de la note en question[2]. Je fis saisir, il y a deux ans, une édition dans laquelle on avait mis

[1] Personnage de l'opéra de *Zélindor*.

[2] Sur la damnation éternelle.

cette note avec plusieurs autres qui me révoltèrent beaucoup. Je suis bien éloigné assurément de vouloir faire de la peine à ce libraire. Je n'en veux faire à personne; mais j'avoue que je serais au désespoir qu'on défigurât mon ouvrage par des notes pareilles. Je suis persuadé que, si vous voulez bien lui écrire, il mettra un carton tel que je le lui ai fait fournir, et c'est principalement à vous que je veux en avoir l'obligation. Je vous en prie instamment, mon très-aimable roi des Sylphes.

### 177. — A M. BERRYER,

LIEUTENANT DE POLICE.

A Paris, ce 8 septembre.

Monsieur,

Permettez qu'en partant pour Lunéville, j'aie l'honneur de vous remercier de toutes vos bontés. Je vous supplie d'y ajouter celle de faire ordonner à la chambre syndicale des libraires qu'on tienne la main à empêcher toute édition subreptice de *Sémiramis*. J'ai tout lieu de craindre l'abus que l'on veut faire des copies informes répandues dans Paris. Je vous demande plus que jamais dans cette occasion votre protection pour les belles-lettres et pour moi.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus vive reconnaissance, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 178. — A M. LE CHEVALIER FALKENER.

Lunéville, à la cour de Lorraine, ce 5 novembre 1748.

Dear sir, your letter has afforded me the most sensible satisfaction; for when my friendship for you began, it was a bargain for life. Time that alters all

things, and chiefly my poor tattered body, has not altered my sentiments.

You acquaint me you are a husband and a father, and I hope you are an happy one. It behooves a secretary to a great general, to marry a great officer's daughter; and really, I am transported with joy to see the blood of Marlborough, mixed with that of my dearest Falkener. I do present your lady with my most humble respects, and I kiss your child.

You are a lusty husband, and I, a weak bachelor, as much unhealthy as when you saw me, but some twenty years older. Yet I have a kind of conformity with you; for if you are attached to a hero, so I am in the retinue of an other, though not so intimately as you are. My king has appointed me one of the ordinary gentlemen of his chamber : *Gentilhomme ordinaire de sa chambre*. Your post is more honourable and profitable; yet I am satisfied with mine, because if it gives not a great income, it leaves me at my full liberty, which I prefer to kings.

The king of Prussia would once have given me one thousand pounds sterling *per annum* to live at his court; and I did not accept of the bargain, because the court of a king is not comparable to the house of friend. I have lived these twenty years since with the same friends; and you know what power friendship gets over a tender soul, and over a philosophical one.

I find a great delight in opening my heart to you, and in giving you thus an account of my conduct. I will tell you that being appointed also historiographer of France, I write the history of the late fatal

war, which did much harm to all the parties, and did good only to the king of Prussia. I wish I could show you what I have wrote upon that subject. I hope I have done justice to the great duke of Cumberland. My history shall not be the work of a courtier, nor that of a partial man, but that of a lover of mankind.

As to the tragedy of *Sémiramis*, I'll send it to you within a month or two. I always remember with great pleasure, that I dedicated to you the tender tragedy of *Zaïre*. This *Sémiramis* is quite of an other king. I have tryed, though it was a hard task, to change our French *petits-maîtres* into athenian hearers. The transformation is not quite performed; but the piece has met with great applause. It has the fate of moral books that please many, without mending any body.

I am now, my dear friend, at the court of king Stanislas, where I have passed some months with all the easiness and cheerfulness that I enjoyed once at Wandsworth : for you must know that king Stanislas is a kind of Falkener... He is indeed the best man alive. But, for fear you should take me for a wanderer of courts and a vagabond courtier, I will tell you that I am here with the very same friend whom I never parted from for these twenty years past, the lady Du Chastelet, who comments Newton, and is now about printing a french translation of it; she is the friend I mean.

I have at Paris some enemies, such as Pope had at London; and I despise them as he did. In short, I live as happy as my condition can permit:

> Excepto quod non simul esses, cetera lætus!

I return you a thousand thanks, my dearest and worthy friend. I wish you all the happiness you deserve; and I'll be yours for ever[1]. VOLTAIRE.

[1] Cher monsieur, votre lettre m'a fait le plus sensible plaisir; car, lorsque mon amitié pour vous a commencé, ce fut un bail pour la vie. Le temps qui altère toute chose, et particulièrement mon pauvre corps usé, n'a pas changé mes sentiments.

Vous m'apprenez que vous êtes mari et père; j'espère que vous êtes doublement heureux. Il convient au secrétaire d'un grand général d'épouser la fille d'un grand capitaine, et je suis vraiment ravi de voir le sang de Marlborough mêlé à celui de mon cher Falkener. Je présente mes très-humbles respects à madame votre femme, et j'embrasse votre enfant.

Vous êtes un mari vigoureux, et moi un faible garçon, aussi mal portant que lorsque vous m'avez vu, seulement plus vieux de quelque vingt ans. Cependant j'ai une sorte de conformité avec vous; car si vous êtes attaché à un héros, je suis, moi, à la suite d'un autre, mais non pas aussi près que vous. Mon roi m'a nommé *gentilhomme ordinaire de sa chambre*. Votre place est plus honorable et plus avantageuse; néanmoins je suis content de la mienne, car si elle ne me donne pas un grand revenu, elle me laisse toute ma liberté, ce que je préfère aux rois.

Le roi de Prusse voulut une fois me donner mille livres sterling par an pour vivre à sa cour; je n'acceptai pas le marché, parce que la cour d'un roi n'est pas comparable à la maison d'un ami. J'ai vécu ces vingt dernières années avec les mêmes amis, et vous savez quel empire l'amitié prend sur une âme tendre et philosophe.

J'éprouve un grand bonheur à vous ouvrir mon cœur et à vous rendre ainsi compte de ma conduite. Je vous dirai qu'étant nommé aussi historiographe de France, j'écris l'histoire de cette dernière guerre si funeste, qui fit tant de mal à tous les partis et ne fit de bien qu'au roi de Prusse. Je voudrais pouvoir vous montrer ce que j'ai écrit sur ce sujet. J'espère que j'ai rendu justice à l'illustre duc de Cumberland. Mon histoire ne sera pas l'ouvrage d'un courtisan ni d'un homme partial, mais celui d'un ami de l'humanité.

Quant à la tragédie de *Sémiramis*, je vous l'enverrai dans un mois

## * 179. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 1er décembre.

Divins anges, je serai sous vos ailes à Noël. Madame Du Châtelet a envoyé trop de copies de la bagatelle de la *Statue*[1]. M. de Puisieux[2] m'a remercié du *Panégyrique de la paix*[3] avec la tendresse d'un père qui voit son enfant applaudi.

ou deux. Je me rappelle toujours avec plaisir que c'est à vous que j'ai dédié la tendre tragédie de *Zaïre*. Cette *Sémiramis* est d'un tout autre genre. J'ai essayé, malgré la difficulté de la tâche, de changer nos petits-maîtres français en auditeurs athéniens. La transformation n'est pas tout à fait opérée; cependant la pièce a été reçue avec de grands applaudissements. Elle a le sort des livres de morale, qui plaisent à beaucoup de monde sans corriger personne.

Je suis maintenant, mon cher ami, à la cour du roi Sianislas, où j'ai passé quelques mois avec toute la liberté et l'agrément dont je jouissais autrefois à Wandsworth ; car vous savez que le roi Stanislas est une espèce de Falkener. C'est, en vérité, le meilleur homme de la terre. Mais pour que vous n'alliez pas me prendre pour un coureur de rois et un courtisan vagabond, je vous dirai que je suis là avec le même ami dont je ne me suis jamais séparé depuis ces derniers vingt ans, madame Du Châtelet, qui commente Newton et fait imprimer maintenant ce travail en français. C'est elle qui est l'ami dont je veux parler.

J'ai à Paris quelques ennemis, comme Pope en avait à Londres, et comme lui, je les méprise. En un mot, je suis aussi heureux que ma condition me le permet :

Excepto quod non simul esses, cetera lætus !

Je vous envoie mille remerciements, mon très-cher et digne ami. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, et je serai pour jamais votre tout dévoué VOLTAIRE.

[1] *Zadig*, qui a paru d'abord sous le nom de *Memnon*.

[2] Ministre plénipotentiaire au congrès de Breda.

[3] Panégyrique de Louis XV, qui venait de conclure la paix.

Je fais ce que je peux pour de Mouhi; mais il est bien difficile de venir à bout de mon petit projet.

Je rapetasserai *Sémiramis* sous vos yeux; je serai inspiré par vos conseils, qui sont mes guides, et par l'envie de vous plaire, qui est ma passion dominante.

Mais mes anges sont donc au diable? Que deviendrai-je? Je reprends *Sémiramis* en sous-œuvre; je corrige partout selon que le cœur me dicte, *spiritus flat ubi vult.* Malheureusement j'ai oublié tout net quelques changements que j'avais faits, et que je crois vous avoir envoyés.

Jouez-vous à *la comète*[1] ? J'y joue tous les jours, mais je ne la sais pas.

### 180. — AU MÊME.

Cirey, ce 24 décembre.

De Lunéville me voilà à Cirey, et je ne serai auprès de mes anges qu'après les Rois. Je suppose que le père de La Tour leur a envoyé une copie de *Sémiramis ;* mais je leur en apporterai une autre dont ils seront plus contents. J'aurai d'ailleurs tout le temps de travailler sous leurs yeux, puisqu'on m'assure qu'on joue *Catilina*[2].

Madame Du Châtelet avait donc oublié que je lui avais fait, de votre part, compliment sur cette charge? Je ne lui en ai pas fait de la mienne, car cette charge est une chimère. Il n'y a de bon que les appointements, et, ce qui vaut encore mieux, le bonheur de vivre avec un roi qui est en vérité presque aussi aimable que vous.

[1] Jeu où une carte porte particulièrement le nom de *Comète.*

[2] Tragédie de Crébillon, représentée le 12 décembre 1748.

Nous partons ; je passe d'un ciel dans un autre ; je vais du roi Stanislas à vous : je n'étais pas son sujet, mais je suis le vôtre.

Bonsoir, adorables créatures.

### 182. — A M. LE CARDINAL QUERINI.

A Cirey, le 3 janvier 1749.

Le porgo il mio riconosciamento pei gentilissimi versi che Vostra Eminenza si è compiacita d'inviarmi, e per la licenza che mi concede di dedicarle la mia tragedia di *Semiramide*. Non poterò far stamparla avanti due o tre mesi, perchè sono caduto ammalato alla corte di Lorraine, e mi sono retirato nel castello di Cirey, in Sciampagna, colla signora marchesa Di Châtelet, la più virtuosa donna di tutta la Francia. Ella ha letto le vostre opere latine e toscane, e rende all' illustrissimo autore tutta la giustizia che gli è dovuta. Vorrei che questa piccola nostra Arcadia fosse un poco più vicina al vostro vescovado ed al vostro parnasso ; sono veramente troppo lontano da V. E. La mia mente fa ogni giorno il viaggio d'Italia. Ma il cattivo stato del corpo mi ritiene ; *spiritus enim promptus est, caro autem infirma*. Qualunque sia il paese che io abiti, sarò sempre, colla più viva gratitudine, di Vostra Eminenza, obbedientissimo ed umillimo servitore.

### 183. — A M. D'ARNAUD[1].

A Cirey, ..... janvier.

Je vous ai aimé dès que je vous ai connu, et j'ai toujours cru que vous seriez un honnête homme et un

[1] D'Arnaud Baculard, auteur des *Nouvelles*, des *Délassements*, etc. ; il était un des correspondants de Frédéric.

homme aimable; je l'espère plus que jamais. Mettez à profit votre jeunesse, étudiez sérieusement, et rendez-vous utile à vous-même. Si je peux jamais être à portée de vous marquer solidement mes sentiments pour vous, et l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde, comptez absolument sur Voltaire.

En attendant le paquet de Berlin, voici une petite drôlerie dont vous pourrez régaler Sa Majesté prussienne; il en a couru des copies fort infidèles. Vous devriez bien me dire votre avis sur cette bagatelle, et m'apprendre aussi des nouvelles de *Catilina*.

Adieu, mon cher enfant, je serai tout le mois de janvier à Cirey.

### 184. — AU MÊME.

A Cirey... janvier.

La malédiction, mon cher enfant, est sur nos paquets. Je me flatte qu'enfin on a trouvé à Paris, dans la bibliothèque du suisse de la maison, les papiers de milord Chesterfield; mais pour celui du roi de Prusse, il lui est arrivé malheur. On a eu la bonté de le fourrer dans une boîte qu'on envoyait à madame Du Châtelet par le courrier de Strasbourg. Ce grand courrier, qui court à dix lieues de Cirey et qui se soucie peu de cette boîte non chargée à la poste, a passé son chemin sans songer à nous. Il y a huit jours que je devrais avoir reçu la lettre du Salomon et de l'Alexandre du Nord. Je vous prie de lui mander mon désastre, afin qu'il n'accuse pas mon silence; il n'a déjà que trop de raison de me condamner : je l'ai négligé autant que vous me négligez. Je suis aussi paresseux avec les rois que je vous ai reproché de l'être avec vos amis.

Faites, je vous prie, les plus tendres compliments de ma part à mon cher Isaac, que j'aime encore plus depuis qu'il vous a servi. Mettez-moi aux pieds de MM. les princes de Wurtemberg.

Avez-vous vu *Catilina?* On m'en écrit beaucoup de mal ; mais je n'en croirai que ce que vous m'en direz. Il y a dix ou douze personnes à Paris, tout au plus, qui se connaissent bien en vers, et vous êtes assurément du nombre. *Vale.*

### 185. — A M. BERRYER,

LIEUTENANT DE POLICE.

Paris, 4 février.

Monsieur, étant arrivé malade, je n'ai pu avoir l'honneur de vous faire ma cour et de vous renouveler ma sincère reconnaissance de toutes vos bontés. Je voudrais présenter à S. M. son *Panégyrique* traduit en plusieurs langues. Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien me favoriser dans cette petite entreprise, et de permettre que je fasse tirer une cinquantaine d'exemplaires de l'anglais, de l'italien, du latin et de l'espagnol. Comme la chose presse et que je voudrais pouvoir mettre aux pieds de S. M. ce petit monument de sa gloire, le jour que notre Académie ira le complimenter, vous sentez bien que je ne peux passer par les formalités ordinaires, et vos bontés valent bien des formalités.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect et la plus vive reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 186. — AU CARDINAL QUERINI.

Paris, 16 février.

Le mando lo sbozzo della mia dedicazione, nella quale ho pigliato la libertà di parlare a Vostra Eminenza come ad un grand ' uomo, a cui accresce un men bel lustro dallo splendor della sua casa e della sua dignità, che dal merito impareggiabile della sua persona. La supplico di ricevere colla sua solita benignità il tributo della mia ammirazione e del mio ossequio. Se degni di favorirmi col suo parere, e coi suoi stimatissimi avvisi, gli aspetto per seguitarli; e, baciando il lembo della sua porpora, rimango, con ogni maggiore rispetto, suo umillimo e devotissimo servitore.

### 187. — A M. FALKENER.

Paris, 29 mars 1749.

Dear sir, I have recieved your new favours, and those of mylord Chesterfield. There are many good accounts in the *Annals of Europe*, as well as in the *History of the late Insurrection in Scotland*, though intermixed with a great number of errors. I wish I could find in every country such materials from whence my duty is to separate the wheat from the chaff; but all seems to me but chaff in the pamphlets: 'tis great pity that your nation is over-run with such prodigious lumbers of scandal and scurrilities! However one ought to look upon them as the bad fruits of a very good tree called liberty.

I have been disturbed these two months and kept from writing my history, which I hope will be the

work of the historiografer of the honest man, rather than that of the historiografer to a king. I think truth may be told, when it is wisely told, and I know my master loves it. I am neither a flaterer, nor a writer of satires. I am confident my candour and our old friendship will persuade you to help me with all the materials you can find in your way.

You will to me the greatest favour if you can send me the relation of admiral Anson's voyage, and the *Ample disquisition* about the proper means to civilise the Highlanders and to improve that country. I don't know the exact title of that little book, which, they say, is very curious and well written; but it begins with these words, *Ample disquisition*. Pray, my dear sir, give orders to one of your men to come at it.

If you know any thing worth notice concerning the late general war, transactions, maritime expeditions, etc., I intreat you to favour me with them.

Pray, who is that M. Smith, by whose means was raised so considerable a sum in the City for the support of government, and to whom you wrote by the duke's order? Methinks such a good patriot should be mentioned.

If you see mylord Chesterfield, pray be so kind as to present him with my acknowledgement and respects.

I am from the bottom of my heart sensible of your tender and usefull remembrance. You do not forget your old friends, and I'll be attached to you, 'till the last day of my life. Be sure, if I enjoy a better health, I will cross the sea again, in order to see you : it is a consolation I long after. — Since you govern the posts

[the king had appointed sir Everard Falkener post-master general], you may very easily convey your paquets, and even the largest to *Monsieur de la Reynière, fermier général et intendant des postes de France,* with a direction to me. Farewell! my dear sir, my respects to your lady, and my sincere wishes for your son. Your affectionate and tender friend and servant VOLTAIRE.

*P.-S.* What is become of your brothers[1]?

[1] Cher monsieur, j'ai reçu vos nouvelles faveurs et celles de mylord Chesterfield. Il y a de fort bons récits dans les *Annales d'Europe* et dans l'*Histoire de la dernière insurrection d'Écosse,* quoiqu'il s'y mêle un grand nombre d'erreurs. Je voudrais bien trouver dans tous les pays de semblables matériaux, où mon devoir est de séparer le bon grain de l'ivraie ; mais il me semble qu'il n'y a que de l'ivraie dans les pamphlets. C'est vraiment grande pitié que votre nation soit inondée d'un si prodigieux amas de scandales et de polissonneries! Cependant on doit les regarder comme les fruits d'un très-bon arbre appelé liberté.

J'ai été dérangé ces deux derniers mois, et je n'ai pu écrire mon histoire, qui, j'espère, sera l'ouvrage de l'historiographe d'un honnête homme, plutôt que le travail de l'historiographe d'un roi. Je crois qu'on peut dire la vérité, quand on la dit avec modération, et je sais que mon maître l'aime. Je ne suis ni un flatteur ni un écrivain de satires. Je me persuade que ma franchise et notre vieille amitié vous engageront à m'aider de tous les matériaux que vous trouverez sur votre chemin.

Vous me ferez un bien grand plaisir de m'envoyer la relation du voyage de l'amiral Anson, et l'*ample information* sur les moyens propres à civiliser les Highlanders et à fertiliser ce pays. Je ne sais pas le titre exact de ce petit livre qui, dit-on, est très-curieux et bien écrit; mais il commence par ces mots : *Ample disquisition.* Je vous prie, mon cher monsieur, de charger quelqu'un de me le procurer.

Si vous savez quelque chose d'intéressant sur la dernière guerre

## 188. — A M. HELVÉTIUS.

2 mai.

Our friendship is so well known, my dear young Apollo, that every body resorts to me, in order to obtain your benevolence. I cannot deny a letter of recommandation, tho' it should be quite of no purpose. I am very far from praying upon you; but men are desirous of words. Give words to them, if you cannot better.

I long after the pleasure of seeing you at Châlons. All the house presents its services to you. Farewell, my dear friend [1].

générale, traités, expéditions maritimes, etc., etc., je vous supplie de me favoriser de ces instructions.

Me diriez-vous quel est ce monsieur Smith dont le crédit a pu lever une somme si considérable dans la Cité pour aider le gouvernement, et à qui vous avez écrit par l'ordre du duc? Il me semble qu'un aussi bon patriote mérite une mention.

Si vous voyez mylord Chesterfield, je vous prie de vouloir bien lui présenter ma reconnaissance et mes respects.

Je suis, du fond de mon cœur, pénétré de votre tendre et précieux souvenir. Vous n'oubliez pas vos vieux amis, et je vous serai attaché jusqu'au dernier jour de ma vie. Soyez sûr que si je jouis d'une meilleure santé, je traverserai encore la mer pour vous voir : c'est une consolation que je désire bien vivement. Depuis que vous gouvernez les postes [Le roi Georges II avait nommé sir Éverard Falkener maître général des postes], il vous est très-facile de m'envoyer même les plus gros paquets par M. de la Reynière, fermier général et intendant des Postes de France, avec mon adresse.

Adieu, mon cher monsieur. Mes respects à milady, et mes vœux bien sincères à votre fils. Votre affectionné et tendre ami et serviteur VOLTAIRE.

*P. S.* Que sont devenus vos frères?

---

[1] Notre amitié est si connue, mon jeune et cher Apollon, que tout

## 189. — A M. ASSELINE,

PROVISEUR D'HARCOURT.

24 mai.

Que devient *Jules César*[1], monsieur? Je vous réitère mes remerciements de l'honneur que vous voulez bien lui faire, et mes prières d'empêcher qu'on n'en prenne copie et que l'ouvrage ne devienne public. Oserais-je m'adresser à vous pour vous supplier de vouloir bien me donner quelque espèce de domestique, moitié valet de chambre, moitié copiste, quelque *amanuensis?* Vous êtes dans le pays où l'on trouve de ces espèces. Cela me serait fort utile à la campagne, où je compte passer une année; et je vous aurais une extrême obli-obligation.

Je suis, avec toute l'estime et tout l'attachement possibles, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## 190. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

... Mai.

Je demande les plus humbles pardons à mes anges; mais avant qu'on ait remercié le roi, les ministres, les commis, serré la main aux valets de chambre, dit des douceurs au suisse, apaisé ses camarades, stipulé avec le sieur Dufour, pris en payement des billets, remis

le monde s'adresse à moi pour obtenir votre bienveillance. Je ne peux refuser une lettre de recommandation, quoiqu'elle soit inutile. Je suis donc fort éloigné de vous presser d'y avoir égard; mais les hommes sont avides de mots. Donnez-leur des mots, si vous n'avez rien de mieux.

Je meurs d'envie de vous voir à Châlons. Toute la maison vous fait mille amitiés. Adieu, mon cher ami.

[1] *La Mort de César*, que les élèves devaient représenter.

encore par bonté imbécile une petite partie de la somme, etc., etc., il se passe bien du temps, et on peut revenir souper le mardi à Paris. Cependant, pour vous faire amende honorable, je vais repolir encore un ouvrage que vous aimez, et qui, sans vous, n'aurait jamais mérité d'être aimé du public. Je travaille ici pour vous plaire, et c'est ma consolation en me privant du plaisir de vous faire ma cour.

### 191. — A M. DE MONCRIF.

Mercredi.

A quelle heure, mon très-cher confrère, voulez-vous que nous allions, ce matin, chez monseigneur le cardinal de Rohan? Il ne faut pas que nous négligions une affaire qui touche à son succès, et qui fera la gloire et l'avantage de l'Académie[1]. Elle saura les services que vous lui avez rendus, et vous serez cher à votre corps, comme vous l'êtes à tous vos amis. J'attends vos ordres, mon aimable ami.

### 192. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 septembre[2].

Ah! mon cher ami, je n'ai plus que vous sur la terre. Quel coup épouvantable! Je vous avais mandé le plus heureux et le plus singulier accouchement; une mort affreuse l'a suivi! Et, pour comble de douleur, il faut encore rester un jour dans cet abominable

[1] On voulait que le comte de Clermont siégeât à l'Académie, quoique prince du sang, sans aucune distinction ni préséance, suivant la loi d'égalité de cette illustre compagnie et la dignité des lettres. Le prince y consentit avec une bonne grâce parfaite.

[2] Jour de la mort de madame Du Châtelet.

Lunéville qui a causé sa mort. Je vais à Cirey avec M. Du Châtelet; de là, je reviens pleurer entre vos bras, le reste de ma malheureuse vie. Conservez-nous madame d'Argental. Écrivez-moi par Vassi à Cirey. Ayez pitié de moi, mon cher et respectable ami. Écrivez-moi à Cirey; voilà la seule consolation dont je sois capable.

### 193. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Lunéville, ce 11 septembre.

Hélas! monsieur, en vous mandant l'heureux et singulier accouchement de madame Du Châtelet, j'étais bien loin de soupçonner le moindre danger. Dans l'événement affreux qui me laisse sans consolation sur la terre et qui devrait avoir fini ma vie misérable, je voudrais pouvoir au moins pleurer avec vous une femme qui vous aimait véritablement, qui sentait tout votre mérite, qui lui avait toujours rendu justice, et qui pensait comme vous. Ayez pitié du plus ancien de vos camarades, et du plus malheureux des hommes.

Je vais à Cirey avec M. Du Châtelet : tout ce qui porte son nom m'est cher. Il est affreux d'aller voir la maison que nous avions tant embellie, et où je comptais mourir dans ses bras; mais il le faut.

### 194. — A M. DE MAIRAN.

Paris, 3 décembre 1749.

Pour m'y être pris une heure trop tard, je suis puni et je le mérite bien; mais enfin, monsieur, vous ne me punirez pas tout à fait, et j'aurai le bonheur de vous posséder après votre dîner. J'ai appris une bonne nou-

velle : c'est que vous soupez quelquefois; cela est bon à savoir. Nous vous ferons notre cour, madame Denis et moi[1], pour vous faire souper, et je dirai :

Cœnæ sine aulæis et ostro
Sollicitam explicuere frontem.

J'ai lu votre *Glace*[2]. Vous vous moquez du monde; votre *Glace* est un prétexte. Cela est plein de recherches profondes de physique et tient à tout. Je m'instruis toujours dans vos ouvrages. Mais il faudra que je vous relise avec plus d'attention; car à présent il s'agit de faire parler Marc Tulle Cicéron[3]; après quoi je reviendrai à vous.

On ne peut ni plus estimer ce que vous faites, ni plus respecter votre personne; je défie tous vos amis d'être plus vos partisans que V.

195. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Janvier 1750.

Divin ange, la tête me tourne. Je suis malade; je n'en travaille pas moins, peut-être mieux. M. Dutertre[4] m'avait hier échauffé le sang; vous me le calmez; vous mettez du baume sur toutes les blessures. Vous êtes ma consolation, *salus et vita mea*. Vivat madame d'Argental!

[1] Sa nièce tenait la maison qu'il venait de prendre à Paris, rue Traversière, près du Palais-Royal.

[2] *Dissertation sur la Glace*, récemment publiée.

[3] Sa tragédie de *Rome sauvée*, dont une femme *politique*, la duchesse du Maine, lui avait, dit-on, indiqué le sujet.

[4] Notaire à Paris, collègue de Laleu, dont il parlera plus tard.

## 196. — A M. BERRYER,

LIEUTENANT DE POLICE.

Paris, 4 janvier.

Voici, monsieur, un petit factum d'un procès singulier. Je vous supplie de le lire, vous êtes assurément un juge compétent. Il y a dix ans que le procès dure : si vous trouvez mes raisons bonnes, je le gagnerai. Je vous demande aussi en grâce de trouver bon que Lemercier imprime ce plaidoyer. Je me suis présenté chez vous, pour vous renouveler mon attachement, et j'y viendrais bien souvent si ma déplorable santé le permettait.

J'ai l'honneur d'être, avec le dévouement le plus respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur [1].

## 197. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

J'ai envie de donner Cicéron à Lekain, pour faire valoir Lekain et Cicéron. Mais, divin ange, pourriez-vous avoir la bonté de venir l'entendre ce matin? Je ne peux sortir; venez, je vous en prie.

## 198. — AU MÊME.

Février.

Je m'éveille assez agréablement pour un malade qui a été obligé de se coucher; je reçois des ordres de mes anges.

Mes anges me prendront pour un grand insolent,

[1] Dans un coin de la lettre, on lit, de la main de M. Berryer : *Renvoyé le factum le 7 janvier 1750 à M. de Voltaire.*

quand je dirai, comme Samuel Bernard, *Qu'on aille trouver mon notaire!* Il faut bien pourtant en passer par cette impertinence. Je leur demande très-sérieusement pardon de ne pas y courir moi-même; mais madame la duchesse du Maine m'attend, et mes anges peuvent aisément envoyer chez Laleu, ce soir ou demain matin : ils peuvent être sûrs qu'ils seront obéis sur-le-champ.

### 199. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Versailles, 10 mars.

On m'a renvoyé ici vos ordres : je suis à Versailles enfin; je n'y avais pas mis le pied depuis la perte de votre amie; j'étais resté dans sa maison, je n'en sortais pas, elle me servait de tombeau. Je m'étais présenté quelquefois à votre porte; mais ne dînant point et sortant tard, je n'ai point eu la consolation de vous entretenir.

J'apprends dans le moment que Pouilly, mon ancien ami, le frère de Champeau votre protégé, vient de mourir : on n'est entouré que de désastres. On voit tomber à droite et à gauche, comme dans une mêlée, et on reçoit enfin le coup, après avoir fatigué inutilement sa vie.

Venons à M. de Contades, qui mourra aussi bientôt à son tour ainsi que moi. Il suffit que M. le marquis d'Argenson me donne un ordre sur son compte, pour que je fasse mes affaires des siennes. Croyez que j'aurai toujours pour vous le tendre et respectueux attachement qu'on fait semblant d'avoir pour les gens en place. J'aurai l'honneur de vous soumettre à Paris toutes les

idées que j'ai pour servir M. de Contades, s'il veut être servi. Vous me demanderez peut-être ce que je fais à Versailles : je vois le roi passer un moment, et le reste du temps je travaille dans ma chambre.

Tuus ero semper, tuus non aulicus. V.

### * 200. — A M. BERRYER,

LIEUTENANT DE POLICE.

A Paris, 15 mars.

Monsieur, je me suis présenté à votre porte pour vous supplier de ne point laisser avilir les gens de lettres en France, et surtout ceux que vous honorez de vos bontés, au point qu'il soit permis aux sieurs Fréron et abbé de La Porte[1] d'imprimer tous les quinze jours les personnalités les plus odieuses. L'abbé Raynal, attaqué comme moi, est venu avec moi, monsieur, pour vous supplier de supprimer ces scandales dont tous les honnêtes gens sont indignés. Ayez la bonté, monsieur, d'en conférer avec M. d'Argenson, si vous le jugez nécessaire. Daignez prévenir les querelles violentes qui naîtront infailliblement d'une pareille licence; elle est portée au plus haut point, et pour peu que vous le vouliez, elle cessera. Il est dur pour un homme de mon âge, pour un officier du roi[2], d'être compromis avec de pareils personnages. Je vous conjure de m'en épargner les désagréments. Je vous aurai deux obligations, celle de mon repos et celle de rester en France.

J'ai l'honneur d'être, avec une respectueuse recon-

[1] Auteur de l'*Almanach des gens de lettres*.

[2] Il venait d'être nommé gentilhomme de la chambre et historiographe de France.

naissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## 201. — A M. DE MAIRAN.

22 mars.

Je suis venu pour avoir l'honneur de voir M. de Mairan, et je suis revenu pour le supplier de vouloir bien parler à M. le chancelier[1] au sujet des feuilles que Fréron et La Porte font imprimer, au mépris du privilége du journal, et au mépris des lois qui défendent qu'on imprime sans permission.

S'ils se bornaient à juger des ouvrages, il faudrait leur interdire une liberté qui ne leur appartient pas; mais ils vont jusqu'à insulter personnellement plusieurs citoyens; ils causent dans Paris un scandale continuel; ils excitent des querelles. Il est sans doute de l'équité de M. le chancelier de réprimer une telle licence, et de sa prudence d'en prévenir les suites. Je suis persuadé qu'il écoutera les sages remontrances d'un homme tel que M. de Mairan. Je lui en aurai en mon particulier une extrême obligation.

## 202. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Sceaux, ce 8 mai.

N'en disons mot, monsieur, à madame la duchesse du Maine; mais je compte après-demain, lundi matin, venir vous faire ma cour dans votre ermitage de Segrais. J'y serai peu de temps, dont je suis très-fâché. Comptez que je voudrais passer ma vie avec un philosophe

[1] D'Aguesseau.

comme vous, qui est si au-dessus de toutes les places.

Ayez la bonté d'envoyer des chevaux de très-bonne heure à Arpajon, et de hâter le moment où j'espère de rendre mes devoirs à votre sagesse dans votre respectable solitude. Votre serviteur à jamais. V...

### 203. — A MADEMOISELLE CLAIRON.

Mai.

Belle Cléopâtre, je vous supplie de me ménager une place dans la loge grillée où sera probablement M. de Marmontel. Ma mauvaise santé ne me permet guère d'être ailleurs, et mon amitié pour lui ne me permet pas de n'être pas témoin de son triomphe. *Cléopâtre* aura un succès prodigieux. Celle de notre académicien La Chapelle[1] en eut, et dix vers de M. de Marmontel valent cent fois mieux que tous ceux de notre académicien. Je veux voir votre triomphe et le sien. Je vous prie de me faire savoir si je ne le gênerai point, et s'il peut me recevoir. Regardez-moi, je vous en prie, comme un serviteur qui vous admire.

### 204. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Charlottembourg, 14 août 1750.

Ah! mes chers anges, il n'est plus question ni de *Zulime* ni d'Aurélie[2]; il faut céder à sa destinée. Vous connaissez mon cœur, vous savez quels déchirements

[1] La Chapelle a composé quelques écrits politiques et des tragédies depuis longtemps oubliées. La *Cléopâtre,* où mademoiselle Clairon jouait le principal rôle, serait tombée dans le même oubli sans la scène et l'épigramme de l'aspic. — De nos jours, ce sujet a été remis au théâtre par une femme, madame Emile de Girardin, qui eut aussi pour interprète une actrice célèbre.

[2] Personnage de *Rome sauvée.*

il éprouve; il y a longtemps que je combats[1]; mais, quand je vous parlerai à Paris, vous m'approuverez en me plaignant. Je ne vous écris aucun détail; j'aurais trop de choses à vous dire; mais je ne sais pas quand je vous les dirai. J'ignore encore si je passerai l'hiver ici, ou si je ferai un assez long voyage. Quelque chose qui arrive, je ne serai probablement à Paris qu'au mois de mars. Je vous écrirai toujours; vous serez ma consolation dans une si longue absence.

Mes chers anges, votre amitié a fait le charme de ma vie; elle me tiendra lieu de tout Paris et de toute la France, dans quelque pays que j'habite. Je n'ai ici ni *Zulime* ni *Adélaïde;* nous traiterons au mois de mars ces deux articles. Je suis plus occupé de la santé de madame d'Argental que de l'escapade de *Zulime.* Je vous conjure de m'en dire des nouvelles. Hélas! mon cher et respectable ami, peut-être ne vous reverrai-je qu'en passant, et ne vous reverrai-je que si tard! Quelle étrange destinée a toujours éloigné de vous un homme qui mettait son bonheur à vous voir tous les jours! Vous répandez l'amertume sur tous les plaisirs que l'on me prodigue ici.

Je vous écrirai au premier jour. Nous sommes à présent un peu en l'air. Adieu, songez que l'homme n'est point maître de son sort : *Dii nos homines tanquam pilas habent.*

*P. S.* Mille tendres compliments à M. de Pont de Veyle, à M. de Choiseul, à l'intrépide coadjuteur, à tous vos amis.

[1] Il voulait se dégager de la promesse qu'il avait faite à Frédéric de rester en Prusse.

## 205. — A M. L'ABBÉ DURESNEL.

Ce mercredi...

Je suis encore obligé, monsieur, de prendre la liberté de vous représenter qu'il n'est pas vrai que M. l'abbé Dubos[1] soit le seul qui ait bien connu les nations étrangères dont il a parlé ; car, sans compter Davila, Bentivoglio, Paul Diacre et tant d'autres, la gloire de la France ne peut permettre qu'on fasse cette injure à M. Rapin de Thoyras. Le sentiment d'un jacobite emporté et peu estimé, tel qu'était l'évêque Atterbury, ne pourra faire préférer, à tant de bons livres, le livre *des intérêts de l'Angleterre très-mal entendus*[2]. Cet ouvrage porte avec soi un ridicule trop frappant. L'abbé Dubos y démontre, je ne sais comment, que l'Angleterre ne peut que perdre dans la guerre de 1701. Marlborough l'a un peu démenti.

M. le duc de Richelieu, qui songe à faire valoir le mérite de la nation, et non pas à flatter l'Académie, croit qu'il est d'un bon citoyen de rendre publiquement justice à ceux qui honorent la France, et surtout à ceux à qui les Anglais rendent cette même justice, qui est si rare. Il parle avec éloge de l'histoire de Thoyras; il la cite parmi les ouvrages qui nous font honneur chez les étrangers, seuls ouvrages qu'on doive

[1] Cette lettre sans date, communiquée à ce moment de l'impression, doit être reportée à l'année 1742. Le discours de Duresnel et la réponse du duc de Richelieu, qui en font le sujet, furent prononcés à l'Académie le 30 juin, quelques mois après la mort de l'abbé Dubos.

[2] Les plaisants disaient qu'il fallait lire ainsi le titre : *Les intérêts de l'Angleterre mal entendus par l'abbé Dubos.*

citer. Permettez-moi donc de vous prier de ne pas contredire M. le duc de Richelieu, en louant un mauvais livre aux dépens des bons. M. l'abbé Dubos est assez estimable par d'autres endroits, et vous le faites assez valoir, sans chercher à mettre son faible en évidence. J'envoie aujourd'hui à Saint-Léger, et j'attends vos ordres.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### * 206. — AU COMTE D'ALION,

MINISTRE DE FRANCE EN RUSSIE.

Je vous supplie, monsieur, de présenter à Sa Majesté Impériale un exemplaire de ma *Henriade*, et de lui faire remarquer le petit envoi qui accompagne le livre, et qui est à la première page.

Ce n'est pas tout, monsieur, et c'est ici qu'il faut encore que le nom de M. le marquis d'Argenson parle pour moi [1]. Je vous envoie un exemplaire d'un livre sur la *Philosophie de Newton*. Je vous aurais, monsieur, une très-grande obligation de vouloir bien le donner à M. le secrétaire de l'Académie de Pétersbourg. J'ai déjà l'honneur d'être des Académies de Londres, d'Édimbourg, de Berlin, de Bologne, et je veux devoir à votre protection l'honneur d'être admis dans celle de Pétersbourg. Ce serait peut-être une occasion pour moi de pouvoir, quelque beau jour d'été, voyager dans la cour où vous êtes, et me vanter d'avoir vu la célèbre Élisabeth. J'ai chanté Élisabeth d'Angleterre; que ne

[1] La lettre de recommandation de M. d'Argenson est de 1745. Celle de Voltaire doit être de la même date.

dirais-je point de celle qui l'efface par sa magnificence, et qui l'égale par ses autres vertus!

Ne pourrais-je pas vous avoir encore, monsieur, une autre obligation? J'ai écrit, il y a quelques années, l'histoire de Charles XII, sur des mémoires fort bons quant au fond, mais dans lesquels il y avait quelques erreurs sur le détail des actions de ce monarque; j'ai actuellement des mémoires plus exacts et fort supérieurs à ceux que M. Norberg a employés. Mon dessein serait de les fondre dans une *Histoire de Pierre le Grand;* ma façon de penser me détermine vers cet empereur, qui a été un législateur, qui a fondé des villes, et j'ose le dire, son empire.

Si la digne fille de l'empereur Pierre le Grand, qui a toutes les vertus de son père avec celles de son sexe, daignait entrer dans mes vues et me faire communiquer quelques particularités intéressantes et glorieuses de la vie du feu empereur, elle m'aiderait à élever un monument à sa gloire, dans une langue qu'on parle à présent dans presque toutes les cours de l'Europe.

### 207. — A M. LE CHEVALIER DE FALKENER.

Paris, 26 novembre 1749.

Dear sir, I had the honour to see, but for too little a time, the worthy son of your great lord High Chancellor. He seems to me to be a gentleman of much wit, without any kind of affectation, learned, yet having a good taste, and of a very amiable character.

I send you, my dear friend, the two first *exemplaires* of *Semiramis*, just come from the press. I have not

sent one yet to cardinal Querini, to whom the work is dedicated. But I pray you to give one copy to your friend M. Yorke, who seems to me to be as good a judge of these matters as the whole sacred college of cardinals.

Yours for ever[1]. VOLTAIRE.

### 208. — A M. PARIS DUVERNEY.

A Potsdam, ce 15 octobre.

Je viens de recevoir, monsieur, la lettre dont vous m'honorez, du 30 septembre. L'amitié que vous me conservez augmente le bonheur dont je jouis ici ; car sans l'amitié à quoi serviraient les honneurs et la fortune? Je ne vous cacherai pas encore que j'aime assez la gloire pour être infiniment jaloux de celle d'avoir pour ami un homme tel que vous. J'ajouterai qu'on peut être aussi philosophe à Potsdam qu'au mont Saint-Père ou à Plaisance[2]. Cela serait, je l'avoue, fort dif-

[1] Cher monsieur, j'ai eu l'honneur de voir, pendant trop peu de temps, le digne fils de votre lord chancelier. Il me semble être un homme de beaucoup d'esprit, sans aucune espèce d'affectation, savant, et pourtant plein de goût et d'un très-aimable caractère.

Je vous envoie, mon cher ami, les deux premiers exemplaires de *Sémiramis* qui sortent de la presse. Je n'en ai pas encore envoyé au cardinal Querini, à qui l'ouvrage est dédié. Mais je vous prie d'en donner un à votre ami M. Yorke, que je crois un aussi bon juge en ces matières que tout le sacré collége des cardinaux.

A vous pour toujours. VOLTAIRE.

---

[2] Près de Nogent-sur-Marne. Le château de ce financier honnête homme et homme d'esprit, du fondateur de l'*École militaire*, a été démoli et le parc divisé. Une rue porte son nom, comme souvenir. Il ne reste que la volière, devenue maison bourgeoise, et quelques jolies statues cachées dans les taillis, comme pour se soustraire à la faulx

ficile à toute autre cour; mais auprès d'un roi philosophe rien n'est plus aisé : les vertus se communiquent, comme les vices sont contagieux. Je sens bien que je vivrais beaucoup avec vous, si je n'étais pas auprès d'un des plus grands hommes qui aient jamais régné. Il n'y avait que lui au monde qui pût me déterminer au parti que j'ai pris.

Je n'oublierai pas ici vos leçons et vos exemples. Je compte avoir une jolie maison de campagne sur les bords de la Sprée; elle ne sera pas aussi magnifique que celle que vous avez auprès de la Marne, mais j'y ferai croître de vos fleurs et de vos légumes; je compte venir vous demander des oignons et des graines. J'ai tout le reste à un point dont je suis honteux.

Vous avez dû sentir, mon cher monsieur, par les lettres que je vous ai écrites, que si je souhaitais quelque chose pour mon ami M. Darget, je ne désirais pour moi rien autre chose, sinon que vous voulussiez bien m'accuser, avec le tour agréable que vous savez si bien prendre, la démission que je ferais de la part que j'avais dans l'affaire à la tête de laquelle vous êtes[1]. Je voulais me faire un mérite de ce petit sacrifice; je vous prie encore une fois de l'accepter et de m'écrire qu'il a été accepté. Je n'attends que cette lettre pour venir faire un tour en France, et pour venir vous y renouveler tous les sentiments d'attachement et de reconnaissance

du temps et de la *bande noire*. La meilleure partie de ce beau parc est heureusement tombée aujourd'hui entre les mains d'un digne propriétaire, M. le maréchal Vaillant, qui lui rend son ancien éclat, ses arbres et ses fleurs, jadis renommés dans toute l'Europe.

[1] Un intérêt dans les fournitures relatives à la dernière guerre.

avec lesquels je serai, toute ma vie, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

208. — A M. DE MAUPERTUIS.

Potsdam.

Mon cher président, je m'intéresse bien davantage au Languedocien Raynal qu'au Provençal Jean [1]. Je me flattais de vous voir ici, mais je vois bien qu'il faut venir vous chercher. J'attends le moment où le héros philosophe, qui me fait aimer Potsdam, me fera aimer Berlin. Mille respects à madame de Maupertuis. Je vous salue en Frédéric, vous et nos frères.

De ma cellule, dans le plus agréable couvent de la terre, 24 octobre.

209. — A M. MORAND [2],

Potsdam, 17 novembre.

Les bontés, monsieur, que vous avez eues pour d'Arnaud, et l'estime véritable que vous m'avez toujours inspirée, m'autorisent à vous informer du malheur que le pauvre garçon s'est attiré par sa mauvaise conduite. Il ne tenait qu'à lui de jouir ici d'un sort heureux auquel il n'aurait jamais dû prétendre, et qu'il devait en partie à mes soins. Le roi lui donnait cinq mille francs de pension, et, s'il avait été sage, il était sûr d'une plus grande fortune. S. M. le regardait comme mon élève; et vous savez que je lui avais servi

[1] Le marquis d'Argens, né à Aix, qui sollicitait aussi un fauteuil à l'Académie de Berlin.

[2] Chirurgien-major des *Invalides*, ami de Fréron.

longtemps de père. Jugez, monsieur, quelle a été mon affliction, quand je l'ai vu se couvrir ici de ridicules et d'opprobres, soulever contre lui toute la nation, faire des dettes, se donner pour un homme de qualité, se plaindre de ne pas souper avec le roi, et couronner enfin tant d'impertinences par les perfidies les plus atroces. Il a forcé le roi à prendre la résolution de le chasser. Il pouvait encore éviter sa disgrâce, en demandant pardon, en se corrigeant; mais l'extravagante vanité qui le domine l'a poussé au précipice.

Je suis désespéré qu'un homme que nous avions aimé tous deux s'en soit rendu si indigne. Je sais qu'il a écrit contre moi, dans sa fureur, des calomnies absurdes; j'en ai la preuve, et j'ai en même temps les preuves qui manifestent son imposture. Il est douloureux pour moi et sans doute pour vous, monsieur, dont la probité et les mœurs aimables sont si connues, que ce soit encore un de vos commensaux qui soit de moitié dans toutes ces infamies. C'est le sieur Fréron à qui d'Arnaud s'est adressé pour répandre dans le public ces calomnies dont je me plains.

Je me flatte que vous savez à quoi vous en tenir, et que vous vous êtes assez aperçu qu'il n'y a que des hommes sages et approuvés du public qui méritent d'être de vos amis. Si Fréron approche encore de vous, il est d'un cœur aussi généreux que le vôtre de lui remontrer quel détestable emploi c'est de ne se servir de son esprit que pour tâcher de nuire à ses compatriotes, pour se faire de gaieté de cœur une foule d'ennemis qui, tôt ou tard, est à craindre; combien il est

avilissant pour les belles-lettres d'amuser un public malin de querelles misérables, dont personne n'a que faire; que par là on se ferme toutes les portes, qu'on passe sa vie à faire du mal et à en essuyer, et qu'on se prépare des repentirs bien cuisants. Vous guérissez, monsieur, des maladies qui sont moins cruelles et moins dangereuses que celles-là; mais il est plus difficile de guérir les âmes que les corps.

Ce n'est que l'amour des lettres, que je voudrais qui fussent respectées, qui me fait parler ainsi. Je ne lis aucune des misérables brochures dont on dit que Paris est inondé. Je jouis du loisir le plus honorable auprès d'un des plus grands hommes de la terre; il me comble d'honneurs et de biens; mais, dans mon bonheur, je songe toujours aux malheureux.

J'ai l'honneur d'être, avec le dévouement le plus sincère, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE,
Chambellan du roi de Prusse.

## 210. — A M. LESSING [1].

A Berlin, 1er janvier 1751.

On vous a déjà écrit, monsieur, pour vous prier de rendre l'exemplaire qu'on m'a dérobé et qu'on a remis entre vos mains. Je sais qu'il ne pouvait être confié à un homme moins capable d'en abuser et plus capable de le bien traduire. Mais comme j'ai depuis corrigé beaucoup cet ouvrage, et que j'y ai fait insérer plus

[1] Le célèbre littérateur allemand, mort en 1781. — Il s'agit ici du *Siècle de Louis XIV* corrigé, que le jeune Lessing avait par indiscrétion emporté de chez son ami M. Richier, secrétaire de Voltaire, mais qu'il rendit aussitôt.

de quarante cartons, vous me feriez un tort considérable de le traduire dans l'état où vous l'avez. Vous m'en feriez un beaucoup plus grand encore de souffrir qu'on imprimât le livre en français; vous ruineriez M. de Francheville[1], qui est un très-honnête homme et qui est l'éditeur de cet ouvrage. Vous sentez qu'il serait obligé de porter ses plaintes au public et aux magistrats de Saxe. Rien ne pourrait vous nuire davantage et vous fermer plus certainement le chemin de la fortune. Je serais très-affligé si la moindre négligence de votre part, dans cette affaire, mettait M. de Francheville dans la cruelle nécessité de rendre ses plaintes publiques.

Je vous prie donc, monsieur, de me renvoyer l'exemplaire qu'on vous a déjà redemandé en mon nom; c'est un vol qu'on m'a fait. Vous avez trop de probité pour ne pas réparer le tort que j'essuie.

Je serai très-satisfait que non-seulement vous traduisiez le livre en allemand, mais que vous le fassiez paraître en italien, ainsi que vous l'avez dit au précepteur des enfants de M. de Schullembourg. Je vous renverrai l'ouvrage entier avec tous les cartons et tous les renseignements nécessaires, et je récompenserai avec plaisir la bonne foi avec laquelle vous m'aurez rendu ce que je vous redemande. On sait malheureusement, à Berlin, que c'est mon secrétaire Richier qui a fait ce vol. Je ferai ce que je pourrai pour ne pas perdre le coupable, et je lui pardonnerai même, en faveur

[1] Conseiller aulique du roi de Prusse et membre de l'Académie de Berlin.

de la restitution que j'attends de vous. Ayez la bonté de me faire tenir le paquet par les chariots de poste, et comptez sur ma reconnaissance, étant entièrement à vous. VOLTAIRE,

Chambellan du roi de Prusse

### 211. — A M. LE BARON DE MARSCHALL.

Ce mardi.....

Je ne joue point, monsieur, dans *Andromaque ;* je ne joue que contre un juif pendable et protégé qui me vole douze mille écus à la barbe de Dieu, du roi et des juges. J'ignore encore si je pourrai être au château à l'heure qu'on jouera la pièce. Cependant, monsieur, si vous voulez hasarder d'être à cinq heures chez moi, je ferai l'impossible pour m'y trouver et recevoir vos ordres. Adieu, monsieur, je vous aime de tout mon cœur, cela vaut mieux que toutes les f...... cérémonies inventées pour gêner la société. Les Romains, qui valaient mieux que nous, disaient : *Vale.*

### 212. — AU MÊME.

Potsdam, ce samedi... .

Vous avez manqué la comédie ces jours passés; venez, monsieur, réparer cela aujourd'hui, après le souper de la reine-mère. Je joue, malgré ma maladie. Je vous ferai entrer assurément; il nous faut des spectateurs comme vous.

### 213. — A MADAME DENIS.

A Berlin, 15 février.

Le marquis d'Adhémar sera donc à madame la

margrave de Bareuth : je lui ai toujours conseillé de prendre ce parti. Le service des dames est plus doux. J'ai un peu abandonné celui de mon nouveau maître. Je suis toujours trop malade pour aller souper à Potsdam. L'hiver me tue, et je veux donner à *Louis XIV* le peu de temps que mes maux me laissent.

Je vous avoue qu'en m'amusant à de nouveaux ouvrages, je suis bien fâché de ces nouvelles éditions qu'on fait à Paris et à Rouen de mes anciennes rêveries; je voudrais en corriger la moitié et anéantir l'autre. D'ailleurs toutes ces éditions sont faites sur d'anciennes copies très-informes. Je vois bien que je n'aurai jamais la consolation d'être imprimé à ma fantaisie. Il faudrait que le public n'adoptât d'un auteur que ce qu'il en adopterait lui-même, après s'être jugé sévèrement; il y aurait moins de livres, et tout n'en irait que mieux.

Je vous envoie un gros paquet sur nos affaires. Adieu. Je vous demande toujours pardon d'être ici.

### 214. — A M. LE BARON DE MARSCHALL.

Voltaire, que sa maladie séquestre de tous les devoirs comme de tous les plaisirs, ne peut venir lui-même remercier monsieur le baron de Marschall. Il lui renvoie l'*Histoire de* Reboulet[1] et la *Vie des Peintres*[2]. Il le supplie de lui faire savoir quels livres il a encore à lui. Il n'ose présenter ses respects à madame

[1] *Histoire de Louis XIV* en 3 v. in-4°, Avignon, 1742-1744.

[2] Par Félibien.

la baronne, qu'il n'a pas encore eu l'honneur de saluer; mais il trouvera bon qu'il y ait ici les plus tendres compliments pour M. de.....

### 215. — AU MÊME.

Samedi, au château de Potsdam

Vous m'enchantez, monsieur, par vos bontés. Vous m'aidez à bâtir un grand édifice; les moindres matériaux servent, et vous daignez m'en prêter qui me sont très-nécessaires. J'en aurai le soin que je dois. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous renouvelle les assurances de l'attachement le plus inviolable.

### 216. — AU MÊME.

Je remercie bien tendrement M. le baron de Marschall. Cet abrégé chronologique est celui de Mezeray, et il y a apparence que M. de Marschall a déjà ce livre si commun, dans sa bibliothèque. Ainsi, en cas qu'on lui ait envoyé de Leipsick ces quatre volumes et qu'il les ait déjà chez lui, il pourrait les renvoyer à Leipsick. Je les lui rendrai dès qu'il le voudra. Mais si ces livres manquaient à sa bibliothèque, il fera bien de les garder. Il y a de très-bonnes choses. Le livre dont j'avais eu l'honneur de lui parler est *Mémoires chronologiques et historiques pour le dernier siècle*, in-12. Je l'ai trouvé ici chez M. Achard; c'est un livre excellent.

### 217. — AU MÊME.

A Potsdam, ce 14 ou 15... Ma foi, je n'en sais rien.

Je vous remercie tendrement, monsieur, des aumônes que vous avez faites à mon âme. J'ai l'honneur

de vous renvoyer les deux tomes que vous avez eu la bonté de me prêter. Je crois avoir vu dans votre cabinet la *Bibliothèque des Théâtres*, les *Lettres* de M. Pélisson et les *Grands Hommes* de Charles Perrault. Si vous voulez avoir encore la bonté, monsieur, de me prêter ces livres, je vous serai plus obligé que jamais, et je vous les rendrai fidèlement avec la *Chronologie* du président Hénault.

Oserai-je vous supplier de vouloir bien présenter mes respects à M. le comte de Podevils et de recevoir les miens? Je me flatte de venir vous remercier au premier voyage de Sa Majesté.

### 218. — AU MÊME.

A Potsdam, ce 18 mars, au château.

J'ai eu l'honneur de vous remercier de vos bontés et de vous renvoyer les deux tomes des *Mémoires chronologiques* que vous avez eu la bonté de me prêter. Je vous ai supplié de vouloir bien m'envoyer la *Bibliothèque des théâtres* et les trois volumes de *Lettres* de M. Pélisson. Si vous voulez bien y ajouter le premier volume de Quinault, où il se trouve une préface instructive, je vous serai très-obligé. Vous m'avez permis de prendre ces libertés; j'abuse peut-être de vos offres; mais je vous prie de croire que je ne vous emprunte des livres que pour essayer d'en faire qui puissent vous plaire.

J'ai l'honneur d'être, avec une extrême reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## 219. — A M. LE CHEVALIER FALKENER.

Postdam, 27 juillet.

Dear sir, fortune that hurries us to and fro in this transient world, attached you to a great prince, and carried me to the court of a great king. But, in these various tossings, my head will never prove giddy enough to forget your friendship. I hope you preserve some kindness for me, and I dare rely upon your good heart.

I must tell you I have wrote a History of Louis the XIV. You may presume it is written with truth, and not without liberty or freedom. I have been obliged to print it in Berlin at my own expence. I presume four or five hundred copies could sell off well in your country; the two things I have at heart, truth and liberty, being still dear to your countrymen, raise in me that expectation.

I dare apply, my dear sir, to your kindness and friendship of old. You may perhaps recommend this business to some honest man, and even to a bookseller, who would be honest enough to merit your favour. I would direct the cargo to him, and he should take a reasonable salary for his trouble. If I can by your favour find any such man, I shall be most obliged to you.

I hope you are a happy husband and a happy father, as you are a worthy Englishman. Your wellfare shall always concern me, as I am for ever,

My dear sir, your most faithfull friend and obedient servant [1], VOLTAIRE.

## 220. — A M. DE FORMEY [2].

5 août.

J'ai l'honneur d'envoyer à M. de Formey une assez mauvaise édition de force rapsodies. Je n'en ai point

[1] Cher monsieur, la fortune qui nous jette çà et là dans ce monde passager, vous a attaché à un grand prince, et m'a entraîné à la cour d'un grand roi. Mais dans ces divers ballottements, ma tête ne sera jamais saisie d'un vertige qui lui fasse oublier votre amitié. J'espère que vous conservez quelque affection pour moi, et j'ose compter sur votre bon cœur.

Je vous dirai que j'ai écrit une histoire de Louis XIV. Vous devez présumer qu'elle est écrite avec vérité et non sans liberté, sans indépendance. J'ai été obligé de la faire imprimer à Berlin, à mes propres frais. Je pense que quatre ou cinq cents exemplaires se vendraient bien dans votre pays : les deux choses que j'ai à cœur, la vérité et la liberté, toujours chères à vos compatriotes, m'en donnent l'espérance.

J'ose m'adresser, mon cher monsieur, à votre bonté et à votre vieille amitié. Vous pouvez peut-être recommander cette affaire à quelque honnête homme, et même à un libraire qui serait assez honnête pour mériter votre intérêt. Je lui enverrais la cargaison, et il recevrait un prix raisonnable pour sa peine. Si je peux, par votre bienveillante entremise, trouver un pareil homme, je vous en serai très-obligé.

J'espère que vous êtes un heureux mari et un heureux père, comme vous êtes un digne Anglais. Comptez que votre bonheur intéressera toujours celui qui est pour la vie, mon cher monsieur, votre plus fidèle ami et obéissant serviteur.

[2] Secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin.

d'autre pour le présent. On ne peut offrir de meilleur cœur plus de choses frivoles.

### 221. — A M. DE BALBI [1].

Potsdam, il 28 agosto 1751

Illustrissimo signor, mio padrone,

Io vi ringrazio per avermi si ben abbellito, anzi per l'honore che mi fate di voler esser dannato meco. Se la mia sanità non fosse si cattiva adesso, le scriverei piu diffusamente per testimognarle il vivo sentimento di gratitudine che devo a vostra signoria illustrissima; ma lo fo in poche parole, e rimango, di vostra signoria illustrissima, umilissimo e devotissimo servo.

### 222. — A M. LE BARON DE MARSCHALL [2].

A Potsdam, ce 3 octobre.

Je vous fais mon compliment, monsieur, d'avoir ôté votre correspondance à un homme qui en était indigne. Il y a un nommé Dumolard, associé à l'Académie qui a l'honneur de vous posséder : voyez si vous voulez essayer de lui; il est savant, il est au fait de la littérature de Paris, il se connaît en livres mieux que personne et est très-capable de fournir votre bibliothèque avec goût et à peu de frais. Si vous voulez me faire savoir les conditions que vous lui prescrivez, j'espère que vous en serez content.

Je vous souhaite dans votre nouvel établissement

[1] Homme de lettres, qui lui avait adressé des vers italiens.

[2] Fils d'un ministre d'État et membre de l'Académie de Berlin.

tout le bonheur que vous méritez. Je vous supplie de compter sur mon tendre et sincère attachement.

### 223. — A M. FALKENER,

Postdam, 27 novembre 1751.

Dear sir, the printers at Berlin are not so careful and so diligent in working for me, as you are beneficent and ready to favour your friends. They have not yet finished their edition; and I am afraid the winter season will not be convenient to direct to you, by the way of Hamburgh, the tedious lump of books I have threatened you with. However I shall make use of your kind benevolence towards your old friend, as soon as possible. I wish I could carry the *paquet* myself, and enjoy again the consolation to see you, to pay my respects to your family, and be the witness of your happiness.

Methinks fortune uses you as you deserve : you are like to be the secretary and the confident not of a prince, merely a prince, but of regent of three kingdoms. For my part, I am in my humble way more fortunate than I could ever hope to be. I live with a powerful king, who is no king at all to the few men he converses with him; I enjoy all my time, read, scribble and cultivate my mind. I live free near a king, and I am paid for being happy. We have in our royal and philosophical retreat some foreigners learned and witty, who are very good company. Our days are quiet, and our conversations cheerful.

I think there is no such a court in the world; for it is no a court at all, except some days, in the win-

ter, dedicated to pageantry and to princely vanity; but in those days of turbulent magnificence, I lock myself up carefully at home. Thus I saunter away my old age, till my distempers, which I humour as much as I can, make me utterly unfit for kings; and then I shall take my leave from the noblest and the most easy slavery. But, should I live with you, I would not part. One may grow old and doat with a friend, but not with a king.

Farewell, my dear good sir, my dearest friend. I am, from the bottom of my heart, yours for ever [1],

VOLTAIRE.

[1] Cher Monsieur, les imprimeurs de Berlin ne sont pas aussi soigneux ni aussi diligents en travaillant pour moi, que vous êtes bienveillant et empressé pour vos amis. Ils n'ont pas encore fini leur édition; et je crains que l'hiver ne soit pas une saison propice pour vous envoyer, par la route de Hambourg, l'ennuyeux tas de livres dont je vous ai menacé. Cependant je profiterai de vos bontés pour votre vieil ami, aussitôt que possible. Je voudrais pouvoir porter moi-même le paquet, et jouir encore de la consolation de vous voir, présenter mes respects à votre famille, et être témoin de votre bonheur.

Il me semble que la fortune vous traite comme vous le méritez: vous m'avez tout l'air de devenir le secrétaire et le confident, non-seulement d'un prince, mais d'un régent de trois royaumes. Quant à moi, je suis dans mon humble destin plus heureux que je n'aurais pu l'espérer jamais. Je vis avec un puissant roi, qui n'est pas roi du tout pour le petit nombre de personnes qu'il admet à son entretien. Je n'ai rien autre chose à faire qu'à souper avec lui; je jouis de tout mon temps, je lis, griffonne et cultive mon esprit. Je vis libre auprès d'un roi, et je suis payé pour être heureux. Nous avons dans notre royale et philosophique retraite quelques étrangers savants, spirituels, qui sont de très-bonne compagnie. Nos jours sont tranquilles, et nos conversations pleines d'agrément.

Je crois qu'il n'existe pas une pareille cour dans le monde; car

## 224. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 décembre.

Ce n'est pas de *Rome sauvée* ni de *Louis XIV* qu'il s'agit ici, mon cher ange; voici un petit mémoire que je vous supplie de donner et de recommander très-fortement à M. de Courteilles[1], votre ami. Il ne s'agit que d'un petit mot de recommandation de M. de Saint-Contest à mylord Tyrconel[2]. Je me trouve dans le cas d'avoir presque forcé madame de Bentinck à prendre mylord Tirconel pour son arbitre[3], conjointement avec le secrétaire d'État des affaires étrangères de Prusse. Elle aurait des reproches éternels à me faire si ces arbitres la sacrifiaient. Je présume qu'ils lui rendront justice, qu'ils ne prendront pas le parti du comte de Bentinck, dont la France et la Prusse doivent être également mécontentes, et j'attends tout de leur équité.

ce n'est pas du tout une cour, excepté quelques jours d'hiver, consacrés à la représentation et aux vanités royales. Mais, pendant ces jours de tumultueuse magnificence, j'ai bien soin de m'enfermer chez moi. C'est ainsi que je passe ma vieillesse jusqu'à ce que mes maux, que j'égaye autant que je peux, me rendent tout à fait incommode auprès des rois. Alors je prendrai congé du plus noble et du plus doux esclavage. Mais, si je vivais avec vous, je ne m'en séparerais pas. On peut vieillir et radoter avec un ami, mais non avec un roi.

Adieu, mon cher bon monsieur, mon plus cher ami; je suis, du fond de mon cœur, à vous pour jamais.

---

[1] Conseiller au parlement.

[2] Ministre d'Angleterre à Berlin.

[3] Elle plaidait contre son mari.

Je n'entre dans aucune discussion de l'affaire, je ne prétends pas que M. de Courteilles et M. de Saint-Contest soient fatigués de procédures impériales et danoises; je demande simplement que M. de Saint-Contest écrive à mylord Tyrconel une lettre un peu pressante en faveur de la comtesse de Bentinck, sans entrer dans aucun détail. Mon cher ange, une lettre de recommandation est peu de chose. Le ministre, instruit de cette affaire, ne la refusera pas. Mais en faisant cette bonne œuvre, je vous supplie de ne me point nommer. Je ne veux me mêler que des affaires passées et point du tout des présentes.

Mandez-moi par la poste si vous avez reçu mon rogaton pour M. de Courteilles, et si on a fait ce que je vous conjure d'obtenir; mais ne parlez dans votre lettre ni de madame de Bentinck, ni de son mémoire : il faut tâcher de ne pas s'exposer en rendant service.

Je vous avait dit, mon cher ange, en commençant ma lettre, que je ne parlerais ni de *Rome* ni du *Siècle de Louis XIV;* cependant je dépêche par le courrier deux volumes tout farcis de corrections. Cela coûte beaucoup de soins, et je n'ai guère de temps. Vous ferez, vous et messieurs de Choiseul et de Chauvelin, comme vous pourrez; mais je vous conjure de lire fort vite.

Ne connaissez-vous personne au fait de l'histoire moderne qui pût, aussi fort vite, m'instruire des fautes que je n'aurai pas aperçues? M. de Foncemagne serait-il homme à prendre cette peine? Je suis dans la nécessité de laisser paraître l'ouvrage sous peu, parce que des compagnons imprimeurs ont des exemplaires,

et que je serais prévenu. Il ne s'agit pas ici de s'amuser, il s'agit de me rendre service, de m'instruire; je vous le demande en grâce. Consignez tout de suite le livre entre les mains de madame Denis. Mille adorations à tout ange.

225. — A M. FALKENER.

Berlin, 27 janvier 1752.

Dear sir, my *Louis XIV* is on the Elbe, about a month ago. I don't know whether the *grand* monarch has yet put to sea, to invade Great Britain. But booksellers are greater politicians than Lewis; and I think it is very likely they have got the start of me, by sending my book to London by the way of Rotterdam, while my bale of printed tales is on the Elbe; and so they will reap all the benefit of my labours, according to the noble way of the world.

My book is prohibited amongst my dear countrymen, because I have spoken the truth : and the delays of cargoes, and the jarring of winds, hinder it from pursuing its journey to England. So, I have to fight with, or against the sea and earth and hell, for booksellers are the hell of writers.

Be what it will, receive, my dear sir, my cargo of printed sheets, when wind and tide will permit. Do what you please with them; I am resigned. I had rather be read, than be sold : truth it above trade, and reputation above money !

I am sorry to see that England seems to be sunk into romances. I hope nor you nor your lady care much for them. Yet, there are some written in a lively manner.

Nothing is more pleasing in that way, than the humorous performances of our Hamilton, born in France, but of a scotch family.

We have many voyages useful and entertaining, such as those of Chardin, Bernier, La Loubère, etc. As to miscellaneous works, some may be read with much pleasure and improvement, such as le *Ménagiana* de la Monnoye, La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, Saint-Réal, Saint-Évremond, etc., may afford your lady very agreable reading.

Farewell, my dear worthy friend. You are one of the most amiable souls that any age has ever produced; and I am for ever yours, with the most tender gratitude[1]. VOLTAIRE.

[1] Cher monsieur, mon *Louis XIV* est sur l'Elbe depuis près d'un mois. Je ne sais pas si le grand roi s'est déjà mis en mer pour envahir la Grande-Bretagne. Mais les libraires sont plus grands politiques que Louis : il est, je crois, très-vraisemblable qu'ils ont pris les devants sur moi, en emportant mon livre à Londres, par la voie de Rotterdam, pendant que mon ballot de contes imprimés est sur l'Elbe; et de cette façon ils recueilleront tout le bénéfice de mes travaux, suivant la noble coutume de ce monde.

Mon livre est défendu chez mes chers compatriotes, parce que j'ai dit la vérité; les délais des chargements et l'obstacle des vents l'empêchent de poursuivre son voyage en Angleterre. Ainsi j'ai à combattre à la fois contre la mer, la terre et l'enfer; car les libraires sont l'enfer des écrivains.

Qu'il en soit ce qu'il pourra, recevez, mon cher monsieur, ma cargaison de chiffons imprimés, quand le vent et la marée le permettront. Faites-en ce qu'il vous plaira; je suis résigné à tout. J'aimerais mieux être lu que vendu. La vérité est au-dessus du commerce, et l'honneur au-dessus de l'argent.

Je suis fâché de voir que l'Angleterre semble plongée dans les romans. J'espère que ni vous ni mylady, vous ne vous en souciez pas. Ce-

## 226. — A M. LE KAIN.

Potsdam, 5 mars 1852.

Une maladie assez longue et assez dangereuse, monsieur, dont je ne suis pas encore bien remis, ne me permet pas de vous répondre de ma main. Je suis bien étonné d'apprendre par votre lettre que vous n'avez eu que depuis peu vos lettres de réception [1]. J'ai connu des acteurs qui étaient excellents pour moucher les chandelles, et qui furent reçus à une part entière, dès qu'ils parurent. Pour vous, vous vous êtes borné à faire les délices du public; il faudra bien que les grâces de la cour viennent ensuite. Mais il y a plus d'un métier dans lequel on travaille pour des ingrats. Au reste, je ne serais point surpris que *Rome sauvée* ne fût perdue. Cicéron était fort bon pour la tribune aux harangues; mais je doute qu'il réus-

pendant il y en a qui sont écrits avec une grande vivacité de style. Rien n'est plus agréable en ce genre que les ouvrages si gais de notre Hamilton, né en France, mais d'une famille écossaise.

Nous avons plusieurs voyages utiles et intéressants, comme ceux de Chardin, de Bernier, de La Loubère, etc. Quant aux ouvrages de mélanges, quelques-uns peuvent se lire avec beaucoup de plaisir et de fruit, tels que le *Ménagiana* de la Monnoye, La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, Saint-Réal, Saint-Evremond, etc., qui procureront à mylady une lecture très-agréable.

Adieu, mon cher et digne ami; vous êtes le cœur le plus aimable qu'aucun siècle ait jamais produit, et je suis à vous pour toujours avec la plus tendre reconnaissance.

---

[1] Ce grand acteur ne fut reçu sociétaire qu'en 1752, sur ce mot de Louis XV, après une représentation de *Brutus* : « Il m'a fait pleurer, moi qui ne pleure guère. »

sisse auprès des belles dames de vos premières loges, et le parterre n'est pas toujours composé de Romains.

Je vous prie de faire bien des compliments à votre ami. Je compte que cette lettre lui servira de réponse. Vous ne doutez pas de mon envie de lui rendre service; mais les circonstances présentes et le grand nombre des surnuméraires rendent la chose impraticable. Il me paraît avoir un mérite fait pour percer dans Paris, si les talents réussissent. Je vous embrasse de tout mon cœur.

### 227. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Cher frère, *la Discipline militaire* a été mise en crédit. On a commenté le texte, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et Salomon (Frédéric) a dit : « Il faut que ce faquin croie ces gens-là bien vertueux, puisqu'il ose les insulter et qu'il compte sur leur patience. »

Frère, les ennemis de la philosophie seront confondus par vous. Soutenez la vérité et brisez les idoles. Aimez votre frère, qui s'unit à vous dans l'Être des êtres.

### 228. — A M. FALKENER.

Berlin, 27 mars.

My dear and beneficent friend, I send to you, by the way of Hamburgh, two enormous bales of the scribbling trade. I direct them to our envoy at Hamburgh, who will dispatch them to you, and put my wares to sea, instead of throwing them into the fire; which might be the case in France, or at Rome.

My dear friend, I have recourse to your free and ge-

nerous soul. Some french good patriots, who have read the book, raise a noble clamour against me, for having praised Marlborough and Eugène; and some good church-men damn me for having turned a little in to ridicule our *jansénisme* and *molinisme*.

If our prejudiced people are fools, booksellers and printers or book-jobbers are rogues. I am like to be damned in France, and cheated by the Dutch; the old german honesty is gone.

Booksellers of all regions are the same. I shall lose all the fruits of my labours and expences; but I rely on your kindness. You may cause some books to be bound, and choose an honest man, who will give them to the chief-readers of your nation. I entreat you to present His Royal Highness with one of these volumes, and to give some *exemplaires* or copies to those of your friends you will think fit. The bookseller you will choose may do what he pleases with the remainder, and sell them as best as he can, provided he sells them not before Easter; it is all I require of him.

I beg of you a thousand pardons for so much trouble, and I wish the book may procure you a pleasure equal to my importunities. My *ultimatum* is then to tease you with the reading of the book; to beg of you to give one to H. R. H. the duke, and to your friends; to commit the rest into the hands of any man you will tkink proper to choose and to forgive my cumbersome follies. Burn the book, in case you should yawn in reading it; but do not forget your old friend, who will be attached to you till the day of his doom.

My best respects to your lady, good wishes for your children; my tender affection and everlasting friendship to you[1]! VOLTAIRE.

Mon cher et obligeant ami, je vous envoie, par la route d'Hambourg, deux énormes ballots de griffonnage à vendre. Je les adresse à notre envoyé d'Hambourg, qui vous les expédiera et mettra mes marchandises à la mer, au lieu de les jeter au feu; ce que sans doute on ne manquerait pas de faire en France ou à Rome.

Mon cher ami, j'ai recours à votre âme libre et généreuse. Quelques bons patriotes français, qui ont lu mon livre, poussent contre moi de nobles clameurs pour avoir fait l'éloge de Marlborough et d'Eugène; et quelques bons prêtres me damnent pour avoir un peu tourné en ridicule notre *jansénisme* et notre *molinisme*.

Si nos gens à préjugés sont des sots, les libraires et les imprimeurs ou courtiers de librairie sont des fripons. Il est vraisemblable que je serai damné en France et dupé en Hollande; la vieille honnêteté germanique a disparu.

Les libraires de tous les pays sont les mêmes. Je perdrai tout le fruit de mes travaux et de mes dépenses; mais je compte sur votre bonté. Vous pourrez faire relier quelques exemplaires, et choisir un honnête homme qui les donnera aux principaux lecteurs de votre nation. Je vous prie de présenter à Son Altesse Royale un de ces volumes, et de distribuer quelques exemplaires à ceux de vos amis qu'il vous plaira de choisir. Le libraire que vous prendrez fera ce qu'il voudra du reste, et le vendra de son mieux, pourvu que ce ne soit pas avant Pâques; c'est tout ce que j'exige de lui.

Je vous demande mille pardons de tant de peine, et je souhaite que ce livre vous fasse un plaisir égal à mon importunité. Je conclus donc en vous priant de vous ennuyer à lire le livre, d'en donner un à Son Altesse Royale et à vos amis, de mettre le reste entre les mains de ceux que vous croirez capables de juger et de pardonner mes folies importunes. Brûlez le livre, si vous bâillez en le lisant; mais n'oubliez pas votre vieil ami, qui vous sera attaché jusqu'au jour de son jugement.

Mes profonds respects à mylady, et mes vœux sincères à vos enfants; ma bien tendre affection et mon éternelle amitié pour vous.

## 229. — A M. FALKENER.

Potsdam, 22 août 1752.

Je ne vous écrirai aujourd'hui ni de ma main, ni en anglais, mon cher et respectable ami; je suis trop malade pour avoir cette consolation.

J'ai appris qu'un libraire de Londres, nommé Dodsley, avait imprimé par souscription le *Siècle de Louis XIV* en deux beaux volumes. Si cela est, il a fait une sottise de ne m'en pas informer. Il devait présumer qu'une première édition n'est jamais qu'un essai, qu'il s'y glisse beaucoup de fautes, et que cette première édition attire à l'auteur beaucoup de critiques, de remarques et d'instructions utiles dont il profite; c'est ce qui m'est arrivé. Des ministres d'État, qui m'avaient impitoyablement refusé leurs lumières, lorsque je travaillais autrefois à cet ouvrage, se sont empressés de m'éclairer, dès qu'il a paru. Le livre, tout informe qu'il était, a eu tant de vogue et l'objet en est si intéressant, que chacun a voulu avoir part à sa perfection. Muni de tant de secours, je fais faire une édition nouvelle, dont j'espère vous envoyer un exemplaire avant deux mois.

Je vous supplie de communiquer au libraire Dodsley le Mémoire que je vous envoie. Il serait triste qu'il eût déjà commencé son édition. Je vous demande la grâce de m'informer de ce qui en est, le plus tôt que vous pourrez. Je ne me console d'avoir donné l'édition de Berlin que parce qu'elle en procurera une meilleure. Ce n'est pas que je me reproche de m'être trompé sur des vérités importantes; mais je n'en ai

pas dit assez, et je vous assure que la seconde fournée sera bien plus curieuse que la première.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame votre épouse; je souhaite mille prospérités à toute votre chère famille et à votre nation, que j'aimerai toujours.

Adieu, my dear friend.

### 230. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Potsdam, 25 août.

Vous m'avez bien rendu justice, monsieur, sur mon zèle pour la famille royale et sur mon attachement à la patrie. Je vous remercie sensiblement des nouvelles que vous avez bien voulu me donner de la maladie de monseigneur le dauphin.

Je me flatte que la santé de M. le comte d'Argenson est parfaitement rétablie, puisque vous ne m'en parlez pas. Je conserverai pour lui toute ma vie le dévouement le plus tendre. Il ne se souvient peut-être pas que j'ai mis sens dessus dessous, pendant six mois, toutes les archives de la guerre. J'ai mis tout cela en ordre dans mon agréable retraite de Potsdam, et j'y ai fini entièrement toute la guerre de 1741.

Mon séjour en Allemagne ne m'a pas été infructueux pour cet ouvrage. Il appartient naturellement à M. le comte d'Argenson, et pour peu qu'il en eût la moindre curiosité, j'aurais l'honneur de le lui envoyer. Il ne laisserait pas d'y trouver des particularités intéressantes qui lui sont peut-être inconnues. Au reste, ce n'est pas un morceau d'histoire dans le goût du *Siècle de Louis XIV*. S'il a fallu ici entrer dans de grands

détails, croyez que ce n'est pas chose aisée de sauver l'ennui que doit causer une si grande multiplicité d'intérêts et de faits militaires. Cette histoire et *le Siècle de Louis XIV* sont deux morceaux consacrés à la gloire de la nation dans différents genres. M. le comte d'Argenson pourrait s'en faire lire quelques pages pour s'amuser, s'il en avait le temps; au pis-aller, le manuscrit sera un monument dans sa bibliothèque.

Je me flatte que ma nièce a passé quelques jours avec vous. Elle doit vous avoir dit combien je vous suis dévoué. Je ne vous écris point de ma main; une nouvelle secousse de ma maladie m'a laissé une faiblesse extrême.

### 231. — AU MÊME.

Auprès de Strasbourg, le 14 septembre.

Je réponds bien tard, mon ami, et en vile prose, à votre aimable lettre chamarrée de jolis vers, et c'est encore beaucoup pour moi de faire de la prose; je ne puis me servir de ma main. J'ai, quoi qu'en disent les malintentionnés, les mains si enflées que je ne puis tenir une plume. Vous vous servez très-bien de la vôtre; vous peignez à merveille les gens qui m'ont achevé de peindre. Le palais d'Alcine n'était, au fond, qu'une retraite de bêtes farouches, et Alcine, qui paraissait une belle grande dame bien faite, n'était qu'une petite vieille rabougrie.

Je ne sais pas trop quand ma santé et ma situation me permettront de venir vous revoir. Je serais bien charmé de me retrouver entre vous et ma nièce.

Pardonnez à un pauvre malade d'écrire si peu et si mal.

### 232. — A M. FALKENER.

Potsdam, le 28 novembre.

I hope, my dear and worthy friend, my worthy Englishman, you have received mylord Bolingbroke's vindication against priests, whom I have hated, hate, and I shall hate till doomsday.

You will receive, my dear sir, in a very short time, an *exemplaire* of *Louis XIV* 's new edition, more accurate and correct a great deal, more copious and curious.

I desire you would be so kind as to answer two letters, I wrote to you long ago. Let me not be altogether in the dark about the good or bad success of my book in England. Two editions of it have been published this year in Europe, and two new ones are just now come out. But your approbation would flatter me more than all that eagerness of the book-mongers. Tully relyed more on the testimony of Cato, than on the huzzaz of the multitude. If you have any news of my book's fate, let me know some thing of it after a whole year. If you have given the volumes to a bookseller, be so good as to tell me whether this bookseller has any thing to remit to me, or not.

It is very likely I shall take a little journey, suppose my bad health will permit me. Would to God! my journey was to London! and that I could renew to you my tender respect, my friendship and my gratitude.

I have sent you, according to your desire, a list of some of the best french authors, and more suitable to your taste and character. But you will find a better list at the end of the new edition of *Lewis the Fourteenth.*

*Vale.* VOLTAIRE.

[1] J'espère, mon cher et digne ami, mon digne Anglais, que vous avez reçu la défense de lord Bolingbroke contre les cagots, que j'ai haïs, que je hais et que je haïrai jusqu'au jour du jugement.

Vous recevrez, mon cher monsieur, dans très-peu de temps, un exemplaire de la nouvelle édition de *Louis XIV*, bien plus exacte, plus correcte, beaucoup plus étendue et beaucoup plus curieuse.

Auriez-vous la bonté de répondre aux deux lettres que je vous ai écrites, il y a longtemps? Ne me laissez pas ainsi dans le doute du succès de mon livre en Angleterre. Deux éditions ont été publiées cette année en Europe, et deux autres sortent de presse en ce moment. Mais votre suffrage me flatterait plus que tout l'empressement des marchands de livres. Tullius recherchait plus le témoignage de Caton que les *hourras* de la multitude. Si vous savez des nouvelles du sort de mon livre, faites-m'en donc savoir quelque chose après une année entière. Dans le cas où vous avez donné les volumes à un libraire, soyez assez bon pour me dire si ce libraire a quelque chose à me remettre ou non.

Il est très-probable que je ferai un petit voyage, pourvu que ma mauvaise santé me le permette. Dieu veuille que mon voyage soit à Londres, et que je puisse vous renouveler mon tendre respect, mon amitié et ma reconnaissance!

Je vous ai envoyé, suivant votre désir, une liste de quelques-uns des meilleurs auteurs français, qui se rapportent le plus à votre goût et à votre caractère. Mais vous trouverez une liste encore préférable à la fin de la nouvelle édition de *Louis XIV.*

*Vale.*

233. — AU MÊME.

Berlin, 16 janvier 1753.

Dear sir, I have reaped benefit enough, since I have pleased you, and not displeased your nation. I return you my most tender thanks. I hope to come over myself, in order to print my true works, and to be buried in the land of freedom. I require no subscription; I desire no benefit. If my works are neatly printed, and cheaply sold, I am satisfied.

You must know, my dear sir, that a dispute upon a point of mathematics has raised a scandalous noise between M. Maupertuis, president of the Prussian Academy, and professor Kœnig. All the philosophers of Europe were for Kœnig, and all the world cried out against the ill usage he met with from Maupertuis. But the king of Prussia took the part of the president, and wrote against Kœnig's abettors a pamphlet, wherein his Majesty calls them rogues, scurrilous and infamous writers, halfwitted and madmen. In the mean time, Maupertuis published a singular book of philosophy.

The author proposes to build a latin town : to lengthen out human life to four hundred years, by laying men asleep : to go to the antarctick pole, and there to dissect the brain of giants, in order to know the nature of the soul, etc., etc. The book in full of such non-sense; but the author had the good sense to calumniate me to the king. His Majesty, one day, according to his good will and pleasure, ordered at his breakfast that his hangman should burn a little banter

I had wrote upon the noble discoveries of Maupertuis.

The rest of the story is contained in the little paper I send you, which I entreat you to have inserted in your news-papers. If I live and if I am free, I will cross the sea to thank you, my dear friend [1].

Your for ever, VOLTAIRE.

*P. S.* Pray, keep my letter secret.

[1] Cher monsieur, c'est assez de profit pour moi de vous avoir plu et de n'avoir pas déplu à votre nation. Je vous envoie mes plus tendres remercîments. J'espère faire moi-même la traversée pour imprimer mes véritables ouvrages, et être enseveli dans la terre de liberté. Je ne demande pas de souscription, je ne désire aucun bénéfice ; si mes ouvrages sont bien imprimés, et vendus à bon marché, je suis satisfait.

Vous saurez, mon cher monsieur, qu'une discussion sur un point de mathématiques a excité une querelle scandaleuse entre M. Maupertuis, président de l'Académie de Berlin, et le professeur Kœnig. Tous les savants de l'Europe étaient pour Kœnig, et dans le monde il n'y avait qu'un cri contre les mauvais procédés de Maupertuis. Mais le roi de Prusse prit parti pour le président, et écrivit contre les partisans de Kœnig un pamphlet, où Sa Majesté les traite de coquins, de vils et infâmes écrivains, d'imbéciles et de faussaires. En même temps Maupertuis publiait un singulier livre de philosophie.

L'auteur propose de fonder une ville latine; de prolonger la vie humaine jusqu'à quatre cents ans, en endormant les hommes; d'aller au pôle antarctique, et là, de disséquer les cervelles des géants afin de connaître la nature de l'âme, etc., etc. Le livre est plein de *non-sens;* mais l'auteur a eu le *bon sens* de me calomnier auprès du roi. Un jour, Sa Majesté, suivant sa volonté et son bon plaisir, ordonna, à son déjeuner, que son bourreau brûlât une petite facétie que j'avais écrite sur les magnifiques découvertes de Maupertuis.

Le reste de l'histoire est raconté dans le petit papier que je vous envoie, et que je vous prie de faire insérer dans vos journaux. Si je vis et si je suis libre, je traverserai la mer pour vous remercier, mon cher ami. A vous pour toujours.

*P. S.* Je vous prie de garder le secret sur ma lettre.

## 234. — AU MÊME.

1er février.

Dear sir, I have wrote to you already, and sent my letter to sir Hanbury Williams, the british envoy at the court of Dresden. I told you in that letter all that I could tell you concerning my little quarrel with the king of Prussia. But I could not tell you enough about the desire I have to see England again before my death. I did inform you of my desire to print my works in London, without benefit, without subscription, and merely in order to give a true edition of the works of a Frenchman, who thinks like a Briton.

I send this letter to Dresden. I must tell you, my dear sir, that I have taken the liberty to draw upon you for the 94 pounds. I return you again 94 thousand thanks.

I do not know how long yet I shall continue at Berlin; but whatever happens, I shall remain for ever your faithful and much obliged friend [1]. VOLTAIRE.

Cher monsieur, je vous ai déjà écrit et j'ai adressé ma lettre à M. Hanbury Williams, envoyé d'Angleterre à la cour de Dresde. Je vous disais, dans cette lettre, tout ce que je pouvais vous dire de ma petite querelle avec le roi de Prusse. Mais je ne pouvais vous en dire assez sur le désir que j'ai de revoir l'Angleterre avant ma mort. Je vous ai exprimé l'intention de faire imprimer mes ouvrages à Londres sans bénéfice, sans souscriptions et dans la seule vue de donner une édition véritable des œuvres d'un Français, qui pense comme un Anglais.

J'envoie cette lettre à Dresde. Je dois vous dire, mon cher monsieur, que j'ai pris la liberté de tirer sur vous pour la somme de

## 235. — A M. FORMEY,

SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.

4 mars, au matin.

Je prie monsieur Formey de vouloir bien m'envoyer les pièces du procès de Newton et Leibnitz sur des choses qui en valaient la peine. Cela n'est-il pas intitulé *Commercium epistolicum?* Je ne crois pas qu'il y ait eu de sentence criminelle.

Du 4 mars, au soir.

L'Académie des sciences de Paris a jugé d'une voix unanime contre Maupertuis, sur le rapport de M. Darcy, qui a démontré que sa prétendue découverte n'est qu'une pétition de principe.

M. Wolff avait déjà jugé la même chose, la Société Royale de Londres pense de même, et à l'égard des procédés toute l'Europe est d'accord.

## 236. — A M. DE MALESHERBES.

A Colmar, 25 décembre.

Parmi les barbouilleurs de papier qui font des vœux pour monsieur de Malesherbes, qui lui souhaitent des années heureuses et qui l'ennuient, il en est un, sur les bords du Rhin, qui lui est attaché avec un respect aussi tendre que toute la rue Saint-Jacques ensemble[1].

94 livres sterling. Je vous rends en échange 94 mille remercîments.

Je ne sais pas combien je demeurerai encore à Berlin ; mais, quoi qu'il arrive, je resterai toujours votre fidèle et très-reconnaissant ami.

---

[1] Quartier de la librairie qui dépendait de l'administration de M. de Malesherbes.

Il prend la liberté de lui envoyer les feuilles ci-jointes. Si monsieur de Malesherbes daigne les parcourir, on lui demande bien pardon de lui faire perdre ce temps, et on le remercie très-humblement de son indulgence.

237. — AU MÊME

Colmar, 30 décembre

Vous serez surpris de mon extrême impertinence; mais l'orage qui s'élève au sujet de cette malheureuse édition, faite par des hussards, m'attirera de votre indulgence un sauf-conduit dans cette guerre. Je prends donc l'extrême liberté de vous adresser cet épouvantable paquet, et j'ose vous supplier d'ordonner qu'on mette à la poste les copies des imprimés que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, et qui sont dans ces paquets. Je sens tout l'excès de mon importunité, mais c'est une occasion où je ne puis me défendre ni assez tôt, ni assez fortement. Je vous souhaite, monsieur, une heureuse année, aussi bien qu'à M. de la Reynière. Je conserverai toute ma vie les sentiments de la respectueuse et tendre reconnaissance que je vous dois.

238. — AU MÊME.

A Colmar, 7 février 1754.

Monsieur, je vous prie de pardonner à un malade s'il n'a pas l'honneur de vous écrire de sa main pour vous remercier de vos bontés. J'ai écrit plusieurs fois à ma nièce, qui a dû vous présenter mes très-humbles remercîments il y a longtemps; mais j'ai peur que son triste état ne l'ait empêchée de faire auprès de vous tout ce que son cœur et le mien exigeaient.

J'ai reçu, monsieur, une lettre de M. l'archevêque de Paris [1], et c'est à vos bons offices que je la dois; mais cette lettre et celle dont vous m'avez honoré, me font voir évidemment que ma nièce n'a pu remplir auprès de vous les soins que son amitié pour moi lui imposait.

Vous m'avez fait l'honneur de me dire par votre lettre que vous ne pouviez rendre témoignage de mon empressement à faire supprimer la malheureuse édition de Jean Neaulme, qui paraît avoir soulevé le clergé de France et déplu beaucoup à Sa Majesté. Il est pourtant très-certain, monsieur, qu'à la première nouvelle de cette indigne édition de Jean Neaulme, j'écrivis deux lettres consécutives à ma nièce, et que je la suppliai d'obtenir de vous la suppression de cet ouvrage informe, dont je sentais toutes les dangereuses conséquences. Elle était alors très-sérieusement malade, et elle ne me manda que longtemps après qu'il était impossible d'arrêter le débit d'un ouvrage déjà si répandu. Ainsi, monsieur, ce n'est pas votre faute, ni la mienne, si le livre n'a pas été supprimé. Mes lettres existent dans les mains de ma nièce; elle peut les retrouver et avoir l'honneur de vous les montrer.

J'ai tâché, en dernier lieu, d'apporter un nouveau remède au mal que mes ennemis m'ont fait en fournissant à un libraire de Hollande un manuscrit informe et altéré. J'ai envoyé à ma nièce un placet au roi, par lequel je le supplie de se faire rendre compte,

[1] Christophe de Beaumont.

par M. le chancelier, de la différence qui est entre mon véritable manuscrit et celui qu'on a imprimé pour me perdre. Je crois le roi trop équitable pour me refuser cette justice, et ceux même qui m'ont accusé auprès de lui doivent me justifier, s'ils ont autant de probité que de christianisme.

Je suis dans un état où je ne puis guère trouver de secours qu'entre les mains de médecins et de chirurgiens habiles, qui ne se trouvent que dans une grande ville ; et ma longue absence ayant dérangé absolument mes affaires, je me vois réduit à mourir dans un pays étranger, sans bien et sans secours. S'il se peut, qu'au moins la vérité soit reconnue ; c'est tout ce que je demande, c'est ce que j'attends, monsieur, de vos bons offices et d'un cœur aussi généreux que le vôtre.

Je suis avec respect et reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 239. — A M. LE CLERC DE MONTMERCY [1],

AVOCAT AU PARLEMENT.

A Colmar, 14 février

Je n'ai reçu qu'hier, monsieur, par les voitures publiques, les *Écarts de l'Imagination*, ou plutôt les beautés de votre imagination. Je vous remercie d'abord, comme homme de lettres et comme citoyen, de la justice que vous rendez à MM. d'Alembert et Diderot ; et après m'être acquitté de ce devoir, je remplis le second, en vous disant combien je suis sensible à

[1] Il publia, en 1764, un poëme en l'honneur de Voltaire.

l'indulgence que vous m'avez témoignée. Le goût et l'esprit philosophique qui règnent dans votre ouvrage m'inspirent de l'estime et de l'amitié pour l'auteur.

Les maladies qui m'accablent m'empêchent de vous assurer de ma main de ces sentiments véritables avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 240. — A M. DE MALESHERBES.

A Colmar, 24 février.

Monsieur, les maladies qui m'accablent, et qui me mènent où M. de la Reynière est allé[1], me privent de la consolation de vous témoigner de ma main combien je suis sensible à tout ce qui vous regarde. Permettez, monsieur, qu'en même temps j'aie l'honneur de vous adresser le procès-verbal ci-joint. Je mets aussi sous votre protection une lettre à monseigneur le chancelier. La calomnie va vite, et la vérité va lentement. Pourquoi faut-il qu'il soit si aisé de dire au roi que j'ai fait un livre impertinent, et qu'il soit si difficile de dire que je ne l'ai pas fait? L'acte public que j'ai l'honneur de vous envoyer, doit servir au moins à démontrer mon innocence, s'il ne sert pas à faire cesser une persécution injuste. Personne n'est plus à portée que vous de rendre gloire à la vérité, et peut-être un mot de votre bouche, dit à propos, m'empêcherait de mourir hors de ma patrie. Quoi qu'il arrive, je serai jusqu'au dernier moment, avec bien de la reconnaissance et du respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

[1] La Reynière venait de mourir d'indigestion.

*P. S.* Je vous supplie instamment de vouloir bien empêcher l'entrée d'un nouveau libelle intitulé : *Nouveau volume du Siècle de Louis XIV*, et imprimé à La Haye, chez Jean van Duren

241. — AU MÊME.

A Colmar, 28 février.

Monsieur, la lettre dont vous m'honorez, en date du 21, me fait voir que mon état excite la sensibilité d'un cœur aussi noble que le vôtre, et vos bontés diminuent, autant qu'il est possible, le juste excès de ma douleur. Je ne vois pas ce que je peux faire de plus fort que de charger les journaux et les gazettes non-seulement du désaveu de l'indigne édition de Jean Neaulme et de celles qui l'ont suivie, mais de mon indignation contre l'éditeur et le libraire. Certainement, si j'avais eu la moindre part à cette édition condamnable, ce Jean Neaulme, qui est dans un pays libre, ne souffrirait pas des reproches si violents et si publics. J'ai constaté par un procès-verbal authentique la friponnerie insigne de l'éditeur.

Quand j'ai eu l'honneur de vous envoyer, monsieur, ce procès-verbal avec une lettre pour monseigneur le chancelier, votre père[1], j'ai cru qu'il avait le ministère de la littérature. Puisque c'est vous seul qui en êtes chargé, monsieur, j'attends de vos bontés que vous voudrez bien faire parvenir au roi la vérité qui vous est connue. Quel autre que vous peut faire connaître cette vérité opprimée ?

[1] Guillaume de Lamoignon.

On a persuadé au roi que cette indigne édition était mon ouvrage, et que j'avais du moins connivé à sa publication. Quoique le contraire soit démontré, je suis perdu sans ressource; car je sens bien que les plaies faites par la calomnie sont incurables. Mais le cri de mon innocence, la seule consolation qui me reste, n'en sera que plus fort. Je vous conjure, monsieur, de prêter à ce cri douloureux votre voix bienfaisante. Certainement on ne vous demandera pas des nouvelles de cette affaire. Quand la calomnie a été aux oreilles des rois, elle se repose dans leur cœur; et on ne va point aux informations, s'il ne se trouve pas une âme comme la vôtre, courageuse dans sa pitié, qui prenne sur elle le soin généreux de dire et de faire dire au roi combien je suis innocent et calomnié. Ma mort grossira le nombre des infortunés perdus pour les belles-lettres que vous protégez. Un mot est tout ce que je vous demande, soit à madame de Pompadour, soit au roi même, soit à ceux qui l'approchent; et ce mot redoublera la reconnaissance inaltérable avec laquelle je serai, jusqu'au dernier moment, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 422. — AU MÊME.

A Colmar, 29 mars

Je vous demande pardon de l'indiscrétion qu'on a eue d'adresser des lettres pour moi, du fond de l'Espagne, chez feu M. de la Reynière, et je vous remercie de toutes vos bontés. Je serais très-fâché d'en abuser. Je vous ai seulement supplié, monsieur, de vouloir bien, dans l'occasion, rendre témoignage à la vérité

que vous connaissez. Non-seulement je n'ai point envoyé directement le manuscrit de la prétendue *Histoire universelle* à Jean Neaulme, mais je ne l'ai pas envoyé indirectement. Il avoue lui-même dans sa préface qu'il tient ce manuscrit, si infidèle et si tronqué, d'un homme de Bruxelles, lequel appartient à M. le prince Charles de Lorraine. Je me suis plaint de cet infâme procédé dans toutes les gazettes. J'ai condamné l'édition de Neaulme; et lorsque ce malheureux libraire m'a écrit en dernier lieu que ce domestique du prince Charles était un très-galant homme, je lui ai répondu que ce galant homme a fait une action indigne de vendre un très-mauvais manuscrit qui ne lui appartenait pas.

Le roi a lu le livre; il a lu aussi le procès-verbal. Je sais bien qu'on lui a dit, ainsi qu'à madame de Pompadour, que je n'étais pas si fâché de cette édition que je le paraissais; et voilà pourquoi, monsieur, j'ai pris la liberté de vous supplier de détromper madame de Pompadour, quand l'occasion se présenterait, et de vouloir bien détruire d'un mot de votre bouche la mauvaise foi et la calomnie, que je ne peux plus supporter.

Quant aux *Annales de l'Empire*, que j'ai composées par pure complaisance pour madame la duchesse de Saxe-Gotha, je les avouerai toujours, parce que je les crois très-exactes et très-vraies, surtout à l'aide des cartons nécessaires; et s'il y a un seul mot contre la vérité, je suis prêt à le corriger. C'est un livre qui n'est guère fait pour la France. Il paraît déjà trois éditions du premier volume dans les pays étrangers. Je compte

avoir incessamment l'honneur de vous envoyer le second volume avec les cartons du premier, et je regarderai comme une grande grâce que vous vouliez bien donner à cet ouvrage une place dans votre bibliothèque.

Je vous demande bien pardon de toutes mes importunités, et je suis, avec une respectueuse reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 243. — AU MÊME.

A Colmar, 15 avril.

Permettez, monsieur, que j'aie l'honneur de vous présenter le second volume des *Annales de l'Empire*, et en même temps que j'y joigne un second envoi du premier tome, plus exact et plus ample. Vous avez eu la bonté de me donner la permission de mettre sous votre enveloppe un pareil envoi pour madame Denis; j'use de cette liberté. Il est triste pour celui qui cultivait les arts du génie de faire des annales ; mais, dans une décadence assez générale, je vous offre le tribut de la mienne. Je serai toute ma vie, avec les plus respectueux sentiments, monsieur, votre très humble et très-obéissant serviteur.

### 244. — AU MÊME.

A Colmar, 6 juin.

Monsieur, ma nièce m'a envoyé un papier où je reconnais vos bontés. Je ne peux y répondre qu'en vous envoyant l'ouvrage tout entier. Vous n'êtes pas condamné à lire tout ce qui s'imprime; mais il est de mon

devoir de vous rendre cet hommage. Je me suis vu forcé de donner moi-même ce troisième volume sur l'*Essai de l'histoire universelle,* pour montrer qu'au moins je traite l'histoire avec plus d'exactitude qu'il n'y en a dans les deux premiers volumes que le libraire Jean Neaulme a si malheureusement défigurés. Si j'avais un peu plus de santé, j'aurais déjà poussé cet *Essai* jusqu'aux temps qui se joignent à ceux de Louis XIV, et je donnerais ensuite les deux premiers volumes, qui demandent à être refondus, puisque j'en ai employé une partie dans les *Annales de l'Empire.*

Je vois avec douleur que des éditions de ces deux premiers tomes se multiplient tous les jours. Si j'osais abuser de votre temps, je me plaindrais qu'on m'ait fait affirmer dans cet ouvrage des choses que je suis bien éloigné de penser. Je crois, par exemple, que les donations de Pépin et de Charlemagne peuvent être mises avec celle de Constantin, et que les papes n'ont pas plus besoin de ces vains titres pour être reconnus souverains du pays qu'ils possèdent, que les bains d'Aix-la-Chapelle n'ont besoin d'avoir été fondés par un nommé Granus, frère de Néron.

Au reste, monsieur, s'il se trouve dans ce troisième volume quelques endroits qui s'écartent de la vérité, ou qui la disent trop, rien ne sera plus aisé que de changer, au moyen d'un carton, les endroits qui vous auront paru suspects. Ce serait l'affaire des libraires à qui j'ai fait présent de cet ouvrage, et de ceux qui ensuite pourraient l'imprimer à Paris. Mon affaire, monsieur, sera de vous être dévoué jusqu'au dernier moment de ma vie, de souhaiter ardemment que vous

vouliez bien être toujours à la tête des lettres, et que vos successeurs vous ressemblent. Mon affaire est encore de finir cette malheureuse histoire universelle, où je suis engagé malgré moi, et qui n'avait jamais été destinée à voir le jour. Mais, pour la finir, il faut de la santé, une grande bibliothèque et une retraite libre. Dans quelque endroit que j'achève ma vie, ce sera une grande consolation pour moi de compter sur votre bonté et sur votre suffrage. Je les mérite au moins par la reconnaissance tendre et respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 245. — AU MÊME.

A Plombières, 6 juillet.

Monsieur, ayant eu l'honneur de vous envoyer le troisième tome de l'*Essai sur l'histoire universelle,* je crois de mon devoir de vous soumettre aussi la préface que je reçois dans le moment. L'ouvrage est imprimé à la fois chez Walther, à Dresde, et chez Schœpfling, à Colmar.

Comme Schœpfling est un libraire de France, j'ose, monsieur, vous demander votre protection pour lui; il corrigera tout ce qui paraîtra demander d'être réformé. J'ai cru ce troisième tome nécessaire pour ma justification; l'ouvrage entier pourrait être utile. Je tâcherai d'y dire toujours la vérité avec bienséance; mais la vérité est une chose bien délicate; elle a besoin de vos conseils et de vos bontés. Quoi qu'il arrive, je serai toute ma vie, avec l'estime et la reconnaissance

la plus respectueuse, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

*P. S.* J'apprends de madame Denis, qui arrive dans le moment, que Schœpfling de Colmar a eu l'honneur, monsieur, de vous écrire, et qu'en vous demandant votre protection pour ce volume, il vous a mandé qu'il lui coûtait fort cher.

Voici, monsieur, ce que je lui écris sur-le-champ à ce sujet :

« J'apprends que vous avez eu le malheur d'écrire
« à M. de Malesherbes que vous avez acheté assez cher
« le manuscrit en question ; or, comme M. de Males-
« herbes sait que je vous en ai fait présent conjoin-
« tement avec le sieur Walther, et que même je vous
« avais prêté 20,000 francs sans intérêts, je crains
« bien que votre lettre n'ait fait un effet peu favorable
« pour vous, etc. »

Cependant, monsieur, comme Walther et Schœpfling ont tiré six mille exemplaires, je suis obligé de vous demander grâce pour ce Schœpfling. Permettez du moins qu'une partie de son édition entre à Paris. On a déjà réimprimé en quatre endroits différents les *Annales de l'Empire*. Je ne vous ai envoyé le troisième tome de l'*Histoire* que par une juste et respectueuse confiance ; je vous supplie d'y avoir égard. Ne permettez pas que le livre paraisse à Paris sans la préface ; cette préface est ma seule justification. J'en enverrai incessamment la suite. Je n'ai fait ce troisième volume que pour faire voir l'injustice que j'ai essuyée par l'édition défectueuse et subreptice des deux premiers.

Je me recommande d'ailleurs à vos bontés : mon procédé et mon malheur les méritent. Je ne demande que la suspension pendant quelque temps de l'édition de Lambert, d'autant plus que j'ai dédié ce volume à l'Électeur palatin, et que ce serait pour moi un nouveau malheur, aussi bien qu'un contre-temps très-ridicule ; je vous supplie de me sauver l'un et l'autre ; je vous en aurai, monsieur, la plus sensible obligation.

### 246. — AU MÊME.

A Plombières, 7 juillet.

Monsieur, je suis encore obligé de vous importuner au sujet de ce pauvre Schœpfling. Il avait fait un marché avec Lambert, qui devait lui acheter deux mille exemplaires. Il était convenu avec moi que je vous enverrais le livre pour le soumettre à vos lumières et pour le mettre sous votre protection. Il perd tout le fruit du don que je lui avais fait. Je vous supplie, monsieur, qu'au moins Lambert et lui puissent s'accommoder sous vos ordres, si vous daignez en donner, ou sous l'abri de votre indulgence. Ayez la bonté de suspendre le débit de Lambert jusqu'à ce qu'il ait reçu les corrections nécessaires. C'est une grâce qui m'est essentielle ; ajoutez cette faveur aux bontés qui m'attachent à vous.

Je serai toute ma vie, avec la plus respectueuse reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 247. — A M. DE MONCRIF.

LECTEUR DE LA REINE, A LA COUR.

A Colmar, 24 avril.

Je vois, mon aimable confrère, par votre billet du 8, que vous avez été assez heureux pour ne pas recevoir un énorme fatras que je vous avais adressé, n'osant pas l'envoyer sous le couvert de M. le comte d'Argenson. J'ai mis ainsi le dessus : *A M. le premier secrétaire de M. le comte d'Argenson,* présumant que ce secrétaire quelconque vous rendrait sur-le-champ le paquet. On ne sait comment faire avec les précautions... Depuis ce temps-là, vous avez dû être ennuyé de mes lettres. Je rends grâce à ce M. Sireuil et à ce M. Royer qui me donnent au moins le plaisir de m'entretenir avec vous.

Je fus tout ébahi hier, quand on vint me dire, dans ma solitude de Colmar, que la sœur du roi de Prusse, madame la margrave de Bareith, m'attendait à souper, et où ? A son auberge. J'y vais en me frottant les yeux. Elle veut m'emmener en Languedoc, où elle va passer l'hiver pour sa santé. Ce ne sera pourtant pas pour elle que j'irai; ce sera pour M. le maréchal de Richelieu, à qui je l'ai promis. Je serai d'ailleurs encore plus loin des sifflets de *Prométhée.* Comme je ne partirai que dans un mois ou environ, j'aurai le temps de recevoir vos dernières résolutions sur la mascarade de *Pandore.*

Croiriez-vous que cette sœur du roi de Prusse a voulu absolument voir ma nièce? Elle lui a fait toutes les excuses possibles d'une certaine aventure

de Cimbres et de Sicambres[1], et elle a fini par me faire un présent magnifique. Tout cela, d'un bout à l'autre, a l'air d'un rêve. Adieu : mon attachement pour vous et ma reconnaissance sont des vérités bien réelles.

### 248. — A M. LE MARQUIS DE XIMÉNÈS.

A Plombières, 14 juillet.

Je voudrais être à Paris, monsieur, pour vous donner ma voix[2] : je serai au moins consolé par l'honneur de vous avoir pour confrère. Le plaisir que j'ai eu de lire votre tragédie a suspendu les maux qui m'accablent. Si les gens du monde savaient combien un tel ouvrage est difficile, ils vous respecteraient beaucoup. Pour moi, j'avoue que je suis étonné. Je ne doute pas que l'Académie ne vous reçoive avec acclamation; vous lui ferez autant d'honneur que vous en avez fait aux belles-lettres.

Madame Denis, qui se porte mieux que moi, vous dira avec plus d'éloquence l'effet que font sur nous votre ouvrage et votre amitié. Nous vous sommes bien véritablement attachés tous deux; nous nous intéressons à vos travaux, à vos succès, à votre gloire, à vos plaisirs. Nous présentons nos respects à madame votre mère.

[1] Son aventure de Francfort.

[2] Le marquis de Ximénès, officier distingué, cultivait les lettres et venait de faire jouer deux tragédies, *Épicharis* et *Amalazonte*, qu'il avait envoyées à Voltaire. — Il ne put parvenir à l'Académie. Le marquis de Ximénès est mort en 1817.

## 249 — A M. DE MALESHERBES.

A Plombières, 19 juillet.

Monsieur, je vous supplie de vouloir bien considérer qu'il a été de mon devoir de détromper le public, par un troisième volume, des deux premiers tronqués et défigurés, que l'on avait débités sous mon nom.

Quelque parti que votre prudence vous fasse prendre sur ce troisième tome, j'y souscris par avance. Ce n'est point à moi d'entrer dans les querelles des libraires. Le grand point est que vous ne soyez compromis en aucune façon, qu'ils obéissent à vos ordres, si vous leur en donnez, et qu'ils fassent d'ailleurs leurs affaires. Pour moi, s'il y a un mot de répréhensible dans cet ouvrage, je ne manquerai pas de le réformer. Il n'y a guère de livres où l'auteur ne doive changer quelque chose; mais il n'y a rien à changer aux sentiments pleins d'attachement et de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## 250. — A M. DE MONCRIF.

A Colmar, 15 octobre.

Je reçois dans ce moment, mon cher confrère, la boîte de *Pandore*[1]; tous les maux et tous les sifflets en sortent; folio recto, folio verso, tout est détestable. La musique d'Orphée ne pourrait faire passer ces pauvretés. Je ne me plains point de M. de Sireuil; il aurait

[1] Son opéra, que le musicien Royer avait fait *arranger* et *corriger* par un nommé Sireuil, porte-manteau du roi. Moncrif était l'examinateur de l'ouvrage.

dû pourtant m'avertir un peu plus tôt. Je vous demande en grâce que l'ouvrage porte le titre de ce qu'il est, *Tiré des fragments de la pièce*, selon le petit projet que j'ai soumis à vos lumières. On ne peut me refuser cette justice ; et, puisque M. Royer a fait confisquer mon bien, il faut du moins qu'il le dise. La moitié de l'ouvrage n'est pas de moi, l'autre moitié est défigurée. Il fallait attendre ma mort pour me disséquer. On s'est un peu pressé.

Je vous prie de présenter à M. le comte d'Argenson les respects de son ancien squelette, et d'être persuadé de ma reconnaissance.

Je sens bien que je ne peux empêcher l'exécution prochaine de Royer, de Sireuil et de moi. Tout ce que je demande, c'est qu'on connaisse du moins les deux complices, à qui pourtant je souhaite tout le succès que je n'espère pas, et à qui je ne veux aucun mal, quoiqu'ils m'en fassent un peu par un assez mauvais procédé et de plus mauvais vers.

Je vous embrasse et vous remercie et je vous aime. Madame Denis en fait tout autant, en tout bien et en tout honneur.

*P. S.* On me mande que je pourrais empêcher qu'on ne vendît à la friperie de l'Opéra la garde-robe de *Pandore :* ce serait assurément le meilleur parti ; et, s'il ne doit pas être permis de mettre sur le compte d'un homme vivant un ouvrage qui n'est pas de lui, il doit être moins permis encore de le défigurer entièrement, et de joindre à son ouvrage mutilé celui d'un autre, sans l'avoir seulement averti.

Si pourtant on ne peut parvenir à obtenir cette jus-

tice, si on ne peut rendre à Royer le service de l'empêcher de se déshonorer, je vous demande en grâce que l'opéra soit intitulé : *Prométhée, fragments de la tragédie de Pandore, déjà imprimée, à laquelle on a fait substituer et ajouter tout ce qui a paru convenable au musicien pendant l'éloignement de l'auteur.*

Ce titre sera très-exact; *Prométhée* ne contient en effet que mes fragments avec les additions de M. Sireuil.

J'écris à M. le président Hénault, suivant votre conseil, et je le supplie d'engager Royer à supprimer son opéra, ou du moins à en différer l'exécution. En vérité, tout cela est l'opprobre des beaux-arts, et je ne vois partout que brigandage.

Je me recommande à vos bontés. Empêchez le déshonneur des lettres, autant que vous pourrez; cela est digne de vous.

### 251. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, ce 10 novembre.

Malgré ce que je vous ai écrit, monseigneur, malgré l'état où je suis, malgré la mauvaise santé de ma nièce, nous partons. Le plaisir de vous revoir l'emporte. Dieu veuille encore que j'en jouisse ! Madame Denis prétend que vous nous ferez tous deux enterrer en arrivant. J'ai peur seulement que ce ne soit pas en terre sainte. En un mot, je pars, et le cœur me conduit; on dit qu'il donne des forces. Si vous pouviez voir mon état et nos embarras, vous auriez pitié de deux chétives créatures.

### 252. — A M. DE CHENEVIÈRES.

A Prangins, 13 janvier 1755.

Nous vous prions, mon ami, très-instamment, madame Denis et moi, de donner ou faire donner cette lettre à M. le comte d'Argenson. Il s'agit de faire la fortune d'un des plus estimables hommes du royaume, et cette fortune consiste dans une place de prévôt d'un village, qu'on nomme ville impériale dans la haute Alsace. Nous vous prions d'avoir la bonté de nous dire à quel bureau vont ces affaires, à quel premier commis il faudrait s'adresser, et de nous aider de toutes vos forces pour nous faire réussir. C'est un avocat au conseil souverain de Colmar, nommé Dupont, qui demande la prévôté de Munster. Je crois que cette place est inconnue à Versailles, aussi bien que les Duponts et tous ceux qui la demanderont.

Il est singulier que ce soit des bords du lac de Genève que nous présentions requête pour un Alsacien; mais cet Alsacien est notre ami intime et un homme d'un mérite rare. Nous tâcherions de le servir, quand même nous serions en Norwége. Nous ne sommes ici qu'en attendant la belle saison, pour aller prendre les eaux d'Aix en Savoie. L'oncle est devenu presque paralytique, la nièce est garde-malade, et tous deux vous aiment de tout leur cœur.

### 253. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Prangins, pays de Vaud, 2 février.

J'apprends, monseigneur, les nouvelles alarmes que la santé de M. le duc de Fronsac vous a données; vous

sentez combien je les partage. J'ignore encore l'événement de cette funeste maladie contre laquelle il serait si aisé de prendre en France des précautions, comme ailleurs. Je ne peux que trembler et vous le dire. Peut-être êtes-vous auprès de lui. Pourquoi faut-il que ma triste position m'empêche d'être auprès de vous deux! Voilà de ces occasions où il faudrait que je fusse à Paris. Je crains de vous fatiguer par une longue lettre. Madame Denis et moi, nous vous supplions de nous faire envoyer le dernier bulletin de la maladie. Personne assurément ne vous est plus tendrement attaché, à Versailles et à Paris, que les deux solitaires suisses.

### 254. — A M. LE KAIN.

A Prangins, 27 février.

Mon cher Orosmane, venez à Dijon, où l'on vous admire, et de là dans une maison où l'on vous chérit. Si vous voulez que j'écrive à M. le maréchal de Richelieu pour vous faire obtenir un congé, je hasarderai ma faible recommandation, et madame Denis y ajoutera la sienne, qui n'est pas faible.

J'aimerai jusqu'au dernier moment le spectacle de Paris qui fait le plus d'honneur à la nation; mais je vous aimerai encore davantage. Faites mes compliments, je vous en prie, à tous vos camarades. J'ai lu le *Triumvirat;* j'y ai trouvé de belles choses. Ce n'est point M. de Crébillon qui a quatre-vingts ans, c'est moi; car c'est la maladie qui fait la vieillesse et qui détruit les talents; mais rien ne détruit mon goût pour les talents des autres, et surtout pour ceux que

vous possédez. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur, je vous embrasse tendrement. VOLTAIRE.

---

Pour moi qui me porte bien, monsieur, je trouve le *Triumvirat* détestable; mais je meurs d'envie de vous voir, aussi bien que mon oncle. Je suis fort flattée de votre souvenir. Venez voir le malade et sa garde; vous serez reçu avec le plus grand plaisir du monde, et mon oncle n'aura peut-être pas le cœur assez dur pour vous laisser partir les mains vides. On a eu beau essayer de persuader au public que mon oncle avait fait le *Triumvirat*, celui de Crébillon n'en a pas paru meilleur. Quelle folie de répandre de pareils bruits !

Adieu, monsieur; allez à Dijon vous faire admirer, et venez nous voir : nous aimons autant votre personne que vos talents. DENIS.

## 255. — A M. LE KAIN.

Aux Délices, 24 mars.

Je reçois dans le moment votre lettre de Dijon, du 18 mars. J'envoie ma réponse à Lyon, mon cher ami, chez mademoiselle Destouches[1]. Vous allez sans doute recueillir à Lyon autant d'applaudissements et d'honoraires qu'à Dijon. Si, après cela, vous avez le courage de venir chez moi, il faut que vous ayez encore celui d'y être très-mal logé et très-mal couché. Mes Délices sont sens dessus dessous. Je suis entouré d'ouvriers qui m'occupent du matin au soir. Vous me verrez devenu maçon, charpentier, jardinier; il n'y a que

[1] Actrice de l'Opéra.

vous qui puissiez me rendre à mon premier métier. Vous ferez aisément le voyage de Lyon à Genève, par les voitures publiques. Ma maison est précisément à la porte de Genève, et je vous enverrai un carrosse qui vous prendra en chemin, le jour de votre arrivée. Vous n'aurez qu'à m'instruire du jour auquel la voiture publique se rend à Genève; mon ermitage est précisément sur le chemin qui conduit de Lyon à cette ville. Vous n'aurez pas la peine d'entrer dans Genève pour venir chez moi.

Si mon carrosse ne vous rencontrait pas en chemin, vous n'aurez qu'à dire au voiturier d'arrêter à Saint-Jean, à deux cents pas de la porte de Genève.

Nous vous faisons, madame Denis et moi, les plus tendres compliments.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Je ne suis pas à Prangins; songez bien que je suis chez moi, aux Délices, à Saint-Jean, aux portes de Genève, et que la maison méritera son nom, quand vous y serez.

### 256. — AU MÊME.

Aux Délices, 4 juin.

J'ai reçu, mon grand acteur, le dessin de la décoration chinoise. Comment voulez-vous que je renvoie un morceau dont je suis si content et qui vaut mieux que la pièce? Je veux le garder, le payer. Si la pièce, malgré sa faiblesse, peut réussir, on en aura un peu l'obligation aux décorateurs, aux tailleurs; beaucoup aux acteurs, et nulle à l'auteur. Je souhaiterais que la part, qu'on nomme d'auteur, se partageât entre

vous et ceux qui seront chargés des principaux rôles.

Je vous prie de dire à Lambert que je lui ferai présent du privilége pour l'impression, et qu'il doit se charger d'empêcher qu'on n'imprime furtivement cet ouvrage, comme on imprima *Rome sauvée*, sur des copies faites aux représentations, tronquées et défigurées. C'est ainsi qu'on a imprimé presque tous mes pauvres ouvrages.

Je n'ai pas envoyé nos *Chinois* [1] à madame de Pompadour; il y en a une bonne raison, c'est qu'ils ne sont pas faits; vous n'en avez vu qu'une faible esquisse. J'enverrai dans quinze jours le tableau terminé, bon ou mauvais, à M. d'Argental.

Madame Denis vous fait ses compliments. Je vous embrasse de tout mon cœur.

### 257. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 6 juin.

Je n'ai point encore, mon cher et ancien ami, de nouvelles de vos desseins et de vos marches. Mais si vous voulez cet ouvrage [2] dont vous me parlâtes dans une de vos dernières lettres, je vous l'enverrai tout entier. On en a des copies si plates et si défigurées que vous serez bien aise de l'avoir complet et correct. Vous en disposerez à votre fantaisie, et si, après cela, vous voulez venir dans une des plus agréables solitudes du monde, vous aurez le plaisir de voir d'un coup d'œil Genève, son lac, le Rhône, une autre rivière,

[1] *L'Orphelin de la Chine.*
[2] *Jeanne d'Arc.*

des campagnes et les Alpes. La nature n'en peut pas rassembler davantage, et la philosophie ne peut choisir un séjour plus libre et plus tranquille. *Vale.*

### 258. — AU MÊME.

Aux Délices, 19 juin.

Voilà qui va fort bien, mon ancien ami; mais vous ne me dites point comment il faut faire tenir le petit paquet. M. Darget a un exemplaire détestable, et il ne devrait en avoir aucun. Il y a dans sa copie une quantité énorme de mauvais vers, insérés par un nommé Tinois, moitié fou, moitié poëte, que j'avais mené avec moi à Berlin. Il a vendu son maudit exemplaire cinquante ducats à un grand prince, et ce grand prince aurait bien fait de le jeter au feu.

Voici des vers qui sont de moi et qui n'en sont pas meilleurs; rongez cet os-là, en attendant mieux, et continuez à m'aimer.

### 259. — AU MÊME.

A Genève, 30 juin.

Il y a un paquet pour vous, mon ancien ami, chez M. Bouret [1]. En récompense, instruisez-moi un peu de l'état de notre littérature; de ce qu'on dit de par le monde, et pardonnez au laconisme d'un malade qui a cinq magots de la Chine à polir. Je crois que si j'ai encore un sujet de tragédie à traiter, il faudra que je le prenne dans la lune. J'ai déjà un peu l'air d'y avoir fait un tour. En attendant, le malingre vous embrasse.

[1] Fermier-général.

## 260. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

......

La voulez-vous, la voulez-vous pour vous amuser, monseigneur? Quoi? qui? *la Pucelle, la Pucelle!* Vous en avez trouvé un petit nombre dans le cours de votre aimable vie. Je vous l'enverrai par la voie que vous ordonnerez. J'en ai une copie en quinze chants, mais fort exacte, quoique griffonnée. Vous la ferez transcrire; vous m'honorerez d'une place dans votre bibliothèque. Vous l'aurez plus complète et plus finie que personne, et cela ne laissera pas d'égayer votre belle imagination. C'est le vrai bréviaire de mon héros.

*L'Orphelin de la Chine* n'est pas si gai; je l'envoie à M. d'Argental, pour qu'il le soumette à vos lumières. Je voudrais vous faire ma cour en vers et en prose, quand vous êtes de loisir. Madame Denis vous assure de tous les sentiments que vous doivent toutes les femmes qui sentent et qui pensent; et moi, je vous renouvelle, pour toute ma vie, le plus tendre et le plus respectueux attachement.

## 261. — AU MÊME.

13 août.

Mon héros veut-il ou dédaigne-t-il que je lui dédie mes magots de la Chine? Accoutumé aux hommages de l'Europe, méprise-t-il ceux de Pékin?... Je le supplie de me donner ses ordres. Je les attends; car, de peur d'être prévenu, je vais publier mes *Magots* moi-même.

Comment est-il possible que vous n'ayez pas reçu le rogaton de *la Guerre de* 1741? Je vous l'envoyai par madame Denis. Je m'en souviens très-bien, et elle aussi. J'en avais fait faire trois copies : une pour vous, une pour M. d'Argenson, une pour madame de Pompadour. Il faut que le diable s'en soit mêlé! Mais de quoi ne se mêle-t-il pas?

Est-il possible encore, monseigneur, que j'ignore si vous avez reçu le paquet de M. de Paulmy?... Je jette mon bonnet par dessus les moulins; je ne sais plus où j'en suis; mais mon cœur qui vous appartient est tranquille.

### 262. — AU MÊME.

A mes prétendues Délices, 26 août.

Vous ne m'avez jamais mandé, mon héros, si vous avez reçu le petit paquet contresigné. Vous avez dédaigné l'hommage de mes magots; on leur a cassé le nez et les oreilles sur votre théâtre; scènes et noms et vers ont été changés; tout a été estropié, excepté par mademoiselle Clairon. On a fait jouer un rôle d'un mari aimé par un bonhomme de soixante-quatorze ans, qui n'a pas plus de dents que moi. Le Kain n'a pas été entendu, et il est fort propre pour les rôles muets. On voit bien que vous ne vous souciez guère des spectacles, à la manière dont ils vont.

J'ai dû présumer que vous ne faites pas plus de cas de ma dédicace, puisque vous ne m'avez pas répondu. Je vous l'envoie pourtant. Voyez, monseigneur, si vous voulez me permettre d'en faire usage. Le reste sera une dissertation sur les tragédies de la Chine, que proba-

blement vous ne lirez point. Je suis dans la nécessité de faire imprimer sur-le-champ, à Genève, ma pièce, telle que je l'ai faite, puisque les comédiens ont eu la ridicule insolence de la jouer à Paris telle que je ne l'ai pas faite. Si vous agréez la dédicace, daignez donc me donner vos ordres sur-le-champ; sinon, vous jugez bien que je ne prendrai pas la liberté d'aller fourrer là votre nom et d'abuser de vos bontés, sans votre permission expresse. En ce cas, la pièce paraîtra toute nue, et l'auteur ne vous la dédiera que dans le fond de son cœur.

Je vous redis et vous assure très-positivement que je vous ai envoyé le fatras historique et mal digéré où votre gloire personnelle est pour quelque chose. Il est arrivé à ce rogaton la même chose qu'à l'*Histoire universelle.* Un fripon l'a vendu vingt-cinq louis d'or à un imprimeur, nommé Prieur, à Paris, et M. de Malesherbes a eu la faiblesse de permettre l'édition. Ne m'attribuera-t-on pas encore cette prévarication, comme on a eu la barbarie et la sottise de m'attribuer l'*Histoire universelle*, telle qu'on a eu l'impertinence de l'imprimer? Pourquoi faut-il que je sois éternellement la victime de la calomnie! Vos bontés me consolent de tout.

Les comédiens de Paris auraient grand besoin de dépendre uniquement de vos ordres. Je leur ai fait présent de ma pièce, et ils ont eu la bassesse de dire à mon secrétaire qu'il n'y entrerait que pour son argent. Voilà des procédés un peu *tartares.*

Je suis fâché que la France se barbarise malgré vous de jour en jour. Sauvez-la donc de la décadence. Con-

servez-moi vos bontés, et pour Dieu, daignez m'instruire si vous avez mon paquet.

27 août.

Pardon du verbiage inutile; vous avez reçu mon paquet. Voici le croquis de la dédicace que vous daignez accepter. On dit que j'ai gagné mon procès dans le public. Je me flatte que vous gagnerez plus pleinement le vôtre au parlement : vous en gagnez un plus considérable dans le temps présent et dans la postérité. Vous êtes l'homme du siècle, l'homme de la France, celui qui soutient son honneur, celui que tout le monde voudrait imiter et que personne n'égale.

Madame Denis et moi, nous vous présentons nos plus tendres respects.

### 263. — A MM. LES SYNDICS DE LA LIBRAIRIE.

30 août.

La librairie, messieurs, est en France un établissement trop noble pour que je ne vous prie pas de vous joindre à moi, afin d'empêcher qu'on ne l'avilisse.

J'apprends deux choses contraires à tous vos règlements : la première, qu'un imprimeur, nommé le sieur Prieur, a acheté, à ce qu'il dit, une partie des Mémoires que j'avais composés dans les bureaux des ministres pour servir un jour à l'histoire des plus glorieux événements du règne du roi. Je déclare que ces Mémoires informes, qui ont été volés dans les dépôts respectables où je les avais laissés, ne sont point faits pour voir le jour.

La deuxième prévarication dont on me menace est

l'impression d'un ouvrage impertinent, composé par quelques jeunes gens sans goût et sans mœurs sur un ancien canevas que j'avais fait, il y a plus de trente ans; il est intitulé : *la Pucelle d'Orléans*. Les fragments de cette indigne rapsodie, qui courent sous mon nom dans Paris, m'ont été envoyés; ils déshonoreraient la librairie. Je vous fais les plus vives instances pour prévenir le débit de toutes ces œuvres de ténèbres. Quand je veux faire imprimer quelques ouvrages de moi, j'en fais hautement présent aux libraires. L'honneur des lettres et la justice exigent qu'on n'imprime pas ce que je ne veux pas donner, et encore moins ce que je n'ai pas fait. J'attends ce service de vous.

Je suis avec zèle, messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 264. — A M. BERRYER,

LIEUTENANT DE POLICE.

Aux Délices, 30 août.

Monsieur, je crois devoir avoir l'honneur de vous envoyer la copie de la lettre que j'écris aux syndics de la librairie; c'est une affaire dont j'ai déjà informé M. d'Argenson, et que je recommande à votre protection et à votre justice avec les instances les plus pressantes.

Je dois aussi, monsieur, vous donner avis qu'il y a dans Paris un réfugié, nommé Grasset, fort connu de Corbi, et qui est en relation avec les libraires. Il montre partout votre contre-seing, et il s'en sert, ainsi que de celui de M. le comte d'Argenson, pour son commerce frauduleux; c'est d'ailleurs un voleur pu-

blic. Chassé en dernier lieu de Genève, il n'échappera pas à vos lumières et à votre vigilance, s'il est encore à Paris. Il est connu de plusieurs libraires. Il va à Marseille. C'est tout ce que j'en sais pour le présent.

Permettez-moi de vous renouveler les assurances du dévouement respectueux avec lequel je serai toujours, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## 265. — A M. LE KAIN.

6 Septembre.

Je vous suis très-obligé de votre souvenir, mon grand acteur, et du soin que vous prenez d'embellir votre rôle de Tartare. J'avais mis expressément, pour condition du présent que je fais à vos camarades, qu'on payerait les dépenses de votre habillement. J'avais écrit à M. le maréchal de Richelieu, en réponse à une de ses lettres, que j'aurais souhaité que M. Grandval eût joué Zamti, qui est un premier rôle, et que M. Sarrazin[1] n'eût joué que par complaisance.

J'aurais désiré encore qu'on eût attendu, pour faire les petits changements jugés nécessaires, qu'on m'eût averti : on a substitué des vers qui ne sont pas français, et je ne crois pas que la pièce puisse aller loin.

[1] Le nom de ces deux acteurs, distingués à la fois dans la tragédie et dans la comédie, n'est pas encore oublié au théâtre. Sarrazin, qui avait débuté en 1729 par le rôle d'Œdipe, se retira en 1759. Granval quitta la scène en 1764, après avoir représenté les petits-maîtres pendant trente-cinq ans avec un égal succès. Il a composé quelques opéras-comiques.

Je vous prie de faire mes compliments et mes remerciements à mademoiselle Clairon. Madame Denis vous est très-obligée, ainsi que moi. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

### 266. — A M. LAMBERT, LIBRAIRE.

10 septembre.

Je vous demande pardon des frais du paquet ; je tâcherai, par la poste prochaine, de vous envoyer le reste franc de port.

Il y a une épître dédicatoire à M. le maréchal de Richelieu et une lettre qu'il faut mettre à la fin de la pièce.

Les circonstances où je me trouve me forcent, malgré moi, de faire débiter l'ouvrage incessamment.

Je vous réitère que je vous ai fait don du total pour Paris, et aux frères Cramer pour les pays étrangers.

Comptez que je chercherai toujours à vous faire plaisir.

### 267. — A M. DE MALESHERBES.

Aux Délices, 12 septembre.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous envoyer le premier exemplaire d'une pièce représentée loin de moi et imprimée sous mes yeux. Je vous dois cet hommage. J'ai fait don de la pièce au sieur Lambert pour la France, et aux Cramer pour les pays étrangers. Je n'ai d'autres intérêts avec les libraires et les comédiens que celui de leur être utile. Le seul prix de tous mes travaux est votre suffrage, et celui de tous les hommes qui pensent comme vous.

Vous sentez, monsieur, combien la conversation que M. l'abbé Mignot a eue avec vous a pénétré de douleur madame Denis, et moi, et toute ma famille. Je n'ai appris que fort tard cette cruelle affaire, que madame Denis me tenait cachée dans ma dernière maladie. Jugez quelle dut être ma crainte, quand elle me dit qu'on imprimait à Paris une partie de l'histoire du roi que le ministère m'avait recommandé de tenir longtemps secrète. Et quelle histoire encore? des mémoires informes, des minutes de rebut, volées indignement et vendues à un libraire. Mon désespoir fut au comble, quand j'appris que vous-même vous pensiez que j'étais d'accord de cette manœuvre qui pouvait me perdre.

Madame de Pompadour et M. d'Argenson étaient les seuls qui avaient mon véritable manuscrit; je les offensais, ainsi que le roi lui-même, si je le donnais au public dans les circonstances où est l'Europe.

Cependant ce manuscrit est près de paraître; le libraire ne daigne pas seulement m'en avertir. On lui parle, il refuse de me consulter; on mande enfin à madame Denis, de plusieurs endroits différents, que l'auteur du larcin est connu, qu'il a vendu les brouillons de cet ouvrage, volé chez elle, vingt-cinq louis d'or; que vous le savez; que le libraire Prieur vous l'a avoué, comme à plusieurs autres personnes : le fait devient public. Que devait, que pouvait faire madame Denis que de vous écrire, monsieur, et d'écrire à madame de Pompadour? Elle vous soumet toute sa conduite; elle ne fait pas une démarche, sans vous en instruire; elle compte sur votre amitié et sur votre

justice; elle fait tout pour m'épargner les suites funestes de ce larcin, qui seraient aussi cruelles que celles de cette prétendue *Histoire universelle*, volée de même, falsifiée de même, connue par toute l'Europe littéraire pour m'avoir été dérobée, et qui cependant m'a perdu auprès du roi.

Je suis très-persuadé, monsieur, que vous, qui êtes à la tête des lettres, vous ne voudrez point qu'un homme qui les a préférées à tout, et qui ne les cultiva que pour elles-mêmes, soit continuellement la victime de la calomnie et de la rapine : c'est une affreuse récompense. Je dois croire qu'une âme comme la vôtre entre dans ma juste douleur, bien loin de la redoubler.

M. d'Argenson m'avait flatté qu'il pouvait recevoir sous votre enveloppe; vous me pardonnerez cette liberté.

J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 268. — A M. THIERIOT.

A Monrion, 25 décembre.

Je vous supplie, mon ancien ami, de me mander au juste ce que c'est que la *Jeanne* qui paraît imprimée.

Voici une lettre en réponse à la *Guerre de* 1741. On me vole, on me défigure en prose et en vers. Écrivez-moi toujours à la même adresse. Je passerai mon hiver à Monrion, à l'autre bout du lac, près de Lausanne; j'y suis bien chaudement. Messieurs de Lausanne viennent dîner avec moi; le reste du temps m'appartient. Ma maison est simple et propre; j'y fais bonne chère. Je voudrais que vous y fussiez.

## 269. — AU MÊME.

A Monrion, près Lausanne, 2 janvier 1756.

Mon ancien ami, je me garderai bien de me servir de la voie que vous me proposez. Je vous prie d'aller chez M. d'Argental avec ce petit billet; il vous communiquera le sermon [1], et vous verrez ensemble s'il est possible que cela soit communiqué. Il y a des mystères qui ne sont faits que pour les initiés : vous êtes du nombre; mais ce nombre est bien petit.

Je lirai pour vous le *Mercure* que je ne lis jamais; je ne connais dans ma retraite que les vieux livres et les vieilles amitiés. Je vous crois plus heureux que ne l'était votre fantasque de Nocé, qui était si embarrassé de lui-même. Je vous envoie ma nouvelle lettre à l'Académie française [2]; c'est la seule réponse que je puisse faire aux voleurs qui me mutilent.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

## 270. — A M. DE CHENEVIÈRES.

A Monrion, 15 janvier

En vous remerciant de votre souvenir, mon ancien ami. Si vous voulez me voir, comme vous le dites, dans le sein de ma famille, venez aux Délices; j'y ai déjà une nièce que vous aimez, et j'en aurai une autre dans quelque temps. Je vous mènerai d'un bout du lac de Genève à l'autre, et je vous ferai faire très-bonne chère aux Délices et à Monrion. Vous mangerez des

[1] Son poëme sur le tremblement de terre de Lisbonne.

[2] V. dans ses Œuvres sa lettre du 21 décembre 1755.

truites aussi grosses que vous, et qui vous donneront des indigestions. Vous verrez des gens très-instruits et de beaucoup d'esprit; vous vous promenerez dans de grands et beaux jardins, d'où on voit le lac et le Rhône; vous aurez de la musique, et vous verrez qu'il ne me manque que de la santé.

Malgré cela, vous ne viendrez pas chez moi, ni moi chez vous; c'est bien assez que je vous donne des *Orphelins de la Chine.* Vous m'avouerez que cela est d'un bon cœur; mais il n'y pas d'apparence que je fasse souvent de ces présents-là à Paris. Je suis malingre et épuisé, et il ne me reste qu'à finir paisiblement ma vie dans le plus agréable séjour que j'aie pu choisir sur la terre; j'y aimerai toujours mes amis, et vous serez au premier rang.

### 271. — AU MÊME.

Monrion, le 1er février.

Je vous suis bien obligé, mon ami, de la pièce en prose que vous avez bien voulu m'envoyer. Les vers qu'on a la sottise de m'attribuer sur le désastre de Lisbonne ne sont assurément pas de moi; si j'en faisais, ils seraient respectueux pour la Divinité et pleins de sensibilité pour les malheurs des hommes : il n'y a que de jeunes fous qui puissent penser autrement.

On aura dû être bien surpris à la cour du traité de l'Angleterre et de la Prusse : si cela peut conduire à un accommodement, tout le monde sera content. Je ne me mêle pas de politique, je fais seulement des vœux dans ma retraite pour que les hommes vivent en paix. Ma nièce et moi, nous vous renouvelons les assu-

rances de la plus véritable amitié. Madame de Chencvières est comprise dans cette déclaration.

*Tuus semper.*

### 272. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU [1].

Monrion, 4 février 1757.

Je ne sais si mon héros aura déjà reçu un fatras d'histoire qui commence à Charlemagne, et même plus haut, et qui finit par le vainqueur de Mahon. Vous n'aurez guère, monseigneur, le temps de lire dans votre année d'exercice. Cet exercice a été violent dans ces dernières horreurs. Vous voyez des choses bien extraordinaires; mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il est en feuilles; je n'ai point de relieur à Monrion, et je crois que vos livres ont une reliure particulière.

Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre tendre; il faut que ses affaires aillent mal. L'autocratrice de toutes les Russies veut que j'aille à Pétersbourg : si j'avais vingt-cinq ans, je ferais le voyage.

Le Kain veut en faire un, et il se flatte que vous lui donnerez permission d'aller prêcher à Marseille, à Pâques. Je n'ose vous en supplier; il n'appartient point à un Suisse de parler des acteurs de Paris. Ce n'est pas assurément le temps de parler de comédie; il y a des tragédies bien abominables en France qui prennent toute l'attention.

Ce pauvre M. d'Argenson [2], de l'Académie des belles-

[1] Cette lettre doit être reportée à l'année 1757.

[2] Le marquis d'Argenson, à qui ses sentiments généreux et sa probité avaient valu, à la cour, la perte de son portefeuille, l'exil et le surnom distinctif de d'*Argenson la bête*.

lettres, que vous appeliez le secrétaire d'État de la république de Platon, est donc mort! Il était mon contemporain; il faut que je fasse mon paquet. Jouissez, mon héros, de votre gloire et d'une vie heureuse et longue. Les héros vivent plus longtemps que les philosophes; j'en excepte Fontenelle, dont je vous souhaite l'estomac et les cent années. Vous voilà doyen de l'Académie; c'est une bien belle place, mais il la faut conserver. Conservez-moi aussi vos bontés.

Les deux Suisses vous adorent.

### 273. — A M. DE CHENEVIÈRES.

A Monrion, le 8 février.

Vous me demandez, mon ami, des armes contre les sots; votre sens commun doit vous suffire. Les petits vers que vous m'avez envoyés sur Lisbonne sont de quelque bel esprit de café ou d'antichambre. Permettez-moi de vous dire que les laquais des gens d'esprit ne m'attribueraient pas ces pauvretés. Ma nièce est très-sensible à votre souvenir. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous remercie de votre attention.

Je suis bien fâché qu'on soit si bête en France; mais du temps de Boileau on lui attribuait des vers de Cotin.

Je vous dirai, pour nouvelles, que le roi de Prusse vient de m'envoyer ma tragédie de *Mérope*, mise par lui en opéra, en vers français. Il travaillait à la fois à cet ouvrage et à son traité.

*P. S.* J'apprends, dans ce moment, que vos petits

vers sont d'un jeune homme de condition. Je les croyais d'un jeune homme en condition. *Vale.*

### 274. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 8 mai.

Votre lettre du 27 avril, mon ancien ami, a croisé la mienne. Je ne sais si Lambert a imprimé les sermons en question ; mais j'ai toujours sur les remarques les mêmes scrupules. J'en ai aussi beaucoup sur les deux vers qu'on a substitués. Les *chers électeurs*[1] est le mot propre. C'est le terme dont se servent toujours les empereurs, en leur écrivant; et on est trop heureux quand le mot propre devient une plaisanterie. *Avec ses électeurs* est d'une platitude extrême. Le père Berruyer[2] peut trouver fort bon qu'on le brûle; mais je vous demande en grâce qu'on ne me mutile point.

Je sais bien que *de la grâce ardent à se toucher*[3] est une expression un peu hardie; mais elle est plus supportable que le vers qu'on a mis à la place, par la raison que mon vers dit quelque chose et que l'autre ne dit rien. Je vous prie d'avoir égard à toutes mes requêtes, si vous faites imprimer ma rapsodie.

Je voudrais bien voir les *Pensées* du citoyen de Mont-

[1] Expression employée au dix-neuvième vers de la seconde partie du *Poëme sur la Loi naturelle* :

L'empereur ne peut rien sans *ses chers électeurs.*

[2] Auteur de l'*Histoire du Peuple de Dieu* qui fut censurée par la Sorbonne et condamnée par la cour de Rome.

[3] C'est le 21e vers de la troisième partie du *Poëme sur la Loi naturelle*, qui avait été remplacé par celui-ci :

Tandis qu'*à ce bourreau loin d'oser l'arracher...*

martre[1]; vous êtes à portée de me les envoyer. Je ne sais point encore quand les Cramer mettront en vente leur édition. Je vais passer quelques jours à mon ermitage, au bord du lac. Je vais de retraite en retraite. Vous qui êtes dans le fracas de Paris, au milieu de ce qu'il y a de bon et de mauvais, vous devriez bien me mander ce que vous croyez digne de l'être.

Bonsoir, mon cher ami; portez-vous mieux que moi: je serais trop heureux si j'avais de la santé[2].

### 275. — AU MÊME.

Aux Délices, 26 juin.

Vous ne savez ce que vous dites, mon cher et ancien ami, et vous faites toujours quelque quiproquo. Vous vous imaginez d'abord qu'il est question d'un intérêt d'argent pour vous, quand je vous mande que, *si vous laissez subsister la note sur Bayle, elle pourra faire tort à l'éditeur*. Il était bien question de cela! Vous allez vous plaindre à M. d'Argental que j'ai supposé que Lambert vous faisait un présent! Quel présent pouvait-il vous faire pour une telle bagatelle? Et, quand je vous écris que vous n'avez pas entendu le passage de ma lettre, vous me répondez comme si je vous avais écrit que vous n'entendiez pas un passage de mon ouvrage : ayez donc un peu plus d'attention et des idées plus nettes.

Songez bien que je vous demande si Lambert

[1] Cet ouvrage du père Sennemaud, jésuite, a pour titre : *Pensées philosophiques d'un citoyen de Montmartre*. La Haye, 1756.

[2] Ce dernier paragraphe est de sa main.

compte ajouter des pièces fugitives que je n'ai point, à celles que les Cramer ont imprimées. Songez que je vous demande si vous en avez quelques-unes. Songez qu'alors il devrait attendre, et faire à loisir une édition complète à laquelle vous présideriez. En ce cas, vous devriez venir aux Délices, et vous ne vous en repentiriez pas. Vous seriez en quatre jours à Lyon : je vous adresserais à M. Tronchin, le banquier, qui vous fournirait une voiture, et nous causerions. Il y a une *Histoire générale* qui pourrait mériter vos soins, etc.

Je vous répète, mon cher et ancien ami, que je sais, à n'en pouvoir douter, que La Beaumelle est l'auteur[1] du *Citoyen de Montmartre,* et qu'il l'avait communiqué à Fréron.

Vous avouez donc enfin que cet homme[2], qui cherchait à imiter Tacite, n'a imité que Gacon. Plus vous avez avancé dans la lecture de ses infâmes rapsodies, plus vous avez dû être indigné. On n'a jamais écrit plus insolemment tant de mensonges, et ces mensonges sont d'autant plus dangereux qu'ils sont souvent mêlés avec la vérité. Un mot de madame de Maintenon lui sert de canevas pour cent impostures. On a mis au pilori des hommes bien moins coupables.

J'ai lu les *Mémoires de Dangeau* dont vous me parlez ; il n'y a pas quatre pages à extraire. J'ai beaucoup retouché le *Siècle de Louis XIV ;* il terminera l'*Histoire générale.* J'espère qu'un jour je ferai aimer la vérité. — Je vous embrasse.

[1] On voit que Voltaire était mal informé.

[2] La Beaumelle.

### 276. — A M. DE RAMSAULT, le père, ingénieur a Lille.

Du 24 juillet.

Je vais obéir à vos ordres, monsieur, avec un extrême plaisir. Je ne serai que votre secrétaire; il n'appartient pas à un pauvre ermite comme moi de prétendre à quelque crédit auprès des héros. Je peux les affubler de grandes odes ennuyeuses; mais ce n'est pas à moi d'obtenir un brevet de lieutenant-colonel pour un brave officier, digne de servir sous M. le maréchal de Richelieu, et dont le mérite est connu du général. Tout ce que je peux et tout ce je dois faire, c'est de me vanter à M. le maréchal d'avoir l'honneur d'être votre ami, et de m'intéresser passionnément à toute votre famille et à son avancement. C'est avec ces sentiments inaltérables que je serai toute ma vie, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur [1].

### 277. — A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 24 juillet.

Dieu me préserve d'importuner mon héros; mais je ne peux m'empêcher de lui rendre compte d'une lettre que M. de Ramsault, ingénieur en chef à Lille, m'a écrite. Il se moque du monde de s'adresser à moi. J'envoie très-humblement à mon héros copie de ma réponse, et je m'en tiens là, comme de raison.

[1] A cette lettre est attachée la note suivante de la main de Voltaire: *M. de Ramsault de Tortonval, capitaine dans le Hainaut, ayant servi dans l'expédition de Minorque, demande un brevet de lieutenant-colonel.*

Je n'ose, monseigneur, vous envoyer de mes rêveries; on dit que vous allez être encore plus occupé que vous ne l'étiez à Minorque, et que c'est dans un autre goût. Vous allez donc, comme votre grand oncle, changer la face de l'Europe! L'impératrice-reine et le comte de Kaunitz ont eu la bonté de me faire dire de leur part des choses très-agréables. Je crois que c'est à vous que je les dois.

Vos succès m'enivrent toujours de joie; mais ils n'augmentent point mon respectueux et tendre attachement.

### 278. — A M. DEVAUX [1].

Aux Délices, 26 juillet.

Mon très-cher Panpan, votre souvenir ajoute un nouvel agrément à la douceur de ma retraite. Je vous prie de bien remercier de ma part la très-bonne compagnie que vous dites ne m'avoir pas oublié. Si j'étais d'une assez bonne santé pour voyager encore, je sens que je ferais bien volontiers un tour en Lorraine; mais je prendrais trop mal mon temps, lorsque vous en partez.

Je suis bien loin actuellement de songer à des comédies; mais faites-moi savoir le titre de la vôtre. J'écrirai un petit mot à l'aréopage, et je tâcherai de vous faire avoir votre entrée : trop heureux de vous faire éprouver des plaisirs que je ne peux partager! —Je vous embrasse tendrement.

[1] Lecteur du roi de Pologne, et auteur d'une comédie, *les Engagements indiscrets*, jouée en 1752. Madame de Graffigny, son amie d'enfance, l'appelait *Panpan*.

### 279.— A M. THIERIOT.

Aux Dé ices, 20 août.

Pourquoi donc cet honnête homme de La Beaumelle est-il à la Bastille ? Il avait fait un si beau livre, et madame Geoffrin le prônait tant !

J'ai entre les mains les *Annales politiques* de l'abbé de Saint-Pierre; c'est un fou sérieux, qui traite Louis XIV de grand enfant. Je crois que je trouverai dans ce manuscrit beaucoup plus à réfuter qu'à imiter. Il est probable qu'il sera bientôt imprimé[1].

Si vous voyez Lambert, mon ancien ami, je vous prie de lui dire que la tête lui tourne de réimprimer la détestable rapsodie de la prétendue *Histoire universelle* qu'on a donnée sous mon nom, et ce recueil encore plus mauvais de la *Guerre de* 1741.

Il prend bien mal son temps encore de réimprimer l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*, lorsque je l'ai augmentée d'un grand tiers. Il doit, pour son intérêt et pour son honneur, attendre que l'édition des Cramer, qui va depuis Charlemagne jusqu'à 1756, ait paru. Faites-lui entendre raison, si vous pouvez, je vous en conjure.

Nous avons ici d'Alembert et Patu; ce sont deux mérites différents. Patu[2] va gagner ses pardons à Rome; si vous voulez en faire autant, passez par Ge-

[1] L'ouvrage de l'abbé de Saint-Pierre parut en 1757.

[2] Pierre Patu est auteur d'une comédie, *les Adieux du goût*, jouée en 1754, et d'une traduction de *pièces anglaises*. Il allait en Italie pour se guérir d'une maladie de poitrine, dont il mourut peu de temps après sa visite aux Délices.

nève. Je vous rendrai bientôt M. d'Alembert; c'est un des meilleurs philosophes de l'Europe, et, qui plus est, un des plus aimables.

J'avais déjà le projet du *Glossaire;* ce sera un livre nécessaire pour l'intelligence des auteurs français du moyen âge : je ne doute pas que M. de Sainte-Palaye ne trouve de grands secours dans les langues du Nord; on ne saurait s'en passer pour tous les vieux mots qui ne sont pas dérivés du latin.

Imprime-t-on ce drôle de corps de Cosnac, évêque de Valence[1]?

On parle d'une tragédie nouvelle; mais vous n'êtes pas de ce tripot. Une vraie tragédie se joue à Stockholm, et il s'en prépare ailleurs. *Tu, Tityre, lentus in umbra,* et moi aussi. Je vous embrasse de tout mon cœur. Mes respects à madame La Popelinière. *Quid novi? Vale.*

### 280. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 27 août.

Vraiment, monseigneur, je suis un plaisant homme pour venir faire ma cour à mon héros. Je suis dans mon lit, n'en pouvant plus, et j'ai une nièce qui se meurt : ce n'est pas votre protégée Denis, c'est sa

[1] Les mémoires de Cosnac, relatifs à ses démêlés avec les moines, les religieuses de son diocèse et le pape, et qui contiennent aussi des détails curieux sur les intrigues de la cour de Louis XIV, viennent enfin d'être imprimés par la *Société de l'histoire de France*. Ce prélat, querelleur et remuant, est mort en 1708. On lui fit cette épitaphe, assez peu charitable :

*Requiescat ut requievit.*

sœur. Conservez votre santé : un général d'armée en a grand besoin, et probablement vous ne vous en tiendrez pas à la prise de Mahon. Vous donnez à M. le duc de Fronsac une éducation singulière ; je crois que peu de personnes de son espèce auront vu au même âge d'aussi grandes choses que lui. Je crois que ma chère Marie-Thérèse a bien envie de prendre ce temps-là pour reprendre, si elle peut, la Silésie. Nous attendons toujours des nouvelles consolantes de quelque petit commencement d'hostilités : le feu peut se mettre tout d'un coup aux quatre coins de l'Europe; quel plaisir pour vous autres héros!

Je meurs de douleur de ne pas venir vous contempler tout rayonnant de gloire. Je me dépique en vous fourrant dans une grand' diable d'histoire générale, que j'ai commencée par Charlemagne, et que je finis par vous. J'ai pris l'expédition de Mahon pour ma dernière époque. Cela me soulage dans mon état de malingre. Je fais mille vœux pour vous. Jouissez longtemps et gaiement de toute votre gloire, et conservez vos anciennes bontés pour votre ancien adorateur.

### 281. — AU MÊME.

Aux Délices, 1er novembre.

Voilà donc, monseigneur, mes voyages de Languedoc rompus, et le beau ciel de Montpellier est perdu pour moi, puisque c'est en Guienne que vous allez régner. Vous devez être accablé de lettres et d'affaires. Je me glisse, comme je peux, dans la foule pour rendre de loin mes hommages à votre nouvelle

couronne : c'était celle du prince Noir. Il a régné dans les mêmes pays que vous ; mais j'aimerais mieux être votre vassal que le sien. C'est grand dommage que le lac de Genève ne soit pas devers Bordeaux. Je ne suis plus qu'un Suisse. Que ne suis-je à présent Gascon ! mais je serai à vous pour jamais bien fidèlement et avec un tendre respect. Madame Denis vous importune aussi de sa félicitation.

### 282. — A M. LE KAIN.

A Monrion, près Lausanne, le 4 février.

Mon cher Le Kain, ma recommandation, la recommandation d'un Suisse, n'est pas d'un grand poids ; cependant j'ai écrit comme vous l'avez voulu.

Est-il vrai que, le lendemain de cet horrible assassinat[1], votre camarade Dubreuil reçut une lettre adressée à un autre Dubreuil, laquelle lettre contient ces mots : *Fuyez, le coup est manqué?* Voilà des tragédies bien abominables. Je vous embrasse.

*P. S.* J'écris peu et tard ; mais c'est que je travaille et que je suis malade.

### 283. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Monrion, 19 février.

Il y a huit jours, mon ami, que madame Denis cherche dans ses paperasses, parmi ses rôles de tragédies, de comédies, d'opéras comiques, etc., etc., votre gentille pastorale qu'elle a lue avec tout le plaisir imaginable. Nous vous la renverrons, dès que la femme de chambre, qui a la garde des archives historiques et

[1] L'attentat de Damiens.

de la musique, l'aura retrouvée. Comme nous avons été entourés d'ouvriers, et qu'il a fallu essayer cinq ou six habits de théâtre, il y a eu un peu de confusion. Mais soyez en sûreté ; l'ouvrage n'est pas sûrement sorti de la maison. Nous avons un singe, un perroquet et un écureuil, que nous ne laissons approcher d'aucun papier.

Pardon ; il faut aller répéter au théâtre aujourd'hui ; nous jouons demain. Tâchez de vous divertir aussi.

### 284. — A M. DIDEROT.

A Monrion, pays de Vaud, 28 février.

L'ouvrage que vous m'avez envoyé, monsieur, ressemble à son auteur ; il me paraît plein de vertus, de sensibilité et de philosophie. Je pense, comme vous, qu'il y aurait beaucoup à réformer au théâtre de Paris. Mais tant que les petits-maîtres se mêleront sur la scène avec les acteurs, il n'y a rien à espérer. Le plus impertinent de tous les abus, c'est l'excommunication et l'infamie attachée au talent de débiter en public des sentiments vertueux. Cette contradiction irrite ; mais c'est encore une de nos moindres sottises.

J'oublie avec plaisir dans ma retraite tous ceux qui travaillent à rendre les hommes malheureux ou à les abrutir, et plus j'oublie ces ennemis du genre humain, plus je me souviens de vous. Je vous exhorte à répandre, autant que vous le pourrez, dans l'*Encyclopédie*, la noble liberté de votre âme. On ne mettait point Cicéron dans le donjon de Vincennes pour son

livre *De natura deorum.* Notre siècle est encore bien barbare. — *Vale et scribe.* — *Tuus V.*

### 283 — A M. PARIS-DUVERNEY.

27 mars.

Je prends d'ordinaire, monsieur, le temps où les tulipes commencent à s'épanouir dans notre petit pays roman, pour vous remercier des ornements dont vous avez embelli l'un de mes ermitages. Ce ne sont pas seulement des tulipes que je vous dois; j'ai depuis longtemps bien d'autres motifs de reconnaissance, et ils seront toujours chers à mon cœur.

Je m'imagine que vous ne vous êtes pas tenu cette année à former des officiers dans votre École militaire, et que vous n'avez pu vous refuser à diriger les subsistances de l'armée qui va vers le Rhin. Vous êtes fait pour être toujours utile à la patrie, malgré votre goût pour la retraite. Notre ami M. Darget ne se doutait pas, quand j'étais avec lui à Potsdam, que la France serait en guerre contre le roi de Prusse, et que vous seriez les meilleurs amis des Autrichiens. Rien ne doit vous étonner, et rien ne vous étonne sans doute, après les changements que vous avez vus en Europe depuis que vous avez été sur la scène. Vous voyez d'un œil philosophique toutes ces révolutions, et, en servant votre patrie de vos conseils, vous jouissez d'un repos honorable que vous avez si bien mérité.

Si parmi les agréments de votre retraite de Plaisance, vous comptez pour quelque chose le plaisir d'avoir des amis véritablement attachés et pleins de reconnaissance, mettez-moi pour jamais dans cette

liste; car je serai jusqu'au dernier moment de ma vie, monsieur, avec les sentiments les plus tendres et les plus inviolables, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 286. — A M. THIERIOT

CHEZ M^me LA C^tesse DE MONTMORENCY, A PARIS, RUE VIVIENNE.

Aux Délices, 20 mai 1757.

Vous noterez, s'il vous plaît, mon cher et ancien ami, et je vous confie tout doucement qu'il y a dans le pays que j'habite trois ou quatre personnes qui sont encore du seizième siècle. Elles ont été fâchées de voir dans *le Mercure* que tout le monde convenait, vers le lac Léman, que Calvin *avait une âme atroce.* Ces gens-là disent qu'ils n'en conviennent point.

Je crois qu'on pourrait, pour satisfaire leur délicatesse, leur permettre même de penser que l'âme de Calvin était douce. La mienne est tranquille, et je ne veux point choquer d'honnêtes gens avec lesquels je vis en très-bonne intelligence. Vous me feriez plaisir de me mander qu'on a imprimé cette lettre sur une copie infidèle, comme sont toutes celles qu'on fait courir manuscrites; que, dans celle que vous avez reçue de ma main, il y a *âme trop austère* et non pas *âme atroce.* En effet, autant qu'il peut m'en souvenir, c'était là la véritable leçon. Cette petite attention de votre part ferait un très-grand plaisir à des personnes que je dois ménager, et je vous en serais très-obligé. La paix est, après la santé, le plus grand des biens.

Je ne sais quand le roi de Prusse la donnera à l'Allemagne. Ce sera quand il voudra; car s'il achève la campagne comme il l'a commencée, il donnera des lois.

Ce serait une chose bien glorieuse pour la France, si son armée réparait les pertes des Autrichiens. Il serait beau, après avoir résisté deux cents ans à l'Autriche, d'être son seul appui.

Avez-vous vu la pièce nouvelle? Paraît-il quelque bon livre? Êtes-vous toujours casanier? N'aurez-vous jamais le courage d'exécuter votre ancien projet de voir notre lac et vos anciens amis? V.

287. — M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

mai...

Si j'étais moins vieux, moins infirme, je n'écrirais point à mon héros; je viendrais en Allemagne, je serais témoin de sa nouvelle gloire. Mais, monseigneur, je suis condamné par la nature à planter des choux, quand vous allez cueillir des lauriers. J'aurai du moins des protecteurs auprès de vous.

Messieurs de Châteauvieux, qui se chargent de ma lettre, ont l'honneur et le plaisir de servir sous vous. Ce sont de braves gentilshommes de nos cantons, qui se sont mis à aimer la France de tout leur cœur, et qui vont l'aimer bien davantage, en combattant sous vos ordres. Ils ont levé, il y a quelques années, des compagnies à leurs dépens; ils sont fils d'un des chefs les plus respectables de la république de Genève. Comme je suis Genevois six mois de l'année, et que me voilà dans mon semestre, je n'ai pu choisir de meilleurs garants de mon tendre et respectueux attachement pour vous. Je suis extrêmement attaché à toute leur famille, et je ne me conduis pas maladroitement avec vous, en prenant, pour vous faire ma cour, les

plus sages et les plus braves officiers du monde, qui ambitionnent, autant que moi, de vous plaire.

Recevez, avec votre bonté ordinaire, le profond et tendre respect du Suisse. V.

### 288. — A M. LE KAIN.

Aux Délices, 4 août.

Mon cher Le Kain, tout ce qui est aux Délices a reçu vos compliments et vous fait les siens, aussi bien qu'à tous vos camarades. Puisque vous osez enfin observer le costume, rendre l'action théâtrale, et étaler sur la scène toute la pompe convenable, soyez sûr que votre spectacle acquerra une grande supériorité. Je suis trop vieux et trop malade pour espérer d'y contribuer; mais si j'avais encore la force de travailler, ce serait dans un goût nouveau, digne des soins que vous prenez et de vos talents[1]. Je suis borné, à présent, à m'intéresser à vos succès. On ne peut y prendre plus de part, ni être moins en état de les seconder. Je vous embrasse de tout mon cœur.

### 289. — A M. VERNES,

PASTEUR A GENÈVE.

A Lausanne, ce 18...

Je vous remercie, mon cher ami, de la belle caté-

[1] On remarquera que Voltaire voyait tout le parti que l'art dramatique pouvait tirer de la vérité du costume et de l'appareil théâtral. C'est même d'après ses avis et sous ses auspices, que Lekain et mademoiselle Clairon introduisaient ces innovations si favorables aux effets de la scène, si nécessaires à l'illusion réciproque du comédien et du spectateur. De nos jours, l'exactitude du costume, l'éclat des décorations et tous les prestiges du machiniste ont été bien perfectionnés, trop peut-être; car ils ont parfois remplacé l'art lui-même.

chèse. Je vous prie de pousser la bonté d'âme jusqu'à dire que je suis très-content, et que surtout j'admire la modération avec laquelle elle est écrite.

Je ne crois pas qu'avant Charles-Quint, François I^er^ et Henri VIII on ait connu une balance politique. Le premier modèle de cette balance peut se trouver en Grèce, dans les guerres des Athéniens, des Spartiates et des Thébains. Mais ce système ne sortit point de la Grèce, et il ne paraît pas qu'on l'ait suivi contre les Romains, qui mangèrent les nations une à une, sans qu'il y eût de véritables ligues formées pour arrêter ces brigands. Personne ne songea à établir une balance contre le tyran Karl, surnommé Magne. Enfin, je ne vois cette politique bien clairement établie que par les Médicis en Italie, et par Henri VIII dans une grande partie de l'Europe.

Continuez l'histoire de votre patrie; ce travail vous fera beaucoup d'honneur. Vous avez raison de dire que Calvin joue le rôle de Cromwel dans l'affaire de l'assassinat de Servet. Hélas! ce pauvre Servet avait déclaré nettement que *la divinité habitait en Jésus-Christ*, et plus nettement qu'on ne le déclare aujourd'hui. Puisse l'Être éternel faire miséricorde à Jehan Chauvin de Noyon, en Picardie, pour un si grand crime!

### 290. — A M. DE CHENEVIÈRES.

A Lausanne 5 janvier 1758

Je ne me porte pas assez bien, mon cher monsieur, pour vous répondre en vers; mais mon état languissant ne m'empêche pas de sentir le mérite des vôtres.

Mêlez, je vous prie, à vos vers un peu de prose qui

m'instruise des détails de la victoire qu'on dit remportée, le 26 décembre, par M. le maréchal de Richelieu. Je n'ai encore que des bruits vagues. Il est bien étrange que cette nouvelle ne soit pas encore confirmée dans un pays qui a trois régiments à notre service dans cette armée. On dit madame la duchesse d'Orléans malade, sans espoir de guérison. Cette triste nouvelle est-elle vraie? La mort est partout, dans les palais, dans les chaumières, dans les champs de carnage, qu'on appelle les champs d'honneur; et les douleurs du corps et les peines de l'esprit sont pour la vie.

Écrivez-moi, vous me rendrez la vie douce.

### 291. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 18 mars.

Je crois, mon ancien ami, que je vous ai dit des injures dans ma dernière lettre; j'avais grand tort. Vous aviez envoyé le grand Sala-Heddin[1] chez le bienfaisant Bouret, et le bienfaisant Bouret me l'avait dépêché. J'ai trouvé mon Curde aux Délices; je le lis avec plaisir quand j'ai arrangé mon potager, et j'écrirai à l'auteur quand j'aurai achevé ma lecture. Qui est donc ce monsieur Marin? Il me semble qu'on se remet un peu à l'érudition orientale; mais cela ne durera pas. Malheur à ceux qui voudront entrer dans les détails de ces Mille et une nuits historiques! C'est là qu'il faut se souvenir du précepte de La Fontaine :

> Loin d'épuiser une matière,
> Il n'en faut prendre que la fleur

Je vous embrasse.

[1] *Histoire de Saladin*, de Marin, rédacteur de la *Gazette de France*, connu surtout par le *qu'es-aco?* de Beaumarchais.

### 292. — M. ***.

Monsieur, A...

J'aurais dû vous remercier plus tôt ; mais je n'ai pas voulu vous faire un vain compliment; j'ai voulu connaître toute l'étendue du bienfait, et vous rendre mes très-humbles actions de grâce en connaissance de cause. Ce n'est donc qu'après avoir lu votre livre avec la plus grande attention, que j'ai l'honneur de vous dire qu'on n'a jamais rien écrit de plus vrai, de plus sage et de plus clair. Il n'y a qu'un homme de qualité, appelé aux premières fonctions, qui puisse traiter ainsi ce qui regarde le bien public. C'est ce qui est arrivé en Espagne au seul don Ustariz, en France au duc de Sully, en Angleterre à plusieurs membres du parlement.

Ce que vous dites, monsieur, de l'intérêt de l'argent comprend toute cette question en peu de mots. *L'interesse è sempre in ragione diretta delle ricerce, ed in inversa delle offerte.* Les théologiens qui ont tant embarrassé cette matière, auraient mieux fait de ne point parler de ce qu'ils n'entendaient pas.

Je vois, par votre livre, que le Milanais prend une face nouvelle. Il ne faut qu'un ministre pour changer tout un pays. Vous avez chez vous un grand homme [1], digne d'être secondé par vous. Je gémis que mon grand âge et mes maladies ne me permettent pas de vous admirer de plus près.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime la plus respectueuse, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

[1] Le comte Firmiani, gouverneur de Milan.

293. — A S. A. S. LE PRINCE FRÉDÉRIC-GUILLAUME,

MARGRAVE DE BRANDEBOURG.

Lausanne, 26 février.

Que fait Votre Altesse Sérénissime, monseigneur? où est-elle après tant de vicissitudes? Vous m'avez donné autant d'alarmes, cette dernière campagne, que vous m'avez inspiré de respect et d'attachement. Depuis longtemps j'ai reçu des lettres de monseigneur le prince de Prusse et de monseigneur le prince Henri, et je n'en ai pas reçu de vous; vous savez cependant si votre gloire, votre santé, votre bonheur m'intéressent. Je ne suis pas en peine de la gloire; mais tout le reste m'a donné bien de l'inquiétude.

J'ai l'honneur d'écrire à V. A. S. par la voie de M. Pictet, d'une des meilleures familles de Genève, homme plein de mérite, capitaine d'un régiment d'infanterie suisse. C'est le régiment de Diesback, celui qui a fait plus que son devoir à la triste journée de Rosback, et dans lequel M. le capitaine Pictet s'est toujours fait extrêmement considérer. S'il est assez heureux pour être souvent auprès de votre personne et pour se signaler sous vos yeux, ce sera un nouveau protecteur que j'aurai auprès d'un prince à qui je voudrais faire ma cour tout le temps de ma vie, excepté celui auquel il est occupé à voir tuer des hommes et à courir parmi les corps morts.

Ne pourrai-je jamais me flatter, monseigneur, que, quand le prince aura assez occupé son courage et ses connaissances militaires dans cette guerre funeste, le philosophe, en revenant en France, daignera passer

par ce petit pays roman, par ces bords agréables du lac de Genève, où elle verrait un ermite qui la recevrait comme Philémon reçut les dieux. Cette route est toute aussi courte qu'une autre. Le pays mérite d'être vu par V. A. S.; et si le plus tendre attachement, le plus profond respect méritent aussi quelque chose, l'ermite regarderait votre passage comme un de ses plus beaux jours. Conservez vos bontés pour cet ermite. V.

### 294. — A M. THIERIOT.

Aux Délices, 22 mars.

Votre lettre du 14 mars, mon cher et ancien ami, m'a fait un grand plaisir; mais il y a un article qui me fait bien de la peine : je vois avec douleur que le marquis d'Adhémar fait courir les lettres qu'on lui écrit. Je suis en peine de celle dont vous me parlez. Je ne sais ce que c'est. J'écris d'abondance de cœur et de plume, et quand on parle à un ami, on ne croit point parler au public. D'ailleurs, d'Adhémar est grand-maître de la maison de madame la margrave de Bareith. Je peux avoir écrit des choses flatteuses pour le roi son frère, qui seront mal reçues en France.

Envoyez-moi, je vous prie, copie de cette lettre qui court et mettez-moi en repos; car c'est le repos qui est aujourd'hui mon point fixe. Je le goûte avec volupté, et je ne veux le perdre pour aucun roi du monde.

Bonsoir; je vous embrasse. Qu'est-ce que c'est que l'abbé Aubert[1] ? Qu'est devenu le procès de ce Corneille, qui est parent de Pertharite et non pas de Cinna?

[1] Il venait de publier ses *Fables nouvelles*. Aubert est mort en 1814.

### 295. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Aux Délices, 11 décembre.

Mon antique bouche prend la liberté de baiser le bras que le roi de Pologne a orné d'un bracelet, et je crois que le contenu est plus précieux que le contenant.

Je vous remercie de toutes vos nouvelles. M. Silhouette a très-bien traduit Pope et Warburton; il peut être contrôleur général tant qu'il voudra; il n'y a pas apparence qu'il me fasse payer beaucoup d'ordonnances.

Je ne connais pas de Boston aux Grandes-Indes, mais bien Boston dans la Nouvelle-Angleterre, en Amérique. Souvenez-vous, mon ami, des marmottes des Alpes.

### 296. — A M. LE MARQUIS DE VOYER

INTENDANT DES ÉCURIES DU ROI.

Ferney, 5 mai.

Mon sérail est prêt, monsieur, il ne me manque que le sultan que vous m'avez promis. On a tant écrit sur la population que je veux au moins peupler le pays de Gex de chevaux, ne pouvant guère avoir l'honneur de provigner mon espèce. Je ne savais point du tout quels étaient les usages des haras du roi, quand j'eus l'honneur de vous écrire. Mon seul objet, monsieur, est de seconder vos vues pour le bien de l'État. Je n'ai nul besoin du titre glorieux de garde-étalons du roi pour avoir quelques franchises qu'on dit être attachées à ce noble caractère. Je suis seulement flatté de rendre service, d'ajouter un goût nouveau à mes goûts, et d'être

à portée de recevoir quelques-uns de vos ordres. Si vous n'avez point de bel étalon à me donner, j'en ferai venir un dans mes terres; je vous servirai de mon mieux, et sans qu'il vous en coûte rien. Je vous supplie de m'honorer de vos ordres le plus tôt que vous pourrez.

J'ignore heureusement dans ma retraite tout ce qui se passe dans le monde ; je ne sais si vous êtes aux Ormes ou à l'armée. Si vous êtes aux Ormes, permettez-moi de présenter mes respects à monsieur votre père et à toute votre famille. Oserai-je vous prier, monsieur, d'avoir la bonté de me faire savoir vos intentions un peu plus tôt que vous ne fîtes, quand j'eus l'honneur de vous parler de haras pour la première fois? Il faut un mari à mes filles, et si vous ne m'en donnez pas un, elles se marieront bien toutes seules.

Au reste, monsieur, pour me faire respecter de tous les palefreniers et de toutes les blanchisseuses du pays de Gex, je voudrais, sous votre bon plaisir, prendre le titre pompeux de directeur ou de lieutenant des haras dans toute l'étendue de trois ou quatre lieues. Un jésuite missionnaire portugais raconte qu'un mandarin lui ayant demandé, à Macao, quel était un homme qui venait de lui parler assez fièrement, le jésuite lui répondit : C'est celui qui a l'honneur de ferrer les chevaux de l'empereur de Portugal, roi des rois : aussitôt le mandarin se prosterna.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments les plus respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## 297. — A M. DE CIDEVILLE.

......

Soyez bien malade, mon cher camarade, afin que nous vous guérissions. Venez au temple d'Esculape, faites votre pèlerinage comme les dames de Paris. Nous avons ici depuis deux ans madame d'Epinay, confessée en chemin, arrivée mourante : non-seulement elle est ressuscitée, mais inoculée. Voilà un grand triomphe et un grand exemple. Et moi donc, ne pourrai-je me citer? Je m'étais arrangé pour mourir il y a quatre ans, et je me trouve plus fort que je ne l'ai jamais été, bâtissant, plantant, rimant, faisant l'histoire de cet empire russe, qui nous venge et qui nous humilie.

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas !

Aussi je ne me suis point fait enduire de térébenthine, et je n'ai pas besoin d'envoyer chercher des capucins. Maupertuis a vécu comme un insensé, et est mort comme un sot. Le roi de Prusse ne pouvait le souffrir; mais comme il n'avait alors de niches à faire ni à l'impératrice, ni au Roi, il en faisait à Maupertuis et à moi. J'ai pris le parti d'enterrer l'un, et d'être beaucoup plus heureux que l'autre. L'ingratitude du roi de Prusse a fait mon bonheur, et le Roi, notre bon maître, l'a comblé en déclarant mes terres libres. Il ne me manque que de vous voir arriver ici pour prendre, comme moi, des *lettres de vie* au bureau de Tronchin.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

La mode est-elle toujours dans les académies de louer

les athées d'avoir eu de grands sentiments de religion? Qu'on est sot à Paris! V.

### 298. — A M. DE BICQUILLEY[1].

Au château de Tournay, en Bourgogne, 17 septembre.

Vous faites mieux des vers, monsieur, que vous ne choisissez vos sujets. Nous sentons bien, vous et moi, que je ne mérite pas les louanges que vous m'avez données; mais je vous avoue que je suis très-flatté de ne pas déplaire à quelqu'un qui joint la bonne poésie à la bonne philosophie. Je ne suis plus à présent qu'un vieillard retiré du monde, occupé de l'agriculture; mais je n'en suis pas moins sensible au mérite et aux talents; c'est à ce titre, monsieur, que j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 299. — A M. ALBERGATI CAPACELLI.

Au château de Tournay, près Gex, route de Genève, 24 septembre.

Ella mi comanda di mandarle presto presto una tragedia nuova; sara obbedita. Mi diletto sommamente nel essere abbelito dalla vostra dotta penna, e dai vostri pregiatissimi virtuosi. Ma io voglio fare un buon baratto, e guadagnare un poco in questo negozio. Voglio tenere dalla sua benignità la traduzione che s'a degnata fare della mia *Semiramide*, e vi prometto di mandarvi quanto prima la nuova tragedia. M'avete dato animo.

Compongo un dramma, edifico un teatro, e raduno una compagnia di bravi attori. Così io conforto la mia vecchiaja. S'io fossi giovane, vorrei venir a Bologna

[1] Officier, homme de lettres et surtout savant mathématicien.

per riverire il suo Varano ed il suo teatro. Bisognerà indirizzare le nostre poetiche mercanzie a qualche valente mercante o banchiere di Milano o di Torino, che abbia qualche corespondenza colla città di Ginevra.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous les sentiments que je vous dois, votre très-humble et très-obéissant serviteur. VOLTAIRE,

Gentilhomme ordinaire du Roi.

### 300. — A MADAME DE LA COUR.

Au château de Tournay, par Genève, 26 septembre.

Madame,

Je vois, à la fermeté de vos idées, que vous êtes Anglaise, et à votre style qu'il faut ambitionner votre suffrage. Vous me rendez justice quand vous dites que j'aime la vérité. Je ne passe pas pour être flatteur, et lorsque je parlai du siége de Pondichéri, dans l'*Histoire universelle*, je n'en parlai que sur les nouvelles publiques, confirmées par l'honneur que le roi fit à M. Dupleix de lui donner le grand cordon de Saint-Louis, quoiqu'il ne fût pas militaire. Je devais croire que le service était réel, puisque les récompenses étaient si grandes; et la conservation de Pondichéri est un fait assez important pour que l'histoire en fasse mention.

Ce même amour pour la vérité, joint à mon horreur contre la persécution, m'a fait prendre le parti de M. de la Bourdonnaye. L'un avait défendu Pondichéri, l'autre avait pris Madras; et j'ai donné la préférence au vainqueur de Madras, parce qu'il était injustement persécuté. Je me flatte que ces sentiments ne vous déplairont pas. S'il est prouvé que je me suis

trompé, vous pouvez être très-sûre, madame, que je me rétracterai dans la nouvelle édition qu'on va faire de l'*Histoire générale.* Si vous daignez, madame, me communiquer vos mémoires sur les choses qui peuvent vous intéresser, ils seront pour moi de nouveaux moyens de trouver la vérité que je cherche en tout, et à laquelle je sacrifie. Je voudrais bien que mes sentiments me donnassent quelques droits à votre estime.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE,
Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi.

## 301. — A M. LE DUC DE NIVERNOIS.

Aux Délices, 21 juin 1761.

Vous devenez, monseigneur le duc, tout jeune que vous êtes, le père de l'Académie, et vos discours vous ont rendu cher au public. La protection que vous donnez aux descendants de Corneille augmente encore, s'il est possible, la vénération qu'on a pour vous.

Tous mes soins deviendront infructueux, s'il ne se trouve quelques âmes aussi sensibles et aussi nobles que la vôtre. Je me flatte que votre nom, imprimé à la tête des souscripteurs, engagera plusieurs personnes à donner le leur. On portera sans doute le Roi à permettre, en qualité de protecteur, qu'il soit regardé comme le premier bienfaiteur de la famille du grand Corneille. Je suis bien sûr que, dans l'occasion, vous voudrez bien appuyer mes propositions de votre crédit et de vos conseils. Je vous en fais mes très-humbles

remercîments : mademoiselle Corneille y joindrait déjà les siens, si les ménagements qu'on doit aux infortunés m'avaient permis de l'instruire de ce qu'on fait pour elle.

J'ajouterai que je crois convenable que chaque académicien, non-seulement donne son nom, mais qu'il nous procure des souscripteurs; car, lorsque les sieurs Crammer seront à Genève, comment pourront-ils en avoir à Paris?

Je vous demanderais pardon, monseigneur, de tous ces détails, si vous aviez moins de générosité; j'ai seulement peur de n'avoir pas assez de santé pour conduire cette entreprise à sa fin.

J'attends votre discours avec impatience, et serai toute ma vie, monseigneur, avec autant d'estime que de respect,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

### 302. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Aux Délices, 17 octobre.

Je vous remercie de l'opéra, et s'il est de vous, mon cher ami, je vous en ai une double obligation.

Je ne sais pas pourquoi on dit que les circonstances présentes pourraient me faire revenir. Je ne suis établi à mes Délices que pour ma santé et pour mon plaisir. La beauté du lieu et l'agrément de ma retraite, la très-bonne compagnie qui y vient, sont des liens qui m'y attachent. Un malade qui est auprès de M. Tronchin,

ne doit pas se transplanter. Je regrette beaucoup des amis tels que vous; mais je ne puis regretter le monde.

Ma nièce vous fait ses compliments. Elle a été longtemps garde-malade.

### 303. — A M. PRAULT FILS.

7 janvier.

J'ai toujours eu, monsieur, beaucoup d'estime pour toute votre famille, et je vois que vous n'avez pas dégénéré. C'est un grand chagrin pour moi, dans la retraite où j'achève ma vie, de ne pouvoir être aussi utile que je le voudrais à un jeune homme de votre mérite. S'il se présente quelque occasion de vous marquer l'envie extrême que j'ai de vous être utile à quelque chose, je ne la laisserai pas échapper, et peut-être cette année vous en serez convaincu.

Je me flatte que votre recueil D. contient des pièces plus intéressantes et mieux faites que l'abominable rapsodie qui vous a paru si indigne de votre presse, et qui a l'air d'être faite par le laquais d'un gredin. Vous me feriez plaisir, monsieur, de m'envoyer votre recueil; vous n'avez qu'à le faire remettre à la grande poste, à mon adresse : *A monsieur de Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, dans son château de Tournay, près de Gex, par Genève.* Et par dessus cette adresse : *A monsieur Bouret, fermier général, intendant des postes à Paris.*

Je vous prie, monsieur, de faire mes compliments à M. votre père, et de me croire très-véritablement votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## 304. — A M. PARIS DUVERNEY.

Aux Délices, 7 janvier.

Je vous souhaite, monsieur, les années du cardinal de Fleury, bien convaincu d'ailleurs que vous avez des vues plus nobles et plus étendues que les siennes; il n'eût jamais établi l'École militaire.

Permettez que je vous propose une action digne de votre caractère, Il s'agit de rendre à la patrie une famille entière, de la plus ancienne noblesse du royaume.

Vous avez peut-être connu autrefois le marquis de Langallerie, lieutenant général des armées, que son humeur trop vive et l'ineptie de M. de Chamillart obligèrent d'aller servir l'empereur. J'ai engagé son fils, qui est un homme de probité et de mérite, à retourner en France. La religion protestante qu'il professe en Suisse, où il a quelques possessions encore, ne mettra aucun obstacle à son retour. Votre École militaire est la vraie place de ses enfants. Une pension pour eux, sur les économats, paraîtra très-bien appliquée; un grade de maréchal de camp pour le père n'est qu'un parchemin. D'ailleurs M. le marquis de Gentil Langallerie, âgé de quarante-huit ans, peut rendre service, parlant l'allemand comme le français, et connaissant tous les buissons des pays où l'on fait la guerre.

J'ose confier cette négociation à votre générosité et à votre discrétion. Si vous entreprenez l'affaire, elle réussira. Voulez-vous en parler à madame de Pompadour? Je crois servir l'État en servant M. le marquis de Gentil, quoique le roi ne manque pas de braves officiers. J'ai cru, dans cette affaire, ne devoir m'ou-

vrir qu'à vous, le marquis de Gentil ayant de grands ménagements à garder en Suisse, où il a encore une partie de sa fortune.

Daignez me dire naturellement ce que vous pouvez et ce que vous voulez faire.

Auriez-vous cru que le roi de Prusse tînt si longtemps contre les trois quarts de l'Europe? Avez-vous rien vu de moins vraisemblable que ce qui se passe depuis trois ans?

Adieu, monsieur, conservez toujours un peu d'amitié pour le plus ancien peut-être de vos admirateurs, pour votre très-attaché, très-humble et très-obéissant serviteur.

### 305. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 27 janvier.

Eurika, Eurika[1] ! l'ho ricevuto al fine questo prezioso ornamento della mia libreria. Ne ringrazio vivamente il caro autore, e perdono al Pasquali, non lo chiamerò più briccone. Leggo la vostra raccolta con summo piacere; spasseggio tra una bella selva ripiena d'alti alberi, di grati arboscelli, e di frutti e di fiori. Ma veramente credo che l'Italia abbia ripigliato la sua antica precedenza sopra di noi poverini, che andiamo adesso guazzando nel fango, senza genio, senza gusto, e senza denari. Mais, en récompense, on nous frotte sur terre et sur mer, et on nous refuse les sacrements *in articulo mortis, et hoc præcipuè est horrendum. Interim* enjoy your liberty, your pleasures. On vend à présent les poésies du philosophe de Sans-Souci; elles sont à l'index. — *Vive memor nostrî.* V.

[1] Le mot d'Archimède, *je l'ai trouvé, je l'ai trouvé!*

### 306. — A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 27 janvier.

Direte che io sono un uomo poco vivente, e neghittoso e pigro, un che manca alla sua promessa; un traditore, che a ricevuto una bella tragedia italiana, se ne gode, e non manda la sua; un temerario, che voleva inviarvi il lord Bolingbroke's and lord Shaftsbury's works and such damn'd stuff. Ma, signore, la verità è che non sono contento della mia tragedia. Voglio *incudi reddere versus*, e ripulire il mio dramma svizzero, degno si del mio svizzero teatro, ma indegno del vostro.

Noi poveri Francesi siamo sottoposti al giogo della rima, come voi a quello della .........[1]. Vivano i versi sciolti et gl'ingegni sciolti! E più facile comporre cento versi sciolti in italiano che quattro rime francesi.

Intanto la riverisco di core. Credo che Bologna la Grassa sia molto più graziosa adesso, più dotta, più ripiena di buon gusto che mai, sotto i vostri auspici. Veramente s'io fossi un Odoacro, un Teodorico, un Albuino, vorrei vedere cotesta bella Italia; ma il viaggio *ad terram sanctam* non conviene ad un Francese libero, il quale ha scritto alcune volte colla libertà inglese.

Soyez persuadé, monsieur, de toute la respectueuse estime qu'aura pour vous, toute sa vie, votre très-humble et obéissant serviteur, V.,

Ermite des Délices.

### 307. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[2].

Aux Délices, 1er février.

Mon divin ange, j'ai reconnu au moins cinq cents de

[1] Ces points existent ainsi sur l'original.

[2] Sur un volume de vers publié par Frédéric.

mes enfants dans la famille royale de Prusse. Nous verrons ce que diront les dévots de l'épître sur la mort du maréchal Keith, et de ce petit paragraphe honnête : *Allez, lâches chrétiens.* Maître Joly de Fleury assemblera-t-il les chambres pour faire brûler le roi de Prusse ? Je ne crois pas qu'il l'ose. Car, après tout, deux ou trois Rosbachs mèneraient l'auteur à Paris, et maître Joly passerait mal son temps. Il faut avouer que c'est dommage qu'un roi si philosophe, si savant, si bon général, soit un ami perfide, un cœur ingrat, un mauvais parent, un mauvais maître, un détestable voisin, un allié infidèle, un homme né pour le malheur du genre humain, qui écrit sur la morale avec un esprit faux, et qui agit avec un cœur gangrené. Je lui ai enseigné du moins à écrire. Vous savez comme il m'a récompensé. Ce qui me console, c'est que M. le duc de Choiseul est, révérence parler, une bien aimable créature ; c'est que son esprit est juste et son cœur noble.

Vous êtes instruit, à ce que je crois, des vers abominables que Luc[1] avait faits contre le Roi. Vous verrez à la fin du poëme de *la Guerre* l'antidote de ce poison ; c'est un éloge de Louis XV, qui est à peu près de ma façon[2]. Mais Louis XV n'en saura rien, il aimera mieux être loué du roi de Prusse que de moi.

Je vois, indépendamment de tous ces vers, que nous

[1] Frédéric.

[2] Les vers suivants, qu'il comptait sans doute parmi ses *cinq cents enfants* :

« Voyez à Fontenoi, Louis, dont l'âme égale,
« Douce dans ses succès, soulage les vaincus ;
« C'est un dieu bienfaisant dont ils sont secourus.
« Ils baisent en pleurant la main qui les désarme.
« Sa valeur les soumit, sa clémence les charme, etc. »

ferons une campagne. Savez-vous que les Anglais envoient une flotte à la Martinique, une dans la mer Baltique, une à Pondichéry ? Et c'est surtout pour mon Pondichéry que je tremble; si on le prend, je demanderai une pension sur le *Mercure*.

Ce Marmontel est un vilain homme; il a travaillé à cette infâme rapsodie[1]. Les sorciers qui invoquent le diable avec des passages de l'Écriture ne sont pas si coupables, à beaucoup près, qu'un homme qui fait servir les plus beaux vers de Corneille à une méchanceté si plate, si basse et si atroce. Le misérable n'est pas assez puni.

Il faut que je vous confie, mon cher ange, que j'ai envoyé la *Chevalerie*[2] à M. le duc de Villars, avec une critique sanglante que j'avais faite de ma pièce. Il m'a répondu qu'il trouvait la critique mauvaise et la pièce bonne, qu'il l'avait lue trois fois, qu'il y avait toujours pleuré. Il m'a renvoyé mon *Tancrède*, et m'a juré qu'il n'en avait point tiré de copie. Cela m'encourage un peu. J'étais bien timide et bien dégoûté; je ne dis pas que j'aie un courage de téméraire; mais ma peur est diminuée. Vous aurez incessamment *Zulime* replâtrée et *Tancrède* rabotté.

Je songe actuellement à mon pain. Vous savez que je n'ai acheté des terres au pays de Gex que pour avoir du pain. Or, il y a une armée d'alguazils, ennemis du

[1] La parodie de la grande scène de *Cinna*. Les personnages étaient le duc d'Aumont, M. d'Argental et Le Kain. L'auteur principal, M. de Cury, perdit, pour cette farce, l'intendance des Menus-Plaisirs, et Marmontel, son complice, le privilége du *Mercure*.

[2] *Tancrède*.

genre humain, entre Ferney, Tournay et les Délices. Il faut livrer bataille pour faire venir dans ma maison les blés et l'avoine de mes champs. J'ai actuellement un procès par-devant le frère de maître Joly pour mon blé, mes chevaux, mes bœufs, qu'un très-insolent commis a saisis contre tout droit et raison. J'ai écrit au contrôleur général, aux fermiers généraux, à l'intendant, au subdélégué. Franchement il est horrible de ne pouvoir manger en paix le blé qu'on a semé.

Je n'ose, dans la crise des affaires publiques, écrire à M. le duc de Choiseul. Je ne l'ai que trop importuné, et je crains de fatiguer ses bontés en le conjurant d'interposer son crédit. Je crois qu'il n'y a que la France au monde où il ne soit pas permis de jouir de ses moissons.

Mon cher ange, je me suis ruiné à acheter, à cultiver, à embellir des terres; et tout ce que j'en retire, c'est de la difficulté et un procès pour manger mon pain. Il faut avoir plus de patience que je n'en ai pour soutenir une telle vexation. Je suis au bout de ma patience.

J'abuse de la vôtre par cette longue lettre; mais lisez encore si vous en avez le courage. Voici, puisque vous voulez bien le permettre, une lettre pour M. l'abbé d'Espagnac [1]. On se trompe dans sa propre cause; je n'ose assurer que ma demande soit juste, mais j'avoue qu'elle me le paraît. Il ne me manque plus qu'un procès pour les terres qui m'ont ruiné, et voilà la pièce finie. Était-ce pour cela que j'avais cherché la paix entre le mont

[1] Cette lettre manque, ainsi que les autres indiquées plus haut.

Jura et les Alpes? Allons, courage! Comment se porte madame d'Argental depuis le dégel? Je me mets à ses pieds, mon divin ange.

*P. S.* J'ajoute à mon épître que le duc de Villars, en pleurant, trouve des vers faibles. Allons, cherchons-les, nous les trouverons bien. Corrigeons, limons, rabotons, polissons; vilain travail, et travail vilain!

### 308. — A M. ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 15 février.

Signor mio stimatissimo, *cui gratia*, *fama*, *valetudo contingit abundè*, non ho ancora mangiato delle vostre portentose mortadelle. Il mio stomacho non e degno di tanta gloria. Ma incomincio a riavermi un poco, benchè la stagione sia molto cattiva.

Salammaleca al nostro valente Paradisi[1], che è divenuto un buon musulmano. Tutto era apparecchiato a Ferney pei' nostri trastulli istrionici; ma un barbaro vento del Nord, e la neve, ed il freddo ci incarcerano ancora *aux Délices*. Un clima caldo potrebbe sanarmi; ed io stolido, ho scelto la parte settentrionale delle Alpi! O sciagura! O felice Malagrida, che foste abbrucciato! non avete sofferto del freddo come io.

Aspetto il caro Goldoni. Amo la sua persona, quando io leggo le sue commedie. Egli è veramente un buon uomo, un buon carattere, tutto natura, tutto verità.

Vi riverisco, mio signore, vi amo, vorrei dire io di bocca.

Il riffreddato V.

[1] M. Paradisi avait traduit *Mahomet*. Il a fait aussi la traduction de de la *Mort de César* et de *Tancrède*.

## 309. — A M. LE PRÉSIDENT DE BROSSES[1].

20 février.

Je me hâte, monsieur, de vous remercier de toutes vos bontés et de toutes vos judicieuses réflexions. Ce qui concerne les fêtes, inventées par les cabaretiers et les *filles,* n'était qu'une consultation à laquelle vous avez très-bien répondu. Il est triste qu'un parlement ne soit pas le maître de la police, et qu'il soit de droit divin de s'enivrer et de gagner .. ...... le jour de Saint-Simon, Saint-Jude et Saint-André. Je sais que les curés ont le droit arbitraire de permettre qu'on recueille et qu'on ensemence; il est bien plaisant que cela dépende de leur volonté. Le curé de Fernex est fâché de n'avoir pu m'enlever encore mes dîmes inféodées. Mes domestiques sont Suisses et huguenots, mon évêque Savoyard : je ferai avec eux tout ce que je pourrai.

Quant à La Perrière, je demande simplement qu'on me signifie un titre, un exemple. Je ne fais point de procès : je demande qu'on me mette en possession de cette Justice, en vertu de laquelle on me demande de l'argent. J'offre l'argent; je présente seulement requête pour avoir une quittance. Est-il possible qu'on soit seigneur haut justicier sans titre, et qu'on vienne saisir mes bestiaux sans aucune allégation?

Vous me parlez, monsieur, d'une déclaration d'un nommé Ritener. Hélas! je n'ai vu ni cette déclaration, ni aucune pièce du procès, ni aucun titre. Encore une

[1] Cette lettre ne se trouve pas dans la correspondance publiée par M. Foisset.

fois, Ritener est un Suisse qui ne sait certainement pas si La Perrière est en Savoie ou en France : il sait seulement que c'est un *bouge* qui sera toujours *bouge*, et je ne vois pas où est l'avantage de passer pour seigneur haut justicier d'un *bouge* qui est dans le fief d'un autre.

Vous pouvez être très-sûr que dès que j'aurai consommé l'achat de Tournay, je résignerai ce ridicule honneur.

Il y a, monsieur, un petit embarras pour les lods et ventes de Tournay, et je travaille à le faire lever. Permettez-moi, en attendant, de vous réitérer mes prières, pour que Girod me communique tous les titres et tous les droits de la terre; il est bien étrange qu'on ne m'ait pas encore communiqué un seul papier.

J'ose encore vous prier de m'indiquer un procureur, le moins fripon qu'on puisse trouver au parlement de Dijon, où l'on dit qu'ils le sont moins qu'ailleurs. Je vous serai très-obligé.

Permettez-moi de recourir encore à vos bontés pour une autre affaire qui rend les terres du pays de Gex bien désagréables : c'est celle de la saisie de mes blés de Fernex, le 24 janvier. C'est une avanie de Turc, qu'on punit chez les Turcs. C'est un faux procès-verbal antidaté par les commis; c'est une double déclaration du receveur et du contrôleur du bureau, qui avoue le crime de faux; c'est une violence et une friponnerie, non pas inouïe, mais intolérable. Je vous avoue que, si je n'en ai pas raison, je vais affermer Fernex, Tournay et mes autres domaines comme je pourrai, et que je mourrai dans mes Délices, sans remettre le pied sur la frontière de votre pays. J'ai cherché dans ma vieil-

lesse la liberté et le repos; on me les ôte. J'aime mieux du pain bis en Suisse que d'être tyrannisé en France.

Si vous daignez vous donner la peine de lire les pièces chez M. Dubut, vous me ferez un grand plaisir.

Vous verrez, par cette aventure, combien le pays de Gex a intérêt à s'accommoder avec les fermiers-généraux. Je conçois qu'il y a des difficultés dans le projet de la compagnie qui se présente; mais ce projet sera aisément accepté et solidement formé, si le contrôleur-général le veut. Mon avis, à moi, serait qu'on donnât au roi 300,000 livres, ou même 400,000, au nom de la province, et que la province obtînt arrêt du conseil qui la détachât des cinq grosses fermes, moyennant une petite indemnité par an qu'elle payerait à nos seigneurs. Il y aurait encore beaucoup à gagner pour la province et pour la compagnie. Si M. l'intendant prend à cœur cette affaire, elle se fera; mais si elle n'est pas conclue à Pâques, je ne m'en mêle plus.

Vous avez donc lu le roi de Prusse? S'il s'en était tenu à tenir la balance de l'Allemagne, s'il n'eût point crocheté les coffres de la reine de Pologne, s'il n'eût point pillé tant de vers et tant de villes, vous lui pardonneriez de penser comme Lucrèce, Cicéron et César. C'est à nos faquins de molinistes et de jansénistes qu'il ne faut pas pardonner.

J'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment le résultat des sentiments de notre petite compagnie.

Je vous présente mes respects. V.

### 310. — A M. DE LA TOURETTE[1].

Aux Délices, 10 mars.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous envoyer une lettre de M. Bertrand[2], qui cultive comme vous l'histoire naturelle. Cette histoire vaut bien celle des hommes qui, pour la plupart, sont peu naturels, et qui, lorsqu'ils suivent la pure nature, sont pour la plupart de fort vilaines gens, quoi qu'en dise Rousseau.

Je ne sais si M. de Bonneville est un vilain homme, mais je ne puis croire que ce soit pour les vers du roi de Prusse qu'il soit à Pierre-Encise dans un caveau. Je soupçonne que c'est pour de la prose; c'est tout ce que je veux savoir. C'est peut-être une grande indiscrétion de ma part; mais je vous jure que je serai secret, et que je vous aurai une très-grande obligation.

Madame Denis vous fait mille compliments, aussi bien qu'à toute votre famille. De tout mon cœur votre très-obéissant serviteur.

### 311. — A M. LE SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE BOTANIQUE DE FLORENCE.

15 avril.

Je devrais vous remercier dans votre belle langue toscane, vous et votre illustre Académie, de l'honneur que vous me faites; mais un malade qui ne peut écrire de sa main est excusable. L'Académie, en me faisant l'honneur de m'ériger en botaniste, me fournit un motif de plus pour chercher des plantes dans la Suisse. Nos montagnes ont la réputation pour les simples,

[1] De l'Académie de Lyon et de la Société économique de Berne.

[2] Pasteur à Berne, auteur d'un *Dictionnaire des fossiles.*

comme pour les neiges; mais je crois que les neiges l'emportent de beaucoup. Si j'avais eu à choisir un climat, j'aurais préféré celui du Dante, de Pétrarque et de l'Arioste à tout autre. Mais malheureusement les hommes ne choisissent pas leur patrie, comme ils voudraient. J'ai eu toute ma vie une passion pour la Toscane, qui n'a jamais été satisfaite. L'honneur que j'ai d'être associé à quelques-unes de vos académies me sert de consolation ; mais il est toujours bien triste d'être loin de ce qu'on aime. Les nouvelles bontés qu'on me témoigne, et que je dois à M. de Lorenzi, redoublent mon attachement et mes regrets. Je présente mes profonds respects et mes remerciements à l'Académie.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 312. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Aux Délices, 23 avril.

Il est bien vrai, mon cher ami, que je ne suis pas mort, mais je ne puis pas non plus assurer absolument que je suis en vie. Je suis tout juste dans un honnête milieu, et la retraite contribue à soutenir ma machine chancelante. Il faut qu'un vieillard malade soit entièrement à lui; pour peu qu'il soit gêné, il est mort : mais tant que je respirerai un peu, vous aurez un ami aussi inutile qu'attaché sur les bords fleuris du lac de Genève.

Tout ce que vous me dites de M. le duc de Bourgogne[1] fait grand plaisir à un cœur français. J'attends

[1] Frère aîné de Louis XVI, qui mourut à onze ans. On peut lui appliquer ce mot du poëte grec : Heureux ceux qui meurent jeunes !

avec impatience la paix ou quelque victoire, et je vous avoue que j'aimerais encore mieux pour notre nation des lauriers que des olives. Je ne puis souffrir les ricanements des étrangers, quand ils parlent de flottes et d'armées. J'ai fait vœu de n'aller habiter le château de Ferney que quand je pourrais y faire la dédicace par un feu de joie. C'est, par parenthèse, un fort joli château. Colonnades, pilastres, péristyle, tout le fin de l'architecture s'y trouve ; mais je fais encore plus de cas des blés et des prairies. Nous sommes de l'âge d'or dans notre petit coin du monde, où tous les Délices vous embrassent.

### 313. — A M. WATELET[1].

Aux Délices, 25 avril.

Je ne sais, monsieur, si c'est par un amateur que vous m'avez fait parvenir le beau présent dont j'ai l'honneur de vous remercier : mais cet amateur ne s'appelle pas *il far presto.* Je n'ai reçu que depuis trois jours ce poëme instructif, ces leçons de maître données en prose avec modestie, ces belles estampes dessinées de votre main, qui ajoutent un nouveau mérite à l'ouvrage, et qui font un des plus précieux monuments des beaux-arts.

Je ne sais pourquoi il y avait tant de grands peintres dans le seizième siècle, et que nous en avons aujourd'hui si peu. J'imagine que les manufactures de glaces, les magots de la Chine et les tabatières de cent louis d'or ont nui à la peinture.

[1] Auteur de divers ouvrages, notamment du poëme de l'*Art de peindre.*

Puisse votre ouvrage, monsieur, former autant de bons artistes qu'il vous attirera de louanges ! Je voudrais trouver quelque Claude Lorrain qui peignît ce que je vois de mes fenêtres : c'est un vallon terminé en face par la ville de Genève, qui s'élève en amphithéâtre. Le Rhône sort en cascade de la ville pour se joindre à la rivière d'Arve, qui descend à gauche entre les Alpes ; au delà de l'Arve est encore à gauche une autre rivière, et au delà de cette rivière, quatre lieues de paysage. A droite est le lac de Genève, au delà du lac les prairies de Savoie ; tout l'horizon terminé par des collines qui vont se joindre à des montagnes couvertes de glaces éternelles, éloignées de vingt-cinq lieues, et tout le territoire de Genève semé de maisons de plaisance et de jardins. Je n'ai vu nulle part une telle situation ; je doute que celle de Constantinople soit aussi agréable.

Si M. Huber[1] voulait s'amuser à peindre ce beau site, j'en ferais encore plus de cas que de ma découpure en robe de chambre.

J'ai l'honneur d'être, avec bien de la reconnaissance et l'estime la plus respectueuse, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 314. — A M. THIERIOT.

19 mai.

Je prie mon ancien ami de me faire avoir les *Si* et les *Mais* et les *Pourquoi*. Cela pourra faire un petit recueil à faire pouffer de rire ; on m'a envoyé les *Qui* et les *Quoi*.

[1] Peintre de Genève, qui dut un succès de vogue non à son pinceau, mais à ses ciseaux, par son habileté singulière à découper du papier en portraits, en caricatures, et même en tableaux.

J'ignore quelle est la bonne âme qui a vengé ainsi les pauvres philosophes. Je leur conseille à tous de prendre de ma recette, de se moquer de leurs ennemis. Ce monde est une guerre; celui qui rit aux dépens des autres est victorieux.

Venez passer un été et un automne dans le pays de la liberté : il faut voir ses amis avant de mourir; car après il n'y a pas moyen.

### 315. — A M. THIERIOT.

29 mai.

On m'envoie cela, et je vous fais part de cela. C'est un déluge de monosyllabes. Ceux-ci m'ont paru plus gaillards que les autres. Je n'ai pu encore parvenir à trouver le recueil des *Quand*, des *Si*, des *Pourquoi*[1], imprimés, dit-on, sur du papier couleur de rose. On a recours à des amis dans le besoin. Je vous prie, mon ancien ami, de ne me pas oublier. Je vous dois plusieurs livres ; quand il vous plaira, nous compterons.

Au reste, je ne sais pas pourquoi on me fourre dans toutes ces querelles, moi laboureur, moi berger, moi rat retiré du monde, dans un fromage de Suisse. Je me contente de ricaner, sans me mêler de rien. Il est vrai que je ricane beaucoup; cela fait du bien, et soutient son homme dans la vieillesse.

La pièce contre les philosophes[2] n'a pu me faire rire. Peut-être cela est-il fort drôle au théâtre; mais à la lecture, on bâille. La première loi, quand on fait une comédie, c'est d'être comique : sans gaieté point de salut.

[1] Facéties contre Lefranc de Pompignan.

[2] *Les Philosophes*, comédie de Palissot.

Si vous aviez quelque libraire à favoriser, un plaisant qui voyage m'a laissé un manuscrit que je pourrais vous faire tenir. Ce manuscrit est d'une douzaine de pages; mais le plaisant demande le secret, et moi je vous demande continuation d'amitié.

Que ne faites-vous comme Marmontel, qui vient nous voir? — V.

Qui sont les monstres qui disent que j'ai part aux *Que?* Ah! les coquins!

A qui faut-il adresser vos paquets, pour que vous les ayez plus tôt?

### 316. — A M. DE R.

9 juin.

Vous êtes trop bon, monsieur; mais ne soyez point surpris qu'on oublie un paquet, quand on est partagé entre le bonheur de vous avoir vu et le chagrin de se séparer de vous. Recevez les regrets et les respects de ce pauvre malade.

### 317. — A M. LE BARON DE MONTHON.

20 juin.

Monsieur,

Puisque vous me mettez des *Monsieur* en sentinelle, je vous en mettrai aussi; mais je vous dirai que j'ai plus besoin d'avoine que de traducteurs. J'obéirai à vos ordres, et les Cramers ne manqueront pas de vous adresser un exemplaire de l'*Histoire de Pierre le Grand*, dès qu'elle sera prête à paraître. Ces détails les regardent uniquement. Je leur ai abandonné sans réserve tout le profit de mes ouvrages; ils font mon amusement; je souhaite qu'ils fassent l'avantage de ceux à qui j'en

fais présent. Je leur recommanderai de prendre, pour la traduction, les arrangements que vous ou vos amis, monsieur, vous voudrez bien prescrire.

Je ne sais si j'engraisse mes libraires; mais mes chevaux sont bien maigres; et comme j'ai beaucoup plus de chevaux que d'imprimeurs, je vous demande instamment votre protection pour une vingtaine de coupes d'avoine, en attendant que vos belles récoltes passent dans mes greniers. Si Dieu me prête vie, vous ne débourserez pas un sou pour me payer mes douze mille francs. Je me suis brouillé avec les bœufs; ils marchent trop lentement; cela ne convient point à ma vivacité. Ils sont toujours malades; je veux des gens qui labourent vite et qui se portent bien.

Mille respects à madame la baronne de Monthon.

Habitez-vous actuellement votre château d'Annemasse?

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments que je vous dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 318. — A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Aux Délices, 6 auguste.

Je crois, monsieur, avoir plus besoin de M. Tronchin que le jeune homme dont vous me parlez. Ma santé s'affaiblit tous les jours, et c'est ce qui m'a privé de l'honneur de vous répondre plus tôt. Si vous venez dans nos quartiers, le triste état où je suis ne m'empêchera pas de sentir le bonheur de vous posséder. J'ai peur que vous ne soyez bien mal logé dans la petite

maison que j'occupe à un demi-quart de lieue de Genève; mais on tâchera par toutes les attentions possibles de suppléer à ce qui nous manque.

Il paraît, par les lettres dont vous m'honorez, que vous n'avez besoin du secours de personne pour mépriser les idées absurdes dont le monde est infatué. Les sottises qui règnent dans la plupart des têtes viennent encore plus de la faiblesse du cœur que de celle de l'esprit. Je serai enchanté de voir en vous une âme courageuse et éclairée.

Pardonnez à un pauvre malade s'il donne si peu d'étendue aux sentiments que vous inspirez; il espère se dédommager d'une si courte lettre par le bonheur de vous recevoir chez lui.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## 319. — A M. ***.

10 septembre 1760.

Si vous aviez été *cælebs*, mon cher ami, vous seriez venu dans mes beaux ermitages; je vous y aurais possédé; vous auriez eu la comédie et bien jouée, et des pièces nouvelles; vous auriez chassé; vous auriez revu frère Adam qui est redevenu tout jésuite. Mais vous êtes *sponsus et paterfamilias*. Je ne vous plains point, parce que vous avez une femme et des enfants aimables; mais je me plains, moi, d'être toujours loin de vous.

Nous ne vous oublions ni aux Délices, ni à Ferney. Nous faisons souvent commémoration de vous, ma-

dame Denis et moi. Savez-vous bien que, dans mes retraites, je n'ai pas un moment de loisir, qu'il a fallu toujours bâtir, planter, écrire, faire des pièces de théâtre, des acteurs? Tenez, voici les *Facéties* pour vous amuser, et *Pierre le Grand* pour vous ennuyer. — *Vale*, *amice*.

### 320. — A M. DE CHENEVIÈRES

Aux Délices, 21 septembre.

Vous m'avez écrit une lettre charmante, mon cher correspondant. Puisque vous me parlez de *Tancrède*, voyez à quel point on me lutine et on me persécute : lisez. Ce n'est pas la dixième partie des choses essentielles que les comédiens ont altérées dans ma pièce. Je vous supplie d'envoyer ce mémoire, non contresigné, à mademoiselle Clairon. Il ne faut pas, je crois, prodiguer le contre-seing *Bellisle*; messieurs de la poste n'en seraient pas contents. D'ailleurs les comédiens sont en état de payer des ports de lettres; mes pièces ne les appauvrissent pas, et je leur abandonne le profit des représentations et de l'impression. Je suis en droit de compter sur les petites attentions que je leur demande. Je vous prie donc, mon cher ami, d'envoyer ledit mémoire, dès que vous l'aurez lu.

Nous allons jouer *Mahomet*. Nous avons soixante personnes dans mon trou, où il n'y a que dix lits de maître. Il faut s'habiller, adieu.

Je dois une réponse à M. Senac de Meilhan[1], mais j'en dois à trente personnes, et je n'ai qu'une tête et une main droite.

[1] Fils du premier médecin de Louis XV. Il devint intendant d'Aunis.

## 321. — A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 3 octobre.

Signor mio amabile, caro prottettore di tutte le buone arti, vi ho scritto per mezzo d'un cavaliere chiamato M. Hope, mezzo inglese, mezzo ollandese e richissimo, dunque tre volte libero. Egli va a vedere tutta l'Italia et la Grecia ancora.

Ringrazio la sua cortesia per i primi versi della traduzione del *Tancredi*. Prego il gentile poeta che mi fa l'onore d'abbellirmi di fermarsi un poco, perche la tragedia di *Tancredi* si rappresenta in Parigi molto differente da quella ch'io vi mandai troppo frettolosamente. Bisogna sempre ripulire le nostre opere,

Et male tormatos incudi reddere versus.

Ecco dunque i nostri comici trastulli andati al diaviolo col bel tempo. Ho fatto sempre il vecchio sul mio piccolo teatro, e l'ho rappresentato troppo naturalmente. La mia vecchiezza non mi concede da licenza di venire a Bologna. Venite dunque *ad* poveras *Delicias meas*.

Adieu, monsieur, je vous respecte, je vous aime de tout mon cœur.

*P. S.* Ne m'oubliez pas auprès de mon illustre Goldoni, que j'aime plus que jamais

## 322. — A MADEMOISELLE CLAIRON.

14 octobre.

Je ne conçois pas, mademoiselle, comment on a pu vous dire qu'il y a de l'inconséquence dans les ré-

ponses qu'Aménaïde fait à son père au quatrième acte. Vous avez senti sans doute qu'Aménaïde ne s'emporte que quand son père s'oppose à l'idée d'aller trouver Tancrède; aussi ces nouveaux emportements, loin de contredire ces vers,

Votre vertu se fait des reproches si grands[1], etc.

sont la conduite évidente de ce sentiment. Elle n'ose d'abord dire à son père tout ce qu'elle retient dans son cœur par respect ; et enfin ce respect cède à la douleur. Voilà la marche du cœur humain. Je vous demande en grâce de ne point écouter les fausses délicatesses de tant de mauvais critiques, et de vous en rapporter à votre propre sentiment ; il doit être celui de la nature.

J'ignore encore pourquoi on a dit que votre situation au deuxième acte n'était pas intéressante avec votre père. Tout ce que je sais, c'est que le père a été chez moi très-intéressant à ce second acte. Il pleurait et il faisait pleurer.

J'ai vu aussi l'effet de la fin. Les fureurs d'Aménaïde seraient écourtées (ce qui est le plus grand des défauts) si elle ne repoussait pas son père, à qui elle demande pardon le moment d'après. Les fureurs d'Oreste sont froides, parce qu'Oreste est seul, parce qu'il n'y a point d'objet présent qui cause ses fureurs, parce que ces fureurs ne sont pas nécessaires, parce qu'on s'intéresse très-médiocrement à lui ; c'est ici tout le contraire.

J'aurais bien d'autres choses à vous dire ; mais je

[1] Que mon cœur désolé tremble de vous en faire. (Acte IV, scène VI.)

crains d'abuser de vos bontés. Il vaut mieux employer mon temps à perfectionner ma pièce qu'à la défendre; et d'ailleurs vous avez une autre pièce à jouer. Rien ne réussira que par vous. Recevez, parmi tant d'autres hommages, ceux du vieux Suisse.

### 323. — A M. DE CHENEVIÈRES.

22 octobre.

Mon cher ami, la meilleure nouvelle que vous nous ayez jamais apprise, c'est quand vous nous annonçâtes mademoiselle de Bazincourt; cela vaut mieux pour nous que les prétendus dix millions de sucre et de café. Je vous souhaite ce qui s'en faut, et je vous souhaite surtout d'être directeur d'hôpitaux militaires qui ne soient pas si loin de chez nous, et où il y ait moins de malades et moins de blessés. L'Allemagne a été fort mal saine pour les Français.

On prétend que Paris rit toujours autant qu'il murmure; que les soupers sont aussi gais avec de la vaisselle de terre qu'avec celle d'argent[1]; qu'on va vous donner des pièces nouvelles, bonnes ou mauvaises, *panem et circenses*. Il ne faut que cela dans votre bonne ville. J'ai donné *circenses* dans mes terres : pour *panem*, j'en mérite puisque je le sème. J'ai aussi du vin, je voudrais que vous vinssiez le boire.

### 324. — A M. TURGOT.

Aux Délices, près de Genève, 26 octobre.

Vous arrivez, monsieur, dans ma chapelle de vil-

[1] Le roi avait fait porter à la monnaie sa vaisselle platè pour soutenir la guerre.

lage quand la messe est dite; mais nous la recommencerons pour vous. Cette chapelle est un théâtre de polichinelle, où nous jouons des pièces nouvelles avant qu'on les abandonne au bras séculier de Paris. Vous n'aurez qu'à commander, et la troupe sera à vos ordres.

Vous venez, monsieur, par un vilain temps dans un pays qu'il ne faut voir que dans le beau temps; son seul mérite consiste dans des vues charmantes.

Vous voulez voir Genève : il n'y a que des marchands occupés de gagner trois sous sur le change, des prédicants calvinistes durs et ennuyeux, mais une cinquantaine de gens d'esprit très-philosophes. Il n'y vient que des malades pour consulter Tronchin, et vous vous portez bien. Les cabarets y sont très-mauvais et très-chers. Les portes de la ville se ferment à cinq heures, et alors un étranger est embarrassé de sa personne. La campagne est très-agréable; mais ce n'est pas au mois de novembre.

Vous voyez, monsieur, que je ne veux pas vous surfaire.

Je suis dans ma chaumière, on la nomme les Délices, parce que rien n'est plus délicieux que d'y être libre et indépendant. Elle est située sur le chemin de Lyon, à une portée de canon de la ville de Calvin. Vous verrez une longue muraille, une porte à barreaux verts, un grand berceau vert sur cette muraille. C'est là mon bouge. Je vous conseille, monsieur, et je vous supplie d'y descendre,

Atque humiles habitare casas.

Vous ne serez pas logé magnifiquement; il s'en faut

beaucoup. En qualité de comédiens, nous n'avons que des loges; et, comme reclus, nous n'avons que des cellules. Nous logerons vos équipages, vos gens; personne ne sera gêné. Vous aurez des livres, et, si vous voulez, même des manuscrits que vous ne trouverez point ailleurs. Si vous voulez voir Genève, vous verrez cette ville de vos fenêtres, et vous irez tant qu'il vous plaira. Voilà, monsieur, ma déclaration et mes très-humbles prières. Je ne puis trop vous remercier de l'honneur que vous daignez me faire, et vous savoir assez de gré de votre voyage philosophique. Vous vous accommoderez de notre médiocrité et de notre liberté républicaine.

Omittes mirari beatæ
Fumum et opes strepitumque Romæ.

Vous verrez un vieux rimailleur philosophe, enchanté de rendre tout ce qu'il doit à un homme de votre mérite.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments les plus respectueux, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

*P. S.* Permettez que je présente mes respects à M. de la Michaudière.

### 325. — A M. THIERIOT.

1er novembr

Le temps presse; je n'ai qu'un mot à vous dire, mon cher ami. On me mande qu'à l'abbaye Saint-Antoine, il y a une petite-fille du grand Corneille qui a les sentiments des héros de son grand-père, et qui n'a pas la fortune que les libraires de Corneille ont faite en im-

primant ses œuvres.— Connaissez-vous M. Le Brun[1], secrétaire de M. le prince de Conti? Ma lettre est courte, pardon; mais on ne peut pas faire des pièces, les jouer et écrire de longues lettres. V.

### 326. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Aux Délices, 11 novembre.

Vous verrez bientôt, mon ami, mademoiselle de Bazincourt; elle va des Délices au couvent, de la comédie à vêpres, de chez moi chez l'archevêque de Paris. Elle aura eu tous les honnêtes plaisirs mondains, et aura celui de faire son salut. Elle doit d'abord vous embrasser pour elle, comme de raison, et ensuite pour moi. Je me flatte que M. l'archevêque nous la renverra, dès que je ferai bâtir une église.

Voici les deux cartes qui manquaient à *Pierre*.

Je vous embrasse.

Voilà donc encore le roi de Prusse devant Dresde, et c'est à recommencer!

### 327. — A M. PRAULT FILS.

Aux Délices, 15 novembre.

Je vous ai écrit, monsieur, par M. d'Argental. Apparemment que vous n'aviez pas encore reçu ma lettre à la date de la vôtre du 5 novembre. M. d'Argental était, je crois, alors à la campagne. Je doute fort qu'on ait imprimé *Tancrède* dans les provinces. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne peut pas imprimer ma tragédie, puisqu'elle n'est pas achevée et que je la corrige encore tous les jours. Je ne sais pas quand les comédiens

[1] Écouchard-Lebrun, qui venait de lui envoyer une ode sur Corneille.

la rejoueront. Il y a plus de cent vers dans mon manuscrit différents de la pièce qui a été jouée. Comme je n'étais pas sur les lieux, les comédiens ont pris sur eux de changer mon ouvrage comme ils l'ont voulu. Si vous l'imprimiez telle qu'elle a été jouée, vous donneriez une pièce toute défigurée, dans laquelle on a été obligé de mettre à la hâte des vers qui pêchent contre la langue et contre la poésie. Cette démarche serait très-désagréable pour vous et pour moi.

Je serais d'autant plus obligé de désavouer la pièce, qu'elle ne doit paraître qu'avec une très-longue dédicace à madame de Pompadour. Cette dédicace, qui sert aussi de préface, a été vue par madame de Pompadour et par ses amis. Ce serait leur manquer à tous que de leur avoir envoyé cette dédicace sans l'imprimer. On serait avec raison très-mécontent de votre précipitation.

Je vous conseille d'engager mademoiselle Clairon à reprendre sans délai *Tancrède*, afin que vous puissiez l'imprimer sur-le-champ. Je saisirai toujours avec empressement toutes les occasions de vous faire plaisir.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Aux Délices...

Au reste, je n'ai jamais mis mon nom à aucun de mes ouvrages. Je ne le mets pas même à la fin de mon épître à madame de Pompadour. On sait assez que *Tancrède* est de moi.

J'ajoute encore que le manuscrit que je viens d'envoyer à M. d'Argental est chargé de notes marginales instructives qui contribueront à votre débit.

### 328. — A M. DUCLOS.

19 novembre.

C'est pour vous donner avis, mon cher et illustre confrère, que je vous ai adressé un paquet et une lettre sous l'enveloppe de M. Jannel; vous m'aviez mandé que je pouvais me servir de cette voie. Vous croyez bien que ce n'est pas la lettre T qui est dans le paquet; c'est un czar. Peut-être n'avez-vous pas encore prévenu M. Jannel de l'envoi que je devais vous faire, et ce paquet pourrait bien rester à la poste. Je vous disais dans ma lettre que M. Duvergier, l'un des cent bras de M. de Montmartel, a ordre de payer les 600 fr., et que vous n'avez qu'à faire écrire le nom de M. Duvergier sur mon billet.

Aujourd'hui je vous écris sur ce qu'on m'a mandé que Fréron, dans l'une de ses feuilles, s'avise de dire que, dans la dernière assemblée publique, il n'y avait que douze académiciens; que les autres dédaignent trop le corps pour paraître au nombre de ses membres. Voilà à peu près le sens de ce qu'on m'a mandé. Si cela est, souffrirez-vous que ce misérable insulte impunément l'Académie? J'ai vu un temps où il aurait été puni. C'est à vous à voir ce que vous devez et ce que vous pouvez faire. Je m'en rapporte bien à vous.

Je suis à vos ordres avec les sentiments que je vous dois.

### 329. — A M. THIERIOT.

15 décembre.

Il y a longtemps que l'ami Thieriot voulait avoir un

des chants de la *Pucelle*, ouvrage que personne ne connaît, et dont il n'a jamais paru que des fragments altérés. Voici un chant que j'ai retrouvé; c'est le dernier : ce n'est pas le plus gai; mais j'envoie ce que je trouve dans mes paperasses. Si cela peut amuser M. Damilaville[1] et M. Thieriot, l'auteur joyeux en sera plus joyeux.

L'ami Thieriot pourra divertir beaucoup l'ami Protagoras[2], en lui disant que j'ai chassé les jésuites d'un domaine considérable qu'ils avaient près de mon château. Ils l'avaient usurpé sur de pauvres gentilshommes, mes voisins, dont j'ai pris hautement la cause : les jésuites se sont soumis; cela ne leur était jamais arrivé. La province me bénit, et moi je bénis Dieu.

### 330. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Aux Délices, 11 janvier 1761.

La paresseuse madame Denis et son paresseux d'oncle écrivent bien rarement; mais ils sentent très-vivement, et sont très-attachés à M. et madame de Chenevières. Si je ne bâtissais pas deux maisons, je vous écrirais aussi des vers. Je ne bâtis pas comme Amphion, au son de la lyre!

Est-il vrai que madame de Pompadour a été malade sérieusement et qu'on l'a saignée plusieurs fois? Je dois m'intéresser à sa santé, je lui ai obligation; et quoique je vive au milieu des glaces, des Alpes et du mont Jura, je n'ai le cœur ni froid ni endurci.

[1] Directeur du *vingtième*, à Paris, un de ses plus zélés correspondants.

[2] D'Alembert.

331. — A M. THIERIOT.

Au château de Tournay, 25 janvier.

Mille tendres remerciements à M. Damilaville et à M. Thieriot. Point de roman de Jean-Jacques, s'il vous plaît; je l'ai lu pour mon malheur, et c'eût été pour le sien, si j'avais le temps de dire ce que je pense de cet impertinent ouvrage; mais un cultivateur, un maçon, et le précepteur de mademoiselle Corneille, et le vengeur d'une famille accablée par des prêtres n'a pas le temps de parler de romans.

Voici pourtant, mes amis, une petite réponse que j'ai eu le temps de faire à M. Deodati[1]; vous me rendrez un important service en la faisant imprimer, en la donnant à tous les journaux. Ni M. de Richelieu, ni le prince de Soubise, ni le maréchal de Broglie, ni M. Diderot n'en seront fâchés. J'estime qu'il conviendrait assez que M. Daquin[2] imprimât dans son *Hebdomadaire* cette petite réponse, et qu'il en envoyât des exemplaires à tous les intéressés. En voici deux exemplaires: l'un pour M. Deodati, l'autre pour M. Daquin.

Mille remerciements! Encore une fois, joue-t-on *Tancrède?* joue-t-on le *Père de Famille?* O mon cher frère Diderot! je vous cède la place de tout mon cœur, et je voudrais vous couronner de lauriers.

Mon ancien ami Thieriot saura que Daumart, mon parent, n'a point la maladie qu'on supposait. J'ai

[1] Qui lui avait envoyé une dissertation sur l'excellence de la langue italienne.

[2] Qui publiait la *Semaine littéraire*, avec de Caux de Cappeval. Fils d'un organiste, il réussit assez peu comme auteur; ce qui fit dire qu'*on avait soufflé pour le père, et qu'on sifflait pour le fils.*

de l'admiration pour M. Bagieu; il a deviné tout ce que Tronchin a vu et tout ce qu'il a dit.

N'aurai-je point la Feuille contre M. Le Brun, contre mademoiselle Corneille et contre moi?

J'ai renvoyé à M. Jannel[1] la *Pallade*[2] du roi pour M. Capperonnier, bibliothécaire; j'ai écrit à l'un et à l'autre.

Ainsi M. Thieriot peut m'envoyer le roman[3] *Pouplinière*[4], qui me fera sans doute plus de plaisir que celui de Jean-Jacques.

332. — A MYLORD KEITH,

MARÉCHAL D'ÉCOSSE, GOUVERNEUR DE NEUFCHATEL, A NEUFCHATEL.

Aux Délices, 4 octobre 1759.

Mylord,

When I ran last year into prophecies, like Isaiah and Jeremiah, I did not think I should weep this year over your worthy brother[5]. I learned his death and that of the king's sister[6] at a time. Nature and war work on together your king's calamities.

The loss of marchal Keith is a great one. All your philosophy can not remove your grief. Philosophy assuages the wound, and leaves the heart wounded.

This present war is the most hellish that was ever fought. Your lordship saw formerly one battle a year

[1] Employé supérieur des postes.

[2] *Le Palladion*, poëme de Frédéric.

[3] *Daïra*, histoire orientale en quatre parties.

[4] C'était le vrai nom du fermier général auteur.

[5] Le feld-maréchal Keith, tué le 14 octobre 1758 à la bataille de Hochkirch.

[6] La margrave de Bareith, morte le même iour.

at the most; but nowadays the earth is covered with blood and mangled carcasses almost every month.

Let the happy madmen who say that all that is, is well, be confounded! T'is not so indeed with twenty provinces exhausted, and with three hundred thousand men murdered.

I wish your lordship the peace of mind necessary in this lasting hurricane of horror. I enjoy a calm and delightfull life, that Frederick will never taste of. But the more happy I am, the more I pity kings.

I hope you were as happy as I am, were you not a tender brother[1].

[1] « Mylord, lorsque je me jetai l'année dernière dans les prophéties, comme Isaie et Jérémie, j'étais loin de penser que je pleurerais cette année sur votre digne frère. J'appris sa mort et celle de la sœur du roi en même temps. La nature et la guerre concourent aux malheurs de votre roi.

« C'est une grande perte que celle du maréchal Keith. Toute votre philosophie ne saurait dissiper un tel chagrin. La philosophie adoucit la blessure, mais laisse toujours le cœur blessé.

« La présente guerre est la plus effroyable qui fût jamais. Votre seigneurie voyait autrefois une bataille par an, tout au plus, tandis qu'aujourd'hui, chaque mois, la terre est couverte de sang et de cadavres déchirés.

« Qu'ils soient confondus les fous heureux qui disent que tout ce qui est, est bien! Cela n'est pas, en vérité, pour vingt provinces épuisées, ni pour ces trois cent mille hommes égorgés.

« Je souhaite à votre seigneurie la paix de l'esprit, nécessaire au milieu de cet horrible ouragan qui ne finit pas. Moi, je jouis d'une vie calme et délicieuse, dont Frédéric ne goûtera jamais; mais plus je suis heureux, plus je plains les rois.

« J'espérerais vous voir aussi heureux que je le suis, si vous n'étiez pas un tendre frère.

« Conservez, etc. »

Conservez vos bontés, mylord, à un philosophe campagnard, qui sera toujours pénétré pour vous du plus tendre respect. VOLTAIRE.

### 333. — A M. DUCLOS

Aux Délices, 13 mai.

Je compte, monsieur, dans une entreprise qui regarde l'honneur de la nation, consulter l'Académie, et je dois d'autant plus recourir à sa décision, pour cette petite préface que je mets au-devant du *Cid*, qu'il s'agit ici de l'Académie même et de son fondateur. C'est à elle à m'apprendre si j'ai concilié ce que je dois au public, à Corneille, au cardinal de Richelieu, à elle, et surtout à la vérité.

J'ose croire, monsieur, qu'il ne serait pas mal à propos qu'on indiquât une assemblée extraordinaire. Je vous préviens d'abord que je tiens de M. de Vendôme l'anecdote dont je parle[1]. Vous sentez combien elle est vraisemblable, et que je n'oserais la rapporter si elle n'était très-vraie.

Il me paraît qu'il ne sera pas indifférent qu'on sache que l'Académie daigne s'intéresser à mon projet. Le roi, notre protecteur, est le premier à donner l'exemple. Sa générosité charme tous les gens de lettres. Corneille sera plus honoré cent ans après sa mort qu'il ne le fut de son vivant; c'est à moi de ne pas flétrir ses lauriers en y touchant.

[1] Corneille ayant osé changer quelque chose dans le troisième acte de la comédie des *Tuileries*, dont Richelieu avait arrangé lui-même toutes les scènes, le cardinal lui dit avec hauteur qu'*il fallait avoir un esprit de suite*.

Je vous enverrai l'*Horace* de Corneille avec les notes, dès que vous m'assurerez qu'on voudra bien les examiner.

### 334. — A M. IMBERT,

RECEVEUR GÉNÉRAL DES DOMAINES.

20 mai.

Il y a longtemps, monsieur, que j'aurais dû vous remercier de votre lettre et de vos offres également obligeantes; pardonnez à un malade, à un maçon, à un agriculteur accablé de petits maux et de petits détails, si je n'ai pas eu l'honneur de vous répondre plus tôt.

La bienveillance que vous témoignez pour les talents et pour le mérite de l'excellent acteur, que je regarde comme mon ami, exige ma reconnaissance. Je doute fort que vos occupations vous laissent le temps d'aller aux spectacles. C'est pourtant un délassement fort honnête, quoi qu'en dise le bâtonnier des avocats de Paris; et ceux qui sont à la tête de la police savent assez combien les spectacles sont utiles. Je suis fâché que, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, il se trouve encore des personnes qui veulent flétrir un art qui fait l'honneur de la France. Il me paraît, par votre lettre, qu'il a encore de zélés partisans.

J'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 335. — A M. DE CHENEVIÈRES.

1er juin.

On m'a dit, mon cher ami, que madame de Paulmy mérite les jolis vers que vous avez faits pour elle. Je

ne crois pas qu'elle en reçoive de pareils des palatins et des starostes.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai donné signe de vie; mais c'est que je ne suis pas en vie. J'ai été accablé de mille petites affaires qui font mourir en détail : les procès inévitables quand on a des terres, des défrichements, des desséchements de marais.

Était-il bien vrai que M. de Bussy est parti pour l'Angleterre? Nous aurons donc la paix, et nous en aurons l'obligation à M. le duc de Choiseul. Que de fêtes et que de mauvais vers il essuiera, du moins de ma part!

### 336. — A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC[1].

Aux Délices, 25 juin.

J'ai toujours l'air du plus grand paresseux du monde, monsieur, et vous savez que je ne le suis pas. Je n'ai pas réellement le temps d'écrire une lettre. Je suis surtout occupé actuellement à une édition des tragédies du grand Corneille, avec des remarques instructives sur la langue et sur l'art du théâtre : c'est un surcroît de fardeau à tous ceux que je porte; mais c'est un fardeau qui m'est cher. L'édition sera magnifique; elle se fait par souscriptions, et le produit sera pour mademoiselle Corneille et pour son père, seuls descendants de ce grand homme, qui n'ont que son nom pour héritage. On ne payera rien d'avance. L'Académie française prend un grand intérêt à cet ouvrage. Le roi sera probablement à la tête des souscripteurs,

[1] Ancien officier-général, qui cultivait les lettres dans sa terre, près d'Angoulême.

et je me flatte que vous me permettrez de mettre votre nom dans la liste. Il n'en coûtera que quarante livres pour chaque exemplaire. Prenez-vous-en à *Cinna* et à *Rodogune*, et à une nouvelle histoire très-longue des horreurs et des superstitions du genre humain, si, après un si long silence, je vous écris une si courte lettre. Je suis d'un mauvais commerce ; mais je vous suis tendrement attaché pour la vie.

### 337. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Février.

Vos vers sont charmants, mon cher ami; vous n'en avez jamais fait de si jolis. Je ne m'occupe plus à présent que des vers des autres. Me voici enfoncé dans ceux de Corneille : j'entreprends, avec l'agrément de l'Académie, une magnifique édition de ses pièces de théâtre, avec des remarques sur la langue et sur l'art qu'il a créé. Je fais établir une souscription : le produit sera pour M. Corneille et pour sa fille, qui n'ont d'autre bien que le nom de Corneille. Le prix de chaque exemplaire, orné de trois belles vignettes, ne sera que de quarante livres, et on ne payera qu'en recevant le livre. Je souscris moi-même pour six exemplaires. Presque tous les académiciens en font autant. Nous nous flattons que le roi permettra que son nom soit à la tête des souscripteurs.

Ne pourriez-vous me dire, vous qui êtes du pays, comment on s'y prend auprès de M. de La Vauguyon pour obtenir de M. le dauphin une action généreuse? Je crois la chose très-aisée ; mais je suis absolument inconnu à M. de La Vauguyon. Si vous connaissez

quelque belle âme qui veuille pour quarante livres, et même pour quatre-vingts, se mettre au rang des bienfaiteurs du sang de Corneille, et voir son nom imprimé avec celui du roi, comme lorsqu'on a vendu sa vaisselle, nommez-moi ce noble personnage.

---

Les deux lettres suivantes ont été indiquées à l'éditeur par le savant professeur M. Spiers, qui les a insérées dans son excellent Recueil de littérature anglaise[1], avec cette note :

It may be not uninteresting to the reader to see a specimen of Voltaire's espistolary powers in English; the letter is presented verbatim as it is published from the original manuscript in the « Correspondence of William Pitt, Earl of Chatham[2]. »

### 338. — A M. PITT.

Au château de Ferney, près de Genève, 19 juillet 1761.

Monsieur,

While you weigh the interests of England and France, your great mind may at one time reconcile Corneille with Shakespeare. Your name at the head of subscribers shall be the greatest honour the letters can receive : t'is worthy of the greatest ministers to protect the greatest writers. I dare not ask the name of the

[1] *Étude des prosateurs anglais.*

[2] On ne verra peut-être pas sans intérêt un exemple du style épistolaire de Voltaire en anglais. On donne ici cette lettre exactement comme elle a été publiée, d'après le manuscrit original, dans la *Correspondance de William Pitt, comte de Chatham.*

king; but I am assuming enough to desire earnestly so great a favour.

Je suis avec un respect infini pour votre personne et pour vos grandes actions, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur [1]

VOLTAIRE,
Gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

## TO M. DE VOLTAIRE.

Saint-James's square, septembre 4, 1761.

The pressure of business is but a feeble reason for having deferred answering the honour of a letter from M. de Voltaire, and on so interesting a subject. For who so insensible to the true spirit of poetry, as not to admire the works and respect the posterity of the great Corneille? Or what more flattering than to second, in any manner, those pious cares, offered to the manes of the founder of French tragedy by the genius who was reserved to perfect it?

I feel the high value of the favourable sentiments you are so good as to express on my subject, and am

[1] Monsieur, pendant que vous pesez dans vos mains les intérêts de l'Angleterre et de la France, votre esprit supérieur peut en même temps concilier Corneille et Shakespeare. Votre nom à la tête des souscripteurs sera le plus éclatant honneur que les lettres puissent recevoir; il est digne des grands ministres de protéger les grands écrivains. Je n'ose pas demander le nom du roi; mais je suis assez hardi pour désirer vivement une si haute faveur.

Je suis, avec un respect infini pour votre personne et pour vos grandes actions, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE,
Gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

happy in this occasion of assuring you of the distinguished consideration with which I have the honour to be[1], etc. W. PITT.

### 339. — A MADEMOISELLE FEL,

DE L'OPÉRA.

Au château de Ferney, par Genève, 29 juillet 1761.

Il me semble, mademoiselle, que je vous dois des remerciements, toutes les années, d'avoir bien voulu venir dans ma petite retraite; mais il faut que je vous remercie d'une autre sorte de plaisir que vous m'avez fait, et que vous ne savez peut-être pas.

Vous me dîtes aux Délices qu'il y avait à Paris un homme plein d'esprit et de générosité, dont le plus grand plaisir était celui d'obliger, et que c'était M. de La Borde. Je m'en suis souvenu, quand il a été question d'imprimer un Corneille avec des commentaires, et d'en faire une édition magnifique, au profit de la famille infortunée de ce grand homme. J'ai répété mot pour mot à M. de La Borde, très-indiscrètement, tout ce que vous

[1] L'embarras des affaires n'est qu'un faible motif pour avoir différé de répondre à l'honneur d'une lettre de monsieur de Voltaire, et sur un sujet aussi intéressant. Qui peut être, en effet, assez insensible aux charmes de la poésie pour ne pas admirer les ouvrages et respecter les descendants du grand Corneille? Est-il rien de plus honorable que de seconder, de toutes les manières possibles, les pieux hommages rendus à la mémoire du fondateur de la tragédie française par le génie à qui il était réservé de la perfectionner?

Je sens tout le prix des sentiments flatteurs que vous voulez bien m'adresser, et je saisis avec bonheur cette occasion de vous assurer de la considération très-distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

m'aviez dit de lui. Je vous assure qu'il n'a pas démenti vos éloges : il favorise cette entreprise avec tout le zèle d'un excellent citoyen, et il m'a écrit une lettre qui fait bien voir qu'il a autant d'esprit que de noblesse d'âme. Je suis si pénétré de tout ce qu'il daigne faire, que je ne puis m'en taire avec vous.

Vous qui avez des talents si supérieurs, mademoiselle, vous sentez bien mieux que personne, combien il sera beau à notre nation de protéger les talents du grand Corneille cent ans après sa mort, et vous devez être flattée que ce soit votre ami, M. de La Borde, qui ait fait les premières démarches. Pardonnez donc à mon enthousiasme, et comptez que nous en avons toujours beaucoup pour vous au pied des Alpes, madame Denis et moi. Recevez, avec votre bonté ordinaire, les sentiments respectueux du vieux Voltaire.

### 340. — A M. DUCLOS.

8 auguste.

Si vous avez quelquefois du loisir à l'Académie, monsieur, je lui fournirai de l'occupation. Voilà toujours, à bon compte, ma dédicace. Je vous prie d'y trouver des choses curieuses, et que l'Académie l'approuve.

J'aurai l'honneur d'envoyer le programme, quand j'aurai consulté mes respectables confrères sur quelques commentaires. Celui de *Cinna* ne tardera pas. Je me flatte que je serai instruit par leurs décisions, et encouragé par le zèle qu'ils montrent pour la mémoire de Corneille et pour l'unique rejeton de cette famille.

### 341. — A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Au château de Ferney, par Genève, 11 auguste.

Vous verrez, mon cher monsieur, l'état où je suis par ma lettre à M. Paradisi, que je vous envoie toute ouverte. Si jamais je retrouve des yeux et de la santé, j'en ferai bien usage pour cultiver votre commerce charmant. La belle lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire, il y a quelque temps, a été reçue en France avec un applaudissement universel. On n'a pas été surpris que vous pensiez bien ; mais on l'a été que vous écriviez en notre langue avec tant de pureté et d'énergie.

Dans le temps que je pouvais lire, j'ai lu avec un plaisir extrême les tragédies de M. Varano[1], et quand j'aurai des yeux, je les relirai encore. Oserai-je vous supplier de faire mes excuses à M. Algarotti, auquel je voudrais écrire, et auquel je n'écris point? Non-seulement il faut qu'il me pardonne, mais qu'il me plaigne.

Adieu, monsieur, aveugle ou borgne, je prends la liberté de vous aimer autant que je vous estime. Votre obéissant serviteur.

### 342. — A M. DE LA TOURAILLE[2].

Au château de Ferney, par Genève, 14 auguste 1761.

Si je n'étais pas tombé malade, monsieur, et si je

[1] Alf. Varano, né à Ferrare en 1705, mort en 1788.

[2] Écuyer du prince de Condé. Il a laissé quelques ouvrages, *le Nouveau recueil de gaieté*, etc.

n'étais pas même menacé de perdre la vue, j'aurais déjà remercié Son Altesse Sérénissime de la bonté qu'elle a eue et de l'honneur qu'elle m'a fait. L'ouvrage que j'entreprends demanderait de meilleurs yeux et une santé plus robuste. J'espère pourtant que nous viendrons à bout de tout, avec la protection du petit nombre d'hommes qui suivra l'exemple généreux de M. le prince de Condé[1].

L'ouvrage sera beaucoup plus considérable que je ne croyais; il contiendra cinq ou six volumes in-4°. J'ai déjà commenté le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, *Polyeucte*, *Rodogune* et *Héraclius*, et si je peux me rétablir, le reste suivra bientôt. Les libraires m'ont fait apercevoir qu'il sera impossible d'orner ces ouvrages d'estampes, que chaque exemplaire coûterait alors six louis d'or, au lieu de deux. Quoi qu'il arrive, je don-

[1] Les princes de Condé se sont toujours noblement empressés de rendre hommage à la gloire de Corneille. Le dernier duc de Bourbon, en 1829, un an avant sa triste mort, quitta Chantilly, d'où il ne sortait plus, même pour aller aux Tuileries, et vint assister à une représentation donnée le jour anniversaire de la naissance de Corneille au profit de son arrière-neveu, petit libraire de la rue Montmartre. Le spectacle, pour mieux honorer le grand poëte, n'était composé que de ses ouvrages, *le Cid* et *le Menteur*. L'entr'acte était rempli par quelques stances que le commissaire royal du Théâtre-Français, M. le baron Taylor, avait bien voulu demander au rédacteur de cette note, et qui furent bien accueillies du public, grâce au nom de Corneille et au lecteur, M. Samson. Le prince daigna y joindre quelques paroles flatteuses, et resta jusqu'à la fin pour applaudir avec le public le couronnement du buste de Corneille. Sa générosité, comme celle de son père, fut en proportion de son noble zèle : il paya sa place beaucoup plus que ne valurent autrefois au grand oncle du bénéficiaire *Polyeucte* et *Cinna*.

nerai mon temps et mon argent pour le succès d'une entreprise que je crois honorable et utile à la nation. Le désintéressement des frères Cramer, qui entreprennent l'édition sous mes yeux, leur fait un honneur qui est assez rare dans cette profession. J'espère que tout se passera d'une manière qui ne déplaira pas au public.

Permettez-moi, monsieur, de vous marquer ma surprise sur ce que vous me mandez au sujet de la lettre de M. le prince de Condé. Il faut qu'il y ait quelque méprise, et qu'il s'agisse apparemment de quelque autre lettre que Son Altesse Sérénissime aura écrite à quelque étranger sur des objets importants; car il n'y a pas d'apparence qu'un Français ait jamais publié une lettre d'un prince tel que lui, sur quelque objet que ce puisse être, sans lui en demander la permission; et ce sont même des permissions que les hommes qui connaissent leur devoir se gardent bien de demander. Je vous supplie, monsieur, de lui présenter mon profond respect et mes vœux sincères pour des succès dignes de son nom et de son courage.

Vous ne doutez pas, monsieur, des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 343. — A M. DUCLOS.

21 auguste.

J'ai eu l'honneur, monsieur, de vous adresser l'épître dédicatoire à la compagnie, la préface sur le *Cid*, le commentaire perpétuel sur *Cinna* et les *Horaces*: voici le commentaire sur le *Cid;* M. d'Olivet en a un qui

est un peu plus ample ; mais il sera aisé de rendre les deux exemplaires conformes, quand on aura eu la bonté de me les renvoyer. MM. Cramer n'attendent plus que la sanction de l'Académie pour commencer l'impression. Mon parti est pris de commenter toutes les tragédies ; il y aura six ou sept gros volumes, ou huit in-4°. Comme j'ai fixé le prix à deux louis d'or, il y aurait beaucoup de perte, au lieu de bénéfice pour mademoiselle Corneille, sans le secours que le roi nous donne et sans la générosité des premiers de la nation.

Je ne me mêlerai en aucune façon de ce qu'on appelle improprement *souscriptions*. Quiconque voudra avoir le livre n'aura qu'à envoyer son nom au libraire de l'Académie ou au portier de l'Académie, ou écrire directement à MM. Cramer. Je donnerai mon temps, mon travail et mon argent pour cette entreprise ; et, dès que les Cramer auront commencé, le public aura un volume tous les trois mois. Je vous demande en grâce de seconder mon zèle.

Ne pourriez-vous pas nommer des commissaires pour examiner chacun de mes commentaires ? Il me semble que M. Saurin pourrait nous rendre de grands services. Mais il n'y a pas un moment à perdre : songez que j'ai soixante-huit ans, que je n'ai qu'un souffle de vie, et que si je mourais *inter opus*, l'ouvrage irait comme moi à tous les diables.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

### 344. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Aux Délices, 12 septembre.

Quand madame Denis écrit, c'est comme si j'écri-

vais; et quand je tiens la plume, c'est elle qui parle. Les femmes sont paresseuses; elles sont plus longtemps à leur toilette qu'à leur secrétaire. Je suis aussi un peu paresseux, mon cher monsieur. Nous autres Suisses, nous nous mettons en mouvement avec difficulté; mais nous sommes bonnes gens, nous aimons tendrement nos amis, et nous vous supplions de vouloir bien nous continuer les nouvelles. Nous attendons avec impatience le papier dont vous parlez, et je me flatte que messieurs des postes ne trouveront pas le contre-seing suspect.

Voulez-vous bien faire remettre ce petit billet à la poste sous contre-seing? cela épargnera toujours le port d'une lieue à l'ami Thieriot.

### 345. — AU MÊME.

Aux Délices, 16 septembre.

Mon cher confrère, si je n'étais pas aux Délices, j'aurais voulu être à Maisons; c'est vous qui faites admirablement bien les honneurs de ma chambre. Vos vers sont charmants. J'ai ouï dire que M. de Soyecourt est digne de son beau château et de vos vers aimables. J'ai bâti un petit Maisons, mais non pas une petite maison. J'ai fait en miniature, à Ferney, à peu près ce que Maisons est en grand. Une maison, n'eût-elle que soixante-dix pieds de face, fait honneur à son maçon, quand elle est bâtie avec goût; sans goût il n'y a rien.

Nous jouons demain *Alzire*, à Tournay, et puis *Tancrède*, et puis *Mahomet*, et puis *les Ensorcelés*. Nous avons des spectateurs qui ont fait plus de cent lieues pour venir nous voir; entre autres, M. le duc de

Villars. Tout cela loge aux Délices, sans que personne soit gêné. N'est-il pas vrai que vous viendriez aussi, si vous pouviez? Je tiens madame Denis infiniment supérieure à Gaussin, et presque égale à Clairon. Mademoiselle de Bazincourt est une très-bonne confidente; cependant vous ne viendrez pas.

Je vous embrasse.

346. — A M. DUCLOS,

1er octobre.

Je vous réitère, monsieur, mes remerciements aussi bien qu'à l'Académie, et je la conjure de ne se point lasser de m'honorer de ses avis. C'est un fardeau désagréable peut-être de relire deux fois la même chose; mais c'est, je crois, le seul moyen de rendre le *Commentaire sur Corneille* digne de l'Académie, qui veut bien encourager cet ouvrage. Il ne s'agit d'ailleurs que de relire les endroits sur lesquels l'Académie a bien voulu faire des remarques, et de voir si je me suis conformé à ses idées.

J'ai donc l'honneur de vous renvoyer le commentaire sur *Pompée*, corrigé et augmenté, avec les observations de l'Académie en marge, et des *N. B.* à tous les endroits nouveaux; ce sera l'affaire d'une séance.

Vous avez dû recevoir le commentaire sur *Cinna*, revu et et corrigé, avec l'esquisse du commentaire sur *Polyeucte*. Il n'y en aura aucun que je ne corrige d'après les observations que l'Académie voudra bien faire. Dès que vous aurez eu la bonté de me renvoyer *Cinna*, *Pompée* et *Polyeucte*, vous aurez incontinent

les pièces suivantes. Je suis bien malade ; mais je ne ménagerai ni mon temps ni mes peines.

Je vous prie de présenter mes respects à la compagnie.

### 347. — AU MÊME.

Ferney, 7 octobre.

L'Académie me pardonnera sans doute l'embarras que je lui donne : vous voyez de quelle importance il est que nous ayons raison sur tout ce que nous disons du *Cid* et des *Horaces*, de *Pompée*, de *Cinna* et de *Polyeucte*. L'on peut impunément se tromper sur la *Galerie du Palais* et sur *Agésilas ;* mais je ne hasarderai rien sur les pièces que l'admiration publique a consacrées, sans avoir demandé plusieurs fois des instructions.

Je ne veux point rendre l'Académie responsable de mon commentaire ; je veux seulement profiter de ses lumières, qu'on sache que j'en ai profité, et que, sans ses bontés et ses soins, le commentaire serait bien moins utile.

Presque tout ce que j'ai envoyé n'est qu'un recueil de doutes. En voici encore de nouveaux sur *Cinna*. Je supplie l'Académie de les lire et de les résoudre.

Vous devez avoir entre les mains *Cinna* et *Polyeucte*. Vous me permettrez, quand vous m'aurez renvoyé le canevas du commentaire sur *Polyeucte*, marginé, de vous le renvoyer une seconde fois. Je compte embellir un peu cet ouvrage qui est sec par lui-même.

Je fais venir beaucoup de tragédies espagnoles, anglaises et italiennes, dont la comparaison avec celles de Corneille ne servira pas peu à faire voir la supériorité de la scène française sur celles des autres nations,

supériorité dont nous avons l'obligation à ce grand homme, et qui a contribué principalement à faire de notre langue la langue universelle[1].

Les Cramer ne comptent donner une annonce que quand ils seront sûrs des graveurs et du temps auquel ils auront fini. Je tâcherai de rendre service, dans cette affaire, au libraire de l'Académie. Il n'y a, ce me semble, qu'une veuve qui paraisse; mais n'y a-t-il pas un enfant de dix à douze ans? La mère pourrait me l'envoyer, je le ferais travailler chez les Cramer; il apprendrait son art, et ce voyage lui serait très-utile. Si vous le protégez et si vous approuvez mon idée, il n'y a qu'à me l'envoyer.

[1] On a remarqué sans doute avec quelle respectueuse admiration Voltaire parle toujours de Corneille dans la liberté d'une correspondance intime. Ce langage semble démentir les accusations de dénigrement systématique et même d'envie qu'on lui a souvent adressées. Ne serait-il pas plus vrai d'attribuer les sévérités, parfois excessives, les injustices même de son commentaire, à la fatigue d'un long travail, à l'ennui d'un examen nécessairement minutieux? En effet, c'est à la fin, c'est aux derniers ouvrages de Corneille que se trouvent surtout ces critiques trop vives et souvent irréfléchies. Il faut aussi avoir le courage d'avouer que Corneille, tout grand qu'il est, ce *créateur de la langue*, comme l'appelle son *envieux* éditeur, n'a pu tout réformer, le style, la prosodie, la scène. Il a conservé quelques défauts de son temps. Voltaire les a relevés; il le devait. Il ne pouvait approuver ces rudesses de notre poésie primitive, ces incorrections, ces fautes de langage, quoique étrangères à Corneille.

Mais de nos jours il s'est formé une autre classe de vengeurs de Corneille, qui admirent tout, particulièrement ses défauts comme la justification de leur propre style. Ceux-là trouvent doublement leur compte en attaquant l'illustre commentateur. Ils rabaissent le génie d'un de nos plus grands écrivains et travaillent à leur gloire personnelle.

Je compte sur vous plus que sur personne; continuez-moi votre bonne volonté, et aidez-moi de vos avis.

### 348. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Ferney, 10 octobre.

Les ermites de Ferney présentent leurs hommages aux hôpitaux de Versailles. Nous n'avons jamais si bien mérité le nom d'ermites. J'ai cédé depuis deux mois les Délices à M. le duc de Villars. J'ai eu quelque temps M. le comte de Lauraguais[1], et à présent je suis tout à Corneille. L'entreprise est délicate; il s'agit d'avoir raison sur trente-deux pièces; aussi je consulte l'Académie toutes les postes, et je soumets toujours mon opinion à la sienne. J'espère qu'avec cette précaution l'ouvrage sera utile aux Français et aux étrangers. Il faut se donner le plus d'occupation que l'on peut pour se rendre la vie supportable dans ce monde. Que deviendrait-on si on perd son temps à dire : Nous avons perdu Pondichéry, les billets royaux perdent soixante pour cent, les particuliers ne payent point, les jésuites font banqueroute! Vous m'avouerez que ces discours seraient fort tristes. Je prends donc mon parti de planter, de bâtir, de commenter Corneille, et de tâcher de l'imiter de loin, le tout pour éviter l'oisiveté.

Vous souvenez-vous, mon cher ami, que j'eus il y a quelques années une petite discussion avec MM. les intendants des postes au sujet d'un assez gros paquet

[1] C'est le généreux amateur de l'art dramatique, qui donna 50,000 francs aux comédiens pour débarrasser la scène des spectateurs qui l'encombraient et détruisaient l'illusion.

que vous m'aviez envoyé? J'ai peur qu'ils ne m'aient joué à peu près cette année le même tour dont je me plaignis alors. Je vous envoyai deux paquets, il y a quelques mois, pour M. de Fontaine; vous m'accusâtes la réception de l'un, vous ne m'avez jamais parlé de l'autre, et il est vraisemblable que M. de Fontaine n'a reçu aucun des deux. En tout cas, il n'y a pas grand mal; car ce n'étaient que des rogatons.

Adieu; nous vous embrassons. Si vous rencontrez quelques dévots dans votre chemin, dites-leur que j'ai achevé mon église, et que le Pape m'a envoyé des reliques; et si vous rencontrez des gens aimables, dites-leur que j'ai achevé mon théâtre.

### 349. — AU MÊME.

Ferney, 4 novembre.

Que je suis honteux, mon cher monsieur! je vous remercie toujours très-tard de votre prose aimable et de vos jolis vers. On a beau être tout entier aux grands vers alexandrins de Corneille; on doit de l'attention aux vôtres, quoiqu'ils aient deux pieds de moins. Mais quand en ferez vous sur la paix? Ce ne sera pas, je crois, sitôt.

J'ai lu le *Mémoire historique* de M. le duc de Choiseul avec les yeux d'un citoyen. Mon avis est qu'on donne la moitié de son bien pour conserver l'autre, et pour mériter l'estime des Anglais. L'oncle et la nièce vous embrassent.

## 350. — A M. DUCLOS.

Ferney, 5 novembre.

Je ne peux, monsieur, que vous renouveler mes remerciements et vous supplier de présenter à l'Académie ma respectueuse reconnaissance. Je la consulte sur toutes les difficultés que j'ai eues, en lisant Corneille, sur la grammaire, sur le style, sur le goût, sur les règles du théâtre; et je vous répète que je ne travaillerai au commentaire en forme que quand j'aurai une assez ample provision en tout genre. Je répète encore que mes importunités ne doivent pas lasser la patience de mes confrères, que c'est un amusement pour eux dans les séances, que deux mots en marge m'instruisent non-seulement pour la pièce qu'on examine, mais pour les autres, que je dois me conformer aux sentiments réunis des personnes éclairées, et qu'enfin mon ouvrage ne peut être utile qu'après avoir passé par vos mains.

Je parle souvent, dans le commentaire que j'envoie, comme si j'étais dans une de vos séances, disant librement mon avis. Je parlerai au public comme un homme qui aura réfléchi sur vos intructions; c'est ce que je vous prie de vouloir bien dire à l'Académie.

On a imprimé une lettre que j'avais écrite au mois d'août; il y a plusieurs de nos bienfaiteurs cornéliens omis, et particulièrement vous, monsieur; ce n'est pas assurément ma faute.

Les Cramer, en donnant leur annonce au mois de janvier, ne manqueront pas d'imprimer la liste de ceux qui ont favorisé l'entreprise.

## 351. — A M. D'ESPREMENIL[1].

Au château de Ferney, 29 novembre 1761.

Je vous prie de pardonner, monsieur, à mon âge, à mes maladies et à mes occupations, si je n'ai pas répondu plus tôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Elle m'a fait naître beaucoup d'estime pour vous, et je n'ai jamais senti si vivement l'état où me réduisent mes maladies que lorsqu'elles m'empêchaient de répondre, comme je le voudrais, aux prévenances d'un homme de votre mérite. J'ai à peine un moment à moi; mais je tiendrais tous mes moments bien employés à vous prouver combien j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## 352. — A MADAME LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

Aux Délices, par Genève, 24 décembre.

Vous m'avez permis, madame, d'avoir l'honneur de vous écrire quelquefois; je profite de cette liberté pour vous dire que le roi ayant daigné souscrire pour la valeur de deux cents exemplaires de la nouvelle édition de Corneille, l'empereur pour cent, l'impératrice pour cent, l'impératrice de Russie pour deux cents, Sa Majesté le roi de Pologne a souscrit pour un[2]. Nous allons imprimer les noms des souscripteurs.

[1] Conseiller au parlement, fameux par ses luttes contre la cour.

[2] On lit à la marge de la lettre : « M. de Voltaire a été trompé; car le roi de Pologne a souscrit pour cinquante, qui lui ont été remis. » Cette note paraît être du chevalier de Boufflers, fils de la belle marquise qui régnait à la petite cour de Lunéville par ses grâces et son esprit.

Je crains qu'il n'y ait une méprise dans cette unité du roi de Pologne. Il me semble que cette unité ferait un trop grand contraste avec les zéros qu'on trouve dans la souscription de tant d'autres souverains. Je crains de lui déplaire, et c'est le but de ma lettre. Mademoiselle Corneille ne demande point une libéralité trop forte et qui puisse être à charge; mais j'ai peur qu'il ne convienne pas à la dignité du roi de Pologne que son nom paraisse pour un seul exemplaire.

J'ai cru que je ne pouvais mieux m'adresser qu'à vous, madame, pour savoir ce qui convient, et quelle est l'intention de Sa Majesté. Pardonnez-moi cette importunité; elle me procure l'honneur de me rappeler à votre souvenir.

Il est vrai que mademoiselle Corneille n'est pas lorraine; mais elle est la nièce du grand Corneille. Le roi de Pologne est devenu Français, il écrit en français; il s'appelle le Bienfaisant.

J'ai l'honneur d'être, avec bien du respect, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 353. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Aux Délices, 4 janvier.

Vous m'avez écrit des vers charmants, mon cher confrère en Apollon. Je ne compte pas sur la gloire dont vous me bercez, mais bien sur les plaisirs, puisque j'ai tous ceux qui conviennent à mon âge. Je bénis la vieillesse et la retraite; elles m'ont rendu heureux.

Cette gloire, que vainement
Dans ses écrits on se propose,

On sait très-bien que c'est du vent ;
Mais les plaisirs sont quelque chose.

C'en est un très-grand surtout d'être un peu aimé de vous. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit de l'honneur que nous avons d'être Castillans, Napolitains, Parmesans ?

Il me semble que ce traité[1] peut faire honneur à M. le duc de Choiseul. Vous savez combien je suis attaché à tout ce qui porte ce nom.

### 354. — AU MÊME.

Aux Délices, 29 janvier.

Mon cher confrère en Apollon, je suis très-sensible aux soins que vous avez pris de faire parvenir mes lettres à ma nièce. Il n'importe qu'elles soient contresignées ou qu'elles ne le soient pas. C'est toujours un bon office que vous avez la bonté de nous rendre.

On dit beaucoup dans Paris que le roi de Prusse a la goutte dans la poitrine et dans la tête ; il est vrai qu'il a eu souvent dans la tête et dans le cœur des choses plus dangereuses que la goutte, j'entends plus dangereuses pour le prochain.

On dit que l'impératrice de Russie, de son côté, est tombée en apoplexie. Voilà les nouvelles du Nord et de l'Orient ; vous ne me mandez jamais celles de l'Occident.

Avez-vous été voir *le Droit du seigneur* ou l'*Écueil du sage*[2] ? Cette pièce est d'un académicien de Dijon à qui je m'intéresse beaucoup. Je vous prie de me man-

[1] Le traité avec l'Espagne.

[2] Qui venait d'être représenté. (Voy. t. VII des *Œuvres complètes*.)

der si elle a eu quelque succès ; car il faut toujours encourager les jeunes gens.

355. — A M. LE KAIN.

Aux Délices, 30 janvier.

Le libraire Duchesne m'a écrit pour me demander la permission d'imprimer la tragédie de *Zulime*. Je lui ai fait répondre que je le voulais bien, mais qu'il n'était pas temps. J'ai bien voulu, en effet, que mademoiselle Clairon et M. Le Kain le choisissent pour imprimer cette pièce, dont je leur ai fait présent et qui leur appartient. Duchesne a abusé de ma lettre, qui n'était point du tout une permission formelle. Il s'est fait donner furtivement une copie de la pièce par le souffleur de la comédie. Je laisse mademoiselle Clairon et M. Le Kain les maîtres absolus de cette affaire.

356. — A M. CAPPERONNIER.

Aux Délices, 30 janvier.

J'ai l'honneur de vous renvoyer, monsieur, les petits livres de la bibliothèque du roi que vous avez bien voulu me prêter pour l'édition des œuvres de Corneille. Je me flatte qu'à la fin de l'année nous présenterons à cette bibliothèque le père de notre théâtre avec des commentaires.

J'aurais bien souhaité que vous eussiez été, monsieur, un des juges de l'Académie à qui j'ai envoyé mon ouvrage ; vous m'auriez éclairé dans les comparaisons que je fais quelquefois du théâtre grec et du théâtre français. Je me flatte, du moins, que j'aurai l'honneur de vous compter un jour au nombre de mes confrères.

En attendant, j'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime et toute la reconnaissance que je vous dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

357. — A M. DE FLORIAN.

19 mars.

Le grand écuyer de Cyrus va donc devenir Picard. J'en fais mon compliment à ma nièce[1]; je vous en remercie et je m'en félicite. Tout mon chagrin, monsieur, est que la noce ne se fasse pas chez moi. Vous auriez la comédie et l'opéra-comique; car nous jouons tout cela. Je ferais votre épithalame. Tout ce que je peux faire à présent, c'est de m'enorgueillir de me trouver votre oncle, et de vous dire combien cet oncle vous aime et vous aimera toujours.

Vivez heureux, neveu et nièce.

358. — A M. ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 4 juin.

J'ai bien de la peine à revenir, monsieur, de la maladie qui m'a accablé. Ç'aurait été une grande consolation pour moi de voir M. Goldoni; il m'aurait parlé de vous, il aurait trouvé chez moi des amis qui l'auraient pu servir à Paris, et je lui aurais fourni des voitures qui lui auraient épargné vingt lieues de chemin. Je le défie, d'ailleurs, de trouver dans Paris des hommes qui soient plus sensibles que moi à son mérite.

L'état où j'ai été et où je suis encore, ne m'a pas

[1] Madame de Fontaine épousa en secondes noces le marquis de Florian, appelé ici *le grand écuyer de Cyrus.*

permis de mettre la dernière main à la tragédie que j'ai fait essayer sur mon théâtre. Je compte d'avoir l'honneur de vous l'envoyer, dès que j'aurai pu y travailler.

Il a fallu m'occuper des commentaires sur Corneille. J'y ai joint une traduction en vers blancs de la tragédie de Shakspeare, intitulée *la Mort de César*, que je compare avec le *Cinna* de Corneille, parce que dans l'une et l'autre pièce le sujet est une conspiration. J'ai traduit Shakspeare vers pour vers. Je peux vous assurer que c'est l'extravagance la plus grossière qu'on puisse lire. Gilles et Scaramouche sont beaucoup plus raisonnables.

J'ai traduit aussi l'*Héraclius* de Calderon pour le comparer à l'*Héraclius* de Corneille. Calderon est aussi barbare que Shakspeare. En vérité, il n'y a que les Italiens et les Français, leurs disciples, qui aient connu le théâtre. Que ne puis-je en raisonner avec vous, monsieur ! Mes plaisirs en augmenteraient avec mes lumières.

Je vous souhaite une santé meilleure que la mienne, et des jours aussi heureux que vous le méritez. Je serai toute ma vie, avec le plus tendre respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 359. — A M. DAMILAVILLE.

4 juin.

Mon cher frère, je n'ai point encore cette *Éducation* de l'homme [1] le plus mal élevé qui soit au monde. Je l'aurai incessamment. Je sais, en attendant, que

[1] L'*Émile*, de Jean-Jacques Rousseau.

l'auteur est un monstre d'insolence et d'ingratitude. Le chien qui suivait Diogène était moins méprisable que lui.

Permettez que je vous adresse un exemplaire d'une brochure plus abominable que tous les livres de Jean-Jacques-Rousseau; elle est pour M. le marquis d'Argence. Ce n'est pas le prétendu marquis d'Argens, compilateur fort plat des *Lettres juives*, qui est à Berlin; c'est le marquis d'Argence, maréchal de camp, en son château, près d'Angoulême. C'est un homme très-instruit qui veut réfuter ce détestable ouvrage : il est prodigieusement rare, et Dieu merci, il ne fera nul mal.

On ne veut donc pas imprimer l'*Éloge de Crébillon?* J'étais curieux de le voir.

Je crois frère Thieriot en chemin; je voudrais bien que vous pussiez en faire autant. — *Vale.*

### 360. — AU MÊME.

7 juin.

Mon cher frère sait que je lui ai envoyé pendant six mois des paquets concernant Corneille pour l'Académie française. Je crois que messieurs les fermiers des postes n'ont point désapprouvé ce petit commerce; mais je n'ai pas été si heureux dans ma correspondance avec M. d'Argental, à qui j'envoyais des paquets pour le secrétaire perpétuel de l'Académie sous l'enveloppe de M. de Courteilles [1]. Ils ont décacheté l'enveloppe en dernier lieu, et fait payer à M. d'Argental des sommes assez considérables. Cela m'in-

[1] Conseiller d'État, ambassadeur en Suisse, gendre du président de La Marche.

quiète, et je crains qu'il ne soit arrivé quelques malheurs à mes derniers paquets envoyés à mon cher frère. Le dernier partit le 5 juin, et contenait deux exemplaires d'*Étrépigny* et de *But* [1].

Voilà deux petits avertissements qu'il faudrait faire mettre dans les *Petites affiches* et dans le *Mercure*. Mon cher frère verra que les malades ne perdent pas toujours leur temps.

Du reste, j'écris à messieurs des postes pour les prier de recevoir de moi l'argent qu'ils lui ont fait payer et de le lui rendre. Leur procédé avec un homme tel que lui me fait de la peine.

Je suppose frère Thieriot parti. Il doit descendre chez M. Camp, associé de M. Tronchin, à Lyon, qui aura soin de son voyage.

### 361. — A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Aux Délices, 11 juin.

Vous avez dû recevoir, monsieur, un ouvrage fort curieux et qui peut servir de commentaire à celui que vous lisez actuellement, ou plutôt que vous ne lisez plus. Car tout admirable qu'est ce livre, il lasse un peu à la fin, et l'uniformité des beautés ennuie.

J'ai rattrapé un peu de santé, et j'en ai grand besoin pour porter le fardeau insupportable des dernières pièces de Corneille. Je ne peux encore vous envoyer celle que nous avons jouée; nous n'avons fait que l'essayer. C'est une pièce presque toute de spectacle, et qui exige une vingtaine d'acteurs. Notre théâtre est si joliment entendu qu'on y pourrait jouer l'opéra.

[1] Le *Testament*, de Meslier, curé d'Étrépigny et de *But*.

Voici une petite lettre assez curieuse qui ne grossira pas trop le paquet, et qui pourra vous amuser. Il y a une affaire horrible à Toulouse produite par le plus affreux fanatisme. Vous en entendrez bientôt parler, si vous ne la savez déjà.

Adieu, monsieur, conservez-moi vos bontés, dont je sens tout le prix.

### 362. — A M. DAMILAVILLE.

14 juin.

Le frère Thieriot m'a montré la pancarte de mon frère. J'ai trouvé ses idées très-justes; il faut que le capitaine qui a bien servi soit colonel. Je n'ai malheureusement nul crédit auprès de M. le contrôleur général; mais M. Tronchin des fermes en a, du moins à ce qu'on m'assure. Je lui écris, je lui envoie le précis de votre mémoire, en suppliant mon frère de ne point se décourager. Si M. Bertin donne à l'amitié la place qu'il doit aux services, ce passe-droit qu'on ferait pourrait vous servir, mon cher monsieur, à obtenir une place plus importante. On sent le besoin qu'on a des hommes de mérite, et tôt ou tard on les récompense. Je ne doute pas que M. d'Argental ne se donne les plus grands mouvements en faveur de mon frère.

Thieriot m'apprend que Crébillon n'est pas mort; il l'était dans les gazettes. On a défendu à Genève les livres de J.-J. Je ne sais ce qu'on en fait à Paris. J'ai eu son *Éducation*. C'est un fatras d'une sotte nourrice en quatre tomes, avec une quarantaine de pages contre le christianisme des plus hardies qu'on ait jamais écrites; et par une inconséquence digne de cette

tête sans cervelle et de ce Diogène sans cœur, il dit autant d'injures aux philosophes qu'à Jésus-Christ; mais les philosophes seront plus indulgents que les prêtres.

J'embrasse mon frère cordialement.

363. — AU MÊME.

15 juin.

Mon cher frère a probablement reçu une requête que la pauvre infortunée Calas doit présenter au roi, après l'avoir fait apostiller et après avoir fait éclaircir et constater les faits. Elle renverra probablement cette requête à M. Damilaville pour nous être remise et pour lui donner la dernière forme; après quoi, nous la renverrons une seconde fois. Mon cher frère est tout fait pour entrer dans cette bonne œuvre. Il sait sans doute que cette dame n'est point à Paris sous le nom malheureux qu'elle porte.

Est-il vrai qu'on poursuit Jean-Jacques?

Avez-vous reçu un *Meslier* de la nouvelle édition? Avez-vous reçu *le petit avis?* il est imprimé à Lyon. Si on joue *le Droit du seigneur*, je prie, mon cher frère, de me mander quels sont les endroits scabreux qu'il faut retrancher ou adoucir dans la scène du bailli et de Colette. Mais prenons garde que la prétendue décence ne fasse grand tort au plaisant.

Frère Thieriot vous a écrit; il paraît qu'il s'accommode assez de notre vie philosophique. C'est bien dommage que vos affaires ne vous permettent pas de venir philosopher avec vos frères.

### 364. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 août.

Les mémoires, mes divins anges, que j'ai envoyés à des personnes choisies ont fait un très-bon effet; je crois qu'ils persuaderont le public et qu'ils n'effaroucheront point les prêtres, quand on aura retranché le catéchisme des Calas. Cette dernière leçon me paraît la meilleure; je la soumets à mes anges, qui doivent décider. J'y joins un nouveau mémoire pour les amuser; leur prudence en pourra retrancher ce qu'ils voudront.

Bientôt je leur soumettrai Cassandre [1]; mais on ne peut faire qu'en faisant : je n'ai pas beaucoup de temps à moi. Mes anges savent que je ne suis pas oisif; qu'ils me jugent souverainement en prose et en vers, et qu'ils retranchent ou adoucissent ce qu'ils voudront.

### 365. — AU MÊME.

Au château de Ferney, par Genève, 23 septembre.

Quand j'ai un moment de santé, mes divins anges, j'écris de ma main. Voici par exemple une longue lettre ci-jointe [2], sur laquelle je m'en remets à votre sagesse, et sur laquelle je vous supplie de me faire réponse le plus tôt que vous pourrez.

Je rabote encore un peu *Olympie :* on n'a jamais fait

[1] *Olympie.*

[2] Où Voltaire prie M. d'Argental de recommander à M. de Choiseul un parent du docteur Tronchin, homme très-capable de *répondre aux vues pacifiques et généreuses du ministre.* (V. t. LX des *Œuvres complètes.*)

avec une tragédie. Point de nouvelles encore du factum de Mariette[1].

Je vous assure qu'*Olympie* forme un beau spectacle. Tenez, voilà le plan des décorations et du bûcher de Manheim; amusez-vous de cela, et conservez-moi vos bontés. Pour peu que j'aie de tête et de loisir, je reprendrai *OEdipe* en sous-œuvre.

## 366. — A M. GOLDONI.

Au château de Ferney, par Genève, 25 septembre.

J'ai hasardé, monsieur, une lettre que j'ai adressée à Paris, sans savoir si vous y étiez arrivé. Je hasarde encore celle-ci sans savoir où vous demeurez. J'espère que votre nom suffira pour que ma lettre vous soit rendue. C'est seulement pour vous dire que j'ai reçu le paquet dont vous m'avez honoré, et que je manque de termes, soit en français, soit en italien, pour vous dire à quel point je vous estime et je vous honore. Vous devez être excédé de compliments et d'empressement. Je ne veux pas joindre à la fatigue des plaisirs de Paris celle d'une plus longue lettre.

Agréez les tendres sentiments du plus grand admirateur que vous ayez dans le voisinage des Alpes.

*Il povero ammalato non puote scrivere*[2].

## 367. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Aux Délices, 30 octobre.

Mon cher correspondant, nous avons toujours les nouvelles d'Allemagne quatre jours avant vous; mais

[1] Avocat des Calas.

[2] Cette dernière ligne est de sa main.

nous avons rarement des détails sûrs. Vous ferez un sensible plaisir à ma nièce et à moi de vouloir bien nous instruire plus particulièrement.

Votre souvenir et votre amitié sont bien plus précieux que tout ce qui se passe aujourd'hui dans l'Europe, et c'est de vos nouvelles surtout que nous voulons. Nous nous soucions fort peu des mauvaises pièces de théâtre et des mauvais livres; mais nous voudrions savoir, par exemple, s'il est vrai que le pape ait écrit un bref en faveur de l'archevêque de Paris. Peut-être n'en savez-vous rien; mais continuez toujours, mon ami, à écrire à des gens qui vous aiment.

### 368. — AU MÊME.

Ferney, 3 décembre.

Mon cher ami, vous savez que je suis un mauvais correspondant ; mais je n'en suis pas moins un véritable ami, et je vous aime comme si je vous écrivais tous les jours.

Dieu merci, vous n'avez plus tant d'hôpitaux militaires à diriger; on coupera moins de bras et de cuisses, on ne nous battra plus, et nos campagnes auront plus de cultivateurs; c'est à quoi je m'intéresse plus particulièrement, parce que je suis un bon laboureur, et que je serais un fort mauvais soldat.

Je me fais à présent une espèce de parc d'environ une lieue de circuit, et je découvre de ma terrasse plus de vingt lieues. Vous m'avouerez que vous n'en voyez pas tant de votre appartement de Versailles. Voyez donc comme j'irai à Paris au printemps prochain ! Je me croirais le plus malheureux de tous les

hommes, si je voyais le printemps ailleurs que chez moi. Je plains ceux qui ne jouissent pas de la nature et qui vivent sans la voir. Chacun vante la retraite; peu savent y rester. Moi, qui ne suis heureux et qui ne compte ma vie que du jour où je vis la campagne, j'y demeurerai probablement jusqu'à ma mort, et ce sera le terme de mon amitié pour vous.

### 369. — A M. PRAULT FILS.

4 janvier.

M. Prault doit savoir que le volume à lui envoyé par les frères Cramer est une chose très-délicate, qu'il ne faut ni demander une permission, ni mettre mon nom à la tête du livre, ni la première lettre de mon nom; que le libraire risquerait beaucoup; que je n'avoue aucune des pièces que ce livre contient et que je les désavoue presque toutes. En un mot, je le prie très-instamment d'ôter : *par M. de V.*, qu'on a mis très-imprudemment. M. Prault y a un intérêt sensible. Il n'y a qu'à substituer au titre : *nouveau volume pour joindre aux autres*, et rien de plus.

J'attends la tragédie de *Tancrède*. Comment a-t-il pu s'imaginer que je donne *Tancrède* à d'autres, en même temps qu'à lui?

### 370. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Ferney, 4 janvier.

Je suis honteux; je me mettrais dans un trou de souris, mon cher correspondant. Je ne réponds qu'en vile prose et qu'en courant à vos aimables vers. Voilà comme sont faits les maçons et les laboureurs, et j'ai l'honneur de l'être. Voulez-vous bien pourtant me

mander s'il est vrai qu'on ait joué, à Versailles, cette *Femme qui a raison* qu'on m'impute, et qui est détestablement imprimée! Le tiers de cet ouvrage est à peine de ma façon. Je souffre très-patiemment qu'on me persécute; mais je ne souffre pas qu'on me rende ridicule.

J'ai envoyé à M. Senac un mémoire qui semble concerner son ministère; il s'agit d'un marais qui met la peste dans mon petit pays. M. Senac ne se soucie pas qu'on meure entre le mont Jura et les Alpes; il ne me répond pas.

J'embrasse mon cher correspondant.

### 371. — A M. ALBERGATI CAPACELLI.

Ferney, 7 janvier.

Je voudrais sans doute, monsieur, voir un homme de votre mérite et quitter mes neiges pour les vôtres, ou bien avoir le bonheur de vous voir quitter les vôtres pour les miennes; mais vous êtes attaché à *la dotta e grassa Bologna*, et moi, je ne peux, à l'âge de près de soixante et dix ans, passer le mont Cenis pendant l'hiver. Je suis dans mon lit depuis les premiers froids. Ma consolation est de lire notre cher Goldoni, et de m'amuser à des ouvrages qui ne valent pas les siens. Je suis obligé de dicter toujours; je ne peux écrire. Voilà pourquoi j'ai tardé si longtemps à vous dire, monsieur, combien je suis sensible à vos offres obligeantes, et quel est mon regret de ne pouvoir les accepter.

Je compte dans quelque temps vous faire un petit envoi; mais ce ne sera, je crois, que dans le mois de

mars. J'ai été si malade, si faible, si paresseux que je n'ai pu écrire depuis longtemps à M. Goldoni. D'ailleurs que lui mander du fond de ma retraite? Il m'a écrit qu'il serait longtemps à Paris; je ne doute pas que ses ouvrages ne lui fassent des admirateurs, et son caractère des amis. La paix, le concours des étrangers, le nombre de ceux qui seront touchés de son mérite lui pourront être utiles; c'est ce que je souhaite passionnément.

Pour vous, monsieur, je ne vous souhaite que la continuation de votre félicité; vous avez tout le reste.

On ne peut être plus pénétré que je le suis de tout ce que vous valez et de l'amitié dont vous m'honorez. Comptez, je vous en conjure, sur mon très-tendre attachement pour le temps qui me reste à vivre.

### 372. — A M. DAMILAVILLE.

21 janvier.

J'envoie à mes frères la copie de la lettre d'une bonne religieuse; je crois cette lettre bien essentielle à notre affaire. Il me semble que la simplicité, la vertueuse indulgence de cette nonne de la Visitation condamne terriblement le fanatisme sanguinaire des assassins en robe de Toulouse.

Je demande pardon à mon frère de m'être trompé sur une brochure qu'il avait eu la bonté de m'envoyer. Il ne m'annonçait par le titre qu'un discours d'un M. Rouxelin. Je n'eus pas le temps de le lire, et je ne m'aperçus pas qu'il était suivi du discours de M. de Beaumont. Je répare ma faute, je le lis et je vais remercier l'auteur.

## 373. — A M. MARMONTEL.

2 mars.

M. de Radonvilliers, soit[1]; mais il faut absolument, mon cher frère, que vous ayez la place suivante et que frère Diderot soit ensuite des nôtres.

Votre *Poëtique* sera une nouvelle clef qui vous ouvrira toutes les portes. J'ai toujours été fâché qu'un vil coquin comme Fréron vous ait fait abandonner la poésie. N'oubliez pas de peindre, je vous prie, ces misérables Zoïles qui se mêlent de juger ce qu'ils n'entendent point.

L'aventure de M. Carpot[2] et des lettres patentes est délicieuse et vaut encore mieux, s'il est possible, que le sermon prêché à Pompignan. Madame Denis en a bien ri, toute malade qu'elle est depuis un mois.

Tout ce qui est à Ferney vous embrasse de tout son cœur.

*N. B.* Est-il vrai que La Popelinière a eu l'avantage de mourir cocu?

[1] Ancien précepteur du dauphin, esprit fort médiocre, qui fut en effet élu par l'Académie.

[2] Cette aventure se trouve dans ses *Facéties* (t. 45). Carpot, secrétaire du roi, avait présenté au garde des sceaux des lettres-patentes qui érigeaient en marquisat la terre de Pompignan, avec une longue énumération des services rendus à la monarchie, depuis sa fondation, par la maison Lefranc de Pompignan. « Qui a rédigé un pareil préam- « bule? dit le ministre. — M. Lefranc lui-même; mais j'en ai re- « tranché les trois quarts. — Eh bien! retranchez l'autre quart, et « nous verrons. »

## 374. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Ferney, 14 mars.

Je ne vous ai point remercié, mon cher ami, de toutes vos attentions; nous avons été occupés à jouer la comédie; il a fallu faire le théâtre, la pièce et les acteurs. J'en excepte madame Denis que sa nature a faite une excellente actrice. Mademoiselle Corneille l'est devenue. Je ne m'étais pas attendu qu'elle développerait un talent si marqué. Elle dit des vers comme son oncle les faisait. Nous avons un théâtre digne d'elle, mieux entendu, mieux orné, plus éclairé que celui de Paris; et, ce qui est fort extraordinaire, nous avons un auditoire composé de très-bons juges. Il y a beaucoup d'esprit dans l'enceinte de nos montagnes, et point de cabales; on ne vient à notre spectacle que pour avoir du plaisir. Que ne pouvons-nous jouir de celui de vous y voir! Je vous embrasse.

## 375. — A M. ÉLIE DE BEAUMONT[1].

Aux Délices, 14 mars.

Je n'ai été que votre Jean-Baptiste, monsieur, et vous êtes le sauveur des Calas. Dès que je vis votre mémoire signé de quinze avocats, je crus l'affaire sûre. Le jour de ce fameux conseil d'Etat[2] fut un beau jour pour les âmes sensibles. Vous ne sauriez croire combien on vous donne de bénédictions chez nos huguenots. Il me semble que le reste de ce procès ne consistera qu'en

[1] Un des premiers avocats de l'époque. C'est le grand-père du savant minéralogiste, secrétaire de l'Académie des sciences, qui ajoute à ce nom un lustre nouveau.

[2] Un arrêt du conseil avait déclaré l'innocence des Calas.

formalités. La falsification des pièces n'est point à craindre parce qu'elles sont signées de Pierre Calas, qui ira à Paris quand il le faudra, et qui reconnaîtrait bien vite la fraude.

Ma joie s'unit à la vôtre et en redouble; mais je ne puis rien ajouter à l'estime respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 376. — A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 31 mars.

Je n'ai jamais été si fâché, monsieur, d'être réduit à ne pouvoir écrire de ma main. Je n'aime point à dicter; il semble que le cœur perd toujours quelque chose. Quelles obligations ne vous ai-je point? vous m'embellissez, vous flattez à la fois mon goût, mon amitié et mon amour-propre.

Permettez-moi de renouveler mes remerciements à M. Paradisi.

J'ai reçu, monsieur, deux lettres de vous, des 9 et 22 mars; dans la dernière vous m'ordonnez de répondre à ce que vous m'avez mandé touchant le père Pacciaudi. Mais je n'ai jamais rien reçu de vous touchant ce religieux : je ne sais qui il est; il faut que la lettre où vous m'en parlez se soit perdue. Vous me faites rougir en me parlant de l'honneur que vous faites à *Sémiramis*, conjointement avec M. l'abbé Fabri. Pourquoi n'ai-je ni la force de traverser les Alpes pour venir vous dire tout ce que vous m'inspirez, ni assez de génie pour vous le dire d'une manière digne de vous? Mais il faut que j'achève ma vie dans le petit

pays où est mon établissement. Je viens d'y marier la descendante du grand Corneille; me voilà devenu père de famille. Ne pouvant marcher sur les traces de Corneille, je me suis fait son allié pour me consoler de n'être pas son imitateur. Je reste dans ma solitude, et je ne regrette Paris qu'à cause de monsieur Goldoni.

Comptez toujours, monsieur, sur les tendres et respectueux sentiments de votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 377. — A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

8 mai.

C'est beaucoup, mon cher adepte, d'avoir ôté, comme vous avez fait, toutes les mauvaises herbes qu'on avait voulu faire croître dans votre jardin; on y sème ensuite ce qui paraît le plus convenable. C'est un grand point d'avoir secoué le joug de l'erreur et de savoir bien positivement ce qui n'est pas. On peut tranquillement ignorer alors ce qui est, et s'en tenir au plus vraisemblable, jouir doucement de la vie et attendre la mort sans crainte.

Je suis très-affligé de l'interruption de votre voyage et des raisons qui vous ont retenu. Je me serais fait un plaisir bien sensible de vous embrasser, et de raisonner avec vous de philosophie. Si vous voulez y joindre un peu de physique, je vous supplierai d'y joindre votre remède pour les bœufs malades. Si vous avez aussi quelque secret pour la vieillesse et pour la faiblesse, je vous prie d'en gratifier un vieillard qui vous aime de tout son cœur.

## 378. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 14 mai.

Je mets ces deux copies corrigées au bout des ailes de mes anges exterminateurs. Un de ces exemplaires est pour M. de Thibouville[1] qui m'a ordonné de l'envoyer sous le couvert de mes anges.

Eh bien! voilà-t-il pas encore mes yeux qui me refusent le service?

Ah! je n'ai pas un secrétaire comme M. d'Argental[2].

Madame Denis est toujours souffrante, et moi aussi.

Dieu ait pitié de moi! Amen.

## 379. — AU MÊME.

24 mai.

Mes chers anges, voici deux *Olympies* et deux *Zulimes* que je mets au bout de vos ailes, en vous suppliant d'en donner une à mademoiselle Clairon, à qui *Zulime* est dédiée. Je devrais vous envoyer cela proprement relié; mais il faudrait trois semaines à Genève. Ce sont des pâtés tout chauds, assez insipides, qui sortent du four.

Je vous envoie à cachet-volant mes remerciements, ma réponse et mes modestes objections à monsieur

[1] Un de ses correspondants les plus zélés. Le marquis de Thibouville, colonel du régiment de la reine, a composé quelques pièces de théâtre et des romans, entre autres *le Danger des passions*, ouvrage d'un homme du monde qui a de l'observation et de l'esprit. Il était renommé dans les salons pour le talent de dire les vers, et Voltaire l'appelait en plaisantant *Baron* au lieu de marquis.

[2] Madame d'Argental écrivait pour son mari, quand il avait mal aux yeux,

le président de Meynière. Je vous surcharge de prose et de vers.

On me mande que la *Gazette littéraire* n'est qu'un ouvrage décharné, une simple notice des livres nouveaux. Si cela est, j'ai bien perdu mon temps; mais ce n'est pas le perdre que de vouloir vous plaire.

Est-il possible que vous donniez la préférence à *Olympie* sur *Zulime?* Allons, il faut tout souffrir de ses anges.

### 380. — AU MÊME.

30 mai.

Mes saints anges, je vous ai envoyé des *Olympies*, des *Zulimes* sous l'enveloppe de M. le duc de Praslin, et cependant j'ignore si vous les avez reçues. Notre Résident m'a dit qu'on lui arrêta un jour, à la poste de Paris, un livre qu'il envoyait à M. de Saint-Foy, sous le couvert de M. le duc de Praslin. Rien n'est sacré. Je vous avertis que dans l'un de mes deux paquets il y avait une lettre assez importante, du moins pour moi, que je vous adressais à cachet-volant pour M. le président de Meynière.

J'ai cessé de vous écrire, mes anges, par la voie de M. de Courteilles, parce que je crois qu'il est à la campagne.

J'attends vos ordres pour savoir comment je dois m'y prendre pour continuer à vous soumettre mes pensées et mes sentiments.

Mais comment vont vos yeux? J'ai bien de la peine avec les miens; mais avec quoi n'ai-je pas de la peine?

A l'ombre de vos ailes.

381. — AU MÊME.

15 juin.

Mes bons anges, je n'ai rien à vous dire, sinon que je suis fidèle à votre culte et que je fais mes foins, au lieu de faire un cinquième acte d'*Olympie;* que je n'ai reçu aucune *Gazette littéraire*, que je n'ai encore aucune correspondance établie et que je suis un serviteur inutile.

Mes anges, permettez-vous que je vous adresse ce gros paquet pour frère Damilaville? Il m'a mandé que je pouvais lui écrire sous l'enveloppe de M. de Courteilles. La meilleure façon est de mettre le paquet dans celui qui est intitulé *Mémoire* et qui est pour vous.

Je suis fâché qu'on ait fait de Socrate[1] une mauvaise pièce; mais si elle eût été bonne, on n'aurait jamais pu la jouer. On me parle de *Manco Capac*[2]*;* cela pourra réussir en Périgord, où les noms se terminent en *ac;* mais je crois que ce législateur du Pérou ne vaudra pas un pérou aux comédiens.

Est-il vrai qu'on veut bâtir une salle de comédie à l'hôtel de Conti? Vous voyez que je m'intéresse toujours au tripot, malgré ma stérilité sur le cinquième acte d'*Olympie*. Je suis un mauvais serviteur; mais je ne manque pas de zèle. Si vous voulez me voir jouer Trissotin, vous n'avez qu'à partir.

Tendresse et respect.

[1] *La Mort de Socrate*, tragédie en trois actes, de Sauvigny.

[2] Tragédie de Leblanc, qui en effet ne réussit pas plus que son *Albert Ier* et ses *Druides*. Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Leblanc, auteur d'*Abensaïde*, etc., quoique cette confusion ne puisse faire grand tort ni à l'un ni à l'autre.

## 382. — AU MÊME.

23 juin.

Mes divins anges, je ne savais pas que les auteurs de la feuille que vous protégez sont ceux-là mêmes qui sont chargés de la *Gazette*.

Est-ce pour se moquer de La Condamine qu'ils ont inséré son appel à la nation britannique à l'occasion de deux shellings? Certes cette aventure est importante. Quoi qu'il en soit, on ne m'a pas envoyé une seule feuille de la *Gazette littéraire*, et j'ai toujours peur de déplaire en servant.

Permettez que je vous adresse cette lettre à cachet-volant pour frère Damilaville. Je ne vous parle point du contenu, pour ne pas faire un double emploi.

Il me vient bien des idées; je crois que j'ai un bien beau sujet[1]; mais je suis si vieux, si vieux! il faudra que vous m'échauffiez.

Respect et tendresse.

## 383. — A M. L'ABBÉ ARNAUD[2].

Château de Ferney, 26 juillet 1763.

Personne ne s'intéresse plus que moi à votre journal, et j'ose dire à votre personne. Je sais que vous aimez les lettres autant que vous leur faites honneur. Une aussi grande entreprise que la vôtre demandait la protection d'un homme comme M. le duc de Praslin.

[1] *Le Triumvirat.*

[2] De l'Académie française, mort en 1784. Il a publié avec Suard, son ami, le *Journal étranger*, puis la *Gazette littéraire de l'Europe*. Ses œuvres, où l'on trouve de l'instruction et du goût, ont été publiées en 1808, 3 vol. in-8°.

Vous rendrez un véritable service à la littérature, tandis que d'autres ne cherchent qu'à l'avilir et à la rendre aussi ridicule qu'ils le sont eux-mêmes.

Permettez que je ne vous sépare point de M. Suard et que je vous présente, etc.

384. — A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Ferney, 26 juillet.

Vraiment, monsieur, vous en parlez bien à votre aise, vous à la fleur de l'âge, dans le sein des belles-lettres et des plaisirs! Vos yeux sont excellents, vous écrivez quand vous voulez; et moi, je suis un pauvre vieillard infirme qui a les neiges des Alpes sur la tête. J'ai voulu jouer un rôle de vieux bonhomme sur mon petit théâtre; mais on ne m'entendait plus. Je suis obligé de renoncer à cet agréable amusement qui me consolait.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de notre cher Goldoni. Je me flatte toujours qu'il passera chez nous à son retour; mais je suis toujours réduit à faire des souhaits impuissants. Il me vient souvent des Italiens et des Anglais: la première question que je leur fais est pour savoir s'ils ont vu M. le marquis Albergati Capacelli; s'ils ne l'ont pas vu, ils ne sont pas trop bien reçus.

On dit que M. Algarotti est malade à Bologne; ce sont les deux ambassadeurs vénitiens revenant d'Angleterre et de Paris qui me l'ont dit; ils prétendent que sa maladie est très-sérieuse. Je suis très-affligé de son état; et quoique je sois plus malade que lui, je vais lui écrire un petit mot.

Adieu, monsieur; on ne peut être plus sensible que je le suis à vos bontés.

385. — A M. BALAIDIER,

PROCUREUR A GEX.

10 auguste.

Monsieur Balaidier est prié de s'informer si monsieur De Divone a la dîme entière de sa terre, et de nous en instruire; je lui serai obligé.

386. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 septembre.

Mes divins anges, j'ignore absolument si on fait une *Gazette littéraire*. Tous les ouvrages nouveaux faits depuis trois mois en Allemagne, en Angleterre et en Italie sont déjà annoncés pour la plupart dans les journaux. Mon travail et ma bonne volonté pourraient bien devenir inutiles. Des paquets de livres doivent être arrivés chez M. le duc de Praslin par Strasbourg et par Londres; mais qui prend le plus long n'arrive jamais le premier. J'attends les ordres de M. le duc de Praslin sur tout cela.

Souffrez, mes très-chers anges, que je lui présente ici mes très-humbles respects, et recevez les miens.

Comment vont les yeux de M. d'Argental? Pour moi, je n'en ai plus. « Celles qui se mettaient à la fenêtre ne s'y mettent plus, les mouleuses cessent de moudre; l'amandier fleurit, la corde d'argent est cassée sur la fontaine[1]. » Adieu les tragédies.

387. — A M. DE CHENEVIÈRES.

11 septembre.

Je suis toujours en train de perdre la vue, mon cher

[1] *Ecclésiaste*, ch. XII.

ami. Je sais que les aveugles peuvent dicter; mais c'est la moitié du plaisir de perdu. Vos lettres m'en font toujours un bien sensible. Vous allez quelquefois à Paris, puisque vous me parlez de spectacles; c'est à vous à m'instruire des nouvelles de littérature. Pour moi, je ne pourrais vous parler que de prés, de bois et de montagnes, et cela n'est agréable que dans Virgile.

Ma nièce vous fait mille compliments; elle mène une vie assez douce avec la petite famille que nous nous sommes faite. La nièce de Corneille et son mari dansent autour de nous toute la journée, pendant que j'achève l'édition de leur oncle.

### 388. — A MADEMOISELLE CLAIRON.

Ferney, 21 septembre.

J'ai l'honneur d'envoyer à mademoiselle Clairon un petit avant-goût du commentaire que je fais sur les pièces du grand Corneille. La note ci-jointe est sur les dernières lignes de la préface de *Théodore*. Elle passera, s'il lui plaît, les citations latines du confesseur du pape Clément XII. Je crois qu'elle pourrait lire cette note à l'assemblée, qu'on pourrait même la déposer dans les archives, et en donner une copie à MM. les premiers gentilshommes de la chambre. Je crois qu'il serait très-aisé d'obtenir de S. M. une déclaration qui confirmerait celle de 1641, et qui maintiendrait ses comédiens dans la jouissance entière de tous les droits qui appartiennent à des citoyens. Ce mot *entière* dirait tout sans entrer dans aucun détail, et on en ferait usage dans l'occasion [1].

Corneille dit dans l'épître qui est au devant de *Théodore vierge*

J'ai reçu une lettre de M. Huerne[1]. Je supplie ma demoiselle Clairon de vouloir bien lui envoyer ma réponse[2], après l'avoir lue et cachetée. Elle pardonnera, s'il lui plaît, le peu de cérémonie de ce petit billet, attendu que le pauvre diable qui lui écrit n'est point du tout à son aise.

*et Martyre :* « Ce n'est pas contre des comédies pareilles aux nôtres « que déclame saint Augustin ; et ceux que le scrupule, ou le ca- « price, ou le zèle en rend opiniâtres ennemis, n'ont pas grande raison « de s'appuyer de son autorité. Il est juste que pour peine de la trop « facile croyance qu'ils donnent à des invectives mal fondées, ils de- « meurent privés du plus agréable et du plus utile des divertisse- « ments dont l'esprit humain soit capable. »

Voici la décision que Cerati, confesseur du pape, rendit sur cette question en 1742 : « Les conciles et le pape, qui ont condamné « la comédie, entendaient les représentations obscènes, mêlées de « sacré et de profane, la dérision des choses ecclésiastiques, etc. « L'art des comédiens qui se contiennent dans les bornes n'est point « condamnable, mais permis. On ne trouve aucune bulle ni aucun « décret qui les condamnent. »

La Déclaration de Louis XIII, du 16 avril 1641, enregistrée au parlement, porte : « Nous voulons que l'exercice des comédiens, qui « peut innocemment détourner nos sujets de diverses occupations « mauvaises, ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudicier à « leur réputation dans le commerce public. »

En vertu de cette Déclaration, Louis XIV maintint Floridor, sieur de Soulas, dans la possession de sa noblesse, par arrêt du conseil du 10 septembre 1668.

Les documents indiqués par Voltaire et sa note ont été déposés aux archives du Théâtre-Français, avec un procès-verbal où sont exprimés aussi les remerciements des comédiens.

[1] Huerne de la Motte, avocat, auteur d'une consultation sur l'excommunication des comédiens.

[2] Cette lettre manque.

## 389. — A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 27 septembre.

Vous êtes, monsieur, dans les plaisirs *della villeggiatura*, et vous y joignez *celui de prendre les eaux avec une très-aimable dame*. Ces eaux ne seront pas pour vous celles de la fontaine de l'enchanteur Merlino, qui rendaient le buveur amoureux et la buveuse indifférente, et elles seront de plus celles d'Hippocrène.

J'aurais bien voulu vous envoyer *Olympie;* mais le paquet est trop gros pour la poste et trop petit pour la messagerie. J'espérais trouver quelque voyageur qui vous la rendrait en passant par Bologne; mais j'ai été trompé dans mes espérances. C'est une chose bien désagréable, dans votre belle Italie, que cette difficulté de faire entrer des livres.

Je n'écris point à M. Goldoni; mais je l'attends à son passage, quand il sera las de la vie de Paris. La mienne est uniforme et tranquille, partagée entre la lecture et les amusements de la campagne. J'espère qu'il viendra philosopher avec moi après avoir badiné avec le théâtre italien de Paris. Il me paraît, par ses ouvrages, qu'il a plus d'une sorte d'esprit, et qu'il peut instruire les hommes aussi bien que leur plaire. Quand je le verrai, je sentirai davantage le regret de ne vous point voir. Plus il me parlera de vous, plus il augmentera des désirs qui ne peuvent être satisfaits.

Adieu, monsieur; ma misérable santé, mon âge et mon esprit de retraite ne dérobent rien aux sentiments qui m'attachent à vous pour jamais.

## 390. — A M. DE CHENEVIÈRES.

Ferney, 28 octobre.

Vos vers sont bien agréables, mon cher confrère. Je ne mérite pas la place que vous me donnez sur le Parnasse; mais j'en mérite assurément une dans votre cœur par les sentiments que je conserverai pour vous toute ma vie. Je me flatte que la perte que mademoiselle Fel a pu faire n'est point du tout considérable, et que M. de La Borde, qui a bien voulu prendre soin de sa fortune, l'aura empêchée de mettre tous ses œufs dans le panier de ce... [1] qui passait depuis quelque temps pour un panier percé.

Divertissez-vous à Fontainebleau. Maman Denis, qui n'écrit guère, vous fait ses tendres compliments.

## 391. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 juillet.

Mes anges sauront qu'indépendamment des vers raboteux dont la tragédie des coupe-jarrets [2] fourmille, il y en a aussi d'assez incorrects qui ont échappé à la rapidité du mauvais style, comme par exemple au troisième acte, à la première scène, il y a : « Ces fers qui ont approché du grand Pompée, » et autres sottises pareilles qu'on corrigera à la main avec les autres, quand mes divins anges me renverront mon horreur.

Je supplie mes anges de vouloir bien que j'adresse

[1] Un sieur Fabre, financier.

[2] Le *Triumvirat*.

ce paquet sous leurs ailes à frère Damilaville. Je leur demande bien pardon d'une lettre si courte; mais je n'ai pas autant de loisir qu'on croirait.

### 392. — AU MÊME.

9 novembre.

Mes anges, en attendant la tragédie, voici la farce; il faut toujours s'amuser, rien n'est si sain. Votre lettre du 3 octobre, qui veut dire 3 novembre, parle d'une méprise dont je suis étonné et fâché. Le billet qui était pour vous avec le paquet pour mon frère Damilaville, ne devait pas être dans ce paquet, mais avec ce paquet; et même ce paquet pour frère Damilaville ne devait point être cacheté. C'est apparemment cette méprise qui a fait croire que je voulais solliciter la représentation d'*Olympie*. C'est de quoi je suis très-éloigné, et je vous dirai très-modestement : L'Europe me suffit. Je ne me soucie guère du tripot de Paris, attendu que ce tripot est souvent conduit par l'envie, par la cabale, par le mauvais goût et par mille petits intérêts qui s'opposent toujours à l'intérêt commun.

Conduisez toujours, mes chers anges, votre conjuration[1] avec votre prudence ordinaire; ce ne sera pas moi qui vous trahirai. Il faut être aussi ferme que je le suis, pour avoir résisté si constamment à M. de Chauvelin l'ambassadeur. Puisque j'ai eu cette force avec lui, je ne mollirai avec personne. Soyez les maîtres absolus, et puisse cette facétieuse conjuration vous donner quelque plaisir!

[1] La représentation du *Triumvirat*.

## 393. — AU MÊME.

De Sibérie, le 17 novembre.

Mes divins anges, vous devez avoir reçu un petit livre intitulé *la Tolérance*, lequel j'ai grande envie que vous tolériez. Je viens d'en envoyer un autre à M. le duc de Praslin, non pas à lui directement, mais à vous sous son enveloppe, et à vous sans cachet; et je vous dis, dans un petit billet : *Engagez M. le duc de Praslin à lire cet ouvrage, s'il en a le temps*. Il est, à la vérité, prodigieusement théologique; mais il est honnête, et il y a des choses qu'un ministre doit lire.

Tandis que vous étiez à Fontainebleau, je n'en savais rien, et j'envoyais toujours mes paquets sous le nom de M. de Courteilles[1]. Il y en avait un pour M. Damilaville qui m'inquiète beaucoup; il contenait un mémoire pour M. Mariette : il s'agissait de ma dîme. La chose presse, attendu que la Saint-Martin est arrivée, et que les prêtres poursuivent au parlement de Dijon. Vous savez que la lettre de M. le duc de Praslin, au nom du roi, ne réussira pas auprès de Messieurs : ils connaissent peu les lettres des ministres; il leur faut des lettres patentes. J'ai toujours prévu que je serais obligé de poursuivre cette affaire litigieusement au conseil des dépêches, et je compte toujours sur les bontés de M. le duc de Praslin dans ce tribunal.

Permettez-moi de vous demander des nouvelles de votre conspiration. Est-elle en bonne main? Avez-vous bien posté vos assassins? Avez-vous fait jouer vos res-

[1] Conseiller d'État, ambassadeur en Suisse, gendre du président Delamarche.

sorts? Avez-vous mis le feu aux poudres? Y a-t-il quelque chose de nouveau dans le tripot?

Respect et tendresse.

394. — A M. LÉGAT DE FURCY[1].

A Ferney, 7 décembre.

Le suffrage de madame Denis, monsieur, doit vous être plus précieux que le mien. Souffrez pourtant que je joigne mes remerciements à son approbation. Vous faites parvenir le bon goût et le plaisir jusqu'au pied des Alpes. Nous ne nous attendions pas qu'un homme qui réussit à la cour daignât songer à nos déserts. Jugez combien nous sommes flattés de l'honneur que vous nous avez fait.

Recevez, monsieur, les sensibles remerciements de votre très-humble et très-obéissant serviteur.

395. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 décembre.

Mes anges connaissent M. Cromelin. Il a bien de l'esprit, il est aimable, et sans doute mes anges l'aiment. Ne pourriez-vous pas prier M. le duc de Praslin de le présenter à M. le duc de Choiseul, et de vouloir bien appuyer un mémoire que M. de Cromelin doit présenter au colonel-général des Suisses[2] pour la république de Genève? Mémoire, en vérité, très-juste, très-raisonnable, et qui doit réussir auprès de M. le colonel-général. Je ne vous ennuierai point des détails de ce mémoire; il s'agit de recrues dont vous ne vous

[1] Musicien qui a composé quelques morceaux agréables.

[2] Le duc de Choiseul.

souciez guère, mais auxquelles je m'intéresse beaucoup. C'est une chose très-essentielle pour le conseil de Genève, qui est extrêmement embarrassé.

Mes divins anges, demandez, je vous prie, quelque petite faveur à M. le duc de Praslin.

M. de Laverdy est-il contrôleur-général[1] ? Il me semble qu'on ne vieillit point dans cette place.

Respect et tendresse.

### 396. — AU MÊME.

4 janvier 1764.

Je n'envoie point de nouveaux contes à mes anges, sans savoir auparavant si *les Trois manières* ont trouvé grâce devant leurs yeux. Je suis bien fâché qu'on ait imprimé *Ce qui plaît aux dames* et l'*Éducation des filles;* c'est faner de petites fleurs qui ne sont agréables que quand on ne les vend pas au marché.

Je ne leur dis rien des *Roués*[2], je ne leur dis rien d'*Olympie* la religieuse, parce que c'est à eux à tout dire, à tout faire, à me conduire, à me donner leurs ordres.

Je ne dis rien de *la Gazette littéraire* par la même raison. Oserai-je prendre la liberté de leur adresser et de mettre sous leur protection ce petit paquet pour le bonhomme Corneille[3] ? Je me flatte qu'avant qu'il soit un mois l'édition cornélienne paraîtra dans Paris. Il y

[1] Conseiller au parlement. Il venait de succéder à Bertin dans l'administration des finances. Il se retira en 1768, et mourut sur l'échafaud révolutionnaire.

[2] *Le Triumvirat.*

[3] Le père de mademoiselle Corneille, à qui Voltaire avait obtenu un bureau de poste.

aura des clabauderies; mais je suis endurci à la fatigue.

J'ai préparé un grand mémoire sur *Olympie*[1]. Mes anges l'auront, quand j'aurai reçu leurs commandements, que j'attends avec respect et tendresse.

### 397. — AU MÊME.

6 janvier 1764.

Comme il y a eu en dernier lieu de petites réformes au bureau des postes, je crains que mes anges n'aient pas reçu de gros paquets que je leur ai adressés sous l'enveloppe de M. de Courteilles, en mémoires.

Je leur ai adressé aussi des petits paquets; et le dernier ne contenait, si je ne me trompe, qu'une lettre pour le neveu de Pierre[2]. L'avant-dernier contenait ma réponse aux seigneurs de la troupe au sujet d'*Olympie*, et je demandais les ordres de mes anges. Je leur ai précédemment envoyé un conte à dormir debout et des *Tolérances*.

Lorsque mes anges auront un moment de loisir, je les supplierai de vouloir bien m'accuser la réception de mes guenilles.

On m'a écrit qu'on voulait voir *Olympie* à Versailles; mais je ne le crois pas. D'ailleurs il faut une salle de spectacle fort vaste pour représenter cette pièce, et, autant qu'il m'en souvient, il n'y avait à Versailles qu'un théâtre de polichinelle.

Je souhaite à mes anges une brillante santé, que je n'ai point.

Respect et tendresse.

[1] Voir l'Appendice, à la fin du volume.

## 398. — A M. TURGOT,

INTENDANT, A LIMOGES.

Au château de Ferney, 24 janvier.

J'ai longtemps envié, monsieur, le bonheur des parents de M. de Pourceaugnac qui ont l'agrément d'être sous vos lois. Je pourrais encore porter envie à ceux qui s'en vont à la Guyane, dans le pays d'Eldorado, sous M. le chevalier Turgot[1]. Je sais la manière charitable et empressée dont les évêques et les abbés réguliers de France ont reçu cette colonie.

Je vous ai d'ailleurs envoyé un petit livre pour vous amuser, et je souhaite que les gens qui aiment la lecture aient permis que ce petit livre parvînt jusqu'à vous[2].

Si vous vous ressouvenez, monsieur, du plaisir infini que vous m'avez fait quand vous avez bien voulu être ermite aux Délices[3], je vous demande aujourd'hui une autre grâce, qui s'accorde à merveille avec votre cœur.

Un sieur de Ladoule, négociant de vos cantons, à peu près ruiné par l'incendie de sa maison à Bordeaux, a pour rafraîchissement un procès énorme à Limoges, et pour comble de bonheur, tous ses documents sont brûlés. Il demande qu'on n'achève pas en frais et en procédures de perfectionner sa situation. Il voudrait que ses créanciers et ses débiteurs produisissent leurs

[1] Frère du contrôleur-général. A son retour de Malte, il avait été nommé gouverneur général de Cayenne.

[2] Le traité de la Tolérance.

[3] Turgot y avait passé quelques jours en novembre 1760.

livres devant des arbitres, et qu'on traitât les choses humainement, terme que ne connaît guère la justice. Quel autre arbitre, quel autre juge humain pourrait-il avoir que vous ?

J'ose vous demander en grâce, monsieur, d'engager les Limousins à vous laisser le maître de cette affaire; ayez cette pitié pour un pauvre diable d'incendié. Je ne connais point de meilleur onguent pour la brûlure que d'être entre vos mains.

J'imagine que vous n'avez guère d'autres plaisirs à Limoges que celui d'y faire du bien. Mais pourquoi avez-vous eu la cruauté de n'être pas intendant de Bourgogne[1] ? Quand vous serez à Paris, j'emploierai votre protection pour obtenir une place de Quinze-Vingts; car je perds les deux yeux, comme le vieux Tobie, et le fiel des poissons du lac de Genève ne me rendra pas la vue. C'est pourquoi je vous certifie d'une autre main que de la mienne les tendres et respectueux sentiments que j'aurai pour vous, jusqu'à ce que mon curé, avec lequel je suis en procès, ait le plaisir de m'enterrer.

### 399. — A M. LE KAIN.

1er février.

Le pauvre ex-jésuite, à qui M. Lekain a écrit, l'assure de toute son amitié, et certainement il trouvera très-bon que le tailleur, qui lui a fait un habit court, en fasse un aussi pour un héros de l'antiquité. Il ne sait pas encore quel parti on prendra d'abord. Il s'en remet uniquement à la volonté des personnes qui feront

[1] Ferney dépendait de la Généralité de Dijon.

rendre ce petit billet à M. Le Kain. Il paraît que rien ne presse, et que la Crète[1] doit l'emporter sur Rome et sur Éphèse. Toutes les affaires se croisent dans le monde; mais on n'aura rien de plus pressé que de témoigner à M. Lekain l'estime et l'attachement qu'on a pour lui.

### 400. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 février.

Voici deux *Olympies* rentrayées, je les mets sous les ailes de mes anges; l'une sera pour mademoiselle Clairon, l'autre pour Lekain. Les changements ne regardent qu'eux, et il n'y a qu'un vers de changé pour le grand prêtre. J'ai cherché principalement à rendre le dialogue plus animé et plus intéressant. C'est cela seul qui fait le succès des pièces tragiques. Quand on intéresse, on a toujours raison.

Je joins à ce paquet un petit résumé que je fis, il y a quelque temps, de tous les motifs qui m'ont déterminé à ne point faire mourir Statira au cinquième acte. J'ai ce changement en horreur; et on ne fait que des sottises, quand on travaille en contredisant son goût : l'éloquence n'appartient qu'aux persuadés.

Mais encore une fois, pourquoi avoir abandonné la conspiration? Vous étiez de si braves conjurés! Vous avez molli. Je vois bien que M. le duc de Praslin ni vous n'avez l'âme assez noire.

Je ne savais pas qu'il y eût un Créqui qui fût philo-

[1] L'*Idoménée*, de Lemière, qui ne vaut guère mieux que celui de Crébillon.

sophe et si plaisant[1]. Il n'y a rien de comparable à son exploit; j'en enverrai un tout pareil à mon curé, pourvu qu'il ne me vole pas mes dîmes.

Cette lettre fut commencée il y a environ quinze jours; on s'est tué, depuis ce temps-là, à chercher des moyens d'accommoder l'affaire d'*Olympie.* On s'est aperçu que plus on y travaillait, plus on gâtait l'ouvrage. On a reconnu l'inutilité de ces efforts, et on envoie humblement ce qu'on peut. On y joint un petit mémoire de justification qui, s'il ne prouve pas qu'on a raison, prouvera du moins qu'on est stérile.

J'apprends que la *Gazette littéraire* a gagné son procès. J'ignore toujours ce qu'est devenu un paquet adressé pour moi à M. le duc de Praslin, par M. de Guerchi, ou par M. d'Éon, dans le temps que j'avais encore des yeux, et que je pouvais servir.

Je crois que c'est aujourd'hui que M. le duc de Praslin a daigné rapporter notre cause contre le concile de Latran.

Je me mets toujours à l'ombre de ses ailes et de celles de mes anges.

### 401. — A M. L'ABBÉ IRAILH.

Au château de Ferney, 24 février.

J'attendais, monsieur, pour vous remercier de votre livre[2], que je l'eusse reçu et lu; on ne me l'a remis que depuis trois jours. Il est heureusement arrivé par

[1] Le comte de Créqui-Canaple, seigneur d'Orville, qui, par acte d'huissier, avait enjoint à son curé de ne plus le nommer dans les prières du prône.

[2] L'*Histoire de la réunion de la Bretagne à la France.* L'abbé

la diligence de Lyon à l'adresse de M. Camp-Berugnier[1].

J'étais impatient de m'instruire dans cet ouvrage. Je vois que vous y avez habilement développé des faits importants. Il était en effet essentiel d'approfondir les droits de la Bretagne.

C'est une matière un peu délicate que la discussion des priviléges d'une province. Vous avez rempli cet objet à la satisfaction de vos lecteurs. Les liseurs de brochures n'en sentiront peut-être pas tout le mérite; mais votre ouvrage intéressera toujours les vrais amateurs de l'histoire.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime qui vous est due, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 402. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 mars.

J'allais faire partir ce petit morceau pour la *Gazette littéraire*, lorsque je reçois la lettre du 15 mars de mes anges. Ils me donnent de grandes espérances contre ces dîmes établies de droit divin et contre le concile de Latran; nous espérons tout des bontés de mes anges et de M. le duc de Praslin. J'aimerai mes anges et mon terrain ingrat; je le cultiverai avec bien plus de soin. Il n'était pas juste, en vérité, que ce fût moi qui semât et labourât pour la sainte Église.

Irailh, prieur-curé de Saint-Vincent, dans le diocèse de Cahors, avait déjà publié, en 1761, *Les Querelles littéraires depuis Homère jusqu'à nos jours*. Il est aussi l'auteur d'un drame en cinq actes, *Henri IV et la Marquise de Verneuil*. Il est mort en 1794.

[1] Banquier à Lyon.

Tant mieux qu'*Olympie* soit retardée. Elle en sera mieux jouée et mieux reçue, et plus le carême sera avancé, moins il y aura de honte à n'avoir qu'un petit nombre de représentations.

Je reviens à la *Gazette littéraire*. Je m'imagine que les auteurs, en rectifiant les petits mémoires que j'envoie et en y mettant les convenances dont je ne me mêle point, pourront procurer au public des morceaux assez intéressants : j'en prépare un sur des ouvrages qui me sont venus d'Italie. Je cherche partout des morceaux piquants qui puissent réveiller le goût du public; mais je n'en trouve guère. Le nombre des ouvrages nouveaux sera toujours très-grand, et le nombre des ouvrages intéressants bien petit.

Je vais travailler, si ma pauvre santé me le permet, c'est-à-dire je vais dicter; car je ne peux plus rien faire de mes organes. — Respect et tendresse.

403. — A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 3 mai.

Si j'avais de la santé et des yeux, monsieur, je vous aurais répondu plus tôt; si j'étais jeune, je viendrais sûrement vous voir, vous embrasser, admirer vos talents, être témoin de la protection que vous donnez aux arts, et partager vos plaisirs. Une si grande satisfaction n'est pas faite pour la fin de ma vie; je suis réduit à pouvoir à peine dicter une lettre.

Oserai-je vous supplier de vouloir bien faire mes compliments à MM. Fabri et Paradisi, à qui je dois autant de reconnaissance que de rimes?

Je suis toujours étonné que vous ayez traduit la tra-

gédie d'*Idoménée*[1]. Il me semble qu'un bon peintre comme vous ne doit copier que les ouvrages des Raphaëls. Il vous était aisé de vous faire informer par M. Goldoni si cet *Idoménée* est au rang des pièces qu'on représente, si ce n'est pas un très-mauvais ouvrage, pardonnable à la jeunesse d'un auteur, qui depuis fit de meilleures choses. En vérité, il n'est pas permis au traducteur de *Phèdre* d'être celui d'*Idoménée*. Il vaudrait beaucoup mieux retrancher cette pièce de votre recueil, que de faire dire aux critiques que l'on a traduit également le bon et le mauvais. Pardonnez au vif intérêt que je prends à vous, si je vous parle si librement.

Je vous ai déjà mandé, monsieur, que je n'avais depuis longtemps aucune nouvelle de M. Goldoni; mais j'espère toujours que j'aurai le plaisir de le voir, quand il reviendra en Italie. Je ne sais s'il travaille pour nos comédiens italiens, qui se sont unis à un opéra-comique qui a, dit-on, beaucoup de succès[2]. C'est un spectacle fort gai et fort amusant, mais qui consiste principalement en chansons et en danses. Cela ne me paraît pas du ressort de M. Goldoni, dont le talent est de peindre les mœurs. Cependant je me flatte toujours que son voyage lui sera utile et agréable.

Un homme de la maison de la belle Laure a fait des commentaires sur la vie de Pétrarque en deux énormes

[1] De Crébillon.

[2] Ce théâtre, situé à l'ancien hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil, commença ses représentations par *les Trois Sultanes*, jolie comédie de Favart. En 1780, il alla s'établir au boulevard des Italiens, où il fleurit encore aujourd'hui.

volumes in-4°[1]. Je ne sais si vous les avez lus ; je serais bien plus curieux de lire les deux petits volumes que vous me promettez.

Adieu, monsieur, toutes vos lettres redoublent les sentiments de la tendre et respectueuse estime que vous m'avez inspirée pour vous.

### 404. — A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 3 mai.

Mon cher frère, j'ai été très-édifié des réflexions philosophiques; on ne peut mieux s'y prendre pour préparer les esprits. Le livre contre lequel ces réflexions sont écrites est bafoué à Paris du petit nombre de lecteurs qui ont pu en parcourir quelques pages, et est ignoré de tout le reste.

Je me flatte que la santé de vos amis est devenue meilleure, et que les trois cents pillules[2] de Tronchin font un merveilleux effet. C'est un remède souverain contre ces sortes de maladies. Vous devenez un très-grand médecin. Il est vrai que ce remède n'est pas fait pour la populace, qui a un très-mauvais régime ; mais il réussit beaucoup chez les gens qui savent un peu se gouverner eux-mêmes.

Je vous demande pardon de ne vous avoir pas accusé la réception de la dinde; elle est venue un peu tard, et on n'a point entendu parler de perdrix.

Il y a trop loin d'ici à Angoulême; j'en suis bien fâché, car je voudrais bien vous embrasser avant de mourir.

[1] Il en publia encore un troisième en 1767.

[2] Les exemplaires de la brochure du marquis.

## 405. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 5 mai.

Mes divins anges verront par la lettre ci-jointe dans quel embarras je me trouve. Je me flatte que la bonté de monsieur d'Argental m'en tirera, et qu'il m'épargnera une violente tracasserie que j'essuie pour des *Contes* dont je ne me soucie guère. J'avais très-grand sujet de me plaindre que mon nom se trouvât à la tête des fadaises de Guillaume Vadé; d'autant plus, que parmi ces fadaises, il y a des choses qu'on trouvera trop hardies, et je consens de tout mon cœur qu'on les supprime entièrement; mais je ne me suis point servi des paroles choquantes rapportées par M. Cromelin. D'ailleurs, Cramer m'a juré qu'il avait supprimé toutes les feuilles du titre dont j'avais lieu de me plaindre.

Je vous demande en grâce de m'écrire un mot, par lequel vous me renvoyiez la lettre que je vous écrivis au mois d'avril pour cette petite affaire. J'en ai gardé copie, je la montrerai au plaignant, et tout sera apaisé. Je vous aurai la plus grande obligation du monde; car rien n'est plus triste que de donner des sujets de plainte à ceux à qui on a rendu service.

Je vous supplie de ne point donner encore à Le Kain la nouvelle copie des *Roués*. Vous recevrez, par la première poste, des changements nouveaux qui m'ont paru d'une nécessité absolue.

Je vous demanderais pardon de toutes les peines que je vous donne, s'il ne s'agissait pas d'une conspiration dont vous êtes le premier mobile. Plus je m'ef-

force à rendre la pièce tolérable, et plus j'ai droit à votre indulgence.

406. — AU MÊME.

Aux Délices, 6 mai.

J'envoie à mes divins anges, comme je l'ai promis, les corrections qui me paraissent indispensables pour les *Roués*. Il y avait au deuxième acte une contradiction manifeste. Octave disait dans les premiers vers de la première scène qu'il *voulait marcher soudain contre Pompée*, et à la fin de la même scène Antoine disait : *Partons demain pour Rome.*

D'ailleurs, la nouvelle leçon me paraît avoir plus de précision et de force.

Je soumets aussi à mes anges la copie d'un petit mémoire que j'envoie à M. Damilaville; ils décideront si ce mémoire doit être communiqué aux libraires de Paris ou non.

Je prends aussi la liberté de mettre dans ce paquet une lettre pour M. Afforti. Ce n'est pas que je connaisse M. Afforti; je ne sais qui il est; mais on m'a dit qu'il est chargé par M. le duc de Praslin de rédiger le rapport de l'affaire des dîmes. Mes anges voudront-ils bien avoir la bonté de lui faire passer cette lettre de madame Denis? C'est à elle d'écrire, puisque les dîmes lui appartiennent et que je lui ai donné la terre de Ferney, et que c'est à elle à captiver la bienveillance dudit M. Afforti.

Je vais écrire à M. le maréchal de Richelieu, à Bordeaux, au sujet de l'inimitable acteur Bellecour [1]. Je

[1] Bellecour débuta en 1751, dans la tragédie, par le rôle d'*Achille*,

me flatte qu'étant loin du tripot, il sera moins acharné contre le public et contre moi. J'enverrai ensuite au tripot une belle déclaration de ma façon, dans laquelle j'insisterai sur le droit de Grandval, et j'implorerai le bras séculier de M. le duc de Duras.

Si mes anges ont quelque autre chose à me commander, je suis à leurs ordres, et je me mets à l'ombre de leurs ailes avec respect et tendresse.

### 407. — A M. ÉLIE DE BEAUMONT.

8 mai

Le sieur Potin, l'un des clients du véritable Élie, du protecteur des opprimés, présentera à son défenseur le procès ci-joint, dont M. de Beaumont est bien plus juge compétent que la grand'chambre. Le neveu de l'abbé Bazin[1] salue très-humblement M. et madame de Beaumont. Il prend la liberté de leur recommander et à leurs amis le sieur Potin, à qui il s'intéresse.

### 408. — A M. DESPREZ DE CRASSI[2].

Aux Délices.

Vous m'avez promis, monsieur, vos bons offices dans l'occasion. Je vous en demande un avec instance,

où il réussit médiocrement. Mais il prit une éclatante revanche dans la comédie, et, ne pouvant lutter contre Le Kain, il devint l'émule de Grandval. Il représentait l'impertinence des grands seigneurs, la fatuité des petits-maîtres et la galanterie souvent avinée des marquis de la Régence avec une vérité et une aisance parfaites. *Le Chevalier à la mode*, le marquis de *Turcaret*, *le Dissipateur*, le comte Almaviva, étaient les rôles où triomphait surtout son talent comique, joint à un bel extérieur.

[1] Pseudonyme de Voltaire.

[2] Capitaine au régiment de Deux-Ponts; son château était près de

c'est de faire sentir à l'insolent curé de Versoix qu'il ne lui appartient pas de vous empêcher de rendre des visites à une fille. Ces drôles-là se mettent à faire la police. Il faut leur apprendre à ne se mêler que de dire la messe; je vous demande cette grâce instamment. Votre très-humble et obéissant serviteur.

### 409. — A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Aux Délices, 22 juin.

Le philosophe *indien* attendra Pythagore à Ferney, où il sera le 25 ou le 26 du mois où nous sommes, et il tâchera de ne lui pas faire la chère des Pythagoriciens. Mon cher disciple, puisque vous voulez bien prendre ce nom, vous serez mon maître en tout. Vous ne verrez qu'un pauvre malade bien languissant. J'espère que le plaisir de vous voir me ranimera. Vous devez être trop fatigué de votre voyage pour que je vous accable encore d'une longue lettre, et nous avons plus de choses à nous dire qu'à nous écrire. Permettez, monsieur, que je vous embrasse bien tendrement.

### 410. — A M. LE KAIN.

Aux Délices, 30 juin.

Le petit jésuite me charge de prier mon grand acteur de remettre au principal conjuré la drogue en question, et de ne la montrer à personne au monde. On prétend que si les autres avaient joué aussi bien que mon grand acteur, si Pompée avait été rendu avec

Ferney. Voltaire, en bon voisin, l'appuya vivement dans un procès contre des moines qui lui disputaient une partie de ses terres.

une douleur sombre et terrible, si, etc., la chose eût été plus intéressante, L'ex-jésuite dit qu'il réparera ce petit mal.

L'ami de l'ex-jésuite fait mille tendres compliments à mon grand acteur.

### 411. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 juillet.

La poste part ; je n'ai que le temps de dire à mon ange que le *Portatif* n'est point de moi, que je le renie, et que cette affaire empoisonne un peu ma pauvre vieillesse, qui était assez plaisante. Mettez-moi plus que jamais à l'ombre de vos ailes.

### 412. — A M. LE KAIN

6 auguste.

Le petit ex-jésuite, mon cher ami, ne s'est point découragé ; il retravaille son ouvrage, il y jette un plus grand intérêt, il ajoute, il retranche, il refait, et vous aurez l'ouvrage, dès qu'il y aura mis la dernière main. Il m'a chargé de vous prier instamment de remettre le manuscrit à certains adorables anges qui veulent bien avoir la bonté de le renvoyer au pauvre défroqué. Il m'assure par ses lettres qu'il vous est très-dévoué, et qu'il n'aspire qu'à vous donner des preuves de son amitié. Ne comptez pas moins sur la mienne ; vous savez combien j'aime vos talents et votre personne.

### 413. — A M. VERNES.

Ferney, 6 auguste.

Mon cher prêtre de Baal, *Olympie* est tout à fait de

votre ressort. Il me semble que l'hiérophante est un honnête homme, qui pense à peu près comme vous et qui est fort tolérant. Au reste, chacun peut à son gré jeter *Olympie* dans le feu ou la sauver; et moi qui suis très-tolérant, je trouve très-bon que chacun se réjouisse à sa mode.

Ce n'est point dans le temple qu'*Olympie* se brûle, mais dans la place qui est au devant du temple. La fumée gâterait les belles voûtes du sanctuaire. Il est vrai que cela est assez difficile à exécuter par des décorateurs ordinaires.

Je vous prie de vouloir bien assurer de mon estime, de ma reconnaissance et de mes respects les traducteurs.

L'affaire des Calas va bien et ira très-bien ; on aura justice entière, mais on ne l'aura pas en un jour. Il est plus aisé de rouer un pauvre homme que de condamner un parlement. Nous avons déjà beaucoup obtenu, et nous gagnerons bien davantage

Adieu ; le malade vous embrasse.

### 414. — A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 10 auguste.

Croiriez-vous, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à trouver dans Paris un exemplaire du nouveau *Corneille commenté?* Il n'y en a plus à Genève; les libraires n'en avaient point assez imprimé. En un mot, vous en recevrez un de Paris. Mais il faut vous résoudre à ne l'avoir que dans deux mois. Vous savez que les voitures ne font pas une grande diligence.

Nous avons actuellement à Genève un Italien d'un

grand mérite; c'est M. Tiepolo, ambassadeur de Venise à Paris et à Vienne. Il est très-malade entre les mains de Tronchin, et je suis assez malheureux pour ne pouvoir aller le voir, étant plus malade que lui à ma campagne.

On voulait, ces jours passés, me faire jouer un rôle de vieillard sur mon petit théâtre; mais je me suis trouvé en effet si vieux et si faible, que je n'ai pu même représenter un personnage qui m'est si naturel. C'est à vous, monsieur, à vous livrer aux beaux-arts et au plaisir; tout cela n'est plus pour moi.

Le roi de Prusse passe donc pour avoir fait une épitaphe latine à ce pauvre Algarotti. Ce monarque est bien digne d'avoir le don des langues; il n'a jamais appris un mot de latin. Pour moi, monsieur, je ne me soucie point d'épitaphe; j'ai renoncé à toutes sortes de vanité pour ce monde et pour l'autre, et je me borne à vous aimer de tout mon cœur.

### 415. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 21 septembre.

Mon héros ne m'a point appris dans quel temps madame la comtesse d'Egmont irait dans ses terres papales. Je me mets aux pieds du père et de la fille; mais je voudrais savoir si c'est cette automne qu'ils iront du côté des Alpes. Les fêtes que mon héros a données dans son royaume d'Aquitaine ont retenti jusque dans nos déserts. Il soutient toujours l'honneur de la France, en paix comme en guerre. Assurément on lui a bien de l'obligation; mais on ne l'imite guère en aucun genre.

Je ne sais s'il accompagne madame d'Egmont en Italie, et s'il veut avoir le plaisir de voir la ville souterraine. Nous voudrions bien lui donner quelque pièce nouvelle sur le théâtre des marionnettes de Ferney. C'est tout ce que nous pouvons lui offrir sur son passage, à moins que nous n'ayons quelque parente de madame Ménage à lui présenter; nos Génevoises ne sont pas dignes de lui.

La jolie vie que vous menez, monseigneur le gouverneur de Guienne, tandis que votre substitut ne s'applique au ... que des sangsues et se fait charpenter ... .....! Ma misérable santé m'empêche de l'aller voir. Je ne sors point de Ferney, et je n'en sortirai que pour vous. J'ai renoncé à la vie ambulante et bruyante; car si vous êtes jeune, je suis vieux, et je ménage le peu de temps qui me reste.

M. le duc de Randan est venu à Genève avec M. le duc de La Trémouille et quarante officiers. Il y avait là de quoi prendre la ville. Cependant on ne leur a pas fait les plus légers honneurs. La garnison se met sous les armes, et ne s'y est pas mise pour des commandants de province. Cela est assez ridicule. On ne s'empresse pas aujourd'hui à fêter notre nation; il n'y a que vous qu'on distingue.

Je vous crois à présent à Paris. On dit que le tripot de la comédie va comme les autres tripots, misérablement. Mais vous brillez par l'opéra-comique, et cela soutient la gloire d'un pays.

Si vous venez dans notre tripot, madame Denis vous donnera une ombre-chevalier [1] et la comédie; mais

[1] Excellent poisson du lac de Genève.

donnez vos ordres à l'avance. Je suis bien indigne de paraître devant vous et devant madame d'Egmont; je ne fais que radoter; pardonnez à ma misère.

### 416. — A M. BORDES[1].

Aux Délices, 27 octobre.

Puisque vous nous avez promis, monsieur, de nous confier votre comédie, vous tiendrez votre promesse. N'allez pas manquer de parole par excès de modestie. Il me paraît impossible qu'avec l'esprit que vous avez, vous n'ayez pas fait une très-bonne pièce; j'ai vu de vous des choses charmantes dans plus d'un genre. Nous vous promettrons le secret, et nous remplirons, madame Denis et moi, toutes les conditions que vous nous imposerez.

Je vous assure sur mon honneur que le *Dictionnaire philosophique* est de plusieurs mains. L'article *Apocalypse* est de M. Abauzit, de Genève, vieillard de quatre-vingts ans, qui a un grand mérite et une science immense.

L'article *Messie* est du premier pasteur de Lausanne; ce morceau me paraît savant et bien fait. Il était destiné pour l'*Encyclopédie;* peut-être même l'y trouverons-nous imprimé.

Vous voyez qu'on ose dire aujourd'hui bien des choses auxquelles on n'aurait osé penser il y a trente années. Le marquis d'Argens vient d'imprimer à Ber-

[1] De l'Académie de Lyon, sa patrie. Il a composé plusieurs pièces de théâtre, quelques discours philosophiques et des poésies, entre autres une ode *sur la Guerre* qui eut du succès, et où l'on trouve des vers heureux. Il est mort en 1781.

lin le discours de l'empereur Julien contre les Galiléens, discours à la vérité un peu faible, mais beaucoup plus faiblement réfuté par saint Cyrille. Des amis du genre humain font aujourd'hui des efforts de tous côtés pour inspirer aux hommes la tolérance, tandis qu'à Toulouse on roue un homme pour plaire à Dieu, qu'on brûle des Juifs en Portugal, et qu'on persécute en France des philosophes.

Adieu, monsieur; n'aurai-je jamais le plaisir de vous voir? Je vous avertis que, si vous ne venez point à Ferney, je me traînerai à Lyon avec toute ma famille. Je vous embrasse en philosophe, sans cérémonie et de bon cœur. — V.

Je ne peux écrire de ma main; ma santé et mes yeux sont dans un état pitoyable.

### 417. — A M. DUCLOS.

Aux Délices, 7 novembre.

M. Duclos est prié de juger le petit procès dont on lui envoie les pièces; si M. de Foncemagne[1] n'a pas reçu encore l'exemplaire que lui envoie son respectueux et opiniâtre antagoniste, M. Duclos est supplié de lui en donner un.

### 418. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 7 décembre.

Mon divin ange, je réponds sur-le-champ à votre lettre du 28 novembre, qui n'arriva qu'hier à Genève, et que je n'ai reçue qu'aujourd'hui. Je suis toujours émerveillé et confondu que vous n'ayez pas reçu par

[1] Qui soutenait contre Voltaire l'authenticité du *Testament politique* du cardinal de Richelieu.

M. de Courteilles ou par M. l'abbé Arnaud un paquet où étaient les provisions des dignités comiques pour Granval et les demoiselles Doligny et Luzy [1]. Je vous en ai envoyé un dernier double.

Le prince [2] a renoncé à la librairie, et le marquis, son frère, m'a écrit qu'il faisait partir les exemplaires dont Pierre Corneille a besoin.

M. de Pingon a accepté l'arbitrage de l'ordre de Malte. Ma petite famille et moi, nous vous faisons les plus tendres et les plus respectueux remerciements.

Je suis votre lettre pas à pas. J'envoie demain madame Denis au grand Tronchin; elle saura de quoi il est question. Je doute beaucoup qu'on l'ait consulté; car on ne veut pas passer pour malade. Mais voici ce que je vais faire : j'écrirai moi-même au malade, et peut-être je découvrirai de quoi il est question.

Vous êtes un véritable ange gardien d'avoir si bien profité de l'apoplexie du sieur Rengé. Ces tours-là, que vous me faites quelquefois, échauffent mon cœur et le remplissent de reconnaissance; mais ils redoublent aussi l'amertume que je sens d'être destiné à

[1] Mademoiselle Doligny venait de débuter avec un grand succès qu'elle ne devait qu'à son mérite, car la nouvelle *ingénue* était médiocrement jolie; mais elle réunissait à la finesse, à l'enjouement, une sensibilité naturelle, et surtout une décence parfaite. C'est elle qui joua d'original Rosine du *Barbier de Séville.* Elle quitta le théâtre pour se marier. L'honnêteté de sa conduite, que relevaient encore ses talents, lui valut une pension particulière de Louis XVI. Sous le précédent règne, elle l'aurait obtenue à un titre tout différent. — Mademoiselle Luzy était une soubrette très-jolie et très-éveillée. Elle se retira en 1781. On ne dit pas que Louis XVI lui ait fait une pension.

[2] L'aîné des frères Cramer.

mourir sans baiser le bout de vos ailes. J'en dis autant à madame d'Argental. Vous ne me parlez point de sa santé; je présume, par votre silence, qu'elle est meilleure.

Mes yeux vous demandent grâce pour la révision des *Roués*. J'use actuellement d'une eau qui me fait espérer que je serai au moins borgne, et alors je relirai les *Roués* de bon œil et de sang-froid. J'en jugerai comme de l'ouvrage d'un autre, et j'y travaillerai avec l'ardeur et le soin que vos ordres et vos bontés m'inspirent.

La requête de mon cher curé pour me voler mes dîmes est entre les mains du procureur général de Dijon; voilà tout ce que j'en sais. Je n'en suis pas mieux informé que des vingt édits qu'on enregistre ou qu'on n'enregistre pas avec tant de cérémonie.

Permettez, mes divins anges, que je présente mes respects à M. le duc de Praslin.

### 419. — A M. DESPREZ DE CRASSI.

A Ferney, 25 décembre

En vous remerciant de vos perdrix, mon cher monsieur, je vous supplie de vouloir bien nous faire l'honneur de venir les manger avec nous. Nous allons travailler à force à finir notre petit château pour vous y recevoir. Madame Denis vous fait mille compliments. Je n'avais d'abord songé qu'à servir six gentilshommes à qui on faisait injustice; mais depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, c'est mon ami que je sers.

Recevez les tendres et respectueux sentiments de V.

## 420. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Janvier 1765.

Je me jette plus que jamais aux pieds et aux ailes de mes anges. Voici des papiers dont dépend le sort de la famille Sirven. Je connais leur bonté ; ainsi je ne leur fais point d'excuses. Je leur ai envoyé sous l'enveloppe de M. le duc de Praslin les nouveaux *Roués;* il y a encore quelques changements depuis ce temps-là. Le jeune auteur est très-docile; il est aux ordres de mes anges. Mademoiselle Clairon arrive demain. Le théâtre est rebâti; mais je n'en peux plus.

Respect et tendresse.

*P. S.* J'ai encore pris la liberté de leur adresser un paquet pour M. de Calonne, qui renferme la pièce la plus décisive.

## 421. — A M. LE KAIN.

28 janvier.

Mon cher grand acteur, je suis bien paresseux; mais je songe toujours à vous. J'ai parlé à notre ex-jésuite; je l'ai trouvé malade et un peu dégoûté des vanités de ce monde. Il vous rendra dans quelque temps des réponses plus positives. Il vous aimera toujours bien tendrement; voilà ce qui est très-certain. Il voit avec douleur Melpomène abandonnée pour la Foire. Il dit que les jours de la décadence sont arrivés. Il prétend qu'à moins de quelque prodige, qu'il n'est pas permis d'attendre, votre théâtre restera désert. Pour moi, j'ai détruit celui où vous avez joué si bien *Tancrède* avec madame Denis. Je me suis réduit à la vie

philosophique; les plaisirs bruyants ne sont plus faits pour moi. Vous penserez de même, quand vous aurez mon âge.

Adieu, je vous embrasse; je vous souhaite un autre siècle, d'autres auteurs, d'autres acteurs et d'autres spectateurs.

### 422. — A M. DUCLOS.

1er février.

Dans la crainte où j'étais d'avoir manqué à mon devoir par la négligence du gros joufflu Gabriel Cramer, je pris le parti, monsieur, d'envoyer le seul exemplaire que j'aie et de vous l'adresser, il y a quelques jours, par le carrosse de Lyon. Le gros joufflu Gabriel s'était trompé dans son calcul; il n'avait pas tiré assez d'exemplaires; il a été obligé de faire une seconde édition, qui sera prête dans un mois.

Il y a une seconde édition dont je suis bien plus curieux, c'est celle de vos *Considérations sur les mœurs.* C'est un excellent livre, quoi qu'en disent MM. Fréron et Palissot.

Permettez que M. Damilaville vous rembourse les frais que coûtera le port de l'exemplaire de Corneille, que j'ai l'honneur de vous envoyer pour l'Académie.

Je ne sais pas pourquoi vous dites que vous ne voulez plus rien faire imprimer. Vous devriez avoir un peu plus de condescendance pour ceux qui veulent s'instruire. Les livres frivoles sont innombrables; les livres solides sont en bien petit nombre.

Je vous prie de me regarder comme un de ceux qui vous sont le plus étroitement attachés par les sentiments de l'estime et de l'amitié.

### 423. — A M. DAMILAVILLE.

..... Février.

J'ai été obligé d'envoyer mon exemplaire de Corneille à l'Académie française. Le négligent frère Gabriel n'en a plus. J'ai fait partir le mien par la diligence de Lyon, adressé à M. Duclos; il sera probablement à la chambre syndicale. Pouvez-vous avoir la bonté de le faire retirer par l'enchanteur Merlin[1], qui le présentera à M. Duclos? Vous savez que M. de Laleu rembourse tous ces petits frais. Je vous demande bien pardon de vous parler de ces guenilles. Je voudrais ne vous entretenir jamais que d'écr. l'inf. et de ma tendre amitié pour vous.

Si vous voyez M. Le Clerc de Montmercy, je vous prie de lui faire de ma part les plus tendres compliments.

### 424. — A M. ROUGEOT,

FERMIER GÉNÉRAL.

15 février.

Monsieur, la personne à qui vous avez prêté trois volumes ne peut les rendre que dans quelques semaines aux personnes que vous avez indiquées. Elle vous envoie le mémoire ci-joint, qui est assez important. Vous êtes prié très-instamment d'en accuser la réception. Vous sentez bien pourquoi ce mémoire ne doit être confié qu'à peu de personnes. On s'en remet à votre prudence. Tous ceux qui demeurent dans le château, vous assurent de leurs très-humbles obéissances.

*P. S.* Nous faisons encore la garde toutes les nuits.

[1] Le libraire.

MÉMOIRE ENVOYÉ PAR *** (*Voltaire*) A *** (*Rougeot*),

*Pour être examiné dans un comité des seuls fermiers généraux chargés du département de Bresse, Gex et Valmorey.*

Le 27 janvier 1765, les sieurs Galline et Bacle, citoyens de Genève, donnèrent avis au bailli de Nyon, en Suisse, près de Gex, qu'une troupe de voleurs devaient le lendemain piller un château en France. Ils donnèrent le signalement de deux chefs de brigands, et promirent de les livrer à la justice, soit en Suisse, soit en France.

Le bailli de Nyon communiqua cet avis à tous les juges des environs. Les possesseurs de châteaux mirent leurs vassaux sous les armes pendant huit jours. La maréchaussée et les employés patrouillèrent exactement.

Les deux Génevois Galline et Bacle firent le même rapport au maire de la petite ville de Gex, ce qui augmenta les alarmes.

Pendant ce temps-là, quarante contrebandiers à cheval passèrent par le territoire de Genève, traversèrent tranquillement le Rhône au bac de Pency, et les deux Génevois ne revinrent plus dans le pays.

Le garde-magasin de la douane de Genève avoue que, depuis trois mois, les contrebandiers qu'on appelle camelotiers ont chargé dans Genève plus de quatre cents ballots de marchandises; ils en prennent par année environ douze cents.

Nous n'avons eu depuis les premiers jours de février que des nouvelles vagues et incertaines.

Le 10 février, deux inconnus sont venus rôder autour du château; on les a chassés; on aurait dû les arrêter.

La nuit du 12 au 13 février, un nommé Matringe, natif de Savoie, est venu à onze heures à une noce du village. Il a dit ensuite à un maréchal-ferrant qu'il connaît : « Quand vous entendrez des coups de fusil, « ne sortez point. Je serai avec quatre-vingts hommes. « J'ai sous moi cinq fusiliers; nous ferons de bons « coups. »

Le maréchal est venu déposer chez moi, quoiqu'un peu tard. J'ai envoyé chercher la maréchaussée de Gex. Elle a arrêté le nommé Matringe, lorsqu'il voulait partir de Ferney pour Genève; j'ai fait tenir à Gex sa déposition.

J'ai appris depuis que ce Matringe est un des plus forts contrebandiers; on peut par son moyen découvrir sa troupe; mais il est fort à craindre qu'elle ne vienne ravager le pays.

C'est à la prudence de MM. les fermiers généraux, chargés du détail de cette province, à voir ce que l'on peut faire.

Il est très-certain que toute la contrebande se fait par Genève, et que les employés ne peuvent l'empêcher. Il n'y a qu'un régiment qui puisse en imposer à ces vagabonds, devenus de jour en jour plus dangereux. Il est à croire que MM. les ministres de la guerre et des finances se concerteront pour prévenir les suites de ce brigandage.

13 février au soir, partira le 15.

### 425. — A M. BORDES.

A Ferney, 4 mars.

Ah! monsieur, vous voyez bien que Jean-Jacques ressemble à un philosophe comme un singe ressemble à l'homme; il me paraît que ses livres et lui ont été reconnus sous le masque. On est revenu de ses sophismes, et sa personne est en horreur à tous les honnêtes gens qui ont approfondi son caractère. Quel philosophe qu'un brouillon et qu'un délateur! Comment a-t-on pu imaginer que les Corses lui avaient écrit? Je vous assure qu'il n'en est rien; il ne lui manquait que ce nouveau ridicule. Abandonnons ce malheureux à son opprobre. Les philosophes ne le comptent point parmi leurs frères.

Vous voyez bien que j'ai eu raison de détruire mon théâtre, puisque je n'ai point votre comédie. Je fais bâtir des chambres au lieu de loges. Ne serai-je jamais assez heureux pour vous en voir occuper une, et pour vous dire du fond de mon cœur à quel point je vous estime et je vous aime?

Il me sera impossible d'aller à Lyon ce carême; je suis entouré d'ouvriers. Ma petite colonie de Ferney demande tous mes soins, et ma misérable santé ne me permet plus les voyages.

Adieu, monsieur; conservez-moi une amitié dont je sens bien vivement tout le prix.

### 426. — A M. DUCLOS.

4 mars.

J'ai reconnu sur-le-champ, mon cher et illustre confrère, votre portrait et votre style. Je vous assure

que je suis bien content de l'un et de l'autre. Puisque vous écrivez si bien sur les mœurs, j'aurais voulu que vous en eussiez inspiré d'un peu plus douces à Jean-Jacques Rousseau. Les siennes ne l'ont pas rendu heureux. Il faut avouer que la maison d'Aristippe valait mieux que le tonneau de Diogène.

### 427. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 mars.

Mon cher ange, je dois des compliments à M. de Belloy, que vous protégez. Me permettrez-vous de vous les adresser ? Est-il vrai que l'ami Fréron a frisé le For-l'Évêque ? Il me semble que Bicêtre était plus son fait.

Vous ai-je dit combien j'ai été content du mémoire d'Élie de Beaumont ? Que je vous suis obligé, mon cher ange, de l'avoir encouragé ! Vous n'aurez pas peu contribué à la justification des Calas. C'est une action bien méritoire et bien digne de vous.

Un officier suisse fort aimable se charge d'un petit paquet pour vous ; je vous supplierai de le partager avec M. Damilaville.

Respect et tendresse aux anges.

### 428. — A M. DE BELLOY.

6 mars.

Si je suis presque entièrement aveugle, monsieur, j'ai encore des oreilles, et les cris de la renommée m'ont appris vos grands succès[1]. J'ai un cœur qui s'y

[1] *Le Siége de Calais* venait d'être représenté au milieu des plus vifs applaudissements. Louis XV y avait ajouté l'honneur d'une médaille et une pension.

intéresse. Je joins mes acclamations à celles de tout Paris. Jouissez de votre bonheur et de votre mérite. Il ne vous manque que d'être dénigré par Fréron pour mettre le comble à votre gloire. Je vous embrasse sans cérémonie; il n'en faut point entre confrères.

### 429. — A M. DAMILAVILLE.

6 mars.

Voici, mon cher frère, la réponse de l'oracle d'Épidaure. Il me paraît qu'il a raison dans tout ce qu'il vous dit.

Vous serez de son avis sur Jean-Jacques. Il connaît mieux que personne la méchanceté de ce misérable, dont le cœur est aussi mal fait que l'esprit. C'est le chien de Diogène qui est attaqué de la rage.

Ne songez à présent, mon cher frère, qu'à guérir vos amygdales; conservez votre santé; elle est précieuse aux gens qui pensent, et surtout à moi, qui attache une partie de mon existence à la vôtre.

### 430. — AU MÊME.

12 mars.

Mon cher frère, votre belle âme et celle de votre digne ami M. de Beaumont veulent donc tirer de l'abîme les Sirven, comme elles en ont tiré les Calas. Voici le mémoire des Sirven, avec la copie des pièces. Il faudra dresser une statue à M. de Beaumont, avec le fanatisme et la calomnie sous les pieds. Il faut que j'aie votre portrait pour le mettre dans ce groupe.

J'ai reçu la lettre imprimée; les gens de bien doivent en être contents, et par conséquent les dents des

fripons doivent grincer. Mes bras s'étendent à cent lieues pour vous embrasser, et mon cœur se joint au vôtre.

### 431. — A M. ÉLIE DE BEAUMONT.

17 mars.

Vous commencez, monsieur, votre carrière comme Cicéron; mais malheureusement parmi nous l'éloquence, la connaissance des lois, la protection donnée à l'innocence, ne font pas des sénateurs et des consuls. Vous n'aurez peut-être que de la gloire; mais vous l'aurez bien pure et bien éclatante.

J'aurai donc l'honneur, puisque vous le permettez, de vous envoyer dans quelques jours le mémoire de Sirven. Vous verrez s'il est possible qu'on puisse rendre justice à cette famille infortunée, sans qu'elle purge sa contumace, et si on peut lui donner d'autres juges que ses bourreaux.

Je n'ai jamais eu le bonheur de vous voir; mais je vous aime, comme si je vous avais vu bien souvent. Je vous révère comme vous le méritez. Mes sentiments sont au-dessus du *très-humble et très-obéissant serviteur*. V.

### 432. — A M. DAMILAVILLE.

17 mars.

Mon cher frère, vous devez avoir reçu la consultation de Tronchin; mais je tremble que vous ne soyez malade en dépit de la consultation. Je fais des vœux à l'Être des êtres pour votre santé. Félicitons-nous tous deux de la justice rendue aux Calas, et du triomphe de la raison sur le fanatisme.

J'ai cent lettres à répondre; en voici une pour M. de Beaumont, et une pour madame Calas; une que je vous supplie aussi de vouloir bien faire tenir par la petite poste, pour M. de Chimène[1].

On est enivré à Genève, comme à Paris, du gain de notre procès. Voilà un beau moment dans les fastes de la raison, qui ne sont pas le plus gros livre que nous ayons. Ma santé s'affaiblit beaucoup; mais mon tendre attachement pour vous se fortifie tous les jours. Ma lettre est écourtée, mes sentiments ne le sont pas. .

Écr. l'inf., mon cher frère, écr. l'inf., et dites à frère *Protagoras*[2], écr. l'inf. le matin et écr. l'inf. le soir.

### 433. — A M. LE MARQUIS DE VILLETTE PÈRE.

Au château de Ferney, par Genève, 22 mars.

Ayant l'honneur, monsieur, de posséder M. votre fils dans ma chaumière aux pieds des Alpes, j'ai cru que vous trouveriez bon que je saisisse cette occasion de vous faire souvenir de moi. Je croirais manquer à mon devoir, si je ne vous disais pas combien M. votre fils m'a paru pénétré pour vous de la tendresse respectueuse qu'il vous doit. J'ai été charmé de trouver tous les sentiments honnêtes dans son cœur avec le mérite et les grâces de son esprit. J'ai peut-être abusé un peu du privilége de ma vieillesse, en prenant la liberté de lui parler de la faute qu'il a pu commettre; mais il m'a prévenu, et plus il la sent, moins vous la sentirez.

Il se dit assez que vos bontés pour lui, sa place, cette aventure même, exigent de lui la conduite la plus sage;

[1] Le marquis de Ximenès.

[2] D'Alembert.

il a de trop bonnes qualités pour ne les avoir pas toutes. Oserai-je vous dire, monsieur, que c'est quelquefois un grand bonheur d'avoir fait quelques fautes dans sa jeunesse? On en connaît mieux le prix de ses devoirs. Le premier de tous est de mériter les bontés et la tendresse d'un père tel que vous, et j'oserais vous répondre que c'est un devoir qui ne lui coûtera jamais d'efforts. Le fond de son caractère, qui répond à ses dehors aimables, m'annonce le plaisir que vous aurez de le revoir, et la douleur que j'aurai de le perdre.

Je vous souhaite une santé affermie et une vie aussi longue qu'elle doit être heureuse.

J'ai l'honneur d'être, avec les plus respectueux sentiments, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## 434. — A M. LE KAIN.

Mars.

Mon cher Roscius, vous ne doutez pas du vif intérêt que j'ai pris à votre aventure : vous savez combien j'aime les grands talents et combien je vous aime. J'imagine que vos communs intérêts vous ont uni avec mademoiselle Clairon. Si vous la voyez, dites-lui, je vous prie, que nous avons pensé, dans notre petit coin des Alpes, comme tous les honnêtes gens de Paris.

Je suis trop malade et trop dérouté pour faire actuellement ce que vous me proposez; je vous demande en grâce d'attendre. Vous avez un grand intérêt à ne pas vous presser; les circonstances ne sont point du tout favorables. Attendons, mon cher ami; je vous en conjure instamment.

435. — A M. DE BRUS, A GENÈVE.

2 avril.

M. de Brus est probablement informé que le 21 mars toutes les chambres du parlement de Toulouse s'assemblèrent, et qu'on nomma des commissaires pour faire des remontrances au roi; ils doivent demander: 1° que Sa Majesté n'accorde plus si facilement des évocations; 2° si elle en accorde, que ce ne soit que d'un parlement à un autre; 3° que le roi n'ait point d'égard au jugement des requêtes de l'hôtel en faveur des Calas; 4° que le roi approuve et conserve à jamais la procession du 17 mai, par laquelle on remercie Dieu solennellement d'avoir répandu le sang de ses frères. Enfin le parlement a défendu, sous des peines corporelles, d'afficher l'arrêt qui justifie la famille Calas.

Ce nouvel excès va indigner l'Europe; mais je ne sais encore si Versailles ne ménagera pas le parlement de Toulouse. Ces nouvelles me fortifient dans l'idée où j'ai toujours été que madame Calas ne devait faire aucune démarche touchant la prise à partie, sans avoir auparavant fait consulter M. le vice-chancelier et M. le contrôleur général.

Je prie M. de Brus d'envoyer ce billet à madame Calas, après l'avoir communiqué à M. de Vigobre et à ses amis. Je mourrai content si je peux contribuer à bannir de la terre le fanatisme et l'intolérance.

Je souhaite à M. de Brus une santé meilleure que la mienne.

## 436. — A M. D'ARGENCE DE DIRAC.

6 avril

Mon cher frère en Bayle et en tous les apôtres de la raison, je ne vous oublie point, quoique mes maux me permettent rarement d'écrire. Vous recevrez de Paris les plumes qu'on vous envoie d'Hollande.

Grâces soient rendues à l'Être des êtres de ce que vous avez trouvé un aussi fidèle disciple que M. de la Faie ! Vous rendez service à l'humanité en éclairant des personnes de mérite, qui en éclaireront d'autres et qui formeront d'excellents citoyens.

Je me doutais bien que la justification des Calas, prononcée d'une voix unanime par quarante juges du Conseil, charmerait votre âme noble et sensible. On dit que les juges de Toulouse ne sont pas si charmés que vous. Ils se sont assemblés : ils ont voulu faire des remontrances. J'ignore s'ils oseront insulter ainsi à toute l'Europe, qui a leur arrêt en horreur. On attend cependant que le roi, plus équitable que ce parlement, honorera les Calas d'une pension. Les maîtres des requêtes, protecteurs de l'innocence, ont écrit, comme vous savez, à Sa Majesté pour recommander la famille à ses bontés. Le roi se fera adorer en accordant cette grâce.

Il y a des divisions à Genève ; mais il n'y a point de troubles. Pour notre maison, elle est toujours dans l'heureuse tranquillité où vous l'avez vue, et vous y êtes toujours également aimé, honoré par tous ceux qui l'habitent.

437. — A M. ***.

A Ferney, 16 avril

M. le marquis de Villette, monsieur, m'ayant appris qu'il était votre parent, et que vous étiez instruit de toutes ses affaires, j'ai cru que vous me pardonneriez la liberté que je prends de vous écrire sur sa situation présente. Il m'a inspiré un véritable intérêt à tout ce qui le regarde. Il est aimable, plein d'esprit; je lui crois le cœur excellent, et j'ai vu avec une satisfaction bien sensible qu'il respecte et qu'il aime M. son père autant qu'il le doit. Il est fait pour être sa consolation. Plus il sent les fautes dans lesquelles il peut être tombé, plus il sent aussi la nécessité et le plaisir honnête de les réparer. La bonté de son caractère m'a enhardi quelquefois à observer avec lui combien les liaisons avec les jeunes gens du bel air sont souvent dangereuses, quel vide on trouve dans leurs sociétés, et que nos parents sont nos véritables amis.

C'est surtout la manière dont il m'a parlé de vous, monsieur, qui m'a déterminé à vous ouvrir mon cœur.

Il m'a fait l'honneur de regarder mon petit ermitage comme sa maison, et, quand nous le perdrons, il nous laissera bien des regrets. Je prévois qu'avant de retourner à Paris, il passera quelque temps auprès de vous; il en sera plus cher à M. son père, et méritera davantage son amitié. Ce sera vous, monsieur, à qui il devra cette réconciliation entière.

Je voudrais pouvoir l'accompagner quand il ira vous voir; mon âge et les maladies dont je suis accablé, me priveront probablement de cet avantage; mais ils ne

me laissent pas moins sensible à votre mérite et aux bontés que vous m'avez toujours témoignées. C'est surtout de ces bontés que j'attends quelque indulgence de vous pour cette lettre. Il ne m'appartient pas sans doute d'animer votre sensibilité pour M. de Villette; permettez-moi seulement de joindre la mienne à la vôtre, et de vous renouveler tous les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 438. — A M. D'ARGENCE DE DIRAC.

Ferney, 19 avril.

Que diront donc, mon cher marquis, les ennemis de la raison et de l'humanité, quand ils apprendront que le roi a daigné donner trente-six mille livres à la famille Calas, avec la permission de prendre à partie les homicides qui ont fait rouer un innocent? Il faut à présent que le fanatisme rougisse, se repente et se taise. Au reste, l'arbre qui a porté dans tous les temps de si détestables fruits doit être jeté au feu par tous les honnêtes gens.

Ce qui vous surprendra, c'est qu'il y a une affaire à peu près semblable à celle des Calas sur le tapis. Tâchez, si vous avez quelque correspondant à Paris, d'avoir une lettre imprimée de M. de Voltaire à M. Damilaville; elle pourra vous étonner et vous attendrir. Bénissons le ciel, qui permet que la raison s'étende de tout côté chez les Welches : ce siècle sera le tombeau du fanatisme.

Pardonnez si je vous écris des lettres si courtes; mais j'en suis si accablé que cela prend tout mon temps.

## 439. — A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 6 mai.

Je suis toujours, mon cher monsieur, dans le même état, à cela près que je vieillis tous les jours; il faut renoncer à tous les plaisirs, excepté à celui d'être aimé de vous. Jouissez de tous ceux que votre bonne santé et votre esprit encore meilleur peuvent vous procurer. Le goût des lettres et celui d'une véritable philosophie feront vos délices dans un pays où il y a bien peu de philosophes. Faites fleurir votre théâtre, tandis que je détruis le mien. Consolez-moi en exerçant un art auquel je suis forcé de renoncer, et conservez-moi des bontés auxquelles vous savez combien je suis sensible.

## 440. — A M. DAMILAVILLE.

6 mai

Mon cher frère, je croyais que le tableau et la gravure dont vous m'aviez parlé étaient faits, et qu'il ne s'agissait plus que d'acheter des estampes. Mettez-moi au rang des souscripteurs, de quelque manière que ce puisse être et de quelque manière que vous l'entendiez. Les noms de Calas et de Sirven remplissent mon cœur, autant que les persécuteurs l'indignent.

Remarquons pourtant, à la gloire de notre siècle, que le public se soulève contre les fanatiques du Languedoc, et qu'Omer est l'objet du mépris général. Le nombre des honnêtes gens qui embrassent la vérité augmente tous les jours; ils émoussent le glaive du fanatisme. Oh! si les fidèles avaient la chaleur de votre belle âme, que de bien ils feraient! Oh! le beau chœur de musique qui finirait par *écrasez l'infâme!*

### 441. — AU MÊME.

10 mai.

On va dessiner, mon cher frère, le joli minois du petit Calas que nous avons à Genève. A l'égard du sot portrait de votre frère, parti mardi par le coche à votre adresse, n'en faites aucun usage. Il y a, dit-on, une estampe, d'après le buste fait par Lemoyne, qui ressemblerait assez, il y a quelques années. On le trouve chez un nommé Joulin, quai de la Mégisserie. Il est vrai que l'estampe ment un peu; elle me fait naître le 20 novembre 1694, et je suis né le 20 février. Ce qui est bien sûr, c'est que, tant que je vivrai, écr. l'inf. sera ma devise, et je vous aime tendrement sera ma devise encore plus chère.

### 442. — AU MÊME.

11 mai.

M. de Villette, maréchal-général des logis des armées, qui a passé deux mois à Ferney, doit rendre à mon cher frère un petit paquet. C'est un jeune homme qui, à la vérité, avait fait quelques fredaines; mais il a beaucoup d'esprit et est très-aimable. Il sera un des meilleurs ouvriers de la vigne. Le nombre des frères augmente; mais ils se tiennent cachés *propter metum Judæorum.*

Je soupire après l'*Encyclopédie.* J'embrasse mon cher frère.

### 443. — A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

5 juin.

Mon cher et aimable philosophe, M. le marquis de

Charas est aussi aimable par son esprit que par sa figure; il vous dira combien la petite famille de Ferney vous est attachée.

Vous avez fait une bien bonne œuvre en faisant imprimer la lettre concernant les Calas et les Sirven. Nous venons de perdre la femme de Sirven, qui enfin est morte de chagrin, en protestant de son innocence. Nous n'entreprendrons pas moins le procès. Le *factum* de M. de Beaumont est déjà tout dressé; mais nous sommes enchaînés à des formalités qui sont bien longues; nous ne nous décourageons point, et Beaumont espère la même justice pour les Sirven que pour les Calas.

Voici un petit paquet qu'on m'a prié de vous envoyer. Quand vous m'écrirez, adressez votre lettre sous l'enveloppe de M. Camp, banquier à Lyon. Il y a quelquefois des curieux qu'il faut dérouter.

Mille tendres respects à M. votre frère comme à vous; le tout pour ma vie.

### 444. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 juin.

Mes divins anges, j'attends les *roués*, afin que mon petit ex-jésuite leur donne le coup de grâce. On me mande que Le Kain veut son congé; je ne sais si c'est tout de bon. Pour mademoiselle Clairon, il paraît décidé qu'elle donne la préférence à M. Tronchin sur M. le maréchal de Richelieu; et, malgré les défenses sévères du docteur, elle daignera peut-être étaler ses talents sur notre théâtre de marionnettes, que maman Denis a fait réédifier presque malgré moi. Il paraît

que la philosophie est si mal accueillie à présent qu'il faut se réduire à avoir du plaisir.

Vous m'avez envoyé une lettre de M. de Chabanon; permettez que je vous adresse la réponse.

Pardonnez à ce billet écourté; mes yeux souffrent beaucoup. Je me mets toujours à l'ombre de vos ailes et des montagnes de la Suisse.

### 445. — A M. DAMILAVILLE.

A Genève, 12 juillet.

Je ne vous écris qu'un mot, mon cher philosophe, parce que je me flatte que vous pourrez être parti pour Genève, quand ma lettre sera arrivée à Paris. Mais, si vous y êtes encore, je vous prie de vouloir bien faire cacheter la lettre ci-jointe; c'est une réponse que je fais à M. Thieriot : il change si souvent de logis que je ne sais plus sa demeure. Je soupçonne pourtant qu'il est gîté encore auprès de l'Arsenal. Je prends, à tout hasard, la précaution de mettre sur l'enveloppe que votre commis ou votre secrétaire peut l'ouvrir, en cas que vous soyez parti, et je le prie de faire parvenir, par la petite poste, à M. Thieriot la lettre qui est pour lui.

Je vous attends, mon cher ami, avec une belle impatience; nous verrons si le voyage adoucira vos amygdales. Il y a bien des choses dans ce monde qui n'adoucissent pas l'humeur. J'aurai du moins la consolation avec vous d'en parler; vous savez que c'est presque la seule qui reste. Je vous embrasse, et je vous attends.

### 446. — A M. D'ALEMBERT.

28 juillet.

Si cette lettre vous trouve encore à Paris, mon cher ami, je vous apprends qu'un gros paquet, contenant des pièces essentielles pour les Sirven, que j'envoyais à M. Élie de Beaumont sous l'enveloppe de M. d'Argental, revêtue encore de celle de M. le duc de Praslin, a été décacheté à la poste; et je ne sais si on l'a rendu à M. de Beaumont avec la taxe énorme de Genève, ou si on l'a retenu, ou si M. d'Argental a été vexé des frais du port. J'ai toujours recours à vous dans mes détresses. Vous verrez sans doute M. d'Argental et M. de Beaumont, avant de faire ce voyage qui fait mon espérance la plus flatteuse. J'ose vous supplier de rendre à l'un et à l'autre les frais que cette vexation aura pu lui coûter.

Je suis bien plus en peine de l'affaire cruelle que plusieurs avocats ont suscitée à M. de Beaumont. Je ne connais guère d'injustice plus punissable. Ah! mon cher ami, de combien d'injustices nous parlerons, quand j'aurai l'honneur de vous voir! N'oubliez pas, je vous prie, de voir Archimède, qui sans doute vous chargera d'un petit mot pour moi.

Nous avons demain mademoiselle Clairon; mais vous savez si je préfère la philosophie à la déclamation la plus parfaite. Vous savez avec quelle impatience je vous attends. Je suis bien malade; je ne veux de confesseur que vous. — V.

## 447. — A M. BEAUMONT-JACOB,

BANQUIER A GENÈVE.

A Ferney, 3 auguste.

J'ai, monsieur, des lettres de change pour le payement d'août, chez MM. Couderc et Passavant, à Lyon. Je m'adresse à vous pour savoir si vous voudrez avoir la bonté de vous en charger, et s'il convient à vos affaires d'en garder une somme de trente mille livres, en me faisant toucher le reste à votre loisir

J'ai encore à vous demander s'il vous conviendrait de me faire toucher, tous les mois, trois mille livres de France, que M. de Laleu, secrétaire du roi, notaire à Paris, payerait au commencement de chaque mois à vos correspondants, sur votre ordre. Peut-être ne serait-il pas inutile que nous parlassions ensemble de toutes ces petites affaires. Mais ma santé, qui est fort mauvaise, ne me permet pas d'aller à Genève. Il vous serait bien plus aisé à vous, monsieur, qui vous portez bien, de me faire l'honneur de venir à Ferney.

J'ai celui d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE,
Gentilhomme ordinaire du roi.

## 448. — A M. ÉLIE DE BEAUMONT.

13 août.

J'apprends la justice qu'on a rendue à celui qui éclaire la justice et qui la fait rendre. Je partage ce triomphe avec tous les honnêtes gens de Paris. Je m'in-

téresse autant qu'eux au rétablissement de madame de Beaumont.

Sirven se met aux pieds du protecteur de l'innocence opprimée, avec la pancarte ci-jointe, et attendra sa commodité.

449. — A M. BEAUMONT-JACOB.

A Ferney, 20 auguste.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous envoyer les cinq lettres de change ci-jointes, sur Paris et Lyon, pour la somme de six mille cinq cents livres, sauf erreur. Je vous supplie de m'en faire compter l'argent, quand elles auront été payées. Vous obligerez sensiblement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

450. — AU MÊME.

A Ferney, 21 auguste.

Je suis, monsieur, très-sensible à vos bontés; mais je ne veux point en abuser, et je ne prétends recevoir mes six mille cinq cents livres que quand elles auront été payées. Le temps est court, j'attendrai très-volontiers. Vous me ferez plaisir de vouloir bien m'avertir quand ces lettres de change auront été acquittées.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous les sentiments que je vous dois, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

451. — A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 22 auguste.

Sentez, monsieur, combien je suis à plaindre de

n'avoir pas l'honneur d'accompagner M. le duc de La Rochefoucault. C'est un jeune homme digne de son grand nom et digne de vous voir. Il aura un bonheur que j'ai désiré depuis longtemps. Il va partir, et je n'ai que le temps de vous assurer de mon respect.

### 452. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 août.

Mes divins anges, je viens encore de recevoir plusieurs paquets contresignés Laverdy, Choiseul, Saint-Florentin. Tous les paquets adressés directement à moi de la part de ceux qui ont droit de contreseing me sont rendus, et l'ont été sans difficulté; on n'en fait que lorsque ces paquets sont adressés à quelqu'un pour une autre personne. C'est pour avoir pris trop de précautions, c'est pour m'être fait adresser l'ouvrage du jeune homme[1] sous le nom de Camp, et pour avoir fait mettre une seconde enveloppe : *A Wagnière, à Genève, chez un marchand*, que ce paquet fut taxé; c'est pour avoir envoyé ce même ouvrage de Genève, à votre nom sous celui de M. le duc de Praslin, qu'il a été taxé encore. Si je l'avais envoyé tout ouvert à M. le duc de Praslin, en le priant de vous le remettre, il aurait certainement joui d'une pleine franchise. M. le duc de Praslin pourrait donc très-aisément m'envoyer cet ouvrage, et même avec un mot de sa main, étant très-permis à un ministre de lire de mauvais vers et de me les renvoyer.

J'avais été extrêmement effarouché de l'aventure de

[1] *Le Triumvirat.*

la demi-feuille[1]; mais il n'y a qu'à ne plus écrire de ces demi-feuilles et à continuer la correspondance comme à l'ordinaire, en observant seulement que les gros paquets, comme l'ouvrage en question que M. le duc de Praslin me renverrait directement, ne fussent pas sous une autre enveloppe que la sienne.

J'envoie donc ce présent mémoire à M. de Courteilles pour premier essai, et surtout je vous demande très-humblement pardon de ces détails et de ces embarras, tristes fruits d'une éternelle absence. Je devais vous envoyer aujourd'hui des vers que j'ai faits pour mademoiselle Clairon[2]; mais comme Gabriel Cramer, toujours extrêmement attentif, ne m'en a donné aucun exemplaire, et que mademoiselle Clairon, qui vient de partir, s'est saisie à mon insu de ceux qui sortaient tout mouillés de la presse, vous ne les aurez que par la prochaine poste. Je les ai faits avec beaucoup de soin; ils n'en sont peut-être pas meilleurs.

Je vous ai supplié de m'obtenir du dépôt des affaires étrangères un éclaircissement sur les secrétaires d'ambassade, et surtout sur celle de Venise; je vous réitère ma très-humble prière.

Je crois, ou du moins on croit ici, que Montpéroux, résident à Genève, n'a pas longtemps à vivre; il est attaqué d'une jaunisse à la suite d'une apoplexie. Il y a un M. Astier, commissaire de marine en Hollande; c'est un philosophe, et de plus un homme très-sage et très-aimable. Si M. de Montpéroux succombait, si vous

[1] Lettre égarée à la poste, dont il a été question dans celle du 29 mai.

[2] V. *Œuvres complètes*, t. XIII.

protégiez M. Astier, M. le duc de Praslin ne pourrait faire un meilleur choix.

J'avoue qu'il me serait dur de me transplanter à mon âge; mais il le faudrait bien, si on me chicanait : vos bontés me rassurent.

Permettez que j'insère ici ce petit mot pour Le Kain [1].

### 453. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Genève, 30 août.

J'ai déjà eu l'honneur de mander à mon héros des nouvelles de mademoiselle Clairon. Je crois lui avoir dit qu'elle avait désobéi à Tronchin, en jouant sur mon petit théâtre de marionnettes les rôles d'Électre et d'Aménaïde. Je lui répète que jamais ni Baron, ni mademoiselle Lecouvreur n'ont approché d'elle. Mais je peux vous assurer que je ne suis point coupable de sa désobéissance à la médecine. Ce que j'avais prévu, et voulu empêcher, est arrivé; il lui a pris une perte de sang affreuse; il lui a fallu du temps pour se remettre.

Elle est partie pour la Provence dans un carrosse où elle est couchée. Tronchin lui a dit que, si elle remontait sur le théâtre, il ne répondait pas de sa vie, et qu'il ne se mêlerait jamais de sa santé. Elle a répondu que, quand le roi daignerait vouloir l'entendre, elle serait, comme ses autres sujets, prête à hasarder sa vie pour lui plaire; mais que partout ailleurs, elle serait très-docile aux ordonnances de Tronchin.

Nous sommes ici une troupe de malades dont j'ai l'honneur d'être le doyen, et qui, malgré notre obéis-

[1] V. *Œuvres complètes*, t. LXII.

sance aux oracles d'Esculape, ne nous en portons pas mieux. Madame la comtesse d'Harcourt est dans son lit depuis quatre ans. J'ai un parent, âgé de vingt-quatre ans, devenu paralytique pour le reste de sa vie. Pour moi, je partage mes misères entre Genève et cette petite maison où je vous ai fait ma cour. Il y a des jours où je suis aveugle; il y en a d'autres où mes yeux me rendent quelque service, et je saisis ces moments-là pour vous renouveler l'attachement le plus respectueux et le plus tendre qu'on puisse avoir pour vous.

J'ai toujours eu envie de vous demander si vous aviez lu les Lettres de Henri IV à Corisandre, qui sont imprimées dans l'*Essai sur l'histoire générale* et placées mal à propos après le chapitre de Louis XIII. Elles sont curieuses, et méritent votre attention.

Conservez-moi, monseigneur, des bontés qui font le charme de ma vie.

*P. S.* Voici la rapsodie qu'on a faite pour mademoiselle Clairon.

### 454. — A M. BEAUMONT-JACOB.

A Ferney, 31 auguste.

J'ai été un peu malade, monsieur, et je n'ai pu avoir l'honneur de vous remercier des offres obligeantes que vous voulez bien me faire. Je vous supplie de donner à M. Gabriel Cramer l'argent de mes lettres de change. Il doit arriver de Bâle par la messagerie un groupe à mon adresse. Je vous supplie de vouloir bien le faire retirer chez M. Astruc, directeur du coche de Suisse. J'en ferai l'emploi que vous jugerez le plus convenable.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

455. — AU MÊME.

A Ferney, 3 septembre.

Je prends la liberté, monsieur, d'être très-fâché contre vous; M. Bernouilli a dîné à Saconex, au lieu de me faire l'honneur de dîner chez moi. Cela n'est pas bien; il doit savoir combien je respecte son nom.

J'accepte, monsieur, la proposition que vous me faites. Vous pouvez garder quinze mille livres, et à l'égard des dix louis légers, vous pouvez me les envoyer avec l'appoint, jusqu'à concurrence de deux cent quatre-vingt-onze livres à votre loisir; et les quinze mille livres net vous resteront aux conditions que vous proposez. Quand j'aurai besoin d'argent, je vous en demanderai.

J'ai l'honneur d'être bien sincèrement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

456. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

Je crois à présent l'un de mes anges gardiens quitte de tous les tristes devoirs que la perte de l'Infant [1] a exigés de lui. Je le supplie de vouloir bien faire donner cette lettre à Lekain; en la lisant, vous me trouverez bien curieux.

On m'a dit que la santé de M. le duc de Praslin

[1] Dom Philippe, duc de Parme, frère du roi d'Espagne, venait de mourir.

n'était pas bonne et qu'il parlait de se retirer. Je souhaite passionnément qu'il se porte bien, et qu'il demeure en place; et je le souhaite très-indépendamment des dîmes que la sainte Église dispute à Genève et à moi. Quand il aura nommé un résident à Genève, je vous prie d'avoir la bonté de m'en instruire[1].

J'attends toujours vos instructions et votre paquet pour le communiquer au petit ex-Jésuite, et je me mets au bout des ailes de mes anges.

### 457. — A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Ferney, 20 septembre.

Vous auriez bien dû, monsieur, venir passer vos trois mois de retraite chez moi; vous m'auriez consolé de ma vieillesse et de mes souffrances, et j'aurais fait mon possible pour vous consoler de vos chagrins. Mais vous avez trouvé dans vous-même, dans votre philosophie, dans votre goût pour la littérature, des ressources plus sûres qu'on ne pourrait vous en présenter. Le sujet de votre peine n'était d'ailleurs qu'un malheur très-commun aux gens heureux, et c'est un malheur que vous avez peut-être déjà réparé. Ceux qui perdent ont possédé. Pour moi, il y a longtemps que j'ai le malheur de n'avoir rien à perdre.

Je n'ai jamais reçu les traductions de M. Cesarotti; mais son nom m'est fort connu, et je sais que c'est un homme digne de votre amitié. Si vous voulez bien, monsieur, l'assurer de ma respectueuse estime, lorsque vous lui écrirez, ce sera une nouvelle obligation

[1] Le ministre nomma un autre ami de Voltaire, M. Hennin, mort en 1807.

que je vous aurai. Vous savez combien je vous suis tendrement attaché pour le reste de ma vie.

458. — A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

20 septembre.

Vous ne faites que de bonnes actions, monsieur, vous protégez l'innocence des Calas contre un scélérat; et vous mariez mademoiselle votre fille à un bon gentilhomme. J'espère que vous aurez des petits-fils qui seront bons serviteurs du roi, et bons philosophes comme vous. C'est bien dommage que nos terres soient si loin des vôtres : nous vous donnerions la comédie pour les noces. Permettez-moi de présenter mes respects à madame votre femme et à monsieur votre frère. Tout ce qui a eu le bonheur de vous voir à Ferney, vous fait les plus tendres compliments.

459. — A M. LE PROCUREUR GÉNÉRAL DU PARLEMENT DE TOULOUSE.

24 septembre.

Ayant écrit au juge des Sirven, nommé par vous, une lettre dans laquelle il a fallu que votre nom se trouvât, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous en envoyer copie, ainsi que du billet que j'écris à Sirven; et, si le juge subalterne n'ose pas faire rendre ce billet à un accusé qui est en prison, c'est à vous, monsieur, que je dois avoir recours, et je vous conjure de vouloir bien ordonner que ce billet lui soit rendu pour consoler et encourager un innocent très-malheureux, que l'horreur de la prison et la longueur des formes peuvent jeter dans le désespoir.

Je n'ai aucune recommandation auprès de vous; mais votre équité me suffit.

Je ne prendrai point la liberté de vous parler du fond de l'affaire; vous la connaissez mieux que moi, et je ne pourrais que répéter ce que j'ai dit dans ma lettre à M. Astruc[1]. Permettez-moi seulement de vous assurer que si mon âge et ma santé me permettaient d'aller à Toulouse, je viendrais implorer vos bontés pour Sirven; et je présume que je les obtiendrais d'un cœur aussi juste et aussi généreux que le vôtre.

J'ai l'honneur d'être avec bien du respect, etc.

### 460. — A M. LECLERC DE MONTMERCY.

4 octobre.

Mon philosophe voyageur, monsieur, vous dira combien je suis touché de la sensibilité que vous ne cessez de me témoigner. Il part bientôt, il mettra ma lettre à la poste en chemin, ou il vous la fera tenir à son arrivée à Paris. Il m'excusera auprès de vous d'avoir resté aussi longtemps sans vous répondre. Vous excuserez ma vieillesse et ma langueur dont il a été témoin. Il pourra vous dire aussi que je ne suis pas de ces vieillards qui, ne pouvant avoir de plaisir, ne veulent pas qu'on en ait chez eux. Je ne digère point; mais je veux que les autres fassent bonne chère. Je ne joue plus la comédie; mais je veux qu'on la joue; enfin je veux qu'on fasse tout ce que je ne fais pas.

J'aurais voulu que vous eussiez pu venir avec M. Damilaville; et quand votre loisir vous le permettra, vous

[1] Médecin distingué, mort en 1766.

me ferez un grand plaisir de venir philosopher avec moi. Nous prendrions tous les arrangements nécessaires pour votre voyage. J'espère que je serai bientôt quitte des maçons qui bouleversent toute ma petite retraite.

Ne doutez pas, monsieur, de l'estime *et de l'amitié* (*ce mot sacramentel ne doit pas être oublié*) *que vous avez inspirées à votre très-humble et très-obéissant serviteur*[1].

### 461. — A M. DAMILAVILLE.

2 décembre.

Je ne puis cette fois-ci, mon cher frère, vous dire autre chose, sinon que je suis fort languissant; que je vous souhaite la santé la plus ferme, et à Bigex[2] la main la plus prompte. Mon capucin vous seconde. Protégez-moi toujours auprès de Briasson[3].

Voici une petite lettre pour frère Protagoras[4]; je suis toujours en peine du paquet du sieur Boursier.

Si j'avais l'amour-propre d'un auteur, je serais un peu fâché que Le Kain ait fait imprimer *Adélaïde*, avec quelques vers qui n'ont pas le sens commun, et qu'on a jugé à propos d'y insérer, pour faire ce que les comédiens appellent des coupures.

Buvez avec les sages à la santé du solitaire, qui vous aimera jusqu'au dernier moment de sa vie.

[1] Les mots soulignés sont de sa main.

[2] Pseudonyme de Voltaire.

[3] Libraire de Paris.

[4] D'Alembert.

## 462. — A M. BEAUMONT-JACOB.

A Ferney, 14 décembre.

J'ai l'honneur de vous renvoyer, monsieur, la liste de la loterie que vous avez eu la bonté de me prêter.

Je vous supplierai de vouloir bien, à votre loisir, mander à vos correspondants de Paris, de faire porter chez M. de La Borde, banquier du roi, mes trente-six billets de loterie, y compris les billets qui ont gagné les lots. M. de La Borde aura la bonté de joindre cette petite parcelle aux billets dont il a bien voulu se charger pour moi, et la petite masse sera réunie à la grande. Quand cette opération sera faite, je serais bien aise que vous voulussiez me faire savoir ce qui vous restera entre les mains.

J'aurais une autre affaire à vous proposer; vous verrez, monsieur, si elle convient à vos arrangements.

Il s'agit de savoir si vous pourriez, à commencer au 1er de janvier, me faire toucher, tous les trois mois, un argent assez considérable que doit me payer un négociant nommé M. Sahler; il n'a pas toujours son argent prêt à l'échéance. Je consentirais à payer un demi pour cent par mois pour votre escompte; mais je voudrais que le change fût toujours au pair; ce qui reviendrait au même pour vous, attendu que M. Sahler vous payerait en espèces.

Il restera à savoir si vous pouvez vous dégarnir, tous les trois mois, d'une somme d'environ quinze mille livres. J'écrirai à M. Sahler suivant votre réponse.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments qui vous sont dus, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 463. — AU MÊME.

A Ferney, 16 décembre.

Je vous envoie, monsieur, le double de votre compte signé de moi. Il n'est pas possible que M. Sahler, ou un autre négociant, vous donne un demi pour cent de commission, outre un demi pour cent d'escompte. Cela ferait douze pour cent par an; ce qui serait exorbitant et ruineux pour lui.

S'il vous convient, monsieur, qu'on stipule que vous serez toujours payé au bout de trois mois, cela vous fera par an une somme assez honnête. On pourra bien demander qu'il soit permis de vous payer quelquefois au bout de deux mois; mais je crois que cela sera très-rare. M. Sahler est, je crois, un négociant de Montbelliard, associé du trésorier du comté de Montbelliard et dépendances. Je crois que son principal négoce consiste dans les forges de Montbelliard, et des terres de Franche-Comté. Voilà tout ce que je peux vous en dire pour le présent. Je lui ai écrit. J'attendrai sa réponse, et je serai toujours prêt à vous marquer, monsieur, les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

### 464. — AU MÊME.

A Ferney, 31 décembre.

M. de La Borde, banquier du roi, me mande du 25, monsieur, que les 36 billets ne lui ont pas été remis par MM. Necker et Thélusson, suivant vos ordres et suivant la prière que je leur en avais faite. Je suppose

que cette affaire est actuellement consommée. En tout cas, je vous prie de les en faire souvenir par cet ordinaire.

M. Jean Maire, trésorier de Montbelliard et terres adjacentes, est prêt à donner un demi pour cent par mois, tous les trois mois, pour l'argent que vous avancerez, vous ou un autre banquier à Genève, le change toujours au pair, sans aucun autre frais. Mandez-moi votre dernière résolution. Il n'y aura rien d'ailleurs à payer pour moi, ni comptes à faire; tous mes petits déboursés, pour ce que j'achète à Genève, sont faits par M. Souchay, négociant, depuis longtemps, et je ne peux lui ôter ce petit travail, qu'il ne fait que par amitié pour moi.

Je vous souhaite la bonne année. J'ai l'honneur d'être bien sincèrement, monsieur, votre très-humble serviteur.

*N. B.* Ne sachant pas la demeure de MM. Necker et Thélusson, j'ai mis simplement *à Paris*. Je vous supplie de les en instruire, et de les prier de retirer la lettre qui est, je crois, du 18. Ils me feraient beaucoup de plaisir de faire donner mes 36 billets à M. de La Borde le plus tôt qu'ils pourront.

# SUPPLÉMENT

---

## A MADAME DE BERNIERES.

... 1719.

Je partis de chez vous vendredi, j'arrivai à Maisons samedi matin, je viens d'en partir aujourd'hui lundi à quatre heures du matin, j'ai lu à dix heures *Mariamne* à nos seigneurs les comédiens du roi, qui en ont été assez édifiés. Je pars pour Villars après cette lecture, et je n'ai que le temps de vous assurer qu'il n'est pas possible d'aimer sa maîtresse autant que je vous aime. Au retour de Villars, je reviens chez vous pour n'en partir qu'avec vous.

Respect et tendresse à madame votre sœur, à M. de Lezeau, à M. de Brezolle, etc.

## A M. THIERIOT.

Au Bruel, 13 novembre 1720.

Je n'entends parler ni de vous ni de M. de Fargis; peut-être m'avez vous écrit à Sully, où je ne suis plus. Je n'attends qu'une de vos lettres pour retourner à Paris. Écrivez-moi donc au Bruel chez M. le duc de la Feuillade par Orléans, sitôt la présente reçue. S'il y a quelque nouvelle à Paris, faites m'en part. Je grille de

vous revoir dans cette bonne santé dont vous me parlez. Comme la ressemblance de nos tempéraments est parfaite, je me porte aussi bien que vous. Je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'estomac, car j'ai eu une indigestion.

### AU MÊME.

CHEZ M. HERAULT, AU BOUT DU QUAI DES ORFÈVRES, VIS-A-VIS LE CHEVAL DE BRONZE.

A Marimont, ce 27... 1722.

Chemin faisant, mon cher ami, je vous remercie de vos soins, de vos réflexions et surtout de votre tendre amitié. Je serai samedi à Paris. Je me flatte de souper avec vous. Souvenez-vous, je vous en prie, que je vous ai prié de vous informer si on était à Saint-Firmin. Si Gaudin m'achète un cheval, j'ai une selle. J'ai peur d'arriver avec une selle sans trouver de cheval. Je ferai comme Chapelle, qui prenait des bottes pour aller par le coche.

### AU MÊME.

A Cambrai, 10 septembre.

Je ne sais si je vous ai bien donné mon adresse, c'est à Bruxelles, chez madame de Rupelmonde.

Je suis dans le moment à Cambrai où je suis reçu beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été à Paris. Si cela continue, j'abandonnerai ma patrie assurément, à moins que vous ne me promettiez de m'aimer toujours. S'il y a des nouvelles, écrivez-m'en bien vite, et faites un peu venir qui vous savez avec des menottes.

## * A M. CAMBIAGUE, A LONDRES[1].

1723.

Les bontés dont vous m'honorez, monsieur, sont plus d'une fois parvenues jusqu'à moi. Souffrez que je saisisse l'occasion de vous en marquer ma très-humble reconnaissance. Ce sera peut-être diminuer la bonne opinion que vous avez de moi que de vous présenter ma *Mariamne*. Ne regardez point l'hommage, mais le zèle avec lequel je vous l'offre, et que l'envie de vous plaire me tienne lieu de quelque mérite auprès de vous. Je voudrais avoir incessamment l'honneur de vous envoyer un ouvrage plus important, dont la faible esquisse qui en a paru dans le monde a déjà trouvé grâce devant vous. C'est le poëme de *Henri le Grand*. Vous le trouverez, monsieur, bien différent de cet échantillon qui en a couru malgré moi. Le poëme est en dix chants, et il y a plus de mille vers différents de ceux que vous avez vus.

J'ai fait graver des estampes qui sont autant de chefs-d'œuvre de nos meilleurs maîtres, et qui doivent embellir l'édition que je prépare; mais je suis encore fort incertain sur le lieu où je la ferai paraître.

[1] On doit cette lettre à un savant distingué, M. Gaullieur, professeur de philosophie à Genève, qui l'a fait précéder d'une note intéressante :

« Isaac Cambiague, seigneur de Martheray, était issu des Cambiago « de Crémone, réfugiés à Genève dès le seizième siècle pour cause de « religion. Cet Isaac Cambiague, qui a joué un rôle politique assez « important dans la république génevoise, qui fut appelé à la repré- « senter en France et ailleurs dans des occasions difficiles, était connu « aussi par son opulence et par son goût très-vif pour les arts et les « lettres. Il est mort en 1728. »

La seule chose dont je suis sûr, c'est que ce ne sera pas en France. J'ai trop recommandé dans mon poëme l'esprit de paix et de tolérance en matière de religion, j'ai trop dit de vérités à la cour de Rome, j'ai répandu trop peu de fiel contre les réformés, pour espérer qu'on me permette d'imprimer dans ma patrie ce poëme composé à la louange du plus grand roi que ma patrie ait jamais eu.

C'est une chose bien étrange que mon ouvrage, qui dans le fond est un éloge de la religion catholique, ne puisse être imprimé dans les États du roi très-chrétien, du petit-fils d'Henri IV, et que ceux que nous appelons ici *hérétiques* en souffrent l'impression chez eux. J'ai dit du mal d'eux, et ils me le pardonnent; mais les catholiques ne me pardonnent pas de n'en avoir point assez dit. Je ne sais si mon édition se fera à Londres, à Amsterdam ou à Genève. Mon admiration pour la sagesse du gouvernement de cette dernière ville, et surtout pour la manière dont la réforme y fut établie, me font pencher de ce côté. Ce sera dans ce pays que je ferai imprimer un poëme fait pour un héros qui quitta Genève malgré lui et qui l'aima toujours. Que je serais charmé, monsieur, de pouvoir y passer quelque temps auprès de vous et d'y profiter de votre conversation!

Je suis avec respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. A. de Voltaire.

## A M. THIERIOT.

A Forges, ce 2 juillet.

Les eaux de Forges enivrent. Je viens d'écrire une

lettre à madame de Bernières, et il ne me reste que la force de vous dire que je vous verrai vendredi avec le plus grand plaisir du monde et que je vous parlerai très au long de toutes les choses dont je ne peux vous rendre compte à présent. La tête me tourne, mon cher ami, et je ne me reconnais qu'à la tendre amitié que j'ai pour vous, que toutes les eaux du monde ne peuvent altérer.

### A MADAME DE BERNIÈRES.

août.

Comme je vous ai mandé la maladie du cardinal[1], il est juste que je vous mande sa mort. Il a rendu son âme à Dieu ce mardi sur les quatre heures. M. le duc de Richelieu vient de partir pour Richelieu. Je voudrais bien en avoir fait autant pour La Rivière-Bourdet.

Ce mardi à minuit.

*P. S.* Vous voulez donner le mari de mademoiselle Dufresne pour sous-secrétaire à notre ami[2]. Pour cela, il faudrait avoir la bonté de m'envoyer de son écriture : si elle n'est pas très-belle, il ne faut pas qu'il y pense; car en tout il nous faut du plus beau et du meilleur. Les appointements ne seront pas pourtant considérables; cela ne passera pas quatre cents francs. Il faudra même que je m'en mêle pour les faire monter jusque-là. C'est à lui à prendre incessamment son parti; il aura la préférence, parce qu'il est présenté de votre main.

[1] Le cardinal Dubois, mort le 10 août 1723.

[2] Le duc de Richelieu, nommé ambassadeur à Vienne.

## A M. THIERIOT.

A LA RIVIERE-BOURDET, A ROUEN.

Paris, le.... 1723.

Je viens d'écrire une grande lettre à madame de Bernières, et vous n'en aurez qu'une petite, parce que le souper vient de sonner. Les nouvelles sont dans la lettre à madame de Bernières; ainsi je n'ai rien à vous mander, sinon que je vous aime de tout mon cœur; quand je vous écrirais quatre pages, toute ma lettre ne voudrait dire autre chose. Adieu, monsieur l'éditeur; ayez bien soin de mon enfant que je vous ai remis entre les mains, et prenez garde qu'il soit proprement habillé. Je n'aspire qu'à venir vous retrouver; ce sera bientôt assurément.

## AU MÊME.

1724.

Comme je vous écrivis hier avec beaucoup de précipitation, j'oubliai de vous demander le nom et la demeure de ce petit copiste qui transcrivit *Mariamne* l'année passée. Je veux le donner à M. de Richelieu; il copiera à Vienne les ouvrages utiles que vous y ferez, qui vaudront mieux que les occupations frivoles dont j'ai fait mon capital.

Je vous demandai il y a quelque temps ce qu'est devenue la réponse de Jurieu à Maimbourg sur le calvinisme. (3 vol. in-4°.) Vous ne m'avez point fait de réponse sur cela. Songez qu'il faut de l'exactitude à un secrétaire d'ambassade

### AU MÊME.

CHEZ MADAME DE BERNIÈRES, RUE DE BEAUNE.

*(De la Bastille)* avril 1726.

J'ai été accoutumé à tous les malheurs, mais pas encore à celui d'être abandonné de vous entièrement. Madame de Bernières, madame Du Deffand, M. le chevalier Des-Alleurs devraient bien me venir voir. Il n'y a qu'à demander permission à M. Héraut, ou à M. de Maurepas.

### A MADAME DE BERNIÈRES.

avril 1726

On doit me conduire demain ou après demain de la Bastille droit à Calais[1]. Pouvez-vous, madame, avoir la bonté de me prêter votre chaise de poste? Celui qui m'aura conduit vous la ramènerait. Demain mercredi, ceux qui voudront me venir voir, peuvent entrer librement. Je me flatte que j'aurai l'occasion de vous assurer encore une fois en ma vie de mon véritable et respectueux attachement.

Venez, je vous en prie, avec madame Du Deffant; je compte aussi que je verrai notre ami Thieriot.

### A MADAME DE FERRIOL.

Calais, 6 mai.

N'auriez-vous point, madame, quelques ordres à me donner pour monsieur ou pour madame de B*** ? J'attends à Calais que vous daigniez me charger de quelques commissions. Je suis ici chez M. Dunoquet, et je sens bien à la réception qu'il me fait, qu'il croit

[1] Il est sorti de la Bastille le 2 mai.

que vous m'honorez d'un peu d'amitié. La première chose que je fais dans ce pays-ci, est de vous écrire. C'est un devoir dont mon cœur s'acquitte. Vos bontés pour moi sont aussi grandes que mes malheurs et sont bien plus vivement ressenties. Vous avez toujours été constante dans la bienveillance que je vous ai vue pour moi, et je vous assure que vous êtes ce que je regrette le plus en France. Si j'avais pu vivre selon mon choix, j'aurais assurément passé ma vie dans votre cour; mais ma destinée est d'être malheureux et par conséquent loin de vous. Permettez-moi de saluer et d'embrasser M. de Pont-de-Vesle et M. d'Argental. Ayez la bonté d'assurer madame de Tencin [1], qu'une de mes plus grandes peines, à la Bastille, a été de savoir qu'elle y fut. Nous étions comme Pyrame et Thisbé : il n'y avait qu'un mur qui nous séparât, mais nous ne nous baisions point par la fente de la cloison. Et vous, la nymphe de Circassie [2], et surtout celle de M. Dunoquet, dont vous avez rendu la femme jalouse, je vous jure que s'il y avait seulement en France trois personnes comme vous, je me pendrais de désespoir d'en sortir. Si vous voulez mettre le comble aux consolations que je reçois dans mon malheur, faites-moi l'honneur de me donner de vos nouvelles et de m'envoyer vos ordres.

### A M. THIERIOT.

(POUR LE PORTRAIT DE MADEMOISELLE LECOUVREUR.)

Seule de la nature elle a su le langage;
Elle embellit son art, elle en changea les lois;

[1] Sœur de madame de Ferriol. — [2] Mademoiselle Aïssé, que M. de Ferriol avait achetée encore enfant à Constantinople.

L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage;
L'amour fut dans ses yeux et parla par sa voix[1].

Cette leçon est, je crois, meilleure que la première. Faites donc vite graver cela; car je le changerais. Adieu. Je suis bien rarement content des vers des autres et des miens.— Ce jeudi soir.

*P. S.* Comment est-ce donc qu'on a imprimé ma lettre à l'abbé Dubos? J'en suis très-mortifié. Il est dur d'être toujours un homme public. —Je vous embrasse.

## A M. DE FORMONT.

Paris, 21 novembre 1731.

Il y a quelques jours que je suis à Paris, mon cher monsieur. Je fis partir hier par le coche de Rouen un paquet contenant quatre exemplaires de l'*Histoire de Charles XII :* un pour vous, un pour M. de Cideville, un pour M. le premier président[2], et un pour son secrétaire[3]. Voilà les premiers volumes qui voient le jour. Il est bien juste que vous ayez les premiers, et jamais assurément on n'en a présenté de meilleur cœur. On m'a parlé d'une lettre charmante que vous avez écrite à mademoiselle de Launai. Vous en êtes bien capable; mais M. Thieriot prétend que vous allez faire quelque chose de bien mieux, que vous viendrez bientôt à Paris. Venez-y donc, aimable philosophe, et retournons à Rouen ensemble.

[1] V. *Œuv. comp.*, t. XIV.
[2] Camus de Pont-Carré, mort en 1767.
[3] Des Forges.

Vous verrez *Éryphile* bien changée. M. de Cideville m'a déjà mandé que vous aviez approuvé les premiers changements que j'y avais faits : cela m'a bien encouragé. Vous m'avez rendu plus attentif et plus sévère, à mesure que vous avez goûté mes corrections. Malheur à tout ouvrage

. . . *Quod* non multa litura coercuit! . . .

J'ai bien envie de vous montrer le tout comme il est à présent.

J'ai aussi à vous consulter sur la manière dont je dois finir mon *Essai sur le poëme épique*, et mes *Lettres sur les Anglais*. Je n'ai jamais eu tant besoin de vous, et, indépendamment de cela, je voudrais passer ma vie dans les douceurs de votre commerce. Depuis que je vous ai vu, vous m'êtes devenu nécessaire.

Si vous venez à Paris bientôt, vous verrez jouer un *Chevalier Bayard* d'Autreau[1], une *Érigone*[2] de La Grange, et enfin *Éryphile* qui passera la dernière.

Vous savez peut-être que Fuzelier est en prison pour avoir fait une épigramme contre Boindin, Mallet et autres, dans laquelle le nom du Père Girard se trouve malheureusement. M. Gaufredi, avocat général au parlement d'Aix, en a été quitte à meilleur marché pour avoir donné des conclusions à mort contre ce même jésuite : il n'a perdu que sa pension.

1 Peintre et poëte, qui réussit médiocrement dans ces deux arts et mourut aux Incurables en 1745. Son *Port à l'anglais*, bouffonnerie assez spirituelle jouée en 1718, est la première pièce où l'on ait parlé français à la Comédie italienne.

2 Cette tragédie de l'auteur des *Philippiques* n'eut point de succès.

Adieu ! Voilà trop de nouvelles pour un philosophe comme vous et un paresseux comme moi.

### AU MÊME.

1732.

Vous m'avez écrit une lettre charmante. Je l'ai perdue pour m'en être vanté. Madame Du Deffand me l'a volée. Elle a raison de penser que tout ce qui est aimable et plein d'esprit est fait pour elle. Enfin, mon cher Formont, je vous renvoie *Éryphile* par Jore qui va l'imprimer. Soyez, je vous en prie, avec M. de Cideville, deux examinateurs sévères de l'auteur et de l'imprimeur. Je vous enverrai incessamment une épître à M. le comte de Clermont, que je ne ferai imprimer non plus qu'avec votre attache. La pièce d'*Éryphile* est un peu trop dans le goût grec ; mais vous trouverez, je crois, l'épître dans le goût français. Je n'ai pas un moment à moi. Adieu ; si vous avez quelques ordres à donner dans ce pays-ci, ne m'oubliez pas.

### A M. DE FORCALQUIER.

1732.

Je vous obéis, monsieur, trop heureux que vous daigniez employer quelques-uns de vos moments à lire ces bagatelles.

Il y a des superstitieux qui se plaindront peut-être de la liberté avec laquelle cela est écrit ; mais j'aurai le bonheur de vous plaire par le même endroit qui les révoltera. Je crains bien, en récompense, que ce qui plaira à un négociant anglais ou hollandais, ne déplaise un peu à un homme d'une ancienne maison

comme vous. Mais, heureusement pour moi, vous êtes si au-dessus de votre naissance que je suis tout rassuré.

Je vous demande en grâce de me renvoyer incessamment ce seul volume qui me reste et que je mets entre vos mains, comme dans celles de mon juge et de mon protecteur.

A M. L'ABBÉ ASSELIN,

PROVISEUR D'HARCOURT, RUE DE LA HARPE.

A Cirey, par Vassi

J'avais recommandé, monsieur, au petit de Lamare, de ne pas manquer de vous présenter de ma part un *Jules César*, et de vous remercier encore en mon nom de l'honneur que votre collége a fait à ma tragédie.

Je vois par le peu d'attention qu'il a eu à cette édition qu'il est très-capable d'avoir oublié son premier devoir; ainsi, à tout hasard, j'ai écrit pour qu'on vous présentât cet hommage que je vous dois.

Une des plus grandes fautes de Lamare dans cette édition a été d'omettre ce que je lui avais dicté expressément, touchant l'assassinat de César par Brutus son fils, et sur la manière dont on peut retrancher, si l'on veut, cet endroit. Il me paraît d'ailleurs que dans la lettre de M. Algarotti et dans celle qui est imprimée à la suite, il a laissé des choses qu'il devait assurément corriger.

Quoi qu'il en soit, j'apprends que l'abbé Desfontaines continue de me déchirer. C'est un chien poursuivi par le public, et qui se retourne, tantôt pour lécher et tantôt pour mordre. L'ingratitude est chez

lui aussi dominante que le mauvais goût. Ses mœurs et ses livres inspirent également le mépris et la haine. L'exécration générale dans laquelle est ce malheureux, ne me laisse pas soupçonner que vous ayez avec lui aucun commerce.

Je pourrai bien vous donner un jour une pièce encore sans femmes. Je serai le poëte d'*Harcourt;* mais je serai sûrement toujours votre ami. C'est un titre dont je me flatte pour la vie.

A M. THIERIOT.

Cir y, 23 juin 1738.

Mon cher ami, il y a bien une autre omission dans le manuscrit sur le livre de M. Dutot [1]. Voici ce que le copiste a oublié et qu'il faut restituer : *Ce que je dis du seigneur, je le dis du magistrat, de l'homme de lettres,* etc. *Le laboureur achète alors plus cher sa vaisselle d'étain, sa tasse d'argent, son lit, son linge. Enfin le chef de la nation est lui-même dans ce cas.*

Je vous prie de restituer ce petit passage. Si vous jugez cet écrit digne de l'impression, chargez-en *le Pour et Contre*, et que j'aie la satisfaction de voir votre nom et le mien unis, comme nos cœurs le sont depuis plus de vingt ans. — Vous devez être content du petit trait qui vous regarde dans la lettre à M. Maffei.

A M. L'ABBÉ LEBLANC, A PARIS [2].

A Cirey, ce 11 novembre.

Comme Anglais, comme auteur d'*Aben-saïd*, comme

[1] Auteur d'un *Traité des finances*. — V. *Œuv. comp.*, t. XXXVII.

[2] Il a publié des *Lettres sur l'Angleterre*, qu'il habita longtemps.

amateur des arts et de la vérité, comme ayant châtié l'abbé Desfontaines, vous avez, monsieur, mille droits à mon amitié et à mon estime. Je ne doute pas que vous n'ayez encore fortifié votre génie par l'étude d'une langue dans laquelle est écrit ce qu'on a jamais pensé de plus fort. Vous avez dû sentir votre âme plus libre et plus à l'aise à Londres; c'est là que la nature étale des beautés mâles qui ne doivent rien à l'art. Les grâces, l'exactitude, la douceur, la finesse sont plus le partage des Français.

Utraque poscit opem res et conjurat amicè.

Je crois qu'un Anglais qui a bien vu la France, et un Français qui a bien vu l'Angleterre, en valent mieux l'un et l'autre. Vous êtes fait, monsieur, pour joindre le mérite du pays d'où vous venez à celui de votre patrie. Comme vous me feriez un vrai plaisir de m'envoyer les étrivières rimées que vous avez données à ce misérable abbé Desfontaines, également haï et méprisé des Français et des Anglais!

C'est un esclave que son maître
Au front a sagement marqué;
A tous vous l'avez fait connaître.
On m'a dit que ce vilain prêtre
Est de vos traits bien plus piqué
Que du fouet jadis à Bicêtre
Sur son fessier large appliqué.

Je le crois bien; car il y a quelques ressources, après tout, pour les blessures de son derrière, et il n'y en a point contre une bonne épigramme de votre main. Si vous aviez fait quelque chose de nouveau et que vous

voulussiez l'envoyer à Cirey, je m'y intéresse presque autant que vous-même. J'aime les belles-lettres avec ardeur. Personne n'est plus en état que vous d'empêcher qu'elles ne tombent en France. Il ne m'appartient pas de vous exhorter à travailler; mais je peux au moins vous dire combien je souhaite de joindre de nouveaux applaudissements à ceux que je vous ai déjà donnés.

Je suis, avec bien de l'estime et de l'amitié, votre, etc.

### A M. LE CHANCELIER D'AGUESSEAU.

Cirey, 11 février 1739[1].

Je n'implore point vos bontés, monseigneur, pour son châtiment[2], mais pour ma justification.

Je vous supplie, monseigneur, de considérer que je ne suis point l'auteur du *Préservatif*, qu'il a été fait en partie sur une de mes lettres qui courut manuscrite en 1736, et que l'abbé d'Olivet montra même à Desfontaines pour l'engager à être sage. Je n'ai jamais fait de libelle; je cultive les lettres sans autre vue que celle de mériter votre suffrage et votre protection.

Pour l'abbé Desfontaines, il n'est connu que par le service que je lui rendis et par ses satires. M. d'Argental a encore entre les mains l'original d'une lettre qui prouve que l'abbé Desfontaines fit un libelle contre moi, dans le temps même qu'il était condamné à la chambre de l'Arsenal, pour la distribution d'une feuille scandaleuse, en 1736.

Vous savez, monseigneur, qu'il s'est joint en dernier lieu au sieur Rousseau, et qu'il a rempli son libelle de nouveaux vers satiriques de cet homme; vous

[1] V. *Œuv. comp.*, t. LIII. — [2] L'abbé Desfontaines.

savez à quel point ces vers sont méprisables de toutes façons.

Il ne m'appartient pas de vous en dire davantage; je soumets mes ressentiments à votre équité et à vos ordres.

Je suis avec un profond respect, monseigneur, etc.

### A M. THIERIOT.

15 décembre.

Voici encore, mon cher ami, un petit mot pour le prince royal sur une chose que vous aviez oubliée. Si vous trouvez que ce que je demande vous convienne et que la manière dont je le demande convienne aussi, envoyez la lettre; sinon, brûlez-la.

J'ai reçu *Dardanus*[1]; donnez à M. de Labruère ma réponse cachetée, si vous le voulez bien.

En voici une pour l'abbé Le Blanc.

Voici la réplique à l'abbé Trublet. *Judica me.*

Le père Mersenne doit me trouver excédant.

Dites vite et très-vite si je peux compter sur le S'Gravesande (deux volumes in-quarto). C'est mon pain quotidien, je ne peux m'en passer, et nous ne pouvons guère nous passer de vous ici. Envoyez-nous ce valet de chambre physicien de madame Dupin; l'autre nous a manqué.

### * A M. GRESSET.

Bruxelles, 28 mars 1740.

Vous êtes, monsieur, comme cet Atticus, qui était à

[1] Nouvel opéra de Labruère et de Rameau.

* Cette lettre est tirée de l'excellent *Essai sur la vie et les ouvrages de Gresset*, par M. de Cayrol.

la fois ami de César et de Pompée. Nous sommes ici deux citoyens du Parnasse[1] qui faisons la guerre civile et ne sommes, je crois, d'accord sur rien que sur la justice que nous vous rendons.

Je voudrais pouvoir répondre au présent dont vous m'àvez honoré, en vous envoyant la belle, mais très-incorrecte édition que les libraires d'Amsterdam viennent de faire de mes rêveries avec beaucoup de frais et encore plus d'ignorance. J'attends qu'ils aient corrigé leurs sottises, et que je n'aie plus à vous demander grâce que pour les miennes.

Je m'attendais bien que votre tragédie[2] marquerait, comme vos autres ouvrages, un génie neuf et tout entier à vous.

Je vois presque partout de ces infortunées,
A des pleurs éternels par l'auteur condamnées,
Avec leur confidente exhalant leurs douleurs,
Et, cinq actes entiers, répétant leurs malheurs,
Des absurdes tyrans brutaux dans leurs tendresses,
Des courtisans polis cajolant leurs maîtresses,
Un hymen proposé, fait, défait et conclu,
Cent lieux communs usés d'amour et de vertu :
Le tout en vers pillés, en couplets à la glace,
Cousus sans harmonie et récités sans grâce.

Vous avez un quatrième acte qui est bien court, mais qui paraît devoir faire au théâtre un effet admirable. Je vous avoue que je ne conçois pas pourquoi, dans votre préface, vous justifiez le meurtre de Volfax, « par la raison, dites-vous, qu'on aime à voir punir un « scélérat qu'on pourrait exécuter derrière les cou-

[1] J.-B. Rousseau, qui était aussi à Bruxelles.

[2] *Édouard*, représenté le 22 janvier 1740.

« lisses, tandis que celui d'un honnête homme qu'on « viendrait tuer sur le théâtre, ne serait pas toléré, et « qu'une action atroce, mise sous les yeux sans né- « cessité, ne serait qu'un artifice grossier qui révol- « terait. »

La véritable raison, à mon gré, du succès de votre coup de poignard, qui devient un grand coup de théâtre, c'est qu'il est nécessaire. Volfax surprend et va perdre les deux hommes à qui le spectateur s'intéresse le plus : il n'y a d'autre parti à prendre que de le tuer. Arundel ne fait que ce que chacun des auditeurs voudrait faire. Le succès est sûr quand l'auteur dit ou fait ce que tout le monde voudrait à sa place avoir fait ou avoir dit.

Courage, monsieur ! Étendez la carrière des arts. Vous trouverez toujours en moi un homme qui applaudira sincèrement à vos talents et qui se réjouira de vos succès. Plus vous mériterez ma jalousie, et moins je serai jaloux. J'aime les arts passionnément ; j'aime ceux qui y excellent. Je ne hais que les satiriques. Je ne lis ni même ne reçois aucune des brochures dont vous me parlez. Je vois par votre préface que quelque barbouilleur hebdomadaire vous a apparemment insulté pour vendre sa feuille de quatre sous ; mais ces araignées, qui tendent leurs filets pour prendre des moucherons, ne font point de mal aux abeilles qui passent, chargées de miel, auprès de leur vilaine toile, et qui quelquefois la détruisent d'un coup d'aile et font tomber par terre le monstre venimeux qu'on écrase sous les pieds : voilà le sort de ces critiques. Le vôtre sera d'être estimé et aimé des hon-

nêtes gens. Madame la marquise du Châtelet pense comme moi sur votre tragédie.

Je serais charmé que cette occasion pût servir à me procurer quelquefois de vos nouvelles et de vos ouvrages. Vous ne pourriez en faire part à quelqu'un qui y prît plus d'intérêt.

Je suis, monsieur, avec la plus sincère estime et une envie extrême d'être au rang de vos amis, votre, etc.

A M. ***.

Dimanche ... 1740.

Nous avons une affaire à la cour; milord Valgrave, informé de vos talents pour la négociation, n'a pu vous savoir parti pour l'Angleterre sans trembler pour le roi son maître. M. le cardinal de Fleury et M. le garde des sceaux ont eu beau jurer qu'ils ne savaient rien de votre voyage; on connaît trop vos liaisons intimes avec eux pour les en croire. Ce qui leur a encore plus mis martel en tête, c'est la bonne grâce du prévôt sur un cheval de poste : ils se sont imaginé que c'était un courrier du cabinet, et à l'air dont il court, ils prétendent même qu'il faut que ce soit celui qui est destiné aux affaires les plus importantes; enfin, ce qui met le comble à leurs justes alarmes, est la réception, dit-on, qui vous a été faite en Angleterre, où les chefs du parti vous sont venus recevoir avec un empressement qui est plus ordinaire à un intérêt vif qu'à la simple amitié.

Tout ceci n'est point une plaisanterie de quelque fou que je débite, et je viens d'entendre tout cela de la bouche du garde des sceaux très-sérieusement. Vous êtes donc supplié de rendre plus de justice à votre

mérite, de savoir que lui seul, sans le concours d'aucunes dignités ni emplois, rend tous les princes de l'Europe attentifs à vos démarches, et de vouloir bien dorénavant, quand vous aurez à faire des voyages de cette importance et de cette durée, consulter le conseil d'État, qui se trouvera aussi honoré de vous donner des conseils qu'il serait heureux s'il pouvait recevoir les vôtres.

### A M. CÉSAR DE MISSY[1],

CHEZ M. NICOLSON, A LONDRES.

A Bruxelles, ce 18 juillet 1741.

Monsieur, vous m'accuserez sans doute du péché de paresse; mais il ne faut que me plaindre d'une santé déplorable qui m'a obligé de prendre des eaux, et qui m'a fait interrompre tout commerce pendant quelque temps. Croyez, monsieur, que je ressens comme une de mes plus grandes incommodités le déplaisir de répondre si tard à l'honneur que vous m'avez fait.

En qualité de citoyen du monde, je prends beaucoup d'intérêt aux maximes de l'*Anti-Machiavel;* mais elles sont si peu suivies, et je vois la pratique si peu d'accord avec la théorie que j'ai entièrement abandonné cet ouvrage. Je l'avais publié dans la vaine espérance qu'il produirait quelque bien; il n'a produit que de l'argent à des libraires.

Vous me demandez, monsieur, s'il s'agit d'Innocent II ou d'Innocent XI, c'est sans doute d'Innocent XI qui était un homme d'un très-grand mérite, et qui me semble avoir très-grande raison dans ses démêlés avec Louis XIV.

[1] Chapelain de l'Église française de Saint-James.

Puisque vous voyez M. de Nancy, je vous prie de vouloir bien l'assurer de mon amitié. Je lui rendrai toujours tous les services qui dépendront de moi.

Me permettrez-vous de m'adresser à vous, monsieur, pour savoir comment je pourrais faire venir le *Nova reperta et antiqua deperdita*[1], imprimé depuis peu, me semble, à Londres, avec des notes? Je voudrais aussi la réponse de Wotton à Temple sur la dispute des modernes[2]. C'est peut-être abuser du commerce dont vous voulez bien m'honorer. J'ai lu depuis peu une histoire ancienne en deux volumes in-4° qui, par le titre, paraît traduite de l'anglais : il me semble que cela est très-savant et très-méthodique. Aura-t-on bientôt la suite? Le libraire qui m'enverrait cette suite avec le *Nova reperta* serait payé sur-le-champ.

Ces *Lettres sur les Français et sur les Anglais* dont vous me parlez, furent imprimées ridiculement, toutes bouleversées et toutes tronquées. Elles ont paru dans un désordre aussi grand sous le nom de *Lettres philosophiques*, et un peu moins mal dans un Recueil de mes œuvres fait à Amsterdam sous le nom de *Mélanges de littérature et d'histoire*. Je n'ai jamais eu la satisfaction d'être bien imprimé.

Au reste, monsieur, j'habite un pays bien stérile pour la littérature, et si vous voulez bien entretenir commerce avec moi, vous y mettrez plus que vous ne recevrez; on n'imprime ici que des almanachs. Les journaux étrangers y sont défendus, et malgré cela on ne les fait point venir. Il est étrange de voir une telle

[1] C'est l'ouvrage de Pancirole, dont il sera parlé plus loin.

[2] Reflections on ancient and modern learning, by W. Wotton.

disette dans un pays riche, peuplé et tranquille. L'Université de Louvain ne sait pas encore que Newton est venu au monde. Je n'aurais donc rien à vous mander de ce pays-ci, si madame la marquise du Châtelet ne s'y trouvait pas. Elle est la seule philosophe du Brabant. C'est peut-être un peu dommage qu'elle préfère aux découvertes de Newton les monades et l'harmonie de Leibnitz; mais *quidquid calcaverit, rosa fiat*. Elle fait toujours bien de l'honneur aux systèmes qu'elle embrasse et qu'elle éclaircit.

Je voudrais avoir quelque chose qui fût digne de vos journaux, je me ferais un plaisir de vous l'envoyer. J'ai l'honneur d'être, avec une parfaite estime, etc.

## AU MÊME.

A Bruxelles, ce 1er septembre 1742.

Je trouve, monsieur, à mon retour à Bruxelles, une lettre bien agréable de vous à laquelle je ne réponds qu'en vile prose; mais, ce que vous ne croirez peut-être pas, c'est pour avoir plus tôt fait. Je ne sais si le pays, qui est devenu le vôtre, est l'ennemi de celui que le hasard de la naissance a fait le mien; mais je sais bien que les esprits qui pensent comme vous sont de mon pays, et sont mes vrais amis. Je vous supplie donc, monsieur, de vouloir bien me donner une marque de votre amitié en me faisant avoir tout ce qui s'est fait de l'*Histoire universelle* en anglais, depuis le chapitre y concernant les Juifs jusqu'à la captivité de Babylone, lequel finit dans la traduction française par cet mots: *Établit quelque temps après Saül pour être roi d'Israël*. Il n'y a qu'à faire adresser le paquet à M. Van

Cleve, banquier à Bruxelles, et tirer sur lui le montant du prix du livre et des frais.

On a imprimé depuis peu, à Paris, une petite édition de mes ouvrages, sous le titre d'édition de Genève, chez Bousquet; c'est la moins fautive et la plus complète que j'aie encore vue. J'en ferai venir quelques exemplaires, et j'aurai l'honneur de vous en envoyer un.

Si quelque libraire de Londres voulait les réimprimer, je lui enverrais un exemplaire corrigé et mis en meilleur ordre, accompagné de pièces assez curieuses qui n'ont point encore paru et surtout de la tragédie de *Mahomet* ou du *Fanatisme;* c'est *Tartufe le Grand;* et les fanatiques en ont fait supprimer à Paris les représentations, comme les dévots étouffèrent l'autre *Tartufe* dans sa naissance. Cette tragédie est plus faite, je crois, pour des têtes anglaises que pour des cœurs français. On l'a trouvée trop hardie à Paris, parce qu'elle n'est que forte, et dangereuse, parce qu'il y a du vrai. J'ai voulu faire voir par cet ouvrage à quels horribles excès le fanatisme peut entraîner des âmes faibles conduites par un fourbe. Ma pièce représente, sous le nom de *Mahomet*, le prieur des Jacobins mettant le poignard à la main de Jacques Clément, encouragé de plus par sa maîtresse au parricide. On reconnaît là l'auteur de la *Henriade;* mais il faut que l'auteur de la *Henriade* soit persécuté; car il aime la vérité et le genre humain. Il n'est permis aux poëtes d'être philosophes qu'à Londres.

Je fais mille compliments à M. de Nancy, dont j'ai aussi reçu une lettre. Adieu, monsieur, comptez sur mon attachement et sur ma vive reconnaissance.

AU MÊME.

A Bruxelles, 20 octobre.

J'ai fait, monsieur, un petit voyage qui m'a empêché de répondre plus tôt à l'honneur de votre lettre. Je viens d'apprendre dans le moment qu'on a imprimé *Mahomet* à Paris sous le nom de Bruxelles ; on me mande que cette édition est non-seulement incorrecte, mais qu'elle est faite sur une copie informe qui m'a été dérobée.

Me voilà dans la nécessité d'en faire imprimer la véritable copie. Je serai charmé, monsieur, de vous l'envoyer, si vous le trouvez bon. Mais n'ayant plus ici l'édition de Genève de mes œuvres, je ne pourrai vous la faire tenir que quand je serai de retour à Paris. Je vous demande bien pardon de ce contre-temps. Je n'ai jamais reçu ni le *Wotton* ni le *Pancirole* dont vous me parlez. Mais j'ai enfin trouvé un *Pancirole* à Amsterdam ; c'est un livre qui ne méritait pas la peine que je me suis donnée de le chercher. Au reste, monsieur, le seul mémoire détaillé que j'aie à donner au libraire dont vous voulez bien me parler, c'est qu'il imprime correctement et *Mahomet* et mes autres ouvrages.

Je voudrais bien être, monsieur, à portée de vous remercier à Londres de vive voix et de jouir d'un entretien où je trouverais l'agréable et l'utile. Je vous prie de vouloir bien recommander aux libraires qui vendent l'*Histoire universelle* d'envoyer les feuilles depuis la captivité de Babylone jusqu'à la dernière à M. Van Clève, banquier à Bruxelles, qui en payera

le prix. Je suis dans un pays où on ne parle que de cavalerie et de fourrages. Tout cela est bien peu philosophe; un homme sage et instruit est fort au-dessus de cinquante mille fous enrégimentés; aussi vous préféré-je à eux. Comptez, monsieur, sur mon véritable attachement.

## AU MÊME.

Ce 7 novembre, à Bruxelles.

Je reçois, mon cher monsieur, votre lettre non datée; dans le moment je fais un petit paquet de trois actes du véritable *Mahomet*. Je les adresse, selon votre instruction, à M. Lokman, sous l'enveloppe de M. Shelwoke.

Je partirai le 15 pour Paris, j'arriverai le 17 ou le 18, et je ne pourrai envoyer les deux derniers actes que vers le 30. En attendant, j'enverrai par la première une espèce d'épître dédicatoire au roi de Prusse; c'est une lettre que je lui écrivis il y a deux ans au sujet de *Mahomet*. Vous la trouverez, je crois, assez curieuse; elle est tout à fait dans vos principes, et, ce qui est rare, elle est dans les principes d'un roi.

Dès que j'aurai eu le temps de me reconnaître à Paris, je vous ferai tenir de quoi faire l'édition que vous voulez bien honorer de vos soins. Encore une fois, mon cher monsieur, je ne veux absolument rien du libraire; je vous laisse le maître absolu de tout. Si seulement le libraire veut me faire tenir deux douzaines d'exemplaires pour mes amis, je lui serai obligé. Voilà toutes mes conditions. Ayez la bonté de m'accuser, à Paris, la réception du paquet. Je n'ai pas le

temps de vous en dire davantage. Je vous supplie de faire mes plus sincères compliments à M. Lokman.

Je serai en état de vous envoyer, samedi prochain 10 novembre, le reste de la tragédie avec la lettre au roi de Prusse.

### AU MÊME.

A Bruxelles, ce 10 novembre.

J'envoie, monsieur, la seconde cargaison à la même adresse de M. Shelowke, pour M. Lokman, selon vos instructions. Je pars dans trois jours. Je ne vous écrirai que de Paris. Si vous pouvez me mander quelques nouvelles du temps présent, vous m'obligerez beaucoup; mais les marques de votre amitié me seront toujours plus précieuses que tout ce que vous pourriez m'apprendre des fautes des princes et de celles des rois. Vous avez à présent toutes les miennes concernant *Mahomet*. J'en ai beaucoup d'autres à votre service. La poste part. *Vale.*

### AU MÊME.

Ce samedi 24 .....

Voilà l'ode[1] d'un citoyen; elle pourrait figurer à la suite d'une tragédie qui est l'ouvrage d'un citoyen de l'univers. J'attends de vos nouvelles, mon cher monsieur. Vous savez qu'on imprime aussi cette tragédie[2] en Hollande, mais avec une préface de votre façon; elle réussira en Angleterre plus qu'ailleurs.

Je vous prie de m'écrire au faubourg Saint-Honoré.

[1] L'*Ode à la reine de Hongrie*, t. XIV. — [2] *Mahomet.*

J'ai bien peur que ce paquet ne vous parvienne pas aussitôt que je le voudrais. Je crois que la poste est déjà partie et que mon paquet attendra encore quatre jours.

### AU MÊME.

3 décembre.

Je suis bien surpris, monsieur, de n'entendre point parler de vous. Je vous ai envoyé les deux paquets à l'adresse que vous m'aviez donnée; je vous ai écrit de Bruxelles, je vous ai écrit de Paris, point de nouvelles. Ce silence me fait trembler pour votre santé. Tirez-moi d'inquiétude, je vous en prie. Je m'intéresse beaucoup plus à vous qu'à mes paquets. Écrivez-moi au faubourg Saint-Honoré, et comptez sur les sentiments que je vous ai voués.

### AU MÊME.

A Paris, Faubourg-Saint-Honoré, 12 décembre.

Je n'ai reçu, mon cher monsieur, votre lettre du 18 novembre qu'hier, 11 décembre; j'y réponds le plus vite que je peux; je me hâte de vous dire combien je vous suis obligé. Que vous êtes heureux d'être dans un pays libre, où on peut imprimer *Mahomet* sans craindre de déplaire à ces espèces de Turcs qui se disent chrétiens, et qui ne le sont que pour envenimer ce qu'il y a de plus innocent et pour persécuter les plus honnêtes gens!

Venons vite au fait. Il faut qu'il y ait eu un feuillet d'égaré dans le troisième acte dont vous me parlez. Je

vous envoie ci-joint une copie de la scène entière, telle qu'elle doit être imprimée.

Vous vous moquez de moi de me consulter sur la ponctuation et sur l'orthographe ; vous êtes le maître absolu de ces petits peuples-là, comme des plus grands seigneurs de mon royaume.

Voilà à peu près toutes les difficultés levées. Il est vrai qu'on imprime aussi cette pièce à Amsterdam, mais sous les yeux de correcteurs si ignorants que je n'ai d'espérance qu'en vos bontés ; d'ailleurs imprime qui veut : je peux faire présent de mon ouvrage à plus d'un pays.

Vous me ferez un extrême plaisir d'envoyer un ou deux exemplaires au roi de Prusse, et le plaisir serait complet si vous honoriez l'ouvrage d'un petit mot de vous. Je me croirais alors bien vengé des fanatiques.

Disons à présent un petit mot de Blaise Pascal, patriarche du fanatisme janséniste. Où a-t-il pris sa règle que de deux contraires, quand l'un est faux, l'autre est vrai ? On avait sagement, pour son honneur, supprimé cette pensée. N'y a-t-il pas mille choses contraires également fausses en morale, en histoire, en métaphysique ?

Dix anges ont tué quatre ânes, quatre ânes ont tué dix anges. Le pape a fait un enfant à la sultane Validé, la sultane a fait un enfant au pape. Voilà les propositions qu'on appelle contraires. Vous m'apportez un exemple de deux propositions qui ne sont que contradictoires. L'espace est infini ; l'espace n'est pas infini. Vous appelez les miennes des inverses ; mais, ré-

vérence parler, les inverses sont tout autre chose; ce sont propositions qui se confirment mutuellement. Comme, par exemple, tout mobile attiré vers un centre décrit aires égales en temps égaux. Tout mobile qui décrit aires égales en temps égaux est attiré vers un centre, etc. Pascal était assurément un grand et respectable génie; mais les gens qui prennent pour des oracles des idées informes qu'il jeta sur le papier pour les examiner ensuite et les proscrire en partie, sont de pauvres gens.

Faisons actuellement un petit voyage du jansénisme à l'histoire. Où en est-on, je vous prie, en Angleterre, de cette *Histoire universelle* qu'on débite feuille à feuille?

Enfin, par quelle voie puis-je vous envoyer une petite édition, de Genève, de mes folies toutes pleines de fautes d'impression que je vais corriger à la main?

Dites-moi aussi comment je peux vous témoigner ma reconnaissance de vos soins? Donnez-moi donc quelques ordres pour Paris. J'aurais bien de la joie à vous obéir. Je vous assure que je vous aime sur vos lettres, comme ceux qui vivent avec vous doivent vous aimer. Adieu, monsieur; vous êtes un homme.

## AU MÊME.

4 janvier 1743.

Je m'en rapporte bien à vous, monsieur, pour la préface dont vous m'honorez; je vois par toutes vos lettres combien vous êtes éloigné de la superstition et de la licence, et vous êtes un éditeur et un ami tel qu'il me le faut.

Je vous supplie de vouloir bien me dire où l'on est parvenu à peu près de cette *Histoire universelle*. Si on va du même train que les deux premiers volumes, ce livre tiendra lieu de tous les livres historiques. Je sens, monsieur, que vous êtes avec moi dans ce cas, vous me tiendrez lieu de tous les hommes de votre robe. Comptez que vous me donnez une grande envie de vous voir, et de vous dire que je vous aime comme si j'avais vécu avec vous aussi longtemps que les honnêtes gens de Londres.

### A M. D'ARGENTAL.

1745.

Tout malade que je suis, je vais chercher un.....[1] pour tâcher de travailler sous vos yeux avec deux hommes aimables qui vous sont attachés; nous serons trois qui vous appartiendrons.

M. Roselli[2] a renvoyé le discours[3] à Marmontel, disant qu'il avait des raisons pour ne pas s'en charger. Le *Catilina* et la *Sémiramis* sont une grande affaire d'État. Ne me mettra-t-on pas à la Bastille?

### * A LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE DE SAXE-GOTHA.

A Berlin, ce 23 mai 1751.

Madame, Votre Altesse Sérénisssime daignera-t-elle

[1] Le mot est illisible.

[2] Acteur de la Comédie française. — Roselli est mort en duel pour un rôle qu'un de ses camarades lui disputait.

[3] Sans doute le discours de la rentrée de Pâques.

* Cette correspondance est due à M. Stanford, de Londres, auteur des *Rambles and researches in Thuringian Saxony*, et à M. Scheler, bibliothécaire du roi des Belges.

accepter le tribut qu'un homme qui lui est peut-être inconnu, ose mettre à ses pieds? Monseigneur le prince votre fils, à qui j'ai quelquefois fait ma cour à Paris, me servira de protecteur auprès de Votre Altesse Sérénissime. J'avais la plus forte passion de me présenter dans votre cour en allant à Berlin, et d'admirer de près les vertus d'une mère si respectable; je ne me console point de n'avoir pu jouir de cet honneur, et de celui d'approcher encore de monseigneur le prince de Gotha, que j'ai vu donner à Paris de si grandes espérances.

Je ne prendrais pas la liberté de présenter à Votre Altesse Sérénissime ce recueil qu'on a fait à Dresde de mes ouvrages, si cet exemplaire n'était, par sa singularité, digne de tenir une place dans une bibliothèque. Il y a plus de deux cents pages corrigées par ma main, ou réimprimées. Il n'y a que trois exemplaires au monde de cette espèce. J'ai cru remplir mon devoir en envoyant un de ces exemplaires à madame la princesse royale de Pologne, et en mettant l'autre à vos pieds. J'ose me flatter, madame, de votre indulgence et de votre bonté.

Je suis avec le plus profond respect, madame, etc.

### * A LA MÊME.

A Vabern, près de Cassel, le 28 mai.

Je suis comme tous vos sujets,
Je vous respecte et vous adore.
O destin, ô Dieux, que j'implore,
Quels seront pour moi désormais
Les jours que vous ferez éclore?
Dieux! le plus cher de mes projets

Est de pouvoir lui dire encore,
Je suis comme tous vos sujets,
Je vous respecte et vous adore.

Madame, ma figure souffrante et ambulante est à Vabern, près de Cassel, chez monseigneur le landgrave, et mon âme est à Gotha; elle est à vos pieds; elle y sera tant que je respirerai. J'ai bien peur que Vos Altesses Sérénissimes ne m'aient rendu malheureux pour le reste de ma vie; je leur pardonne de tout mon cœur. Ce n'est pas mauvaise intention de leur part; mais en vérité elles devaient songer, en me comblant de tant de bontés, en me faisant mener une vie si délicieuse, qu'elles me préparaient d'éternels regrets.

Où pourrais-je vivre dorénavant, madame, après avoir passé un mois entier à vos pieds? Croyez-vous qu'en quittant votre palais, le séjour de Plombières me sera bien agréable? Ce serait des eaux de Léthé qu'il me faudrait. Je prévois, madame, que je n'aurai autre chose à faire qu'à revenir faire ma cour à Vos Altesses Sérénissimes. J'ai été dans le temple des grâces, de la raison, de l'esprit, de la bienfaisance et de la paix; je retournerai dans ce temple; il n'y aura pas moyen d'aller vivre avec des profanes.

Je me mets aux pieds de monseigneur le duc, et de toute votre auguste famille. Quand pourrai-je revoir ce que j'ai vu, et entendre encore ce que j'ai entendu? Je pars pour Plombières cependant, madame : j'obéis aux deux plus terribles médecins que je connaisse, et j'aurai l'honneur de renouveler à Vos Altesses Sérénissimes les témoignages d'un respect, d'un attachement et

d'une reconnaissance qui ne finiront qu'avec la vie de V. à qui le papier manque.

A M.*** [1].

A Potsdam, le 15 août 1751.

Vraiment je reconnais toutes vos grâces françaises et toute la politesse du plus aimable homme de l'Europe, aux galanteries que vous dites à un pédant prussien dans le temps que ce pédant écrit contre vous. Le roi de Prusse vous rend hommage, et moi je vous contredis. Vous m'accablez de bontés dans votre gloire, tant vous êtes au-dessus de mes critiques!

Cependant vous vous doutez bien, monsieur, que je suis votre admirateur pour le moins autant que le roi de Prusse. Il vous lit, il vous estime comme il le doit; mais moi je vous lis, je vous étudie et je vous sais par cœur. Jugez donc, s'il vous plaît, avec quel vrai respect je prends la liberté de n'être pas de votre avis sur deux ou trois bagatelles. Comme il y a grande apparence qu'on imprimera tous les ans votre livre, qui est le livre de tous les temps, ainsi que vous êtes l'homme de toutes les heures, je vous prie de mettre 8,000 hommes au lieu de 20,000 à la bataille de Narva. Rien n'est plus vrai, rien n'est plus connu. Charles XII, avec vingt mille hommes, n'aurait alors rien fait d'extraordinaire en battant quatre-vingt mille sauvages, dont la moitié était armée de bâtons ferrés. Les choses sont bien changées. Les Russes sont devenus formidables, même par la discipline.

Je vous demande encore en grâce d'adoucir, par un

[1] Probablement le président Hénault.

*on dit*, cette réponse étonnante de Louis XIV[1] aux très-justes remontrances du comte de Stair; car le fruit de la conversation fut de faire cesser les ouvrages de Mardick, démolis depuis dans la régence.

M. de Gourville assure que M. Fouquet sortit de prison quelque temps avant sa mort. Je me souviens de l'avoir entendu dire à feu madame la duchesse de Sulli, sa belle-fille. C'est un bel exemple du peu de cas qu'on fait des malheureux, qu'on n'ait jamais su où est mort cet homme qui avait été presque le maître du royaume.

Voilà mes grands griefs contre un livre où je trouve plus d'anecdotes vraiment intéressantes, plus de connaissance des lois et des mœurs, plus de profondeur, plus de raison et de finesse que dans tout ce qu'on a écrit sur l'histoire de France, et cela avec l'air de donner des dates, des noms et des colonnes.

Il est vrai, monsieur, que vous valez mieux que votre livre; et c'est ce qui fait que je vous regrette, même dans la cour de Marc-Aurèle. Je comptais avoir le bonheur de vous revoir incessamment et de faire ma cour à madame du Deffant; mais j'ai bien peur que les charmes de mon héros et quelques études où je me livre ne m'arrêtent. Plus j'avance dans la carrière de la vie, et plus je trouve le travail nécessaire. Il devient à la longue le plus grand des plaisirs, et tient lieu de toutes les illusions qu'on a perdues. Je vous en souhaite, des illusions.

Adieu, monsieur; conservez-moi une bonté, une ami-

[1] « Monsieur l'ambassadeur, j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir. »

tié qui est pour moi un bien très-réel. Je vous supplie d'ajouter à cette réalité celle de me conserver dans le souvenir de madame du Deffant. Nous n'avons pas ici grand nombre de dames; mais mon Marc-Aurèle aurait beau rassembler les plus aimables, il n'en trouverait point comme elle. C'est ce qui fait que nous avons pris notre parti de renoncer aux femmes.

Je n'ose vous supplier de présenter mes respects à M. le comte d'Argenson; je ne suis pas homme à lui causer le moindre petit regret; mais il m'en cause beaucoup, et il ne s'en soucie guère. Ne faites pas comme lui. Regardez-moi comme l'habitant du Nord qui vous est le plus attaché.

### *A LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, le 12 janvier 1754.

Grand Dieu, qui rarement fais naître parmi nous
De grâces, de vertus, cet heureux assemblage,
Quand ce chef-d'œuvre est fait, sois un peu plus jaloux
De conserver un tel ouvrage.
Fais naître en sa faveur un éternel printemps,
Étends tout au plus loin ses belles destinées,
Et raccourcis les jours des sots et des méchants
Pour ajouter à ses années. (*Œuv. comp.*, t. XIV.)

Madame, c'est ce que je prenais la liberté de dire à Dieu quand j'ai appris que Votre Altesse Sérénissime était dangereusement malade. J'étais aussi inquiet que la grande *maîtresse des cœurs*[1]; mais je n'étais pas si agissant; car il y a deux mois que je ne peux sortir de ma chambre. Je suis donc votre aumônier, madame, et Votre Altesse Sérénissime se fait lire mes œuvres théolo-

[1] Madame de Buchwald, grande maîtresse du palais.

giques, quand elle veut s'édifier. Que n'étais-je là pour lui lire *quelque plaisant poëme* pendant sa convalescence! il me semble que j'aurais encore eu la force d'en faire deux ou trois chants pour l'amuser. Mais loin d'elle je n'ai pas le courage d'être gai; de plus une cinquantaine d'empereurs dont j'ai écourté les faits et gestes, est une occupation directement contraire à la joie [1]. J'ai eu l'honneur d'envoyer à Votre Altesse Sérénissime une douzaine d'exemplaires du premier tome par la voie qu'elle a eu la bonté de me faire indiquer. Je crois qu'ils arriveront peu de temps après ma lettre. Je n'ai pu en faire relier que deux; le temps pressait. Qu'elle pardonne à l'impatience de mettre à ses pieds mon hommage; elle distribuera à qui elle voudra ces feuilles, marques de ma respectueuse reconnaissance et de mon envie de lui plaire. Reprenez, madame, cette santé brillante que je vous ai vue. Vivez heureuse au milieu d'une famille qui vous adore, et d'une cour qui vous bénit. Je me mets aux pieds de monseigneur et de toute votre auguste famille avec le plus profond respect, et le plus sincère attachement.

Comme j'allais fermer ma lettre, je recevais celle dont Votre Altesse Sérénissime m'honore, en date du 5 janvier. Madame, la forêt de Thuringe est bien plus belle que les rochers de la route d'Egra; mais il n'y a plus pour moi de verdure. Je ne vois que la chute des feuilles; et dans l'état où je suis, il n'y a plus pour moi de mois de mai tel que j'ai eu le bonheur d'en passer un chez la descendante d'Hercule. Je prendrai la li-

[1] Les *Annales de l'Empire*, composées pour la duchesse.

berté de lui léguer le *poëme qu'elle sait* par mon testament. Je me flatte qu'elle daignera sourire quelquefois avec la grande maîtresse des cœurs en lisant ce livre de morale, et qu'elle se souviendra avec bonté de l'auteur, qui vivra et mourra en regrettant plus la Thuringe qu'aucun pays de l'univers. Je renouvelle encore à S. A. mon profond respect.

Il faut que je lui conte qu'un vieux baron de Lorraine, dévot comme un sot, s'est avisé de m'écrire, toutes les postes, pour me convertir. Je lui ai fait répondre que j'étais mort. Il prie Dieu à présent pour le repos de mon âme; je ris cependant, madame, et je compte envoyer à vos pieds dans deux mois le second tome, qui vous appartient, et qui est un peu moins ennuyeux que le premier. Je ne suis à Colmar que pour cette besogne.

A LA MÊME.

A Colmar, le 13 mars.

Madame, pardonnez à un pauvre malade languissant, s'il n'a pas l'honneur d'écrire de sa main à Votre Altesse Sérénissime. J'ai bien peur qu'elle-même ne soit malade, et que les vents du nord et les neiges ne respectent pas la Thuringe. Dieu fait bien ce qu'il fait; mais j'oserais prendre la liberté de lui demander un peu plus de soleil. Je compte, madame, mettre ces jours-ci aux pieds de Votre Altesse Sérénissime le second tome de l'ouvrage qui est sous votre protection. Je prends auparavant la liberté et je m'acquitte du devoir de lui envoyer et de lui soumettre ce dernier hommage par lequel je finis le livre.

Les libraires se hâtent déjà de réimprimer le premier volume. On en annonce trois éditions dans les gazettes. C'est votre nom, madame, qui attire cet empressement du public. Il est vrai que cet empressement fait un grand tort à mon libraire, dont on contrefait l'édition ; mais si l'ouvrage plaît, s'il ne paraît pas indigne de la protectrice à laquelle il est dédié, je me consolerai bien aisément. L'état où je suis, madame, ne me permet guère de lui écrire plus au long. J'aurai fini du moins ma carrière heureusement, puisque mon dernier ouvrage lui aura été consacré.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable, madame, etc.

### A LA MÊME.

A Colmar, le 12 avril.

Madame, quelque répugnance que j'eusse à repasser par Francfort, j'y volerais pour me rendre chez la descendante d'Hercule. Des obstacles, madame ! il n'y en a point, lorsque vous commandez ; il n'y a que la maladie qui soit plus forte que les ordres et la bonté de Votre Altesse Sérénissime. Quand je songe à l'état où je suis, je me trouve bien indigne d'approcher de votre autel. Je suis comme les lépreux qui n'osaient entrer dans le temple. Que feriez-vous, madame, d'un homme condamné par la nature à souffrir presque toujours ? Ma lampe ardente est dans un vase fêlé et cassé ; elle brûle en votre honneur ; mais le vase est en pièces. Pourquoi le cœur ne peut-il pas donner des forces et des ailes ? La belle figure que je ferais, ma-

dame, dans votre charmante cour! Je ressemblerais à l'automate qu'on montre actuellement dans Paris; il prononce mal les lettres de l'alphabet; il articule quelques mots. C'est beaucoup pour une figure de cuir; mais ce n'est pas assez pour un être pensant, qui est pénétré jusqu'au fond du cœur de tout le mérite et de tous les charmes de votre être.

Je serais dans votre cour comme Tantale; j'aurais faim et soif de vous entendre, madame, et il faudrait rester dans ma chambre. Madame de Buchwald n'a point de santé, me dira-t-on. Ah! madame, c'est un Samson en comparaison de moi. Il est vrai qu'elle vise à être aveugle cemme Samson; mais en a-t-elle moins d'imagination et de grâces? Sa conversation n'est-elle pas digne de la vôtre? N'est-elle pas toujours vive, toujours agissante? Mais moi chétif, si je venais faire ma cour à Votre Altesse Sérénissime, je serais obligé de vous présenter ma capitulation, et les articles seraient : 1° que je me tiendrais convaincu de mon indignité, et que très-rarement j'aurais l'honneur de me crever à votre table et d'en sortir avec une indigestion; 2° qu'en qualité de pédant je coucherais dans l'antichambre de la bibliothèque, et non dans une chambre dorée; 3° qu'il me serait permis d'avoir un habit fourré au mois de juillet, attendu votre belle exposition au nord, et votre forêt à Thuringe; 4° que je donnerais la préférence à votre médecin et à votre apothicaire sur toutes les belles dames de votre cour, nouvelles mariées et autres; 5° que, si dans des moments d'humeur pardonnables à un malade, je m'avisais de faire quelques nouveaux chants à *Dunois*, il me serait per-

mis d'y peindre la cour de Gotha, afin qu'il y eût du moins dans cet ouvrage un contraste des vertus les plus charmantes avec toutes les folies du poëme.

N'importe, je brûle d'être dans votre cour, de venir me mettre à vos pieds pour quelques mois. Gotha est mon château en Espagne ; je serais trop heureux ; c'est un beau songe. Une vérité bien réelle, c'est mon profond respect, mon attachement, ma reconnaissance pour Votre Altesse Sérénissime, etc.

### A LA MÊME.

*(A Plombières.)*

Madame, je m'en retourne en Alsace où je trouverai du moins le portrait dont vous m'avez honoré. Votre Altesse Sérénissime est, je crois, à présent dans son royaume d'Altenbourg. Je me flatte que la grande maîtresse des cœurs a eu assez de santé pour la suivre. C'est cette santé qui est le point capital ; il en faut assurément pour voyager. On me mande de Berlin qu'il court une pièce de vers, intitulée *Épître à moi-même*. Elle est, dit-on, très-indécente, surtout dans les circonstances présentes, et on a la cruauté de me l'attribuer. Ce sont des tours qu'on me jouera souvent ; mais ma conduite dément assez ces impostures, et le roi de Prusse me rendra toujours, à ce que j'espère, la justice qu'il m'a déjà rendue contre ces ridicules calomnies.

Le fils du maréchal de Bellisle a été fort fêté à Berlin, et y a très-bien réussi. Il ressemblera en tout à son père. Je m'imagine qu'il a été à la cour de Votre Altesse Sérénissime, et qu'il y passera en revenant de

Berlin. Ce n'est pas assez de faire des revues, et de voir des bataillons et des escadrons; cela n'est bon qu'en temps de guerre; et les vertus et les grâces sont de tous les temps.

Je vais quitter Plombières. Cette nièce qui me fit partir de Gotha, et qui fit ce malheureux voyage de Francfort, vient encore avec moi tâter de l'Allemagne; mais c'est de l'Allemagne française. Elle m'a accompagné aux eaux; elle m'accompagne à Colmar. Plût à Dieu qu'elle eût la même passion que moi pour la Thuringe, et qu'elle pût passer quelques jours dans une maisonnette aux pieds du château d'Ernest! Votre Altesse sait que j'ai fait mes prières au destin qui règle toutes choses dans ce monde. La nature ne m'a pas tué à Plombières; le destin m'empêcherait-il d'aller à Gotha? et puisque mon cœur y est, pourquoi ma triste figure n'y serait-elle pas?

Je ne sais nulle nouvelle digne d'être mandée. L'insipidité s'est emparée de l'Europe. Je ne connais de vif que les sentiments qui m'attachent avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance à ce qu'il y a de plus estimable au monde, etc.

---

Voltaire vint en 1754 habiter la Suisse sous les auspices de la famille Tronchin. Il y trouvait les soins du médecin le plus renommé de l'Europe, et l'appui du conseiller d'État François Tronchin auprès du gouvernement de Genève. Il acheta de F. Tronchin, par contrat viager, le château de Saint-Jean, qu'il appela *les Délices*. Il le lui revendit quelques années après, pour rentrer en France et se fixer à Ferney.

Pendant ce séjour, une liaison intime se forma entre les deux voisins. Voltaire se plaisait à communiquer au conseiller Tron-

chin les nouvelles qu'on s'empressait de lui envoyer de tous les coins de l'Europe, et les diverses impressions de son esprit.

F. Tronchin a soigneusement recueilli ces billets de voisin à voisin. Cette espèce de journal à la main, rédigé par Voltaire, d'après ses puissants correspondants de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de Londres et de Paris, embrasse plusieurs années importantes de notre histoire, de 1755 à 1764. F. Tronchin, pour le rendre plus complet, a réuni les lettres adressées à son frère le banquier de Lyon, qui avait la confiance de Voltaire et celle de personnages considérables, particulièrement du cardinal de Tencin.

C'est ce financier politique qui servit de lien entre Voltaire et le cardinal dans des négociations essayées au milieu de la triste guerre de sept ans. L'influence de l'un sur l'esprit de Frédéric, l'ancien crédit de l'autre à la cour de Versailles, pouvaient concourir à l'œuvre de la paix.

Ces documents publiés ici pour la première fois, où les vues les plus élevées de la politique générale se mêlent aux affaires du jour, montrent que l'entremise du grand écrivain n'avait d'autre but que le repos de l'Europe et l'honneur de la France.

On a pensé que ces confidences intimes, qui mettent à nu la situation et les intérêts des diverses parties belligérantes, pouvaient être une lumière précieuse pour l'histoire. C'est au savant professeur M. Gaullieur de Genève que l'on est redevable de ce recueil, jusqu'ici renfermé dans des archives de famille[1].

[1] Le chevalier de Florian écrivait, le 27 septembre 1778, au conseiller Tronchin : « Vous savez peut-être, mon cher monsieur, que M. Panckoucke travaille à une édition des lettres de M. de Voltaire. Il me demande avec la plus vive instance de lui en rassembler autant que je pourrais ; soin que je prends avec zèle par le désir que j'ai d'augmenter la gloire de celui auquel j'étais si tendrement attaché. Il me charge en même temps de promettre de sa part un exemplaire de sa nouvelle édition, et même de l'argent à ceux qui voudraient en recevoir. Je sais, monsieur, que ce dernier objet ne vous séduira pas ; mais le premier peut vous être agréable. Vous vous intéressez comme moi à la gloire de M. de Voltaire. Si donc vous avez de ses lettres, vous obligeriez M. Panckoucke et moi-même si vous vouliez les lui communiquer, soit en original, soit par copie. J'ai, etc. »

En marge, on lit cette note du conseiller Tronchin : « Ma réponse à M. de Florian a été qu'une correspondance particulière ne pouvait passer au public sans l'agrément de l'auteur des lettres qui me sont demandées, et que nous ne sommes malheureusement plus à temps de consulter. »

Grâce à ses soins obligeants, on a pu se procurer cette correspondance doublement intéressante, qui réunit à la curiosité littéraire les secrets de la diplomatie du dernier siècle.

---

## MADAME DENIS A M. TRONCHIN, BANQUIER A LYON.

14 décembre.

Je vous jure que mon oncle n'a point de fiel contre la personne dont vous me parlez [1]; il en a même été bien plus content à la deuxième entrevue qu'à la première. Je puis même vous répondre qu'il n'en a parlé à Lyon et à Genève que dans des termes très-convenables, et qu'il a la plus grande envie du monde de mériter son amitié. Je me flatte toujours que vous nous la ménagerez. Je ne suis point étonnée que dans une grande ville comme Lyon, on l'ait fait parler; la crainte même que cela n'augmente nous a fait prendre la résolution de quitter Lyon plus tôt que nous ne l'avions projeté. Mon oncle est tendrement attaché à toute sa famille, et est bien loin de vouloir déplaire à un chef aussi respectable. Dans le temps qu'il quitta la cour, il est très-vrai qu'on était fort fâché; mais les choses se sont bien radoucies depuis. Le temps où l'on a reçu la lettre qui a effarouché, a été encore un moment orageux, parce qu'on crut que mon oncle avait donné au public un livre qui a déplu; mais il a été bien prouvé, depuis, qu'il était tronqué et défiguré, et qu'il n'avait eu nulle part à l'impression. Ainsi tout est en paix présentement, et le maréchal nous a assurés que nous devions être très-tranquilles, et qu'on revenait

[1] Le cardinal de Tencin, archevêque de Lyon.

beaucoup sur le compte de qui vous savez. Vos soins, monsieur, feront le reste; car Lyon est une ville charmante, où nous serons enchantés d'avoir l'honneur de vous voir et de faire notre cour à M. le cardinal.

Nous sommes arrivés à Genève le troisième jour, comme nous l'avions projeté. Il n'y a point de prévenance que nous n'ayons reçue de toute votre aimable famille. M. votre frère[1] nous a fait garder les portes de Genève jusqu'à six heures. Nous soupâmes hier chez M. votre cousin[2], et nous les avons tous quittés avec bien du regret.

### AU MÊME.

Prangins[3], 16 janvier 1755.

Je me meurs, monsieur, et je voudrais au moins avoir la consolation du voisinage de messieurs vos frères[4]. Je ne sais encore, monsieur, si c'est vous ou M. votre très-aimable frère[5], ou M. Labat qui achète Saint-Jean, que j'appelle les *Délices;* mais je désire fort l'acquérir. On m'a flatté d'une maison de campagne agréable auprès de Genève. Je ne prendrai ce parti qu'en cas qu'on sache et qu'on approuve que le malade est venu se mettre à portée de son médecin.

[1] Le conseiller d'État.

[2] Le médecin.

[3] Cette ancienne baronnie, à quatre lieues de Genève, qui appartenait alors au riche banquier Guiguer de Saint-Gall, fut la première habitation de Voltaire en Suisse. — Le château a été, en 1816, l'asile du roi Joseph, qui le restaura magnifiquement.

[4] L'un conseiller d'État, l'autre procureur général à Genève.

[5] Le conseiller d'État.

On nous avait mandé que Mandrin devenait un illustre brigand, un grand homme; mais cela ne se confirme pas; il n'y aura d'illustre brigandage que sur mer.

AU CONSEILLER D'ÉTAT F. TRONCHIN.

A Prangins, 30 janvier

Il y a trois jours que je suis au lit. Vous avez dans votre famille le successeur du grand Boerhaave; vous savez combien ma mauvaise santé exige que je me rapproche de lui. Les bontés que vous avez pour moi, et toutes celles dont on m'a honoré à Genève, me rendent ce séjour si cher que je ne balance pas à demander au magnifique conseil la permission d'habiter dans le territoire de la République sous son bon plaisir. Je n'ose prendre la liberté de lui écrire, persuadé que votre recommandation doit avoir plus de poids que mes prières. Je ne manquerai pas de venir présenter mes respects à M. le premier syndic et à MM. les conseillers d'État, dès que je serai en état de me transporter à Genève. Je me serais déjà acquitté de ce devoir, si les maladies continuelles qui m'accablent me l'avaient permis.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus profonde reconnaissance, etc.

DU CONSEILLER TRONCHIN.

1er février.

Vous savez dès hier, par madame votre bonne nièce, que j'ai dû faire usage ce matin de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Elle a été lue en conseil, et vous jugez bien que ce que vous demandez n'y a pas souf-

fert de difficulté. Il y a été dit que vous pouvez habiter sur les terres de la République sous le bon plaisir du conseil. Ainsi tout est en règle, et dès que Saint-Jean appartiendra à un maître en état de vous y recevoir, j'espère que vous ne tarderez pas à venir l'habiter.

### A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

De Prangins, 6 février.

S'il est impossible à un étranger de faire une acquisition dans votre pays, M. Mallet veut-il faire avec moi le marché de M. de Gauffecourt[1]? Voyez, décidez, ordonnez pour moi. Je ne peux me mêler que de souffrir, dans mon lit et de vous remettre une lettre de change dans les mains, quand il vous plaira. J'attends vos ordres. Je voudrais bien ne pas manquer les occasions d'une retraite : si celle de Saint-Jean me manque, permettez-moi de recourir à d'autres saints.

Je vous supplie, monsieur, de communiquer le projet à M. Mallet et à M. de Monperoux[2], à qui j'en donne avis. Voilà bien de la peine pour mettre trois pelletées de terre transjuranes sur le squelette d'un Parisien. Je signifie au territoire de Saint-Jean que, s'il ne veut point de moi, j'irai me faire inhumer ailleurs : mais je vous signifie, monsieur, que je vous suis attaché à la mort et à la vie, et que je suis pénétré pour vous de la plus vive et tendre reconnaissance.

### A M. GUIGUER, BARON DE PRANGINS.

De votre château de Prangins, 12 février.

Nous ne pouvons trop, monsieur, vous renouveler

[1] Fermier des sels du Valais.

[2] Résident de France à Genève, mort vers 1765.

nos remerciements, madame Denis et moi. Toute la famille de M. Ribeaupierre s'est empressée d'adoucir par ses soins officieux les maladies qui me persécutent. M. de Ribeaupierre le fils a surtout contribué à notre consolation ; c'est un jeune homme qui réunit le meilleur cœur du monde, l'intelligence et l'activité. MM. Tronchin et Labat, vos amis, ont bien voulu être les nôtres. Ils nous ont procuré la maison de Saint-Jean (les *Délices*), que vous connaissez[1]. Les jardins en sont délicieux. C'est une acquisition sur laquelle je ne devais pas compter. Elle me plaît d'autant plus qu'elle me mettra à portée de venir vous voir toutes les fois que vous viendrez dans votre magnifique château, et de m'informer de plus près des progrès singuliers que fait M. votre fils. J'apprends de tous côtés qu'on n'a jamais vu d'enfant si au-dessus de son âge. On dit que vous avez le courage de vouloir lui donner la petite vérole pour l'en préserver, courage qui a réussi à tous ceux qui ont pensé à l'anglaise, et que les Français ne connaissent pas encore. Ils sont venus tard à tout ce qui est hardi et utile. Ils ont été obligés d'adopter enfin les principes de la philosophie anglaise, ceux du commerce, ceux des finances. Ils arriveront enfin à l'inoculation, à force de tristes expériences.

J'espère toujours que vous nous amènerez madame de Fontaine; il faut qu'une Parisienne voie qu'il est ailleurs des beautés de la nature et de l'art, et que le lac de Genève vaut bien la Seine. Pour moi, je trouve que la solitude vaut bien Paris.

[1] Qu'il acheta au moyen d'un bail à vie, pour se conformer aux lois suisses relatives aux étrangers.

Si vous avez quelques nouvelles, monsieur, de ce qui se passe à Pondichéri, et que vous puissiez nous en faire part, je vous en serais obligé. Ce qu'on en dit ne pourrait être que funeste à la compagnie des Indes.

Je finis en vous remerciant encore, et en vous assurant que je serai toute ma vie, avec la plus invariable reconnaissance, monsieur, votre, etc.

## AU CONSEILLER TRONCHIN.

16 février.

Nous avons donc fait, monsieur, un marché dont tout le monde est content. La chose est assez rare; mais elle n'est pas difficile avec les personnes de votre nom. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse trouver mauvais que, dans le triste état de ma santé, je m'approche du meilleur médecin de l'Europe comme des plus honnêtes gens.

Vous m'avez établi votre concierge pendant ma vie, je tâcherai de ne point dégrader votre maison; mais j'ai peur que le Rhône ne lui fasse tort, et qu'il ne soit un plus mauvais voisin que je ne suis un bon concierge.

## AU MÊME.

Délices, 5 mars.

Les eaux du Rhône, monsieur, ne sont pas aussi dangereuses qu'on me l'avait dit; celles de la mer Atlantique et de la mer du Sud le sont un peu davantage[1]. Je ne leur confierai plus mon bien; mais je me

[1] A cause de la guerre avec l'Angleterre.

tiens très-heureux sur terre dans notre acquisition commune des Délices.

Voilà donc les Anglais qui vont prendre nos vaisseaux ; si cela est, je renvoie mes maçons et mes charpentiers. Pourquoi des nations commerçantes se font-elles la guerre ? Elles y perdent l'une et l'autre. Il est honteux que les négociants de tous les pays n'aient pu établir entre eux la neutralité, comme faisaient autrefois les villes anséatiques. Il faudrait laisser les rois se battre avec leurs grands diables de soldats, et que reste du monde se mît enfin à être raisonnable.

### A MM. CRAMER.

Samedi au soir, 15 mai 1755 (*nisi fallor*).

Retenu dans ma petite retraite de Monrion [1] par le vent de bise, je vous dirai, frères très-chers, que j'ai relu le *Siècle de Louis XIV*. J'aurais encore quelques particularités intéressantes à y ajouter, et je pense que vous feriez bien de suspendre l'impression jusqu'à mon retour aux *Délices*. Il vaut bien mieux différer que de faire des cartons. A propos de cartons, je ne doute pas que vous n'ayez recommandé expressément qu'on coupât à l'imprimerie les pages des *OEuvres mêlées* auxquelles des cartons sont substitués. Cela est d'une importance extrême. Il arrive tous les jours que des relieurs relient ensemble la page qui devrait être supprimée et le carton qui devrait être seul employé; alors le lecteur voit toutes les sottises de l'auteur, et le libraire ne s'en trouve pas mieux.

[1] Campagne entre Lausanne et le lac, qu'il venait d'acheter.

Mille tendres compliments à toute la famille. Je pars enfin demain pour Berne, n'ayant plus le vent contraire. On dit que la flotte anglaise a aussi bon vent. Vous devez à présent en avoir des nouvelles.

*Valete, fratres.*

### A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 24 novembre.

Voilà, monsieur, une physique bien cruelle[1]. On sera bien embarrassé à deviner comment les lois du mouvement opèrent des désastres si effroyables *dans le meilleur des mondes possible* : cent mille fourmis, notre prochain, écrasées tout d'un coup dans notre fourmilière, et la moitié périssant sans doute dans des angoisses inexprimables, au milieu des débris dont on ne peut les tirer, des familles ruinées au bout de l'Europe, la fortune de cent commerçants de votre patrie abîmée dans les ruines de Lisbonne. Quel triste jeu de hasard que le jeu de la vie humaine! Que diront les prédicateurs, surtout si le palais de l'inquisition est resté debout? Je me flatte qu'au moins les RR. PP. inquisiteurs auront été écrasés comme les autres. Cela devrait apprendre aux hommes à ne point persécuter les hommes; car tandis que quelques sacrés coquins brûlent quelques fanatiques, la terre engloutit les uns et les autres. Je crois que nos montagnes nous sauvent des tremblements de terre.

### AU MÊME.

Délices, 10 décembre.

Vous apprendrez, monsieur, par toutes les lettres de

[1] Le tremblement de terre de Lisbonne.

cet ordinaire, que nous avons été honorés aussi d'un petit tremblement de terre. Nous en sommes pour une bouteille de vin muscat qui est tombée d'une table et qui a payé pour tout le territoire. Il est heureux d'en être quitte à si bon marché. Ce qui m'a paru d'assez singulier, c'est que le lac était tout couvert d'un nuage très-épais par le plus beau soleil du monde. Il était deux heures vingt minutes; nous étions à table dans nos petites Délices, et le dîner n'en a pas été dérangé. Le peuple de Genève a été un peu effarouché; il prétend que les cloches ont sonné d'elles-mêmes; mais je ne les ai pas entendues.

### A M. GABRIEL CRAMER.

A Monrion, 21 décembre.

L'*Histoire de la guerre de trente ans*, mon cher ami, est aussi défigurée, aussi falsifiée, aussi barbarement imprimée que la prétendue *Histoire universelle* de Jean Neaulme. Je vous envoie la copie de la lettre que j'adresse à l'Académie française; vous me ferez plaisir de la faire imprimer dans tous les journaux de Hollande.

Cet autre ouvrage, dont vous prétendez qu'on affole, est presque entièrement terminé. Je vais me remettre à l'*Histoire générale;* mais il faut auparavant que je remplisse la tâche que les encyclopédistes m'ont donnée. Après cela je vous donnerai quelques petits chapitres, quelques épiceries pour relever le goût de vos sauces.

Je n'ai point à Monrion le manuscrit de la *Guerre de* 1741; il faudra que j'aille le chercher aux Délices.

Je vous avertis seulement que ce temps-ci n'est pas propre à donner tant d'ouvrages à la fois. Ces infâmes éditions subreptices, données coup sur coup, font grand tort à la véritable que vous préparez. Il faut laisser au public le temps de se remettre en goût. C'est ce que j'écris très-fortement à Lambert.

Patientons : la terre ne tremblera pas toujours; je ne serai pas toujours volé et barbouillé. Madame Denis vous remercie de votre souvenir. Mille tendres compliments à toute votre famille.

## A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

Monrion, le 29 janvier 1756.

Mon très-cher confrère, le secret du bonhomme Denis de voyager à califourchon sur un rayon du soleil ayant été perdu, et nos chevaux étant occupés à nos Délices, il n'y a pas encore eu moyen de venir vous voir. Il est vrai que ne pouvant dormir, je me suis avisé de veiller; mais cela ne me sied pas, et j'en suis un peu puni. Je vous remercie, mon charmant confrère, de la complaisance d'Esculape; c'est à vous que j'en ai l'obligation. Toute la tribu Tronchin est bienfaisante. Présentez, je vous en supplie, au docte docteur, au plus aimable des hommes les sentiments de ma tendre reconnaissance. Est-il vrai que le landgrave de Hesse a mis son fils catholique aux arrêts? Le voilà confesseur et martyr. La nouvelle de la lettre de M. Rouillé [1] à lui renvoyée bien proprement reca-

[1] Ministre des affaires étrangères.

chetée, est-elle bien vraie? La guerre est donc sérieuse. Je voudrais que le tremblement de terre eût englouti cette misérable Acadie au lieu de Lisbonne et de Mequinès.

A M. TRONCHIN, DE LYON.

26 février.

Que dites-vous du départ du grand docteur Tronchin? Le docteur m'est venu voir sur la route; il ne m'a pas dit où il allait; mais je crois l'avoir deviné.

Le bruit d'un combat naval a couru dans nos montagnes; mais elles sont trop éloignées de la mer. Il paraît que voilà la guerre de Rome et de Carthage. Les Carthaginois forcèrent les Romains à devenir meilleurs marins qu'eux; mais il y a encore bien loin de Brest à Londres. Le commerce souffrira beaucoup, les deux nations s'épuiseront en Europe pour quelques arpents de neige en Amérique. Il paraît qu'il n'y a qu'une petite décoration de changée à Versailles. Eh bien! les Anglais valent donc 40 livres pièce.

Aux Délices, le 2 avril 1756.

Nous avons joué presque toute la pièce de *Zaïre* devant les Tronchin et les syndics : c'est un auditoire à qui nous avons grande envie de plaire. Calvin ne se doutait pas que des catholiques feraient un jour pleurer des huguenots dans le territoire de Genève. Le fameux acteur Le Kain, qui nous est venu voir, nous a bien aidés; il a plus de sentiment que de voix. Madame Denis a lu *Zaïre* à merveille, et j'ai fait le bonhomme Lusignan.

Monsieur, je vous sais bon gré d'aimer la tragédie.

Les Tronchin ont leur raison pour cela, et tous les beaux-arts sont de leur ressort.

A M. TRONCHIN, LE CONSEILLER.

.....

Vous ne m'avez rien fait dire, mon cher séducteur. M. votre frère, le prêtre, m'avait promis de dire à la vénérable compagnie que je suis son très-humble valet; je me flatte qu'il s'en souviendra. Celui qui vous doit l'air qu'il respire ici, n'y doit déplaire à personne. Je veux bien que vos ministres aillent à l'Opéra-Comique; mais je ne veux pas qu'on représente dans ma maison, devant dix personnes, une pièce pleine de morale et de vertu, si cela leur déplaît.

A M. TRONCHIN, DE LYON.

Monrion, 27 mai.

Nous espérons apprendre la prise du fort Saint-Philippe par le premier ordinaire. L'amiral Bing ne paraît pas le plus expéditif des hommes; il ne songe pas que la vie est courte, et qu'il faut presser sa besogne. M. de Richelieu est un peu plus alerte.

Délices, 24 juillet.

On est transporté à Vienne de cette alliance avec la France dont Charles-Quint ne se serait pas douté.

Marie-Thérèse a eu la bonté de me faire dire de sa part des choses très-agréables. Je ne suis pas honni partout.

A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

23 août, aux prétendues Délices.

Pardon, pardon; j'ai très-bien compris la pancarte[1]

[1] Le bail.

que M. votre frère m'a expliquée, et me voilà au fait. Il ne s'agit plus que d'employer à vivre doucement ce que vous voulez bien avoir la bonté de gouverner. Il faut embellir les Délices, rendre Monrion[1] agréable, aller d'un bout du lac à l'autre, y boire votre vin et oublier les *pucelles*.

J'ai cherché une solitude, un tombeau... Me l'enviera-t-on ?

POUR M. ET Mme DE MONTPÉROUX,

ET POUR EUX SEULS.

Sous même toit vivre avec ce qu'on aime
Est un plaisir digne des gens de bien;
Votre amitié des deux parts est extrême,
Juste, éprouvée ; allez, ne craignez rien
Du temps qui fuit, ni de l'hymen lui-même.

A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 14 octobre.

Quand le dernier des Autrichiens aurait tué le dernier des Prussiens, cela n'empêcherait pas qu'il ne fallût songer à ses petites affaires. Je n'ai besoin dans le moment présent que des secours de notre Esculape; paralytique d'une jambe, mordu de l'autre par mon singe, ne digérant point et ayant souvent la fièvre, je suis un corps très-ridicule : je vous écris comme je peux.

J'ai lu, monsieur, la discussion. Tout ce que je comprends, c'est que nos plénipotentiaires au traité d'Utrecht ne connaissaient pas trop l'Acadie, et cela

[1] Son *petit palais d'hiver*, qu'il venait d'acheter.

n'arrive que trop souvent. Il faudrait que l'auteur de la discussion eût eu la bonté de faire graver une carte. Mais les cartes seront toujours embrouillées, et les Français ont la mine de perdre à ce jeu, puisqu'ils jouent avec leur pauvre Canada contre quatre cents lieues d'un très-beau pays; mais ils ne perdront pas grand chose.

Délices, 25 octobre.

Vous savez qu'on prétend que le roi de Pologne a échappé à ce diable de Salomon du Nord : il y a des temps où c'est un grand bonheur de sortir de chez soi. On ajoute que les hussards de Nadasti vont droit à Berlin par le plus court; mais on n'est encore bien informé de rien, pas même de la bataille du 1er.

Voilà un premier acte de tragédie embrouillé et sanglant; toute la pièce sera dans ce goût. J'aime mieux votre théâtre de Lyon.

AU MÊME.

Délices, 30 octobre.

Ce qu'on dit du désastre du roi de Pologne commence à me faire croire que le Salomon du Nord finira par avoir raison. On prétend qu'il a dit : « J'ai un pro« jet; s'il réussit, je suis le maître de l'Europe; sinon, « je m'en... » Et moi aussi, et j'aime mieux ma solitude que toutes les cours. Laissons les héros s'égorger et vivons tranquilles. J'ai chez moi M. le duc de Villars que j'ai engagé à venir consulter le docteur pour une sciatique, et il se trouve que je suis affublé moi-même d'une sciatique plus violente que la sienne.

*P. S.* Je ne sais point de détails des Fourches cau-

dines du roi de Pologne : s'il a fait un traité, je tiens tout fini; s'il ne l'a pas fait, je crois la guerre générale.

Délices, 6 novembre.

Les Anglais enchériront le sucre; il sera cher à Leipsick; mais les bottes y seront à bon marché, si on vend la garde-robe du comte de Brull. On dit que les Russes avancent : mais je n'ai ni foi ni espérance en eux. Ils n'ont point d'intérêt à la question, et on n'a pas de quoi les payer. *Interim* Salomon rit; attendons.

*P. S.* N'avez-vous pas ri des réponses du roi de Prusse aux articles de la capitulation des Fourches caudines? il se moque de l'univers, et s'en moquera. Il fera sa paix dans un mois, et ira faire jouer dans Berlin un opéra de sa façon.

On dit le pape mourant[1]; c'est dommage. Si tous ses prédécesseurs lui eussent ressemblé, il n'y eût point eu de guerres de religion dans le monde.

Qui aurait dit qu'un marquis de Brandebourg aurait renvoyé d'un seul coup un roi de Pologne sur la Vistule, et fait douze mille mendiants sur le Rhône[2]?

AU MÊME.

.....

La nouvelle du saccagement de Philadelphie se confirme-t-elle? Est-on bien ébaubi du traité du roi de Prusse? Ce monarque, pendant qu'il faisait son traité, faisait un opéra en vers français de ma tragédie de *Mérope;* il vient de me l'envoyer. Ainsi M. le cardi-

[1] Le bon et vertueux Benoît XIV.

[2] La guerre de Saxe nuisait beaucoup à la fabrique de Lyon.

nal de Tencin, qui est si tendrement attaché à ce grand homme, pourrait me recevoir à bras ouverts, puisque je suis dans une si belle correspondance.

A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

2 janvier 1757.

Voici, mon cher ami, la lettre que je reçois de M. le maréchal de Richelieu; il m'exhorte à la montrer, à en faire usage. Elle lui fera honneur et pourra servir à l'amiral Bing[1]. Votre ancien ami de collége, notre Esculape craint que cette lettre venant d'un Français ne fasse plus de tort que de bien à l'amiral; je ne pense pas ainsi. Je suis persuadé qu'un pareil témoignage ne peut nuire et peut beaucoup servir. Voyez comment vous pourrez l'envoyer en Angleterre : voyez s'il est à propos de l'insérer dans *la Gazette d'Amsterdam*. Il s'agit de sauver un innocent, un infortuné. Votre maxime est : *Homo sum; humani nihil a me alienum puto.*

AU MÊME.

Mourion, 15 janvier.

Je suis bien sensible, mon très-cher ami, à votre intention et à celle de notre Esculape.

Il n'y a qu'à lever les épaules de pitié, quand un dévot[2] croit assassiner un roi avec un canif à tailler des plumes; mais il faut frémir d'horreur, quand on voit cet exécrable fou animé de l'esprit des convulsionnaires de Saint-Médard, qui a passé dans sa machine atrabi-

[1] V. *Œuv. comp.*, t. LVII. — [2] Damiens.

laire. C'est un chien qui a pris la rage de quelques autres chiens, sans le savoir. Il faudra ajouter trois ou quatre lignes au chapitre du jansénisme. Si on avait songé à rendre les jansénistes et les molinistes aussi ridicules qu'ils le sont en effet, Pierre Damiens, petit bâtard de Ravaillac, ne se serait pas servi de son canif.

Le ministère a eu la bonté de m'envoyer les bulletins, et M. d'Argenson m'a écrit de sa main; mais je crains les *bigots*.

On me mande de Vienne que l'impératrice aura en Bohême 160,000 hommes, que les Russes viennent au nombre de 100,000. On attend les Francs. Jamais l'empire romain n'a mis tant de monde en campagne; et il s'agit d'une chétive province que l'empire romain ignorait, et un marquis de Brandebourg a une plus grande armée que Scipion, Pompée et César!

*P.S.* Vous ne me mandez rien du fanatisme des Pharisiens et des Parisiens; il y a pourtant eu des placards; on a arrêté beaucoup de monde. On a mené à la Conciergerie quatre chariots couverts, remplis d'assassins, de cuistres, de témoins vrais ou faux [1].

AU MÊME.

Monrion, 5 février.

Il me paraît assez sûr que l'Espagne va se déclarer. Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre très-tendre. L'impératrice de Russie veut que j'aille à Pétersbourg. Mais je vous réponds bien que je ne quitterai pas vos Délices.

[1] A l'occasion de l'attentat de Damiens.

Il faut que je m'accoutume aux naufrages. Ce ne sont pas seulement mes vaisseaux de Cadix qui périssent; une barque que j'envoyais de Monrion aux Délices, chargée de bois et de meubles, est allée au fond du lac. Cela ne m'empêchera pas de jouer le vieux bonhomme Lusignan dans *Zaïre* : ce rôle me convient. On joue tous les jours la comédie à Lausanne ; ce n'est pas comme dans votre ville de Calvin.

Je suis bien fâché de la mort du marquis d'Argenson, ex-ministre philosophe. Il y avait cinquante ans que je l'aimais.

### A M. TRONCHIN, DE LYON.

Monrion, 6 février.

Celui qui a écrit une lettre chrétienne à un cardinal chrétien a une âme héroïque et sage, qui distingue la religion de ses abus. Cela est d'autant plus beau, que ces abus ont été sur le point de lui coûter la vie et ont assassiné ses prédécesseurs.

La lettre touchante que j'ai reçue du roi de Prusse, et l'invitation que l'impératrice me fait d'aller à Pétersbourg ne me feront pas quitter les Délices. Je n'ai nulle envie d'aller à Paris où l'on est complétement fou.

Je ne crois point vous avoir dit combien la catastrophe de M. d'Argenson m'a pénétré ; le bonhomme Lusignan a été quelques jours malade. Ce pauvre M. d'Argenson avait servi le roi quarante ans ; il va mourir dans l'exil, et, sans l'aumône de foin que lui fait son neveu, il mourait dans la misère. De pareils événements doivent affermir dans l'amour de la philosophie et de la liberté.

Mes raisons pour croire que l'Espagne joindrait ses flottes à celles de France contre les Anglais (supposé qu'elle ait des flottes) étaient fondées sur la convenance des temps, sur les affronts que les Anglais ont faits à la dignité de la couronne d'Espagne, sur l'indignation où cette cour est toujours de voir le port de Gibraltar entre des mains étrangères, sur les nouvelles démarches de la cour de France, sur le crédit que l'ambassadeur d'Espagne à Paris a eu de faire mettre à la Bastille je ne sais quel écrivain qui avait reproché aux Espagnols leur tiédeur dans une occasion si pressante. Je me suis trompé. Il faut que la cour de Madrid ait peu de vaisseaux, peu de matelots et peu d'argent.

Monrion, 19 février.

J'attends avec impatience le mot de l'énigme de l'aventure de Pierre Damiens. On me mande qu'il y a une petite secte cachée, composée de la plus basse canaille du parti janséniste; que cette secte est appelée la secte des *margouillistes*, nom digne d'elle; que ces malheureux sont liés entre eux par des serments exécrables; qu'ils ont voulu, non pas tuer le roi, mais le blesser légèrement pour l'avertir; et qu'ils ont menacé le dauphin du poison. Il n'y a rien dont le fanatisme ne soit capable.

Monrion, 7 avril.

Il paraît que la nation paye les taxes avec une répugnance que tous les parlements semblent favoriser. On est obligé d'envoyer des troupes à Besançon pour contenir les conseillers et les écoliers. Le parlement

est plus effarouché que jamais. Les belles déclarations de Damiens qu'il n'avait d'autres complices que tous ceux dont il avait entendu les discours dans les salles du palais, ses aveux qu'il n'avait eu en vue que de venger le parlement et le peuple, ne rapprocheront pas les esprits. On mande que le jour de l'exécution il y avait plus de troupes dans Paris que du temps de la Fronde. On ne parle que d'un mécontentement général, qui fait un triste contraste avec le nom de Bien-Aimé que cette nation avait si justement donné à son roi.

Feu Bernard, fils de Samuel Bernard, a fait en mourant banqueroute, comme son père l'avait faite adroitement de son vivant. J'y suis pour environ huit mille livres de rente. Il y a six ans que cette affaire dure; je pourrais en retirer quelque chose; mais on me répond froidement que le parlement ne se mêle plus de rendre justice.

Monrion, 8 avril.

Vingt conseillers du parlement de la Franche-Comté enlevés par lettre de cachet, force représentations de tous les parlements, force murmures très-injustes contre un roi justement nommé *Bien-Aimé*, la justice distributive suspendue, etc., pourraient faire craindre que tant de loteries non enregistrées ne soient pas un jour bien exactement payées, et qu'il ne reste que des billets blancs aux pauvres metteurs, qui les serreront bien proprement avec les billets de l'Épargne, d'État, de monnaie, d'ustensiles, de liquidation, d'emprunt, de banque, etc., etc., tous effets admirables et si beaux qu'une famille, qui en aurait pour cent mil-

lions, n'aurait pas de quoi acheter une demi-once de pain bis.

Délices, 13 avril.

Je vois qu'il faut vivre douze ans pour escompter ses lots avec avantage. Allons, il faut se résoudre à vivre douze ans. J'ai déjà fait marché pour neuf à Lausanne ; ce n'est que trois de plus avec le roi de France, qui est déjà mon débiteur. M. de Montmartel m'a mandé qu'il me retient pour quatre-vingt mille livres de billets. Je jette le filet en votre nom, et je hasarde quatre-vingt mille livres au jeu nouveau que le roi joue avec ses sujets [1].

Corneille comparait Montauron à Auguste. J'ai envie de vous comparer à Titus ; car vous me faites tous les jours des plaisirs. Je crois, comme vous, que M. le maréchal de Richelieu pourra bien aussi avoir son armée ; la France, en ce cas, aura trois généraux au lieu d'un. Il y a des gens qui prétendent qu'un est plus que trois dans cette arithmétique. Ce qui est sûr, c'est que la France perdra quelques hommes et prodigieusement d'argent par sa guerre sur terre et sur mer, et que jamais on n'a fait les choses à plus grands frais.

Monrion, 29 mai.

Je vois que je ne serai instruit du sort de mon petit traité avec l'altesse électorale palatine qu'à la fin de juin ; cela sera plus commode pour les comptes. J'ai reçu aujourd'hui une lettre fort agréable de l'électeur,

[1] Des ordonnances récentes avaient établi des tontines ou loteries.

mais qui me renvoie pour les calculs à son Moras, et son Moras n'a point encore fini. Le roi de Prusse va un peu plus vite en besogne; on prétend qu'il administrera bientôt les finances de Vienne, comme celles de Saxe. J'augure assez mal de tout ceci, et je ne serai point surpris s'il arrive malheur à notre brillante armée qui manque de pain.

### A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

Délices, 6 juillet.

Je respecte fort les nouvelles d'Oullins; mais si le prince Charles avait battu les Prussiens le 20 juin, pourquoi m'écrit-on le 24, de Vienne, qu'on est très-affligé que le prince Charles soit sorti de Prague si tard et si inutilement? qu'il n'ait su que par hasard le décampement du maréchal Keith? qu'il n'ait pu atteindre que quinze chariots de vivandiers? Pourquoi dit-on que l'armée du marquis de Brandebourg et du maréchal Keith se sont rejointes? qu'elles étaient au beau milieu de la Bohême le 22? et qu'on craignait beaucoup une deuxième bataille? Attendons toujours le boiteux.

Il y a bien des gens qui pensent que l'affaire du 8 est très-peu de chose; que les Prussiens, après avoir attaqué huit fois, se sont retirés en très-bon ordre; qu'ils n'ont pas perdu un gros canon, et que les prétendus étendards menés à Vienne en triomphe sont des enseignes de compagnies, chaque compagnie ayant en effet la sienne.

Les Autrichiens sont si étonnés de s'être défendus

et d'avoir repoussé les Prussiens, qu'ils comptent ce premier avantage, inouï parmi eux, pour une grande victoire. Ce n'est point avoir vaincu que de ne pas poursuivre vivement son ennemi, et ne pas le chasser du pays qu'il usurpe : c'est seulement n'avoir pas été battu. Le temps nous apprendra si le succès du maréchal de Daun a les suites qu'il doit avoir. Je ne croirai les Autrichiens pleinement victorieux que quand ils rendront la Saxe à son maître, et qu'on fera le procès au marquis de Brandebourg dans Berlin. Je ne doute pas qu'il ne soit condamné selon les lois de l'empire s'il est malheureux, et qu'on ne donne l'électorat à son frère. Je tremble cependant pour les vaisseaux du marquis Roux. Quelque chose qui arrive à ce marquis Roux et à celui de Brandebourg, je songe à vous faire manger des pêches, à vous et à vos hoirs. Je vous fais cinq ou six petits murs de refend dans votre potager; mais aussi il faut que vous m'accordiez votre protection auprès du portier des Chartreux, dont vous devez être bien connu. J'ai besoin de cent pieds d'arbres du clos de ces bons Pères. Voyez, je vous prie, comment il faut s'y prendre. Il sera beau qu'un huguenot mange les fruits des moines.

A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 29 juillet

J'ai une grâce à vous demander; c'est pour les Pichon. Ces Pichon sont une race de femmes de chambre et de domestiques, transplantée à Paris par madame Denis et consorts. Une Pichon vient de mourir

à Paris et laisse de petits Pichon. J'ai dit qu'on m'envoyât un Pichon de dix ans pour l'élever; aussitôt un Pichon est parti pour Lyon. Ce pauvre petit arrive je ne sais comment; il est à la garde de Dieu. Je vous prie de le prendre sous la vôtre. Cet enfant est ou va être transporté de Paris à Lyon par le coche ou par charrette. Comment le savoir? où le trouver? J'apprends par une Pichon des Délices que ce petit est au panier de la diligence. Pour Dieu, daignez vous en informer; envoyez-le-nous de panier en panier; vous ferez une bonne œuvre. J'aime mieux élever un Pichon que servir un roi, fût-ce le roi des Vandales.

Vous savez la prise de Gabel et du beau régiment le vieux Wurtemberg à parements noirs; plus 500 housards prisonniers. Si on prend Gorlitz, qui est au delà de Gabel, on est en Silésie; cependant l'ennemi est toujours en Bohême. On se livre dans Vienne à une joie folle; on chante les chansons du Pont-Neuf sur le roi de Prusse.

AU MÊME.

Délices, 8 août.

Je serais bien mortifié si M. de Richelieu était assez malheureux pour être nommé à la place du maréchal d'Estrées, qui, après des marches à la Fabius, vient de gagner une bataille à la Scipion. Une telle démarche rendrait le gouvernement et le maréchal de Richelieu également odieux, et il n'aurait rien de mieux à faire qu'à embrasser le maréchal d'Estrées, le féliciter, servir sous lui deux jours, remercier le roi

et s'en retourner. Mais heureusement je crois M. de Richelieu destiné ailleurs.

On me mande de l'armée de Bohême qu'on croit le roi de Prusse perdu sans ressources ; mais il y est jusqu'au dernier coup à cet abominable lansquenet de guerre.

A M. TRONCHIN, CONSEILLER.

Au Chêne, à Lausanne, 2 septembre.

Je vous dirai que dans une lettre de Vienne, du 24 août, nous lisons ces paroles : « Nous recevons la « confirmation d'une glorieuse victoire remportée « par le colonel James à Landshut, en Silésie, avec « cinq ou six bataillons contre 8,000 Prussiens, com- « mandés par deux généraux. La perte de l'ennemi « passe 3,000 hommes ; tandis que la nôtre, ce qui « est peu croyable, mais ce qui est très-vrai, n'est « que de 17 morts et de 81 blessés. »

Cette nouvelle a besoin, dans mon Église, d'un nouveau sacrement de confirmation. Or, mes amis, ouvrez les yeux et les oreilles. Le roi de Prusse m'écrit « qu'il ne doute pas que je ne me sois intéressé à ses « succès et à ses malheurs, et qu'il lui reste à vendre « cher sa vie, etc. » La margrave de Bareith m'écrit une lettre lamentable, et je suis actuellement occupé à consoler l'un et l'autre. Je ne hais pas ces petites révolutions ; elles amusent et elles exercent : elles affermissent la philosophie.

A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 13 septembre.

On dit qu'on parle à La Haye d'entamer des négo-

ciations; cela vaut mieux que d'entamer des provinces. Est-ce que le ministère de France voudrait rendre la maison d'Autriche toute-puissante, pour avoir le plaisir de se venger aujourd'hui et pour être accablé un jour?

Délices, 27 septembre.

Vous pourriez bien me faire un plaisir en vous confiant à mon amitié et à ma discrétion. Je sais à qui madame la margrave de Bareith s'est adressée pour une négociation qui n'a pas réussi. Vous avez souvent des conversations avec un homme qui est au fait, quoiqu'il soit éloigné du cabinet et que les idées de ce cabinet puissent changer d'un jour à l'autre. Ses lumières et son expérience, jointes à sa correspondance, peuvent le mettre en état de juger si on est effectivement dans l'intention d'abandonner le roi de Prusse à toute la rigueur de sa mauvaise destinée, en cas qu'il soit sans ressource, et si on veut détruire absolument une balance qu'on a jugée longtemps nécessaire. Vous pourriez aisément, dans la conversation, savoir ce qu'en pense l'homme instruit dont j'ai l'honneur de vous parler. Comptez que ni vous ni lui ne serez point compromis; fiez-vous à ma parole d'honneur, et ne regardez point la prière que je vous fais comme l'effet d'une vaine curiosité. J'ai quelque intérêt à être instruit, et vous me rendriez un très-grand service de m'informer de ce que vous aurez pu conjecturer.

Si M. de Soubise ne s'est pas retiré en deçà d'Eizenack, il est à croire que le roi de Prusse lui a livré

bataille. Je peux vous assurer qu'il en avait une terrible envie.

### A M. LE PROFESSEUR TRONCHIN, A GENÈVE [1].

Dimanche matin....

Le sourdaud avise Esculape que M. le duc de Villars l'attend à dîner aujourd'hui dimanche. On enverra un carrosse à mon cher Esculape à l'heure qu'il ordonnera. Je l'ai déjà supplié de me mettre aux pieds de madame la duchesse d'Enville, en qualité de sourdaud qui n'ose et ne peut se montrer; je lui serai très-obligé.

J'ai toujours le bruit d'un moulin dans la tête et les sentiments les plus nets dans le cœur pour mon cher philosophe.

### A M. THIÉRIOT,

CHEZ MADAME DE LA POPELINIÈRE, RUE DE VENTADOUR, BUTTE SAINT-ROCH.

Aux Délices (Cette lettre, qui porte le timbre de Lyon, doit être datée du 17 septembre 1756).

Mon ancien ami, tout le monde fait des sottises. Les frères Cramer en ont fait une très-ridicule; je leur ai lavé leur tête génevoise. Ce sont gens de mérite; mais ils ne connaissent point Paris.

J'apprends que Madame de la Popelinière est guérie radicalement par M. Castera. Cela est-il vrai? Je la prie de croire que je m'y intéresse véritablement.

Madame de Fontaine est très-mal : M. Tronchin

[1] La correspondance avec le docteur Tronchin n'appartient pas au recueil de M. Gaullieur. *

aura bien de la peine à la tirer d'affaire. Je serais inconsolable de la perdre.

*Quid novi* de Salomon et de la reine de Saba?

Mes respects à madame de Graffigny; mes compliments de ce qu'elle donne une sœur à *Cénie* [1]. Je suis bien loin de rimer pour un théâtre que je ne verrai plus.

### A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 20 octobre.

Votre amitié, monsieur, et votre probité éclairée me fortifient contre la répugnance que j'aurais naturellement à communiquer des idées qui peut-être sont très-hasardées; je vous les soumets avec confiance.

Il n'a tenu qu'à moi, il y a près de deux ans, d'accepter du roi de Prusse des biens dont je n'ai pas besoin, et ce qu'on appelle des honneurs dont je n'ai que faire. Il m'a écrit en dernier lieu avec une confiance que je juge même trop grande et dont je n'abuserai pas. Madame la margrave m'étonnerait beaucoup si elle faisait le voyage de Paris; elle était mourante il y a quinze jours, et je doute qu'elle puisse et qu'elle veuille entreprendre ce voyage. Ce qu'elle m'a écrit, ce que le roi, son frère, m'a écrit, est si étrange, si singulier, qu'on ne le croirait pas, que je ne le crois pas moi-même, et que je n'en dirai rien, de peur de lui faire trop de tort.

Je dois me borner à vous avouer qu'en qualité d'homme très-attaché à cette princesse, d'homme qui a appartenu à son frère, et surtout d'homme qui aime le bien public, je lui ai conseillé de tenter des dé-

[1] Cette sœur est morte-née : *Aristida* n'eut qu'une représentation.

marches à la cour de France. Je n'ai jamais pu me persuader qu'on voulût donner à la maison d'Autriche plus de puissance qu'elle n'en a jamais eu en Allemagne sous Ferdinand II, et la mettre en état de s'unir à la première occasion avec l'Angleterre plus puissamment que jamais. Je ne me mêle point de politique; mais la balance en tout genre me paraît bien naturelle.

Je sais bien que le roi de Prusse, par sa conduite, a forcé la cour de France à le punir et à lui faire perdre une partie de ses États. Elle ne peut empêcher à présent que la maison d'Autriche ne reprenne sa Silésie, ni même que les Suédois ne se ressaisissent de quelque terrain en Poméranie. Il faut sans doute que le roi de Prusse perde beaucoup; mais pourquoi le dépouiller de tout? Quel beau rôle peut jouer Louis XV en se rendant l'arbitre des puissances, en faisant les partages, en renouvelant la célèbre époque de la paix de Westphalie! Aucun événement du siècle de Louis XIV ne serait aussi glorieux.

Il m'a paru que madame la margrave avait une estime particulière pour un homme respectable[1] que vous voyez souvent. J'imagine que si elle écrivait directement au roi une lettre touchante et raisonnée, et qu'elle adressât cette lettre à la personne dont je vous parle, cette personne pourrait, sans se compromettre, l'appuyer de son crédit et de son conseil. Il serait, ce me semble, bien difficile qu'on refusât l'offre d'être l'arbitre de tout, et de donner des lois abso-

[1] Le cardinal de Tencin.

lues à un prince qui croyait, le 17 juin, en donner à toute l'Allemagne. Qui sait même si la personne principale, qui aurait envoyé la lettre de madame la margrave au roi, qui l'aurait appuyée, qui l'aurait fait réussir, ne pourrait pas se mettre à la tête du congrès qui réglerait la destinée de l'Europe? Ce ne serait sortir de sa retraite honorable que pour la plus noble fonction qu'un homme puisse faire dans le monde; ce serait couronner sa carrière de gloire.

Je vous avouerai que le roi de Prusse était, il y a quinze jours, très-loin de se prêter à une telle soumission. Il était dans des sentiments extrêmes et bien opposés; mais ce qu'il ne voulait pas hier, il peut le vouloir demain; je n'en serais pas surpris, et quelque parti qu'il prenne, il ne m'étonnera jamais.

Peut-être que la personne principale dont je vous parle ne voudrait pas conseiller une nouvelle démarche à madame la margrave; peut-être cet homme sage craindrait que ceux qui ne sont pas de son avis dans le conseil l'accusassent d'avoir engagé cette négociation pour faire prévaloir l'autorité de ses avis et de sa sagesse; peut-être verrait-il à cette entremise des obstacles qu'il est à portée d'apercevoir mieux que personne; mais s'il voit les obstacles, il voit aussi les ressources. Je conçois qu'il ne voudra pas se compromettre; mais si, dans vos conversations, vous lui expliquez mes idées mal digérées, s'il les modifie, si vous entrevoyez qu'il ne trouvera pas mauvais que j'insiste auprès de madame la margrave, et même auprès du roi son frère, pour les engager à se remettre en tout à la discrétion du Roi, alors je

pourrais écrire avec plus de force que je n'ai fait jusqu'à présent. J'ai parlé au roi de Prusse dans mes lettres avec beaucoup de liberté : il m'a mis en droit de lui tout dire; je puis user de ce droit dans toute son étendue, à la faveur de mon obscurité. Il m'écrit par des voies assez sûres; j'ose vous dire que, si ses lettres avaient été prises, il aurait eu cruellement à se repentir. Je continue avec lui ce commerce très-étrange; mais je lui écrirai ce que je pense avec plus de fermeté et d'assurance, si ce que je pense est approuvé de la personne dont vous approchez. Vous jugez bien que son nom ne serait jamais prononcé.

Je sais bien qu'après les procédés que le roi de Prusse a eus avec moi, il est fort surprenant qu'il m'écrive, et que je sois peut-être le seul homme à présent qu'il ait mis dans la nécessité de lui parler comme on ne parle point aux rois; mais la chose est ainsi.

C'est donc à vous, mon cher monsieur, à développer à l'homme respectable dont il est question ma situation et mes sentiments, avec votre prudence et votre discrétion ordinaires. Je n'ai besoin de rien sur la terre que de santé; toute mon ambition se borne à n'avoir pas la colique, et je crois que le roi de Prusse serait très-heureux s'il pensait comme moi.

### BILLET SÉPARÉ.

J'ai quelque envie de jeter au feu la lettre que je viens de vous écrire; mais on ne risque rien en confiant ses châteaux en Espagne à son ami. Vous pourriez, dans quelques moments de loisir, dire la sub-

stance de ma lettre à la personne en question ; vous pourriez même la lui lire, si vous y trouviez jour, si vous trouviez la chose convenable, s'il en avait quelque curiosité. Vous en pourriez rire ensemble ; et quand vous en aurez bien ri, je vous prierai de me renvoyer ce songe que j'ai mis sur le papier, et que je ne crois bon qu'à vous amuser un moment.

### A LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, le 22 octobre.

Madame, il ne reste à moi, pauvre perclus, que la liberté de la main droite pour remercier Votre Altesse Sérénissime. Je connais tous les manifestes du roi de Prusse : le meilleur, à ce qu'on dit, est une bataille gagnée au commencement du mois, vers les frontières de la Bohême. Voilà déjà environ vingt mille hommes morts pour cette querelle, dans laquelle aucun d'eux n'avait la moindre part. C'est encore un des agréments du meilleur des mondes possible. Quelles misères ! et quelles horreurs ! La meilleure de toutes les demeures possible est certainement celle de Gotha, et je sais bien quelle est la meilleure des princesses possible.

Conservez, madame, la paix de vos États, comme vous conservez celle de votre âme. Je suis toujours dans cet ermitage si précieux pour moi, puisqu'il a été habité par un prince dont le souvenir m'est si cher. Je crois ses frères déjà en état de faire goûter à leur mère le plaisir de voir leurs progrès ; je serai attaché pour jamais à cette auguste famille. Je m'intéresse bien plus à Gotha qu'à Pirna. Je supplie la grande maîtresse des cœurs de répondre de mes sentiments

et de mon profond respect pour Votre Altesse Sérénissime.

## M. TRONCHIN DE LYON A VOLTAIRE.

Lyon, 24 octobre.

J'ai reçu, monsieur, avant-hier la lettre dont vous m'avez honoré le 20, et hier je fus en campagne pour la communiquer à la personne. Je lui en fis lecture; bien loin de la regarder comme un songe, il en a été enchanté. Apparemment, dit-il, que si ce projet s'exécute, le paquet de madame la margrave lui parviendra par vous, monsieur. Je lui ai répondu que vous suivriez la même route commencée. Il est bien content des vers galants que vous avez faits pour madame de Montferrat, et très-sensible à toutes les politesses dont vous l'avez comblée.

Si vous usez de comparaison avec la réception faite il y a trois ans, vous devez le trouver extraordinaire; mais je vous prie d'observer la circonstance de ses places et les avis qu'il avait alors de la cour. Je puis bien vous assurer de la répugnanee qu'il avait et de son penchant à être agréable à tous. Dans cet intervalle de temps, la façon de penser a bien changé; on arrive au vrai par la communication des idées, et s'il avait le plaisir de vous voir à présent, vous en seriez aussi édifié que vous l'avez été peu. Il y a quelque temps que je lui entendis faire publiquement votre éloge, et il y avait des gens de même étoffe que lui.

Mon suffrage sur votre excellente lettre n'est pas d'un grand poids; mais je ne puis assez vous dire combien je suis content, et combien je désire que des vues aussi sages et utiles à l'Europe soient couronnées du succès par la continuation de vos soins éclairés et les suites de votre crédit sur l'esprit du roi de Prusse et de madame sa sœur, et

leur confiance en vous. De mon côté, je ne perdrai pas un instant pour tout ce dont je serai chargé.

NOTE EN RÉPONSE, DICTÉE PAR M. LE C. DE T... A TRONCHIN.

Le plan est admirable; je l'adopte en entier, à l'exception de l'usage qu'il voudrait faire de moi en me mettant à la tête de la négociation. Je n'ai besoin ni d'honneurs ni de biens, et, comme lui, je ne songe qu'à vivre en évêque philosophe. Je me chargerai très-volontiers de la lettre de madame la margrave, et je pense qu'elle ferait très-bien, dans la lettre qu'elle m'écrira, d'y mettre les sages réflexions que M. de V. emploie dans la sienne, concernant l'agrandissement de la maison d'Autriche. Elle ferait bien de me dire quelque chose de flatteur pour l'abbé de Bernis, qui a les affaires étrangères et le plus grand crédit à la cour.

Apparemment que si ce projet s'exécute, le paquet de madame la margrave me parviendra par M. de Voltaire.

## A M. LE MINISTRE VERNES.

CHEZ M. SON PÈRE, A GENÈVE.

Au Chêne, à Lausanne[1], 26 octobre.

Je regrette sensiblement petit Patu : il aimait tous les arts, et son âme était candide. Je suis toujours étonné de vivre quand je vois des jeunes gens mourir. Tout sert, mon cher monsieur, à me convaincre du néant de la vie et du néant de tout.

J'ai peine à croire l'armistice dont on parle. S'il y en avait un, il ne pourrait être que dans le goût de celui du duc de Cumberland; et le roi de Prusse me trompera fort s'il signe un pareil traité. Je le crois

[1] Sa maison de ville, aujourd'hui numérotée 6, rue du Grand-Chêne.

dans un triste état. Il aura bientôt plus de besoin d'être philosophe que grand capitaine.

Tâchez de convertir madame de Montferrat; c'est la plus belle victoire que vous puissiez remporter; mais je tiens la place imprenable.

Madame Denis vous fait ses compliments. Elle est occupée du matin au soir à embellir la maison de Lausanne. Elle me rend trop mondain; mais il faut tout souffrir.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

A M. LE PROFESSEUR TRONCHIN, A GENEVE.

Mon cher Esculape, je sais bien qu'il faut recevoir sans murmure tous les petits agréments que la nature a bien voulu attacher à la vieillesse. Cependant, si on peut les adoucir et les prévenir, c'est encore le mieux. Il y a plus de six mois que ma tête murmure et bourdonne : les doctes distinguent entre le bourdonnement et le sifflement; mais le fait est que je deviens sourd de jour en jour et d'heure en heure; je suis le *surdus loquens*; faites-moi, s'il vous plaît, le *surdus audiens*, afin qu'on puisse me dire : A bon entendeur, salut.

N'avez-vous point quelque tour dans votre sac dont vous puissiez m'aider? Sinon, je suis résigné à être de la confrérie des sourds. S'il y a obstruction dans le nerf auditif, je crois qu'il n'y a point de salut pour moi à mon âge; mais si c'est uniquement tension et sécheresse, j'espère dans ce bel axiome : *Contraria contrariis curantur*.

## A M. LE PROFESSEUR TRONCHIN.

Les dévotes sont toujours après leur directeur; les gourmandes crient après un médecin, quand elles ont mangé trop de jambon. Mon cher Esculape, vous êtes accoutumé aux faiblesses humaines : pardonnez à quatre ou cinq femmes compatissantes qui voulurent hier vous faire courir à heure indue pour une petite indigestion. Vous savez que ces bagatelles n'ont pas de suite dans les bons tempéraments.

Les deux nièces et l'oncle sont tous sous votre domination, et vous sont attachés comme on doit l'être.

### ORDONNANCE [1].

M. Tronchin, mon malade, ira chez lui dans un carrosse bien fermé; il fera bassiner son lit en arrivant, et prendra des vulnéraires infusés dans de l'eau bouillante, une tasse ou deux, excitera une transpiration douce et égale, prendra un bouillon de veau et de poulet quand il sentira un peu de faim, et pourra prendre un peu de quinquina avant son premier repas.

10 février 1757. VOLTAIRE, son ancien.

## A M. LE DOCTEUR TRONCHIN,

PROFESSEUR EN MÉDECINE, MON MALADE.

10 février.

J'envoie savoir comment mon cher malade a passé la nuit. Je me flatte que mes remèdes l'auront soulagé. La confiance qu'il a en son ancien est déjà un bon pro-

[1] Le docteur Tronchin s'était trouvé indisposé chez Voltaire.

nostic : *Honora medicum*. Le résidant ne croit point la nouvelle des Jésuites ; on ne lui en mande rien de Versailles : ainsi elle est très-suspecte. C'est apparemment quelque janséniste qui aura inventé ces horreurs, dont tout Jésuite a toujours été incapable, comme on sait.

### A M. LE PROFESSEUR TRONCHIN, A GENÈVE.

Comment se porte mon cher malade?

Je le supplie de faire tenir ma lettre à M. Saladin. J'ai en main le libelle saisi à Lausanne. Les Scolarques l'ont arrêté chez le libraire à Genève. Le professeur Vernet y est déclaré l'auteur de pièces scandaleuses contre moi. Il est de son intérêt et de celui de la paix de prévenir une querelle funeste : la paix est préférable à tout. M. Saladin doit savoir que j'ai en main les lettres de Vernet qui peuvent le confondre, et Vernet doit savoir qu'étant mon vassal, il est exposé à être mortifié tous les jours. La paix encore une fois ! C'est une œuvre digne du médecin des corps et des âmes, en un mot de mon cher Tronchin.

### AU MÊME.

Cette déclaration que je propose à Vernet de signer me paraît bien honnête, mon cher grand homme. Je lui offre une éponge pour le débarbouiller, et un croc pour le tirer de la boue. J'envoie copie à M. Saladin ; si vous m'approuvez, agissez.

Quelle nouvelle des Jésuites portugais [1] ? — *Tuus* V.

[1] Il s'agissait de la conspiration de Malagrida.

DÉCLARATION.

Nous désapprouvons tous ici, et moi particulièrement, la brochure anonyme intitulée *Guerre littéraire*, dont les exemplaires ont été saisis par MM. les Scolarques, dès qu'ils sont arrivés. Je suis surtout très-fâché de voir mon nom mêlé dans cette brochure en plusieurs endroits. Je déclare qu'il est faux que j'aie jamais eu le moindre démêlé avec M. de Voltaire mon voisin, pour qui j'ai les plus grands égards, et dont je n'ai jamais reçu que des politesses [1].

AU MÊME.

Mon cher Esculape va donc nous quitter? Je me flatte qu'il n'aura pas la cruauté de partir sans venir consoler les ermites de Ferney. Je sais qu'il a bien du monde à consoler; mais il sait que nous sommes ses plus anciens malades, et, parmi les étrangers, ses plus anciens amis.

Personne ne s'intéressera jamais plus que nous à sa gloire, à son bonheur. L'idée de tous les avantages dont il va jouir peut seule nous dédommager de sa perte [2].

A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 27 octobre.

Je suis très-flatté, mon cher monsieur, que mes rêves n'aient pas déplu à un homme qui a autant de

[1] Vernet signa cette déclaration.

[2] Tronchin allait à Paris, appelé par plusieurs membres de la famille royale. Peu de temps après, il fut nommé premier médecin du duc d'Orléans.

solidité dans l'esprit que la personne respectable à qui vous les avez communiqués. Ce qui me fait croire encore que les songes peuvent devenir des réalités, c'est que j'ai lieu de penser qu'on travaille déjà à ce que j'ai proposé. Il est question, à ce que je présume, d'une négociation entre le roi de Prusse et M. le maréchal de Richelieu, et elle pourrait bien finir par quelque chose de semblable à celle de M. le duc de Cumberland; c'est de quoi vous pourrez parler à S. Em., qui peut-être en est déjà instruite.

### AU MÊME.

Délices, 5 novembre

Les gens dont je vous parlais dans mes dernières lettres, me paraissent toujours dans le plus grand désespoir et se vantent de résolutions extrêmes; mais, pour se consoler, vous voyez qu'ils prennent tout l'argent qu'ils peuvent. Les héros ressemblent toujours par un coin aux voleurs de nuit : ils vont droit au coffre-fort; après quoi ils étalent de grands sentiments. Je n'ai pas encore tiré bien au clair l'affaire de Berlin. Je ne sais si le général Hadish aura pris dans cette ville autant d'argent que les Prussiens en ont tiré de Leipsick.

Au reste, je n'aurai de nouvelles des principaux personnages que dans un mois. On a été si occupé, qu'on a fait un quiproquo en cachetant. On m'a envoyé une lettre pour une autre. Cette méprise pourrait faire croire qu'on n'a pas l'esprit bien libre.

AU MÊME.

Délices, 7 novembre.

Je crois Leipsick secouru après avoir payé. Les Autrichiens y sont venus quelques jours trop tard. On est ivre de joie à Vienne d'avoir été deux jours dans Berlin, et d'avoir emporté deux cent mille écus à celui qui prenait tout. Ils ont bien promis d'y revenir. L'impératrice a dit : « Dawn m'a fait plus de bien ; mais Hadish m'a fait plus de plaisir. » La révolution va grand train. Les Autrichiens font tout ; les Français semblent se borner aux quartiers d'hiver. Le temps dévoilera ce mystère.

Esculape Tronchin nous attire ici toutes les jolies femmes de Paris. Elles s'en retournent guéries et embellies. Il est allé au devant de madame d'Épinay, qui s'est trouvée mal sur le chemin de Lyon à Genève. Il lui rendra la santé comme aux autres. Je ne crois d'autres miracles que les siens. Nous avons aussi l'abbé de Nicolaï, qu'il arracha dans Paris à dix-huit saignées et à la mort. Enfin je vis, et je le remercie aussi pour ma part.

A M. LE DOCTEUR TRONCHIN[1].

.....

Mon cher Esculape, mon petit malade[2], après avoir pris sa seconde dose d'émétique avant-hier, fut encore bien purgé et rendit un paquet de vers, parmi lesquels

[1] Cette lettre, qui n'appartient pas au même recueil, est placée ici à cause de sa date.

[2] Le petit Pichon, dont il a été question.

il y en avait un de six pouces de long. Je lui donnai une décoction de rue, de petite centaurée, de menthe, de chicorée sauvage, et, pour adoucir la vivacité que cette tisane pourrait porter dans ce sang irrité par la fièvre, je lui fais prendre de demi-heure en demi-heure, entre ces potions, une émulsion légère. La fièvre subsiste continue, avec redoublement, mais moins violente. Il a dormi un peu. La tête n'est point embarrassée; mais il y a toujours mal. Le bout de la langue est du rouge le plus vif. Il s'en faut beaucoup que l'œil soit net; il ne l'est guère, je crois, dans ces maladies. La peau n'est pas ardente. Ne conviendrait-il pas de lui ôter sa tisane anti-vermineuse qui peut l'échauffer, et continuer à délayer beaucoup les humeurs? Il a toujours la bouche ouverte, et il lui est difficile de la fermer.

J'entre dans tous les détails; je voudrais sauver ce petit garçon. Qu'ordonnez-vous?

A propos, la France est aussi malade que lui. Mademoiselle votre fille est-elle... (*illisible*)?

*Secreto.* Fils d'Apollon, la petite nièce d'Apollon, mademoiselle Corneille, fut autrefois nouée. Son esprit se dénoue aujourd'hui, et son corps se dénoua le premier, il y a du temps. Elle se sent quelquefois, du reste, de cette ancienne conformation : faiblesse et douleur dans la hanche, douleurs rhumatisantes et vagues du côté de la hanche affligée; en un mot, elle boite et souffre. *Quid illi facere?*

Mes compliments à M. Tronchin, le procureur général, je vous en prie.

Nous vous embrassons tous.

## A M. ALBERGATI-CAPACELLI.

24 septembre 1760.

Dignatevi, mio caro signore, di far indirizzare la mia risposta al *Pittor della natura.* Non sono sorpreso che il signor don Marcio sia un pò maledico [1]. I miei piccioli versi non sono eroici; ma sono la tenera espressione de' miei sentimenti. Conosco bene la voce della natura; il valente Goldoni m'ha insegnato a sentirla.

E capitato al fine il *Shaftesbury?* Avete scritto al banchiere Bianchi e Balestrero a Milano?

Tout m'avertit, monsieur, que nous sommes trop loin l'un de l'autre; mais il me semble que mon cœur est auprès de vous. — V.

## A M. TRONCHIN, BANQUIER A LYON.

11 novembre 1757.

« On est aigri par l'infortune; on dit qu'on hasar-
« derait une seconde démarche, si on avait quelque
« succès qui pût ne pas jeter d'humiliation sur ce
« qu'on propose. On paraît actuellement déterminé à
« des partis terribles. »

Voilà ce qu'on me mande, mon cher correspondant. C'est le précis de deux longues lettres bien singulières.

[1] Le manuscrit porte cette note : « Carattere del maldicente nella « *Bottega del cafè* del signor Goldoni. Cosi il signor di Voltaire chiama « egli un certo tale che aveva disprezzato i versi sui in lode..... » De Goldoni, sans doute. Le manuscrit est déchiré en cet endroit.

Vous pouvez en faire part à la personne respectable et sage dont on doit suivre les lumières. Ses conseils seront des ordres pour moi ; et jamais elle ne sera compromise.

On parle beaucoup d'une convention secrète : cela n'est pas impossible; mais je n'y crois pas encore, attendu que cet événement serait bien contradictoire avec tout ce qu'on m'écrit.

Délices, 17 novembre.

Voici encore une requête de l'insatiable madame Denis. Ces Parisiennes-là n'ont jamais fini ; elles épuisent la patience et les bontés de M. Tronchin; elles mettent leur oncle à la besace. Cependant je crois que le roi de Prusse y met l'armée de Soubise; on s'enfuit, dit-on, de tous côtés, sans vivres et sans équipages. Voilà un nouveau coup de la fortune. Cette bataille peut laisser le roi de Prusse maître absolu de la Saxe, et le mettre au printemps en état de faire face de tous côtés. Il peut arriver à nos troupes ce qui leur arriva en 1742 dans ces quartiers-là. Je doute qu'à présent on demande grâce.

Délices, 23 novembre.

Vous aurez reçu les relations de vos Génevois, par lesquelles il est bien constaté qu'on avait conduit l'armée dans un coupe-gorge, entre deux plateaux garnis d'artillerie. Il y a, dit-on, dans l'histoire un exemple de cette faute. — Les choses ont bien changé; vous ne devez plus vous attendre à cette belle lettre dont il était question. Je vous assure qu'on est bien fier. Nous verrons si M. le maréchal de Richelieu rabaissera ou augmentera cette fierté.

*P. S.* Le roi de Prusse avoue qu'il a eu cent hommes de tués et deux cent soixante de blessés dans notre bataille des éperons. Voyez la malice d'avoir placé de l'artillerie sur des plateaux sans que nos généraux s'en soient doutés!

2 décembre.

L'homme respectable, qui pense comme il doit, a fait sans doute de très-justes réflexions sur l'aventure du 5. Vous pouvez être très-sûr que tout était fini, si on s'était emparé des hauteurs que le roi de Prusse garnit de cavalerie et de canons sans qu'on s'en aperçût. On était trois fois plus près de ces hauteurs que lui. Le général Marshall entrait en Saxe avec 15,000 hommes. Tout a été perdu par une seule faute bien grossière. L'artillerie prussienne emportait nos gens dix à dix, et on s'enfuit de tous côtés. Le roi de Prusse se donna le soir le plaisir de demander des draps à une dame d'un château voisin chez laquelle il soupa, pour faire des bandages à nos blessés. On ne peut nous humilier avec plus de générosité. La reine de Pologne est morte de chagrin. La France se ruine. Voilà encore 40 millions en rentes viagères.

Les mêmes intentions qu'on avait, on les a encore. « J'écrirai au premier jour à M. le C. de T. Assu-« rez-le, je vous prie, de toute mon estime; et dites-« lui que je persiste toujours dans mon système. »

Voilà les propres mots qu'on m'écrit du 23 novembre. Je supplie qu'on écrive en droiture, si cela se peut, sans hasarder que les lettres soient ouvertes sur la route. Il n'appartient qu'à la prudence de S. Em. de conduire cette affaire très-épineuse, et de donner les

conseils convenables dans des circonstances où l'on ménage avec une attention scrupuleuse d'autres puissances.

Je ne fais d'autre office que celui d'un grison qui rend les lettres ; mais mon cœur s'acquitte d'un autre devoir auquel il s'attache uniquement, celui d'aimer son roi, sa patrie et le bien public, de ne me mêler absolument de rien que de faire des vœux pour la prospérité de la France, et de mériter l'estime de celui dont je respecte les lumières autant que la personne.

7 décembre.

Vous devez savoir la journée des dix-sept ponts jetés en même temps sur l'Oder, des treize attaques faites à la fois aux retranchements prussiens, et du sang répandu pendant six heures, et des Prussiens battus, et de leurs canons pris, et de leur retraite dans Breslaw, et de Breslaw bloqué. J'attends de Vienne un plus ample détail. Voilà ce qu'on m'a marqué en gros et à la hâte, à l'arrivée des postillons cornant du cor et annonçant dans Vienne, le 25 novembre, cette grande affaire du 22, qui nous venge et qui nous humilie.

Je serai bien stupéfait si on veut écouter à Versailles des propositions du roi de Prusse ; ce qu'on y craint le plus, après le feu roulant, c'est de donner le plus léger ombrage à l'impératrice. On ne peut plus séparer ce qu'un moment a uni. Le roi de Prusse peut encore donner une bataille, dire des bons mots, plaire aux vaincus et déchirer des draps pour faire des bandages aux blessés ; c'est ce qu'il fit le 5 novembre au soir ; mais à la fin, il faut qu'il succombe, à moins qu'on ne se

conduise comme en 1742. Je ne sais encore nulle nouvelle positive de la fidélité des Hanovriens et des Hessois; mais il est bien sûr que, sans les Autrichiens, nous serions perdus.

Qui aurait dit au cardinal de Richelieu que les Français devraient un jour leur salut en Allemagne aux armes autrichiennes, l'eût bien étonné. *Così va il mondo. Fan lega oggi re, papi, imperadori; doman saranno capitali nemici.*

8 décembre.

Je soupçonne que la lettre de madame la margrave est déjà en chemin; mais cette première ne sera qu'une lettre de compliment. Si vous voulez me faire tenir la réponse, je la ferai passer avec sûreté et promptitude par la Franconie, et je vous adresserai celles qui pourront venir de ce pays-là, en cas que cette voie convienne à la personne sage et respectable à qui je vous prie de présenter mon respect.

Je sais historiquement que Versailles est tout à la maison d'Autriche, et qu'il est bien délicat d'entamer quelque négociation qui donnerait de l'ombrage à ceux qui ont l'intérêt le plus puissant de seconder aveuglément la cour de Vienne. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse traiter sans elle. Comment se soutiendrait-on dans le pays d'Hanovre, si on offensait un allié si nouveau, et qui va devenir si considérable? Tout cela est entouré d'épines. Je ne fais de vœux que pour le bonheur public. Pourquoi faut-il que le roi de Prusse ne se soit pas résolu à faire des sacrifices! Mais... j'aurais bien des choses à dire qu'on ne peut guère confier au papier... cependant... adieu.

Délices, 11 décembre

La ratification de la capitulation de Stade n'arriva de la cour à M. le maréchal de Richelieu que le 12 novembre. Les Hanovriens se sont crus en droit de ne la pas tenir, surtout après la belle aventure de l'armée de Soubise. M. de Linar ne signifia à M. de Richelieu que le 28 la rupture totale. Les Hanovriens, les Hessois avec les Brunswickois qui se laissent entraîner, étaient le 28 à Harbourg, au nombre 38,000 hommes, et M. de Richelieu n'en avait encore que 30,000. On parle d'un corps de 10,000 Prussiens qui vient renforcer encore l'armée ennemie. La saison est dure pour les Français, le danger grand, l'absence de Chevert triste, l'exemple de l'armée de Soubise funeste.

Illiacos intra muros peccatur et extra.

Madame la margrave me mande, du 29, qu'elle ne croit pas qu'il reste un seul Français en Allemagne dans six mois; elle peut se tromper, et son frère aussi. De tous côtés la crise est violente. Bonsoir, mon cher ami.

Lausanne, 20 décembre.

Vous savez la nouvelle victoire du roi de Prusse; les cinquièmes jours du mois lui sont favorables. M. le maréchal Keith, qui m'écrit du 8 au milieu de ses montagnes, ne me mande point que les Prussiens aient repris Breslaw, comme on le dit.

Ce qu'il y a de plus triste, et ce que je ne veux pas croire, c'est qu'une lettre de l'armée de Richelieu parle aussi d'une bataille que nous venons de perdre

contre les Hanovriens. Si malheureusement cette nouvelle se confirme, voilà 100,000 hommes et 200 millions de perdus, comme dans la guerre de 1741. Dans ces circonstances malheureuses, vous m'avouerez que les affaires générales seraient plus difficiles à ajuster que des billets de confession. Peut-être le résultat de tant de vicissitudes sera que la cour de France aurait pu donner la paix, il y a quatre mois, et ne pourra pas même la recevoir dans deux.

Dieu veuille que la nouvelle de la prétendue défaite de M. de Richelieu soit sans fondement, et que les prophéties de madame la margrave soient fausses! Ses desseins sont plus agréables que ses prophéties. Elle ne respire que la paix. Le chaos serait beau à débrouiller. Il serait bien rare de s'accommoder avec le roi de Prusse sans se brouiller avec l'impératrice, et de rester maître de Hanovre sans avoir à craindre le roi de Prusse. Mais je crois que les d'Ossat et les Richelieu auraient peine à résoudre un pareil problème. Qui en sait plus qu'eux tous le résoudra. Mais il y a sur les bords de notre Rhône, et près de la cathédrale où vous n'allez point, un homme qui, peut-être, est le seul capable dans l'Europe de voir et de faire ce qui est convenable. J'ose penser que cet homme sage attendra : il sait qu'on n'accommode guère les procès que quand les deux parties n'ont plus d'argent pour plaider.

Lausanne, 24 décembre.

Je viens d'expédier sûrement la lettre de S. Em.

Je reçois dans ce moment des nouvelles du roi de Prusse et de madame la margrave du 12 décembre,

par un officier principal de la maison de madame de Bareith, en qui elle a une grande confiance. La victoire du roi de Prusse n'est pas si décisive qu'on le disait. Il n'a point Breslaw. Les Autrichiens sont rassemblés sous Schweidnitz. Il y aura encore du sang répandu ; et celui qui préviendrait tant de calamités par une bonne paix serait le bienfaiteur du genre humain. Le roi de Prusse écrit à sa sœur : « Qu'il est « bien las de tant de carnage et de barbare gloire. »

A M. TRONCHIN, DE LYON.

Lausanne, 3 janvier 1758.

Voici ce que le confident de madame la margrave m'écrit :

« On croit, comme vous, qu'il faut faire la paix. Le « roi de Prusse le désire, à ce qu'il paraît. Je voulais « vous dire les obstacles que j'envisage ; mais les « ordres de S. A. R. m'obligent à renvoyer mes idées « à une autre poste. Je ne sais si elle vous écrira par « celle-ci ; mais je peux vous assurer que vous n'êtes « oublié ni dans le succès ni dans les triomphes. »

Cette année sera peut-être celle de nos malheurs, comme 1757 a été l'année des vicissitudes. Si la victoire de Lissa est aussi complète que le roi de Prusse le dit ; s'il a vingt mille prisonniers, comme il s'en vante, malgré l'improbabilité du nombre ; s'il est secouru des Anglais, comme il y a grande apparence, voilà en Allemagne une balance établie, et les deux plats de la balance seront chargés de cadavres et vides d'argent. L'Allemagne sera divisée et affaiblie, et, en ce cas, la France sera plus heureuse que si elle avait

agrandi la maison d'Autriche par des victoires funestes.

Mais aussi, d'un autre côté, s'il arrive de nouvelles infortunes aux armées de France, si les Hanovriens, aidés des Prussiens, font en 1758 ce que les pandoures firent en 1742, s'ils nous chassent, si nos armées et notre argent sont dissipés, si enfin la Prusse victorieuse se réunit un jour avec l'Autriche contre la France, et si les anciennes haines l'emportent sur les nouveaux traités, la France aurait alors autant à craindre qu'à se repentir, et ce ne serait qu'en ruinant ses finances qu'elle pourrait résister sur mer et sur terre.

Prenons à présent la chose d'une autre face. Il peut se faire que le maréchal de Richelieu batte l'armée de Hanovre, que les Russes et les Suédois fassent la guerre sérieusement, que les Autrichiens, alors plus libres dans leurs opérations, pressent le roi de Prusse malgré toutes ses victoires.

Encore un autre cas plus vraisemblable. Que tous les succès soient balancés, que le roi de Prusse désire sincèrement la paix, comme je le crois, la France ne peut-elle pas alors conclure cette paix avec bienséance? Mais, dans tous les cas possibles, le roi de Prusse peut-il se détacher des Anglais, qui lui érigent une statue, et qui vont lui donner des subsides? La France peut-elle se détacher de la maison d'Autriche pour n'avoir plus aucun allié? Il paraît qu'on s'est mis dans un labyrinthe dont aucun fil ne peut nous tirer, et qu'on n'en peut sortir que l'épée à la main.

En effet, que proposer? Et à qui faire des propositions? Sera-ce aux Hanovriens, après la rupture de

leur capitulation? Au roi de Prusse, après avoir été si honteusement battus par lui? Aux Autrichiens, après des traités si récents? Peut-on négocier séparément avec quelque puissance? Et n'est-on pas réduit à attendre que tous les partis, également affaiblis et déchirés, désirent une paix nécessaire?

La postérité aura peine à croire qu'un marquis de Brandebourg se soit soutenu seul contre la France, l'Autriche, la moitié de l'empire, la Russie, la Suède; mais enfin ce miracle est arrivé, il subsiste; et tout ce que la France peut faire aujourd'hui, c'est de se soutenir contre Hanovre. Cette humiliation est étrange et unique; mais il la faut dévorer.

Je suis très-persuadé que si la personne respectable que vous connaissez, et qui connaît si bien l'Europe, avait été à la tête des affaires, elles ne seraient pas dans ces tristes termes. Plût à Dieu qu'il fît servir son génie et les ressources de sa prudence à finir glorieusement un tel embarras!

S. Em. aura incessamment une lettre de la sœur; mais que peut faire le frère? Il désire la paix, oui; mais à condition qu'il gardera toute la Silésie, à condition qu'il restera uni avec Hanovre, dont il est garant. Encore une fois, je ne vois qu'un nuage épais, et je n'espère que dans les lumières de l'homme supérieur qui peut percer ce nuage.

Je vous ai confié mes doutes et mon ignorance; c'est tout ce que j'ai à vous présenter pour vos étrennes.

En voici bien d'une autre! — A bon jour, bonne œuvre.

Le jour de l'an, une couturière, apprentie femme

de chambre de ma nièce, déclare qu'elle est grosse d'un laquais, nommé André : pourrait-on recevoir la pauvrette à Lyon? Elle a l'honneur d'être huguenote, et mon laquais celui d'être papiste : franchement, il faudrait que M. le cardinal la convertît; elle est jeune, jolie; ce serait une œuvre pie; mais en attendant, il faut qu'elle accouche. Y a-t-il quelque âme honnête qui pût se charger d'elle et mettre son enfant aux orphelins de Lyon?

Lausanne, 8 janvier.

La prise de Breslaw, celle de tant d'officiers et de tant de troupes, le siége de Schweidnitz, celui même d'Olmütz dont on parle, achèvent d'établir dans l'Allemagne l'équilibre que nos armées ont tâché en vain de déranger. La France est bien servie sans le vouloir, et doit remercier le roi de Prusse de l'avoir battue. Pour peu qu'il poursuive le cours de ses victoires, il faudra que l'Autriche soit la première à demander la paix. Je ne serais point étonné que les bras des Russes et des Suédois ne s'engourdissent, et que le roi de Prusse fût plus puissant que jamais.

Toute la Franconie est à présent inondée de troupes. Il faut aller manger aujourd'hui ce pays-là, après avoir dévoré les autres. Il est difficile que les lettres m'arrivent de Bareith comme elles arrivaient. Je me suis borné à faire dans mes lettres en général des vœux pour la paix. Il est plaisant d'avoir des remords de lâcher ce terrible mot. Je l'ai souhaitée à tout le monde. Le prince de Saxe-Hildbourghausen doit-il être si fâché qu'on lui en souhaite sa part? Il rôde au-

tour de Bareith; c'est un homme de mauvais humeur, et s'il ouvre les lettres, il est tout propre à prendre pour une trahison les souhaits d'un bon Suisse.

Quant à la petite Suissesse huguenote, qui s'avise de faire tout en douceur des métis avec un papiste, si on peut la faire accoucher à Lyon chez quelque honnête et charitable dévote, si on peut mettre son enfant aux orphelins, je l'adresserai à la personne que vous aurez la bonté d'indiquer, en qualité de femme, de légitime épouse; elle pourra gagner quelque chose à son autre métier qui est celui de couturière. Quant à sa conversion, après ses couches, ce sera l'affaire de quelque jeune chanoine; car il n'y a pas moyen de proposer cette bonne œuvre à un cardinal et à un archevêque de l'âge de S. Em.

Lausanne, 13 janvier.

Voici la réponse à S. Em. Ce n'est pas sans peine que les lettres arrivent. Madame la margrave m'apprend qu'une lettre de son frère à moi et une de moi à lui ont été prises par les hussards du prince Hildbourghausen, qui saisissent tout ce qu'ils trouvent. Heureusement, je n'écris rien que la cour de Vienne et celle de Versailles ne puissent lire avec édification.

Madame la margrave me dit qu'elle écrit beaucoup de coquetteries à S. Em., mais point de *coquineries*. Il est assez difficile, en effet, de faire des coquineries à présent. On craint de manquer à ses alliés; on craint de se trouver seul, et je crois que tous les partis sont un peu embarrassés. Il ne m'appartient pas assurément de prévoir; il m'appartient à peine de voir; mais bien

des gens qui ont des yeux, disent qu'après les actions inouïes du roi de Prusse, il est moralement impossible que l'Autriche prévale. Voilà un bel exemple de ce que peut la discipline militaire, et de ce que peut la présence d'un roi qui court entre les rangs de ses troupes avant la bataille, et qui appelle beaucoup de ses soldats par leur nom. Il a 40,000 prisonniers; madame sa sœur me le certifie encore. Sa célérité et ses armes ont donc, en moins de quatre mois, rétabli cette balance que nous voulions si prudemment détruire. Il est vrai que c'est par des miracles qu'il l'a rétablie; mais nous ne pouvions pas les prévoir; et si la maison d'Autriche n'est pas absolue en Allemagne, ce n'est pas notre faute. La France s'épuise et a dépensé 300 millions d'extraordinaire en deux ans. J'ai été témoin des déprédations et du brigandage des finances dans la guerre de 1741. Ce talent s'est bien perfectionné dans la guerre présente. La paix paraîtra bientôt nécessaire à tout le monde.

Si S. Em. veut écrire, et si les choses viennent au point qu'elle écrive sérieusement, on pourra trouver une voie plus sûre que celle dont je me suis servi jusqu'ici, et cette voie sera praticable incessamment.

Lausanne, 17 janvier.

Malgré les hussards d'Hilbourghausen, voici encore une lettre, et les mesures sont prises pour que ce petit commerce de galanterie ne soit pas interrompu. S'il y a du mal, je m'en lave les mains : je suis comme la bonne vieille qui disait : Il est vrai que je les ai mis tous deux au lit; mais je ne me mêle de rien.

L'évêque de Breslaw s'est enfui en Moravie et abandonné son troupeau. L'impératrice court les processions, et fait des neuvaines pour son carnaval. Le roi de Prusse a fait mettre en prison un certain Kiou ou Kieu, général d'infanterie, le lendemain qu'il a été nommé général.

La personne respectable à qui mon cher correspondant donnera l'incluse, apprendra peut-être une autre nouvelle en lisant cette lettre, c'est qu'on désire la paix très-sincèrement. La paix et la Silésie sont deux bonnes choses. Le roi de Prusse en a déjà une, et qui sait si S. Em. ne pourrait pas parvenir à donner l'autre? Ses conseils ne doivent-ils pas être écoutés? N'est-il pas à portée de les donner? Et n'en a-t-on pas un besoin qui deviendra tous les jours plus grand? Pour moi, j'espère en sa prudence et en ses lumières.

On dit en Allemagne que si le roi de Prusse envoie 15,000 hommes du côté de Cassel, l'armée française délabrée pourra se trouver en presse entre MM. de Prusse et MM. de Hanovre. Franchement, il serait bien humiliant d'être frotté deux fois par le marquis.

En vérité, il serait digne de S. Em. de prévenir tous les désastres; mais je dois me borner à faire des souhaits, et m'en tenir au rôle de la bonne vieille.

J'ai pourtant une chose assez grave à dire et sur laquelle S. Em. peut compter : c'est que le roi de Prusse n'aime point du tout les Anglais, et se soucie fort peu de Hanovre.

Lausanne, 26 janvier.

Le départ de M. l'abbé de Saint-Germain-des-Prés[1]

[1] Le comte de Clermont, à qui l'on donna un commandement.

et les nouvelles mesures qu'on prend, ne laissent guère imaginer qu'on veuille entrer dans les sages mesures d'un homme que son esprit, ses lumières et son expérience devraient faire écouter. L'humeur d'un côté, certain intérêt de l'autre, auront vraisemblablement plus de crédit de près que la raison qui vient de loin.

Lausanne, 5 février.

Vous sentez combien je dois m'intéresser à une chose qui doit se faire tôt ou tard, qu'on fera peut-être un jour avec un très-grand désavantage, et qu'on pourrait faire aujourd'hui avec une utilité bien reconnue. Je souhaite que des intérêts particuliers ne s'opposent pas à un si grand bien; en tout cas, vivons tout doucement, et laissons les hommes être aussi fous, aussi méchants et aussi malheureux qu'ils veulent l'être. Je juge par les lettres que je reçois de Pétersbourg que les Russes vont recommencer la guerre; mais aussi toute l'Angleterre se déclare pour le roi de Prusse. Le Parlement a déjà voté un subside d'une commune voix. Il faudrait un Dieu pour faire la paix dans ces circonstances.

Lausanne, 9 février.

La triste lettre est partie. Si on osait, on vous dirait qu'il est à craindre que la France ne fasse la guerre en dupe, et qu'elle ne perde beaucoup d'argent et beaucoup d'hommes pour ne rien gagner du tout, et pour aguerrir et agrandir ses ennemis naturels. Peut-être eût-il mieux valu bâtir des vaisseaux et envoyer 10,000 hommes prendre les possessions anglaises; le gain aurait au moins dédommagé de la dépense.

En vérité, sans les commerçants qui sont occupés sans cesse à réparer les pertes que fait le gouvernement, il y a longtemps que la France serait ruinée. Vous ne me saurez pas mauvais gré de cette petite réflexion.

Lausanne, 12 février.

Si ce n'était par un excès de bonté que S. Em. veut bien me confier la copie de sa lettre, je soupçonnerais un peu d'amour-propre. On ne peut écrire avec plus de dignité, ni avec plus de sagesse, ni dans une meilleure intention. Mais celui qui a écrit cette lettre est supérieur à l'amour-propre. Mes applaudissements lui feront moins de plaisir que la situation des affaires ne doit lui faire de peine. On est dans un labyrinthe dont on ne peut guère sortir que dans des ruisseaux de sang et sur des corps morts. C'est une chose bien triste d'avoir à soutenir une guerre ruineuse sur mer, pour quelques arpents de glace en Acadie, et de voir fondre des armées de 100,000 hommes en Allemagne, sans avoir un arpent à y prétendre. J'aurais des volumes de réflexions inutiles à faire sur cette double position ; c'est pourquoi je n'en fais point; je me contente d'encourager la sœur et même le frère à se servir dans l'occasion de la voie déjà employée. Comptez qu'avant dix-huit mois la cour sera bien lasse des dépenses exorbitantes prodiguées pour des intérêts étrangers, contraires au véritable intérêt; dépenses encore augmentées par la déprédation la plus ruineuse. Alors on pourra écouter ceux qui proposeront un plan de pacification.

Vous avez déjà appris que le collet rouge de M. l'abbé

de Bernis est surmonté du collier de l'ordre. Ce collet fera bientôt place à une barrette.

Lausanne, 23 février.

Il n'y a que Dieu qui sache ce que le diable nous promet cette année. On dit que le diable menace encore d'un nouvel emprunt dans six mois. Ma foi, à force d'emprunter, on sera enfin réduit à ne rien payer. Sauve qui peut.

Lausanne, 7 mars.

C'est grand dommage, mon cher monsieur; car on comptait beaucoup sur lui[1]. On s'attend à des événements qui auraient donné un grand poids à son opinion et à ses bons offices. Tout est évanoui. Dites-moi, je vous prie, si ce triste événement ne retardera pas votre voyage à Paris. Il me semble que la confiance qu'il avait en vous peut rendre votre présence nécessaire à Lyon. Mon ami M. d'Argental n'aura-t-il d'autre part à tout cela que celle de porter le deuil? Son oncle ne lui a-t-il rien laissé? On dit que M. de Montferrat est son principal héritier. Je concevrais plus aisément comment on aurait favorisé madame de Montferrat.

A M. LE DOCTEUR TRONCHIN, A GENÈVE.

21 mars

Mon cher Esculape ne me répond point sur l'emplâtre grand ou petit que mon frère Damilaville doit mettre sur sa gorge. Je me doute bien que cela ne vaut pas la peine de vous importuner.

J'ai pris la liberté de répondre à frère Damilaville

[1] Le cardinal-archevêque de Tencin venait de mourir.

qu'il pouvait mettre un petit emplâtre si un grand l'incommodait, et que régime valait mieux qu'emplâtre. Ai-je bien fait, mon maître? Je comptais avoir l'honneur de vous embrasser aujourd'hui ; mais l'épidémie du mal de gorge s'est emparée de moi. Je reste au coin de mon feu, et j'adoucis le mal en souffrant tranquillement.

## A MON IMPITOYABLE ESCULAPE.

Mon cher grand homme, le rôle de confidente n'est pas dangereux : il n'y a point de rôle comique qui ne demande plus d'action et de voix. Une confidente dit son avis tout doucement à sa maîtresse. Votre présidente[1] a une dureté au foie que le plaisir seul peut fondre. Mais vous êtes son maître et le nôtre, et nous sommes tous vos brebis : conduisez-nous.

On parle d'une victoire du roi de Prusse ; on parle de la suite de la victoire du prince de Brunswick ; on parle d'horreurs. A Paris, on murmure ; à Versailles, on ne dit mot. *Interim vale.*

## A M. TRONCHIN, BANQUIER A LYON.

Délices, 22 mars.

Vous êtes un charmant correspondant, monsieur ; un homme bien attentif, un ami dont je connais tout le prix ; vous devez n'avoir pas un moment à vous, et vous en trouvez pour m'écrire ! Paris ne vous a point gâté, et ne vous gâtera point.

Si par hasard vous avez quelque occasion de voir M. l'abbé de Bernis, vous êtes bien homme à lui dire

[1] Tronchin lui avait défendu de jouer la comédie aux *Délices.*

qu'il a en moi le plus zélé de ses partisans et le plus attaché de ses serviteurs; vous ne trahirez ni votre conscience ni la mienne. J'espère beaucoup des ressources de son esprit. Toute notre destinée est entre les mains de deux abbés[1]; Dieu bénira nos armes et nos négociations.

Délices, 7 avril.

Mon cher ami, vous voyez tout avec de bons yeux, et je ne veux voir que par les vôtres. Je suis avec vous pour mes affaires, comme avec le docteur Tronchin pour ma santé. On ne dit pas de bien de nos affaires, il est vrai, ni sur terre ni sur mer. Cependant la France est un bon corps qui s'est toujours guéri de toutes ses maladies; et elle en a essuyé de plus violentes.

Délices, 5 mai.

Quoique M. le chevalier des Soupirs m'envoie des triplicata de son arrivée sur la côte de Coromandel, je tremble pour nos affaires d'Orient et d'Occident. Je voudrais que le Canada fût au fond de la mer Glaciale, même avec les RR. PP. Jésuites de Québec, et que nous fussions occupés à la Louisiane à planter du cacao, de l'indigo, du tabac et des mûriers, au lieu de payer tous les ans quatre millions pour nos nez à nos ennemis les Anglais, qui entendent mieux la marine et le commerce que MM. les Parisiens.

Le roi de Prusse m'a accordé un congé pour un de vos Génevois prisonniers; c'est un Turretin, famille honorée ici presque comme les Tronchin. Cette petite aventure m'a fait un extrême plaisir. Je n'ai, Dieu merci, rien à demander pour moi à aucun roi de ce

[1] M. de Bernis et le comte de Clermont.

bas monde, et je suis enchanté d'obtenir pour les autres.

Délices, 16 juin.

Vous savez combien je suis flatté de vous voir réussir dans tout ce que vous entreprenez. Nous savions déjà l'affaire des six millions; mais je ne dis à personne que vous êtes chargé de cette grande affaire; c'est un triomphe qui ne sera pas longtemps ignoré. M. Delabat, votre ami, prétend qu'il sera difficile aux Génois de fournir tout d'un coup cette somme, et peut-être la Suisse, toute Suisse qu'elle est, serait-elle en état de donner ce que les Génois n'auront pas de prêt. En ce cas, je pourrais, en qualité de Suisse, mettre mon denier de la veuve dans cette grande offrande, s'il y avait place dans le tronc.

Il s'en faut bien que nos affaires militaires soient conduites comme vous traitez les affaires de finance. La marche du prince Ferdinand de Brunswick et son passage du Rhin sont un chef-d'œuvre de l'art militaire; et ce n'en est pas un de l'avoir laissé passer. Voilà un terrible événement.

Délices, 2 septembre.

J'ai été sur le point d'acheter auprès de Nancy une très-jolie terre; ce qui aurait assuré à mes héritiers un fonds plus solide que des papiers sur le roi et sur la compagnie des Indes. Le marché était très-avantageux, et c'est pour cela qu'il a manqué. Quant aux bonnes nouvelles de nos armées, je ne les crois pas. Une planche, vite une planche dans le naufrage. Vendons nos effets royaux, dès que nous le pourrons honnêtement.

Délices, 9 septembre.

Je doute fort que l'homme le plus adroit eût pu engager MM. de Berne à vous prêter deux millions. Ils donnent des régiments pour de l'argent et n'en prêtent point à la France. C'est un système qu'il serait difficile de changer. Il est certain qu'ils viennent de donner au landgrave de Hesse cent mille écus qu'ils lui avaient promis. Le résident d'Angleterre, qui est à Berne, y a plus de crédit que l'ambassadeur.

Les nouvelles d'Allemagne varient si fort, les Prussiens exagèrent tant et sont si gascons, les Russes sont si menteurs, Paris est si peu instruit, que je ne crois rien et que je ne vous mande rien.

Délices, 4 octobre.

Les batailles décisives et complètes n'ont été ni complètes ni décisives; mais ce qui est complet, c'est le malheur des peuples, et ce qui est décidé, c'est que nous sommes des fous. Je tâche d'être philosophe dans ma retraite; mais je suis bien plus sûr de mon amitié pour vous que de ma philosophie.

Que la guerre continue, que la paix se fasse, *vivamus et bibamus*. Le sucre, le café, tout cela est devenu bien cher, grâce aux déprédations anglicanes. Il faudra bientôt demander à ces pirates d'Anglais la permission de déjeuner. Dieu les confonde, eux et leurs semblables qui désolent l'Europe ! et Dieu vous tienne en joie!

La retraite du fils de Priam [1] m'est suspecte. Ce rat

[1] *Paris* de Montmartel.

se retire dans son fromage de Hollande, parce qu'il sent que les souris vont mourir de faim.

Délices, 23 octobre.

Je ne sais encore si je serai seigneur de Ferney; on exige pour le droit goth et vandale des lods et ventes, le quart du prix; il faut, pour rafraîchissement, payer au roi le centième, à la chambre des comptes le cinquantième, etc. Ainsi, à fin de compte, on achèterait le double. Je tâcherai de m'arranger avec M. de Boisy d'une façon moins ruineuse.

Je n'ai point de nouvelles depuis la victoire complète dans laquelle on n'a pas mis 400 hommes hors de combats, et depuis les 4,000 Anglais tués, lorsqu'il n'y en avait que 900 en bataille. L'hyperbole est une belle figure.

Délices, 8 novembre.

Les effets publics se soutiendront sans doute, puisque voilà un lieutenant de police à la tête de la marine[1]. Je crois bien que ce n'est pas vous qui avez fait les quatre vers pour le roi de Prusse; ce n'est pas moi non plus. Il m'en envoya plus de deux cents l'année passée. Mais à présent, s'il en fait, ce sont des élégies.

Délices, 18 novembre.

Je m'y prends tard pour acquérir et pour bâtir; mais il faut des amusements à la vieillesse et à la philosophie. Je me tiens plus heureux que le cardinal de Bernis; il me mande que sa mauvaise santé l'a forcé de prier le roi de le soulager du fardeau qu'il avait sur

[1] M. de Sartines.

les épaules. Lui, une mauvaise santé! Il est gros et gras; et les couleurs de son chapeau sont sur son visage. Je le soupçonne plutôt d'être premier ministre que malade.

Délices, 27 novembre.

Je me ruine, je le sais bien; mais je m'amuse. Je joue avec la vie; voilà la seule chose à quoi elle soit bonne; et ce qui la rend encore plus agréable, ce sont des amis comme vous.

### * A LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, le 27 novembre.

Madame, il y a trop longtemps pour mon cœur que je n'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse Sérénissime. Pardonnez à la déplorable santé d'un vieux Suisse. Je n'en ai pas pris moins d'intérêt à tout ce qui vous regarde. Je demandais à tous les Allemands qui venaient dans nos montagnes, si les armées n'avaient point passé sur votre territoire, si on n'avait point fait quelque extorsion dans Altenbourg, selon le nouveau droit des gens de ce temps-ci. J'ai dit cent fois, Malheureux Leipzig! malheureux Dresde! mais que je ne dise jamais, Malheureux Gotha! Les succès ont donc été balancés l'année 1758, et le seront probablement encore l'année prochaine, et l'année d'après; et Dieu sait quand les malheurs du genre humain finiront! Plus je vois ces horreurs, plus je m'enfonce dans la retraite. J'appuie ma gauche au mont Jura, ma droite aux Alpes, et j'ai le lac de Genève au devant de mon camp; un beau château sur les limites de la France, l'ermitage des Délices au territoire de Ge-

nève, une bonne maison à Lausanne; rampant ainsi d'une tanière dans l'autre, je me sauve des rois et des armées, soit combinées, soit non combinées. Malheur à qui a des terres depuis le Rhin jusqu'à la Vistule! J'espère qu'au moins Vos Altesses Sérénissimes seront tranquilles cet hiver. Votre prudence fera le bonheur de vos sujets et détournera l'orage de vos États.

Je me mets aux pieds de votre auguste famille. Je joins mes jérémiades à celles que fait avec esprit la grande maîtresse des cœurs; je salue la forêt de Thuringe. Je supplie Votre Altesse Sérénissime de ne jamais oublier le bon vieux Suisse, qui lui est attaché si tendrement avec le plus profond respect.

### A M. TRONCHIN, BANQUIER A LYON.

Délices, 13 décembre.

Je suis bien plus coupable encore que vous ne le dites, et je crois vous avoir fait ma confession par ma dernière lettre; car, outre la terre de Ferney, que j'ai achetée pour les miens et où je bâtis, j'ai encore acheté à vie la comté de Tournay du président de Brosses.

Je vais à présent vous ouvrir mon cœur : ce cœur est trop à vous pour vous être caché.

Après avoir pris le parti de rester auprès de votre lac, il fallait soutenir ce parti; mais vous savez qu'à Genève il y a des prêtres comme ailleurs. Vous n'ignorez pas qu'ils ont voulu me jouer quelques tours de leur métier; ils ont continuellement répandu dans le peuple que j'étais venu chercher un asile dans le territoire de Genève, et ils ont feint d'ignorer que j'avais fait à Genève l'honneur de la croire libre et

digne d'être habitée par des philosophes. J'ai opposé la patience et le silence à toutes leurs manœuvres; j'ai pris une belle maison à Lausanne pour y passer les hivers, et enfin je me vois forcé d'être le seigneur de deux ou trois présidents, et d'avoir pour mes vassaux ceux qui osaient essayer de m'inquiéter. J'ai tellement arrangé l'achat de Tournay, que je jouis pleinement et sans partage de tous les droits seigneuriaux et de tous les priviléges de l'ancien dénombrement.

La terre de Ferney est moins titrée, mais non moins seigneuriale : je n'y jouis des droits de l'ancien dénombrement que par grâce du ministère; mais cette grâce m'est assurée. J'aime à planter, j'aime à bâtir; et je satisfais les seuls goûts qui consolent la vieillesse. Les deux terres, l'une compensant l'autre, me produisent le denier vingt; et le plaisir qu'elles me donnent est le plus beau de tous les deniers. Vous voyez dans quels détails j'entre avec vous; j'y suis autorisé par votre amitié. Enfin, je me suis rendu plus libre en achetant des terres en France que je ne l'étais n'ayant que ma guinguette de Genève et ma maison de Lausanne. Vos magistrats sont respectables; ils sont sages; la bonne compagnie de Genève vaut celle de Paris; mais votre peuple est un peu arrogant et vos prêtres un peu dangereux.

### A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

Ferney, 17 décembre 1758.

La copie de ma lettre à l'évêque d'Annecy [1] vous

[1] Pour lui dénoncer les procédés abusifs d'un curé voisin.

fera voir, mon cher ami, de quoi il est question. Il est de la plus grande importance qu'on ait la bonté de me communiquer les titres par lesquels la seigneurie est en possession de la dîme de Colovrex, conjointement avec les habitants, nommés les pauvres de Ferney. Les habitants de Ferney ont perdu leur procès en qualité de pauvres, et Genève pourrait bien être attaquée en qualité de riche.

Délices, 22 décembre.

Excès de précaution, mon cher monsieur, est quelquefois nécessaire. *Ce chien ne mord pas*, disait le cardinal Mazarin, *mais il peut mordre*. Ma petite précaution n'aura point lieu, et, quoiqu'on m'ait un peu chicané, j'ai signé le traité.

Je suis content de mes acquisitions. Les bords de votre lac m'enchantent plus que jamais; vos amis et la bonne compagnie de Genève ne me permettent pas la solitude; mes terres ne me permettent pas l'oisiveté; je goûte le plus parfait bonheur dont on puisse jouir à mon âge, et je plains plus d'un roi et plus d'un ministre.

Délices, 27 décembre.

On dit que Borde ou La Borde est brouillé avec Crésus-Montmartel. Dans quelle abbaye enverra-t-on Borde? Qu'on remplisse la loterie, les rentes viagères, tant qu'on voudra; moi, je veux du blé, du bois, du vin et des fourrages : une terre reste; tout autre bien peut être englouti; je veux mourir laboureur et berger.

Délices, 28 décembre.

Le cardinal de Bernis a de quoi se consoler, s'il digère et s'il est philosophe. Tant d'exils ont l'air d'une plaisanterie ; mais ce qui n'est point plaisant, c'est l'épuisement de la France.

Délices, 17 février 1759.

Je ne mériterai pas avec ma nouvelle charrue la gloire que M. votre frère acquiert par le zèle et les lumières qu'il emploie dans cette étonnante affaire du fameux vol de Genève; mais je tiens que c'est un très-beau métier de cultiver la terre. Je voudrais qu'il y eût à Lisbonne des juges aussi éclairés que M. votre frère, et qui tirassent au clair l'aventure des Jésuites. Il est tout simple qu'ils aient encouragé un assassinat et qu'ils aient prié pour le succès de cette sainte action ; mais qu'on les ait portés en prison dans des coffres comme des ballots de linge, cela me paraît suspect, et me fait trembler pour la vérité de ce qu'on leur impute.

Avouez que le roi de Prusse a le diable au corps de m'envoyer deux cents vers de sa façon, dans le temps qu'il se prépare à faire marcher deux cent mille hommes.

On proposait à Amyot, précepteur de Charles IX et de Henri III, d'écrire leur vie : « Ah ! dit-il, je « suis trop leur serviteur pour les faire connaître. » J'en dis autant des vers du roi de Prusse, mon disciple.

Le cardinal de Bernis m'écrit qu'il n'a commencé

à retrouver sa gaieté et sa santé que depuis qu'il es dans sa retraite. J'ignore encore si le prince de Soubise entre dans le conseil; mais la chose est très-vraisemblable. Je souhaite seulement qu'il y ait dans ce conseil quelqu'un qui aime la paix autant que vous et moi.

## * A MADAME BELOT [1].

Au château de Tournay, par Genève, 26 mars.

Madame, l'ami Thieriot, qui m'a fait parvenir vos faveurs, est un paresseux, et connu pour tel, qui ne m'a pas seulement instruit de votre demeure. Je lui adresse enfin les remercîments que je vous dois. Je ne veux pas passer pour ingrat, quand vous m'avez fait votre redevable et votre admirateur. Je serais enchanté de vos ouvrages si vous n'étiez qu'un homme; jugez quels sont mes sentiments quand je sais que vous êtes de ce sexe qui a civilisé le nôtre, et sans lequel nous n'aurions été que des sauvages, comme Jean-Jacques veut que nous soyons. La plupart des personnes de votre espèce n'ont réussi qu'à plaire; vous savez plaire et instruire. On m'a dit, madame, que votre société est aussi aimable que vos livres. Vous avez voulu, en me procurant le plaisir de vous lire, me consoler du malheur de ne pouvoir vous entendre, et vous m'avez inspiré une reconnaissance, avec laquelle je serai toute ma vie, madame, votre, etc.

[1] Depuis présidente de Meynières; elle était alors veuve d'un avocat. Quelques écrits, notamment une réfutation de Jean-Jacques, l'avaient fait connaître.

A M. TRONCHIN, BANQUIER A LYON.

Délices, 2 mai.

Le roi de Prusse m'écrit tous les ordinaires; mais il ne me fera jamais quitter mes terres pour lui. Qu'il prenne garde que cette année on ne lui prenne les siennes.

Entre nous, il m'a passé par les mains des choses bien extraordinaires depuis peu. Je vous réponds de la plus implacable animosité entre le roi de France et le roi de Prusse. On fera plutôt la paix avec les Anglais, à quelque prix que ce soit, qu'avec lui. Il faut ou que ce prince soit écrasé, ou qu'il écrase. Il me mande qu'il croit que cette campagne sera plus meurtrière que l'autre. Il a jeté le fourreau dans la rivière. A moins d'un miracle, nous voilà ruinés.

Délices, 7 mai.

Pourquoi M. Silhouette ou de Silhouette fait-il de si beaux arrangements? pourquoi calcule-t-il si bien l'intérêt du roi et du public? pourquoi prend-il le train d'égaler la recette à la dépense autant qu'il pourra? C'est, mon cher monsieur, qu'il a été élevé pour être négociant : tel fut le grand Colbert, et celui-ci a l'avantage d'avoir travaillé en Angleterre et en Hollande. J'ai toujours pensé qu'un négociant était plus capable de conduire les finances que les maîtres des requêtes ordinaires de notre hôtel. Ceci soit dit sans vous déplaire.

Délices, 28 juillet.

On dit M. de Bompart battu et tué, et le Canada

très en danger, malgré le capitaine Carron. A l'égard de la descente en Angleterre, si j'étais du métier des meurtriers, j'aimerais beaucoup mieux être chargé de défendre les côtes d'Angleterre que de les attaquer. Dieu ait pitié de nous et de l'Espagne!

Délices, 2 août.

Grâce à mon frontispice d'ordre ionique, à des pièces d'eau, à des fontaines, à des terres qui coûtent beaucoup et rapportent peu, et à plus de soixante personnes à nourrir par jour, attendez-vous qu'avant qu'il soit peu nous serons réduits à cinquante mille écus. Mais aussi nous aurons un petit théâtre à Tournay, et vos prêtres viendront, s'ils veulent, nous voir jouer la comédie, que nous jouons mieux qu'eux. On va donc jouer la pièce de la descente en Albion. Je crains toujours pour le dénoûment.

10 août.

Mon petit théâtre de polichinelle ne sera pas cher. M. le conseiller se moque de moi : il veut réduire mes acteurs à deux pieds et demi de haut, comme les diables de Milton qui se font pygmées. Il faut, pour sa peine, qu'il vienne jouer *Mérope*.

J'ai fait la pièce tout seul; je ferai bien le théâtre tout seul. Ce n'est pas ma faute si le généreux président de Brosses n'a pas une galerie plus longue et plus large.

Je suis assez fâché que de mon théâtre à mon plancher il n'y ait que huit pieds de haut; mais il n'y a qu'à bien jouer, et on oublie alors où on est. Ces re-

présentations sont faites entre amis; c'est comme si on lisait au coin du feu.

15 août.

Je voudrais que vous vissiez le grand Pictet de Warembé, haut de six pieds, sur mon théâtre de huit, relevé encore d'un panache d'un pied et demi. Mais pour obvier à toutes ces difficultés, je vous avertis que la scène est dans un entresol. Tout est bon, pourvu qu'on s'amuse.

Quoique Luc ait frotté quelques Croates, il ne peut se tirer d'affaires que par des miracles, par quelque Rosbac. Mais on ne *rosbacque* point les Russes; ces gens-là se croiraient damnés s'ils reculaient. Ils se battent par dévotion.

17 octobre.

Je ne joue pas mon rôle à table si bien que sur le théâtre de Tournay. Il est triste de ne se servir de la bouche que pour parler.

Rien de nouveau, sinon les R. P. Jésuites chassés de Portugal, envoyés au pape dans un beau vaisseau. Les malins regrettent que ce vaisseau ne soit pas une galère. Je vous embrasse.

*(A vous seul.)* Délices, 24 octobre.

J'ai renouvelé certaine négociation entamée par vous il y a deux ans. On a écrit de part et d'autre : j'ai fait passer les lettres. Tout est inutile jusqu'à présent; mais peut-être cet arbre portera fruit en son temps.

Délices, 5 novembre.

Vos Délices, mon cher ami, ont été assez magni-

fiques ces jours-ci. Sans doute M. votre frère vous rend compte de nos plaisirs. M. de Chauvelin ne sera pas probablement secrétaire d'État; mais il sera toujours un homme d'un très-grand crédit, et, ce qui vaut le mieux, un homme très-aimable. Sa femme est charmante. Je crois qu'ils ne sont pas mécontents de la réception que nous leur avons faite. Je vous avoue que je rougis de mes plaisirs et de mes dépenses. J'y vais mettre ordre, et rentrer sous les lois de l'académie de lésine. On ne peut mieux prendre son temps. Le discrédit, l'humiliation sont au comble; chaque jour annonce un nouveau malheur. Tant de pertes, tant de maux saisissent si pleinement les cœurs, qu'à peine parle-t-on du vaisseau chargé de Jésuites et des RR. PP. qu'on va pendre.

12 novembre.

Je ne regrette point l'argent que je mets en bœufs et en vaches; mais je regrette un denier donné aux traitants. Je regrette encore plus l'argent qu'on va employer pour le déparquement. Il faut trois miracles pour qu'il réussisse : le premier, qu'on nous laisse aborder sans nous battre; le deuxième, qu'on nous laisse dans le pays quelque temps sans nous exterminer; le troisième, que nous puissions revenir. Ces idées ne sont point plaisantes.

17 décembre.

Je commence à espérer la paix; et je pense que cet événement si désirable est ou sera la suite de ce que je vous mandai il y a quelque temps. Mais je crois

qu'il faudra bien du temps pour rétablir la circulation et la confiance.

Ne soupçonnez-vous pas que M. Silhouette voulait faire rendre gorge à certains financiers, et que ceux-ci l'ont culbuté? Il allait trop vite, il effarouchait; peut-être de bonnes intentions trop précipitées l'ont perdu.

Paris, 23 janvier 1760.

Vous êtes bien bon de songer à votre fermier des Délices au milieu de toutes vos affaires, et même des affaires générales, sur lesquelles je ne doute pas que vous n'ayez donné de bons conseils, quoique vous ne vous en vantiez pas. La France a besoin d'une belle campagne pour sa gloire; mais elle a encore plus besoin de la paix pour son argent.

* A MADAME BELOT,

CLOITRE SAINT-THOMAS-DU-LOUVRE, A PARIS.

24 mars, par Genève aux Délices.

Je ne suis plus de ce monde-ci, madame, et mes maladies me mettent un peu sur les confins de l'autre. Que puis-je au fond de mes vallées, entouré de montagnes qui touchent au ciel? Je ne puis guère que le prier de m'envoyer du soleil. Je suis plus loin encore des grâces des rois que des grâces de Dieu. Il ne faut s'attendre dans ce monde-ci ni aux unes ni aux autres; elles tombent, comme la pluie, au hasard et souvent mal à propos.

Je n'ai à Paris aucune correspondance suivie; M. Thieriot m'écrit une fois en six mois. Un commerce avec les

gens de lettres est dangereux, et avec les grands très-inutile. Le parti de la retraite la plus profonde est le plus convenable pour quiconque est guéri des illusions et qui veut vivre avec soi-même. Je sens tout votre mérite, madame, et plus j'y suis sensible, plus je vous plains d'en chercher à Paris la récompense; elle ne s'y trouve pas. Mademoiselle du Chap peut faire sa fortune à vendre des blondes, et d'autres personnes à vendre leurs mines; mais l'esprit, les connaissances, le vrai mérite, n'ont point de débit; ils ornent la fortune et ne la procurent point. Vous ne trouverez dans cette grande ville que des gens occupés d'eux-mêmes et jamais de la triste situation des autres, si ce n'est peut-être pour s'en divertir. Je crois que Paris n'est bon que pour les fermiers généraux, les filles et les gros bonnets du parlement, qui se donnent le haut du pavé. La littérature n'est à présent qu'une espèce de brigandage. S'il y a encore quelques hommes de génie à Paris, ils sont persécutés. Les autres sont des corbeaux qui se disputent quelques plumes de cygne du siècle passé, qu'ils ont volées et qu'ils ajustent comme ils peuvent à leurs queues noires. Vous me citez madame de Graffigny: mais elle est morte de chagrin. Il faut être à Paris mademoiselle Le Duc, ou s'enfuir.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, madame, votre, etc.

### * A LA MÊME.

8 avril, aux Délices.

Vous m'avez pris à votre avantage, madame; vous

êtes une dame d'esprit vous portant bien. Votre imagination est soutenue par les agréments que vous trouvez dans Paris. Mais un pauvre solitaire, vieux et malade, qui a renoncé au monde, ne trouve point dans sa solitude de quoi mériter vos attentions et vos bontés. Je serai très-flatté sans doute que vous daigniez me faire confidence de la comédie que vous faites. Si je juge de son mérite par celui de vos lettres, cette pièce doit être bien supérieure à celle de madame de Graffigny. Le public mêla peut-être un peu de politesse aux éloges prodigués à *Cénie* [1]; mais à vous, madame, il vous rendra justice. D'ailleurs, n'attendez point de moi des conseils, je ne porte pas l'impudence jusque-là. Je n'ai jamais pu deviner le goût du public dans le peu de temps que j'ai été à Paris; il m'a paru toujours inconstant et capricieux. Il y a seulement quelques piéges usés, auxquels les cervelles du peuple se laissent toujours prendre, comme les reconnaissances, les lieux communs de morale, les portraits et les petits prestiges du comique larmoyant. Mais je crois que tout cela change à Paris tous les six mois, comme les modes. Un ermite comme moi ne connaît pas plus votre ville que les Parisiens ne connaissent le reste de l'Europe. Je me crois très-étranger; mais je sens que je le suis moins avec vous qu'avec un autre : vous me paraissez, madame, avoir l'esprit de tous les pays.

Je vous demande pardon, madame, de ne vous pas

[1] Comédie en cinq actes et en prose, de madame de Graffigny, jouée en 1750.

écrire de ma main, étant actuellement très-incommodé.

Pénétré d'estime et de respect pour vous, etc.

### * A LA MÊME.

16 mai

Vos lettres sont charmantes, madame; mais les sujets en sont bien tristes. Vous semez des fleurs sur un fond noir. Ce que vous me mandez de l'opprobre de ma patrie [1] m'afflige sans me surprendre. Vous avez réparé cette honte en m'envoyant *Rasselas* [2], qui m'a paru d'une philosophie aimable et très-bien écrit. Vous ne quitterez point Paris, madame; on ne s'arrache point ainsi aux lieux où l'on doit plaire et où l'on est toujours bercé de quelque espérance. Les villes de province sont insipides et tracassières. La campagne n'est bonne que quand on a le bonheur de la cultiver, et c'est un goût qu'on ne se donne pas; car on ne se donne rien.

Si vous étiez déterminée à la retraite, vous pourriez en trouver une pour cent écus par an à une demi-lieue de Genève. Il y a un petit jardin; la maison est meublée et mal meublée. L'hiver y serait dur. Croiriez-vous pourtant qu'un neveu de M. de Montmartel occupe à présent ce taudis pour être à portée de M. Tronchin, dont il croit avoir besoin, quoiqu'il ait fait à cheval le voyage de Paris à Genève? Nous sommes cinq maîtres aux Délices : ma nièce; mademoiselle de Bazincourt, fille de votre âge, jouant la comédie, faisant de petits vers, travaillant en tapisserie, et

[1] Il s'agit de la pièce *des Philosophes* de Palissot.— [2] Madame Belot venait de traduire le roman de Samuel Johnson.

s'étant consacrée à la retraite; un neveu; un géomètre, qui fait des cadrans au soleil et des vers, et enfin moi chétif. La maison est pleine, et vous me faites bien souhaiter qu'elle fût plus grande. Je ferai l'impossible pour la mettre en état de vous recevoir, si jamais vous donnez la préférence sur le Languedoc et la Bourgogne à notre beau lac de Genève, à la plus belle vue de l'univers, à un pays libre et tranquille, où la nature est riante et où la raison n'est point persécutée.

Soyez persuadée, madame, de la respectueuse estime du Suisse V.

### A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

2 juin.

Rien n'est plus beau à présent que votre pays; comptez que les billets de confession, les convulsions, les remontrances, et Rousseau Jean-Jacques marchant à quatre pattes sur le théâtre de Paris[1], et les édits de Silhouette, etc., etc., ne valent pas nos charmants paysages.

Vos petits secours viennent bien à propos. Votre argent hérétique sera employé à bâtir une petite église catholique; il faut se faire des amis du Mammon d'iniquité, comme dit l'autre. Je vous écris avant que la poste d'Allemagne soit arrivée. Ainsi, vous n'aurez point de nouvelles, du moins par moi, des ours et des tigres qui jouent de la griffe en Silésie.

[1] Dans la comédie *des Philosophes*.

## * A MADAME BELOT.

20 juin, aux Délices.

Je réponds si tard à votre lettre, madame, que vous êtes en droit de me croire coupable de la belle intelligence que vous me supposez avec M. Palissot de Montenoy; je suis cependant très-innocent. Il m'a même outragé dans sa préface ou post-face, en prétendant que je vaux mieux que ceux qu'il offense. Je serais digne de marcher à quatre pattes, si je ne sentais pas toute la supériorité des lumières et des profondes connaissances de MM. d'Alembert et Diderot; je les regarde comme les premiers hommes du siècle. Jamais M. Palissot ne m'a envoyé son manuscrit : j'aurais fait l'impossible pour l'empêcher d'être l'Aristophane des Socrates. Il m'a envoyé l'ouvrage imprimé, et je lui ai répondu les mêmes choses que je vous écris. Le style de la pièce est bon; mais le sujet de la pièce est horrible; il représente les plus honnêtes gens du monde enseignant à voler dans la poche. Voilà précisément ce que je lui ai mandé.

Oui, madame, la maison en question est très-près des *Délices;* mais vous en êtes bien loin. Je n'ai pas plus de foi aux dames qui disent qu'elles quitteront Paris qu'à celles qui prétendent quitter l'amour. On ne peut venir dans l'enceinte de nos montagnes que par un coup de la grâce; je suis converti; mais je ne me flatte pas de faire des conversions. Il faut avoir furieusement compté avec soi-même pour se vouer à la retraite. Tout ce que je peux faire, madame, c'est de prier Dieu pour vous. Puisse-t-il vous inspirer

autant de haine pour les sottises de Paris que vous m'inspirez d'estime pour votre mérite!

### * A LA MÊME.

22 juillet.

J'ai reçu une lettre du 2 juillet, non datée, non signée; je la crois de madame de Sévigné.

Je ne suis rien de ce qu'on me dit; je ne suis qu'un laboureur. Mais j'ai l'honneur d'être en relation avec mademoiselle Vadé et avec un Père de la doctrine chrétienne[1]. J'envoie leurs vers à la personne du monde qui écrit le mieux en prose. J'avais deux *Russes :* on me les a pris. J'en retrouverai. Il n'y a rien qu'on ne fasse pour madame de Sévigné, à qui je souhaite autant de bonheur qu'il y a de ridicule de Montauban[2] à Paris.

Je signe V., et madame de Sévigné devrait signer B.; car on est quelquefois embarrassé à reconnaître l'écriture, et cela peut produire des méprises[3].

### * A LA MÊME.

11 août.

M. Helvétius et M. La Popelinière, madame, sont à mes yeux des hommes respectables; car ils sont philosophes, et ils font tout le bien qu'ils peuvent. Ils ne présentent point de mémoires au roi, pour lui dire qu'ils

[1] Il venait de publier *la Vanité, le Pauvre Diable*, et *le Russe à Paris*.

[2] Allusion à Le Franc de Pompignan, président à Montauban.

[3] Voltaire, accablé de lettres, examinait d'abord l'écriture et le cachet; s'il ne les reconnaissait pas, il brûlait la lettre sans l'ouvrir.

ont une belle bibliothèque, et qu'ils ont eu autrefois des conversations amicales avec le feu chancelier d'Aguesseau. Il n'en est pas de même de M. Lefranc de Pompignan; il écrit au roi, il n'est point philosophe, et il fait tout le mal qu'il peut.

J'ai vu enfin les lettres de M. Palissot de Montenoy. Je ne sais pas si la religion et la morale enseignent à faire imprimer les lettres d'un homme sans son consentement; il a un peu altéré la pureté du texte; mais il ne faut pas y regarder de si près. Tous ces rogatons me reviennent fort tard, et je n'ai lu aucune *fréronade*.

Je remercie M. Darget [1] de son souvenir, et je vous prie, madame, de vouloir bien lui dire que je lui suis toujours très-tendrement dévoué. Je ne sais point quel est l'auteur du poëme sur la peinture dont vous me parlez, ni quelle est son aventure [2]. Je ne connais de *sœur du pot* [3] que celle de mon village. Au reste, je ne réponds à toutes les calomnies dont on accable les philosophes et à toutes les accusations ridicules d'irréligion, qu'en faisant bâtir actuellement une église. Je sais bien que cette bonne œuvre me ruine dans ce monde-ci; mais Dieu me le rendra dans l'autre. Je voudrais pouvoir un jour y entendre la messe avec vous.

A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

21 octobre.

Voilà donc les Autrichiens et les Russes qui sou-

[1] Secrétaire de Frédéric.

[2] Watelet.

[3] Madame Belot avait voulu parler de la duchesse d'Aiguillon.

pent et couchent dans Berlin avec les Brandebourgeoises, après que les Prussiens ont soupé et couché dans Dresde avec des Saxonnes. C'est la loi du talion. Luc méritait d'être puni. C'est un vaurien. Mais j'ai peur qu'il ne soit trop puni, et que nous ne soyons un jour les dupes de tout ceci sur terre, comme nous l'avons été sur mer.

Les Russes ont pris pour eux à Berlin toutes les vieilles : soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix, nul âge ne les rebutait; tout était bon. Ils disaient qu'il fallait laisser les jeunes aux Autrichiens, qui ne sont pas si robustes que les Russes. Mon Dieu! que je suis loin d'être Russe, et que vous en êtes près! Je vous embrasse *ex toto corde*.

### * A MADAME BELOT.

10 novembre.

Il y a plus de quinze jours que V. a envoyé à madame la veuve B. l'histoire du C.[1]. Plusieurs de ces paquets, quoique protégés par des intendants des postes, n'ont point été rendus à leur adresse. Si madame B. a quelque autre débouché, elle n'a qu'à l'indiquer, et elle aura son C... sur-le-champ. Elle fait fort bien de voir M. H.[2]; car ce M. H. a du génie, de l'esprit et un cœur charmant. D'ailleurs, la terre de Vauré est un plus beau séjour et plus à portée d'elle que le trou des Délices, qui n'est qu'une chaumière dans une très-belle vue. On n'ose pas se flatter qu'elle daigne venir dans cette

[1] L'*Histoire du czar Pierre-le-Grand*.

[2] Helvétius, qui habitait Vauré, château près d'Alençon.

chaumière; on le souhaite seulement, et on s'en reconnaît indigne. Quelques philosophes y viennent de temps en temps. Madame B. me paraît aussi philosophe qu'eux tous. Elle sait que je l'ai prise une fois pour madame de Sévigné à son style; mais je n'aurais jamais pris madame de Sévigné pour elle; car, en fait de raison, cette madame de Sévigné est une grande caillette. Je présente à madame B. mes très-humbles et très-sincères compliments.

### A M. TRONCHIN, DE LYON.

28 novembre.

Il pourra se faire que dans quelques jours une demoiselle de dix-huit ans vienne se présenter à vous: c'est la petite-fille du grand Corneille, la petite-nièce de Cinna et de Chimène. Il est juste que je prenne quelque soin de la descendante de mon maître. Les vassaux sont obligés de nourrir les filles de leur seigneur. Supposé qu'elle vienne, nous vous demandons, madame Denis et moi, toutes vos bontés pour elle; nous supposons que ce sera vers le temps de l'*escalade*. Si vers ce temps-là quelque dame de Lyon va à Genève, ne pourrait-on pas s'arranger? Je crois que madame d'Argental voudra bien se charger de son voyage à Lyon; celui de Genève se fera comme vous le jugerez à propos. Vous voyez que nous faisons aller et venir des filles; c'est toujours vous qui favorisez ce beau commerce, et vous devez assurément prendre votre droit de passage. Cependant rien n'est si édifiant que nos filles; nous les tirons du couvent, et nous les renvoyons dévotes. Le prince Henri est très-malade

de la poitrine; c'est dommage; car il jouait très-joliment dans mes pièces.

1er décembre.

Il faut que vous m'aidiez à faire une bonne œuvre. Mes bâtiments en souffriront; mais il faut courir au plus pressé et au plus plaisant.

Voici ce plaisant. Les Jésuites qui demeurent à Ornex, auprès de Ferney, ne doivent aimer que les biens célestes. Ils ne sont là que pour convertir des huguenots; mais pour les convertir, il ne faut pas s'emparer de leur bien. Deux vieilles damnées, nommées mesdemoiselles Baltazard, possédaient à Ornex un bien d'environ dix-huit mille livres de France. Les frères Jésuites ont acquis saintement ce domaine en achetant à vil prix les dettes des créanciers, en payant six cents livres pour douze cents, et le reste en messes. J'ai déterré les héritiers véritables, pauvres gentilshommes, se battant très-bien pour le roi, et n'ayant pas de quoi chasser les Jésuites de leur héritage. Ils n'ont que de la poudre et leur épée, cela ne suffit pas : il faut de l'argent; c'est moi qui l'avance. Je crois bien que je déplairai à frère Bertier; mais je crois que je ne vous déplairai pas, et que tous les honnêtes gens m'en sauront gré; votre ville n'en sera pas fâchée. Que faire donc, mon cher ami? L'impossible pour m'envoyer sur-le-champ dix-huit mille livres en or pour être déposées à Gex. Ils ne porteront de longtemps intérêt, d'accord; il faudra ne travailler de longtemps aux embellissements de Ferney, volontiers. Il est si agréable de chasser des Jésuites, qu'il faut tout sacrifier à cette œuvre pie.

Ainsi donc, mon cher ami, secret et argent. Cette petite anecdote figurera un jour dans l'histoire de la compagnie de Jésus et dans la mienne.

5 décembre.

Ne croyez pas, mon cher huguenot, que mon zèle pour la maison du Seigneur et ma tendre affection pour la compagnie de Jésus me fassent jeter dix-huit mille livres dans le lac. Ils seront déposés au greffe, et la terre me répondra de mon argent. Figurez-vous que les révérends ont eu le bien de mesdemoiselles Baltazard pour sept à huit mille livres, et qu'il vaut douze cents livres annuellement avec une administration médiocre.

Je vous dirai, pour vous réjouir, que ces bonnes gens ont offert mille écus à l'un des héritiers, pour l'engager à leur remettre les titres de sa famille et à la frustrer de ses droits. L'homme auquel ils se sont adressés est un officier incapable d'une action si lâche. Il a été outré de la proposition; et la turpitude des saints sera bientôt mise au grand jour Je ne réponds pas qu'ils ne fassent quelque miracle qui leur conserve le bien usurpé, comme, par exemple, quelque faux contrat, quelque vieux titre de donation; en ce cas, je n'en serai encore que pour quatre ou cinq cents livres que j'aurai avancées. Il se peut encore qu'ils demandent une somme plus forte que celle qui sera déposée; ce serait alors une difficulté embarrassante : il s'agira de savoir si les héritiers naturels seront tenus de donner plus d'argent qu'ils n'en avaient reçu, quand ils mirent eux

ou leurs auteurs cet héritage en antichrèse. C'est une matière à procès, sans doute; et nous verrons alors si, en donnant encore quelque surplus, la terre vaudra le principal que nous donnerons; en un mot, je ne risque rien, et tout le danger que je cours est de donner aux Jésuites une nouvelle gloire, s'il arrivait quelque empêchement dirimant; ce que je ne prévois pas. Alors les dix-huit mille livres passeraient du greffe de Gex dans la bourse d'un de vos auditeurs, M. Des Franches, qui demande dix-huit mille livres. Il est fort riche et payera bien. Et je passerai ce qui me reste de vie à faire de la terre le fossé, et à mettre mes chers voisins les Jésuites dans la voie du salut.

Qu'est-ce donc que ce M. de Mably qui croit avoir fait une comédie? Est-ce un fils de l'abbé de Mably, ci-devant secrétaire du cardinal de Tencin? Que n'apprend-il plutôt à chiffrer! Je renverrai incessamment à M. votre frère l'énorme et inlisible paquet, avec une lettre honnête pour ce pauvre monsieur.

Délices, 8 décembre

L'affaire des frères Jésuites commence à être sourdement connue dans la ville de cet enragé de Calvin. Notre procureur général n'en est pas fâché. D. de Ch., notre secrétaire d'État, qui a été le prête-nom des Jésuites pour acheter le bien des orphelins, est un peu honteux; mais il se range à son devoir. Il se pourra faire que les frères Jésuites soient forcés à offrir aux héritiers une somme de 2,000 écus et plus pour les apaiser; il se pourra que les héritiers s'en contentent. En ce cas, j'aurai dégraissé les enfants d'Ignace, j'aurai vidé leur

bourse et comblé leur honte, et je chanterai alleluia en reprenant mon argent. Louez Dieu de tout cela. J'avoue que les Jésuites me damneront; mais Dieu, qui n'est ni jésuite, ni janséniste, ni calviniste, ni anabaptiste, ni papiste, me sauvera.

Dans ce moment un Jésuite sort de chez moi ; il s'est venu soumettre, ils rendront le bien. Je vous donnerai le détail de cette aventure. Il faut toujours que les Tronchin entrent dans les bonnes affaires.

Pour mademoiselle Chimène et Rodogune, quand elle viendra, je la recommande à vos bontés.

Si les Délices sont bien jolies, Ferney a son mérite. Tout est bientôt dans son cadre, et le cadre est cher. Il nous en coûtera 100,000 francs de la Saint-Jean 1760 à la Saint-Jean 1761. En conscience, je ne puis faire la chose à moins. Que voulez-vous? Il m'en restera assez. Mes nièces sont bien pourvues ; nous avons de bonnes maisons, bien meublées, d'assez grosses rentes. Nous naissons tout nus ; on nous enterre avec un méchant drap qui ne vaut pas quatre sous : qu'avons-nous de mieux à faire qu'à nous réjouir dans nos œuvres pendant les deux moments que nous rampons sur ce globe ou globule ? — *Interim ride et vale.*

### A M. LE PROFESSEUR TRONCHIN, A GENÈVE.

Mardi 4.

Je vous prie, mon cher Esculape, de me mander si M. le duc de Lorge me fait l'honneur de venir dîner jeudi à Ferney, et s'il est au régime. Je doute que M. de Lauraguais ait battu sa femme; je sais qu'il est physicien, et je n'ai jamais ouï dire qu'il fût phi-

losophe. Les brouillons qui ont dit que vous aviez concerté chez moi la perte de Jean-Jacques, ne sont pas plus philosophes que M. de Lauraguais. J'ai été affligé de la nouvelle infamie qu'ils ont faite. Mais je ne les crains pas; et j'ai, en tout sens, de quoi les braver. Je me porte très-mal; mais je sais souffrir.

Je ne perdrai au moins mon indépendance qu'en mourant. Voilà ma philosophie, et vous aimer est mon devoir.

### A M. LE PROFESSEUR TRONCHIN.

1761.

Mon cher Esculape, j'ai reçu vos ordres en revenant de Ferney. Vous croyez bien que je les ai exécutés sur-le-champ. J'ai envoyé le passe-port à M. le duc de Choiseul, avec les plus humbles prières et les plus pressantes. Vous savez que je ne réponds jamais du succès. Il n'appartiendrait qu'à vous d'en répondre.

La paix ne paraît pas prochaine; cependant elle peut arriver comme une apoplexie, tout d'un coup.

*Tuus for ever.*

### A M. GABRIEL CRAMER.

1761.

Je vous remercie, *Caro Gabriele*, de vos bontés, et cela bien tendrement.

L'affaire du pauvre Croze est incompréhensible partout ailleurs qu'en France. Un prêtre! un assassinat prémédité[1]! Un billet de garantie donné par ce prêtre

[1] Le 28 décembre 1760, un jeune protestant, le fils du sieur Decroze, horloger au grand Sacconex, fut accablé de coups par le curé de Moens et deux ou trois fanatiques. La justice les poursuivit; mais

à ses complices! Il mérite la roue, et il est encore impuni.

Il y a quinze jours que de Croze est entre la vie et mort, et son assassin dit la messe! Le décret n'est point mis à exécution; on cherche à temporiser, on veut s'accommoder et transiger avec la partie civile.

Que Philibert (*Cramer*) aille sur-le-temps chez madame d'Albertas; qu'elle fasse dire à Croze père que s'il est assez lâche pour marchander le sang de son fils, il deviendra l'horreur du genre humain.

Qu'on aille chez lui, qu'on l'encourage, qu'il ne rende pas mes peines inutiles. Cette affaire m'en donne assez. Que le géant Pictet coure à Sacconex, qu'il ait la bonté de parler à Croze. Il ne faut pas qu'il épargne l'argent. Un des assassins a plus de dix mille écus de bien; le curé est très-riche. Il y aura des dédommagements très-considérables.

*Corpus poetarum!*... Envoyez-le-moi donc.

Au nom du bon goût, Allobroges que vous êtes, forme moins large, marge plus grande pour la prose. Que ces longues lignes pressées font un mauvais effet à l'œil! Ah! barbares! Quand vous aurez fini, gardez-vous bien d'envoyer au roi de Prusse. Laissez-moi ce petit plaisir. *Tuus* V.

Comment vont les yeux de madame Gabriel?

### * A MADAME BELOT.

Vous savez, madame, combien le solitaire des Alpes

Decroze père refusait de signer la plainte en disant: « Ils me tueront. » — « Tant mieux, lui répondit Voltaire en plaisantant, cela rendrait notre affaire bien meilleure. » (Extrait des *Notes du conseiller Tronchin.*)

aime vos charmantes lettres; mais, tout Suisse qu'il est, il n'aime point du tout les romans suisses [1], et il déteste l'insolent orgueil d'un valet de Diogène qui insulte notre nation. Il est enchanté que la pièce de M. Diderot [2] ait triomphé de la cabale. C'est une réparation d'honneur que le public lui fait d'avoir écouté la prétendue comédie des *Philosophes*.

Le solitaire voit avec une extrême consolation que le public a des égards pour les gens qui pensent. Madame Belot doit trouver son compte à cette disposition des esprits. On lui réitère du fond du cœur les assurances de la plus respectueuse estime.

### * A LA MÊME.

Aux Délices, 29 mars.

Vous avez trouvé le secret
De philosopher et de rire,
Et de votre charmante lyre
Vous faites un joli sifflet
Pour siffler notre ami Trublet,
Que je révère et dont j'admire
La profondeur et le caquet.
Badinez, tandis qu'il compile;
Égayez souvent par vos sons
La pesanteur de son beau style,
Et bafouez dans vos chansons
Son journal [3] et son évangile.

A présent venons au fait, madame. Vous n'êtes pas riche; voici ce que j'ai imaginé, et ce que vous refuserez, si la proposition offense votre honneur. Un jeune magistrat de Dijon a fait une comédie, et il

[1] La *Nouvelle Héloïse*.

[2] Le *Père de Famille*, représenté le 18 février 1761.

[3] Le *Journal chrétien*, rédigé par l'abbé Trublet.

veut être ignoré, à cause des fleurs de lis et de la grave sottise de M. son père le président. Voulez-vous, pouvez-vous garder le plus profond secret? On vous fera tenir la pièce. Vous partagerez les honoraires de la représentation et de l'impression. Je crois que la comédie aura du succès. Elle est en vers, en cinq actes. Vous ferez la préface, et la pièce s'en débitera mieux. Si cette offre vous choque, j'en demande pardon à vos charmes et à votre esprit.

Le laboureur V.,
Secrétaire de l'empereur de la Chine[1].

*P. S.* Souvenez-vous que ce malheureux petit Jean-Jacques, le transfuge, m'écrivit il y a un an : *Vous corrompez ma république pour prix de l'asile qu'elle vous a donné.*

* A LA MÊME.

Au château de Ferney, par Genève, 27 auguste.

Je suis fâché, madame, de m'intéresser si inutilement à vous; mais je crois que vous faites fort bien de prendre le parti qu'on vous conseille. Les typographes de Paris sont bien plus en état de faire un bon parti que les typographes de Genève, attendu que les frais sont moins considérables à Paris, et que ceux du transport sont immenses.

D'ailleurs, vous jouirez bien plus tôt de votre réputation et du petit avantage qui peut la suivre en faisant travailler à Paris. Votre ouvrage[2] paraîtra deux

[1] Il venait de publier le *Rescrit de l'empereur de la Chine sur la paix perpétuelle* de l'abbé de Saint-Pierre et de J.-J. Voy. *Œuv. comp.*, t. XL.

[2] Une traduction de Hume, qu'elle avait voulu faire imprimer à Genève.

jours après l'impression; et dans votre premier plan, il paraîtrait six mois après. Ainsi, à marché égal, vous y gagneriez encore beaucoup. Je pense qu'il n'y a pas à balancer.

Je suis très-flatté que M. de Valory veuille bien se souvenir de moi. Si vous le voyez, madame, je vous serai très-obligé de lui présenter mes très-humbles obéissances.

Il me semble que les nouvelles sont de jour en jour plus affligeantes. Ce temps-ci n'est guère favorable aux lettres, et je doute qu'il en vienne un plus heureux. Il y a bien des gens qui n'achètent point de livres, parce qu'ils n'ont pas de quoi acheter un habit. Ce n'est plus le temps où l'on avait vingt aunes de drap sur *un billet signé Germanicus*[1]. Je plains le siècle; il est aussi infortuné que ridicule.

Vous me parlez, madame, de M. Forbonnais[2]; il ne sait pas les obligations que je lui ai : c'est l'homme du monde avec lequel je me suis le plus instruit.

### * A LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE DE SAXE-GOTHA.

Au château de Ferney, le 9 novembre

Madame, tant que je serai encore au nombre des vivants, je serai dans celui des adorateurs de vos vertus et des cœurs reconnaissants, remplis de vos bontés. J'arrache rarement à mon état de malade quelques moments où je puisse écrire; car je suis presque toujours

[1] Pradon, le seul Pradon, eut assez de courage
D'entrer chez un drapier, et d'un humble langage,
Pour quatre aunes de drap estimé vingt écus,
Proposer un billet signé : *Germanicus*. REGNARD.

[2] Auteur de plusieurs ouvrages d'économie politique.

réduit à me faire lire et à dicter; mais que puis-je dicter que des lamentations de Jérémie sur ma pauvre patrie, qui était si florissante il y a quelques années, et qui est à présent un objet de pitié? J'ai dicté pourtant une tragédie bonne ou mauvaise, que je compte avoir l'honneur d'envoyer dans quelques semaines à Votre Altesse Sérénissime. Que ne puis-je avoir du moins la consolation de l'amuser quelques moments, puisque celle d'être à ses pieds à Gotha m'est refusée!

Il me paraît, madame, que le roi d'Angleterre [1], en faisant un choix, n'a pas donné la pomme *à la plus belle;* car quoique toutes les reines soient toujours, sans contredit, des prodiges de beauté, cependant je connais une princesse qui, autant que je m'en souviens, doit l'emporter sur les reines mariées et à marier. J'ai peur que le roi d'Angleterre n'ait pas été aussi bien servi dans ses amours qu'à la guerre.

Je suis entouré de Russes, qui disent qu'ils prendront Colberg, et d'Allemands, qui assurent que le siége est levé. Je suis comme celui qui disait: « Les uns « croient le cardinal-vicaire mort; les autres le croient « vivant; et moi, je ne crois ni l'un ni l'autre. »

Il y a une ode d'un Suisse de Berne contre tous les rois qui sont en guerre; il les traite tous de brigands et de perturbateurs du repos public. Il y a dans cet ouvrage des morceaux terribles. Cela ne nous regarde pas, nous autres pauvres Français; car nous n'avons pas fait grand mal. Que Votre Altesse Sérénissime daigne agréer le profond respect du Suisse V.

[1] Le nouveau roi, Georges III, venait d'épouser, le 8 septembre 1761, Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strélitz, dont il eut huit enfants.

### A M. TRONCHIN, DE LYON.

23 décembre.

M. le cardinal de Bernis et M. l'archevêque de Lyon ne dépensent pas par année autant que j'ai dépensé, depuis que j'ai choisi ce riche pays de Gex pour ma retraite. Il est vrai qu'on ne bâtit pas des châteaux, des églises et des théâtres pour rien. Je prévois que je resterai avec mes rentes et environ cent mille francs. Mais aussi, quand je serai réduit là, je ne toucherai certainement point au magot. Il faut ne pas mourir tout juste et laisser quelque chose aux siens. Il y aura du moins terres, meubles et le magot. Je laisserai beaucoup plus que je n'ai reçu, et de plus nous aurons vécu gaiement et splendidement. Je vais faire un arrangement de finance avec madame Denis, au moyen duquel tout sera en règle, et je saurai à quoi m'en tenir par année. Je prends la liberté d'entrer avec vous dans ce petit détail; j'y suis autorisé par l'intérêt que vous daignez prendre à notre petite colonie. Je vous embrasse de tout mon cœur.

### A M. LE PROFESSEUR TRONCHIN.

1762.

Voici, mon cher grand homme, le mémoire tel qu'il est fait pour les catholiques[1]. Nous nous faisons tout à tous avec l'apôtre. Il m'a paru qu'un protestant ne devait pas désavouer sa religion, mais qu'il devait en parler avec modestie et commencer par désarmer, s'il est possible, les préjugés qu'on a en France contre le calvinisme, et qui pourraient faire un très-grand

[1] Le mémoire pour Calas. *Œuv. comp.*, t. XL.

tort à l'affaire des Calas. Comptez qu'il y a des gens capables de dire : *Qu'importe qu'on ait roué ou non un calviniste? C'est toujours un ennemi de moins dans l'État.*

Soyez très-sûr que c'est ainsi que pensent plusieurs honnêtes ecclésiastiques. Il faut donc prévenir leurs cris par une exposition modeste de ce que la religion protestante peut avoir de plus raisonnable. Il faut que cette petite profession honnête et serrée laisse aux convertisseurs une espérance de succès. La chose était délicate; mais je crois avoir observé les nuances. Nous avons une viande plus crue pour les étrangers. Ce mémoire est pour la France, et il est au bain-marie. Je crois que je serai obligé de mettre en marge, à la main, la déposition qui fait parler Calas après être étranglé, comme dans le *Maure de Venise.*

Je vous prie de considérer que Pierre Calas, à la fin de sa déclaration, insiste sur la raison qui doit déterminer le conseil à se faire représenter les pièces. Cette raison n'est pas l'intérêt de Pierre Calas, ni la mémoire de Jean Calas dont le conseil se soucie fort peu; c'est le bien public, c'est le genre humain que le conseil doit avoir en vue, et c'est surtout la dernière idée qui doit rester dans l'âme du lecteur.

Je doute fort que je puisse venir chez vous de bonne heure; faites-moi savoir, je vous prie, par le porteur, jusqu'à quelle heure vous garderez la maison.

### A M. LE PROFESSEUR TRONCHIN, A GENÈVE.

On voit bien que notre Esculape est le fils aîné d'Apollon. Toutes ses réflexions me paraissent très-justes.

Je suppose qu'il a lu le savant exposé de révérend Donat Calas, théologien très-profond, tel qu'il était d'abord. Je l'ai extrêmement adouci; je fais parler Donat en homme qui répète avec timidité ce que ses maîtres ont appris, et qui ne demande qu'à être mieux instruit. Ce tour me paraît très-naturel; il faut qu'un protestant parle en protestant, mais qu'il ne révolte pas les catholiques.

Il me paraît que, loin d'animer les dévots contre lui, il les invite à le convertir; d'ailleurs ce n'est point le principal acteur de la pièce qui parle. Donat Calas, qui n'était pas de cette horrible tragédie, remplit seulement le devoir d'un fils. Ensuite vient Pierre, principal personnage qui rapporte en effet le procès; il met sous les yeux tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a vu, et tout ce qui est consigné au greffe; il montre la vérité dans tout son jour.

Tout cela ayant été fait très à la hâte parce que le temps pressait, le 13 mars a été pris pour le 13 octobre, et a été corrigé à la marge.

J'avoue, mon cher maître, qu'un homme qui se plaint d'avoir été étranglé est une ironie; mais le fait est tel. Un témoin a déposé cette absurdité, et je ne sais s'il est mal de mêler cette seule ironie aux vérités touchantes et terribles qui sont dans le mémoire. Cependant, s'il est encore temps et si vous le jugez à propos, nous corrigerons cet endroit et tous ceux que vous indiquerez. Je verrai si tout est imprimé, et ce qu'on peut faire. Je tâcherai d'aller chez vous avant ou après dîner.

J'ai encore un mot à dire touchant l'archevêque de

Paris. Je crois que madame la marquise de Pompadour se mêlera plus que lui de cette affaire ; et, entre nous, je ne sais s'il est mal d'exposer en une seule page tout ce qui peut rendre la religion des Calas excusable aux yeux des jansénistes qui, dans le fond, pensent assez comme Claude, évêque de Turin. Il me paraît que tous les parlements de France, excepté celui de Toulouse, marchent à grands pas vers un protestantisme mitigé. Je soumets le tout à vos lumières et à votre humanité, et vous embrasse tendrement.

### A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 6 janvier.

Je suis très-aise de la prise de Colberg et des six bataillons, attendu que l'impératrice de Russie a envoyé huit mille livres pour l'édition de Corneille et que le roi de Prusse n'a pas envoyé un sou.

Voulez-vous, monsieur, me faire un petit plaisir? Ce serait d'envoyer de ma part à un nommé M. Garnier, ci-devant acteur de la comédie de Lyon et qui demeure à Lyon, je ne sais où, quatre louis d'or neufs.

### * A LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE DE SAXE-GOTHA.

Le 21 mai, aux Délices.

Madame, j'ai été sur le point d'aller voir si l'on fait autant de sottises dans l'autre monde que dans celui-ci. Tronchin et la nature m'ont fait différer le voyage. Voilà ce qui m'a privé de l'honneur d'écrire à Votre Altesse Sérénissime. Je la suppose actuellement

entourée d'officiers français qui lui font la cour, en attendant que des Prussiens viennent se présenter à son audience ; car il me paraît que toutes les nations font ce qu'elles peuvent pour venir vous faire leur révérence, et que vous n'avez pas toujours le choix. Les Russes pourront bien venir aussi à Gotha prendre des leçons de politesse.

Sérieusement, madame, j'aime mieux le temps où j'étais si paisible dans votre palais, et où il n'y avait dans vos Etats d'autres troupes que les vôtres. Votre Altesse Sérénissime permettra-t-elle que je prenne la liberté de lui adresser ma réponse à madame la comtesse de Bassewitz? Je ne sais où la prendre, et j'ignore à quelle armée appartient actuellement son château. Dieu veuille renvoyer bientôt à la culture de la terre tant de gens qui la désolent et qui l'ensanglantent, sans savoir pourquoi! On dit que si nous avions la paix, j'aurais le bonheur de voir à Genève les princes vos fils. Ce serait pour moi la plus grande des consolations dans la douleur où je suis de sentir que je suis privé, probablement pour jamais, de la présence de leur adorable mère. Cette paix me paraît encore bien éloignée. Le feu a pris aux deux bouts de l'Europe. On bat le tambour depuis Gibraltar jusqu'à Archangel : cela prouve que les hommes sont fous du midi au nord. Que votre auguste famille soit tranquille au milieu de tant d'orages! que la grande maîtresse des cœurs se souvienne du pauvre malade! que Votre Altesse Sérénissime reçoive avec sa bonté ordinaire mon profond respect, etc.

A M. TRONCHIN, DE LYON.

Ferney, 27 auguste.

Joyar a pu vous dire qu'il n'a point de nièce qui fasse bâtir des théâtres, habille les acteurs, et donne à souper à cent cinquante personnes. Que voulez-vous que je fasse? Il faut bien souffrir mon plaisir et le payer.

Je me flatte qu'enfin nous ferons obtenir justice aux Calas contre les roueurs de Toulouse. Je ne plaindrai pour cette affaire ni l'argent ni les soins.

Mon frère Thieriot s'en retourne et va philosopher à Paris. Je vous supplie de lui continuer vos bontés, et de lui donner six louis d'or pour l'aider à payer sa diligence; car frère Thieriot n'est pas aussi riche que votre archevêque.

M. le maréchal de Richelieu est arrivé au moment qu'il l'avait dit, et n'a pas été mécontent de la manière dont nous l'avons reçu. Il va aujourd'hui à Genève et revient à vous mardi matin, c'est-à-dire que demain il se met dans sa dormeuse.

Le séjour de M. le maréchal de Richelieu a été assez gai. Genève a quelquefois besoin de seigneurs d'humeur gaillarde.

*A LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près Genève, 7 mars 1763.

Madame, je suis bientôt près de quitter ce monde dont vous faites l'ornement. Je ne m'intéresse guère à lui qu'en cas qu'il y ait encore quelques âmes comme la vôtre. Le roi de Prusse y joue un grand rôle, et je crois que Votre Altesse Sérénissime n'a pas été fâchée

qu'il ait résisté à la maison qui vous a fait perdre votre Electorat. Il a acquis une gloire immortelle. Je connais une nation qui ne pourra pas dire autant d'elle; mais on dit que nous avons à Paris un opéra-comique, qui est fort bon, et cela suffit. Si nous n'avons pas vaincu tous nos ennemis, nous avons du moins chassé les Jésuites; c'est un assez beau commencement de raison; nous finirons peut-être par nous en tenir à Jésus-Christ; mais je serai mort avant que ce bienheureux jour arrive.

Les Calas, dont Votre Altesse Sérénissime a vu les mémoires, obtiennent enfin justice; et le conseil du Roi ordonne qu'on revoie leur procès. C'est une chose très-rare en France que des particuliers puissent parvenir à faire casser l'arrêt d'un parlement, et il est presque incroyable qu'une famille de protestants, sans crédit, sans argent, dont le père a été roué à un bout du royaume, ait pu parvenir à obtenir justice. Nous sommes obligés de faire une collecte en faveur de ces infortunés : les frais de justice sont immenses. Si Votre Altesse Sérénissime veut se mettre au rang des bienfaiteurs des Calas, elle sera au premier rang, et nous serons plus flattés du bienfait que de la somme, qui ne doit pas être considérable. J'apprends que pendant que tout le monde est en paix[1], votre maison est en guerre pour la principauté de Meiningen; je me flatte que votre guerre ne sera pas longue, et que vous la finirez comme le roi de Prusse, en jouissant de tous vos droits. J'ai eu l'honneur de voir autrefois feu M. le prince de Mei-

[1] La paix avait été enfin signée le 10 février 1763.

ningen; je vous assure que sa cour n'était pas si brillante que celle de Gotha.

Je ne sais point, madame, où demeure madame la comtesse de Bassewitz, qui vous est si attachée; il faut absolument que je lui écrive, et je ne sais comment faire sans avoir recours à Votre Altesse Sérénissime. Je la supplie de permettre que je prenne la liberté de mettre la lettre dans ce paquet. On nous a fait espérer, madame, que nous aurions après la paix messieurs les princes, vos enfants, dans notre voisinage; j'aurai du moins la consolation de faire ma cour à la mère dans la personne de ses enfants.

Je me mets aux pieds de toute votre auguste famille, et je suis avec le plus profond respect, madame, etc

### * A MADAME BELOT.

28 mars, aux Délices.

Votre drôle de lettre, madame, m'a fait un plaisir que je ne peux vous exprimer. Vous ne pouvez pas dire que vous n'avez pas de quoi faire chanter un aveugle; car je chante vos louanges, et je chante encore celles du roi, qui a récompensé votre mérite. Il me reste environ un œil, qui lira avec grand plaisir l'*Histoire des Tudors*, quoiqu'il soit en assez mauvais état. Je vous admire de vous appliquer à des ouvrages si solides et si utiles avec un esprit fait pour la gaieté.

Madame Dupuits, ci-devant mademoiselle Corneille, prétend qu'elle vous a vue et que vous êtes fort belle; il est étonnant qu'avec cela vous fassiez des livres, et

de bons livres. Il faut qu'il n'y ait pas un moment de perdu dans votre vie; mais il n'appartient pas à un vieil aveugle de vous dire des galanteries. Je me borne à vous féliciter de faire de si bonnes choses et d'être couchée sur l'état des pensions, ce qui est une des meilleures manières de se coucher. Tous les saints dont vous me parlez sont les miens, et je les invoquerais tous pour obtenir une petite part dans votre bienveillance. Je supplie madame la veuve B. d'agréer la reconnaissance du laboureur V.

### A M. TRONCHIN, DE LYON.

23 décembre.

Vous savez sans doute que M. de Laverdi, ayant harangué tout Versailles, a dit à M. le Dauphin qu'il mourrait ou qu'il rétablirait les finances dans trois ans, à quoi M. le Dauphin a répondu que l'un était plus aisé que l'autre.

### * A MM. LES COMÉDIENS FRANÇAIS [1].

Au château de Ferney, 30 décembre.

Je suis aussi sensible au mérite de MM. et de mesdames les pensionnaires du roi et aux témoignages de leur bienveillance, que je me sens incapable de faire des ouvrages dignes de leurs talents. Je les prie d'agréer mes sincères remercîments. Si mon âge, ma mauvaise santé, et la perte des yeux dont je suis menacé, me permettent de travailler à la tragédie d'*Olympie*, je ne manquerai pas de la leur envoyer incessamment.

[1] On doit cette lettre à un des acteurs les plus distingués de ce théâtre, M. Régnier.

La retraite, que mon état me rend absolument nécessaire, me laisse le regret de n'être pas le témoin de leurs talents, et de ne pouvoir mêler mes applaudissements à ceux qu'ils reçoivent du public. Ils savent que j'ai toujours regardé leur art comme un de ceux qui font le plus d'honneur à la France et qui méritent le plus de considération. Les obligations que j'ai à leurs grands talents ont augmenté en moi ces sentiments que je conserverai toute ma vie.

Je me flatte qu'ils sont persuadés de l'estime, du zèle et de la reconnaissance avec lesquels j'ai, etc.

### A MM. TRONCHIN-ESCULAPE.

1764.

Le gazetier d'Amsterdam très-anti-jésuitique ne dit pas un mot des révérends pères [1]. Le résident de France jure que la chose n'est pas vraie; un ministre de France doit être bien instruit. On m'assure la nouvelle de Paris; mais ce sont des philosophes, gens suspects qui la débitent. En attendant, prions Dieu pour la conversion de la société.

Mon cher Esculape, Dieu ne m'a donné ni votre corps ni votre sagesse; cependant je vis, grâce à vos conseils et à mon régime. Je supporte mes maux; je jouis des intervalles, et je vous aime de tout mon cœur.

### A M. LE CONSEILLER TRONCHIN.

... juillet.

Mon cher ami, j'ai fait ce que j'ai pu pour avoir un

[1] Il s'agit de l'édit d'expulsion.

exemplaire de cette misère, et je n'ai pu y parvenir : on dit qu'il n'y en a qu'un; on disait auparavant qu'il y en avait trois ou quatre. Cette petite manœuvre est un tour de la faction qui a prétendu que c'était à Ferney qu'on avait résolu de condamner Jean-Jacques. Depuis ce temps, presque toutes les remontrances ont roulé en partie sur la sévérité exercée contre Jean-Jacques, et sur le silence observé à mon égard ; mais les factieux auraient pu observer que je suis Français, établi en France et non à Genève. Ce dernier effort de mes ennemis vous paraît sans doute aussi méprisable qu'à moi. Je crois, comme vous, qu'il faut laisser tomber ce petit artifice ; un éclat qui me compromettrait, m'obligerait à faire un autre éclat. On sait assez que je n'ai opposé jusqu'à présent qu'un profond silence à toutes les clabauderies et aux entreprises du parti opposé. Le fond de l'affaire est qu'un certain nombre de vos citoyens est outré qu'un citoyen soit exclu de sa patrie, et qu'un étranger ait un domaine dans votre territoire. Voilà la pierre d'achoppement. Je vois que vous pensez très-sagement, et que vous ne voulez pas accorder à des ennemis du repos public une victoire dont ils abuseraient. Je vois que vous avez parlé à monsieur le premier syndic et à vos amis suivant vos principes équitables et prudents. Je sens bien aussi que votre amitié va aussi loin que votre sagesse, et j'en suis bien touché. Je vous demande en grâce de me mettre un peu au fait, et d'être bien sûr que vous ne serez pas compromis. L'affaire de Wirtemberg est un peu plus sérieuse, et je risque de tout perdre.

J'apprends dans ce moment que ce n'est pas la véné-

rable compagnie qui a déféré la sottise en question. Je dois supposer que la personne qui s'en est chargée n'a eu que de bonnes intentions.

Ferney, 25 avril.

On dit que la mort de madame de Pompadour a fait baisser les effets. Si cela est vrai, voilà une belle oraison funèbre.

### AU MÊME.

... octobre.

On remercie tendrement M. François Tronchin et M. Tronchin Calandrin de leurs bontés : il est bon qu'ils sachent qu'il est très-faux qu'une certaine personne ait été chargée de remercier le conseil ou monsieur le premier syndic d'une certaine aventure. Si cette personne a fait cette démarche, elle ne peut l'avoir faite que par une grande indiscrétion, ou par beaucoup de mauvaise volonté. Il n'y a pas un ministre d'État de France qui n'ait écrit à celui qui a l'honneur d'envoyer ce petit billet à monsieur Tronchin.

Au reste, M. Abauzit sait très-bien que c'est lui qu'on a roussi dans les articles *Apocalypse* et *Christianisme*. Le premier pasteur de Lausanne est aussi très-bien informé qu'il a besoin d'onguent pour *Messie*, qui est tout entier de lui. Le présent évêque de Glocester fera sans doute les mêmes remerciements pour trois articles, traduits mot à mot de sa *Légation de Moïse*. C'est dommage que Middleton et Locke soient morts; ils auraient eu les mêmes actions de grâces à rendre.

Au reste, celui qui écrit conservera toute sa vie la plus tendre amitié pour tous MM. Tronchin.

### A M. D'ARGENTAL.

(*Fragment.*)

Ferney, 24 janvier 1765.

Vous serez peut-être surpris que Luc m'écrive toujours. J'ai trois ou quatre rois que je mitonne. Comme je suis fort jeune, il est bon d'avoir des amis solides pour le reste de la vie.

Divins anges, ces quatre rois-là ne valent pas une plume de vos ailes.

### A M. LE PROFESSEUR TRONCHIN.

A Ferney, 4 mars.

Mon cher Esculape, la philosophie se met entre vos mains ; le meilleur ami que j'aie parmi les philosophes vous supplie de vouloir bien donner vos avis. Il me paraît qu'il sera plus aisé à guérir que votre république.

Etendez du moins vos bontés sur mon philosophe, et conservez-moi celles dont vous m'avez toujours comblé et qui font le charme de ma vie.

*P. S.* Je vous envoie le livre très-chrétien que vous demandez et que des lâches ont fait brûler, à ce qu'on dit, pour faire plaisir à des fripons. Il y a un chapitre ou deux de M. Abauzit, qui est, comme vous savez, un excellent chrétien. Il y en a d'autres d'un pasteur de la sainte Église réformée. Vous avez demandé ce livre en qualité d'excellent chré-

tien, et moi, comme excellent chrétien, je me prive des deux seuls exemplaires que j'aie, afin de faire passer en vous la grâce qui surabonde en moi.

Je suis bien fâché qu'Esculape, Hippocrate, Asclépiade, Andronicus, Musa, Celse, Galien, etc., n'aient pas été aussi d'excellents chrétiens. Car vous sentez bien qu'il est impossible d'être bon médecin sans être chrétien. Je vous embrasse le plus chrétiennement du monde.

Mes compliments, je vous prie, au bon chrétien du Luc et à tous les saints de cette espèce.

### A M. LE PROFESSEUR TRONCHIN, A GENÈVE.

Mon cher Esculape, il y a longtemps que je traîne; j'ai été tenté cent fois de venir causer avec vous un matin, et de rire avec vous. Mais comme vous vous portez bien, j'espère que vous prendrez votre temps pour venir rire avec moi. C'est à vous qu'il appartient de rire aux dépens des sots et des fous; mais je sens qu'au lieu de rire je pourrai bien pleurer, puisque ce sera la dernière fois que je vous verrai[1].

Je vous demande en grâce de présenter mes respects à M. et madame d'Harcourt et à madame de la Coré, quand vous irez adoucir par votre présence les maux qu'ils souffrent.

### AU MÊME.

Je vous envoie, mon très-cher Esculape, la lettre de M. le duc de La Vallière. Lisez, jugez, arrangez-

[1] Tronchin retournait à Paris.

vous, et voyez ce qu'il faut que je réponde. Je ne sais s'il convient à M. Tronchin le conseiller d'État de louer les Délices pour quelques mois.

J'ai toujours sur le cœur l'honneur que nous a fait madame de Gourgues de venir à Ferney. Madame Denis et moi nous étions très-malades, et nous ne pûmes peut-être répondre, comme nous le voulions, aux bontés de madame de Gourgues. Vous pouvez compter, mon cher ami, que je ne passe pas un seul jour sans souffrir. Je ne peux opposer à mes maux qu'une entière résignation ; mais cette résignation ne suffit pas pour bien faire les honneurs de sa maison. Je vous demande en grâce de vouloir bien faire ma cour à madame de Gourgues, dont je connais tout le mérite, et à la santé de laquelle je m'intéresse infiniment.

Je sais que le bâtard du chien de Diogène n'a pas dit des choses agréables de vous et de moi à madame de Luxembourg. Esculape était peint avec un serpent à ses pieds. C'était apparemment quelque Jean-Jacques qui voulait lui mordre le talon. Il faut avouer que ce malheureux est un monstre, et cependant, s'il avait besoin de vos secours, vous lui en donneriez. Quelle différence, grand Dieu ! d'un Tronchin à un Jean-Jacques !

Tâchez, je vous prie, de me rendre une réponse prompte chez M. Souchay, afin que je puisse satisfaire l'impatience de M. le duc de La Vallière.

A M. TRONCHIN, BANQUIER A LYON.

Ferney, 20 mars 1765.

Il viendra dans quelque temps un jeune homme

nommé M. de La Harpe, à qui je vous supplierai de vouloir bien donner pour moi quatre louis d'or pour l'aider à faire son voyage de Lyon à Genève. Je vous serai très-obligé.

Je vous avoue que je n'ai de ma vie goûté une joie plus pure qu'en embrassant le petit Calas, qui est à Genève, lorsque nous reçûmes en même temps la nouvelle de la plus ample justice qu'on ait encore faite en France à l'innocence opprimée. Ce grand exemple rognera pour longtemps les griffes affreuses du fanatisme et fera taire sa voix infernale.

Je viens de consommer la rétrocession des Délices, et je mets l'argent qui en revient à bâtir deux ailes au château de Ferney et à faire quelques embellissements. Vous m'avouerez qu'à mon âge il est plus convenable d'augmenter et d'orner Ferney, que j'ai donné à ma nièce, que de dépenser cet argent aux Délices, qui ne lui appartiendront pas.

### A M. LE PROFESSEUR TRONCHIN, A GENÈVE.

25 mars.

Mon cher Esculape, vous qui connaissez les âmes comme les corps, vous n'avez que trop raison quand vous me mandez que sept cent mille têtes absurdes l'emporteront sur cinquante têtes bien faites. Je conclus qu'il faut augmenter tant qu'on peut le petit troupeau, afin qu'on soit moins en proie à la horde immense des sots. On gagne tous les jours quelques âmes; il ne faut pas se rebuter.

Jean-Jacques met le comble à ses insolences et à sa

folie ; il espère toujours rentrer chez vous par la brèche ; je ne crois pas qu'il y parvienne.

Voulez-vous bien avoir la bonté de dire à Mme de Gourgues combien je m'intéresse à sa santé, et de lui présenter mon respect? Je vous embrasse bien tendrement, mon très-cher Esculape.

### A M. TRONCHIN.

Mars.

Mon cher Esculape, voici une lettre de mon philosophe Damilaville. Si vous avez la bonté et le temps de faire un petit mot de réponse, je vous supplierai de me l'adresser. Félicitons-nous tous deux de vivre dans un siècle où il se trouve cinquante maîtres des requêtes qui députent au roi pour le supplier d'abolir à jamais la fête dans laquelle la ville de Toulouse remerciait Dieu d'avoir égorgé autrefois trois ou quatre mille de leurs frères. Il y a longtemps que je n'ai goûté une joie si pure.

### AU MÊME.

5 avril.

Frère Damilaville vous rend compte, mon cher Esculape, de son emplâtre et de son obéissance à vos ordres. Je ne vous dis rien pour moi, quoique je souffre beaucoup. Je crois que ma plus grande maladie est d'avoir commencé ma soixante et douzième année, et d'être né très-faible. A cela, mon cher ami, il n'est d'autre remède que d'attendre patiemment les ordres irrévocables de la nature. Vous ne perdrez en moi qu'un admirateur, et vous en avez cent mille ;

mais vous perdrez aussi un ami qui vous est plus attaché que tous ceux qui vous admirent.

### AU MÊME.

Voici, mon cher Esculape, le volume dont vous voulez sans doute amuser Son Excellence. Je vous demande en grâce de me le renvoyer au plus tôt. J'ai cherché la lettre de ce J.-J., ou J.-F. Si je la trouve, vous l'aurez sur-le-champ. Je vous demande en grâce de ne pas laisser ignorer à votre ambassadeur malade le vif intérêt que je prends à sa santé. Vous le guérirez, j'en réponds. Il n'a que trente-quatre ans, et j'en ai soixante et onze.

*P.S.* Je n'aurai pas le dernier; croyez qu'il y a une très-grande différence entre Paris et une petite ville, que la plaisanterie de Hume est fort bonne, et que celle des *Dialogues chrétiens* est fort triste. Je ris pour Paris, mais je ne ris point pour Genève. *Non omnibus rideo.* Je prends ici la chose très-sérieusement, et je ne veux pas accoutumer des faquins de libraires à abuser de mon nom. Je dirai à Vernet qu'il est un fripon, quand il me plaira; mais je ne veux pas qu'on me le fasse dire. Mon cher Esculape, croyez-moi, aimez la franchise de mon caractère.

FIN DU SUPPLÉMENT.

...ous est plus atta-

... J.-J., ou J.-F. Si je le trouve,
...amp. Je vous demande en grâce
...deux malade
...us le guéri-
...-quatre ans, et j'en

très-gr...
que la plaisanterie de Pierre est fort bonne

# TABLE

## DES PERSONNAGES AUXQUELS SONT ADRESSÉES LES LETTRES

### DU PREMIER VOLUME

FIN DE LA TABLE.




Paris. — Imprimerie P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.

Paris. — Imprimerie